DGLL
A

+.176070
a.

LAS JURDES

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

LVIII-512 p 2 h. (mus blan.), 1.5 Lams.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES
FASCICULE XIII

LAS JURDES

ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE HUMAINE

PAR

MAURICE LEGENDRE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES HISPANIQUES

Bordeaux:
FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI
Lyon : DESVIGNE, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU
Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier** : C. COULET, 5, GRAND'RUE
Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS
Madrid : E. DOSSAT, 9, PLAZA DE SANTA ANNA

Paris :
E. DE BOCCARD, 1, RUE DE MÉDICIS, VI^e^
HONORÉ CHAMPION, 5, QUAI MALAQUAIS, VI^e^

1927

A MES PARENTS

A M. Pierre PARIS

MEMBRE DE L'INSTITUT

Au Tío IGNACIO

DE LA ALBERCA

PRÉFACE

C'est un étrange sujet que celui-ci.

Nous en avons poursuivi l'étude, non dans les bibliothèques, mais dans de sauvages vallées où le matériel de l'érudition ne va guère au delà de quelques abécédaires et où beaucoup de gens ne savent pas ce que c'est qu'un livre.

En réalité, ces trois vallées de las Jurdes sont des feuillets du « grand livre du monde », et l'on y peut trouver plus d'un enseignement.

Mais cette étude ne se fait pas dans un fauteuil. Nous l'avons menée un peu comme une entreprise de chevalerie errante, et notre premier dessein a été de travailler, pour notre modeste part, à la rédemption des Jurdanos. Si notre travail a pris la forme d'une thèse universitaire, c'est qu'une enquête aussi complète et aussi scrupuleusement scientifique que possible nous a paru encore le meilleur moyen à notre portée de servir efficacement une juste cause.

Notre première « sortie » date de 1910. Chaque été, depuis lors, à l'exception des étés de guerre et de celui de 1926, nous avons recommencé notre expédition. Accompagné, nous aussi, du plus fidèle des écuyers, le tío Ignacio, de la Alberca, qui nous aidait à déchiffrer tant d'incroyables réalités, nous partions un matin, après avoir mis dans les *alforjas* de la mule un peu de pain, de *chorizo*, de fromage, de chocolat et de sucre, en prévision des jours où la nourriture matérielle ferait défaut. Bientôt nous quittions l'ombre protectrice des grands arbres, noyers et châtaigniers, de la Alberca, et nous nous lancions dans la pierraille des Batuecas, chaussé de ces *alpargatas* légères qui ne glissent pas sur le schiste luisant, mais qui rarement revenaient entières de l'expédition. Le fusil que nous emportions n'était pas destiné à faire peur aux brigands, qui n'existent plus que dans la légende : c'était, avec le

filet à papillons, attaché au bât de la mule en attendant les occasions, un de nos instruments d'étude; il devait nous permettre d'examiner de plus près la faune du pays. A vrai dire, il ne nous a pas appris grand'chose, mais il faut bien qu'un chevalier errant parte avec quelques illusions. Nous devons avouer que notre crayon et les petits bouts de carton que nous avions dans nos poches avec les cartouches (la mule portant d'amples réserves des uns et des autres), nous ont servi davantage. Toutefois, nous évitions en général de faire montre de ces instruments, plus inquiétants que le fusil dans un pays où l'on se défie de la *gente de papelis*. Au premier détour du chemin, à la première halte près d'une source, le tío Ignacio nous aidait à reconstituer ce que venait de nous apprendre le passant. Tout n'a pas pu être noté des entretiens où intervenaient plusieurs personnes, et, plus d'une fois, le petit carton, sorti de notre poche trempé de sueur, est devenu plus difficile à déchiffrer qu'un palimpseste. Mais nous sommes repassés souvent par les mêmes sentiers; beaucoup des renseignements oubliés ou perdus ont été retrouvés.

Le soir, quand nous avions choisi notre place pour dormir à la belle étoile, le tío Ignacio évoquait encore les détails significatifs dont plus d'un m'avait échappé dans le sentier où nous haletions; il m'expliquait aussi les expressions restées mystérieuses pour moi.

C'était l'aurore fraîche, aidée parfois du rappel des perdrix, qui nous avertissait qu'il était temps de reprendre notre étude. Nous repartions. De loin en loin, un passant nous livrait son secret, puis disparaissait dans un ravin, comme le livre qui rentre dans les immenses galeries de la Bibliothèque Nationale.

L'heure des repas n'était pas fixe; autant que possible, nous attendions pour manger de parvenir au hameau où nous pourrions retrouver un ami ou rencontrer quelque « type » intéressant. Le grand livre du monde ne s'ouvre pas seulement à des heures réglementaires; nous avons plus d'une fois appris des choses notables au clair de la lune.

Petit à petit, tantôt gravissant les côtes brûlantes, tantôt respirant le grand air des cimes ou nous récréant sous la douche sauvage des torrents, nous nous sommes pénétré de ce pays inconnu.

Nous avons goûté, d'une façon trop passagère pour en avoir le mérite, les épreuves matérielles dont la constante dureté accable

les Jurdanos; nous avons senti les intempéries de leurs midis et de leurs minuits; nous avons partagé leurs repas, mais, en commençant ce repas, nous n'étions pas toujours aussi affamés que beaucoup d'entre eux le sont encore en le terminant; nous avons dormi sur le sol dur de leurs cabanes, plutôt, avouons-le, que sur les matelas dont nous aurons à parler; nous avons connu, au bout des étapes de longues journées d'été, la fatigue que chaque caillou, se dressant devant le pied alourdi, augmente et ravive.

Mais tout cela, qui accable les Jurdanos jusqu'à la mort, n'a plus pour nous que la douceur des beaux souvenirs. Ce travail singulier, poursuivi par les étranges méthodes que sont les sentiers de las Jurdes, nous regretterons toujours que les autres ne soient pas comme lui.

*
* *

Quel est donc au juste ce sujet ? Et méritait-il une étude aussi ample que doit l'être une thèse ?

Au premier abord, il peut sembler que non. Car ce sujet est très étroitement délimité dans l'espace et dans le temps.

Dans l'espace, il comprend seulement trois pauvres vallées, auxquelles il faut sans doute annexer sous plus d'un rapport la célèbre vallée des Batuecas, mais il reste, même ainsi, très réduit, et, par surcroît, très fermé.

Cependant, si réduit qu'il soit, il présente des phénomènes que l'on n'observe guère ailleurs, du moins dans la même clarté, et, si fermé qu'il soit, il peut instruire sur des pays plus grands.

Ce canton attire d'abord par son caractère mystérieux. Qu'il y ait encore, dans notre Occident, à quelques lieues d'un foyer de civilisation aussi rayonnant que Salamanque, un réduit presque inexploré, sans communications avec le monde extérieur et entrevu seulement sous un jour de légende, il y a certainement là de quoi piquer la curiosité. Mais cette curiosité, quelque peu romanesque, n'est pas longtemps seule en jeu quand on pénètre à las Jurdes. Les mêmes raisons qui ont isolé ce pays et fait naître sa légende ont mis en relief chez lui, avec une sorte de perfection schématique, des phénomènes sociaux élémentaires et fondamentaux, si élémentaires que dans nos sociétés trop évoluées on n'a plus guère l'occasion de les discerner : sortes de « données immédiates » de l'étude sociale, que l'étude critique de la légende permet de dégager.

Par là, l'étude du petit canton prend une valeur très générale. Mais ce n'est pas tout encore.

Il nous est apparu bientôt, au cours de notre étude, que les singularités du pays de las Jurdes étaient le plus souvent des singularités très espagnoles. Ce n'est pas que ce pays soit un raccourci fidèle de l'Espagne, mais il en est un raccourci qu'on peut appeler caricatural, si l'on ôte à ce dernier mot tout sens injurieux, un raccourci qui, accusant brutalement les traits de l'ensemble, en souligne à la fois les défauts et les qualités. Etudier cet étrange pays c'est donc étudier l'Espagne elle-même : on y reconnaît plus d'une fois ce qu'elle est, plus souvent on y découvre ce qu'elle a été et l'on devine ce qu'elle aurait pu être.

Le contraste entre ce qu'elle est et ce qu'elle aurait pu être, quelque grande que l'on fasse la part des défauts de la réalité, et quelque large crédit que l'on ouvre au possible, tourne à la gloire de l'Espagne. Trop souvent le déterminisme historique de notre époque lui refuse cette gloire; mais la réalité présente nous offre des aspects assez variés pour nous permettre de ne pas confondre complètement ce qui est et ce qui devait être, et, pour le cas de l'Espagne, la comparaison que l'on peut faire soit avec l'Afrique du Nord, soit, sur une échelle réduite, mais dans des conditions bien instructives, avec las Jurdes, nous fait connaître assez clairement que si l'Espagne s'est élevée à un si haut degré de civilisation, c'est que la volonté des hommes a su tirer parti des circonstances.

Cette idée se trouve confirmée lorsque nous essayons de situer dans le temps le sujet de la présente étude.

La géographie humaine s'applique d'abord et surtout à ce qui est contemporain. Mais le contemporain ne se réduit pas inévitablement à de l'éphémère; il peut être, aussi bien, ou durable ou stagnant. Las Jurdes nous offrent un cas typique de stagnation, et, plus d'une fois, en poursuivant notre recherche, nous avons eu le sentiment de nous trouver en pleine préhistoire contemporaine. Une étude plus approfondie ne permet pas, croyons-nous, de s'arrêter à cette conception; nous espérons pouvoir montrer que la société à las Jurdes reste en marge de l'histoire. Ici se trouve réalisée cette quasi-suppression de l'historique que la sociologie décrète parfois d'une façon peut-être imprudente.

Les hommes qui se sont internés à las Jurdes, en s'isolant complètement du monde, sortaient vraiment de l'histoire. Ainsi dans le temps, notre sujet se trouve encadré entre les événements

qui ont déterminé le peuplement de ce pays inhabitable et ceux qui mettront fin à cette violence faite à la nature des choses : au commencement et à la fin, nous avons de l'historique; dans l'intervalle, à peine une évolution, mais plutôt le parcours monotone des cercles vicieux de la misère.

Le centre, et l'essentiel, de notre étude est donc en dehors de l'histoire. Sans doute, nous avons été obsédé de cette question primordiale : quand et comment l'homme est-il venu s'installer dans ce pays inhabitable ? Mais la géographie humaine, qui part du fait de cette installation, n'a pas la charge d'en rendre raison. Il y a là le sujet d'une intéressante, minutieuse et sans doute difficile recherche historique. On trouverait dans cette histoire, éclairée de détails précis par les archives de Granadilla, de la Alberca, de la maison d'Albe, etc., de très intéressants renseignements sur l'histoire sociale et sur le régime féodal de l'Espagne [1].

Cette investigation historique ne nous appartient pas ici, mais la géographie humaine découvre les sédiments d'histoire en quelque sorte fossilisés, qui se conservent dans une société devenue étrangère à l'histoire, et, en rapprochant ces découvertes des résultats de l'étude du milieu géographique où elles sont faites, elle est conduite à des hypothèses analogues à celles qui, dans les sciences physiques, sont destinées à expliquer le plus grand nombre possible des faits que l'observation a saisis; ces hypothèses sont le prolongement logique de la recherche scientifique et elles sont ici d'autant plus légitimes que si, dans les sciences physiques, leur valeur ne peut être contrôlée que par leur fécondité, elles sont, dans les sciences morales, susceptibles d'une vérification positive et complète : par exemple l'histoire peut rejoindre la géographie, et, plus exactement, rejoindre, par ses constatations positives, les hypothèses de la géographie, qui se trouvent dès lors confirmées. Pour parler en termes concrets, disons que notre étude géographique nous conduit à cette hypothèse (seule explicative, à notre avis, de l'ensemble des faits actuels), que le pays de las Jurdes n'a pu être peuplé que par une sorte de violence, par un rassemblement de réfugiés qui fuyaient soit un ennemi étranger, soit la rigueur des lois de leur patrie; la géographie ne peut aller au delà de cette hypothèse; mais il est possible que l'histoire établisse

1. Ce dernier sujet a donné lieu à des études, malheureusement inédites, d'un jeune historien de très grand mérite, M. Pierre Bernard, ancien membre de l'École des Hautes Etudes Hispaniques.

documentairement que, à telle et telle époque, des populations vaincues et persécutées se sont réfugiées à las Jurdes : alors, l'hypothèse géographique se convertirait en une certitude historique.

A cette rencontre, la géographie n'est pas seule à gagner, car si l'histoire lui apporte ainsi la connaissance de certaines causes sous la forme de faits médiocrement intéressants en eux-mêmes, elle rend immédiatement à l'histoire une étude détaillée des effets de ces causes, elle lui fait comprendre en quoi les faits enregistrés par elle sont des causes : et c'est précisément ici que commence l'intérêt vraiment scientifique de l'étude.

La géographie humaine a ce privilège que, dans son domaine propre et bien délimité, les sciences physiques et les sciences morales viennent s'associer et combiner leurs puissances d'explication. Or, si les sciences morales, beaucoup plus complexes et plus difficiles à constituer que les sciences physiques, sont encore, pour cette raison, dans l'enfance, il ne faudrait pas pour cela méconnaître qu'elles sont capables d'aller plus profondément dans l'explication de leur objet que les sciences physiques dans l'explication du leur; car si l'homme, qui est à la fois raisonnable et libre, se laisse difficilement traiter en objet de science (à tel point que certains savants, spécialisés et superficiels, parlant d'ailleurs de ce qu'ils ne connaissent pas, vont jusqu'à nier la possibilité de sciences morales), il peut à la fois s'étudier du dehors et du dedans, et c'est précisément parce que les sciences de l'homme sont capables d'arriver à des explications plus profondes et plus complètes que celles des sciences de l'univers physique qu'elles sont plus difficiles que ces dernières, et plus longues, à constituer.

C'est une des plus puissantes raisons d'intérêt de la géographie humaine que de faciliter ou même de faire le passage de l'étude scientifique de la nature à l'étude scientifique de l'homme, et de rappeler sans cesse que l'on ne peut pas les séparer l'une de l'autre sans laisser un vide béant au centre même du domaine des sciences, sans renoncer par principe (mais par un principe qui n'est qu'un préjugé) à satisfaire une de nos plus légitimes curiosités.

On nous permettra de souligner ici que le sujet que nous avons choisi est un sujet typique de géographie humaine et qu'il est plus important en réalité que sa modeste apparence ne le ferait d'abord supposer. C'est parce qu'il est très isolé (et il n'aurait pu rester isolé à ce point s'il avait été matériellement plus considéra-

ble) que les phénomènes qu'étudie la géographie humaine ont pu se développer ici avec une simplicité de schéma, sans intrusion déformante de faits historiques ou politiques.

La vie de l'homme est simplifiée à las Jurdes, réduite à ses plus élémentaires manifestations; mais cela, qui est un mal pour les Jurdanos, est un avantage pour l'étude scientifique d'un sujet d'ordinaire trop complexe. C'est pourquoi nous avons pu tenter de donner un tableau complet des divers aspects de la vie humaine à las Jurdes. La forte cohérence des phénomènes de la géographie physique se marque dans ce tableau et en fait l'unité. Cette cohérence atténue le danger, que nous ne nous dissimulons pas, d'une complexité qui, toute réduite qu'elle est, est sans doute encore trop grande pour nos forces. Mais peut-être nous excusera-t-on en considérant qu'il est bon que de telles études soient tentées. C'est graduellement, selon la prudente méthode cartésienne, que les sciences de l'homme, comme les autres sciences, devront aborder leurs sujets les plus complexes, auxquels il faut bien qu'elles arrivent, rien ne nous garantissant que la nature et l'histoire ont disposé toutes choses pour la commodité de notre prudence.

La géographie, et l'histoire associée à elle pour la plupart des sujets, et pour les plus grands, ne réaliseront tout leur intérêt que quand elles nous permettront de reconnaître, avec autant de précision que possible, les limites et l'ampleur de notre liberté.

A las Jurdes, la part de la liberté n'est pas très grande, mais elle existe. L'homme risque d'être écrasé, et en général, jusqu'ici, il est écrasé, comme un roseau qui ne pense pas, par la brutalité de l'univers physique. Mais il peut aussi, nous le verrons, dominer héroïquement cette brutalité et en avoir raison.

Ce que nous avons étudié comme un état contemporain pourrait bien être en train de tomber dans le passé. De même que des événements historiques ont donné naissance au phénomène jurdano, qui se déroule en marge de l'histoire, d'autres événements historiques peuvent mettre fin à ce phénomène. Le phénomène a pour caractéristique l'extraordinaire isolement du pays : or cet isolement est en train de cesser. Depuis quelques années, un certain nombre de personnes, qui ne se sont pas toutes connues entre elles, et qui lorsqu'elles se sont connues, n'avaient pas toujours la volonté de collaborer à une même œuvre ou même se seraient refusées à une collaboration, ont travaillé à rattacher las Jurdes au monde : rien ne montre mieux qu'une grande œuvre

de justice est supérieure aux divergences des opinions politiques et aux querelles entre les personnes. Une intervention, qui n'est certes pas sans lien avec les autres, les domine et les résume : c'est celle du roi Alphonse XIII, qui, en 1922, a visité le pays et fixé sur lui, définitivement, espérons-le, l'attention de l'opinion publique et des gouvernements. S'il faut choisir une date pour indiquer où s'arrête notre étude, c'est cette date de 1922 qu'il convient de choisir, comme résumant les diverses phases de l'intégration dans l'histoire de ce qui fut le phénomène jurdano.

Il y a, à partir de cette date, le sujet d'une étude nettement distincte de la nôtre : il faut souhaiter, pour le bonheur des Jurdanos et pour la gloire de l'Espagne, que cette étude puisse être écrite à bref délai, c'est-à-dire que les efforts de rédemption de las Jurdes aient, à bref délai, abouti à des résultats décisifs.

*
* *

Nous devons indiquer maintenant l'ordre que nous avons suivi pour traiter le sujet ainsi délimité et caractérisé.

Nous sommes parti de la légende, qui devait inévitablement s'emparer d'un pays isolé et peuplé dans des conditions invraisemblables, génératrices d'extrême misère. Si l'on met à part les pauvres Jurdanos eux-mêmes, peu conscients des causes de leur misère, et se défendant, comme il arrive souvent (dans la limite du possible) contre la douleur par l'insensibilité, nul n'a pu aborder las Jurdes autrement que par la légende. Et il n'était pas mauvais, même pour l'exposé scientifique du sujet, de se soumettre à ce stage préliminaire dans la légende, qui pose en termes saisissants cet antagonisme violent de la nature et de l'homme, sans lequel il n'y aurait jamais eu de problème de las Jurdes.

Une idée essentielle s'affirme, en effet, en conclusion de l'étude de la légende, et c'est de cette idée que doit partir l'étude de géographie humaine proprement dite : c'est qu'il est étrange, incroyable, et, en quelque sorte, scandaleux, que le pays de las Jurdes soit peuplé; et, puisqu'il faut admettre, tout invraisemblable qu'il soit, le fait du peuplement, la logique de la légende veut que les hommes qui l'ont peuplé ne soient pas des hommes comme les autres : cette logique va loin, comme toutes les logiques, lorsque l'esprit de finesse manque à ceux qui en font jouer le mécanisme.

Partant de cette instructive conclusion de la légende, nous avions à montrer que, en effet, le pays de las Jurdes, qui ne se prête nullement au peuplement, est peuplé.

Pour cela, nous devions d'abord donner le tableau général de la géographie physique du pays, ensuite la statistique, l'état actuel et la répartition de sa population.

Disons ici que nous avons développé le tableau de la géographie physique de las Jurdes au delà de ce que réclamait strictement notre sujet de géographie humaine. Ce pays est si peu connu et si peu facile à étudier que nous avons espéré de rendre service en donnant quelques détails qui n'étaient pas indispensables à notre démonstration.

La géographie physique proclame que le pays de las Jurdes est rebelle, non seulement à l'habitat, mais encore au transit humain.

La statistique révèle qu'il est peuplé, c'est-à-dire, presque immédiatement, surpeuplé.

Las Jurdes seront donc un pays de misère, si rien d'extérieur ne vient modifier les conséquences des dures lois qui dominent ce coin de terre.

Une série de chapitres où nous avons étudié, sous ses divers aspects, l'activité humaine à las Jurdes, nous montre que, jusqu'à notre époque, aucune influence extérieure décisive n'est venue modifier ces conséquences. Le sort des Jurdanos n'a fait qu'empirer. Ce ne sont pas seulement les progrès du bien-être et de la civilisation tout autour d'eux qui font, par contraste, paraître leur état de plus en plus misérable; c'est bien une misère croissante qui, dans ses cercles vicieux, presque aussi infranchissables que ceux de l'enfer Dantesque, étreint de plus en plus cruellement une population qui tend à devenir toujours plus nombreuse, et qui se débilite de plus en plus.

Notre étude offre le cas, bien rare sinon unique, d'une société tout entière vivant constamment dans la maladie et dans la misère.

En résumé, l'enseignement de la géographie humaine devra être ici aussi complet qu'il peut l'être : enseignement géographique proprement dit, enseignement social, enseignement psychologique et moral.

***

Mais l'exposé de ce plan risque de paraître bien ambitieux et de ne point rassurer le lecteur qu'aurait déjà inquiété (à bon droit,

reconnaissons-le), dès les premières lignes de cette préface, l'idée d'un travail scientifique poursuivi « un peu comme une entreprise de chevalerie errante ».

On nous concédera peut-être que le programme est bien beau, mais en ajoutant aussitôt qu'il est trop beau. Et l'on demandera, en considérant que Sa Majesté la Bibliographie ne reçoit pas dans ce travail les hommages multipliés qui sont de règle aujourd'hui, où sont les garanties de notre véracité.

Pour répondre à cette juste demande, nous noterons tout d'abord qu'une bibliographie, même réduite à un petit nombre de numéros, peut fournir d'assez nombreuses citations, et que la concordance d'auteurs divers, entre eux et avec nous, produit une assez forte prévention de véracité. Cette présomption est renforcée encore lorsque l'illustration photographique, qui ne peut guère mentir, accompagne les affirmations des voyageurs. Mais il est un autre moyen de contrôle, qui va plus loin et plus profondément, et que fournit la critique interne de notre étude elle-même.

Sans verser dans le « matérialisme historique », qui est le déterminisme pseudo-scientifique appliqué aux sciences de l'homme; sans imaginer que toute l'activité humaine soit commandée par les conditions de vie de l'animal humain, ni que tout reste de liberté soit détruit sans remède, dans toutes les branches de son activité, pour l'homme qui a laissé diminuer sa liberté dans une branche donnée; sans imaginer non plus que le seul fait d'appartenir à une société, et d'accepter plus ou moins la discipline de cette société (ce qui est le cas de tous les hommes, y compris les Jurdanos) rende impossible tout degré de liberté personnelle, on doit constater qu'il y a des rapports certains entre le milieu et l'homme, entre la société et l'individu, et pour un même individu, entre les divers aspects de son activité et de son existence.

Il résulte de là que si tel fait isolé est parfois impossible à contrôler, même s'il paraît établi par des témoignages clairs et indépendants les uns des autres, un tableau d'ensemble de faits qui sont en perpétuelle action et réaction les uns sur les autres porte en lui-même des marques, souvent décisives, de sa véracité ou de sa fausseté. On a trop fait l'éloge de l'analyse aux dépens de la synthèse; il est très vrai que l'analyse est pour l'humaine faiblesse la seule préparation possible de la synthèse; il est très vrai que la synthèse prématurée et précipitée est odieuse aux esprits sincères et scientifiques; mais il est non moins vrai qu'il n'y a de vérité

solide et significative que dans la synthèse. Les sciences de l'homme ne peuvent que tendre à la synthèse.

C'est une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas hésité à présenter ici un tableau complet de la vie humaine à las Jurdes. Nous avons déjà dit que dans le sujet que nous traitons la géographie pénètre l'homme plus profondément que dans la plupart des autres pays, parce que l'homme ici n'a pas grand'chose pour s'affranchir d'elle. Or, si la société humaine à las Jurdes présente un spectacle singulier, c'est peut-être uniquement parce qu'elle traduit, avec la logique implacable des choses, les effets que produit sur l'humanité, dès que celle-ci lui est livrée sans défense, une nature qui, elle, n'a rien de singulier, et n'est qu'un exemple, entre beaucoup d'autres, de réalités espagnoles bien connues.

La critique interne de ce travail peut donc porter non seulement sur la cohésion des divers chapitres qui traitent de la géographie humaine proprement dite, mais aussi sur la logique qui rattache cette géographie humaine à une géographie physique qui, elle, rentre dans des cadres bien connus.

Toute cette critique, interne ou externe, n'aboutirait qu'à une déception si le travail sur lequel elle porte n'avait été consciencieusement élaboré. Dans les sciences de l'homme, il y a toujours bien des points, parmi lesquels sont les points capitaux, où il faut faire confiance à des témoignages d'homme. Pour recueillir ces témoignages, pour en dégager la valeur, et pour les interpréter quand il le fallait, nous avons été aidé. Presque toujours nous avons parcouru le pays de las Jurdes avec des amis qui, tous, par leurs dons d'observation, et, bien souvent, par leurs connaissances spéciales, nous ont aidé à voir et à comprendre; à tous nous exprimons notre reconnaissance. Notre fille Alyette n'a pas craint, lors d'une de nos excursions, d'affronter les rigueurs de ce voyage et se trouve être ainsi l'une des très rares Françaises (trois au total, croyons-nous, les deux autres étant M^lle^ Anna Sée et M^me^ Brown) qui aient pénétré à las Jurdes. Les amis qui ont fait avec nous les séjours les plus longs sont Emile Genty, Jacques Chevalier, le docteur André Paris et le grand écrivain Miguel de Unamuno, attiré dans ce coin inconnu par l'amour passionné qu'il porte à toute la terre de sa patrie. Le voyage, commencé avec le docteur André Paris, fut continué et terminé par nous deux en compagnie des docteurs Marañón et Goyanes, du professeur Luis Hoyos, des docteurs Ortega, Bardaji, V. Sánchez, Pizarro, et, pour

une partie du trajet, par le comte de Romilla, alors député du district; c'est assez dire que ce voyage fut particulièrement fécond en observations. Nous croyons qu'il n'est pas sans se rattacher au voyage de Miguel de Unamuno, grand ami des docteurs Marañon et Goyanes. Et il est fort probable que ce dernier voyage, dont les résultats furent particulièrement mis en valeur par le docteur Marañon et par le député comte de Romilla, contribua pour beaucoup à déterminer la décision du roi Alphonse XIII de visiter ce pays inconnu. Citons encore, parmi les chers amis qui nous ont aidé à voir las Jurdes, Robert Ricard, Evan Marvier, entomologiste éminent, et Gaston Etchegoyen, si prématurément enlevé aux études hispaniques.

Assurément, ce n'est pas seulement dans ce pays que nous avons appris à le voir; si nous avons eu la curiosité de l'aborder, c'est sans doute que déjà nous avions des yeux pour voir, mais de cela aussi nous avons à exprimer notre reconnaissance à nos maîtres de l'Université et, d'une façon générale, à tous ceux dont les travaux (parmi lesquels nous devons citer spécialement les monographies de la *Science sociale*) nous ont préparé à notre tâche. A ne mentionner ni les uns ni les autres, nous aurions prouvé, non pas que nous ne devions rien, mais seulement que nous manquions de reconnaissance. Et nous mériterions le même reproche, plus grave encore, si nous omettions de dire ici tout ce que nous devons a M. Pierre Paris, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques, dont la paternelle et clairvoyante affection nous a constamment soutenu et guidé dans notre travail.

Ceux que nous venons de rappeler ou de citer savent ce que nous leur devons et pourraient au besoin revendiquer leur part de mérite pour ce qu'on pourra trouver de bon dans ce livre. Mais il en est d'autres envers qui la dette de reconnaissance est en quelque sorte plus sacrée, parce que ni eux, ni personne, ne pourrait, en cas d'oubli de notre part, réclamer pour eux. Et, en ce soir de fin d'été où nous terminons notre travail, notre pensée va avec prédilection aux humbles collaborateurs dont beaucoup ne sauront jamais l'existence de notre livre. Ils sont nombreux, ceux dont le souvenir se groupe autour de la figure du principal d'entre eux, tío Ignacio, de la Alberca, fidèle compagnon de notre entreprise de chevalerie errante : homme d'un cœur et d'un caractère admirables, archive vivante de toutes les traditions de la région, à la façon des hommes du peuple qui les reçoivent sans arrière-pensée

et sans déformation littéraire, mais en même temps assez fin pour exprimer avec critique, en notions scientifiquement utilisables, ce qu'il avait reçu et gardé en lui à l'abri du dessèchement que cause la préoccupation critique.

De ceux qui l'entourent dans notre souvenir, nous ne savons parfois que le nom de baptême; plus d'un est mort au cours des seize années pendant lesquelles nous avons étudié leur pays. Tous nous ont donné, et de bon cœur, ce que nous leur demandions.

Dans nos premiers voyages, la plupart d'entre eux nous prenaient pour un prospecteur de mines, ce qui ne les empêchait pas de répondre presque toujours à nos questions; depuis lors, beaucoup ont admis, non sans un grand étonnement, que nous venions tout simplement pour étudier leur pays.

Nous espérons qu'en nous aidant à servir la vérité sur ce pays, ils auront en définitive, dans leur désintéressement, servi leur propre cause.

Bien des pages de ce livre laisseraient croire qu'il n'y a pas d'espérance pour les Jurdanos. Les Jurdanos espèrent quand même, et ils ont raison. Des chrétiens ne peuvent jamais être « comme ceux qui n'ont point d'espérance ». Au moment où nous traçons ces lignes, la majeure partie des paroisses de las Jurdes célèbrent leur fête, la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. Fête d'une gravité singulière, et qui convient à ce pauvre pays. Mais si, dans la matinée de ce jour, les Jurdanos exaltent leur croix et leur souffrance, dans la soirée ils s'accordent quelques modestes distractions. Un moment d'allégresse leur fait oublier leur longue misère : toute fête de la Croix est une promesse de Rédemption.

Champrond-en-Gâtine, 14 septembre 1926.

INTRODUCTION

C'est un fait singulier que la légende des Batuecas et des Jurdes ait persisté jusqu'à nos jours; car ces pays se trouvent situés en pleine Europe Occidentale, à quelques lieues seulement d'un des grands foyers de notre civilisation intellectuelle, Salamanque[1].

Il faut donc que cette légende ait des racines bien profondes dans la réalité, et l'on peut dire que son étude est la meilleure introduction à celle de la réalité, qu'elle traduit à sa façon beaucoup plutôt qu'elle ne la trahit.

Cette légende tient foncièrement, organiquement, pourrait-on dire, à l'isolement brutal, qui, après l'avoir fait naître, l'a entretenue et comme protégée contre les rectifications d'une saine critique; elle atteste que, dans leur isolement tout au moins, Jurdes et Batuecas forment un ensemble; dans cet ensemble l'opinion commune n'a pas fait de distinction : « On entre ensuite, dit Ponz, dans le creux de las Urdes ou Jurdes, qui font déjà partie du territoire connu en général sous le nom de *Batuecas*[2]. »

Réunis par leur isolement, les deux pays avaient cependant des traits distincts, qui ne pouvaient manquer d'être combinés, pour l'enrichissement spontané et pour la perfection de la légende.

Les Batuecas sont depuis très longtemps inhabitées; la fondation, à la fin du XVI^e^ siècle, d'un « Désert » Carmélitain ne leur a pas ôté, tant s'en faut, leur caractère de sublime solitude. Mais le pittoresque grandiose de leurs rochers et de leur végétation, avec quelques souvenirs étranges de préhistoire que le temps n'a pu submerger, en font le cadre idéal pour l'humanité lamentable et pittoresque dont le lieu réel est aux Jurdes.

L'amalgame qui s'est ainsi opéré dans l'imagination populaire était commandé par les conditions naturelles du pays. Mais la légende qui s'était si naturellement constituée a été ensuite développée par la littérature et peut-être en quelque mesure exploitée par des intérêts particuliers.

Le développement de la légende n'est devenu fantaisiste qu'en

1. A quinze lieues au sud-ouest de Salamanque, à l'extrême nord de la province de Cáceres.

2. *Viaje de España*, t. VII, p. 182.

s'éloignant des circonstances qui ont fait naître cette légende, et, dans une certaine mesure, la justifient et la disciplinent: le rejeton transplanté a subi un dépaysement violent, et une culture artificielle qui a produit des fleurs hybrides : nous verrons ce que la légende des Batuecas est devenue en France.

Quant à l'exploitation de la légende, elle ne pouvait avoir d'intérêt que pour les voisins du pays, et elle devait être sans cesse tempérée par la connaissance plus ou moins complète, mais en somme exacte, que ces voisins avaient des Batuecas et des Jurdes, et, mieux que tempérée, corrigée en ce qu'elle avait d'injuste par les défenseurs que devait susciter cette connaissance chez les gens de bonne foi et de sentiments charitables, dont plusieurs étaient en condition de compléter leur documentation justificative.

La légende nous est parvenue d'abord sous sa forme littéraire, et sous cette forme elle a deux aspects bien distincts, l'un espagnol, l'autre français; mais la légende authentique a été créée, plus ou moins consciemment, par des gens qui ne se piquaient point de littérature, et qui s'inspiraient de leurs intérêts en même temps que de leurs sentiments.

I

La légende littéraire espagnole.

Cette légende est aussi autochtone que le permet la fantaisie littéraire.

Le pays même est le premier auteur de sa légende. Le silence éternel des cimes qui se dressent sur trois côtés de son massif quadrilatère, et la rumeur monotone des rivières qui, après avoir rudement sculpté ses schistes, lui ont creusé, à l'est, un fossé presque infranchissable, l'enchevêtrement de ses montagnes qui, de l'intérieur, ne laissent jamais apercevoir un horizon, et ne permettent qu'à peine l'évasion de ceux qui s'y sont aventurés, par des sentiers scabreux et décevants, le caractère d'extrême misère imprimé dans la chair et dans l'esprit des êtres taciturnes qui parfois sortent de ce réduit et bientôt y redisparaissent sans s'être expliqués et sans avoir formé société avec personne, tout enfin ce qui est des Jurdes et des Batuecas, et qui endort si bien l'imagination des gens du pays, devait surexciter l'imagination étonnée des gens du dehors.

Il fallait seulement, pour que la légende naquît, que le pays eût sa population à lui, non pas les éleveurs d'abeilles ou de chèvres qui, longtemps sans doute, y vinrent passer quelques jours ou tout au plus une saison, mais une population enracinée et confinée. Cette

condition ne paraît pas avoir été réalisée, tout au moins assez largement réalisée pour avoir ses effets, avant la fin du Moyen-Age, et ce n'est sans doute pas le hasard, mais bien le jeu de causes très générales, qui nous prive de tout document antérieur à cette époque sur la légende des Jurdes et des Batuecas. Peut-être Menéndez y Pelayo est-il trop affirmatif lorsqu'il assure que Lope de Vega, qui résida à Alba de Tormès en 1597, y recueillit la légende « lorsqu'elle venait de naître » ; mais il est vrai que cette légende sortit alors du cercle étroit où elle s'était formée, et qu'elle reçut du rapprochement que l'on put faire d'elle avec les événements glorieux qui mettaient fin au Moyen-Age, les grandes découvertes de nouveaux mondes, un éclat qui la fit connaître au loin. L'un des premiers à faire le rapprochement, et surtout à l'utiliser, fut Lope de Vega, dans sa comedia *Las Batuecas del Duque de Alba*, mais il est fort probable que la brillante imagination de Lope est intervenue dans le détail plus que dans l'essentiel de cette histoire.

L'essentiel, le fait central de la légende, c'est que le pays des Jurdes et des Batuecas est resté très longtemps inconnu, même de ses plus proches voisins, et n'a été découvert que lorsque tout ce qui restait à découvrir dans le monde, au plus lointain des continents et des mers, était découvert. Lope de Vega a rapproché expressément la découverte des Batuecas de celle de l'Amérique; il a composé une pièce, qui fut imprimée en 1614, sur le « Le Nouveau Monde découvert par Christophe Colomb », grand sujet qui l'a médiocrement inspiré, et sa comédie « Les Batuecas du duc d'Albe » est, comme le remarque Menéndez y Pelayo, une espèce de parodie, ou, si l'on préfère, une réplique de l'autre; Lope spécifie dans sa comédie que la découverte des Batuecas se fait en même temps que la découverte du Nouveau Monde. Cette comédie, dont le sujet fut connu par l'auteur, très vraisemblablement, vers 1597, lorsqu'il fit un séjour à Alba de Tormès, fut composée entre 1604 et 1614[1]. La pièce ne fut imprimée qu'après la mort de son auteur, en 1638, mais de toute façon, il est peu probable que Lope ait été le premier à donner de la publicité à la légende, ni le premier à faire le rapprochement entre la découverte des Batuecas et celle du Nouveau Monde. C'est sa primauté littéraire qui nous donne l'illusion de sa priorité.

Dans son *De rebus Hispaniae*, publié en 1633, un auteur salmantin, Alonso Sánchez, a conté la légende de la découverte. Sans doute cette publication est postérieure à la composition, mais elle est antérieure à l'édition de la comédie de Lope. Alonso Sánchez était un ami du poète; il se peut que l'un des deux ait communiqué à l'autre la curieuse légende, et il n'est pas invraisemblable qu'Alonso Sánchez,

1. Sur tout ceci, voir l'introduction de Menéndez y Pelayo dans son édition des *Œuvres* de Lope de Vega, t. XI.

érudit et Salmantin, ait été le premier renseigné; il est possible aussi que nos deux auteurs aient été renseignés tous deux par les mêmes informateurs, ou par des informateurs différents, mais en aucun cas Lope n'a la priorité absolue, car nous lisons dans la *Brève et véridique relattion des évènements du royaume de Cambodge*, publiée en 1604 par Fray Gabriel de San Antonio, dominicain, cette remarque faite à propos de la découverte d'Angkor: « Les Cambodgiens découvrirent cette ville en allant chasser le rhinocéros; on rencontra de même en Castille, au temps de l'empereur Charles-Quint, les bergeries de Jurde, près de la Peña de Francia; elles appartiennent maintenant au duc d'Albe, à qui l'empereur les donna, parce qu'un des chasseurs de suite les avait trouvées[1]... »

Le rapprochement avec les découvertes de mondes nouveaux est ainsi fait dès 1604, c'est-à-dire à l'époque la plus ancienne où ait pu être composée la comédie de Lope, et la tradition à laquelle se réfère Fray Gabriel de San Antonio est, nous allons le voir, sensiblement différente de celle que nous ont transmise Alonso Sánchez et Lope de Vega[2].

Voici ce que nous conte Alonso Sánchez: « Un homme et une femme de la maison de Mgr le duc d'Albe étaient devenus amants, et, pour fuir la colère du seigneur duc, ne s'estimant point en sûreté en Espagne, ils étaient partis vers des montagnes qui sont à une douzaine de lieues de Salamanque, et dont l'âpreté avait interdit avant eux l'accès à tout le monde[3].

» Nos gens escaladèrent des montagnes et ils croyaient avoir atteint le ciel lorsqu'ils découvrirent une vallée, et, là, des hommes sans culture, dont le corps était sans ornement, et le langage inconnu; on retrouvait seulement dans ce langage quelques termes semblables à ceux du temps des Goths; ces gens étaient idolâtres comme les Juifs, quoiqu'ils eussent trouvé quelques croix, d'ailleurs pas tout à fait conformes à la tradition. Alors les voyageurs firent savoir dans leur

1. « Descubrieronla los Camboxas andando a caza de badas : como se descubrieron en Castilla en tiempo del Emperador Carlos V, las Majadas de Jurde, junto la Peña de Francia, que agora son del duque de Alua a quien el Emperador hizo merced dellas, por averlas descubierto un cazador suyo. » (*Breve y verdadera relación de los successos del Reyno de Camboxa*. Al Rey don Felipe nuestro Señor. Por Fray Gabriel de S. Antonio de la Orden de S. Domingo. En S. Pablo de Valladolid. Pedro Lasso, 1604. — Nouv. édit. du texte espagnol, avec une traduction, par Antoine Cabaton. Paris, Leroux, 1914, p. 6.)

2. On voit en quoi est contestable l'affirmation de Menéndez y Pelayo: « Le plus ancien document où soit consignée la fable des Batuecas est cette comédie de Lope; il est bien clair qu'il n'a pas inventé la fable, quoique la célébrité de ses écrits ait contribué tout spécialement à la répandre. Mais il y a plus: on peut dire qu'il l'a recueillie lorsqu'elle venait de naître. » Cette dernière affirmation est douteuse, et la première n'est vraie, au mieux, que d'une des versions de la légende.

3. Si l'on prenait à la lettre les termes dont se sert Alonso Sánchez, il faudrait entendre que le pays des Batuecas n'est pas en Espagne; bornons-nous à souligner au passage son caractère de pays frontière.

pays ce qu'ils avaient découvert; quelques gens de la maison du duc d'Albe, armés, se joignirent à eux pour pénétrer dans ces montagnes et traverser les chaînes qui les séparaient de cette vallée, mais lorsque, ayant pénétré, ils approchèrent de la vallée, ils durent se dépêcher de fuir, par terreur de ces humains complètement nus qui se nourrissent des glands et des châtaignes que produit le terroir. »

Ces gens armés n'étaient pas braves, et Alonso Sánchez n'a pas l'esprit soupçonneux. Observons en passant que, dans bien des pays, non pas sauvages, mais pauvres (et dans la région même que nous étudions), on mange encore beaucoup de châtaignes; quant aux glands, glands du chêne-vert et non du chêne-rouvre, ils étaient, selon Don Quichotte, la nourriture des gens de l'Age d'Or.

Dans cette autre version de la légende, ce ne sont plus des chasseurs, ce sont des amants en fuite qui découvrent les Batuecas. Il y a ici moins de vérité, ou, pour être plus prudent, moins de vraisemblance, mais il y a plus de poésie; il faut dire seulement que cet étrange pays confère aux inventions poétiques une vraisemblance troublante; Alonso Sánchez et Lope de Vega, qui n'avaient pas vu les Batuecas, ont recueilli une invention qui devait enchanter ceux qui les ont vues. Ce pays séparé du monde par de grandioses barrières est bien le cadre idéal pour violentes amours romantiques, d'un romantisme qui, surtout en Espagne, est de toutes les époques, même des meilleures. C'est bien là, et là seulement, que deux amants pourraient être tout l'un pour l'autre, et remplacer, l'un pour l'autre, tous les vains prestiges du monde, si les amours selon le monde étaient, comme le veut l'imagination romantique, capables de se passer du monde. Lope, dont l'imagination peut bien déborder jusqu'au mauvais goût, mais reste assez chrétiennement disciplinée pour ne pas devenir malsaine, nous a montré chez les héros de sa comédie la lassitude inévitable de ces amours romantiques, et il a ainsi corrigé sur un point capital, en bon psychologue, la légende qu'il exploitait.

Mais il est loin d'avoir tout corrigé, et nous devons maintenant nous efforcer de mettre à part, dans l'exubérance de son œuvre, ce qui est légende autochtone, c'est-à-dire, en quelque mesure, légende fondée en raison.

L'analyse, scène par scène, d'une pièce de théâtre, même lorsqu'il s'agit des pièces si bien composées de nos grands classiques français, est toujours quelque chose de fastidieux, et frise assez souvent l'inintelligibilité. Que serait-ce d'une telle analyse, portant sur une pièce de Lope! Bornons-nous donc à résumer l'essentiel, en cueillant au passage les détails qui importent à la connaissance de la légende des Batuecas; il sera facile, à ceux qui voudraient par ailleurs des détails, de se reporter à l'édition que l'Académie espagnole a publiée des œuvres de Lope.

Le fait central du drame, que font perdre parfois de vue les fantaisies extravagantes du dramaturge, c'est l'aventure des deux amants Juan et Brianda qui, fuyant la colère du duc d'Albe, découvrent la population sauvage que recèlent les Batuecas, et auxquels le duc, après avoir découvert à son tour ce petit monde nouveau enclos dans ses domaines, pardonne au milieu de la joie générale. Les deux traits essentiels de la légende : isolement complet du pays, et sauvagerie de ses habitants, sont à maintes reprises soulignés par Lope.

Dès le début de la pièce, paraissent « Taurina, sauvagesse aux cheveux épars, vêtue de peaux, et Giroto, sauvage aux longs cheveux, vêtu de peaux ». Un peu plus tard arrivent quatre autres personnages, « sauvages aux cheveux courts, vêtus de peaux et tenant des bâtons à la main ». Dans les discussions qu'ont entre eux ces sauvages, certains termes surprennent tout d'abord : « ... vil lapin, cerf apprivoisé qui vis dans les jupons d'une femme, bœuf de labour... ». On est tenté de se demander si les jupons ne sont pas ici de trop, et s'il y avait dans ce monde fermé des bœufs, alors qu'il n'y en a pas, maintenant qu'il est entr'ouvert.

Si la discussion provoquée par la rivalité de deux farouches mâles nous permet de glaner ces quelques détails, une autre discussion, qui dans le monde ordinaire serait qualifiée de politico-philosophique, nous renseigne plus profondément sur la légende. Un personnage, nommé Marfino, soutient qu'il n'y a pas d'autre monde que celui des Batuecas ; mais un autre, nommé Triso, estime que le créateur n'a pas fait le soleil et la lune pour les seuls habitants de cette vallée : où donc iraient au surplus les rivières du pays si le monde se bornait aux Batuecas? Un troisième personnage, nommé Darinto, admet qu'il y a eu d'autres hommes avant la race actuelle, mais rien ne lui prouve qu'il y en ait au delà des montagnes qui bornent les Batuecas.

On entrevoit ici un nouvel élément de la légende, un élément qui lui aussi, nous le constaterons, a quelque fondement dans la réalité, c'est qu'il y a eu dans la vallée une population antérieure à celle qui s'y est enracinée dans la phase qui précède la découverte à laquelle nous allons assister.

Ce qui a mis en branle l'imagination et la raison de Triso, c'est que celui-ci a découvert un objet qu'il montre à ses compagnons, provoquant chez ceux-ci une surprise pleine d'admiration : et il s'agit en effet d'une vieille épée rouillée ; cette découverte incite à tenter ce que nous appellerions des fouilles archéologiques ; les hommes forts du pays attaquent à coups de massue certains rochers, et l'on voit s'ouvrir, toute béante, une caverne : « on y aperçoit un cadavre dont la tête sera faite de pâte : il aura, dans une main, une lance et, dans l'autre, un bouclier, sur lequel seront peints deux lions et deux

châteaux, avec, autour, ces quatre lettres T S D R ». Cette découverte renforce la thèse de Triso : on n'a jamais vu aux Batuecas de maisons comme ces châteaux ni d'animaux comme ces lions ; à la rigueur, les maisons auraient pu tomber en ruines, mais ces vigoureux animaux se seraient reproduits.

Le coup de théâtre, c'est-à-dire l'arrivée de Juan et de Brianda, est ainsi bien préparé. Laissons Lope compliquer l'intrigue en faisant arriver ses héros séparément, ce qui donne à Brianda l'occasion de se faire passer pour un homme : source de plaisanteries qui devaient fort amuser le public de Lope si l'on en juge par l'insistance que le poète met à l'exploiter. Ce qui est autrement intéressant, c'est l'invasion des idées neuves dans le pays sauvage.

« Vous ne savez donc pas qu'il y a un monde ? vous n'avez donc jamais vu personne ? vous ignorez donc qui est votre roi ? » « Nous ne connaissons ici, dit Triso, d'autre dieu ni d'autre roi que le soleil. » « Comment ? vous ignorez que l'espagnol Ferdinand est votre roi ? » « Qu'est-ce donc qu'espagnol ? » demande Triso. Alors ils apprennent l'existence de l'Espagne, l'existence de la mer, l'existence d'autres pays. « Et même, dit Brianda, il y a un autre monde, que Colomb est en train de découvrir. » Triso demande si l'Espagne est plus grande que les Batuecas. « Nous sommes ici deux cents ; les Espagnols sont-ils plus nombreux ? » Vient ensuite une magnifique définition de la royauté ; puis sont introduites les idées du Maure, de la foi, du salut, du christianisme, de la Vierge. Brianda note avec étonnement que les gens de la vallée parlent espagnol ; Darinto rappelle une vague tradition suivant laquelle un roi se réfugia dans ce pays, et Brianda précise en faisant remonter au temps de la conquête arabe l'origine de la peuplade des Batuecas ; plus loin elle affirme que cette peuplade est « descendue des Goths fugitifs ». Les gens sont flattés d'une aussi noble ascendance, et Brianda, déjà proclamée « roi », commence l'instruction religieuse de ses sujets en faisant une Croix avec deux branches.

L'équivoque sur le sexe de Brianda permet à Lope d'introduire un nouvel élément de la légende, qu'il eût pu à vrai dire introduire de beaucoup d'autres façons. Il y a de la sorcellerie et des démons dans la légende. Et c'est pourquoi la sauvagesse Taurina vient trouver Adulfo, expert en sorcellerie, à qui elle demande de l'aider à conquérir l'amour du bel étranger dont elle est éprise. Adulfo invoque le démon qui apparaît sous la figure classique du satyre, avec ses cornes, son torse humain et ses cuisses de bouc. Mais il n'apparaît que pour donner sa démission : il a régné six cents ans grâce aux amours de Rodrigue, qui ont entraîné l'invasion arabe ; mais une femme, Isabelle, est en train de lui faire perdre le royaume qu'une femme lui avait fait gagner. Et lorsque Brianda et Juan, accompagnés d'un

groupe de gens du pays, arrivent avec la Croix, l'embrasement de la montagne, des arbres et de la neige elle-même, sert de décor grandiose à la fuite des démons.

A la fin de la pièce, le duc d'Albe devient le personnage principal. Retour du siège de Grenade, il se rend en pèlerinage à la Peña de Francia, et il découvre à son tour les Batuecas. Ce troisième et dernier acte ne nous apprend plus rien d'essentiel sur la légende; il nous ferait plutôt comprendre comment elle devait finir. Nous apprenons bien, car le bouclier découvert au premier acte a été examiné à Salamanque, que les lettres mystérieuses qu'il portait signifient T(eodófilo) S(obrino) D(e) R(odrigo), mais ce supplément d'information est d'un médiocre intérêt. Ce qui nous frappe davantage, c'est que Juan et Brianda, désormais « vêtus en sauvages » et qui se sentent devenir « sauvages jusqu'à l'âme », sont las de la société des gens des Batuecas et pensent à demander pardon au duc. Fort heureusement le duc, lorsqu'il arrive, ne reconnaît pas Juan, qui peut s'offrir au duc comme médiateur entre lui et ses inaccessibles sujets, et mérite ainsi une faveur non spécifiée, qui sera sa grâce, quand il se sera fait reconnaître. Il ne faut pas s'étonner de la générosité du duc d'Albe, qui a besoin des bons offices de Juan pour conquérir ses sujets, jusque-là ignorés, à la civilisation chrétienne, ce qui est son premier devoir de seigneur. Ce qui est vraiment étonnant, c'est précisément que le pays des Batuecas et des Jurdes n'ait pas été, comme semblait le prévoir Lope, incorporé à la civilisation commune à la suite de la découverte dont le grand dramaturge nous a conté l'histoire.

Il n'est pas très difficile de distinguer dans l'ensemble l'intrigue qui appartient en propre à Lope de Vega et la légende à laquelle cette intrigue allait donner tant de publicité. Il est déjà plus malaisé de distinguer dans la légende ce qui a pu avoir une racine de réalité et ce qui ne serait qu'inventions ou insinuations malveillantes, destinées à maintenir les habitants de cette contrée dans la sujétion qui convient à une colonie sauvage.

Essayons de préciser les termes de ce problème historique et social. Nous allons voir une fois de plus combien facilement s'établit la confusion entre Batuecas et Jurdes, pour ceux qui ne sont ni géologues ni géographes.

Dans les temps historiques, les Batuecas ne paraissent pas avoir eu d'autres habitants que les religieux qui s'y établirent à la fin du XVI[e] siècle. Le D[r] Bide estime même qu'un village n'aurait pas pu exister dans la vallée; on peut d'ailleurs discuter cette opinion, les deux cents personnes qui, dans l'imagination de Lope, peuplaient les Batuecas auraient peut-être trouvé à vivre dans le désert, surtout si elles avaient accepté les effrayantes privations auxquelles sont soumis les habitants de las Jurdes, et si, comme ces derniers, elles

avaient pu (mais c'eût été une infidélité à leur isolement) trouver *sans échange* un supplément de ressources au dehors.

Ce qui est certain, c'est que, en dehors du couvent, il n'a pas été trouvé une trace jusqu'ici d'habitat humain aux Batuecas dans les temps historiques.

Et pourtant il reste invraisemblable que Lope ait inventé de toutes pièces la population dont il parle, et la légende venue de pays tout voisins de celui qu'elle caractérise ne doit pas être sans quelque fondement.

Comment déterminer la part de vérité qui se mêle aux imaginations de Lope, part de vérité qui peut nous aider à résoudre le problème de géographie humaine qui se pose à las Jurdes?

N'oublions pas que c'est seulement de nos jours que l'on a pu distinguer nettement les Batuecas de las Jurdes. Or, s'il ne paraît pas que les Batuecas aient été peuplées dans les temps historiques, las Jurdes l'ont été et le sont encore. Il n'y avait aucune raison pour que les anciennes légendes fissent une distinction entre Batuecas et Jurdes; les gens qui avaient le plus de rapports avec las Jurdes, c'est-à-dire les gens de la Alberca, voyaient les gens de las Jurdes leur arriver par les Batuecas. Le brouillard de légende qui baignait à la fois les Batuecas et las Jurdes s'est condensé autour des Batuecas sans doute en raison de l'illustration donnée aux Batuecas par la fondation du couvent de Saint-Joseph-du-Désert, et peut-être pour d'autres causes encore.

Si rien ne prouve que les Batuecas aient été habitées dans les temps historiques, même à l'époque lointaine des Goths et de Rodrigue, des documents qui subsistent encore prouvent qu'elles l'ont été, longtemps, aux époques préhistoriques. Ces documents sont des peintures rupestres, que le savant abbé Breuil a étudiées dans la série de ses articles sur les peintures rupestres de la péninsule ibérique[1]. Sur la principale des roches ou falaises qui présentent des peintures: le Canchal de las cabras pint(ad)as, la roche aux chèvres peintes, l'abbé Breuil a constaté que les peintures « appartiennent à plusieurs phases qui semblent dériver les unes des autres ». La première de ces phases est caractérisée par des bouquetins en brun rouge foncé, au nombre de trente-trois. « Deux figures sont attribuables à d'autres animaux: un félin dont l'avant-train subsiste seul et une figure qui a quelque peu, fortuitement sans doute, l'apparence d'un éléphant. » La deuxième phase nous offre une dizaine de bouquetins en rouge plus vif « dénotant une dégénérescence très marquée » de l'art; il y a également un cerf très « conventionnel » et un grand nombre de ponctuations. La troisième phase présente surtout des figures blanches,

1. « La vallée peinte des Batuecas », dans l'*Anthropologie*, t. XXIX.

plutôt meilleures que les précédentes; on y voit dix-sept bouquetins, un canidé, deux poissons et aussi une scène de chasse à laquelle prennent part deux minuscules petits *(sic)* tireurs d'arc, faisant face à deux animaux cornus du genre cerf; au-dessus est une autre grande figure peut-être humaine et un autre schéma minuscule qui l'est certainement. »

Signalons, toujours d'après l'abbé Breuil, sur le canchal de la Pizarra[1], un carnassier qui pourrait être une panthère, un animal qui fait penser à un lynx et deux bovidés qui « ne sont certainement pas des bisons, mais des bœufs du groupe taureau »[2].

Sur le canchal del Zarzalon[3], il y a trois ou quatre figures humaines très schématiques. « L'un des hommes tient un instrument allongé, légèrement recourbé comme un échenilloir dans sa partie supérieure. Un autre porte à la taille un vêtement indiqué par deux traits divergents de chaque côté[4]... »

Au canchal de Mahoma, l'abbé Breuil signale entre autres figures un poisson et un petit lapin, et des schémas difficiles à comprendre.

Au-dessus de la Cueva (grotte, ou, ici, plus simplement, abri) del Cristo est peinte « une figure humaine, les bras étendus, qui a sans doute été le point de départ de l'appellation de la grotte ». Cette grotte, notons-le, est « presque inaccessible » et nous avons pu vérifier qu'il faut ici prendre dans leur sens exact et dans toute leur force ces mots d'un homme qui par passion pour la science s'est fait alpiniste intrépide. Au contraire, au canchal de la Majada de las Torres[5] « les pâtres viennent parfois abriter leurs troupeaux », mais si les barres et les points rouges abondent, il n'y a qu'un « seul signe figuré, où l'on peut voir une figure conventionnelle d'homme ou d'animal »[6].

Pour l'abbé Breuil, « on ne saurait en aucun cas attribuer un seul âge » à toutes ces figures; « le groupe le plus ancien composé presque exclusivement de petites chèvres brun foncé assez naturalistes peut parfaitement être paléolithique. » Mais les petites chèvres rouges et les petits animaux blancs rappellent d'autres figures que le même savant a étudiées en Espagne et qui « sont en partie néolithiques ». Seulement ces figures sont en plusieurs cas antérieures à des dessins « nettement déterminés comme néolithiques; peut-être sont-elles pro-néolithiques ». « Il paraît en outre bien difficile d'admettre l'âge néoli-

1. *Pizarra*, plaque de schiste, ardoise.
2. Art. cité, p. 17. — Bœufs veut dire, ici, bovidés.
3. *Zarzalon*, ronceraie.
4. Art. cit., p. 18. — La figure 12 montre qu'il n'y a pas deux traits « de chaque côté » et que par ces derniers mots le savant auteur explique le mot divergents.
5. *Majada*, abri que les bergers occupent temporairement, ayant autour d'eux leurs troupeaux; le découpement de la roche figure des tours au-dessus de l'abri.
6. Art. cit , p. 20.

thique des fresques des Batuecas, en présence de l'absence *(sic)* apparente *(sic)* dans toute la vallée de tout vestige d'objet ou de monument caractéristique de cet âge[1]. »

Rapprochons, avec prudence, les pénétrantes observations de l'abbé Breuil des grands tableaux de Lope. Les personnages de Lope parlent de la chasse à l'arc, et nous avons vu des archers sur les roches peintes. Ils sont vêtus de peaux de bêtes; Mileno parle de jupons et l'abbé Breuil nous a fait voir au canchal du Zarzalon l'indication d'une sorte de jupon schématique. Un peu partout il y a des signes mystérieux, dont certains échappent encore même à l'interprétation du grand maître en ces études : de là à faire intervenir les sorciers et les démons, il n'y avait autrefois qu'un pas, et d'un autre pas on pouvait arriver à la langue perdue des Goths, quand le mystère n'avait pas l'air trop inquiétant. La grossière figure humaine aux bras en croix qui a fait donner à un abri le nom d'abri du Christ n'explique-t-elle pas la croyance à l'existence d'une ancienne population chrétienne, croyance dont Lope a fait état, et le renseignement qui peut-être est venu par lui à Alonso Sánchez, sur les croix « pas tout à fait conformes à la tradition » ? Il y a, dans les peintures rupestres des Batuecas, des bovidés; cela suffit-il à rendre vraisemblable l'expression de Mileno : « bœuf de labour » qui nous étonne au premier abord, que nous avons citée et critiquée? Ce que nous n'admettrons en aucun cas, c'est que les quelques félins, et en particulier le léopard signalé par l'abbé Breuil, aient quelque rapport avec les lions figurés sur le bouclier du prince goth dont le corps est exhumé au premier acte. Un érudit de Plasencia, M. Vicente Paredes, mort il y a quelques années, croyait reconnaître dans un passage de Lope sur les conclusions à tirer des figures de lions « un écho lointain et déformé de l'existence de peintures rupestres »; et l'abbé Breuil, qui relate cette opinion, s'il n'exprime pas son adhésion, ne fait non plus aucune réserve. Nous croyons que M. Vicente Paredes veut ici trop prouver; la courte description du bouclier nous paraît désigner simplement l'écusson de Léon et Castille, et ce n'est pas parce que Lope aurait commis là un anachronisme que nous sommes réduits à invoquer les peintures rupestres qu'il n'avait pas vues, et que ses contemporains ne voyaient pas avec des yeux aussi perspicaces que ceux de l'abbé Breuil.

Mais, en évitant des rapprochements aventurés, nous estimons sauvegarder ce qui est ici, pour nous, l'essentiel. Ce que nous soutenons, en effet, c'est que Lope est un interprète, non point parfait, ni même complet, mais enfin authentique, d'une légende qui a dû naître dès qu'il y a eu une population stabilisée dans

1. Art. cit., p. 25.

le pays de las Jurdes, que la nature a fait rebelle à la colonisation humaine.

Nous prétendons non pas donner de cette thèse une démonstration péremptoire, mais du moins montrer qu'elle est vraisemblable, plus vraisemblable que la thèse opposée. Celle-ci consisterait en effet à soutenir que l'imagination de Lope n'a pas eu besoin du secours d'informations précises; que le poète a bien pu entendre raconter force détails sur l'histoire de deux amants réfugiés en un pays inaccessible et sauvage et qu'il devait y avoir, dès que le dramaturge partait sur ce thème, un minimum de coïncidence des choses qu'il imaginerait avec celles que la science moderne devait inventorier plus tard dans la réalité.

Mais, si nous faisons bon marché des lions en cette affaire, si nous ne tirons aucune conclusion du rapprochement des bovidés peints et du « bœuf de labour » de Maroto, si nous ne tirons aucun argument des jupons entrevus et des arcs des chasseurs, nous pensons que les détails sur une population d'origine mystérieuse et peut-être gothique qui aurait existé anciennement dans le pays s'expliquent mieux par les signes étranges que l'on peut relever dans la vallée que par les lois de l'imagination plus ou moins créatrice.

Si les peintures préhistoriques n'avaient été signalées que depuis qu'il y a des préhistoriens, notre thèse, ou, si l'on veut, notre hypothèse, aurait encore pour elle une vraisemblance supérieure à celle de l'autre hypothèse, car on pourrait fort bien supposer que le souvenir des peintures se fût transmis parmi les générations de pasteurs même à des époques où l'on eût cessé de les voir ou de les comprendre. Mais nous n'avons pas besoin de recourir à cette supposition. Les peintures rupestres des Batuecas, en partie tout au moins, étaient connues bien avant que notre civilisation intellectuelle ne rejoignît la préhistoire. Ce ne sont pas des savants qui ont donné son nom au canchal de las Cabras pint(ad)ás, la prononciation *pintás*, qui déformait ici l'orthographe, étant tout à fait populaire. Il y a plus : le *Viaje de España* de Ponz, imprimé en 1728, signale *las cabras pintás;* nous ne savons pas si Ponz eût été capable de découvrir ces peintures, mais ici encore nous sommes dispensés d'hypothèses, puisque Ponz n'avait pas été lui-même aux Batuecas et tenait ses renseignements d'un correspondant qu'il eut dans ces parages. Comme les peintures ont pâli peu à peu (on ne les discerne bien aujourd'hui qu'en mouillant la roche), qu'elles ne sont pas abritées contre les intempéries, car il s'agit d'un *canchal* et non d'une *cueva*, et qu'elles ont certainement pâli beaucoup plus dans l'immensité des temps historiques et préhistoriques qui ont précédé Ponz que dans la courte période historique qui nous sépare de Ponz, la continuité d'une tradition relative à ces peintures est beaucoup plus vraisemblable

que leur découverte, soit au XVIII[e] siècle, soit même à une époque moins tardive.

On doit donc admettre comme probable que depuis très longtemps les habitants de la Alberca et des régions voisines des Batuecas et de las Jurdes avaient des raisons de penser que ces pays avaient été habités, et habités par une population d'origine lointaine et de langage mystérieux, et que c'est cette légende, appuyée sur certaines réalités, qui a été connue de Lope et qui explique les coïncidences les plus précises que l'on relève entre son drame et les réalités de cet étrange pays.

Il ressort des observations de l'abbé Breuil que l'activité de l'homme préhistorique aux Batuecas s'est manifestée dans de longues périodes, probablement antérieures aux temps proprement néolithiques. Sans doute le séjour des Batuecas était-il plus séduisant pour le commun des hommes préhistoriques que pour le commun de leurs lointains arrière-neveux. Les grès siluriens dont est faite la vallée en amont du couvent se prêtent à la formation d'abris qui pouvaient retenir, dans ce pays giboyeux et poissonneux, les chasseurs que nous avons vu figurer dans les peintures rupestres. Les grès ruiniformes à bilobites qui forment des paliers successifs dans la partie haute de la vallée font place en aval du couvent à des ardoises et à des arkoses « beaucoup moins propres à donner naissance à des escarpements ruiniformes et sauvages[1] ».

Le paysage prend là le caractère qu'il conservera dans la région de las Jurdes, moins favorable que les Batuecas à l'habitat de l'homme primitif. Quoique l'on signale quelques grottes à las Jurdes, le terrain est beaucoup moins propice à la formation d'abris naturels et, en outre, la végétation, beaucoup moins abondante qu'aux Batuecas, n'y saurait nourrir autant de gibier.

En revanche, l'érosion a dû cesser plus tôt aux Batuecas qu'à las Jurdes de fabriquer un peu de terre cultivable : la roche des Batuecas se délite moins et elle est beaucoup moins protégée par un épais et robuste tapis végétal.

Il est donc assez probable que, au cours des temps, les conditions du peuplement aux Batuecas et à las Jurdes aient été en quelque sorte renversées : aux temps préhistoriques, les Batuecas offraient aux rares colons quelques attraits qui les dispensaient de solliciter l'ingrate pierraille de las Jurdes ; aux temps historiques, l'homme a laissé déserte la vallée qui ne pouvait faire le bonheur que d'un petit nombre de familles, et il a colonisé celles où, si rude que soit la loi d'airain qu'impose la nature, il parvient à survivre et à se multiplier. Mais comme personne, de l'extérieur, ne pouvait distinguer les

1. Art. cit., p. 13.

Batuecas des Jurdes, il est tout naturel que la légende, connue et utilisée par Lope, ait admis la continuité du peuplement des Batuecas et ait confondu les traits, vaguement entrevus, de la mystérieuse population historique des Batuecas, avec les traits, moins mal connus, mais bien mal connus encore, de la terre de misère et de désolation des Jurdes.

Grâce à Lope, la légende sortit de sa petite patrie et prit place dans la littérature espagnole. Menéndez y Pelayo[1] cite deux pièces qui se rattachent directement à celle de Lope dont elles ne sont que des remaniements, l'une de Juan de Matos Fragoso : *El Nuevo Mundo en Castilla* (1671), l'autre de Juan de la Hoz y Mota : *El descubrimiento de las Batuecas*. Menéndez y Pelayo signale encore que le poète Hartzenbusch publia en 1843 une comédie de magie intitulée *Las Batuecas*, mais qu'il n'y est guère question des Batuecas.

Il n'y a pas dans tout cela d'enrichissement de la légende, mais seulement un indice de sa diffusion. Sous ce rapport, il est un autre indice plus révélateur encore : c'est l'existence du dicton : *On dirait qu'il arrive des Batuecas* ou *On dirait qu'il a été élevé aux Batuecas*, pour caractériser l'homme ignorant des usages civilisés.

II

La légende transplantée et la légende flétrie.

L'imagination de Lope, guidée, et bridée, par des informateurs qui, évidemment, savaient quelque chose du pays des Batuecas, ne concède dans cette histoire qu'une part limitée au genre idyllique.

Au moment de fuir avec son amante, et, par conséquent, avant de connaître les Batuecas, Juan répète à sa façon le fameux « *contigo, pan y cebolla* » : « Je sais que grand est le péril, mais si je parviens à la Sierra qui est auprès de la Peña de Francia, ses rochers me défendront et, quelque sauvage que puisse être la vie que je mènerai avec Brianda dans ces rochers, je la considère comme meilleure que la vie dans la maison du duc. » Lorsque la sauvagesse Taurina poursuit le « roi » Brianda de son amour, elle lui énumère tous les avantages qu' « il » peut espérer de leur mariage : un pré, un ruisseau où l'on pêche à la ligne les truites saumonées, cent noisetiers, trente châtaigniers, plus de cent têtes de gros bétail, quatre cents de petit, deux cabanes, une vingtaine de ruches. De plus Taurina sait filer le lin et

1. Dans ses *Observaciones preliminares*, au t. IX des *Œuvres* de Lope, p. CL. — Santibañez (« Un mundo desconocido en la provincia de Extremadura : las Hurdes », dans la Revue *Defensa de la Sociedad*, t. IX, p. 362), cite encore : *Nuevo mundo en España*, par le Dr Juan Pérez de Montalvan.

le chanvre... Mais déjà, à ce moment de la pièce, Brianda (comme Juan) est désenchantée de l'idylle de la vie sauvage.

Il était réservé au romantisme français, ou, plus exactement, au rousseauisme, d'exploiter cette idylle. C'est là, pourrait-on dire, un cas de détournement de légende. La transition, inattendue, fait penser à ces transplantations d'espèces végétales que déterminent de grandes bourrasques ou les hasards du trafic humain ; c'est ainsi que, pendant quelques années après 1870, des plantes de l'Afrique du Nord fleurirent dans le parc de Versailles, nées de graines tombées des bottes de fourrage que l'on avait fait venir de l'Algérie.

Notre XVIII[e] siècle, qui, comme l'a bien fait voir M. Morel-Fatio, a été si inférieur aux siècles précédents pour la connaissance des choses d'Espagne, a conservé quelque notion de la légende des Batuecas, parce que sa malveillance y trouvait son compte, et que, au surplus, la connaissance superficielle d'une légende n'est pas trop compromettante pour ceux qui ont peur de la vérité.

L'*Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, décrites à la manière de Linné*, ouvrage traduit du latin et orné de figures, par M. Jean d'Antimoine, naturaliste du Grand Lama, etc. (A Monachopolis MDCCLXXXIV), n'est qu'un grossier pamphlet, mais nous prouve que le souvenir des Batuecas était vaguement connu de l'auteur, puisque la bibliographie du chapitre IX, consacré au Carme Déchaussé, cite l'Histoire du désert des Carmes Déchaussés, dit las Batuecas, sous le titre « Les cinq mots de Saint Paul », in-4°, fig., Matriti 17 ..

Voici ce que, en 1789, nous dit Bourgoing[1] :

... Il est un autre canton, plus éloigné de Madrid, et qui joue, plus encore que les *Toros de Guisando*, un rôle distingué dans l'histoire fabuleuse de l'Espagne ; c'est celui des Battuécas, auquel Montesquieu fait allusion quand il dit que les Espagnols ont dans leur propre royaume des cantons qu'ils ne connaissent pas. D'après de vieilles traditions, la religion, la langue, les mœurs des Espagnols, étaient inconnues dans les Battuécas. Des villages voisins on y avait entendu des voix extraordinaires ; les bergers n'osaient y mener leurs troupeaux ; il en fallait moins pour en faire la retraite des démons ou du moins de quelque peuple farouche... Les Battuécas fournirent un aliment de plus à l'imagination des Espagnols : elles figurèrent dans leurs comédies et leurs romans ; et Moreri ne dédaigna pas de donner à ces contes ridicules une place dans son *Dictionnaire*.

Le P. Feijoo, religieux fort éclairé, qui n'est mort que depuis peu, fut un des premiers qui combattirent avec succès ces absurdités. Il résulte de ces recherches, et du petit voyage que je fis aux Battuécas peu avant mon départ, que ce sont deux vallées incultes, qui n'ont guère qu'une

1. *Nouveau voyage en Espagne*. Paris, 1789, 3 vol. Au t. III, p. 265,

lieue de long, et qui sont si étroites, si hermétiquement fermées de tous côtés que le soleil doit avoir de la peine à s'y faire jour en hiver...

Le nom des Batuecas comprend encore dans ce texte les Jurdes ; seulement les Jurdes ne se bornent pas à la vallée contiguë à celle du Désert des Carmes; il y a deux autres vallées. Cette inexactitude n'est pas la seule du texte que nous avons cité, et des lignes qui suivent : on peut douter, en lisant la description de Bourgoing, que notre auteur soit descendu dans la vallée, et soupçonner qu'il s'est contenté de la contempler du haut du Portillo de la Cruz, qui la sépare du territoire de la Alberca, où beaucoup de gens peuvent renseigner sur elle. Un autre détail nous rappelle que le pays était bien isolé, mais aussi nous donne à penser que Bourgoing n'était pas un voyageur très débrouillé : « Faute de guide qui connût le chemin des Battuécas à Salamanque, je me déterminai à retourner à Madrid et à prendre de là mon point de départ » (pour Salamanque). Il est vrai que nulle route ne desservait alors la Alberca, c'est-à-dire l'important village qui se trouve le plus proche des Batuecas (deux heures et demie de marche, à pied ou à mulet), étape presque inévitable; mais de la Alberca, même sans grande route, on atteint facilement et rapidement le pays plat ou très modérément ondulé qu'il faut traverser sur une quinzaine de lieues pour atteindre Salamanque. La combinaison de Bourgoing revient à faire six cents kilomètres au lieu de soixante, ce qui dénote, encore une fois, que le réseau des communications était défectueux, mais aussi que l'ingéniosité de Bourgoing était limitée.

Laborde, en 1808, nous donne à son tour des renseignements, dont quelques-uns sont intéressants :

... C'est une espèce de vallée d'une lieue d'étendue, environnée de montagnes très élevées, âpre, scabreuse, couverte de rochers, arrosée par une petite rivière qui porte le même nom et qui roule avec peine ses eaux au milieu des rochers dont elle est parsemée; le soleil n'y pénètre en hiver que pendant quatre heures tous les jours

Une opinion générale avait fait passer les peuples [1] de cette contrée pour avoir vécu, pendant une longue suite de siècles, inconnus de leurs voisins ..

Cette opinion recueillie par les peuples, transmise de province en province et de père en fils, adoptée aveuglément par quelques écrivains, suivie même par quelques historiens et quelques géographes, s'était tellement propagée et conservée que, presque de nos jours, *Thomas Corneille* et *Moreri* l'ont encore consacrée dans leurs écrits; mais on en connaît aujourd'hui l'absurdité et la fausseté. Le savant bénédictin Feyjoo a prouvé que le canton de *las Batuecas* et ses habitants ont toujours été connus, même dès le temps où l'Espagne était soumise à la domination des Romains. *Thomas Sánchez* avait déjà combattu ce même préjugé à la fin

1. Oh! Oh! Il est probable que Laborde a voulu traduire le mot espagnol *pueblos;* mais il a mal traduit, puisque ce mot signifie *villages.*

du siècle dernier[1]. Il publia à Madrid, en 1693, un ouvrage sous le titre de *Verdadera Relación y Manifiesto apologético de la antigüedad de las Batuecas.* ... Plusieurs titres prouvent que, depuis un temps immémorial, cette vallée dépend de la terre d'Alberca... [2].

Ces renseignements figurent dans un chapitre consacré à « Quelques contrées et quelques peuples particuliers de l'Espagne peu connus », et les Jurdes n'y sont pas nommées : toujours confondues, évidemment, avec les Batuecas.

Nous reviendrons plus loin sur les efforts faits par quelques Espagnols (et principalement par l'auteur de la *Verdadera Relación*), pour combattre la légende des Batuecas. Bourgoing et Laborde dénoncent, après ces auteurs, les erreurs de la légende, sans être fâchés sans doute que ces « absurdités » aient eu cours en Espagne ; mais dans notre littérature du XVIII[e] siècle, une remarque lâchée en passant par Montesquieu a eu plus de retentissement que les détails donnés par nos deux voyageurs. « C'est, paraît-il, aux Battuécas que Montesquieu faisait allusion lorsqu'il disait : « Ils (les Espagnols) ont fait des découvertes immenses dans le Nouveau Monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel point qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leurs sont inconnues. » Ainsi s'exprime le baron Davillier dans son livre sur *L'Espagne*[3].

La phrase de Montesquieu se trouve dans la LXXVIII[e] des *Lettres Persanes;* il n'est pas spécifié qu'il s'agit des Batuecas, mais le renseignement, que donne Davillier et que Bourgoing, avant lui, pouvait tenir de bonne source, est en lui-même très vraisemblable : les Batuecas et les Jurdes sont un pays de rivières et le terme de « nations inconnues » s'applique particulièrement bien à la légende que nous avons trouvée relatée par Alonso Sánchez et par Lope de Vega.

Quel beau roman nous aurions pu avoir si cette légende, au lieu d'échouer dans l'esprit un peu sec de Montesquieu, était venue à la connaissance de Rousseau ! Mais si nous avons perdu ce qu'elle pouvait nous donner de beauté littéraire, il se pourrait quand même qu'elle ait eu sur la littérature française du XIX[e] siècle une réelle influence, jusqu'ici peu soupçonnée. Voici, en effet, une curieuse confidence de George Sand[4] :

Quelquefois ma mère nous lisait tout haut des fragments de roman de M[me] de Genlis, cette bonne dame qu'on a trop oubliée[5]... Il y a un

1. L'ouvrage de Laborde est publié en 1808, mais l'auteur parle naturellement en homme du XVIII[e] siècle ; et il cite inexactement le nom de son auteur.

2. Laborde, *Itinéraire descriptif de l'Espagne*, t. III, p. 371, 372.

3. Paris, 1874, p. 645, 646.

4. *Histoire de ma vie.* Paris, Lecou, 1855, t. VIII, p. 243 sq.

5. Il ne faudrait pas cependant, parce que cette « bonne dame » a exploité la naïveté du public de son époque, s'exagérer sa propre naïveté. Chez les disciples

certain roman d'elle qui ouvre vers l'avenir des perspectives très larges...

(C'est)... un roman publié sous la Restauration, un des derniers, je crois, qu'elle ait écrits, et dont je n'ai jamais entendu parler depuis cette époque. J'avais seize ou dix-sept ans quand je le lus, et je ne saurais dire s'il eut du succès. Je ne me le rappelle pas bien, mais il m'a vivement impressionnée et il a produit son effet sur toute ma vie. Ce roman est intitulé *Les Battuécas* et il est éminemment socialiste. *Les Battuécas* sont une petite tribu qui a existé, en réalité ou en imagination, dans une vallée espagnole cernée de montagnes inaccessibles. A la suite de je ne sais quel événement, cette tribu s'est renfermée volontairement en un lieu où la nature lui offre toutes les ressources imaginables, et où, depuis plusieurs siècles, elle se perpétue sans avoir aucun contact avec la civilisation extérieure. C'est une petite république champêtre gouvernée par des lois d'un idéal naïf. On y est forcément vertueux. C'est l'âge d'or avec tout son bonheur et toute sa poésie. Un jeune homme, dont je ne sais plus le nom et qui vivait là dans toute la candeur des mœurs primitives, découvre un jour, par hasard, le sentier perdu qui mène au monde moderne. Il se hasarde, il quitte sa douce retraite, le voilà lancé dans notre civilisation, avec la simplicité et la droiture de sa logique naturelle...

Il serait intéressant pour l'histoire littéraire de comparer le roman lui-même à l'impression qu'en a gardée la grande romantique qui « ne se le rappelle pas bien », mais qui sait pourtant « qu'il a produit son effet sur toute sa vie [1] ». Mais ici c'est la légende seule qui nous intéresse. Aussi bien George Sand, en oubliant les événements créés par une imagination moins puissante que la sienne, a-t-elle fidèlement conservé l'atmosphère du roman de Mme de Genlis. « Il voit, dit-elle encore en parlant du héros de ce roman, il voit des palais, des armées, des théâtres, des œuvres d'art, une cour, des femmes du monde, des savants, des hommes célèbres, et son étonnement, son admiration tiennent du délire. Mais il voit aussi des mendiants, des orphelins abandonnés, des plaies étalées à la porte des églises, des hommes qui meurent de faim à la porte des riches. Il s'étonne encore plus. Un jour, il prend un pain sur l'étalage d'un boulanger pour le donner à une pauvre femme qui pleure avec son enfant pâle

comme chez le maître lui-même, le rousseauisme n'exige pas la pratique des vertus que garantit en théorie la bonne nature. Il est vrai que Mme de Genlis avait subi bien malheureusement l'influence de « la société ». Avant d'être « gouverneur » des enfants du duc de Chartres, plus connu sous le nom, lui-même le plus rousseauiste, de Philippe-Égalité, Mme de Genlis avait été la maîtresse du duc: une telle préparation est presque de la méthode directe. Heureusement Mme de Genlis tempérait, par son esprit pédantesque, et par son caractère pharisaïque et intrigant, la malfaisance des utopies du rousseauisme pur, si bien que Louis-Philippe et Mme Adélaïde reçurent en somme une instruction assez complète. Mais cette histoire nous garantit de prendre trop au sérieux les Batuecas de Mme de Genlis V. Amédée Britsch. *La jeunesse de Philippe-Égalité*, Paris, 1926.

1. Mme de Genlis est restée plus prudente et moins rousseauiste que ne l'imagine George Sand.

et mourant dans les bras. On le traite de voleur, on le menace; ses amis le grondent et tâchent de lui expliquer ce que c'est que la propriété. Il ne comprend pas. Une belle dame le séduit, mais elle a des fleurs artificielles dans les cheveux, des fleurs qu'il a crues vraies, et qui l'étonnent parce qu'elles sont sans parfum. Quand on lui explique que ce ne sont pas des fleurs, il s'effraie, il a peur de cette femme qui lui a semblé si belle, il craint qu'elle ne soit artificielle aussi... »

L'étude du pays permet de se faire une opinion sur l'aboutissement idyllique de la légende née de l'austère sauvagerie de las Jurdes; cette étude précise fournit une bonne occasion de contrôler la valeur de certaines théories sociales ou sociologiques; et c'est là un mérite à porter à l'actif de la géographie humaine. Le cadre des Batuecas est certainement séduisant pour le rousseauisme; mais il faut vérifier, sur le tableau lui-même, jusqu'à quel point la nature garantit la bonté et le bonheur de l'homme.

George Sand trouve que M^me^ de Genlis n'a pas mis dans ses conclusions beaucoup d'intentions subversives, mais que « l'espèce de Mentor » qui modère les impulsions du « Battuéca » et plaide les circonstances atténuantes pour la société n'a que de pauvres arguments. « Je les lisais (ces arguments) sans plaisir et sans conviction, et l'on pense bien pourtant qu'à seize ans, sortant du cloître, et encore soumise à la loi catholique, je n'avais pas de parti pris contre la société officielle. Les naïfs raisonnements du Battuéca me charmaient au contraire, et, chose bizarre, c'est peut-être à M^me^ de Genlis, l'institutrice et l'amie de Louis-Philippe, que je dois mes premiers instincts socialistes et démocratiques. » La rencontre serait piquante, et l'on aurait la tentation de tempérer d'un petit grain de critique l'affirmation de George Sand, si elle-même n'ajoutait avec fierté, une fois l'effet de surprise obtenu : « Mais je me trompe, je les dois (ces instincts) à la singularité de ma position, à ma naissance *à cheval* pour ainsi dire sur deux classes... Si les livres ont fait de l'effet sur moi, c'est que leurs tendances ne faisaient que confirmer et consacrer les miennes. »

Nous laissons de côté, encore une fois, le problème d'histoire littéraire qui se pose ici, mais nous devons signaler le problème de géographie humaine ou sociale. Et c'est pour cela que nous devons interroger M^me^ de Genlis elle-même, dont le roman est assez ennuyeux pour ceux qui ne sont pas nés comme George Sand « à cheval sur deux classes ». Reconnaissons, d'ailleurs, que l'ennui cesse en quelques passages où le comique est aussi intense qu'involontaire.

L'auteur commence par quelques détails « historiques ». Elle raconte comment le duc d'Albe, égaré, parvint à ce pays :

> Il rencontra un assez grand nombre de cabanes de feuillage, et il trouva un peuple doux et timide, qui parlait un langage inconnu, et auquel son aspect inspira beaucoup plus de crainte que de curiosité. Des draperies

légères, des peaux blanches formaient leurs vêtements; les jeunes filles étaient couronnées de fleurs et les garçons de feuilles vertes; les jeunes mères portaient dans leurs cheveux des guirlandes d'épis d'orge, symbole d'une heureuse fécondité.

D'autres détails mêlent la géographie et la géologie à l'histoire, et ils ne sont pas moins pittoresques que les précédents :

Vers l'an 1009, le torrent de Tormès s'étant détourné vint fermer la seule entrée du val par laquelle on pouvait y pénétrer, comme si le ciel eut voulu assurer entièrement le repos et la sécurité des paisibles habitants de cette solitude.

En réalité, il faudrait que le Tormès se fût détourné plus encore que ne le croit Mme de Genlis, car cet affluent du Duero passe à Salamanque et demeure assez loin de las Batuecas et de las Jurdes, pays arrosés par les affluents de l'Alagón, qui se jette dans le Tage. Cette erreur du Tormès eut des résultats considérables :

Ils oublièrent par degrés leur langue maternelle, des coutumes qu'ils ne pouvaient plus suivre, des lois qui leur étaient devenues inutiles, un culte sans temples et sans pontifes, et jusqu'à leur première origine. Cependant d'heureuses traditions conservèrent parmi eux, avec l'idée d'un Être Suprême, des sentiments et des usages que de véritables sauvages ne peuvent avoir. Ils ne gardèrent que l'urbanité des peuples policés[1]; ils en perdirent les raffinements, les arts et les vices. Au bout de deux ou trois siècles, un tremblement de terre changea tout à coup la direction du torrent qui fermait leur asile. L'entrée de la vallée, quoiqu'elle fût encore d'un très difficile accès, se trouva néanmoins dégagée. Ce grand événement ne fit aucune impression sur les *Battuécas* : satisfaits de leur sort, ils étaient décidés à ne pas chercher un autre monde[2].

Mme de Genlis renvoie au *Dictionnaire* de Moreri et au *Voyage* de Bourgoing. C'est une imprudence, qui n'a sans doute que des avantages tant qu'il s'agit d'assaisonner du sentiment de l'érudition le plaisir des lecteurs de romans; mais ceux qui prennent au mot Mme de Genlis, et qui vérifient, constatent que ses autorités en savent beaucoup moins qu'elle. A vrai dire, elle parle aussi d'une « infinité d'auteurs espagnols », mais elle n'en cite aucun, et il faut bien qu'elle reste responsable, avec son rousseauisme, de ce qu'il y a de plus saugrenu dans son œuvre. Notons, à sa décharge, qu'elle a trouvé des lecteurs en Espagne et que son œuvre a été traduite en espagnol et imprimée, à Valence, par Mompié, en 1826.

1. Mme de Genlis ignore évidemment le dicton espagnol : *haber sido criado en Batuecas* ou *llegar de Batuecas*.

2. *Les Battuécas* par Mme la comtesse de Genlis, Paris, 1814. 2e éd. 1817; les citations qui précèdent sont prises dans la deuxième édition, *passim*, de la p. 28 à la p. 32.

C'est ainsi que la légende des Batuecas, qui n'aurait, semble-t-il, guère dû survivre au XVI[e] siècle (l'établissement des Carmes aux Batuecas est de 1599), non seulement ne s'est pas corrigée, mais a gagné en absurdité, alors que le temps passait et que l'esprit critique florissait de tous les côtés.

Et l'absurdité a persisté, en Espagne comme en France, avec un peu du prestige d'une tradition. Parfois l'absurdité est tempérée ou recouverte par les vérités qui, malgré tout, ont filtré de ce pays mystérieux; parfois elle disparaît complètement; mais il arrive aussi qu'elle reparaisse complètement, et qu'elle s'étale. On dénoncera d'autant plus efficacement la légende injurieuse qu'on ne prétendra pas la retrouver partout. Menéndez y Pelayo part en guerre contre un des ouvrages qui ont donné naguère une des idées les moins inexactes du pays : le *Diccionario geográfico-estadístico-histórico de España*, publié par Pascual Madoz en 1849. L'illustre érudit s'indigne à la pensée que certains des renseignements donnés par Madoz ont été fournis par un curé du pays; la géographie ne peut approuver cette indignation; le tableau est poussé au noir; il a été peint vraisemblablement par un homme qui était las, comme les amants de la maison d'Albe, de vivre aux Batuecas-Jurdes, sans avoir eu jamais le premier enthousiasme des amants; mais ce désabusé avait vu beaucoup de choses exactement, et la littérature de la question n'était pas assez abondante pour permettre à Menéndez y Pelayo de contredire Madoz avec autorité, ni surtout avec justesse.

Il serait injuste aussi de s'indigner contre Elisée Reclus, quoique celui-ci ne soit pas parfaitement exact :

> C'est dans les gorges de ces montagnes que se trouve l'âpre vallée des Batuecas, restée longtemps presque inconnue. Au sud, une première « clus » formée par une chaîne transversale, que l'Alagón a dû rompre sous l'effort de ses eaux, rend l'accès de cette région très difficile aux habitants de la plaine; plus haut, un deuxième défilé défend l'entrée de la vallée; les indigènes s'y trouvent enfermés comme dans une citadelle à double enceinte. A l'ouest des Batuecas, une autre vallée, celle de las Hurdes, est également bien défendue par un rempart de contreforts ne laissant aux eaux qu'une étroite issue vers l'Alagón [1]...

Il y a donc à peine trace de la légende dans Madoz et dans Reclus, qui, intermédiaires entre les fauteurs de la légende et ceux qui ont cherché à établir la vérité, sont cependant plus proches de ces derniers.

1. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. I, p. 675, 676. Sous la plume d'Elisée Reclus le mot *indigènes* ne répond pas à une intention injurieuse. On devait connaître dans la famille Reclus la légende des Batuecas, peut-être par M[me] de Genlis : nous connaissons à Madrid un Français, M. Augustin Lagoubie, qui, dans sa jeunesse, entendit Onésime Reclus lui dire qu'il avait bien de la chance de partir pour l'Espagne, où il pourrait voir les Batuecas.

Mais il nous reste à donner, en deux textes postérieurs à Madoz et à Reclus, la preuve que la légende des Batuecas a bien persisté jusqu'à l'époque contemporaine.

La Semana Ilustrada (de Madrid), du 28 septembre 1906, donnait à ses lecteurs l'information suivante : « Parmi les rochers abrupts et les montagnes vertigineuses des Hurdes, dans la province de Cáceres, habite un être humain auquel son apparence a fait donner le nom de loup. Cet homme ignore toute espèce de langage ; il ne sort de sa gorge que des sons inarticulés. Il vit au milieu des rochers, errant au hasard ; de loin en loin seulement il se laisse voir près des lieux habités, quand la faim l'aiguillonne. On ne lui connaît ni parents ni famille aucune. On croit qu'il est né dans ces montagnes et que, tout jeune, il fut abandonné à son instinct par ceux qui lui donnèrent le jour. Il est de complexion sèche, et agile comme un daim ; son regard est intelligent, et il chasse habilement au moyen de pièges qu'il construit lui-même. Il se nourrit de gibier et de poisson cru, de préférence vivant. Il est en commerce continuel avec les loups qui abondent dans cette région. Quand la faim le torture, ou quand on le poursuit, il devient, paraît-il, terrible. Autrement il fuit et disparaît dans les broussailles. Il semble avoir une trentaine d'années. »

Voilà un fait qui réjouirait les transformistes du type naïf, ceux qui s'embarrassent peu de vérifier ce qui cadre avec leurs théories. Mais nous devons reconnaître qu'il a eu peu de succès auprès des gens sérieux. L'histoire est vraiment absurde ; du moins peut-on rechercher à quels menus faits a pu s'accrocher l'absurdité. Même ici, il est possible que la légende ait quelque racine dans le pays. L'écrivain Blanco Belmonte, dans un livre intéressant qui est le récit d'une excursion aux Batuecas et aux Jurdes[1], a raconté l'histoire de Juan Bravo, le tueur de loups de las Mestas, qui est le village jurdano le plus proche des Batuecas. Juan Bravo, qui était sans armes, dénichait les louveteaux, et, quand il les avait étranglés, il montrait leurs cadavres dans les villages d'alentour en faisant la quête ; il arrivait à recueillir jusqu'à quarante réaux (dix pesetas) pour la destruction d'une nichée. Or, Juan Bravo connaissait admirablement les mœurs des loups, et, ce qui importe particulièrement à notre objet, il imitait les divers cris des loups si parfaitement, pour les besoins de sa chasse, qu'il trompait non seulement les habitants des villages jurdanos, mais les loups eux-mêmes. Peut être la légende a-t-elle encore un autre prétexte : « C'est, dit M. Publio Hurtado[2], une croyance courante dans les villages et hameaux d'Estrémadoure proches de la frontière de Portugal que le ménage qui a sept fils de suite, sans

1. *Por la España desconocida* (paru en suppléments dans la *Ilustración española y americana*, 1907, p. 30-33.

2. *Supersticiones extremeñas*, dans la *Revista de Extremadura*, t. IV, p. 34.

intercalation d'aucune fille, doit tenir pour certaine la métamorphose du septième en *lobushome* ou *lobishome* dans la nuit de la Saint-Jean. Comme ce nom l'indique, l'homme se change en loup, et, se lançant dans la campagne, il déchire, tue et dévore tous les êtres vivants qu'il rencontre dans sa course. » Il paraît, nous dit encore notre auteur, que pour rendre le lobushome à son premier état, il faut lui donner la chasse, avec de grandes précautions, bien entendu, et lui administrer une saignée, assaisonnée d'il ne sait quelle incantation. Ainsi l'histoire parue dans la *Semana Ilustrada* annonçait-elle peut-être à sa manière la naissance d'un septième fils dans quelque pauvre village des Jurdes.

Si l'absurde persiste à ce degré en Espagne même, ne soyons pas trop scandalisés de trouver en France ce qui suit :

Les Batuecas est un autre village, sur la frontière du Portugal, qui contient presque autant de bandits que d'habitants, les autres étant des goitreux. Comme à Anso on y parle une langue qui n'a rien de commun avec l'espagnol ni même avec quelque autre idiome. Cette population est la digne descendance des moines par trop fornicateurs et damnables que l'on envoyait là en expiation de leurs péchés. Cependant elle a le respect de l'autorité car, lorsque par hasard un guardia civil — l'équivalent de notre gendarme — fait par là une ronde (ce qui arrive à des époques peu rapprochées), on se précipite pour lui baiser la main et lui demander sa bénédiction, croyant avoir affaire à quelque évêque en tournée pastorale.

Ainsi parle M. Arsène Alexandre dans un article sur Zuloaga paru dans le *Figaro Illustré* en août 1903. Cette fois, nous avons des renseignements pour le médecin et pour le moraliste, mais d'un type plus naïf encore que les transformistes dont nous parlions tout à l'heure : singulier pays que ce pays où les goitreux ne sont pas brigands, où les brigands comme les autres baisent la main des gardes civils, où les gardes civils ressemblent à des évêques, et où les moines sont tellement fornicateurs que, bien qu'il n'y ait pas de femmes dans la vallée, il sort d'eux toute une population chargée d'hérédités malsaines !

Ici nous sommes au comble de l'absurde, et les petits éléments de réalité qui surnagent sont tellement malmenés que tout a l'air uniformément faux. Ainsi il est vrai que les Jurdanos baisent parfois la main du garde civil; il est vrai que des religieux ont été envoyés aux Batuecas en pénitence; il est vrai qu'il y a aux Jurdes des goitreux... Mais c'est tout.

En somme, la légende espagnole reste jusqu'au bout supérieure à la légende française; l'une et l'autre dégénèrent jusqu'à l'absurde, mais il y a dans la première un solide fond de réalisme dont la seconde fut, dès son origine, sevrée. Dans la comédie de Lope, il y a au moins un peu d'histoire et de géographie, et plus encore

de psychologie; dans le roman de Mme de Genlis, il y a plutôt de la sociologie.

Le réalisme de Lope a bien discerné que la solitude sauvage des Batuecas ne pouvait pas être le cadre définitif et quotidien des amours humaines, mais les grands réalistes de l'amour divin, les Carmes de la réforme Thérésienne, y ont trouvé, au contraire, le cadre parfait de leur contemplation, le plus beau, le plus proche de l'éternité que ce monde puisse procurer à ceux « qui se meurent de ne pas mourir ».

Si l'amour profane a jeté aux Batuecas sa flamme violente, éblouissante et brève, la lumière puissante et sereine de l'amour divin y a rayonné pendant des siècles. Elle y rayonnerait encore, en dépit des révolutions anticléricales, si l'aberration de quelques religieux, bien intentionnée, mais plus funeste au patrimoine de l'Ordre que ces révolutions elles-mêmes, n'avait entrepris de faire une affaire en vendant pour un certain nombre de deniers le désert peuplé de tant de grandes âmes.

C'est en 1599 que les Carmes dirent leur première messe aux Batuecas. Et comme les religieux, tout en cherchant la solitude, tiennent à leur Ordre, on peut considérer que, dès cette année 1599, il y avait des témoins suffisamment clairvoyants et véridiques, et capables de faire entendre leur témoignage, pour rétablir la vérité au sujet de ce pays. Or, c'est précisément dans les années qui suivent que la légende commence à recevoir de la publicité; et nous avons suivi jusqu'en 1908 les prolongements extravagants de cette légende! Encore une fois nous sommes conduits à penser qu'une légende aussi vivace, aussi florissante à la fois dans la littérature et dans l'imagination populaire, doit pousser ses racines assez profondément dans la réalité, plus profondément encore que nous ne l'avons constaté jusqu'ici.

Sous les deux formes que nous avons étudiées, la légende est extérieure au pays, et coupée du pays, et elle est plus ou moins littéraire. Littéraire en un bon sens du mot avec Lope, littéraire en un sens médiocre avec Mme de Genlis, elle est absolument coupée du pays lorsqu'elle rejaillit dans l'atmosphère parisienne de la fin du XVIIIe siècle ou du commencement du XIXe, et elle en est encore assez loin avec Lope, qui a vu les Batuecas au plus près d'Alba de Tormès, c'est-à-dire ne les a pas vues, et a même été fort incomplètement renseigné sur elles, comme la plupart des détails descriptifs qu'il donne suffiraient à le prouver : en particulier, Lope tient beaucoup aux neiges éternelles des crêtes qui forment la barrière des Batuecas; or la neige ne persiste guère sur ces crêtes et les Batuecas sont, par rapport à la campagne de Salamanque et d'Alba de Tormès, un pays chaud; Lope avait pu apercevoir assez longtemps la neige sur la Peña de Francia,

qui n'était pas un pays mystérieux, mais un pèlerinage fréquenté, et plus longtemps encore, jusqu'en été, sur la Sierra de Béjar ; il n'avait pas pu la voir aux Batuecas, ni de près ni de loin.

Mais à côté de ces légendes trop littéraires et trop extérieures, même sous la forme espagnole, et, pourrait-on dire, salmantine, il y a la légende pratique du pays immédiatement voisin des Batuecas et des Jurdes, et c'est cette légende qu'il nous reste à examiner et à interroger : après la légende selon Salamanque et la légende selon Paris, étudions la légende selon la Alberca.

III

La légende authentique. La contre-légende. Ce qui reste de la légende.

Fray Alonso de la Madre de Dios nous parle dans sa *Crónica de la reforma de los Descalzos de Nuestra Señora del Carmen* des légendes qui se racontaient, en particulier au village de la Alberca, et il rapporte le témoignage du premier Président du couvent des Batuecas, Fray Francisco de Santa Maria, qui, avec ses compagnons, avait interrogé sur ces histoires les habitants de ces parages, les plus âgés et les plus sensés qu'il avait pu rencontrer : « Quelques-uns, dit-il, se riaient de nous, tout rustres qu'ils étaient, s'étonnant que nous eussions pu croire semblables fables ; d'autres se plaignaient des gens de la Alberca, qui, d'après eux, leur voulaient porter tort avec ces inventions, en les faisant passer pour des barbares et pour des hommes des bois ; les uns et les autres juraient que tout cela était du roman, et que leurs pères ni leurs aïeux ne leur avaient jamais rien conté de tel[1]... »

Les « habitants de ces parages » sont évidemment des Jurdanos, puisqu'il n'y avait aux Batuecas, avant l'établissement des religieux au désert, que des pasteurs de la Alberca, qui y venaient temporairement. Les religieux avaient acheté leur domaine aux gens de la Alberca, auxquels le duc d'Albe avait fait entendre qu'il convenait de consentir des conditions modérées. Mais il semble bien que l'établissement des religieux ait été facilité par ceux qui se préoccupaient de l'évangélisation de ce pays demeuré, sinon sauvage comme le veut la légende littéraire, du moins fort arriéré. Ponz cite, en effet, un texte curieux qui se trouvait reproduit sur un vélin conservé de son temps aux Batuecas ; c'est une lettre que l'évêque de Coria, Galarza, adressait aux Carmes, lorsque ceux-ci s'occupaient de fonder le Désert de

1. *Crónica* .., Madrid, 1683, lib. X, cap. XIII.

Saint-Joseph : « Je rends grâces au Seigneur, mes Pères, de ce que, dans une terre si âpre, et où, comme des témoignages l'établissent, que je possède dans les archives de mon évêché, il y a une quarantaine d'années à peu près, il y avait des hommes païens, que le démon séduisait par des apparitions extérieures, et visibles, S. M. (le Seigneur, évidemment) veuille que se construise ce sanctuaire pour qu'Elle y soit servie. J'en donnerai licence de tout cœur, et je favoriserai de mon mieux cette œuvre si sainte. » Ponz, ou plutôt le correspondant qui lui a fourni ses renseignements, admet qu'il y a dans ce texte de l'exagération, mais il reconnaît que l'instruction chrétienne devait manquer dans le pays.

Sur ce dernier point, en effet, le doute n'est pas possible. De nos jours encore, l'instruction, même l'instruction essentielle, l'instruction morale et religieuse, est difficile à donner, et incomplètement donnée, aux Jurdes : or, il y a un certain nombre de paroisses et de succursales, il y a eu, et il y a encore des missions, et enfin les religieux des Batuecas ont pendant environ trois siècles travaillé à l'évangélisation du nord du pays. Mais avant l'établissement de ces religieux, il n'y avait dans ce pays, qui n'a pas plus de communications à l'intérieur qu'avec l'extérieur, et où la population était plus dispersée encore qu'aujourd'hui, qu'une seule paroisse, celle de Nuñomoral, parfaitement inaccessible pour plus des trois quarts des habitants de la région, ceux-ci eussent-ils été les plus zélés des chrétiens.

Mais il y a même lieu de supposer qu'ils n'étaient pas tous très dévots. Ce n'était pas seulement par ignorance ou par indifférence; il y a eu en Estrémadoure d'importantes colonies juives ; c'est ainsi, par exemple, que l'on trouve à Plasencia un ancien cimetière juif ; le lieu, plus mélancolique que les autres cimetières, est d'une mélancolie étrange ; situé dans un chaos de rochers, séparé de la ville par un ravin, ses tombes orientées vers Jérusalem, et qui, creusées dans une dure pierre, semblaient devoir braver le temps, ont été profanées et vidées par les orages et par les chercheurs de trésors ; il n'y a plus là aucun signe d'espérance, il n'y a plus matière à résurrection, et personne ne vient prier ; de temps à autre seulement, quelques moutons y arrachent l'herbe qui croît entre les pierres. Rien ne permet d'affirmer que des juifs de Plasencia se soient réfugiés aux Jurdes lorsque les juifs furent expulsés d'Espagne ; mais il y avait précisément aux confins des Jurdes, au Casar de Palomero, une importante colonie juive qui, avant l'époque de l'expulsion générale, entra en conflit avec les chrétiens du pays et fut persécutée par eux[1]. Il est très

1. Ces événements sont racontés dans le très intéressant ouvrage de Romualdo Martin Santibañez, sur *Un monde inconnu en Estrémadoure*, paru en articles dans *El defensor de la Sociedad*, en 1874.

vraisemblable que, dès cette persécution, et, plus tard, lors de l'expulsion, des juifs se réfugièrent aux Jurdes, toutes proches, mais où aucune autorité ne pouvait les poursuivre. Ce n'est pas tout: la représentation traditionnelle d'un *auto* contre le protestantisme, le 16 août de chaque année, comme complément de la grande fête du 15 août qui est la fête patronale de la Alberca, fait supposer qu'il y a eu au temps de la Réforme quelques suspects dans la région; s'il en a bien été ainsi, le triomphe définitif de l'orthodoxie aura rendu la vie difficile à ces suspects, et, pour eux aussi, le refuge sûr était tout proche; ils connaissaient les Batuecas, où les gens de la Alberca menaient leurs troupeaux; ils connaissaient même les Jurdes proprement dites, où les gens de la Alberca transplantaient leurs ruches pendant la saison froide.

Enfin, indépendamment des persécutions religieuses, il est évident que les criminels et les gens qui, pour une raison quelconque, voulaient rompre avec la société, cherchaient refuge aux Jurdes : le fait se produit encore de nos jours.

En résumé, une partie de la population clairsemée des Jurdes était formée de gens restés païens ou retournés, faute d'instruction religieuse, au paganisme; à ces gens s'adjoignaient quelques criminels; en outre, à la fin du XV^e^ siècle et au commencement du XVI^e^, des juifs et des hérétiques vinrent accentuer la note infamante qui, pour les gens de l'extérieur, caractérisait en bloc les habitants de ce malheureux pays. On peut douter, malgré le témoignage de Lope et celui de l'évêque Galarza, des manifestations des démons, mais il est fort possible que quelques cérémonies sacrilèges des persécutés aient provoqué la formation de la légende dans l'esprit des chrétiens qui, temporairement ou définitivement, se trouvaient aussi dans le pays.

Ce qui est bien certain, c'est que les gens de la Alberca avaient non seulement des prétextes, mais encore des raisons de défiance envers les gens des Jurdes, et jusqu'à nos jours il y a eu, dans les rapports des Albercanos et des Jurdanos, une nuance de supériorité chez les premiers, de respect ou de crainte chez les seconds.

Mais ce n'est là qu'un premier aspect de la question. Nous venons de voir se préciser les raisons de la légende et nous pouvons admettre que c'est vers l'époque où écrivaient Lope et Alonso Sánchez que les préventions contre les païens ou sauvages des Batuecas pouvaient avoir le plus de force. Reste tout de même à expliquer la persistance de la légende.

Car les criminels sont, après tout, des isolés, et même lorsqu'ils sont groupés, comme dans les colonies pénitentiaires, ils ont parfois fondé des sociétés capables de prendre rang parmi les autres : un groupe humain ne dure, en effet, qu'à la condition d'observer au moins quelques règles élémentaires de moralité, et la morale sans

obligation ni sanction, qui est celle des malfaiteurs endurcis et celle des saints, bienfaiteurs endurcis, ne permet pas à la race des premiers de se perpétuer en ligne directe.

Il semble donc qu'un temps devait venir où les gens des Batuecas-Jurdes, forts du témoignage de leurs évangélisateurs, seraient reçus dans la société des peuples aussi bien que certains de ceux qui avaient été découverts, d'après la légende, en même temps qu'eux.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi?

Relisons cette phrase citée plus haut: « ... D'autres se plaignaient des gens de la Alberca qui, d'après eux, leur voulaient porter tort avec ces inventions, en les faisant passer pour des barbares et pour des hommes des bois... »

Ces *autres* qui parlent avec les religieux sont assurément de bons chrétiens, qui souffrent de se voir confondus avec les éléments suspects du pays, et qui supposent une arrière-pensée intéressée et malveillante chez les Albercanos. Et il y a là, en effet, un grand procès qui a duré jusqu'à nos jours, qui n'a pas encore donné lieu à une sentence sans appel, et dont on peut résumer ainsi les données:

Il y a eu aux Jurdes une population dépendant réellement, économiquement, puis juridiquement, de la Alberca; petit à petit, comme il était inévitable, et d'autant plus inévitable que le pays était plus isolé, cette population s'est sentie indépendante; les liens réels qui la rattachaient à la Alberca se sont exténués et brisés; mais les gens de la Alberca ont défendu leur suzeraineté, qui leur était avantageuse, et dans laquelle, en toute bonne foi, ils voyaient la vérité juridique: le malentendu ne pouvait cesser que par l'effet de quelque cause violente; et, dans la balance des forces, un des meilleurs avantages des Albercanos était de pouvoir représenter les Jurdanos comme une population moralement et intellectuellement inférieure et mineure. Seulement il importe de se rendre compte que ce n'était pas là pur calcul et perfidie; les Jurdanos étaient réellement inférieurs aux Albercanos.

D'autre part, l'autorité religieuse ne pouvait laisser dire indéfiniment, sans se condamner elle-même, que les Jurdanos étaient des païens et des sauvages. Et, ainsi, la légende, en se prolongeant, se tempérait. Bien plus: il se formait une contre-légende, et, tandis que les Albercanos justes et désintéressés prenaient la défense des Jurdanos contre les excès, généralement littéraires, de la légende, les évêques de Coria et quelques ecclésiastiques albercanos ne voulaient voir en eux que de bons chrétiens, sans aucune tare dans leurs ascendances religieuses.

Nous avons pour illustrer ce dernier point un document excellent; c'est la *Verdadera Relación y Manifiesto apologético de la antigüedad de las Batuecas y su descubrimiento, compuesto por el Bachiller*

Thomás González de Manuel, Clerigo Presbytero, vezino del lugar de la Alberca[1].

L'ouvrage, qui est dédié au duc d'Albe, a expressément pour objet de combattre la légende; il distingue soigneusement les Batuecas, que l'auteur paraît bien connaître, des Jurdes qu'il connaît incomplètement; il a tout au moins été à Nuñomoral, comme il le dit lui-même. Après avoir parlé des Batuecas, où il n'y a d'autres habitants que les religieux, dont il raconte l'établissement, notre auteur donne sur les Jurdes des renseignements qui valent la peine d'être traduits avec quelque extension :

CAPITULO VI

DE LA SEGUNDA DEHESA QUE LLAMAN JURDE

En traversant le terrain de pâture des Batuecas, on arrive à un autre, qu'on appelle de Jurde, qui peut avoir quatre lieues de longueur et trois de largeur, à quelque chose près, et qui est situé sur la même ligne équinoxiale que l'autre, dont il est si rapproché; aussi, pour ne pas être importun, je ne redis pas sa situation, ni les quatre régions qui l'entourent à l'Orient, au Ponent, au Midi et au Septentrion, puisque cela a été dit à propos du pâtis contigu. Je me borne à dire que, pour la fertilité, elle est la même et que le terrain produit plus d'huile et de grains, de blé et de seigle, parce qu'il est plus suave et moins hérissé de rochers, de pierres et de montagnes, et que les vallées en sont baignées par deux torrents assez abondants, qui se jettent dans la rivière Alagón, et dont l'un se nomme la rivière de la Vega de Coria et l'autre la rivière de Obeja : et là se trouvent les hameaux suivants (que les anciens documents des Archives paroissiales et les protocoles notariaux de cette juridiction appellent Majadas), las Mestas, Cabezo, Ladrillal, Riomalo de Arriba, Vega de Coria, Batoquilla ou Batuequilla, Rubiaco, Valdelazor, Horcaxada, Azeytunilla, Nuño Moral, Zerezal, Assegur, Heras, Casares, Robledo, Cadabosino, Arropasqual, Casalarubia, Castañal, Buetre, Martin Andran, Fragoso, Gasco; il y en avait deux de plus, qui étaient le Casquero et Serganado, mais ils sont maintenant dépeuplés et il n'y a pas de quoi s'étonner, quand il y a des *villas* et des cités plus importantes que nous voyons quasi désertes et solitaires, depuis bien des années jusqu'à aujourd'hui dans notre Espagne; la cause, je ne la dis pas, parce qu'elle m'échappe, quoiqu'elle ne doive pas être difficile à démêler : ce doit être nos fautes et nos péchés. Tous ces hameaux, à ce que m'a dit le notaire qui a prêté ses services pour l'établissement des contributions qui se fait au lieu de la Alberca tous les ans à la Saint Jean de juin, peuvent avoir jusqu'à cinq cents ans d'ancienneté, puisque ces

1. Año de 1693. Con privilegio. En Madrid. Por Antonio de Zafra, criado de Su Magestad. L'ouvrage a eu une réédition à la fin du XVIII[e] siècle. La Bibliothèque Nationale de Madrid et celle de l'Université de Salamanque en ont chacune un exemplaire; nous avons pu consulter un exemplaire qui appartient au D[r] Marañon, et auquel un ancien possesseur a ajouté quelques notes marginales.

hameaux et le lieu de la Alberca ne forment qu'une paroisse et une municipalité et que, en outre, ces hameaux, avec le dit lieu comme chef-lieu, représentent près de cinq cents chefs de feux, et que les dits hameaux paient au dit lieu comme chef-lieu et métropole, comme je l'ai dit, un certain nombre de paires de perdrix en cens perpétuel, parce qu'ils vivent sur ce terrain de pâture, de quoi il existe un écrit très ancien dans les Archives de la municipalité du dit lieu de la Alberca, que le curieux pourra voir s'il lui plaît, car il ne s'agit pas de parler *ad efesios*, comme dit l'adage vulgaire[1].

CAPITULO VII

DEL HOSPITAL DEL LUGAR DE LA ALBERCA

Dans certains de ces hameaux, l'hôpital du lieu de la Alberca possède des terres, et quoique les modernes historiens aient jugé que c'était là une terre de sauvages (Alarbes), comme ils disent et comme ils ont écrit, ces gens ne le sont pas tant, car ils ont, et ils ont eu, il y a aujourd'hui plus de quatre cents ans de cela, dans le chef-lieu et capitale de ces terrains de pâture, un hôpital avec douze lits et beaucoup d'autres pièces, pour hospitaliser et abriter beaucoup de pèlerins et de pauvres, non seulement de ces royaumes, mais de beaucoup d'étrangers qui viennent en notre Espagne visiter le Saint Patron Santiago, et de là-bas descendent en pèlerinage à la Thaumaturge et Miraculeuse Vierge Mère de Dieu de la Peña de Francia, qui est, comme je l'ai dit plus haut, aux confins de la Castille, et plus loin je dirai son emplacement et comment elle est voisine de ces terrains de pâture, Nouveau Monde, et de là vont visiter l'autre très Révérée et Miraculeuse Image, comme il est notoire pour tout le monde, la souveraine reine de Guadalupe, dans la province d'Estrémadoure : et ce dit hôpital du lieu de la Alberca possède certaines terres que lui ont adjugées beaucoup des chefs de famille du dit lieu, et les seigneurs évêques de la cité de Coria, et les Excellentissimes Seigneurs Ducs d'Albe, et quelques-uns des Rois nos Seigneurs, faisant que les habitants de ces terrains de pâture payassent certaines sommes de maravédis en cens emphytéotique, ou perpétuel, au dit hôpital. Dans les archives de l'église de ce lieu de la Alberca, il y a un écrit portant délimitation de ces terres, fait en l'année 1549, et celui qui était alors le procureur du dit hôpital, dans son zèle à remplir sa mission (c'est parce que beaucoup ne le font pas que se perdent beaucoup de biens, faute de délimitations) fit une pétition qui se trouve insérée dans les documents sur la propriété, où il demandait que l'on allât délimiter et borner les terres du dit hôpital, parce qu'il y avait beaucoup d'années que ces opérations n'avaient pas eu lieu, ce qui fait plus de trois cents ans que l'hôpital a et possède ces terres, comme il ressort, par des arguments irréfragables, de ce document.

1. Nous entendons : parler d'autorité comme l'Apôtre dans ses épîtres, par ex. : l'épître aux Éphésiens.

CAPITULO VIII

DE LA IGLESIA DE NUÑO MORAL

A Nuño Moral, qui est au milieu de ce terrain de pâture, il y a une église, fondée de temps immémorial, où se réunissaient tous ceux des hameaux de cette vallée, pour entendre la Messe, et recevoir les Sacrements et remplir leurs devoirs religieux, comme cela se fait encore, et le Curé Bénéficié de la Alberca a l'obligation de mettre là un Vicaire, comme il le fait, et l'a fait depuis tant de siècles, ou d'aller lui-même là-bas, comme il arrive bien des fois par suite d'indisposition ou d'accidents du temps, ou du Vicaire de la dite église, et pour cela il y a un autre Vicaire de Cure, comme compagnon, pour célébrer au chef-lieu. L'auteur de cette brochure y fut une semaine Sainte, et, en curieux qu'il était de choses d'Histoire, cherchant les registres de Baptêmes, il en trouva beaucoup d'anciens, à la vérité mal conservés, par la faute des Vicaires, qui sont peu curieux, et un Bréviaire où manquaient le commencement et la fin, qui avait des choses bien singulières et révélait une ancienneté de plus de quatre cents ans.

Un ancien possesseur du livre, sans doute un curé de la région, a ajouté à ce chapitre des notes marginales manuscrites : aux mots « a l'obligation de mettre là un Vicaire comme il le fait et l'a fait depuis tant de siècles », l'annotateur ajoute que c'est Mgr l'évêque qui depuis longtemps met ce Vicaire (ce qui prouverait une dépendance moins directe de la Alberca); et aux mots « en trouva beaucoup d'anciens à la vérité mal conservés », il ajoute : le registre de baptêmes le plus ancien qui se trouve là, abîmé, a des actes de l'année 1552, et cela est commun même dans des villages de mille chefs de feux ou de cinq cents.

CAPITULO IX

DE LA IGLESIA DE LOS CASARES, MESTAS Y HERMITAS

De nos jours ont été fondées deux églises paroissiales (ici une croix de l'annotateur), mais les dites églises et leurs Vicaires dépendant du Curé bénéficié du lieu de la Alberca : l'une à los Casares, l'autre à las Mestas, lieux les plus centraux pour les hameaux voisins dans le dit terrain de pâture, et au Cabezo, à Ladrillal, et à Vega de Coria trois chapelles, pour que les vicaires des églises les jours de fête y aillent dire la Messe, afin que les impotents et les gens âgés ne soient pas privés de Messe, car il arrive au temps de l'hiver qu'il y a crue des rivières et le chemin est pierreux dans les hauteurs et dans le bas comme dans la Alcarria[1], et il y a plus d'eau que de neige et de glace, car la neige n'arrive guère à se congeler sur

1. C'est-à-dire la région où se trouve la vallée de los Patones dont il sera parlé plus loin.

les cimes du pays, quoique la gelée blanche se produise dans ses vallées en certains jours de novembre et décembre, et c'est ainsi qu'on a pris cette mesure, après que les Pères Carmes eurent fondé le Saint Désert, que les deux Curés ou Vicaires ci-dessus mentionnés disent deux messes, l'une à la paroisse et l'autre à la chapelle, car la distance qui sépare les hameaux les uns des autres est dans certains cas d'une lieue, dans d'autres d'une demi-lieue, sans que la plus grande dépasse cinq quarts de lieues. Et cela s'est fait il y a maintenant quarante-huit ans. Et de cette disposition si catholique et si bien accommodée au bien des fidèles certains ont voulu déduire les sauvages et le Nouveau Monde.

La note manuscrite à laquelle renvoie la croix mentionnée au début de ce chapitre dit ceci :

La Paroisse de las Mestas avec la Cure est (fondée? entretenue? la marge ayant été rognée, certaines expressions prêtent au doute) par les ducs d'Albe, celle de Casares avec une autre Paroisse (nous entendons Église; il ne s'agit pas de deux paroisses) par les évêques de Coria; à Cambroncino et à Martin Ebron (entendez: il y a des églises), lesquelles dota, érigeant Vicariats et Cures en chacun des dits lieux, le Sr Dn de Porras, évêque de Coria, grevant d'une pension l'évêché avec Bulle Apostolique. Chacun de ces curés a par an 1.200 réaux, ils sont amovibles *ad nutum*, d'autres fois leur font des dons (?) les Srs Évêques, et depuis lors les dites églises ni les dits Vicariats ne sont soumis au curé de la Alberca, qui paie seulement 300 réaux au Curé de Nuño Moral, et... 100 réaux au Curé du Pino, et 1.000 de plus à celui de Cambroncino, sans avoir la plus petite autorité sur les dites Églises et leurs Curés. Il est vrai que le dit Curé de la Alberca est intéressé dans les dîmes des dits Vicariats, le territoire étant de Batuecas et Jurde. Pour le Cabezo et Ladrillar actuellement le Sr Évêque érige une Église et une cure comme les autres en cette année 1738. Les autres ont été érigées il y a quarante et quelques années.

Après avoir ainsi montré que l'on a de la religion aux Jurdes, l'auteur passe à la contre-offensive; il interpelle cet Alonso Sánchez qui, dans son *De Rebus Hispananice* (sic), écrivant à Alcalá, c'est-à-dire à cinquante lieues des Batuecas et à huit seulement de la Villa de Uzeda, paraît ignorer le cas de la vallée de los Patones, qui dépend de cette *Villa*, et où « avia diez o doze familias que se governavan con solo la autoridad Económica de un Anciano, a quien sencillamente llamavan Rey, que los mantenia en mucha paz ». Le cardinal archevêque de Tolède Don Baltasar de Moscoso en eut connaissance, se promit de visiter la vallée, mais dut se contenter d'envoyer un de ses « ministres » reconnaître « aquella pequeña reliquia de la Antigua Simplicidad ». Le ministre contrôla que les habitants ne pouvaient que très difficilement entendre la messe, qui se dit à Uzeda, à plus d'une lieue de leur vallée; et en 1653, comme le cardinal se trouvait à Uzeda, « vino el sencillo Rey », pour lui demander de fonder une chapelle dans la vallée; ce qui fut concédé.

En bonne logique, conclut alors le Bachiller, si la vallée de los Patones n'avait pas perdu la foi dans les conditions où elle se trouvait, les Jurdes pouvaient encore bien moins la perdre, puisque le pays avait, depuis 1599, les Carmes des Batuecas, et, depuis plus de cinq cents ans, « Parroquia y Archi-Parroquia » ; et enfin des relations constantes, dans l'ordre civil et économique, avec la Alberca !

Notre auteur entreprend même de prouver que les Jurdanos ont bénéficié de la venue de saint Jacques en Espagne, car c'est celui-ci qui a propagé la dévotion à la Sainte Vierge, et de la venue de saint Pierre, qui a apporté en Espagne l'Image de Notre-Dame d'Atocha. En effet, « la soberana Imagen de Monserrate... la Milagrosa de Guadalupe,... y la Tomaturga (celle de la Peña de Francia)... » ont très vraisemblablement été apportées par l'apôtre saint Pierre ou par saint Paul, ou par leurs disciples, tant elles ressemblent à celle d'Atocha, « assi en el color como en la forma y posición de su Talla : y por lo menos si no la traxerón, sacarian copias de el original de la de Atocha... »[1].

Or, le pays des Jurdes et plus encore celui des Batuecas est comme le tapis du trône de Notre-Dame de la Peña de Francia ; si celle-ci n'a été découverte qu'en 1534, les gens de la vallée avaient dû coopérer à l'ensevelissement de l'Image sainte au temps des invasions arabes, comme ils avaient dû coopérer plus tard à la reconquête.

Il faut aussi tenir compte du zèle évangélisateur des Dominicains qui gardent le sanctuaire de la Peña de Francia. N'auraient-ils pas pénétré dans le pays, eux ou quelque chasseur, quand Colombo Cortès, Vasco de Gama et Pizarre découvraient des mondes?

Et notre auteur s'en prend aux fauteurs de la légende, à l'auteur de la comédie *Nuevo Mundo en España,* au P. Nieremberg, à Alons, Sánchez, à Lope de Vega. Ses arguments se multiplient en gerbe comme les étincelles d'une pièce de feu d'artifice que l'on croyait près de s'éteindre. Et l'ouvrage se termine par une étude particulièrement documentée de la forte tradition religieuse de la Alberca, métropole des Jurdes. Une métropole aussi religieuse aurait-elle pu négliger ses devoirs, et laisser les Jurdanos dans le paganisme?

Telle est la contre-légende. Comme la légende, elle contient sa part de vérité, qu'il nous faut maintenant tâcher de délimiter.

Les défenseurs des Jurdanos, qui peuvent être, à l'occasion, comme nous venons de le voir, des Albercanos, ont une tendance à présenter leurs protégés comme des persécutés en même temps que comme des calomniés. Ils admettent (mais ceci n'est plus le cas de Thomás González de Manuel) que les Albercanos ont imposé aux Jurdanos une dure servitude économique. Il se peut qu'il y ait une certaine

1. Cap. XIV.

rudesse dans la manière dont les Albercanos traitaient les Jurdanos. Mais, à ce propos, M. Joaquin Hazañas y La Rua fait une remarque très juste[1] : « Está muy generalizado el que los villanos miren muy despectivamente a los aldeanos, a los montesinos » ; et il cite ce mot qui lui a été dit dans un village d'Andalousie, proche de la frontière de Portugal :

Cuando subía la áspera cuesta que precede a la población, doblaban por un difunto las campanas de la parroquia, y pregunté a mis acompañantes :
— ¿Quien ha muerto?
— No, me respondieron, no ha muerto nadie, doblan por un montesino.

Mais si les gens de la Alberca ont conservé longtemps l'habitude de traiter ceux des Jurdes comme leurs inférieurs, c'est que vraiment pendant longtemps ces derniers (ceux du moins qui n'étaient pas en rupture de ban) dépendaient d'eux.

L'étude géographique et économique des Jurdes montre clairement que ce pays, économiquement, ne peut avoir d'autonomie et ne peut, au mieux, être qu'une annexe. Après avoir été peu de temps une annexe de Granadilla, la petite Grenade, située à quelques lieues au sud, c'est-à-dire à l'opposé des Batuecas, et sur la rive est de l'Alagón, qui est souvent difficile à franchir, il fut concédé en 1288 à la Alberca, tout en conservant Granadilla comme métropole judiciaire. Réellement, il communiquait mieux avec la Alberca qu'avec Granadilla, et il était une annexe économique plus précieuse pour la Alberca que pour Granadilla, parce que son climat diffère sensiblement de celui de la Alberca, qui ne produit point le chêne-liège (González de Manuel le notait déjà), ni l'olivier, et qui, sur son territoire, élevé (la Alberca est à 1.068 mètres) et exposé au nord, a des pâturages sensiblement plus tardifs que ceux des Batuecas et des Jurdes. La dehesa de Batuecas et la dehesa de Jurde, comme dit González de Manuel, terrains vagues propres seulement à la pâture, étaient précieux pour les gens de la Alberca, qui pouvaient y transporter leurs ruches en hiver, y trouver du liège pour faire ces ruches, y faire paître leurs chèvres au printemps, et y récolter assez d'olives pour faire leur huile.

Par ailleurs le pays ne pouvait pas nourrir une population qui lui fût propre et se développât normalement.

Cependant une population jurdana, non plus temporaire, comme celle des éleveurs albercanos de chèvres et d'abeilles, se constitua, dans ce pays si propice à l'isolement, et affrontant la misère sans

1. *Las Jurdes (Boceto de un estudio)*, p. 16. — Cette brochure, parue à Séville en 1922, est un recueil d'articles, qui sont parmi les meilleurs auxquels ait donné lieu le voyage royal aux Jurdes en 1922. La Alberca n'était pas *villa*, mais elle n'en était pas moins très supérieure aux hameaux des Jurdes.

bien s'en rendre compte, chercha à rompre les liens qui la rattachaient au centre paroissial.

Mais si la Alberca ne voyait pas d'inconvénient à laisser s'établir quelques-uns de ses enfants, d'humeur aventureuse, à leurs risques et périls, sur le territoire qui lui appartenait, elle n'entendait pas renoncer aux avantages que ce territoire lui rapportait et dont elle ne pouvait trouver nulle part aux environs la compensation. Or, ceux qui s'enracinaient dans le pays ne pouvaient vivre, surtout lorsque leurs familles augmentaient, des seules ressources de l'élevage (qui, lui aussi, avait besoin du complément des pâturages de la Alberca, à la fin de l'été et à l'automne); il leur fallait devenir agriculteurs; mais tout ce qui était conquis pour l'agriculture était perdu pour les chèvres et pour les abeilles. Aussi les Albercanos ne firent-ils jamais que des concessions limitées, et toujours à titre onéreux, aux Jurdanos forcément cultivateurs.

Le 2 juillet 1551, avec l'autorisation préalable du duc d'Albe, fut passé entre le Conseil de la Alberca et les habitants de Nuñomoral, de Camino Morisco, et de leurs hameaux, un contrat qui a donné lieu depuis lors à d'innombrables procès. Le Conseil de la Alberca cédait en bail emphytéotique (7.500 maravédis annuels payables moitié à Noël et moitié à la Saint Jean-Baptiste, et 75 paires de perdrix, à remettre entre la Toussaint et Noël), une participation à l'usage de la dehesa de Jurde. Les gens du pays ne pouvaient disposer de ce qu'ils possédaient qu'en faveur d'autres gens du pays, ou de la Alberca, et ils ne pouvaient louer leurs pâturages aux gens de l'extérieur qu'après les avoir proposés à ceux de la Alberca. Ceux-ci conservaient le droit de pacage pour leurs porcs aux mêmes conditions que les gens des *majadas:* ce mot qui désigne d'abord les habitations temporaires et isolées de pasteurs désignait les hameaux des Jurdes et renseigne ainsi sur l'origine de ces hameaux. Mais ce n'est pas tant l'élevage du porc et de la chèvre que celui des abeilles que voulaient protéger les gens de la Alberca. Il était interdit de défricher, et le contrôle des manquements à cette interdiction était exercé au moyen de « visites » annuelles à la suite desquelles étaient infligées des amendes minutieusement réglementées.

A mesure que le temps passa, les Jurdanos acquirent le sentiment de la pleine autonomie: les 7.500 maravédis, les 75 paires de perdrix et surtout les visites avec leur cortège d'amendes, leur parurent être la marque d'une odieuse tyrannie; il leur paraissait que cette terre sur laquelle ils vivaient, et que souvent ils avaient faite, au prix de travaux incroyables, était absolument à eux; et plus d'une fois les évêques de Coria ou les missionnaires qui évangélisaient le pays, pris de pitié pour ces pauvres gens, partageaient leur conviction.

Mais les Albercanos, forts de leur droit, qui n'avait pas cessé

de répondre à leurs besoins, résistaient de toutes leurs forces. A mesure que les Jurdanos cherchaient davantage à s'émanciper par de menus empiétements tendant à la prescription, par des procès, ou même, comme il arriva au début du XIX^e^ siècle, sous l'influence d'idées nouvelles, par un véritable soulèvement, les gens de la Alberca mettaient plus d'acharnement à éviter la prescription et à user ou à abuser de leurs droits ; ils multipliaient leurs ruches, et, au besoin, ils augmentaient le taux des amendes, qui peut-être ne leur paraissait plus répondre à l'évolution économique. Loin de se calmer, le conflit ne fut jamais plus violent que dans le premier quart du XIX^e^ siècle, alors que l'état social et juridique auquel il tenait allait être profondément bouleversé. Même après le régime napoléonien, il y eut des retours offensifs de l'ancien régime, mais la loi municipale de 1833, en maintenant la Alberca dans la province de Salamanque et en faisant passer les Jurdes dans celle de Cáceres, rompit les derniers liens qui subsistaient entre les deux pays.

Le procès ne subsiste plus que comme controverse historique, mais il subsiste. Il a encore occupé beaucoup de place dans l'excellente petite revue *Las Hurdes*, qui parut à Plasencia de 1904 à 1908 et où, en particulier, le chanoine de Plasencia, E. Escobar Prieto, et l'Albercano, ancien notaire, Don Julián Mancebo, soutinrent une longue polémique. C'est à cette polémique, étayée de textes, que nous avons emprunté beaucoup des éléments du résumé qui précède ; et si, au lieu d'étudier la légende des Jurdes, nous avions entrepris d'étudier leur histoire, nous aurions dû bien davantage utiliser ces articles et surtout les sources qu'ils citent. Mais ce que nous en avons extrait suffit pour notre présent objet, et, confronté avec la réalité géographique, montre bien que le malentendu entre Albercanos et Jurdanos n'était pas susceptible d'éclaircissements. La polémique que nous venons de rappeler est symptomatique : le champion de la Alberca, Don Julián Mancebo, passait, et à très juste titre, pour un « jurdanophile » ; indépendamment des services personnels qu'il rendait aux gens des Jurdes, il a beaucoup travaillé, nous l'avons constaté par nous-même, à les faire connaître et aimer.

L'émancipation des Jurdes, qui ne sera complète que lorsque la légende aura pris fin, mais qui déjà est réalisée, politiquement, et presque économiquement, est un petit épisode révolutionnaire ; et dans toute révolution, il y a des deux côtés de la barricade (quoique souvent à doses inégales) des droits et de la bonne foi.

Il faut donc conclure que la persistance de la légende qui, tout en abandonnant les démons, représentait du moins les gens des Batuecas et des Jurdes comme nettement en arrière sur leurs voisins, ne répond pas à une invention mensongère, due à un calcul égoïste.

Une population ne se donne pas le mot pendant des siècles pour en calomnier une autre.

Pour les adversaires des Albercanos comme pour les Albercanos eux-mêmes, la marque essentielle de la civilisation n'est pas d'ordre économique, mais d'ordre moral et religieux. Or il est vrai, et vrai jusqu'à nos jours, que, sans qu'il y ait de leur faute, les Jurdanos sont restés en arrière sur les Albercanos dans l'ordre moral et religieux comme dans l'ordre économique et intellectuel.

L'évangélisation, que les Franciscains du couvent de los Angeles avaient commencée par le Sud-Ouest du pays, que les Carmes des Batuecas avaient reprise par le Nord, qu'un clergé paroissial trop peu nombreux jusqu'à nos jours et très longtemps sacrifié, avait obscurément poursuivie, avait encore trouvé de bons ouvriers, parmi lesquels il faut citer les Jésuites, sur les missions desquels E. Escobar Prieto a donné de très intéressants détails dans la revue *Las Hurdes*[1].

A la fin du XVII^e^ siècle et au commencement du XVIII^e^ se place l'admirable apostolat de l'évêque de Coria, Mgr Porras.

Malgré tout il restait beaucoup à faire; il fallait d'autres grands apôtres encore; et il y en a eu : à la fin du XIX^e^ siècle et au commencement du XX^e^, le chanoine de Salamanque, Jarrín, qui devint évêque de Plasencia, et tout récemment Mgr Segura, évêque de Coria (actuellement archevêque de Burgos). Mais il reste encore à faire; et en 1892, en étudiant *Las Jurdes y sus leyendas* (c'est à-dire les légendes relatives à las Jurdes), l'érudit Barrantes traitait un sujet parfaitement actuel.

C'est que les apôtres eux-mêmes, les saints eux-mêmes, ne peuvent à eux seuls résoudre tout le problème des Jurdes. Il a manqué aux Jurdanos, il manque encore à une grande partie d'entre eux, ce que saint Thomas, d'un mot profond qu'a repris Léon XIII, appelle « ce minimum de bien-être qui est requis pour l'exercice de la vertu ».

Nous atteignons ici, enfin, la véritable substance de la légende. La nature avait fait inhabitable, et presque inaccessible, le pays des Batuecas et des Jurdes. Et cependant, par suite d'événements qui ont fait violence à la nature, ce pays est habité.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Mais le bon sens des gens d'alentour ne s'est pas résigné à une aussi énorme invraisemblance, et il a cherché à mettre d'accord ce

1. Année 1905, particulièrement p. 52 sq. — L'auteur signale que la section des manuscrits de la Bibliothèque de l'Université de Salamanque possède beaucoup de papiers du Collège des Jésuites de cette ville, et en particulier quatre volumes du *Diario*, de 1620 à 1767; et que la Bibliothèque Nationale de Madrid conserve un ms. du P. Calatayud « *Noticia de mis misiones desde el año 1718 hasta el de 1730;* que, enfin, le P. Gómez Rodeles a publié une vie de ce célèbre missionnaire. La première mission des Jésuites eut lieu probablement en 1638.

qui aurait dû être, et ce qui était; les gens des Jurdes ne *pouvaient* pas être comme le reste des hommes : il fallait une légende.

Aussi bien les gens des Jurdes n'étaient-ils pas tout à fait comme les autres. A force de misère, l'humanité était en eux défigurée.

Cette poignante vérité va heureusement disparaissant dans le passé, grâce aux efforts conjugués des Jurdanos eux-mêmes, de leurs défenseurs et de leurs apôtres.

Mais si, aujourd'hui encore, et sans rien savoir de ce que nous venons d'exposer, quelque voyageur s'aventure en ce pays perdu, si, dans le cadre formidable des Batuecas, où l'exubérance de la végétation, qui jaillit du roc, dominée par d'immenses cyprès, reste austère, il voit passer un être hâve, verdi de paludisme, couvert des haillons d'une très ancienne misère, et aussi muet que le paysage préhistorique qui écrase sa petitesse, il faudra bien que ce voyageur, avec un peu d'imagination et de poésie, mais en vertu aussi de sa raison, invente à son tour, avec l'accompagnement de détails que pourra lui fournir son expérience, la substance de l'immortelle légende.

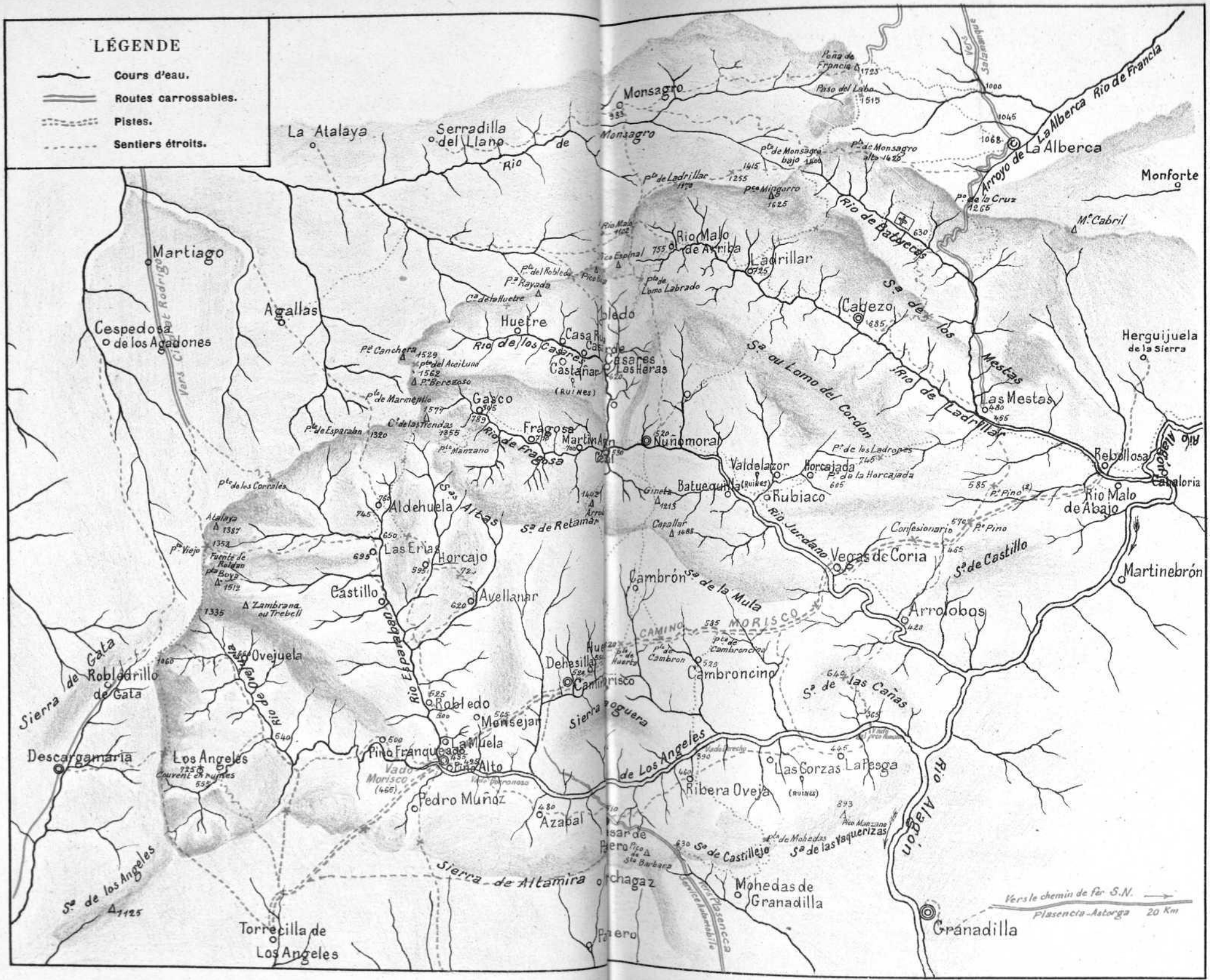
CARTE DE LAS JURDES

Dressée d'après celle de Bide, cette carte donne exactement (sauf le détail des méandres) le tracé des rivières, la place des villages, et les sommets principaux.

Mais la figuration des montagnes est schématique. Elle fait ressortir le compartimentage du pays, et les obstacles auxquels se heurtent les voies de pénétration, dont aucune, à l'heure actuelle, n'atteint encore la partie typique du pays.

On remarquera que le Camino Morisco, qui traverse le pays, mais non pas en son centre, n'aboutit, ni d'un côté ni de l'autre, à une voie importante.

La diagonale qui va de la source du rio de los Angeles à Cabaloria (35 km. environ) et celle qui va du Casar de Palomero au sanctuaire de la Peña de Francia (27 km.) donnent l'échelle approximative des distances.


LÉGENDE
Cours d'eau.
Routes carrossables.
Pistes.
Sentiers étroits.
Monsagro
La Atalaya
Serradilla del Llano
Martiago
Agallas
Cespedosa de los Agadones
Huetre
Casas de Las Heras
Castañar
(RUINES)
Gasco
Fragosa
Martín Agn
Nuñomoral
Aldehuela
Las Erias
Horcajo
Castillo
Avellanar
Ovejuela
Robledrillo de Gata
Descargamaria
Los Angeles
Robledo
Monsejan
La Muela
Pino Franqueado
Pino Alto
Pedro Muñoz
Azabal
Torrecilla de Los Angeles
Sierra de Gata
Sierra de Altamira
Sierra Loguera
Río Esparabuena
Río de Ovejuela
Río de los Casares
Río de Fragosa
Río de Batuequilla
Río Jurdano
Río de Ladrillar
Río de Batuecas
Río Malo de Arriba
Río Malo de Abajo
Ladrillar
Cabezo
Las Mestas
Herguijuela de la Sierra
Monforte
M.e Cabril
Arroyo de La Alberca
La Alberca
Río de Francia
Rebollosa
Cabaloria
Valdelacor
Horcajada
Batuequilla (RUINES)
Rubiaco
Vegas de Coria
Cambrón
Cambroncino
Arrobos
Martinebrón
Las Corzas
La Pesga
Ribera Oveja
Mohedas de Granadilla
Granadilla
Sa de los Angeles
Sa de Retamar
Sa de la Mula
Sa de Castillo
Sa de las Cañas
Sa de Castillejo
Sa de las Vaquerizas
Sa ou Lomo del Cordon
Sa de los Mestas
CAMINO MORISCO
Vado Morisco (466)
Vado Pedroso
Vers le chemin de fer S.N. Plasencia-Astorga 20 Km

PREMIÈRE PARTIE

L'Antagonisme entre les principaux traits de la géographie physique et le fait du peuplement.

Le pays de las Jurdes n'a, d'abord, été connu que par des légendes, et ces légendes ont persisté jusqu'à nos jours.

Une étude méthodique doit faire comprendre la formation et la persistance de ces légendes : rien de plus déconcertant, en effet, que le peuplement de ce canton perdu. La nature a refusé à las Jurdes tout ce qui peut attirer l'homme et lui permettre de subsister; elle les a entourées de barrières très rudes à franchir et qu'elle a, sur plusieurs côtés, renforcées et doublées.

Ce dernier trait a une importance capitale : si le désert de las Jurdes eût été plat et d'accès facile, il eût pu être traversé par quelques nomades, jamais personne ne se serait obstiné à vouloir y vivre. Mais, cerné de tous côtés par de compactes barrières, il devait apparaître à des persécutés, à des vaincus, à des outlaws, comme un refuge, avant de se révéler à eux, trop tard, comme un désert. Trop tard, parce que les gens n'arrivaient là qu'avec l'idée, profondément ancrée en eux, de n'en plus sortir, et parce que, aussi, nous le verrons, ce pays saisit l'imprudent qui s'y est risqué.

La première partie de notre travail fait ressortir l'antagonisme qui, à las Jurdes, oppose, si cruellement pour l'homme, la nature à l'homme. Nous étudions, dans un premier chapitre, les principaux traits de la géographie physique de ce pays, et cette étude conduit à la conclusion que le pays est inhabitable. Nous montrons,

dans un second chapitre, que ce pays inhabitable a une invraisemblable densité de population.

La seconde partie de notre travail précisera les résultats de cette lutte inégale, où l'homme, livré à lui-même, est inévitablement vaincu.

Et dans une troisième partie nous rechercherons à quelles conditions est possible une revanche de l'homme.

CHAPITRE PREMIER

Les traits généraux de la géographie physique de las Jurdes.

L'étude de la géographie humaine d'un pays suppose, si elle veut être explicative, la connaissance des traits généraux de la géographie physique de ce pays. Souvent ces traits sont connus par ailleurs, et l'étude de géographie humaine peut se contenter de renvoyer, pour la part d'explication que donne la géographie physique, à des travaux antérieurs.

Ce n'est pas le cas pour las Jurdes. Si la population est ici mal connue, connue surtout par des légendes, le pays est moins connu encore; la légende conserve un fond de réalité humaine, mais sur le pays elle ne nous fait connaître qu'une chose, c'est qu'il est isolé. Or, il ne s'agit pas d'un isolement quelconque. Ce pays isolé et, ajoutons-le, infertile, est invraisemblablement peuplé. Il faut bien, lorsque tant de traits fondamentaux de la géographie physique répugnent au peuplement, que d'autres traits, fondamentaux aussi, l'aient provoqué.

Ces dernières conditions sont, croyons-nous, la situation même de las Jurdes et leur climat. Car leur climat donnait une certaine séduction à leur infertilité, et leur isolement avait, pour certains éléments de peuplement tout proches, en des circonstances déterminées, l'attrait d'un refuge.

Il y a donc dans ce coin d'Espagne, comme dans la grande Espagne, des éléments divers qui, tout subordonnés qu'ils soient à une forte et presque violente unité d'ensemble, se contrarient; le décor de la scène annonce un drame.

L'étude sommaire de la géographie physique du pays, orientée vers sa géographie humaine, fera ressortir ces contrariétés. Aucun des traits de cette géographie physique, pris à part, n'a rien d'extraordinaire et ne justifierait une étude spéciale. Il y a dans le monde bien des cantons montagneux, plus importants que celui-là, qui jamais n'ont fait parler d'eux; mais aussi n'étaient-ils pas situés comme celui-là.

I. Situation et limites de las Jurdes. — § 1er. — Si rude et si brutale, pour ainsi dire, que soit la frontière de las Jurdes, elle ne se laisse pas déterminer par des lignes simples sur la carte, parce que le caractère du pays est dû à la rencontre de traits antagoniques; c'est par approximations que nous arriverons à fixer avec assez de précision cette frontière. La considération de l'homme permet de serrer de plus près ces limites où la géographie physique laisse un peu de flottement ou d'indifférence. Il nous suffira de dire ici que le pays de las Jurdes est situé au nord de la province espagnole de Caceres, aux confins de la province de Salamanque. Ce pays forme un quadrilatère irrégulier, compris entre le 40°18 et le 40°29 de latitude nord, d'une part, et le 6° et le 6°28 de longitude est (de Greenwich), d'autre part.

Le plus grand côté de ce quadrilatère est le côté sud, dessiné (à peu près, et sous réserve des observations que nous aurons à faire plus loin) par la vallée du rio de los Angeles, dont la direction est sensiblement W.-E.; le plus petit côté, le côté est, est dessiné, dans les mêmes conditions, par une autre rivière, l'Alagon, affluent du Tage, dans la partie de son cours comprise entre le confluent du rio de Ladrillar au nord et celui du rio de los Angeles au sud. Les deux autres côtés sont dessinés par des montagnes : le côté ouest, dont l'orientation est N.-E.-S.-W., est dessiné par la partie de la sierra de Gata qui est comprise entre le pico Mingorro au nord et la peña Boya au sud; enfin, le côté nord, qui est orienté W.-N.-W.-E.-S.-E., est constitué, soit par la sierra de las Mestas, qui limite au sud la légendaire vallée des Batuecas, soit par la haute barrière, à peu près parallèle à la précédente, qui limite au nord la même vallée : on peut, en effet, séparer les Batuecas du pays de las Jurdes ou les y rattacher : nous verrons que les Batuecas, qui communiquent assez facilement avec las Jurdes, sont très isolées des autres régions voisines; leur climat est aussi celui de las Jurdes et non celui de la sierra de Francia; si, par le sol et par la végétation, elles se distinguent nettement de las Jurdes, elles ne se distinguent pas moins des autres pays d'alentour; enfin, si la légendaire vallée n'abrite aucun village, elle n'en intéresse pas moins la géographie humaine par l'action que les religieux du monastère aujourd'hui en ruines ont exercée sur la civilisation de las Jurdes.

En somme, c'est seulement sur la moindre partie de son pourtour que le pays de las Jurdes est isolé par une simple ligne, une ligne de crêtes : celle qui va du col de Monsagro, à l'extrême nord de ce pays, à la peña Boya, en suivant sa frontière nord-ouest. Sur le reste de son pourtour, il est isolé par des compartiments plutôt que par des lignes, l'un de ces compartiments étant la vallée des Batuecas,

le second, un tronçon de la vallée de l'Alagon, et le troisième la vallée du rio de los Angeles, flanquée à l'ouest de la vallée de Gata.

Sauf dans le cas de la vallée du rio de los Angeles, on peut dire que l'isolement produit par ce compartimentage est plus efficace encore que l'isolement produit par une ligne de hauteurs; nous en aurons la preuve dans la suite de cette étude.

Nous devons nous résigner provisoirement à laisser quelque peu indécise la frontière de ce pays, cependant caractérisé par un rigoureux isolement. Au surplus, le peuplement de las Jurdes ne s'explique que par une immigration d'un genre spécial : s'il est un pays où l'on ne conçoive pas une population autochtone, c'est bien celui-ci; enfin, aujourd'hui même, la vie à las Jurdes comporte une émigration temporaire régulière. C'est pourquoi, si les Jurdanos ont bien leur foyer en deçà des limites esquissées plus haut, on ne peut les étudier sans tenir compte des divers pays qui sont situés au delà de ces limites. Et ce n'est que par approximations successives que nous arriverons, en étudiant leur activité, à les situer exactement. Leur frontière est flottante, et elle variera encore. Les limites administratives du pays n'ont pas toujours été ce qu'elles sont actuellement, et c'est seulement en 1833 que les territoires des villages du Soto Serrano et de la Alberca (l'histoire de ce dernier est étroitement unie à celle de las Jurdes) ont cessé d'appartenir à la province de Cáceres, dont las Jurdes font toujours partie [1].

J. Dantin Cereceda (*Ensayo acerca de las Regiones Naturales de España*, t. I, p. 306 et suiv.) fait de las Batuecas et de las Hurdes deux pays distincts de la « région lusitanienne » de l'Espagne :

« *Batuecas.* — Territoire montagneux, limitrophe des Hurdes. Comprend seulement la Alberca (1.751 habitants) à l'extrême sud de la province de Salamanque, avec une superficie de 47 kmq.

» *Hurdes.* — Région âpre et tourmentée comme les Batuecas salmantines qui la limitent, au nord de l'Estrémadoure, dans la sierra de la Peña de Francia, toute en schistes et en quartzites cambriens et siluriens qui donnent des terres pauvres sans principes producteurs... »

Si nous sommes d'accord avec l'éminent géographe pour distinguer las Batuecas de las Jurdes, nous distinguerions encore bien plus las Batuecas du territoire de la Alberca et las Jurdes de la sierra de Francia [2].

1. V. Julián Mancebo, « Las Jurdes en la Historia », dans *Las Hurdes*, revue mensuelle, 22 septembre 1907, p. 103.

2. Ouvr. cité, p. 311. — Un article paru dans la revue *Las Hurdes* (1re année, 1904, p. 85, sous les initiales J. V. de P.: Las Batuecas y Las Jurdes (descripción geográfica) insiste, au contraire, sur les ressemblances des deux pays. Dans le même sens, article du même, même revue, 3e année, 1906, p. 47

Actuellement, las Batuecas font partie, comme la Alberca, de la province de Salamanque; géographiquement, elles auraient pu, au moins aussi bien, être attribuées, comme las Jurdes, à la province de Cáceres.

En réalité, les deux crêtes montagneuses qui séparent la vallée des Batuecas du territoire de la Alberca, au nord, et des vallées de las Jurdes, au sud, se renforcent l'une l'autre pour isoler las Jurdes.

Si nous regardons, après la limite nord, la limite ouest du pays, où la carte nous permettrait de fixer une frontière nette, une ligne de crêtes, nous constatons qu'il y a là, en réalité, de puissantes croupes, éloignées de tout centre d'activité humaine. La frontière est nette, si l'on veut, mais elle est large et massive : c'est la région elle-même qui apparaît comme une frontière, surtout depuis que la nationalité portugaise s'est affirmée. Il n'y a pas de barrière proprement dite; et, dans l'antiquité, la limite de la Lusitanie passait loin à l'est de ce pays; mais, d'autre part, il suffit d'aller d'Espagne au Portugal pour voir que les déserts où la décomposition du granit semble avoir semé les roches parmi les chênes verts et, au sud, les figuiers de Barbarie, n'ont jamais dû, jusqu'à présent, attirer des populations denses entretenant inévitablement des rapports entre elles. La frontière politique a pu flotter dans ce désert, et les guerres entre les deux Etats ont contribué au dépeuplement ou même au non-peuplement de cette région mixte. C'est ainsi que nous voyons Philippe IV, par lettres patentes du 19 août 1661, exempter d'impôts les populations qui se trouvent à moins de 5 lieues de la frontière hispano-portugaise, en considération de ce que ces populations ont à souffrir, non seulement de la guerre elle-même, mais encore du perpétuel passage et du cantonnement des troupes; la Alberca et las Jurdes se trouvent alors comprises dans la zone exemptée [3].

Il est naturel qu'il y ait eu quelques communications entre le pays que nous étudions et le Portugal. Ponz, dans son célèbre *Viage de España*, Madrid, 1778, t. VII, p. 188, signale, dans la vallée des Batuecas, une sorte de forteresse rocheuse que l'on appelle « le Sépulcre du roi D. Sebastián ». On sait que le roi Dom Sebastián disparut en 1578, à la bataille d'Alcazarquivir, emportant avec lui dans le mystère les grandioses espérances du peuple portugais, espérances depuis lors transmuées en une sorte de messianisme que le grand historien Oliveira Martins a évoqué de la façon la plus émouvante [4].

3. V. J. Mancebo, « Las Jurdes en la historia », dans la revue citée, 3e année, 1906, p. 260 et suiv. — Cp. 4e année, p. 11 et suiv.; l'auteur cite des témoignages de l'enquête qui fut faite alors pour prouver que la Alberca et las Jurdes sont à moins de 5 lieues du Portugal.

4. *Historia de Portugal*, 7a ed., Lisboa, 1908, t. II, p. 70 et suiv.

Les rivières de l'est et du sud n'isolent pas moins le pays de las Jurdes que les montagnes de l'ouest et du nord. Ce ne sont, nous le verrons, ni des chemins qui portent là où on veut aller, ni des ruisseaux assez modestes pour être franchis facilement en tout temps. L'Alagon, surtout, forme une barrière qu'il n'est pas facile de franchir et qu'il n'y a aucune raison d'essayer de franchir; quant au rio de los Angeles, si sa basse vallée est assez large et laisse place à des villages relativement riches, différents du type de las Jurdes, ses affluents supérieurs compliquent singulièrement le relief et les communications dans l'intérieur du pays; il est, en outre, doublé au sud par la sierra de Altamira, qui n'est pas facile à franchir et dont les âpres solitudes ont séduit au Moyen-Age les Franciscains déchaussés. « On ne recevait là d'autre visite que celle des pauvres Jurdanos, avec lesquels la communauté partageait joyeusement les pauvres aumônes dues à la piété de ce misérable pays, et les religieux, de leur côté, ne se permettaient d'autres visites que celles qui étaient destinées à porter des secours spirituels aux hameaux solitaires et oubliés de las Jurdes [5]... »

§ 2. — Voyons maintenant quelle est l'étendue de ce pays, et quelles sont les régions avec lesquelles ses habitants pourraient, en franchissant ses barrières naturelles, communiquer.

Il y a, à vol d'oiseau, près de 40 km. entre les points extrêmes ouest et est du pays, et à peine 25 km. entre les points extrêmes nord et sud. Mais les oiseaux sont peu nombreux dans le pays et les modes de locomotion y sont, plus qu'ailleurs, distincts du vol d'oiseau, ce qui rend la région, pour l'activité et la fatigue humaine, relativement étendue. Ajoutons que la plus courte des deux dimensions est la plus difficile à franchir, puisqu'elle oppose au voyageur le plus grand nombre de barrières montagneuses, les vallées étant orientées en général de l'ouest à l'est beaucoup plutôt que du nord au sud. Des côtés que nous avons schématiquement indiqués pour limiter le quadrilatère de las Jurdes, celui du sud mesure environ 30 km., celui de l'est, 15, celui du nord, 18 et celui de l'ouest, 25. Le licencié González de Manuel, dans son *Manifiesto Apologético*, dit que le nouveau monde des Batuecas se place aux confins de León et de Castille; qu'il est à 42 lieues à l'ouest de Madrid, à 53 à l'est de Lisbonne, à 7 de Béjar, à 12 de Plasencia, à 13 de Coria, à 5 de Ciudad-Rodrigo [6].

5. Eug. Escobar Prieto, « Los Franciscanos y las Jurdes », dans la revue *Las Hurdes*, 4e année, 1907, p. 103.
6. Cité par Francisco Jarrin, revue citée, 1re année, 1904, p. 49.

« Le territoire de las Batuecas, lisons-nous dans le *Viage de España*, de Ponz [7], situé aux confins de la Vieille-Castille et de l'Estrémadoure, près du Portugal, a excité la fantaisie et la curiosité de bien des personnes au sujet de sa découverte et de la question de savoir si c'était un pays inconnu, ignorant notre religion. Il est à 14 lieues de Salamanque et au sud-ouest de cette cité; il est à 8 lieues à l'est de Ciudad-Rodrigo et à près de 12 au nord-ouest de Plasencia... »

L'itinéraire de Plasencia aux Batuecas est le suivant :

De Plasencia	à Aygal	4 lieues.
	à Mohedas	1 lieue.
	au Casar de Palomero ..	1 lieue.
	à Cambroncino	2 lieues.
	à Vegas de Coria	2 lieues.
	à las Mestas	1 lieue.
	au couvent des Batuecas.	1 demi-lieue.

Remarquons qu'après le Casar de Palomero, village relativement riche, on entre dans las Jurdes. Les deux auteurs cités sont en réalité à peu près d'accord sur ces distances qui n'ont pas été calculées géométriquement, mais évaluées par des voyageurs, d'après le temps mis pour les franchir. Encore aujourd'hui, dans ce pays, on entend par lieue une distance de 5 km. environ, c'est-à-dire celle qui, dans ce terrain, se parcourt en moyenne en une heure. Et si la carte nous fait voir que la peña Boya, à l'extrême ouest du pays, est à 30 km. de la frontière portugaise *à vol d'oiseau* et l'extrême nord du pays à environ 50 km. de cette même frontière, nous n'accuserons pas les experts de 1661 d'avoir voulu tromper le fisc en diminuant les distances, mais nous nous dirons que la frontière n'était pas alors une ligne bien nette, et que les gens ne mettaient pas plus de cinq heures, en partant de las Jurdes, à atteindre le point le plus rapproché de la région frontière.

Nous verrons plus loin que l'on peut aujourd'hui, tantôt avec l'aide du chemin de fer pour une partie du trajet, tantôt même simplement, comme autrefois, à pied ou à mulet, atteindre en moins d'une journée le pays de las Jurdes en partant de l'une des villes qu'on trouve au nord (Salamanque), au sud (Plasencia), à l'est (Béjar) et à l'ouest (Ciudad-Rodrigo). Cette région si isolée est, en somme, toute proche de l'un des grands foyers de la civilisation occidentale, Salamanque. Mais nous verrons aussi que ni

7. T. VII, p. 181.

les gens de la ville n'ont de raison de gagner ce pays perdu, ni les gens de las Jurdes de raison de fréquenter la ville.

II. Relief. — § 3. — Le relief de las Jurdes se présente comme essentiellement montagneux. Le pays se compose de trois vallées (celle de las Batuecas étant exclue) : au nord, la vallée du rio de Ladrillar; au centre, la vallée du rio Jurdano; au sud, la vallée du rio de los Angeles. A mesure que l'on descend vers le sud, l'extension des vallées va croissant, et aussi leur complication; toutes se ramifient, et les deux dernières particulièrement sur leur versant nord, en nombreuses vallées subséquentes. C'est ainsi que, tandis que la direction générale des vallées est de l'ouest à l'est, d'importantes vallées ou tronçons de vallées nord-sud apparaissent dans le bassin supérieur du rio Jurdano; cette disposition s'affirme davantage dans le bassin du rio de los Angeles, où les vallées nord-sud forment la partie typiquement jurdana du pays et où le rio Esperaban, en direction nord-sud, a un développement plus considérable que le rio de las Batuecas en direction ouest-est. Le rio de Ladrillar, le rio Jurdano et le rio de los Angeles se jettent successivement dans l'Alagon, qui coule vers le sud, et l'abaissement progressif du niveau de base de ces rivières a sans doute contribué à leur faire, progressivement aussi, reculer leurs sources et fouiller davantage la pénéplaine.

Nous ne sommes point, en effet, en présence de plissements parallèles dirigés de l'ouest à l'est. Là où l'on discerne quelque chose de la direction des plis du schiste, cette direction apparaît comme sans rapport certain avec la direction générale des vallées. Aussi bien le relief primitif a-t-il disparu et a-t-il même été à l'occasion inversé : c'est ainsi que, à la hauteur du couvent des Batuecas, du côté du sud, la courbe des couches montre nettement l'ancien fond de vallée formant aujourd'hui un sommet, tandis que l'élan ascendant se brise dans le ciel, au-dessus de la béante vallée des Batuecas. Cette interruption brutale des couches montantes est fréquente aux Batuecas et à las Jurdes et on la retrouve dans la peña de Francia, par exemple à la Meseta del Francés. Il est très vraisemblable que nous avons ici une pénéplaine, qui aurait subi, par contre-coup de mouvements orogéniques postérieurs à son arasement, une nouvelle surrection. Ce qui tend à le confirmer, c'est la direction que prennent souvent les couches du terrain, presque verticales, qui apparaissent tranchées par l'arasement; c'est encore la vaste étendue de nombreux plateaux qui restent comme des témoins de la pénéplaine et qui n'ont rien d'une crête (exemple : entre Horcajo et le Chorrituero); c'est enfin, surtout peut-être, l'existence de méandres encaissés, comme on en

trouve dans la vallée de Ladrillar, où, pour la raison déjà signalée, le modelé est sans doute moins avancé qu'ailleurs, mais comme il en subsiste un peu partout, à l'exception de la basse vallée du rio de los Angeles, où ils ont dû être à leur tour arasés et noyés.

Les couches verticales, brisées en plein hérissement, sont fréquentes à las Batuecas et à las Jurdes; elles s'accusent avec plus de rudesse et on les voit de plus loin dans les formations géologiques des Batuecas, mais les sentiers et plus encore les ruisseaux les révèlent fréquemment dans les schistes de las Jurdes.

La largeur des plateaux, que la carte de Bide, par ailleurs excellente, reproduit assez mal, se devine à peine quand on ne parcourt que les vallées. Mais, surtout à l'ouest du pays, on peut cheminer pendant des heures sur ces plateaux fièrement cambrés, dont les ondulations et la végétation, si modérées soient-elles, suffisent souvent à cacher les lignes de crêtes qui les escortent à l'horizon et procurent ainsi l'illusion de la plaine absolue, perdue dans le silence du ciel.

Les méandres encaissés arrivent à présenter dans la vallée du rio de Ladrillar la perfection d'un schéma, mais on les trouve plus ou moins bien conservés un peu partout. L'eau, avec une patience invincible, a sculpté les assises rocheuses jusque dans leurs profondeurs les plus compactes et les moins effritées par les plissements; en amont, contre le promontoire qu'elle a peu à peu dégagé, elle a taillé un abrupt et rétréci un isthme, puis reflue légèrement après ce grand effort, elle laisse sur sa rive droite une pente douce de galets et parfois un peu de terre cultivable, puis elle contourne le promontoire, faisant la place plus large à la culture en terrasses, dominée de haut par la végétation spontanée des bruyères et des cistes.

§ 4. — Le relief du pays de las Jurdes est uniforme; cette uniformité, qui traduit l'uniformité de la géologie du pays, est sensible sur la carte par la régularité du réseau hydrographique; mais elle l'est plus encore dans le spectacle direct du paysage. Plaçons-nous au centre de la vallée du rio de Ladrillar, qui est encore la plus simple de toutes, à l'heure où le soleil a cessé d'inonder de lumière et de cacher, pour ainsi dire, dans un éblouissement le détail des accidents du terrain; l'ombre descend peu à peu des sommets; et, du sentier qui serpente à mi-côte sur le versant le moins abrupt (le versant nord), on n'aperçoit qu'une faible étendue du cours de la rivière; en amont et en aval, mais surtout en aval, parce que la lumière est plus favorable de ce côté, les promontoires montagneux se découpent en descendant à la rivière, et leurs empiétements alternant d'une rive à l'autre font deviner les sinuosités décrites

par l'eau toujours courante. Si l'on descend aux confins de la vallée de l'Alagón, la vallée de las Jurdes paraît s'élargir, parce qu'elle s'ouvre; elle laisse alors voir, plus bas et plus près que la grande barrière qui ferme l'horizon, de légers accidents de terrain qui n'appartiennent plus à ce pays. Si l'on monte, au contraire, vers les cols où passent les sentiers qui mènent vers le Portugal, la vallée, sans se rétrécir, s'encaisse, se complique et se ramifie, et l'on aperçoit çà et là l'éventail rougeâtre des ravinements d'orage sur des pentes trop rapides.

§ 5. — Nous devrons donc distinguer des zones diverses dans les Jurdes; les habitants du pays eux-mêmes distinguent très nettement les Jurdes hautes, qui sont les plus caractéristiques, et les Jurdes basses. Mais, avant de noter les différences produites dans la géographie humaine du pays par l'orographie, il faut montrer ce que la même orographie impose de commun à toutes les Jurdes, basses ou hautes : c'est en les séparant, les unes comme les autres, du reste du monde, qu'elle leur imprime ce caractère commun. Nous avons vu que, sur les quatre côtés du quadrilatère de las Jurdes, deux sont dessinés par des montagnes et deux par des rivières; plus exactement, la limite sud, formée par une rivière, est renforcée par une chaîne de montagnes : la sierra de Altamira. C'est à l'est seulement que la montagne n'intervient guère autrement que pour le décor d'isolement : l'Alagón suffit à en assurer la réalité. Encore la rive est de l'Alagón est-elle montagneuse.

La vallée des Batuecas, nous l'avons dit, loin de relier las Jurdes au reste du monde, dont elle est elle-même nettement séparée, renforce leur isolement. Il y a là quelque chose d'analogue au double tour de clé que Joaquin Costa voulait donner au sépulcre du Cid, pour que ce sépulcre restât à jamais fermé. Des deux crêtes qui, encadrant las Batuecas, ferment ainsi las Jurdes, la plus déchiquetée est celle du nord; c'est aussi la plus difficile à franchir; c'est comme obstacle à la pénétration de las Jurdes que cette ligne nous intéresse ici. On en a deux bonnes vues d'ensemble, qui se recoupent, en se plaçant d'abord à la peña de Francia, qui, du nord, domine, s'élevant à 1.723 m., l'extrémité ouest de cette barrière, ensuite sur la ligne de hauteurs qui se trouve entre la Alberca et Monforte et qui, du nord aussi, à son extrémité est, permet de la discerner avec moins de détails, mais d'une façon plus complète encore. Des trois points où s'abaisse cette barrière : portillo de la Cruz, 1.265 m., à l'est; pied de la peña del Huevo, au centre; puerto de Monsagro alto, à l'ouest, un seul, le premier, permet vraiment de pénétrer dans las Batuecas. Nous ne signalerons que pour mémoire le chemin direct de la peña de Francia aux

Batuecas; réunissant deux couvents, dont l'un ne peut être habité que pendant la belle saison et dont l'autre, longtemps abandonné, est actuellement la propriété d'un commerçant de Salamanque, ce chemin est si peu fréquenté et si mal entretenu que ceux qui tentent de le suivre se perdent souvent. C'est d'ailleurs l'amour de la grandiose solitude qui avait attiré à las Batuecas, à la fin du XVI[e] siècle, les Carmes déchaussés.

La crête de la sierra de las Mestas, qui sépare la vallée de las Batuecas de celle du rio de Ladrillar, présente un passage moins élevé que le portillo de la Cruz; c'est le portillo del Cabezo, ou plutôt, comme disent les gens du pays, la portilla (ce féminin est une sorte de diminutif) (920 m.); mais ce qui, en réalité, rend cette barrière moins formidable que la précédente, c'est l'entaille profonde de la Cuchilleja, qui donne accès au village jurdano de las Mestas. Cuchilleja signifie entaille fait d'un coup de couteau; et, en effet, cette vallée, rectiligne dans l'ensemble, avec quelques brusques décrochements, étroite, où les obstacles semblent avoir été brisés plutôt que contournés ou usés, contraste avec les deux vallées qu'elle réunit, et met en lumière crue, comme fait une tranchée, leurs différences : sur la rive droite du rio de las Batuecas, au milieu de cette coupure, le terrain et la végétation touffue des Batuecas s'arrêtent à une ligne presque aussi droite que la limite d'un champ : c'est la frontière de las Jurdes, frontière géologique et végétale, que nul obstacle orographique ne souligne.

Les hauteurs qui bornent las Jurdes à l'ouest unissent la sierra de Francia (au nord) à la sierra de Gata (au sud), mais, en dépit de la continuité orographique, elles ne doivent être confondues ni avec la première, ni avec la seconde. Ni le terrain, ni la végétation, ni les conditions de la vie humaine ne se ressemblent, de ce pays aux sierras de Francia et de Gata respectivement. Ces deux sierras abritent, dans leurs vallées fertiles, encadrées de pentes souvent très boisées, des villages relativement riches, à vieilles traditions. La zone intermédiaire, celle qui nous occupe, n'est pas habitée; à peine est-elle un lieu de passage; sa végétation rude et très rarement arborescente, ses cols pelés, n'attirent pas. Elle n'a pas de nom. Dans une série d'articles déjà citée, parue dans la revue *Las Hurdes* [8], et consacrée à la description géographique de las Batuecas et de las Jurdes, l'auteur, J. V. de P., signale que l'érudit Barrantes, le D[r] Bide, les auteurs des *Memorias del Mapa geológico de España* et d'autres encore, placent différemment la limite à la peña Boya (ou Bolla; Bide donne les deux orthographes), où l'orientation de la chaîne se modifie : au nord de la peña Boya,

8. T. I, 1904, p. 86.

la direction est E.-N.-E.-W.-S.-W.; au sud, elle est sensiblement N.-S. Encore faut-il observer que cette crête N.-S., largement étalée, qui sépare la vallée typiquement jurdana d'Ovejuela de celle où se trouvent Robledillo *de Gata* et Descargamaria, villages d'un caractère tout à fait différent, n'est pas plus élevée que la ligne de hauteurs qui de la peña Boya se dirige vers le Pino Franqueado au sud-est.

En réalité, le massif de la peña Boya est un nœud hydrographique important; on peut en faire la limite sud de la sierra proprement jurdana, puisque le tronçon montagneux de direction nord-sud, qui va de cette montagne à la sierra de los Angeles, s'il appartient par son versant est à las Jurdes, appartient, dans une certaine mesure, par son versant ouest à la sierra de Gata, dont la maîtresse vallée s'ouvre vers le sud et produit, à Robledillo même, un vin excellent, tandis que les autres vallées, qui ont leur origine sur le versant nord de la chaîne qui va de la peña Boya au pico Migorro, dirigées vers le nord et le nord-ouest, ont une végétation beaucoup plus semblable à celle des Jurdes hautes.

Les principales altitudes de cette barrière compacte sont, au nord, le pico Mingorro (1.625 m.), puis, en allant vers l'ouest-sud-ouest, le Berezoso (1.562 m.), puis le Cotorro de las Tiendas (1.577 m.), puis la peña Boya (1.521 m.). La légère diminution d'altitude, du nord au sud, que décèlent ces chiffres, est sans importance, et nulle part cette barrière ne s'abaisse d'une façon notable. Le puerto de Rio Malo est encore à 1.102 m. et le puerto de Esperaban à 1.320.

Telles sont les barrières montagneuses du nord et de l'ouest de las Jurdes. Nous verrons, en étudiant l'hydrographie du pays, que l'Alagón forme barrière à l'est, et, moins sévèrement, le rio de los Angeles au sud. Mais, comme nous l'avons déjà noté, le rio de los Angeles est renforcé par une chaîne montagneuse qui sépare las Jurdes de la plaine de Plasencia. Cette chaîne n'est, d'ailleurs, pas aussi élevée que les barrières du nord et de l'ouest, et un certain nombre de cols en facilitent le passage. La partie centrale ou sierra de Altamira est comprise entre le puerto de Mohedas à l'est et le puerto del Judío à l'ouest, et elle s'abaisse un peu elle-même au puerto de Santa Bárbara et au puerto del Gamo. Tout cela ne suffit pas à en faire une zone de passage facile, et il ne faut pas négliger de constater que, même si le pays de las Jurdes était plus accessible qu'il ne l'est en réalité à l'est et au sud, il n'en constituerait guère moins une impasse, puisque les deux fortes barrières de l'ouest et du nord se soudent l'une à l'autre en leur partie la plus élevée. Il est évident que, avec la même somme de montagnes autrement réparties, le pays eût pu être

un lieu de passage : si les deux barrières montagneuses principales eussent été l'une à l'est et l'autre à l'ouest, le pays formait un passage nord-sud; et il formait un passage est-ouest si les barrières eussent été l'une au nord et l'autre au sud. Peut-être même si l'angle compact qui a ses côtés au nord et à l'ouest du pays les eût eus au sud et à l'est (ou même au nord et à l'est), ce canton eût-il été uni à l'ensemble des pays qui descendent vers l'Atlantique. La région est orientée en pente descendante vers l'est (sans avoir d'ailleurs de débouché à l'est), alors qu'elle fait partie d'un vaste ensemble incliné vers l'ouest. Toutes les puissances de la géographie semblent s'être conjurées pour que le pays de las Jurdes fût condamné à vivre sur lui-même. Mais nous verrons, en étudiant ses productions, qu'il n'a que dans une bien faible mesure ce qui peut faire vivre des agglomérations humaines, même peu denses.

La difficulté des communications en ce pays montagneux ne se fait pas sentir seulement quand il s'agit des communications avec le dehors; elle se fait sentir dans l'intérieur même du pays. Le grand écrivain Miguel de Unamuno, d'un sommet des Jurdes hautes, note l'enchevêtrement (*el intrincamiento*) des montagnes [9].

Cet enchevêtrement n'est nulle part plus grand que dans le bassin supérieur du rio de los Angeles, où l'on est souvent étonné des directions que l'on est forcé d'emprunter successivement pour parvenir à son but. C'est une des caractéristiques des Jurdes hautes.

Car il y a, nous l'avons déjà dit, des Jurdes basses et des Jurdes hautes, qui sont les véritables Jurdes.

§ 6. — Il serait difficile, en raison même de la complication du pays, de tracer une limite nette entre les Jurdes hautes et les Jurdes basses. La complication du relief intervient avec l'altitude pour caractériser les premières. En parlant des villages et non des sommets montagneux, on peut dire que la partie vraiment typique du pays se trouve à une altitude supérieure à 550 m. Ainsi, Horcajo est à 595 m. (dans le bassin supérieur du rio de los Angeles), Martin Andran, sur le rio Jurdano, est à 700 et, en amont, Fragosa est à 710 m., le Gasco à 805; sur le rio Ladrillar, le Cabezo est à 685 m., Ladrillar à 715, Rio Malo de Arriba à 755. Les hameaux situés à la plus haute altitude se trouvent dans les vallées supérieures des rivières, dont la réunion donne le rio

9. *Andanzas y visiones españolas*, p. 120. — Le récit du voyage à las Jurdes (p. 107 à 124 du livre cité), publié d'abord dans *El Imparcial*, de Madrid, 25 août, 1er, 6 et 8 septembre 1913, a été fait d'après des notes prises sur place. Miguel de Unamuno voit, et fait voir, admirablement.

Jurdano : le rio de Fragosa, sur lequel se trouve le Gasco, et le rio de los Casares, sur un affluent duquel se trouve Carabusino à 835 m. (plus élevé, sans doute, est Huetre, très haut sur le rio de los Casares, mais l'altitude n'est pas donnée par la carte de Bide).

Il n'est pas aisé de passer d'un de ces villages à un autre, quand les deux ne sont pas situés dans la même vallée : par exemple, pour passer du Gasco (805 m.) à Horcajo (595 m.) il faut franchir un col de près de 1.000 m. (990 m.) d'altitude.

Même dans les Jurdes basses, les communications ne sont pas des plus faciles; par exemple, pour passer de las Mestas ou de Rebollosa, dans la vallée du rio de Ladrillar, à Horcajada, puis à Vegas de Coria, qui sont également des Jurdes basses, mais dans une autre vallée, celle du rio Jurdano, il faut franchir à 745 m. un col qui devait se prêter aux embuscades des brigands, puisqu'on l'appelle le puerto de los Ladrones; de même le col qui mène de Vegas de Coria à la troisième vallée, celle du rio de los Angeles, a mérité le nom de portilla *alta*. (Et nous sommes toujours dans les Jurdes basses.)

Mais, ce que nous venons de dire prouve plutôt la difficulté d'établir une seule limite, bien nette, entre les Jurdes hautes et les Jurdes basses, que la non-existence de toute limite et la ressemblance sans distinctions de toutes les parties du pays, quelle que soit leur altitude. Ici, comme il arrive si souvent, l'histoire a souligné les traits discrètement marqués de la géographie : une partie de ce pays, impénétrable en général, a servi de chemin, non pas sans doute dans les circonstances les plus normales, mais dans des circonstances assez durables et assez importantes pour avoir imposé un nom à la géographie : les Jurdes basses sont prises en écharpe, pour ainsi dire, par le *camino Morisco* (le chemin des Morisques), qui réunit les trois vallées, non pas, sans doute, en les coupant perpendiculairement à leur axe, mais en composant en quelque sorte avec leur direction générale; le camino Morisco, qui dans las Jurdes, va du Pino Franqueado à las Mestas, ou, par un embranchement, plus en aval encore, à Rebollosa, peut être considéré comme l'axe des Jurdes basses. Il passe de vallée en vallée, ou plutôt de bassin en bassin, par une série de cols largement ouverts et il permet aux gens pressés de traverser las Jurdes, dans leur partie la moins typique il est vrai, en un seul jour.

Naturellement, c'est au sud, où le modelé du terrain est plus avancé, que le camino Morisco atteint une partie de la région située assez en amont; il coupe les deux autres vallées de plus en plus en aval.

§ 7. — Dans la plus grande partie du pays, et surtout dans la partie haute, le relief dû à l'action régulière des eaux est compliqué par les ravinements accidentels. C'est pourquoi les croupes dont les formes vues d'un peu loin, surtout à l'aurore ou au soir, ont l'air doux et velouté, avec leur tapis de bruyère et de ciste, sont bien souvent rudes au piéton.

Mais, notons-le au passage, sous réserve d'y revenir plus loin, les ravins qui gênent les communications (même pour remonter une vallée de dessin assez simple, comme celle du rio de Ladrillar, il faut à chaque instant les contourner) ont contribué, en rassemblant les eaux et la terre, à rendre possible la colonisation du pays par l'homme. Plus perméable, le terrain serait moins raviné, mais alors la terre cultivable le saupoudrerait à doses inutilisables : singulier pays que celui qui, s'il n'est pas complètement inhabitable, le doit à une particularité qui rend encore plus difficiles les relations sociales !

Dans la partie sud, où se fait sentir l'influence de l'abaissement du niveau de base des rivières, ce qui au nord reste simple ravin peut devenir vallée perpendiculaire à la vallée principale. Ainsi dans la vallée du rio de los Angeles se dessinent, grossièrement parallèles entre elles et perpendiculaires aux principales chaînes de montagnes du pays, les sierras de las Calabazas, du Lomo Carrasco, del Convento, et, se prolongeant l'une l'autre, la sierra Caldereros et la sierra de la Mesa Santa.

L'énumération que nous venons de faire comprend, toute incomplète qu'elle est, un indice assez révélateur de la physionomie générale des montagnes de las Jurdes : on trouve dans la nomenclature les deux termes de *sierra* (scie) et le *lomo* (croupe). D'une façon générale, le premier terme correspond dans l'orographie à la géologie de las Batuecas et le second à la géologie de las Jurdes. Mais le contraste n'est pas partout violent et nous venons de voir ce que conserve de rudesse la douceur des lignes de las Jurdes. Une fois de plus, nous constatons une part de communauté entre Batuecas et Jurdes. Une des sierras que nous venons de mentionner porte sur la carte de Bide le nom de *sierra* ou *lomo* Carrasco. Et il est vrai que les formes distinctes de terrain s'entremêlent parfois. Quoique les cols des montagnes de las Jurdes soient, en général, de formes adoucies, surtout dans les Jurdes basses, il y a entre las Mestas et Vegas de Coria (Jurdes basses) un col qui porte et qui mérite le nom de portilla *Honda* (profond), la profondeur étant relative, mais l'entaille, très nette dans la courbe générale du terrain, n'ayant certainement pas été faite de main d'homme. Si, dans la partie sud du pays, les terrains arrivés à la phase argileuse de leur évolution sont plus importants

que dans le nord et adoucissent les lignes du paysage, on est en revanche souvent surpris de l'âpreté réelle de pentes d'apparence bénigne. Le *lomo* del Cordon, entre Casares et Rio Malo de Arriba est, d'un côté comme de l'autre, très dur à gravir; une photographie prise de la descente sur Rio Malo ressemble à une photographie d'avion. Même au sud, il y a de très rudes côtes, comme entre Robledo et Horcajo. « A l'est du lomo Carrasco se détache de la pente sud du Capallar, une croupe qui sépare la vallée de Cambron de celle de Cambroncino et porte le nom de sierra del Convento; une autre, plus à l'est, se détache de la sierra de la Mula, sépare les bassins du rio Cambroncino et de la Mesa Santa, et se continue par les collines qui portent ce dernier nom.

» La déclivité et l'âpreté de ces croupes sont si grandes dans leur partie initiale que le bassin du rio Cambron en devient pour ainsi dire infranchissable, et porte le nom expressif d'*Enfer*. Les croupes perdent de leur âpreté à mesure que diminue leur altitude, si bien que, un peu au sud de Cambron, elles présentent déjà deux coupures qu'on appelle puerto de Cambron et puerto de Cambroncino, par où elles livrent passage au camino Morisco [10]. »

En résumé, si la montagne est, à las Jurdes, de hauteur moyenne, et n'offre pas, en dehors de certaines parties des Batuecas, et spécialement du *risco Buitrero* (la corniche aux Vautours) d'occasions aux exploits des alpinistes, elle accumule, pour les relations humaines régulières, des obstacles qui découragent, et en quelque sorte qui usent l'effort. La partie du pays, un peu excentrique, qui constitue un chemin, n'offre pas, à proprement parler, des facilités au transit; simplement, elle offre moins de difficultés que les régions voisines; elle est la voie d'accès qui se rapproche le plus des régions inaccessibles où l'on peut chercher un refuge.

III. Géologie. — § 8. — Demandons, maintenant, à la géologie, puis à l'hydrographie de nous expliquer le relief dont nous venons de tracer les principaux traits.

Le pays de las Jurdes est géologiquement très peu varié et, pour ainsi dire, il est compact. Situé dans l'ensemble montagneux que les géographes espagnols appellent *sistema central divisorio*, parce qu'il divise en deux parties (l'une au nord, l'autre au sud), la Meseta ibérique, il ne comprend que des terrains paléozoïques [11].

10. Bide, ouvr. cité, p. 27.

11. Lucas Mallada. *Descripción geológica de la provincia de Cáceres*. — L'œuvre est déjà ancienne (1876). On trouvera quelques renseignements dans Bide. Le comte de Saint-Saud, qui avait parcouru et étudié le pays avec Bide, n'a malheureusement rien publié du résultat de ses voyages

La sierra de Francia, au nord de las Jurdes, est essentiellement granitique, mais « en sortant de la Alberca (1.068 m.), on laisse, des deux côtés du chemin, les derniers rochers de granite que l'on doive voir dans le voyage [12] ».

Les grès à bilobites aux aspects ruiniformes qui caractérisent le paysage de las Batuecas ne continuent pas d'apparaître à las Jurdes. « Depuis le couvent (des Batuecas) jusqu'à las Mestas (village jurdano qu'une vallée transversale fait communiquer facilement avec les Batuecas), le terrain se caractérise par des ardoises et des arkoses beaucoup moins propres que les grès siluriens situés en amont à donner naissance à des escarpements ruiniformes et sauvages [13]. »

Cette différence dans la géologie de las Jurdes et des Batuecas ne modifie pas seulement l'aspect du pays, mais aussi, nous le verrons, la qualité des eaux, la nature des productions et les conditions de l'habitat humain.

Nous devons ici constater, une fois de plus, ce qu'il y a de complexe dans les relations entre Jurdes et Batuecas, qui tantôt se rapprochent et tantôt se séparent : la géologie sépare les deux pays; mais un accident orographique les réunit. Tandis que, pour aller de la Alberca (1.068 m.) au couvent de las Batuecas (630 m.), il faut franchir un col (portillo de la Cruz) qui est encore à 1.265 m. d'altitude et descendre des pentes raides par un sentier qui doit sans cesse serpenter, au contraire, pour aller du couvent à las Mestas (480 m.), on emprunte, sur la plus grande partie du trajet, une coupure nord-sud presque rectiligne qui dispense d'escalader la sierra de las Mestas et où un chemin sans détours ne connaît que de faibles dénivellations. Si les grès à bilobites disparaissent dans la partie inférieure de la vallée de las Batuecas, où commence la coupure signalée, en revanche ils composent les crêtes déchiquetées qui séparent las Batuecas de la première vallée de las Jurdes, celle du rio Ladrillar, et ils descendent quelquefois jusqu'à mi-pente sur le versant nord de cette dernière vallée, où leurs escarpements gris, beaucoup plus clairs que les croupes schisteuses, crèvent le sombre tapis végétal de las Jurdes.

On considère aujourd'hui que les roches sédimentaires subissent en profondeur, du fait de la pression, de la chaleur et de diverses actions chimiques, une véritable cristallisation. Lorsque des mouvements du sol ramènent ces sédiments à la surface, et que l'érosion les met à nu, ils apparaissent transformés, métamorphisés. Ils présentent alors toutes les variétés des schistes, des gneiss,

12. Bide. *Las Batuecas y las Jurdes*, 17.
13. Abbé H. Breuil, « La vallée peinte des Batuecas », dans l'*Anthropologie*, t. XXIX, p. 13.

même parfois des granites, le granite étant le dernier terme de leurs transformations.

Dans l'uniformité de la géologie de las Jurdes on peut reconnaître diverses phases de cette évolution. La nature schisteuse du terrain est presque partout évidente; elle donne leur caractère aux paysages et aux maisons; mais il y a quelque variété entre les schistes si bien feuilletés que l'on exploite dans la haute vallée du rio de los Angeles et les argiles qui ont alimenté le four à briques que l'on trouve à une demi-heure de chemin au sud de Vegas de Coria, ou la tuilerie de las Calabazas; le nom même du rio de Ladrillar fait penser qu'on a dû cuire la brique (*ladrillo*) dans la plus septentrionale des vallées de las Jurdes.

« Les dépôts cambriens se prolongent au nord de la province (de Cáceres) par tout l'âpre territoire jurdano presque exclusivement constitué d'ardoises et de schistes durs de couleur grise azurée ou rougeâtre en général, fortement incliné, passant à l'ardoise siliceuse et au grauwacke en plusieurs endroits. Entre Horcajo et Casares, ils ont de brusques changements de direction, mais la direction normale est, en moyenne, celle du sud-ouest nord-ouest.

» A Erias et à Rio Malo (il faut entendre sans doute Rio Malo de Arriba) s'intercalent quelques bancs d'argile schisteuse quartzifère de couleur rougeâtre ou fleur de mirlicoton [14] qui se distinguent à grande distance par le contraste qu'ils font avec les ardoises bleues.

» Au sud du Gasco, dans une partie rocailleuse en face de la chute d'eau de la Meancera, les schistes se font très siliceux et présentent une particularité digne de mention; sur une superficie réduite, de 20 à 30 mq., ils se convertissent en une roche silico-ferrugineuse de couleur fleur de lavande et rougeâtre, pleine de cellules qui lui donnent l'aspect et la légèreté de la pierre ponce, avec laquelle on la confond d'ordinaire. » C'est là peut-être « le résultat d'émanations gazeuses plus ou moins thermales, peut-être acides, car il ne semble pas qu'il ait pu y avoir là un incendie important ni une fonderie [15]. »

14. Ce vieux mot traduit exactement *melocoton*, que l'on traduit plus ordinairement par pêche.

15. Santiago Pérez Argemi, *Las Hurdes*, Madrid, 1921; publ. en 1922. La brochure est sans pagination. — Ce passage est emprunté au Mémoire de Mallada et Egozcue, cité dans la note 11. — M. Pérez Argemi est *ingeniero de montes*. Cet auteur déclare avoir encore rencontré dans le pays les roches suivantes :

« Phyllade dure micacée (grauwacke) à Riolobos (Arrolobos?).

» Ardoise argilo-quartzifère, avec un peu de mica divisible en fragments et feuilles irrégulières (grauwacke) à la peña Boya.

» Ardoise argilo-quartzifère légèrement micacée, à Erias.

» Ardoise argilo-quartzeuse fortement calcinée par les émanations thermales, au Gasco. » (Chap. V de la brochure.)

§ 9. — Quant à l'histoire géologique de las Jurdes, il n'est pas actuellement possible de la préciser, mais il ne semble pas que ce petit canton se singularise et se distingue ici mieux que par les autres traits de sa géographie physique. Il fait partie du renflement connu sous les divers noms de sierra de Estrella, sierra de Gata, sierra de Gredos, sierra de Guadarrama, ensemble que les géographes appellent Cordillère Carpéto-Vetonica ou encore Système Central diviseur, parce qu'il sépare, en effet, le bombement qui s'est produit au nord et au centre de la Meseta de l'affaissement qui s'est produit dans sa partie méridionale, à l'époque tertiaire. Mais il est probable que la région qui nous occupe faisait partie de la zone des plissements hercyniens qui, par une poussée perpendiculaire, firent surgir, à la fin du paléozoïque, le grand massif galicien-lusitano-castillan, noyau du continent ibérique. Au grand mouvement orogénique hercynien succéda, probablement à l'époque permienne, une période de mouvements posthumes qui ont coupé transversalement les plissements hercyniens. Les effondrements aux contours ovales qui ont dessiné la côte méditerranéenne de l'Espagne ont eu pour contre-coup un relèvement de l'est de la Meseta et ont ainsi donné naissance à la pente douce que le territoire de la Péninsule présente vers l'Atlantique.

Le pays de las Jurdes, situé à l'ouest de la Meseta, devrait ainsi être orienté vers l'Atlantique. Mais il se trouve que certains accidents ont rompu la continuité de ce mouvement vers l'ouest. M. Hernandez Pacheco, à qui nous empruntons les renseignements qui précèdent, note aussi « une diminution rapide d'altitude qui s'observe tout au long de la zone occidentale du Massif central péninsulaire, suivant une bande qui dans sa direction méridienne coïncide en certains points avec la frontière entre Espagne et Portugal, pli qui s'accuse par divers phénomènes physiographiques tels que : la variation anormale du cours du Duero, lorsqu'il prend la direction N.-E.-S.-W. en s'encaissant en des gorges et des défilés profonds qu'il franchit en courants rapides; l'interruption que subit la Cordillère centrale ou Castillo-lusitanienne entre la sierra de Gata et les hautes montagnes de la Beira [16]; la formation de sauts et de rapides dans le courant du Tage, etc. »

16. Ce qui revient à dire que, à l'ouest de las Jurdes et de la sierra de Gata, il y a discontinuité dans le Système Central diviseur dont nous rappelions un peu plus haut l'existence. La citation qui précède est tirée de Eduardo Hernandez Pacheco; *Discurso leido en el acto de su recepción en la Real Academia de Ciencias exactas, fisicas y naturales*, Madrid, 1922, p. 31. Au cours de l'été 1921, M. Hernández Pacheco avait fait une étude minutieuse de la géologie des Batuecas.

L'orographie nous a montré que non seulement il y a discontinuité entre las Jurdes et le pays situé à l'ouest, mais que, par surcroît, la pente générale qui incline la Péninsule vers l'Atlantique se trouve ici renversée, les vallées de las Jurdes descendant vers l'est.

Peu nous importe que les eaux de las Jurdes, comme nous le verrons un peu plus loin, n'aillent pas en définitive à l'est, et que, par un détour, elles regagnent l'Atlantique : car ce détour a lieu en dehors de las Jurdes. Il y a, en somme, du point de vue humain, une sorte d'incohérence dans l'orogénie de las Jurdes et des pays environnants; las Jurdes, faisant partie d'un ensemble orienté vers l'ouest, tournent le dos à l'ouest, mais ce n'est pas pour trouver un débouché à l'est, où la vallée de la rivière, non navigable, qui recueille leurs eaux forme un fossé aussi isolant que les murailles crénelées de l'ouest et du nord de cette forteresse naturelle.

Résumons maintenant le caractère géologique de ce pays : ses schistes précambriens et siluriens sont uniformes dans leur extrême pauvreté : rien dans cette géologie n'amorce la colonisation de la terre par l'homme. Les habitants du pays et ceux des environs parlent comme d'une singularité du « volcan éteint » voisin du Gasco; certains croient même en discerner le cratère aux trois quarts ruiné; mais ce volcan est « déduit » de la pierre ponce que nous avons mentionnée plus haut et qui, quoi qu'il en soit de l'explication hypothétique reproduite par M. Pérez Argemí, n'est pas une véritable pierre ponce. Il faut renoncer au prestige du volcan éteint.

Quant aux minerais, et même aux paillettes d'or que ce pays déshérité décélerait, nous verrons, en traitant des productions naturelles [17], ce qu'il en faut penser : dans tous les cas, même réelles, ces richesses n'ont pas assez d'importance pour qu'il en soit tenu compte dans un aperçu de la géologie de las Jurdes.

IV. Le climat. — § 10. — Il n'existe actuellement que des données très fragmentaires sur le climat de las Jurdes. En juillet 1924, un observatoire météorologique, ou plutôt des éléments d'observation météorologique ont été installés au sommet de la peña de Francia; un anémomètre fonctionne sur la tour du sanctuaire; un pluviomètre, un thermomètre et un baromètre enregistreurs ont été placés sur le Campo de San Andrés, c'est-à-dire sur le plateau qui occupe la cime de la Peña. Il faudra, bien entendu, un certain nombre d'années pour pouvoir tirer, des obser-

17. V. même chapitre, § 24.

vations recueillies, des conclusions prudemment scientifiques; et, au surplus, le climat de la peña de Francia ne saurait être assimilé à celui de las Jurdes. Sans doute, nous connaîtrons par ces observations la nature et la force des vents qui balaient les crêtes et les hauts plateaux de las Jurdes, surtout du côté des Batuecas; nous connaîtrons assez bien l'importance des précipitations au nord du pays; mais nous ne connaîtrons rien des différences considérables de température qu'il y a entre les deux régions.

Fort heureusement, du moins pour la géographie humaine, ces différences, qu'il est encore impossible d'étudier physiquement, se sont pour ainsi dire inscrites dans un certain nombre de faits et même de faits fondamentaux de l'histoire de las Jurdes. C'est évidemment parce que le climat de ce pays se distingue du climat des régions voisines et spécialement de la région qui s'étend au nord, que le genre de vie de ses habitants est ce qu'il est; sans doute même, nous le verrons, faut-il aller plus loin et dire que c'est par suite de la singularité de son climat que ce pays a été peuplé. De même que l'orographie nous révélait des caractères contradictoires, dans ce pays qui, incliné vers l'est, fait partie d'une vaste région inclinée vers l'ouest, de même l'étude sommaire du climat fait apparaître ici la rencontre heurtée d'influences froides du nord et d'influences chaudes du midi, et une sorte d'enchevêtrement des influences méditerranéennes et des influences atlantiques.

C'est pourquoi il est utile de résumer ici les observations faites dans les régions diverses qui viennent s'affronter aux abords de las Jurdes.

Les données très sommaires fournies par J. Dantín Cereceda dans son livre sur les régions naturelles de l'Espagne [18] reflètent cette contrariété d'influence. Le pays de las Jurdes forme une des subdivisions de sa « région lusitanienne ». Or, selon l'opinion de Dalgado [19] « la température moyenne est de 13°7, l'humidité relative de 61 et les précipitations de 1.044 mm. A Guarda [20], la température moyenne d'hiver est de 4°25, celle d'été de 18°57. La pluie est au total seulement de 414 mm. (338,2 en hiver et 75,9 en été). Les observations recueillies dans la sierra de Estrella accusent une température moyenne hivernale de 2°25 et estivale de 16°88. Le total des précipitations est de 2.773 mm. maximum enregistré dans la Péninsule. » Il y aurait donc une énorme différence de précipitations entre la région de la sierra de Estrella proprement dite et

18. *Ensayo acerca de las regiones naturales de España*, t. I, p. 306-307.
19. Dr D. G. Dalgado, *The climate of Portugal*, Lisboa, 1914.
20. Petite ville du Portugal au nord de la sierra da Estrella, c'est-à-dire à environ 100 km. à vol d'oiseau à l'ouest et à peine au nord de las Jurdes.

celle qui se trouve immédiatement à l'est. Mais ce n'est pas le seul contraste que nous ayons à noter ici.

Dans la province de Cáceres, à laquelle appartiennent las Jurdes, le climat est rude et il y a des chaleurs excessives. De la fin de novembre au milieu de mars, la température moyenne est inférieure à 10°; de juin à septembre, elle est supérieure à 20°; c'est en août qu'elle atteint son maximum : 27°. « L'oscillation annuelle est de 33°, les valeurs extrêmes des températures maxima et minima moyennes étant 35° et 2°. L'oscillation diurne est de 8° à 16°. Les valeurs absolues extrêmes de températures maxima et minima enregistrées sont 41° et — 10° et on a noté des températures inférieures à 0° de novembre à mars [21]. »

Mais si nous sommes ici dans la province de Cáceres, nous sommes aussi, rappelons-le, aux confins de la province de Salamanque; or, dans cette province, les données sont loin d'être les mêmes que dans la province de Cáceres. « Les mois de décembre et de janvier ont une température moyenne inférieure à 5°; juillet et août ont une température moyenne supérieure à 20°, le maximum étant un peu inférieur à 23° en fin juillet. Les valeurs extrêmes des températures maxima et minima moyennes sont 31° et —2°, ce qui donne une oscillation annuelle de 33°; l'oscillation diurne varie de 10 à 18°... Les valeurs absolues extrêmes des températures maxima et minima enregistrées sont 44° et — 15°; on a enregistré des températures inférieures à 0° depuis la fin de septembre jusqu'au milieu de mai [22]. »

En résumé, le climat de la province de Salamanque est sensiblement plus froid que celui de la province de Cáceres et son printemps est plus tardif que l'autre : ce dernier point, spécialement, est important à retenir.

Si l'on jette les yeux sur la carte, d'ailleurs sommaire, de la distribution moyenne annuelle des pluies dans la Péninsule, dans la *Reseña* citée, on constate que le pays de las Jurdes se trouve entouré de teintes diverses. A l'ouest se trouve une partie du Portugal qui reçoit de 800 à 900 mm. d'eau par an; la région portugaise qui s'étend au sud de cette dernière et qui fait deux pointes en territoire espagnol, précisément dans la province de Cáceres, reçoit de 700 à 800 mm.; la province de Salamanque, surtout, il est vrai, au nord de sa capitale, reçoit de 200 à 300 mm., mais les montagnes qui sont au sud de cette province et aux confins des provinces voisines reçoivent de 500 à 600 mm.; immédiatement au nord de la limite qui sépare les provinces de Salamanque et de Cáceres on se trouve dans la zone de 300 à 400 mm. (à l'ouest);

21. *Reseña geográfica y estadística de España*, t. I, 1912, p. 359.
22. *Ibid.*, t. I, p. 361.

cette frontière sépare d'abord la zone 300-400 au nord, de la zone 700-800 au sud, puis traverse cette dernière zone, puis traverse la zone 500-600 mm.

§ 11. — Tout cela est assurément un peu complexe. Mais il est certain que le pays que nous étudions (son réseau hydrographique et le régime de ses rivières suffiraient à le prouver) bénéficie de précipitations assez abondantes.

Sur le point que nous étudions ici, comme sur bien d'autres, le pays de las Jurdes (et c'est ce qui augmente l'intérêt de cette étude si strictement limitée) présente en un raccourci quelque peu brutal les conditions générales de toute la Péninsule ibérique. « Placée, au nord et à l'ouest, parmi les régions de climat centre-européen et, à l'est et au sud, parmi les régions de climat méditerranéen ou, pour être encore plus concret, sous le climat pluvieux tempéré de l'Europe nord-occidentale (pour la partie nord du pays) et sous le climat subtropical de la Méditerranée occidentale et de la steppe subdésertique, la Péninsule ibérique représente la transition naturelle entre l'Europe et le nord de l'Afrique. C'est pourquoi, du point de vue de la géographie physique, il faut reconnaître l'importance exceptionnelle de la ligne de partage qui sépare la partie pluvieuse de la portion aride et sèche de la Péninsule...

» Cette singulière répartition des climats a été déterminée, tant par la latitude et la situation intercontinentale du pays que par l'orientation particulière de ses barrières montagneuses qui limitent, d'un côté, la portion péninsulaire pluvieuse et centre-européenne et, de l'autre, la portion aride et méditerranéenne [23]. »

Ce n'est pas seulement la quantité des pluies, c'est le régime des pluies qui diffèrent d'une zone à l'autre, et cette différence se note dans le pays que nous étudions; le régime des pluies est pauvre et assez uniforme à Salamanque, tandis que dans la province de Cáceres, il y a deux saisons de pluies bien tranchées; la principale culminant aux confins de mars et d'avril, la seconde aux confins de septembre et d'octobre; l'été est franchement sec à Cáceres, surtout en juillet-août.

D'un côté comme de l'autre, l'évaporation est active pendant la belle saison, mais l'humidité de l'air n'est pas considérable. « Cáceres, placée entre des ramifications de montagnes, est beaucoup plus nuageuse que Badajoz; les observations qui nous ont été fournies lui assignent vingt-deux jours couverts et deux cent trente-cinq nuageux, ce qui nous paraît une disproportion excessive (par rapport à Badajoz) [24]. »

23. Dantín Cereceda, *Ensayo*, p. 73.
24. *Reseña...*, t. I, p. 385.

A Salamanque, on a noté, toujours selon la *Reseña*, cent trente-sept jours de ciel découvert avec des séries maxima de six en été et des minima de trois. Mais ces renseignements nous paraissent exagérés en ce sens que l'on a dû tenir compte plusieurs fois d'une nébulosité tout à fait insignifiante pour réduire les séries de beaux jours.

En suivant toujours la *Reseña*, nous trouvons que les vents dominants dans la province de Cáceres sont du nord-est de septembre à avril, du sud et du sud-ouest dans le reste de l'année. A Salamanque, le vent du nord-ouest souffle presque toute l'année; en décembre prédomineraient les vents de l'est (?) et du sud-ouest.

En ce qui concerne spécialement las Jurdes, Santiago Pérez Argemi [25] écrit : « Le vent le plus fréquent est celui du nord. » En supposant que cette affirmation ait quelque chose d'exact, il importe de rappeler que la topographie du pays oppose de multiples obstacles aux influences du nord. Les vents régnants sont ceux du nord, du nord-ouest et de l'ouest, ce dernier étant celui qui amène la pluie d'ordinaire, quoiqu'il pleuve aussi par le vent du sud-ouest. Ces vents sont à peu près également répartis dans les diverses saisons [26].

Si, à cause de l'altitude et de l'abondance des eaux courantes, le climat de las Jurdes est moins brutal que le climat d'Estremadoure proprement dite, c'est là une simple différence de degré, tandis que ce même climat contraste véritablement avec le climat beaucoup plus frais de la région de la Alberca. Le dramaturge Lope de Vega, qui ne connaissait les Batuecas que pour en avoir entendu parler dans le pays de Salamanque (à Alba de Tormès), imagine dans sa Comédie *Las Batuecas del Duque de Alba* des neiges éternelles entourant le pays [27].

25. Opuscule cité à la fin du chapitre VII.
26. Renseignements donnés par Juan Pérez Martin.
27. V. le sonnet de Brianda au 1er acte (p. 515 du t. XI des *Obras* de Lope de Vega publiées par l'Académie espagnole).

Asperisimas peñas donde apenas
Ha llegado jamas estampa humana,
En cuyas fuentes vierte la mañana
Escarcha, en vez de flores y azucenas.

Montañas de sombrios y hayas llenas,
Ultimo fin de mi esperanza vana,
Antigua sierra de tu nieve cana,
Castillo que de hielo forma almenas.

Profundas valles del obscuro invierno
Lóbrega habitación, piedras que trae
De su furiosa lluvia el curso eterno.

Mais la réalité est bien différente de ce que se figurait Lope. Non seulement il n'y a pas de neiges éternelles aux Batuecas ni à las Jurdes, mais on n'y sent jamais de grandes rigueurs de froid. « La neige, nous disait un habitant du pays, ne descend pas tous les ans jusqu'au fond des vallées; il y a des hivers, comme celui de cette année (1921-1922) où elle ne descend qu'à mi-pente [28]... »

« Le vent glacé du nord ni la neige ne sont fréquents, nous dit encore Juan Pérez. En revanche, il n'est guère d'année où les gelées ne causent des dommages aux semailles de printemps et aux fruits d'automne comme les châtaignes. »

Il y a lieu d'observer que le climat est particulièrement doux dans les hautes vallées, un peu encaissées et mieux défendues que les basses contre les influences du nord, moins humides aussi, et plus fraîches quand vient la saison chaude, dont les rigueurs sont plus grandes que celles de la saison froide. « S'ils se reposent en été durant les heures de chaleur (la chaleur est là intolérable), on les voit l'après-midi partir aux champs avec un peu de nourriture, pour travailler au clair de lune [29]... »

Une partie de l'ancien chemin qui descendait du portillo de la Cruz au couvent de las Batuecas s'appelait la *cuesta caliente* (la côte brûlante).

Nous avons constaté dans la vallée des Batuecas, le 10 avril 1922, que des chênes-rouvres avaient déjà des feuilles vertes bien développées, alors que sur le territoire de la Alberca, comme dans

Que bien puedo decir que amor me trae
A morir entre el cielo y el infierno,
Si de vosotros mi esperanza cae.

V. encore p. 523 :

Entre las nubes se embebe
Su extremo, y acá están ellas
Cargandose las estrellas
Sobre sus hombros de nieve.

Etc.

Roches d'une âpreté sans pareille et qu'à peine — est jamais parvenu à fouler un pied humain, — aux fontaines desquelles le matin verse — le givre en guise de fleurs et de lis; — montagnes obscurcies de fourrés et de hêtres, — ultime fin de ma vaine espérance, — antique sierra que la neige blanchit, — forteresse dont les créneaux sont de glace; — vallées enfoncées de l'obscur hiver; — ténébreuse demeure, blocs qu'entraînent — ses furieuses pluies dans leur cours éternel; — j'ai bien sujet de dire que l'amour m'amène — à mourir entre le ciel et l'enfer — s'il faut que de votre cime tombe mon espérance.

...leur faîte se perd dans les nuages et là-haut elles chargent les étoiles sur leurs épaules de neige...

28. Renseignements donnés par Juan Pérez Martin, alors secrétaire de la municipalité du Pino Franqueado, qui connaît admirablement tout ce pays.

29. Bide, ouvr. cité, p. 81. — Nous aurons à revenir sur ce point, nous bornant ici à noter cet indice des hautes températures de l'été.

tout le nord de l'Espagne et en France, les chênes-rouvres, à cette époque de l'année, n'ont pas de feuilles vertes et portent même encore beaucoup de touffes de feuilles sèches de l'année précédente. Nous avons vu également un bananier en pleine terre aux Batuecas, des orangers à Ovejuela, un autre oranger dans le jardin du presbytère à Ladrillar, c'est-à-dire dans la vallée la plus septentrionale du pays; cet arbuste a peu de fruits et la maturation de ces fruits est très tardive, mais il est bien développé.

§ 12. — S'il faut faire pour le climat quelques distinctions dans le pays de las Jurdes (et nous avons noté que les hautes vallées sont plus tempérées que les basses), ces distinctions ne sont pas assez profondes pour faire oublier les caractères communs à tout le pays. Nous en dirons autant de celles qui, comme dans tous les pays montagneux, sont dues aux différences d'exposition. « La vallée du rio Jurdano, dit Bide, large et ouverte sur les deux tiers de sa longueur (partie est), se divise à sa partie supérieure en deux vallées beaucoup plus étroites... Une de ces vallées, celle du rio Fragosa, véritable gorge sur toute son étendue, a son thalweg à quelque 700 m., en moyenne, au-dessous du niveau moyen des crêtes qui la limitent. La seconde, qui s'unit à celle-ci en face de Cerezal, présente la forme d'un défilé depuis ce village en remontant jusqu'au delà d'Asegur et jusqu'à ce qu'elle arrive au pied du hameau de las Heras, où se réunissent les trois vallées secondaires de Carabusino, de Robledo et de Casares, cette dernière constituée par la réunion de trois ou quatre autres. Là, elle s'élargit de telle sorte qu'elle présente la figure d'un cirque très ouvert, quoique profond. Grâce à quoi la lumière peut entrer beaucoup plus facilement que dans la vallée de la Fragosa ou du Gasco (c'est la même), où c'est à peine si le soleil donne trois ou quatre heures dans les journées d'hiver [30] »

En résumé, le climat de las Jurdes est un climat intermédiaire entre ceux du nord et du sud, ceux de la Méditerranée et de l'Atlantique, et l'étude de la végétation confirmera ce point. Mais ce climat se rapproche davantage de celui qui règne dans la province de Cáceres et en général dans l'Estrémadoure que de celui qui règne dans le nord. Comparé à celui de l'Estrémadoure, il a quelque chose de plus suave. Si les orages sont fréquents au printemps et au commencement de l'automne, ces orages se déchargent en général sur le sommet des sierras et les inondations ne sont pas plus fréquentes que les sécheresses [31].

Un des indices les plus nets de la différence de température entre

30. Ouvr. cité, p. 25.
31. Renseignements donnés par M. Juan Pérez Martin.

cette région et le territoire de la Alberca, c'est la violence des courants d'air qui, au moment où la terre s'échauffe, balaient les cols qui font communiquer les deux régions, et y ont pour ainsi dire rasé la végétation.

§ 13. — Mais c'est la géographie humaine qui nous donnera les preuves les plus convaincantes de cette différence. C'est à cause de la douceur du climat de las Jurdes et de la précocité relative de son printemps que les habitants de la Alberca, grands éleveurs d'abeilles, ont maintenu si longtemps leur suzeraineté sur ce pays. C'est, au moins en partie, cette même douceur de climat qui a attiré des habitants dans un pays où les productions naturelles étaient si pauvres. Les pasteurs des pays voisins y conduisaient leurs troupeaux de chèvres pendant la belle saison, où il n'est pas difficile d'y vivre en plein air. Il y a encore aujourd'hui, çà et là, dans le pays, des cabanes qui ne sont occupées que pendant l'été et qui sont entourées d'un *corral* où la nuit le troupeau est mis à l'abri des loups; ce sont ces cabanes qu'on appelle *majadas*.

Un climat plus rude n'eut pas fait sentir aussi fortement à une population temporairement nomade la tentation de s'enraciner, et la vie, qui s'est révélée si dure aux habitants colonisateurs de ce pays, s'était sans doute offerte à leurs ancêtres, premiers explorateurs de ces vallées perdues, avec la séduction des premières avances du printemps.

Aujourd'hui, c'est seulement dans quelques coins privilégiés et qui cessent par cela même de présenter les caractéristiques de las Jurdes que l'on connaît dans ces parages la douceur de vivre.

V. Hydrographie. — § 14. — L'altitude moyenne du pays est assez considérable; le sol est, en général, peu perméable; enfin, quoique ce pays fermé de toutes parts tourne pour ainsi dire le dos à l'Océan, il est assez près de cet Océan et des hauteurs qui en condensent les précipitations pour être bien arrosé. Les pluies sont sans doute plus abondantes sur le versant ouest, extérieur au pays, que sur le versant est des montagnes qui le limitent à l'ouest; mais il se trouve que les nappes souterraines qu'entretiennent ces précipitations fournissent des sources au moins autant sur le versant est que sur le versant ouest. D'autre part, les nuées qui franchissent les crêtes situées du côté du Portugal, se condensent bientôt en partie en se heurtant aux hauteurs supérieures de la sierra de Gredos, située à l'est du pays (c'est la partie dite sierra de Béjar) et contribuent à alimenter l'Alagón et ses affluents, c'est-à-dire en somme à bien fermer las Jurdes du côté de l'est.

Le pays est donc riche en eaux, dont la nature du terrain et la topographie font des eaux courantes, parfois même torrentielles, qui continuent d'en travailler activement le modelé.

« L'eau est donc pour un Etat et pour un peuple la souveraine richesse. Elle est aliment. Elle est engrais. Elle est force. Elle est route. » Ces paroles de Jean Brunhes [32] sont vérité presque partout, erreur au delà des barrières qui isolent las Jurdes du reste du monde, erreur en ce pays où l'alimentation-eau propage le goitre où l'engrais-eau enlève la terre arable, où la force de l'eau brise les ponts, et où cette route indisciplinée coupe ou efface les sentiers des vallées.

§ 15. — Dans l'ensemble, le système hydrographique est très simple : chacune des vallées principales est parcourue par une rivière qui se dirige sensiblement de l'ouest à l'est, et va se jeter dans l'Alagón, lequel, à son tour, se jette dans le Tage : et, ainsi, toutes les eaux de ce pays, qui tourne le dos à l'Océan, vont à l'Océan. Encore une fois, nous constatons que dans ce réduit sont venues se heurter des influences diverses. Las Jurdes font partie du bassin du Tage, mais elles sont à la limite de celui du Duero, et peu s'en est fallu que leurs eaux ne prissent l'autre direction; sollicitées de divers côtés, elles prennent parfois un chemin inattendu. Voici un dicton transmis par le tío Ignacio :

Yo soy el Duero
Que todas las aguas bebo
Quitado el Tajo
Que se me escapa
Por los atajos
Y Guadiana se me va
Por tierra llana
Y Guadalquivir
Nunca lo ví.

Le rio de las Batuecas, qui se jette dans le rio de Ladrillar et dont la vallée elle-même, nous l'avons vu, communique par une coupure avec celle de Ladrillar, naît au col de Monsagro, et suit, pendant 10 km. environ, la direction W.-N.-W.-E.-S.-E., d'abord, puis, dans la coupure, la direction N.-S.; « depuis son origine jusqu'à son embouchure dans le rio Ladrillar... la différence de niveau atteint près de 1.000 m. Sa pente moyenne est donc de près de 1 cm. par mètre [33]. »

32. *La Géographie humaine*, 1re édit., 93.
33. Bide, p. 81. Copié ou à peu près par Jacinto Vazquez de Parga, dans la revue *Las Hurdes*, I, 133.

Le Dr Bide cite de nombreux affluents, parmi les « innombrables torrents » qui constituent la rivière; mais une partie de ceux qu'il cite comme les plus importants pour la partie basse de la vallée sont, dans la belle saison, réduits à un faible suintement ou sont même tout à fait à sec; d'où il faudrait conclure que le pays a une tendance à se dessécher [34].

§ 16. — Le rio de Ladrillar, parallèle à la première et à la plus importante partie du cours du rio de las Batuecas, naît à la fontaine del Robledo et parcourt environ 22 km. avant de se jeter dans l'Alagón, en face du village de Cabaloria, situé sur la rive est de cette rivière. « Sa rive gauche forme depuis le village de Rebollosa la limite des deux provinces (de Salamanque et de Cáceres). La pente moyenne des eaux est de 50 à 55 mm. par mètre. Le nom de rio de Ladrillar qu'on lui donne a été adopté par D. Francisco Coello et par Madoz, alors que d'autres l'appellent rio de la Ribera et réservent les noms de rio Malo, de rio Ladrillar et de rio Cabezo pour les affluents qui baignent les villages qui portent ces noms [35].» C'est sans doute l'importance du village de Ladrillar, le plus populeux de toutes las Jurdes, qui a amené cette extension, le nom de rio de la Ribera paraissant un peu moins local que celui de rio Ladrillar. Ladrillar signifie, en effet, tuilerie et Ribera signifie berge, ou plage, et, d'une façon plus générale, l'étendue de pays où se sent l'influence de la rivière, la plaine cultivée grâce à l'eau. Ce dernier nom conviendrait plus proprement à la basse vallée, aucun des deux ne caractérisant bien toute la vallée; que le nom de rio Ladrillar l'ait emporté (car on n'en emploie pas d'autre actuellement dans le pays), c'est un indice de plus de la prédominance des influences de l'intérieur sur celles des régions périphériques; la vie de las Jurdes se concentre dans les ravins de Ladrillar plutôt qu'elle ne s'épanouit dans la Ribera, qui paraît s'ouvrir vers le monde extérieur.

Comme le note Bide, le rio Ladrillar n'a pas d'autres affluents importants que ceux qui passent par Rio Malo, Ladrillar et le Cabezo, et surtout celui de las Batuecas. Il n'y a donc de rayonnement possible que dans les parties les mieux fermées du pays.

§ 17. — Le rio Jurdano naît à la fuente Jurda près du hameau de Casa Jurde. C'est lui qui parcourt le centre du pays et son nom même atteste qu'il est la rivière typique de la région. « Le territoire qu'il parcourt est la sierra jurdana par excellence et on peut

34. Un des affluents de la rive gauche, le dernier qui se jette dans le rio de las Batuecas en amont du couvent, et qui a toujours de l'eau, s'appelait autrefois arroyo Carabo et s'appelle aujourd'hui Clavo.

35. Bide, p. 32.

sur ses rives étudier les habitants, la manière de vivre et les coutumes de presque tout le pays [36]. »

Comme dans le cas de la rivière précédente, c'est l'appellation usitée dans la partie la plus confinée du pays, la plus dépourvue de possibilités de relations avec le monde extérieur qui a prévalu. « Dans son cours supérieur, il est appelé rio Casares » (par les habitants du pays), dit Bide, qui dit aussi [37] que cette rivière « s'appelle encore le rio de las Vegas de Coria, probablement parce qu'elle baigne le village du même nom ». Ce « probablement » nous paraît d'une excessive prudence, mais ce qui est remarquable, c'est que le rio Jurdano ne s'appelle en définitive ni rio de Casares ni rio de las Vegas de Coria, de même que le rio Ladrillar ne s'appelle en définitive ni rio Malo ni rio de la Ribera. Seule la partie inférieure de son cours est parallèle aux cours du rio de las Batuecas et du rio Ladrillar; la partie supérieure est presque ouest-est, aussi bien pour la branche rio Casares que pour la branche rio Fragosa; le rio Casares va rejoindre le rio Fragosa, à hauteur de Cerezal, par une vallée nord-sud, orientée comme la Cuchilleja qui réunit la vallée de las Batuecas à la vallée de Ladrillar, et, comme elle, rectiligne. La partie inférieure de la vallée décrit, au contraire, de larges méandres (non encaissés), comme, par exemple, immédiatement en aval de Vegas de Coria. La longueur du rio Jurdano est d'environ 28 km. et sa pente moyenne est assez considérable, mais ce n'est pas la moyenne qui peut renseigner sur les véritables caractères du pays; entre le premier village qui se trouve sur le rio Fragosa (déjà sensiblement en aval de la source de ce ruisseau) et Nuñomoral, la rivière descend de 805 à 520 m., et la distance ne représente guère qu'un tiers de son parcours; de Nuñomoral au dernier village d'aval, Arrolobos, c'est-à-dire sur une distance presque deux fois plus grande, elle ne descend plus que de 100 m. (exactement de 520 à 420). Ici apparaît la différence, réellement inexistante plus au nord, entre Jurdes hautes et Jurdes basses; le ralentissement de la pente expose les Jurdes basses au paludisme, tandis que dans les Jurdes hautes il ne reste guère, en aucune saison, de flaques d'eau croupissante. Il y a, au contraire, de nombreux torrents et même des cascades, comme au Gasco. Le rio Fragosa a, d'après Bide, une pente moyenne de 8 mm. par mètre et le rio de los Casares une pente de 78 mm. Ces torrents accumulent parfois une terre végétale qui peut être très fertile [38].

36. Bide, p. 33. Suit, dans Bide, une discussion sur l'étymologie de Jurde, question sur laquelle nous aurons à revenir.
37. P. 33 et 35.
38. Bide, p. 37, donne l'exemple de l'arroyo Sierpes.

Dans cette vallée centrale de las Jurdes, dont l'évolution est plus avancée que celle de la vallée de Ladrillar, les affluents prennent de l'importance et l'on trouve, tout au moins sur le versant nord de la vallée, plus riche en eaux, des vallées subséquentes capables d'abriter et de nourrir quelques hameaux : pauvres centres plus reculés et plus isolés que ceux qu'on trouve dans le grand couloir du rio Ladrillar, hameaux jurdanos par excellence, et qui appartiennent, ajoutons-le, aux Jurdes hautes. Le rio de los Casares, où les hameaux sont relativement nombreux et se trouvent jusque sur les sous-affluents (Robledo, Carabusino), a sensiblement la même longueur que le rio de las Batuecas.

§ 18. — L'évolution qui s'est ainsi dessinée s'accuse quand on passe à la troisième et dernière vallée de las Jurdes : celle du rio de los Angeles. Celui-ci prend sa source dans la sierra del Moro ou de los Angeles, et il parcourt une quarantaine de kilomètres avant de se jeter dans l'Alagón. Il reçoit des affluents importants, surtout le rio Esperaban, qui, avec ses 18 km., est presque aussi long que le rio de Ladrillar, et beaucoup plus long que le rio de las Batuecas; plus près de sa source, il reçoit le rio de Ovejuela, qui a déjà un développement de 6 km.; puis, en aval, le rio de las Calabazas avec ses affluents, le rio Cambron et le rio de la Mesa Santa, de longueur décroissante, ont encore de 8 à 5 km. de développement. Les affluents des Jurdes hautes et le rio de los Angeles lui-même dans les Jurdes hautes ont une pente rapide : 48 mm. par mètre pour le rio Esperaban, 66 pour le rio de los Angeles en amont du Pino Franqueado, 81 mm. pour le rio de Ovejuela [39]. Toutes les rivières importantes qui ont activement sculpté le terrain sont situées sur la rive gauche du rio de los Angeles, car la rive droite est serrée de près par la haute sierra de Altamira, qui ne donne naissance à des rivières bien développées que sur son versant méridional. La brutalité des dénivellations que nous avons déjà notée dans la vallée supérieure du rio Jurdano s'accuse encore dans la vallée supérieure du rio de los Angeles, où se trouvent deux chutes d'eau très importantes, l'une sur le rio de los Angeles lui-même, l'autre dans le bassin du rio de Ovejuela. La première n'est guère qu'à 2 km. de la plus haute source du rio de los Angeles et elle ne peut être d'un débit très abondant; en été, elle semble une mince écharpe qui tantôt ondule au vent et tantôt se brise sur un renflement de la montagne; elle n'en est pas moins très grandiose, car elle se précipite d'une hauteur de près de 150 m. et l'écho de l'immense

39. Bide, p. 43.

muraille rocheuse où elle scintille remplit le désert où elle se précipite; on l'appelle la chute de la Meancera. La chute d'Ovejuela, beaucoup moins haute, est beaucoup plus puissante; elle a creusé dans la roche un bassin profond qui, d'après les habitants du pays, communique avec une grotte de la montagne voisine.

La cascade d'Ovejuela s'appelle le Chorrituero [40].

§ 19. — L'abondance des eaux courantes est un des rares avantages réels et permanents que le pays de las Jurdes offre à la colonisation humaine. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte du Dr Bide pour constater que l'on ne peut pas suivre pendant 2 km. l'une des rivières maîtresses de las Jurdes ni de leurs principaux affluents sans rencontrer l'embouchure de quelque sous-affluent; presque partout, dans les Jurdes hautes, on peut trouver, en parcourant 1 km., deux ou trois confluents; dans les Jurdes basses mêmes, la vallée du rio Jurdano n'offre un tronçon de 2 km. environ sans confluent qu'en un seul endroit, immédiatement en amont de Vegas de Coria; et la vallée du rio de los Angeles n'en offre qu'un également, celui où se trouve le village, d'ailleurs à peine jurdano, de la Pesga.

Partout donc l'eau sculpte le roc et lui arrache de quoi faire vers l'aval un peu de terre; mais le même travail qui rend possible un peu de culture rend difficiles les communications; dans les Jurdes hautes surtout, pour passer d'une vallée à l'autre, il faut gravir des pentes abruptes; mais, même pour descendre une vallée donnée, il faut ajouter au chemin direct les multiples détours qu'imposent les multiples ravins perpendiculaires à la maîtresse vallée.

§ 20. — Nous avons déjà noté un indice qui ferait croire à un relatif et lent asséchement de ce pays si bien arrosé. Il est d'autres indices qui ont la même signification. Aux flancs de la vallée de las Batuecas, les Carmes déchaussés avaient bâti autrefois des ermitages qui permettaient aux religieux un isolement parfait; un des plus précieux éléments d'indépendance de ces ermitages, c'est que chacun avait auprès de lui une source; actuellement la plupart de ces sources sont taries. Et, quand on parcourt une vallée de las Jurdes, on ne peut manquer de remarquer qu'une partie des ravins que l'on est obligé de contourner sont aujourd'hui dépour-

40. Le mot Chorro désigne un déversement copieux. Sur les cascades de las Jurdes, v. Ponz, VII, 196-197 (sur la Meacera (meancera) de Galgamorriscos); *Crónica del Congreso nacional de Hurdanófilos celebrado en Plasencia* (1908), p. 71 et 86; revue de *Las Hurdes*, I, p. 68-71 et 133; IV, p. 67. La plupart des renseignements donnés au Congrès sont empruntés à la Revue, ou repris d'elle par les mêmes auteurs.

vus d'eau; alors qu'une bonne partie de ces ravins secs portent encore la marque évidente d'un récent travail des eaux. Les grandes vallées conservent encore le témoignage de débits supérieurs aux débits les plus considérables et les plus exceptionnels des temps actuels. A Nuñomoral, le lit du rio Jurdano a, en certains points, plusieurs centaines de mètres de largeur. Si, exceptionnellement, une nappe d'eau, d'ailleurs peu épaisse, peut recouvrir ce lit d'un bord à l'autre (et il a même fallu construire sur la rive nord, où est bâti le village, une digue), cette nappe d'eau n'a plus la force de charrier et la constance de polir les galets qui remplissent le lit d'un bord à l'autre et qui sont des témoins de l'activité ancienne des eaux. De loin, sous le soleil de l'été, ces galets, à Nuñomoral, à Vegas de Coria ou ailleurs, paraissent former d'immenses lacs d'un gris bleu clair, tandis que, en réalité, la rivière fatiguée fait miroiter lentement dans ce lit trop vaste son incertain ruban aux tons ambrés. Ailleurs, la puissance des cours d'eau d'autres époques est attestée, au milieu même des eaux encore courantes, par le travail formidable qu'a subi la roche qui forme le lit. Les petits galets ont été balayés plus bas ou n'ont pu se reposer que sur les bords; il n'est resté que les gros blocs, et les dures roches primaires ont été arrondies ou assouplies en formes ondulées; des vasques ont été creusées et polies, et, souvent, les couches schisteuses redressées présentant au torrent d'eau sauvage et de pierres leurs arêtes parallèles ont été rasées d'une façon qui accuse les rainures de leurs interstices; ce qui sur les hauts plateaux se présente parfois comme un hérissement de pointes ébréchées, n'a laissé sous le nivellement des eaux qu'un dessin en losange, une sorte de filet aux larges mailles d'un rouge sombre.

§ 21. — L'assagissement des eaux depuis les lointaines périodes géologiques a sans doute favorisé plutôt que contrarié l'établissement ultérieur des hommes dans ce pays. Mais il n'en est pas ainsi des différences saisonnières de débit, qui subsistent actuellement et qui sont dues moins encore à des différences de précipitations d'une saison à l'autre qu'à l'énorme différence d'évaporation de l'hiver à l'été.

Beaucoup de villages, surtout dans la partie basse des vallées, ne sont pas bâtis tout près de la rivière; en amont, une petite distance suffit à mettre la sauvegarde d'une bonne différence de niveau entre le village et la rivière, qui d'ailleurs risque moins qu'en aval d'être grossie à l'excès par de nombreux affluents drainant une vaste superficie.

Il est significatif qu'une rivière ait mérité le nom de *rio Malo*

(rivière méchante). En 1909, il y a eu dans le pays des inondations dévastatrices [41]. Le parapet du pont de las Mestas a été enlevé par une crue, alors que ce parapet était à 4 ou 5 m. au-dessus du niveau des eaux en été. « Cette année », dit le compte rendu de l'assemblée que nous venons de citer [42], « on a donné pour Nuñomoral 1.500 pesetas, afin de construire une digue à la rivière qui menaçait de détruire l'église et le quartier sud de ce village. »

Le 13 septembre 1920, il y a eu une terrible inondation à Horcajo; l'eau a atteint 1 m. 50 dans la maison du curé; une autre inondation eut lieu en juin, une autre en hiver; ce curé en a vu quatre en sept ans et demi, mais aucune aussi haute que la première citée. Un ouragan arracha 5.000 pins en mars 1921.

Le *Diario de Cáceres* du 5 avril 1922 rapporte que Don Florentino (qui n'est pas nommé), curé de Rio Malo de Abajo, étant allé pour un enterrement à Cabaloria et revenant de nuit, faillit se noyer dans l'Alagón et perdit ses ornements sacerdotaux. (*Correspondance de Ladrillar* en date du 23 mars.)

Mais ce n'est sans doute pas dans sa phase de violence que l'inégalité du régime des eaux est le plus à redouter. Ponz notait déjà [43] qu'une partie des vallées des Batuecas est à sec pendant la saison chaude. Trop souvent aussi, les flaques d'eau laissées par les crues ne se dessèchent pas complètement, mais croupissent; Ponz [44] signale les *charcos verdes* (les mares vertes), de la vallée des Batuecas, aux merveilleuses couleurs irisées. Ailleurs, c'est le cours même de la rivière, trop pauvre et ralentie, qui se transforme en un chapelet de mares reliées par un faible courant, impuissant à les réveiller; là les couleuvres nagent dans la tiédeur malsaine ou guettent les grenouilles, et les moustiques se multiplient. Le paludisme sévit ainsi sur toutes les Jurdes basses, renforçant la barrière qui sépare les Jurdes hautes du reste du monde [45].

§ 22. — Il est d'ailleurs frappant de constater, sur la carte, que si les « chemins qui marchent » vont tous, à las Jurdes, à la vallée de l'Alagón, cette vallée n'a rien d'un rendez-vous : sur la rive ouest, du côté de las Jurdes, on ne trouve pas un seul village ni hameau; sur la rive est, on ne trouve que les pauvres villages de Cabaloria et de Martinebron qui sont sans communications avec las Hurdes, mais que l'on peut toutefois rattacher à las Jurdes, parce qu'ils ne participent pas à la vie de l'extérieur; il faut des-

41. V. Esperanza de las Hurdes, *Junta general del año*, 1911, p. 3.
42. P. 21.
43. VII, 191.
44. VII, 188.
45. V. le chap. VIII de la IIe partie, sur l'état sanitaire de las Jurdes.

cendre au sud de Martinebron plus de 15 km. et laisser bien en arrière vers l'ouest la haute barrière de la sierra de Altamira, que prolongent vers l'Alagón celles de Castillejo et de las Vaquerizas, pour rencontrer un centre de quelque importance, le très pittoresque village de Granadilla, qui fut longtemps la capitale judiciaire de tout le pays. L'Alagón est une rivière au débit abondant, qui, loin d'unir les pays de ses deux rives, les sépare nettement; il est en somme plus difficile à l'homme de traverser l'Alagón que de franchir les crêtes qui défendent le pays au nord et à l'ouest; l'hydrographie scelle ainsi l'isolement imposé à las Jurdes par la topographie, et nulle part le pays n'est mieux fermé que du côté où les pentes de ses montagnes et de ses rivières l'invitaient à se rattacher au monde.

VI. Ressources et productions naturelles. — § 23. — Les difficultés que les conditions physiques jusqu'ici étudiées opposent à la pénétration et à l'habitation humaines à las Jurdes seraient assez faciles à vaincre si d'importantes ressources les faisaient mépriser. C'est donc une question capitale pour nous que celle des ressources naturelles du pays.

a) *Ressources minérales.* — § 24. — Nous savons que la composition géologique de las Jurdes est peu variée. Dans plus d'un cas la nature des eaux révèle les différences des terrains où elles prennent les sources. Il y a quelques années, les religieux qui habitaient le couvent des Batuecas avaient observé que l'eau du rio de las Batuecas permettait de révéler les plaques photographiques tandis que les eaux de son premier affluent en aval du couvent ne le permettaient pas. Les habitants d'Ovejuela remarquent, au premier confluent qui se trouve en aval du Chorrituero, que les eaux des deux ruisseaux n'ont ni le même goût ni la même densité. L'eau de l'arroyo del Cabril « pesa menos » que l'eau de l'arroyo Zarzuela; et l'on précise « lo menos dos onzas al kilo » (entendez : *litro*). Un des rios cités par Bide a mérité le nom de rio de la Buena Agua [46].

Le pays a peu d'argile, mais il a surtout du schiste, de la *pizarra*. Immédiatement à l'est de la cascade de la Meancera, et presque à l'altitude de l'origine de la cascade, les plaques de schiste sont particulièrement belles et faciles à séparer les unes des autres. Partout les matériaux surabondent pour la construction de murs et de maisons rudimentaires en pierres sèches.

On a parfois cru, sans doute parce que le pays était peu exploré, qu'il devait avoir en réserve de grandes richesses minières.

46. Bide, p. 36.

Les habitants eux-mêmes l'imaginent volontiers. Dans nos premiers voyages, ils ne s'inclinaient que par politesse devant l'affirmation que nous venions pour voir le pays et pour l'étudier; on nous considérait comme un prospecteur de mines.

Bide signale que l'on extrait un peu d'or des sables arrachés par les torrents aux montagnes abruptes de Ladrillar, de Casares et de Camino Morisco. « Dans ces sables on rencontre quelques pépites d'or et il vient des villages d'Estremadoure, de Monte Hermoso en particulier, des femmes qui s'emploient exclusivement au lavage de ces sables, tirant de ce travail un salaire moyen de 2 pesetas à 2 p. 50. Au temps des Romains, on creusa de nombreuses galeries, aujourd'hui éboulées, qui étaient les bouches d'autant de mines pour l'extraction de l'or [47]. » Il se mêle peut-être un peu de légende à ces mines d'or du temps des Romains. Pour nous, nous n'avons vu nulle part de femmes occupées au lavage de sables aurifères.

Madoz, qui n'a pas vu lui-même le pays, mais qui, dans son *Diccionario Geográfico-Estadístico-Histórico de España y sus provincias de Ultramar*, donne (t. IX, p. 360-363) quelques renseignements intéressants sur las Jurdes, s'est fait illusion sur les ressources minérales du pays : « Dans les granits on trouve incrustées différentes pierres précieuses, comme le schorl [48], l'opale, le grenat, l'émeraude et d'autres... les mines d'or doivent, elles aussi, avoir une certaine importance, puisque toutes les rivières et ruisseaux de ce pays entraînent beaucoup de pépites et de sable de ce métal; il y a aussi du fer et du cuivre, si l'on en juge par les riches échantillons de ces deux métaux que l'on rencontre partout. » Tout cela est fort exagéré. Santibañez [49] est plus prudent. « Les plaines fluviales du rio Jurdano furent... occupées par les Romains qui possédèrent le Fragoso, petit fort situé sur l'une de ses principales hauteurs, près du hameau actuel de Fragosa et non loin du Gasco. Ils profitèrent aussi de la mine de sierra Robledo qui produisait le métal (?) en abondance, si l'on en juge par les restes des fonderies, et celle de Ladrillar non loin de la précédente, et comme elle aujourd'hui abandonnée. La mine de sierra Robledo, à notre avis du moins, est à l'origine des mille trésors dont on rêve comme existant près de Fragoso... Certains indices donnent à croire que les Arabes aussi ont exploité ces mines... » Le correspondant qui a fourni à Ponz ses renseignements sur ce pays était

47. Bide, 43-44. Copié dans le rapport présenté au Congrès de 1907, p. 51, par le Dr Pulido.

48. *Chorlo;* les dictionnaires donnent schorl ou basalte; chorlo rojo : titanite. Le renseignement de Madoz est évidemment vague; et la présence du basalte n'est pas certaine.

49. P. 739.

plus prudent encore. « On appelle, dit-il [50], sierra de Gata la Cordillère qui se prolonge depuis le désert de los Angeles jusque dans le territoire du Portugal. Dans une de ses parties les plus élevées, qu'on appelle Descargamaria, on rencontre, m'ont assuré certains religieux, des excavations qui semblent être des excavations de mines, car elles vont sans ordre dans leur direction, les unes plus courtes, les autres plus prolongées. Mon opinion est que ces excavations ont été des tailleries de pierres et que le nom de Gata est une corruption de ágata, donné en raison des pierres de cette espèce que l'on dut rencontrer là [51].»

Je questionnai l'aubergiste du Pino sur les mines ou carrières de la sierra de los Angeles : il me considéra du haut en bas et, avec un sourire, il me dit : « Alors, vous êtes aussi jobard que les écervelés qui sont venus, il n'y a pas longtemps, chercher des mines dans ces sierras. Ici, mon cher Monsieur, reprit le tío Bernardo Martin (c'était le nom de l'aubergiste), il n'y a pas d'autres mines que de travailler, manger (peu) et dépenser peu, et c'est ce que j'ai déclaré aux deux susdits phénomènes; ils avaient beau m'assurer qu'ils avaient trouvé la mine de fer et que nous nous enrichirions tous; au bout du compte, après avoir bien abîmé les bons vêtements et les bas de soie qu'ils portaient, ils s'en retournèrent chez eux, après avoir reconnu qu'ils s'étaient enferrés, et moi je restai chez moi sans m'être fatigué [52]. »

En somme, la principale ressource minérale du pays, c'est un peu de terre, beaucoup d'eaux et encore plus de schiste. L'eau est utilisable pour les besoins de la vie humaine; il est possible aussi que certaines sources aient des propriétés médicinales (on croit l'avoir observé aux Batuecas); mais, en revanche, il est probable que la qualité des eaux des Jurdes hautes est la cause de la diffusion considérable du goitre. Ces eaux sont utilisables et déjà très utilisées pour l'irrigation; enfin elles fournissent à quelques moulins (à huile) la force motrice, mais pour la force motrice elles pourraient être bien mieux utilisées.

b) *Productions végétales.* — § 25. — La végétation naturelle de las Jurdes est fonction à la fois du sol et du climat de ce pays. Pour le climat, nous l'avons vu, las Jurdes se trouvent à la rencontre des influences méditerranéennes et des influences atlantiques, des influences du nord pluvieux et du sud aride. Il en

50. Ponz, t. VII, p. 200-201.

51. Que l'on *dut* rencontrer là; l'hypothèse et l'étymologie sont fragiles. Noter l'accentuation de ágata.

52. Nous ne pouvons traduire exactement le calembour du brave aubergiste... « aseguraron haber encontrado la mina del *hierro*... » et « conocido su *yerro* » (erreur).

résulte dans la monotonie de cette végétation (monotonie imposée par la géologie) une sorte de dualité.

Sur les flancs des montagnes du pays et sur les hauts plateaux eux-mêmes s'étend un vaste tapis de bruyères et de cistes. Cette végétation est drue, surtout dans les ravins et au bord des ruisseaux, mais elle reste vraiment un tapis et elle s'accompagne rarement de formes arborescentes spontanées. C'est que, en effet, ce pays, s'il a beaucoup d'eau, a peu de terre, et une terre pauvre en éléments nourriciers; au fur et à mesure que la décomposition des roches forme un peu de terre meuble presque partout cette terre est entraînée par les ruisseaux et par les eaux sauvages.

§ 26. — Il importe, d'ailleurs, de distinguer nettement ici les Batuecas du pays de las Jurdes. La végétation des Batuecas est exubérante; et nous ne parlons pas ici des essences très variées que les Carmes ont introduites dans leur domaine, mais bien de la végétation spontanée, qui constitue en maint endroit d'impénétrables fourrés. Non seulement la végétation arborescente ne manque pas, mais on dirait que toute la végétation, dès qu'elle est tant soit peu ligneuse, tend à devenir arborescente; aux bords du rio de las Batuecas, les bruyères blanches et rouges atteignent 3 et 4 m. de hauteur; l'arbousier se développe avec ampleur et son feuillage lourd et dense offre aux ouragans une prise facile; les arbousiers géants renversés en travers des sentiers de montagnes montrent leurs paquets de racines trop courtes qui n'ont pu s'enfoncer assez profondément dans le roc pour résister aux poussées de la tempête dans l'immense ramure de l'arbre. Le genévrier atteint la dimension des sapins. Quant au chêne-vert, sans prendre des proportions extraordinaires, il s'accroche aux pentes les plus raides, constituées uniquement par des écroulements de pierre, qu'il semble seul retenir. « Il s'accommode, dit M. M. Sorre, des sols calcaires les moins propres à la végétation forestière. Il y règne en maître, parce que les autres arbres sont moins robustes... Il est le seul arbre qui ne fasse pas d'humus et puisse s'en passer [53]. »

§ 27. — La végétation de las Jurdes, au contraire, est essentiellement constituée par le *matorral*. « La formation du matorral, association végétale ouverte, composée de plantes ligneuses ou semi-ligneuses plus ou moins hautes, de familles indépendantes et éloignées, mais toutes soumises à une physionomie uniforme, qui tient à des causes édaphiques, est peut-être l'association la plus

53. M. Sorre, *Les Pyrénées méditerranéennes*, Paris, Colin, 1913, p. 147.

essentielle, la plus propre au paysage péninsulaire, produit direct, et toujours significatif, de l'aridité du climat. La vivacité du contraste qu'il y a entre le bois et la prairie du nord, d'un côté, et le bois méditerranéen, de l'autre, se retrouve, non moins claire et patente, quand on compare entre eux le matorral septentrional et celui de la Méditerranée.

» La physionomie du bois et du matorral méditerranéens, qui revêtent l'empire aride de la Péninsule, a pour trait caractéristique la présence des feuillages persistants... Le chêne-vert, le chêne-liège, les arbres typiques, rudes, secs, ont des feuilles persistantes, d'un vert de gris éteint qui parfois tire sur le noir, et sont dures, piquantes, brillantes, arides, constituées pour supporter l'extrême sécheresse et pour résister à la périodique et inévitable sécheresse de l'été, phénomène qui caractérise le climat et qui s'accompagne d'une grande intensité lumineuse de l'atmosphère cristalline et transparente.

» Avec ces arbres, quelques arbustes, tantôt groupés à part, et c'est le cas général, tantôt intercalés entre les arbres, forment des associations végétales : lauriers, arbousiers, lentisques, térébinthes, lauriers-roses, cistes, qui ont également des feuilles persistantes.

» Peut-être, si caractéristiques qu'ils soient, ce ne sont pas les arbres qui expriment et caractérisent l'unité végétale de cet ensemble. Le matorral, composé de buissons et de plantes ligneuses et subligneuses, isolées les unes des autres dans leur claire formation ouverte, est l'expression d'une ample communauté xérophyte de plantes qui, procédant de familles botaniques diverses, prennent une physionomie commune sous l'influence du climat qui agit à la fois sur toutes. C'est ainsi que l'unité géographique *matorral* nous apparaît comme un élément incorporé à la réalité et à l'esprit de l'aride paysage péninsulaire, à tel point que nous ne pouvons l'abstraire d'aucune image que nous nous en formions intérieurement. Le thym, le romarin, la sauge, le hechas (*cantueso*, sorte de lavande), la lavande (*espliego*), les cistes, les bruyères, les genêts, les ajoncs, le chêne-kermès, au feuillage réduit et toujours vert, forment ces ensembles parfois exclusifs que le langage populaire désigne sous les vocables collectifs de *tomillar*, de *romeral*, de *retamar*, d'*esplegar*, de *jaral*, etc. Les plantes à bulbe, à rhizome, à racines charnues, adaptation xérophyte originale, sont très abondantes.

» Il est intéressant de faire observer que, bien que la Péninsule soit orientée vers l'Atlantique, la végétation méditerranéenne s'avance très loin vers l'Occident et dépasse même les rebords du pli monoclinal. Le Bierzo, entre la Galice et la plaine de León,

est, sous ce rapport, une véritable zone d'atténuation et de transition où l'on perçoit encore l'influence méditerranéenne [54]. »

§ 28. — Laissons tout de suite de côté les arbres, que l'éminent géographe espagnol n'abandonne qu'au milieu de sa description, et supprimons un petit nombre des plantes citées, en particulier de laurier-rose; il nous restera alors une description exacte de cette avancée de la végétation méditerranéenne dans ce coin de péninsule qui est si proche de l'Atlantique, mais qui, nous l'avons vu, s'ouvre mieux aux vents de l'est qu'à ceux de l'ouest. En réalité, deux espèces ici dominent tout : ce sont les bruyères et les cistes; à vouloir faire une énumération trop complète des espèces végétales de las Jurdes, on risque de donner une idée inexacte du pays; le lecteur de la brochure citée de M. Santiago Pérez Argemi risque ainsi de ne pas se représenter la grandiose monotonie de las Jurdes. « Nous donnons ici, dit le distingué *ingeniero de montes*, l'indication des espèces que, au cours de nos visites, nous avons observées dans la région Jurde :

Alnus glutinosa Gaertn. : aliso (Alisier);
Arbutus Unedo L. : madroño (Arbousier);
Castanea vulgaris Lam. : castaño (Châtaignier);
Cistus ladaniferus L. : jara (Ciste);
Erica australis L. : brezo negro (Bruyère rouge);
Erica arborea L. : brezo blanco (Bruyère blanche);
Ilex aquifolium L. : acebo (Houx);
Lonicera implexa Ait. : madreselva (Chèvrefeuille);
Pinus pinaster Sol. : pino negral (Pin noir);
Pistacia lentiscus L. : lentisco (Lentisque);
Populus nigra L. : chopo (Peuplier noir);
Quercus Ilex L. : carrasca (Chêne-vert);
Quercus sessiliflora Sal. : roble (Chêne-rouvre);
Quercus Suber L. : alcornoque (Chêne-liège);
Rubus discolor W. N. : zarza (Ronce);
Sorbus latifolia Pers. : mostajo (Sorte de laurier);
Sorbus aucuparia L. : serval (Sorbier).

» Parmi les espèces énumérées, continue M. Pérez Argemi, les plus abondantes sont le pin, le chêne-vert et le chêne-liège, mais nous pouvons affirmer que la presque totalité des monts de las Jurdes a été constituée et doit être à nouveau constituée par le pin [55]. »

54. Dantin Cereceda, *Ensayo...*, I, p. 192-193.
55. Au chapitre VI de la brochure citée.

En réalité, l'auteur n'a pas cherché à distinguer ici la végétation spontanée de la végétation qui a suivi la colonisation humaine, et, en outre, son tableau de la végétation de las Jurdes est embelli par un double mirage : celui des Batuecas et celui de la région du Pino Franqueado.

Or, si le chêne-liège est abondant aux Batuecas, il est plutôt rare à las Jurdes; et s'il y a beaucoup de pins dans la région du Pino Franqueado, de Horcajo, et aussi de Cambroncino, qui n'est pas la partie la plus typique de las Jurdes, il n'y en a pas dans le cœur du pays, dans la vallée centrale, et les quelques beaux pins-parasols qui mettent une note verte relativement claire dans les feuillages sombres ou gris des Batuecas ne sont pas de la même espèce que ceux du sud du pays.

Le chêne-vert existe et forme même quelques bois, mais ces bouquets de bois sont dispersés, tandis que sous sa forme buissonneuse il est beaucoup plus abondant; c'est la *carrasca;* on dit d'ailleurs plutôt *carrasco* dans le pays, et l'abondance de cette forme végétale se traduit dans la nomenclature; il y a une sierra del Carrascal qui se détache vers le sud du lomo del Cordón.

L'alisier est sans importance; l'arbousier est assez abondant, plus encore aux Batuecas qu'à las Jurdes, mais à las Jurdes même, il y a des ravins, plus riches de terre et d'humidité que le large flanc des montagnes, où brillent de larges masses de son feuillage d'un vert profond. Le houx est très rare sauf aux Batuecas où il reste d'ailleurs sans importance; le chèvrefeuille se trouve çà et là, mais on ne peut pas dire qu'il entre pour quelque chose dans la physionomie du pays : on peut en dire à peu près autant de l'aulne (il y en a aux abords du couvent des Batuecas), du peuplier (il y en a quelques-uns aux environs de Rio Malo de Abajo), du chêne-rouvre (il y en a de très beaux aux Batuecas), mais il ne nous souvient pas d'en avoir vu à las Jurdes. Le *mostajo* (bergeron) est beaucoup plus caractéristique des Batuecas que de las Jurdes. Le mûrier-ronce se trouve souvent au bord des chemins, mais il ne couvre pas de vastes étendues de terrain.

§ 29. — Une sorte de plantes mérite toutefois d'être mentionnée comme caractéristique de ce pays (et de beaucoup d'autres pays d'Espagne) : ce sont les plantes aromatiques.

« Le matorral comprend, en effet, essentiellement des représentants des espèces suivantes : Labiées, cistacées, légumineuses, éricacées, composées. Or, parmi ces espèces, les plantes aromatiques sont très nombreuses. Les labiées forment une partie essentielle du *matorral. Tomillares, esplegares, romerales*, etc., sont les vocables populaires qui désignent leurs vastes associations... Le *tomil-*

lar peut paraître formé exclusivement par des thyms (*Thymus hirtus* Wild. Th. Zygis L. : tomillo aceitunero o salsero (thym des olives ou des sauces); *Th. vulgaris* L. : el tomillo (thym), tomello des Valenciens et farigola des Catalans; *Th. Mastichina* L. : mejorana, almoradus (ou almoraduj ou sandalo, tous ces termes désignant la marjolaine) abondante dans toute l'Espagne aride, mais plus particulièrement dans la moitié méridionale, ou encore en association avec d'autres labiées...

» L'*esplegar*, le *cantuesar* (terres de lavandes) portent d'importantes sociétés végétales...

» Les légumineuses, principalement celles qui ont le facies xérophyte, interviennent largement dans la composition du matorral de la partie aride de notre pays... »

Mais, parmi les papilionacées, rien d'aussi typique que le groupe naturel des génistées. L'auteur en cite de nombreuses variétés, mais il n'en est guère que deux représentées largement dans la région qui nous occupe, le genêt à balai au feuillage bien vert et aux fleurs jaune d'or, et le genêt au feuillage gris azuré et aux fleurs blanches, plus petites que les fleurs de l'espèce précédente.

Les éricacées sont des espèces essentielles à la composition du *matorral* aride péninsulaire. La bruyère à balai (*Erica scoparia* L.) dans la région basse et sur la montagne, la bruyère blanche ou castillane (qu'on appelle encore urz ou urce [*Erica arborea* L.]) qui forme des touffes hautes de 2 à 3 m., la petite bruyère, *brecina* ou *perrita* (exactement la petite chienne) de la submeseta méridionale sont les espèces les plus caractéristiques.

Nous retrouverons les diverses espèces de bruyères du pays Jurde, lorsque nous aurons à parler de l'élevage des abeilles.

Parmi les composées, M. Dantin Cereceda cite les immortelles jaunes, les œillets sauvages et plusieurs autres qui ne sont pas représentées dans notre région.

Les thyméléacées sont typiques et fréquentes... et particulièrement le *torvisco*, *torovisco* ou *matapollo* (garon, sainbois, malherbe [*Daphne Gnidium* L.]) qui est assez abondant au pays jurde où sa malfaisance est connue; le mot matapollo signifie : tue-poulet; il n'est pas usité d'ailleurs dans cette région où nous n'avons entendu que le nom de torvisco. Les térébinthacées sont représentées par le lentisque, lentisco ou charneca (le premier terme seul usité au pays jurde) (*Pistacia lentiscus*)...

Après avoir éliminé de cette description toutes les plantes qui n'apparaissent que rarement ou n'apparaissent pas du tout dans le pays que nous étudions, il nous reste à signaler celle qui avec la bruyère compose presque tout le tissu de son tapis végétal : le ciste.

§ 30. — « Le *jaral* (ciste se dit *jara*), qui est la société végétale la plus typique de l'Espagne, a son habitat propre dans la submeseta méridionale... où il occupe des étendues énormes.

» La ligne isonèphe qui sépare l'Espagne nuageuse de l'Espagne lumineuse aux transparences cristallines représente en même temps la limite septentrionale de l'extension des *jarales* en Espagne. Toute la partie de la Péninsule qui s'étend au sud, au sud-est et à l'est de cette ligne est précisément l'empire des cistes. » C'est ici que nous pouvons remarquer combien le pays jurde représente une avancée de la végétation méridionale et méditerranénne vers le nord et surtout vers l'Océan.

« Le jaral est principalement constitué par une ou plusieurs variétés de cistes, tantôt associées entre elles (*Cistus ladaniferus*, *C. monspeliensis*, *C. laurifolius*, *albidus*, *C. crispus*, *C. salviaefolius*, *C. populifolius*), tantôt associées à d'autres buissons (genêt épineux, genêt à balai, lentisque, arbousier, lavandes)... »

En réalité, deux de ces espèces seulement ont de l'importance à las Jurdes : importance limitée pour la jagarse (Cistus monspeliensis) (juaguarzo; on dit dans le pays chaguarzo), importance énorme pour le ciste commun ou ciste noir (*Cistus ladaniferus* L.) Les grandes fleurs blanches, au cœur taché de pourpre, du ciste ladanifère mettent au printemps une austère gaîté dans les aridités montagneuses du pays, mais ce qui est plus typique encore, c'est la pénétrante et forte odeur que la chaleur de l'été fait suinter de ses feuilles avec une huile subtile. Il y a en Andalousie une industrie qui extrait du ciste les éléments des parfums d'encens et de myrrhe et un fixatif pour les parfums en général. Pendant tout l'été le pays de las Jurdes exhale une immense et rude odeur d'encens, qui domine toutes les autres odeurs; au printemps, le fond des vallées est rempli par une délicieuse odeur de bruyères, dans le reste de l'année il n'y a, sans doute, que les abeilles qui perçoivent cette odeur. En somme, on peut dire qu'un aveugle (et les aveugles sont relativement nombreux dans le pays) peut avoir une idée simple et exacte de sa végétation spontanée.

§ 31. Ajoutons à ce tableau de la végétation de las Jurdes, plus peut-être pour leur effet décoratif que pour leur importance réelle, sans parler des pâquerettes, des violettes, des pois de senteur, de la bourrache, du bouillon-blanc (*gordilobo*), les asphodèles, plantes à bulbe dont le printemps fait jaillir partout les belles gerbes de feuilles. Le nom savant d'*asfodela* n'est pas usité dans le pays; on emploie celui de *gamón*.

Quelques graminées ont un peu plus d'utilité. Il y a au-dessus de Casares, quand nous passons en 1922, un champ plein de *cea-*

cina, herbe très fine qui sert à épousseter : on l'appelle aussi *cosquilina* à la Alberca.

Les champignons ne sont abondants qu'aux Batuecas; de même les mousses et les lichens, qui sur les chênes-verts bien développés, en aval du couvent, avant la Cuchilleja, atteignent un développement extraordinaire, et couvrent ces arbres, tronc et branches, d'une véritable gaine. Sur la tige ligneuse des grandes bruyères des Batuecas se développe souvent une sorte de mousse noire comme du charbon et qui brûle à la façon de l'amadou.

Il reste enfin à mentionner les fougères, qui forment de véritables champs dans plusieurs parties du fond des vallées de las Jurdes. Sans former de ces champs d'où elles excluent toute autre végétation, elles sont encore abondantes aux Batuecas, où, en dehors de la fougère commune, on trouve, dans les anfractuosités humides des rochers, diverses espèces de capillaires.

En quelques endroits des Batuecas, derniers témoins d'époques lointaines, apparaissent de rares touffes de la magnifique osmonde royale, qui semblent accuser encore le caractère préhistorique de ce pays.

c) *La vie animale.* — § 32. — Il serait impropre de parler de « productions » animales spontanées dans un pays où les principaux animaux et les plus caractéristiques sont des animaux de proie ou des animaux nuisibles. L'idée de tels animaux contraste avec l'idée de production; au surplus, les animaux nuisibles eux-mêmes, à l'exception des insectes, que la végétation du pays suffit à nourrir, ne peuvent pas être très nombreux, faute de moyens de subsistance.

Voici ce que dit Ponz à ce propos [56] :

« Comme les sierras sont si hautes, elles ont comme contre-forts différentes collines, d'un dessin compliqué, qui sont le repaire et le refuge de toutes sortes d'oiseaux de rapine. Ces halliers donnent également repaire au gros gibier (le mot espagnol *venado* désigne plus spécialement le cerf, aujourd'hui du moins), aux sangliers, aux loups, aux renards, aux fouines, aux civettes, etc. Les lièvres et les lapins ne semblent pas y exister, soit par manque de leur nourriture, que la terre ne produit absolument pas, sauf dans le fond des vallées, soit à cause de certaines grosses couleuvres appelées *bastardos*, dont il y a abondance, et qui les chassent.

» Quant aux vipères, il en est à foison, et même on assure qu'il

56. Il est vrai qu'il le dit des Batuecas, mais pour la faune, las Batuecas et las Jurdes ne doivent pas être distinguées comme elles le sont pour la flore, car les animaux sont mobiles, et ceux mêmes qui se cachent dans les frondaisons des Batuecas comme dans leur meilleur refuge en sortent pour chercher leur nourriture à las Jurdes et au delà.

existe d'autres reptiles assez semblables à elles mais plus gros et qui bondissent avec une grande rapidité... »

Ponz semble accorder ici quelque crédit à des légendes, qui subsistent au moins en Andalousie.

« En dépit de l'abondance des animaux nuisibles, continue Ponz (ou plutôt son correspondant), et l'on peut en ajouter d'inconnus à la liste donnée, on dit que, ni au couvent ni dans le domaine attenant, ces animaux n'ont fait de mal à personne en cent soixante-quatorze années, qui ont passé depuis la fondation, alors qu'il est arrivé plus d'un malheur en dehors de cette enceinte; s'il en était bien ainsi, il ne serait nullement absurde de l'attribuer à la sainteté des habitants du couvent. »

Sans contester cette dernière explication, on doit remarquer que la grande muraille qui entoure le domaine des Batuecas (travail admirable, ce mur épais, et de 2 m. de hauteur environ, entoure le vaste domaine en épousant les pentes les plus abruptes), a été exécutée précisément pour empêcher les sangliers de ravager les cultures de la huerta et des loups de venir manger les chèvres du couvent. Aujourd'hui, dans les pierres écroulées des ruines du couvent, les couleuvres sont plus nombreuses que jamais, et, dans la vallée, il y a des vipères [57].

Les vipères sont certainement moins abondantes à las Jurdes.

§ 33. — Beaucoup plus réellement nuisibles sont les sangliers, qui ravagent les pauvres cultures du pays et principalement les pommes de terre et le maïs. C'est peut-être l'abondance de ces animaux qui a fait chercher au nom de las Jurdes une étymologie selon laquelle ce nom désignerait les sangliers.

Les sangliers, qui trouvent d'assez sûrs repaires dans les Batuecas et dans les parties boisées, ou de matorral épais, de las Jurdes, sortent de cette région pour trouver un indispensable supplément de nourriture dans la campagne de la Alberca ou dans la plaine de Plasencia. Les sangliers ont leurs repaires aux Batuecas et ils se répandent dans le reste du pays. Les loups ont leurs repaires dans la région de Monsagro et à la meseta del Francés (sorte de promontoire montagneux à l'extrémité de la sierra de Francia); de là ils vont loin.

D'après les gens du pays, l'abondance des sangliers paraît s'accompagner d'une diminution du nombre des loups. Ces derniers

57. Quand nous avons visité le couvent en novembre 1924, il y avait un jeune chien qui était en passe de mourir par suite de la morsure d'une vipère, et l'un des métayers du couvent avait tué trois vipères en une matinée récente. On peut toutefois faire de longues promenades dans la vallée sans en voir une seule. Le passage de Ponz est au t. VII, p. 189-190.

animaux ont été et sont encore assez nombreux, la nomenclature elle-même l'indique (Arrolobos; el paso del Lobo, col situé immédiatement au sud du sommet de la peña de Francia, c'est-à-dire du côté de las Jurdes). Ici encore la légende a brodé sur la réalité, et quelques naïfs ont cru à l'existence d'un homme-loup au pays de las Jurdes. Peut-être la légende (récente) s'explique-t-elle par une interprétation inintelligente des histoires racontées sur Juan Bravo, le tueur de loups qui habitait à las Mestas et qui (on nous l'a certifié dans le pays où il est mort il y a très peu d'années) imitait le hurlement des loups avec tant de perfection, qu'il trompait ces animaux. Juan Bravo avait pour spécialité non de rechercher et d'attaquer les loups adultes, mais d'étrangler les louveteaux. Il aurait ainsi détruit quelque deux cents loups dans son existence[58].

§ 34. — Ce sont encore des animaux nuisibles que les renards et les belettes. Nuisibles aussi pour les cultures, mais du moins susceptibles de fournir une compensation aux chasseurs, sont les cervidés (venados, corzas) abondants surtout aux Batuecas, mais aussi dans les parties boisées de las Jurdes et particulièrement au voisinage de régions plus riches, à l'est dans la sierra del Castillo, à l'ouest aux abords de la sierra de Gata proprement dite.

Les peintures préhistoriques des Batuecas fournissent quelques renseignements sur ces animaux et sur d'autres, mais nous ne savons pas malheureusement, quel était le rayon d'observation des hommes qui ont fait ces peintures.

Nous n'avons pas vu de lièvres; mais, contrairement à ce que dit le correspondant de Ponz, il y a des lapins, un peu partout, à las Jurdes. C'est encore un animal nuisible qui fournit aux chasseurs une faible compensation des dégâts qu'il inflige aux agriculteurs.

Les perdrix rouges et les perdrix grises, celles-ci beaucoup moins nombreuses, sont représentées dans les parties du pays où quelques cultures sont possibles. Une partie des redevances que les gens du pays payaient autrefois au duc d'Albe ou aux gens de la Alberca consistaient en « paires de perdrix » [59].

58. On trouvera dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 91 et suiv. et 114 et suiv., une typique histoire de loups, sous le titre *El bichu*. On ne nomme pas, en effet, le loup; on le désigne comme « l'animal » (*el bicho*) ou comme on dit en Estrémadoure, *el bichu*. Il y a là sans doute un indice de superstition; c'est ainsi que, en diverses régions et spécialement en Andalousie, il ne faut pas nommer le renard. Il y a peut-être aussi un indice de l'importance du rôle du loup dans ce pays de las Jurdes.

Les pèlerins de Santiago avaient remarqué que les Basques étaient « habiles à imiter le cri du loup ou de la chouette ». V. Fita, *Codex de Compostelle*. Paris, 1882, in-12. Cité par Mâle, *La sculpture religieuse en France au XIII^e siècle*, p. 383.

59. V., par exemple, le document publié dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 39 et suiv., document qui date de la première moitié du XVI^e siècle.

§ 35. — Mais plus caractéristiques du pays comme oiseaux sont les oiseaux pillards ou nuisibles et spécialement les petits et grands rapaces. Il y a de nombreuses pies et pics-épeiches, des corbeaux; comme oiseaux migrateurs, les geais et surtout les guêpiers, très nuisibles ceux-ci puisqu'ils font la guerre aux abeilles, qui sont une des rares richesses du pays.

Les éperviers, les aigles, et surtout les vautours, sont nombreux, mais leur malfaisance est limitée par la pauvreté du pays; puissants voiliers, à grand rayon d'action, ils ont leurs aires dans les parties les plus désoléés de cette région et en particulier dans les escarpements ruiniformes et abrupts des Batuecas, où nous avons déjà signalé la « Corniche aux vautours » (*risco buitrero*), mais ils s'élancent de là le matin pour chercher leur proie dans les pays plus riches des alentours.

§ 36. — En revanche, les petits oiseaux, si souvent utiles, ne sont pas nombreux, comme l'abondance des eaux courantes, auprès desquelles poussent les arbres, pourrait le faire croire; nous avons vu des alouettes, des mésanges, des bergeronnettes. etc. « Des milliers d'oiseaux de toute espèce, quelques-uns aux couleurs aussi brillantes que celles des oiseaux d'Amérique, animaient le paysage splendide qu'ils traversaient d'un vol rapide de tous côtés, remplissant l'air de leurs cris joyeux, de leurs chants et de leurs gazouillements... [60]» Même pour les Batuecas, auxquelles il s'applique, ce texte est exagéré. L'auteur cite en note le pico-barreno, (mot à mot : bec perforant), le martin-pêcheur, le loriot, le guêpier, le rouge-gorge, tous oiseaux très beaux, en effet, surtout le guêpier, mais dont les cris joyeux n'animent guère le silence des montagnes ni la rumeur constante de la rivière. Les merles, et, à l'automne, les grives, font un peu plus de bruit.

§ 37. — On trouve des grenouilles dans les parties ralenties des cours d'eau, c'est-à-dire principalement dans les Jurdes basses. Comme lézards, le lézard gris des murailles, le lézard des souches, le lézard vert, sont assez abondants, surtout les deux premières espèces; il faut mentionner spécialement le jekko, qui, au printemps, guette les abeilles encore engourdies quand elles commencent à sortir de la ruche et les happe au passage.

Nous avons déjà signalé les vipères, dont les habitants distinguent deux espèces, une petite (vibora) et une grande (viboreño).

60. El valle de Batuecas, par J. Vazquez de Parga, dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 82. Il est vrai que l'auteur reproduit une description ancienne d'une époque où les essences végétales étaient plus variées qu'aujourd'hui et pouvaient nourrir toutes espèces animales.

Il y a aussi diverses espèces de couleuvres, dont la grande espèce signalée par le correspondant de Ponz sous le nom de *bastardo*. Ce mot désigne aussi le boa, quoique ce dernier terme existe aussi; il ne faudrait pas pour cela exagérer la taille du bastardo, qui ne dépasse pas 2 m.

§ 38. — Les rivières sont assez poissonneuses, mais les habitants ne distinguent du commun des poissons que les tanches (*tencas*) et les truites (*truchas*). La pêche est surtout importante dans l'Alagón, et dans le rio Ladrillar, aux abords de Rio Malo de Abajo. « Ces deux rivières et les bras qu'elles forment », dit Santibañez en parlant du rio de Ladrillar et de l'Alagón, « nourrissent d'excellentes truites, des anguilles, des barbeaux et d'autres poissons qui sont parmi ce qu'il y a de plus fin et de plus délicat en Espagne et elles sont, comme le rio de los Angeles et le rio Esperaban, d'une pêche très abondante[61]. »

§ 39. — Si las Jurdes sont, en général, un pays trop pauvre pour nourrir beaucoup de grands animaux, les insectes peuvent y prospérer. On y trouve en grande quantité et en grande variété les diptères, les orthoptères et surtout les coléoptères. Parmi les lépidoptères signalons le beau *Charaxes Jasius*, dont la chenille vit sur l'arbousier.

Si les lépidoptères sont moins nombreux que les coléoptères, ils sont assez variés pour révéler les influences diverses qui se rencontrent et se heurtent dans ce pays. L'entomologiste Ambrosio Fernandez, dans une excursion racontée dans le *Debate* du 4 mai 1923, aperçut dans un champ de fougères, au pied de la peña de Francia, un lépidoptère qui était peut-être la *Lycaena Bejarensis*, découverte par Chapman dans les environs de Béjar; il captura le lendemain un spécimen de ce papillon et également le *Chrysophanus virgaaureae*, « le papillon rouge-doré le plus brillant du monde entier », dit une publication professionnelle allemande, espèce commune en Aragon et dans les montagnes des Asturies et de Léon et extrêmement rare en Castille.

L'auteur note l'abondance des *Lycaena* et signale la *Lycaena argyrognomom*, variété *casaiacus*, qui se distingue par les lunules rouges que portent sur leur fond bleu ses ailes inférieures. « Il est singulier, dit-il, que chez une espèce qui vit dans presque tous les pays de l'Europe et de l'Asie, ce soit seulement en Espagne et chez un très petit nombre d'exemplaires (peut-être n'y en a-t-il pas un sur dix mille) que l'on note cette particularité. »

61. Santibañez, p. 739.

Le même jour, notre entomologiste capture un névroptère, l'*Ascalaphus longicornis bolivari*, qui a aussi un facies nettement espagnol. « La même matinée nous procura deux géomètres vraiment de belle espèce, qui attendent encore d'être étudiés, une aberration peu commune d'Epinephe de lycaon, divers *Satirus fidia* v. *albovenosa*, aussi authentiques que ceux du Maroc, et tout cela pris dans le secteur limité d'un amphithéâtre de quartzites siluriennes, d'où l'on voit en bas à 3 km. la pittoresque vallée des Batuecas, et à droite, voilées par un brouillard subtil, les sierras hurdanas, tourmentées et nues. »

L'auteur ne croit pas qu'il y ait d'Apollon dans cette contrée. La chasse aux nocturnes fut gênée par un de ces grands feux que les gens du pays allument dans la montagne pour améliorer, l'année suivante, le pâturage des chèvres.

Nous retrouvons encore une fois le caractère complexe de ce pays où se heurtent les influences du nord et du sud, de l'océan et de la Méditerranée, et où voisinent, avec les espèces qui rappellent les Asturies, celles qui rappellent le Maroc.

Les mouches de toute espèce et les taons surabondent dans la saison chaude. De même les sauterelles. Mais nous n'insisterons pas sur ces animaux, quelque nombreux et variés qu'ils soient, non plus que les coléoptères, parmi lesquels on retrouverait aussi, côte à côte, des espèces d'Andalousie et des espèces septentrionales, parce qu'ils ne présentent pas une grande importance pour l'homme, les sauterelles elles-mêmes ne sont pas un fléau dans ce pays.

Il faut mettre à part, au contraire, à cause de l'immense et malfaisante importance qu'il a eue jusqu'ici pour la vie humaine dans las Jurdes, le moustique qui propage le paludisme. Mais c'est en traitant de l'état sanitaire du pays que nous aurons à en parler; dans la géographie physique le moustique doit simplement être mentionné à sa place, qui n'est pas grande, parce que le pays n'est pas naturellement du type des régions paludiques.

Un autre insecte, un hyménoptère, l'abeille, est aussi utile au pays que le moustique est malfaisant. Mais l'abeille est un animal domestique et nous passons ici en rapide revue la faune naturelle du pays.

§ 40. — En dehors des insectes, on peut encore citer les scorpions (on en trouve de 5 ou 6 cm. de longueur) moins pour leur importance que pour leur caractère, qui complète dignement le tableau de cette faune, dont la malfaisance n'est, en somme, assez réduite, que parce qu'elle ne trouve pas des conditions naturelles qui lui permettent de se multiplier. Elle subsiste, d'ail-

leurs, parce que les mêmes conditions naturelles s'opposent à la densité du peuplement humain, qui l'aurait détruite. Sous ce rapport comme sous plusieurs autres, le pays de las Jurdes présente un caractère primitif, et les peintures préhistoriques qui s'y trouvent, représentant des animaux, y conservent presque de l'actualité.

Parmi les animaux que nous avons énumérés, il faut mettre à part, comme offrant quelques ressources à l'homme, les poissons, et dans une mesure bien moindre, les perdrix, car ces dernières font payer assez cher la nourriture qu'elles peuvent procurer.

Il y a là, en somme, de quoi nourrir un petit nombre de familles; encore, même pour un petit nombre, y aurait-il des risques de disettes périodiques.

La faune de las Jurdes, et en ceci elle s'accorde bien aux caractères physiques du pays, est indifférente à l'homme, quand elle ne lui est pas hostile ou nuisible.

Le pays est rebelle à l'animalité domestiquée, comme il l'est à l'homme qui la domestique; il favorise seulement cette animalité si lointaine qu'elle ne reconnaît pas son maître humain : celle de l'abeille [62].

Dans les chaudes journées de l'écrasant été d'Estrémadoure, quand l'homme accablé est réduit à attendre le crépuscule et le clair de lune pour arracher à la roche sa subsistance, l'animalité lointaine et indifférente triomphe. L'abeille butine encore; mais, plus caractéristiques de ce paysage calciné où les fleurs sont mortes, la cigale et la fourmi se partagent l'empire de las Jurdes. La robuste fourmi, dont le labeur passionné semble s'exaspérer sous l'averse d'éblouissante et brûlante lumière, court sur tous les sentiers, âpre au gain et joyeuse dans sa cuirasse sous les plus lourds fardeaux. La cigale fend de son chant strident le silence de plomb qui opprime la terre. Bien différente de celle de notre fabuliste, elle a eu, elle aussi, son poète; Gabriel y Galan a peint admirablement le vaste paysage d'où l'homme, écrasé, disparaît, tandis que sur les arbres rares dont les feuilles arides ont pris une rigidité métallique, l'insecte invisible remplit l'atmosphère de son grincement également métallique, au rythme monotone comme celui d'une machine. On dirait que la vie des animaux supérieurs est encore trop proche de l'humanité, trop sensible

62. On rencontre un autre insecte sympathique, mais sans importance, la « bête à Bon Dieu », qui rappelle au tío Ignacio ce dicton :

Candelina de Dios (on dit aussi *mariquita* ou *vaquita* de Dios).
Vete con Dios,
Al monte mayor,
A misa mayor.

et trop tendre, pour que ses manifestations trouvent place dans le grandiose épanouissement de la terre et du ciel de las Jurdes.

Conclusion.

§ 41. — Cet aperçu de la géographie physique de las Jurdes, pour sommaire qu'il soit (le pays n'est d'ailleurs pas compliqué), conduit à des conclusions assez nettes.

Le pays est situé dans une zone frontière, longtemps désolée par les guerres, et qui n'a jamais été le lieu d'échanges actifs d'aucune nature. En cela, sa situation ressemble assez à celle de l'Espagne elle-même, du moins sous l'aspect le moins favorable de celle-ci, puisque l'Espagne a été, pendant une grande partie de son histoire, l'extrémité du monde, et qu'elle reste toujours, au bord d'un Océan longtemps « ténébreux », selon l'expression des Portugais, à la frontière de deux mondes.

La géologie de las Jurdes est la géologie d'un pays primitif et pauvre; elle se refuse à la production de la terre nourricière; elle a une grandiose uniformité qui se subordonne avec une sorte de tyrannie les accidents particuliers qui ont pu se produire au cours de la longue histoire de cette région. Ici encore, il semble que le pays de las Jurdes résume en lui les traits essentiels de l'Espagne, du moins sous leur aspect le moins favorable; il reproduit, en les exagérant dans son raccourci, la monotonie, la rudesse et la pauvreté des éléments primitifs et primaires qui composent le grand plateau castillan.

Le relief du pays, comme celui de l'Espagne en général, et avec l'exagération que nous venons de noter dans le domaine de la géologie, s'oppose aux communications, dans le sens de l'entrée comme dans celui de la sortie, à l'immigration comme à l'émigration; les grandes vagues pétrifiées que dessinent ses montagnes ne supportent pas les migrations humaines; c'est la tempête qui a été pétrifiée, et qui dans son immobilité reste hostile aux navigations. Relativement doux parmi tant de rudesses, le climat réserve sa douceur aux plantes et aux animaux, parce que le pays n'offre pas à l'homme de quoi se protéger contre les rigueurs que comporte encore cette relative douceur. Par leur climat, où s'affrontent les influences du nord et du midi, de la Méditerranée et de l'Océan, du monde arrosé et du monde aride, las Jurdes résument encore l'Espagne elle-même, mais, pour une fois, elles la résument sans l'exagérer, et plutôt en la modérant. Le pays ne connaît ni les froids de Soria ni les chaleurs de Séville ou de Ecija.

L'exagération reparaît dans l'hydrographie du pays; si les rivières sont rarement en Espagne des chemins qui portent où on veut aller (vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà), à las Jurdes elles ne le sont jamais. Ailleurs, les rivières ont contourné ou, au cours des siècles, usé les obstacles que le relief apportait aux communications; en Espagne et plus spécialement à las Jurdes, elles renforcent ces obstacles.

Mais c'est quand on considère le chapitre des productions naturelles qu'apparaît toute l'austérité de ce pays; ici ce n'est plus l'ensemble des traits caractéristiques de l'Espagne qui, avec plus ou moins de rudesse, est résumé; ce sont, exclusivement, les misères de la Péninsule, qui se trouvent en quelque sorte concentrées. Des merveilleuses richesses minérales qui avaient fait de l'Espagne l'El Dorado de l'ancien monde, rien que des traces dérisoires. De la surabondance de végétation qui jaillit dans les grasses enclaves du pourtour de la meseta, rien qu'une réduction en miniature sur quelques ares qui n'appartiennent même pas en propre à las Jurdes, mais qui se trouvent dans la vallée des Batuecas. Comme animaux, les bêtes de proie et les rapaces, et les insectes qui propagent les maladies et la dévastation, dès qu'il y aura matière à maladie et à dévastation, c'est-à-dire dès qu'il y aura des hommes et des récoltes.

Mais comment y aurait-il des hommes, et des produits de l'activité humaine, à las Jurdes ?

De tout ce que nous venons de voir, il résulte que ce pays n'est géographiquement fait ni pour l'habitat ni pour le transit. Comme sa superficie est médiocre, comme l'Espagne possède bien d'autres cantons qui réclament la « colonisation intérieure », on serait tenté de déduire de la géographie physique de las Jurdes que ce pays est inhabité et désert.

Pour peu qu'il soit peuplé, un pareil pays est déjà tout près d'être surpeuplé. A peine semble-t-il pouvoir nourrir quelques familles, que des raisons mystérieuses ou romanesques y auraient exilées. Seuls des religieux épris de la plus âpre solitude peuvent s'accorder avec ce pays et l'adopter pour leur patrie terrestre.

Pourtant, il nous faut constater maintenant que, par une sorte de paradoxe, scandaleux pour le géographe, le pays de las Jurdes est peuplé. C'est ici que ce canton géographique qui, jusqu'à ce moment, ne présentait à nos yeux que l'intérêt, assez médiocre, d'être fort peu connu, nous offre un problème singulier, et vraiment digne d'étude.

CHAPITRE II

Le fait du peuplement. Statistique des habitants de las Jurdes. Leur répartition actuelle.

§ 1er. — Si les statistiques donnent rarement à ceux qui s'en servent la joie de la certitude parfaite, nous ne pouvons guère attendre que ce pays peu pénétré donne lieu, sur ce point, à une exception. L'administration y est rudimentaire, l'instruction fort peu répandue; l'émigration temporaire y est difficilement contrôlée.

Il est donc naturel que les données statistiques dont nous disposons ne concordent pas rigoureusement entre elles. La concordance ne suffirait d'ailleurs pas à nous rassurer, parce qu'elle prouverait simplement que nos auteurs auraient puisé à une même source, officielle ou non.

Nous ne devons, d'ailleurs, écarter *a priori* aucun renseignement, parce que chacun des auteurs peut, pour tel ou tel village, avoir eu des renseignements directs. Et il n'y a pas de raison décisive de préférer les statistiques officielles aux statistiques particulières.

D'autre part, il va sans dire que plusieurs des différences que nous aurons à constater tiennent à des différences de dates; nous aurons à nous demander quelles conclusions on peut, sans témérité, tirer de ce genre de différences.

Le pays de las Jurdes est divisé en cinq circonscriptions municipales, celles de : Pino Franqueado, Camino Morisco, Cabezo, Casares, Nuñomoral.

Comme la nature du pays ne permet pas les concentrations importantes, chacune de ces municipalités se compose, en réalité, d'un assez grand nombre de villages ou plutôt de hameaux.

Voici les chiffres, par municipalité, tels que les donne le dernier recensement général de l'Espagne, celui de 1920 :

Noms des Municipalités	Résidents						Total	
	présents		absents		de passage		de fait	de droit
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes		
Camino Morisco .	610	569	82	34	1	5	1185	1295
Casares	284	272	19	4	3	1	560	579
Ladrillar [1]	487	531	51	5	»	»	1018	1074
Nuñomoral	580	636	145	59	18	16	1250	1420
Pino Franqueado.	788	757	87	52	4	3	1552	1684
			Total général				5565	6052

Signalons comme terme de comparaison que la municipalité du Casar de Palomero, si proche de celles de las Jurdes, mais distincte d'elles, représente une agglomération dont la densité est supérieure absolument, c'est-à-dire si l'on ne tient pas compte des ressources du pays. Il y a, en fait, 1.748 habitants, en droit, 1.811, sur la municipalité du Casar. Mais le recensement est difficile à las Jurdes, et nous considérons comme probable, d'après les vérifications que nous avons pu faire personnellement, que les chiffres officiels sont un peu au-dessous des chiffres réels. C'est, d'ailleurs, dans le même sens que pèchent les statistiques particulières que nous allons interroger maintenant, et dont la plus élevée, celle de M. Pérez Argemi, est assez voisine de la statistique officielle.

La façon dont cette dernière statistique est dressée permet de se faire une idée de l'émigration (et de l'immigration) sans qu'on puisse malheureusement distinguer entre l'émigration saisonnière et l'émigration durable.

Voici maintenant, pour chacun des villages et des hameaux de las Jurdes, les chiffres d'habitants donnés par différents auteurs contemporains. Dans la première colonne figurent les chiffres donnés par le chanoine J. Polo Benito, qui fut le collaborateur assidu de Mgr Jarrín, évêque de Plasencia et grand protecteur des Jurdanos; J. Polo Benito a visité à maintes reprises le pays; ses chiffres sont donnés dans un mémoire publié en 1911. Dans la seconde colonne figurent les chiffres donnés par l'ingénieur S. Pérez Argemi, dans une brochure parue en 1921. Dans la troisième figurent ceux du géographe J. Dantín Cereceda, tels qu'ils sont donnés dans son étude sur les régions naturelles de l'Espagne, parue en 1922. Dans la quatrième figurent ceux qui ont été relevés par le

1. La municipalité désignée sous le nom de Ladrillar est, en réalité, celle du Cabezo; Ladrillar est, en effet, le centre le plus important de cette circonscription municipale.

directeur de la Mission pédagogique à las Jurdes, à la date de 1926. Enfin, pour plusieurs villages ou hameaux, nous indiquons dans une cinquième colonne, les chiffres contrôlés par nous sur place, soit en 1919, soit plus souvent en 1923, chiffres qui représentent parfois le nombre des habitants, mais plus ordinairement le nombre des chefs de feux ou *vecinos;* nous les accompagnons dans ce dernier cas de la lettre v; les lettres s-v désignent les *semi-vecinos*, veufs ou veuves.

Municipalité de Pino Franqueado :

Aldehuela ..	76	202	198	129	36 v
Avellanar ..	66	162	158	136	40 v
Castillo	80	144	141	168	45 v
Erias	177	94	93	189	48 v
Horcajo	75	70	65	114	33 v
Mensegar [2] .	65	101	86	120	
Muela	62	72	72	72	
Ovejuela	168	196	196	208	
Pino Fran...	163	253	250	261	
Sauceda ...	138	178	179	197	101 (22 v et 4 s - v)
Robledo....	73	78	78	94	40 v (en 1919)

Il n'y a pas de différences très sensibles entre les chiffres de Pérez Argemi (qui a pu contrôler certains de ces chiffres sur place) et ceux de Dantin Cereceda, qui probablement s'en est tenu aux statistiques officielles. Il y a, en revanche, des différences considérables entre ces chiffres et certains des chiffres donnés par J. Polo Benito; quelques différences sont si considérables qu'elles ne peuvent guère s'expliquer que par une erreur de transcription : d'une façon générale, les chiffres de J. Polo Benito sont inférieurs à ceux des autres auteurs, et, d'après lui, le total des habitants de cette municipalité de Pino Franqueado est de 1.088, alors qu'il est de 1.550 pour M. Pérez Argemi et de 1.528 pour M. Dantín Cereceda. Il y a une exception, celle de las Erias, où J. Polo Benito donne un chiffre beaucoup plus élevé que ceux des deux autres auteurs, et il se pourrait bien que ce chiffre fût le bon, car il est confirmé par celui de la mission pédagogique. Dans l'ensemble, les chiffres de cette dernière sont supérieurs aux chiffres précédents, et les chiffres concernant les chefs de feux, dans les cas où nous avons pu les recueillir, concordent beaucoup mieux avec les chiffres les plus élevés qu'avec les chiffres les plus bas de notre tableau. Par exem-

2. On trouve aussi Mesegal ou Mesegar.

ple, et quoique les familles ne soient pas aussi nombreuses à las Jurdes que dans l'ensemble de l'Espagne, à cause de l'effroyable mortalité infantile et de l'impossibilité de construire de grandes maisons, le chiffre de 45 chefs de feux, pour le Castillo, est inconciliable avec le chiffre de 80 habitants que J. Polo Benito donne pour ce même village : il n'y aurait pas même deux personnes en moyenne par maison. On peut en dire autant pour les chiffres de Pérez Argemí et de Dantín Cereceda qui sont inconciliables avec le nombre des chefs de feux. Dans le cas de Horcajo, le nombre des chefs de feux rend le chiffre de la mission pédagogique plus vraisemblable que les trois autres chiffres.

En somme, les vérifications confirment les chiffres les plus élevés, quand elles ne les dépassent pas (comme il arrive pour Robledo). Le total des habitants de la municipalité du Pino Franqueado, d'après les chiffres de la mission pédagogique, est de 1.688. Il est, pour l'époque actuelle, le plus vraisemblable. Mais tout en admettant qu'il y ait dans les autres évaluations diverses causes d'erreur, il semble qu'une conclusion se dégage de la comparaison des chiffres donnés : c'est que la population va croissant, et croissant rapidement, à las Jurdes.

Il nous reste à voir si les données que nous possédons sur les autres circonscriptions municipales du pays confirment cette conclusion.

Municipalité de Camino Morisco :

Aceña	77	101	94	108	
Arrocerezo	20	16	16		
Arrofranco	5	24			11 v
Arrolobos	60	61	94	77	17 v
Calabazas	203	273	250		75 v
Cambron	69	68	68		
Cambroncino	199	231	212	241	

Santibañez ne fournit pas de statistique comparative pour les municipalités de Camino Morisco et du Pino Franqueado, mais nous pouvons tirer quelques enseignements de statistiques qu'il nous donne sur les trois municipalités les plus caractéristiques de las Jurdes. Celle du Pino doit être mise à part pour sa relative richesse; elle comprend même, pour Santibañez, le village du Casar de Palomero qui ne figure dans aucune des listes que nous avons données et auquel Santibañez attribue 350 *vecinos*, ce qui représente plus d'un millier d'habitants et suppose des ressources considérables. Quant à la municipalité de Camino Morisco, ce qu'elle a de peu

jurdano, nous l'avons déjà noté, c'est qu'elle constitue, comme son nom l'indique, une espèce de chemin. Revenons donc aux comparaisons dont nous avons les éléments.

J. Polo Benito donne le chiffre des maisons, qui est comparable à celui des vecinos, donné par Santibañez. Il n'y a guère, en effet, de maisons inhabitées, et, d'autre part, quand une nouvelle famille se fonde, elle a tôt fait de construire une maison, tandis qu'elle ne pourrait s'abriter, comme nous le verrons, dans une des maisons, trop étroites déjà, qui sont occupées par d'autres familles.

Voici la comparaison du chiffre des *vecinos* donné par Santibañez, du chiffre des maisons, donné par Polo Benito et, le cas échéant, des chiffres de *vecinos* contrôlés par nous :

Municipalité du Cabezo :

	Santibañez	Polo Benito	Chiffres actuels
Cabezo	54	66	68
Ladrillar	80	126	130
Mestas	60	52	64
Rio Malo de Arriba	30	46	60
Total	224	290	322

Huerta	145	145	166	149	
Pino Alto	24		23	28	
Rio Malo de Abajo	160	190	190	212	80 v au minimum.

Les totaux sont, pour J. Polo Benito, 994; pour Pérez Argemi, 1.176; pour Dantin Cereceda, 1.157, et pour la mission pédagogique, 1.184 [3].

Pour cette seconde municipalité, les différences des statistiques sont moins accusées que dans le cas précédent, mais elles vont dans le même sens. Il faut, d'ailleurs, observer que le hameau de Pino Alto manque dans la statistique de Pérez Argemi et celui d'Arrofranco dans celle de Dantin Cereceda, ce qui diminue l'écart entre les totaux de ces deux auteurs et celui de Polo Benito.

Municipalité du Cabezo :

Cabezo	200	253	212	247	68 v	(en 1922)
Ladrillar	392	426	374	410	130 v	(en 1923)
Mestas	176	192	167	202	64 v	(Aubrey Bell. 1924)
Rio Malo de Arriba	157	186	185	215	60 v	(au moins, en 1923)

3. Ce total de la mission pédagogique comprend évidemment les chiffres relatifs aux villages pour lesquels rien n'est mentionné dans cette colonne.

Pour cette municipalité, où les agglomérations sont plus importantes et moins dispersées, et d'où, surtout, on émigre plus facilement que d'ailleurs, les évaluations de nos auteurs concordent mieux entre elles; toutefois le chiffre de Polo Benito, 925, reste inférieur aux totaux de Pérez Argemi, 1.057, et de Dantin Cereceda, 936, auxquels le total de la mission pédagogique, 1.074, reste supérieur.

Municipalité de Casares :

Carabusino	30	67	67	74	87	(17 v et 5 s-v)
Casares	120	131	131	151	178	(41 v et 9 s-v)
Casa Rubia	29	32	32	62	63	(16 v et 3 s-v)
Heras	30	21	21	20	32	(10 v et 2 s-v)
Huetre	103	150	150	162	204	(41 v et 9 s-v)
Robledo [4]	46	72	100	113	101	(22 v et 4 s-v)

Pérez Argemi donne, et donne seul, outre les noms qui précèdent, ceux de Casas del Castañar et de Casa Hurde, le premier avec 801 habitants, le second avec 8, ce qui porterait son total de 473, d'après les chiffres du tableau qui précède, à 1.282, et lui restituerait une supériorité énorme, d'une énormité inquiétante, sur celui de Dantin Cereceda.

En réalité, les hameaux de Casa Jurde et de Casas del Castañar ne sont pas imaginaires. Le premier existe toujours et le second n'a cessé d'exister que depuis peu d'années, mais il ne comprenait que cinq ou six pauvres maisons, dont nous avons vu les ruines. Le chiffre de 801 habitants ne peut représenter qu'une grosse erreur de transcription d'une statistique antérieure à l'étude de Pérez Argemi, et une fois de plus les chiffres de celui-ci doivent être considérés comme assez voisins de ceux de Dantin Cereceda. Quant à Casa Jurde, ce hameau avait en 1922, nous l'avons vérifié sur place, 13 habitants (2 v et 1 s-v).

Il faut donc rétablir ainsi les totaux :

358 pour Polo Benito, environ 500 pour Pérez Argemí, 501 pour Dantín Cereceda et 583 pour la mission pédagogique, puisqu'il faut ajouter aux 520 habitants des villages mentionnés dans sa statistique les 63 habitants de Casa Rubia, qui ne figurent pas dans cette statistique.

Enfin, le total, tel que nous avons pu le contrôler complètement sur place, d'après les registres paroissiaux, atteint 625 et est, par conséquent, supérieur à tous les chiffres précédents.

4. Ne pas confondre avec l'autre Robledo, qui fait partie de la municipalité du Pino Franqueado.

Dans l'ensemble, les conclusions suggérées par l'étude des autres municipalités sont confirmées.

Municipalité de Nuñomoral :

Aceitunilla	210	197	183	207	
Batuequillas ...	16	21		37	
Asegur	118	115	108		
Cerezal	145	153	146	175	
Fragosa	101	157	137	181	42 v
Gasco	75	108	99	181	31 v
Horcajada	26	42	35		
Martilandran ..	109	147	147	155	37 v
Nuñomoral	131	173	169	163	
Rubiaco	62	72	69	85	
Vegas de Coria.	157	163	195	162	211 (49 v en 1922)

Les totaux sont ici de 1.150 pour Polo Benito, toujours nettement inférieur aux autres, de 1.368 pour Pérez Argemí, encore une fois nettement supérieur à Dantín Cereceda (1.288) et de 1.165 pour la mission pédagogique; mais si, pour une fois, ce dernier total n'est pas supérieur aux précédents, c'est que les chiffres relatifs aux trois villages d'Asegur, Gasco et Horcajada ne figurent pas sur la liste de la mission; comme ces trois villages ont un total de 250 habitants environ, on voit que, cette fois encore, les chiffres les plus récents sont supérieurs aux autres. Au surplus, les chiffres des *vecinos* que nous avons pu recueillir dans plusieurs cas s'accordent mieux avec les chiffres les plus élevés qu'avec les autres.

Il y aurait donc, dans le pays inhospitalier que nous étudions : d'après J. Polo Benito, 4.515 habitants; d'après S. Pérez Argemí (en supprimant le chiffre évidemment faux donné pour Casas del Castañar) 5.624 habitants; d'après Dantín Cereceda, 5.412, et, d'après le recensement de 1920, 5.565 habitants de fait et 6.052 habitants de droit. La mission pédagogique fournit des chiffres qui forment un total de près de 6.000 (exactement 5.944 avec les corrections que nous avons faites). Nos vérifications personnelles confirment dans tous les cas les chiffres les plus élevés et dans le cas de Casares où la vérification a pu être complète, dépassent ces chiffres. On peut admettre que, pour son objet, la mission pédagogique ne tient compte que de la population de fait, et que les registres paroissiaux, sur lesquels nous avons fait nos vérifications, donnent le chiffre de la population de droit. Ce serait, en définitive, le chiffre de 6.000 qui représenterait le plus vraisemblablement le total de la population de las Jurdes. Si ce chiffre, résultat de statistiques imparfaites, n'est pas strictement exact, on doit considérer qu'il

pèche par défaut plutôt que par excès. Ce n'est pas seulement parce que le hameau de Rebollosa, situé un peu en amont de Rio Malo de Abajo, ne figure dans aucune des statistiques consultées : Rebollosa comptait 18 chefs de feux en 1923, ce qui représente au plus une centaine d'habitants. Mais c'est surtout parce qu'un certain nombre de villages de la périphérie de las Jurdes, sans appartenir administrativement aux municipalités que nous avons passées en revue, ont le même genre de vie que les villages de ces municipalités. Dans la vallée du rio de los Angeles, s'il faut mettre bien à part de las Jurdes le Casar de Palomero, le cas est plus douteux pour Azabal et pour Pedro Muñoz, en amont du Casar, et, en aval, Ribera Oveja et la Pesga sont considérés par Santibañez comme villages jurdanos; de nos jours encore, on estimait dans le pays que le vénérable curé Don Crisanto Pedraza Santos n'avait pas abandonné las Jurdes en acceptant la cure de Ribera Oveja. Enfin, sur la rive est de l'Alagón, les villages de Martinebron et de Cabaloria, s'ils communiquent difficilement avec las Jurdes, communiquent non moins difficilement avec les autres régions qui les environnent. et l'on vit dans ces villages comme on vit à las Jurdes.

Il n'y a pas de raison de réduire la géographie humaine, non plus que la géographie physique, à des cadres qui sont ceux de la géographie administrative, et qui, d'ailleurs, n'ont nullement la prétention de délimiter une unité naturelle. Et c'est, en somme, une population de plus de 6.000 habitants dont nous avons à étudier ici le genre de vie et la misère.

La tendance à l'augmentation que nous avons cru constater paraît confirmée par les données statistiques plus anciennes auxquelles nous pouvons avoir recours. « La population officielle de ces cinq municipalités, dit Madoz, est, d'après la matrice cadastrale de 1842, 740 chefs de feux (vecinos), 4.053 âmes [5]. »

Quelques années plus tard, Santibañez donne le nombre de vecinos d'après le *Nomenclator* [6] et d'après ses propres vérifications.

Municipalité de Cabezo :

	D'après le *Nomenclator*.	D'après Santibañez.
Cabezo	40	54
Ladrillar	65	80
Mestas	52	60
Rio Malo (de Arriba) ...	21	30
TOTAL.....	178	224

5. Madoz, *Diccionario...* art. « Hurdes ».
6. Le *Nomenclator* est une publication officielle.

Comme il est évident que les statistiques de Santibañez sont postérieures à celles du *Nomenclator* qu'il cite, on note encore dans ce tableau la tendance à l'augmentation. Il en est de même dans les autres municipalités.

Municipalité de Casares :

Buetre (Huetre)	26	40
Casares	34	36
Cadabusino (Carabuşino)	13	20
Casa Jurde	3	5
Casa de la Rubia	8	15
Castañar	5	8
Heras	6	12
Robledo	16	26
TOTAL	111	162

Municipalité de Nuñomoral :

Aceitunilla	32	40
Asegur	25	28
Batuequilla	3	3
Fragosa	29	34
Gasco	14	20
Horcajada	6	8
Martin Andran	30	36
Nuñomoral	28	32
Rubiaco	7	9
Vegas de Coria	16	24
TOTAL	190	234

Notons que les éléments de comparaison sont assez sûrs et que les chiffres donnés par Polo Benito n'ont pas besoin ici d'être relevés, comme nous croyons qu'il faut relever les chiffres que le même auteur donne pour les habitants : les maisons, en effet, n'émigrent pas et sont plus faciles à compter que les hommes.

Or, de la comparaison des chiffres, il résulte que l'augmentation des feux entre le milieu du XIX^e^ siècle et le commencement du XX^e^ aurait été de 66, soit presque exactement de 29 p. 100.

Municipalité de Casares :

Buetre	40	45	41 v et 9 s-v
Casares	36	49	41 v et 9 s-v
Cadabusino	20	20	17 v et 5 s-v
Casa Jurde	5		2 v et 1 s-v
Casa de la Rubia	15	15	16 v et 3 s-v
Castañar	8	disparu	
Heras	12	10	10 v et 2 s-v
Robledo	26	28	22 v et 4 s-v
TOTAL	162	167	149 v et 33 s-v

Cette fois, la différence est peu considérable, mais il faudrait faire figurer dans la liste de Polo Benito Casa Jurde, ce qui porterait le chiffre de Polo Benito à 170 ou 172. Quoi qu'il en soit, il y a encore ici augmentation de 5 p. 100.

Municipalité de Nuñomoral :

Aceitunilla	40	62	
Asegur	28	41	
Batuequilla	3	8	
Fragosa	34	27	42 v
Gasco	20	21	31 v
Horcajada	8	11	
Martin Andran	36	35	37 v
Nuñomoral	32	47	
Rubiaco	9	19	
Vegas de Coria	24	61	49 v
TOTAL	234	332	

La différence redevient ici très considérable : 98 chefs de feux, soit une augmentation de 42 p. 100.

L'augmentation, redisons-le, apparaîtrait encore plus grande, s'il fallait généraliser les conclusions que nous avons tirées des vérifications faites par nous sur le chiffre des habitants de la municipalité de Casares. Mais il n'est pas nécessaire d'aller jusque-là pour constater que cette augmentation n'est pas celle d'un pays normalement peuplé et qu'elle ressemble davantage à l'augmentation de la population d'une colonie, quoiqu'il n'y ait ici rien de ce qui peut attirer la colonisation.

Nous pouvons, maintenant, confirmer par des chiffres probants l'indication donnée plus haut, que le pays de las Jurdes a une population relativement très dense.

§ 3. — Le territoire des municipalités que nous venons d'énumérer s'étend, d'après Dantin Cereceda, sur 322 kmq., ce qui représenterait près de 16 habitants au kilomètre carré si l'on adopte l'évaluation de 5.000, qui est, nous l'avons vu, très modérée, et de près de 19 au kilomètre carré si l'on admet le chiffre de 6.000 qui est très acceptable. Or, la densité moyenne de la population (calculée sur la période 1900-1905) était de 25,75 au kilomètre carré pour la province de Salamanque et de 18,50 pour celle de Cáceres. Celle de Soria, en 1921, dépassait à peine 14.

Notons qu'il n'existe pas une ville qui renforce le chiffre moyen obtenu pour le pays de las Jurdes. Le Dr Hauser, dans sa *Geografía médica de la Península ibérica* [7], donne, pour plusieurs provin-

7. T. II, p. 96. — Le Dr Hauser, mort au début de 1925, était un Tchécoslovaque qui avait passé presque toute sa vie en Espagne et avait été naturalisé espagnol. Son livre est édité à Madrid, 1913.

ces, le chiffre moyen de la population, déduction faite du chiffre des habitants de la capitale. La province de Madrid compte alors 28,97 habitants par kilomètre carré, celle de Séville 28,96 et celle de Saragosse 17,90. Quoique la population de l'Espagne ait augmenté depuis l'époque où le Dr Hauser faisait ces calculs, la question n'est guère modifiée pour nous, puisque l'augmentation a porté principalement sur les villes. Et ce pays montagneux, où d'immenses plateaux s'étendent sans une seule habitation, ne serait pas loin d'être aussi peuplé que la province de Saragosse, abstraction faite de la capitale, et plus peuplé que celle de Soria, capitale comprise.

« Dans cette province de Cáceres dont la population est si peu dense, avec moins de 20 habitants au kilomètre carré, la population hurdana surpasse tout ce que l'on pouvait attendre en bonne logique; c'est seulement en pensant à cette théorie de Quatrefages : que les groupes ou races inférieurs, vaincus ou réfugiés, se concentrent et durent par le nombre, que l'on peut s'expliquer cela. » (L. de Hoyos Sainz, article publié dans le *Sol*, 16 juin 1922, *Las Hurdes; la tierra y los hombres.*)

En réalité, le chiffre de 322 kmq. donné par Dantin Cereceda est sensiblement trop faible et doit être porté au moins à 500 kmq. Mais, même ainsi, la densité de la population reste beaucoup trop grande à las Jurdes.

Et l'on constate une fois de plus que le pays de las Jurdes n'est pas tout à fait à part en Espagne; ce qui est plus extraordinaire que la densité absolue de sa population, c'est ce que l'on peut appeler sa densité relative, en d'autres termes, ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il y ait cette moyenne d'habitants par kilomètre carré d'une terre d'Espagne, mais c'est qu'il y ait cette moyenne d'habitants par kilomètre carré de *cette* terre si ingrate. N'oublions pas, toutefois, que si le cas de las Jurdes est un cas extrême, et tragique, bien souvent, quoique à un moindre degré, la terre d'Espagne est ingrate et exige de l'homme beaucoup de travail dur et beaucoup de privations.

Le pays, nous l'avons vu, tend perpétuellement à se surpeupler. Les villages sont au nombre d'une cinquantaine environ et les habitants au nombre de 6.000 environ. Il y a des villages de 8 chefs de famille et celui qui en a le plus en a environ 100. La mortalité est de 6 p. 100 par an, 2 p. 100 d'adultes et le reste de tout petits. La natalité est de 7 p. 100 [8]. S'il en est bien ainsi, on voit clairement

8. Juan Dominguez Berrueta, « Las Jurdes », article publié dans la revue *Anthropos*, de Salzbourg, et traduit dans *Las Hurdes* du 22 septembre 1907. L'auteur n'avait pas vu lui-même le pays mais il était bien docu-

que la fameuse « loi de Malthus » doit ici jouer rapidement et, par conséquent, brutalement. Mais la question doit être examinée de plus près. Car les chiffres que nous venons de donner, et qui sont très généraux, à supposer qu'ils soient exacts pour aujourd'hui (ce que nous sommes disposé à admettre), sont-ils les chiffres de toujours en même temps que ceux d'aujourd'hui ? D'autre part, n'y a-t-il pas une émigration ? n'y a-t-il pas aussi une certaine immigration d'une espèce toute particulière, comme nous le verrons plus loin ? n'y a-t-il pas des épidémies, au cours desquelles la mortalité augmente dans d'effrayantes proportions ?

Une conclusion, si modeste qu'elle doive être, suppose l'examen préalable d'un certain nombre de questions précises. Ce que nous devons dès maintenant noter, c'est que le pays de las Jurdes, qu'il ait ou non toute la population qu'il peut nourrir, qu'il ait ou non un véritable excès de population, ne paraît pas avoir atteint ce que l'on pourrait appeler son équilibre démographique.

§ 4. — Les statistiques citées nous ont montré des variations assez brusques dans le chiffre des habitants. On peut supposer que ces statistiques sont également bien faites, et, par suite, on peut discuter l'importance et la réalité de ces variations; mais il y a quelques faits significatifs, et indiscutables, qui montrent le déséquilibre dont nous avons parlé. Nous avons déjà eu l'occasion de noter la disparition récente d'un hameau, celui de Castañar ou Casas del Castañar (municipalité de Casares). Le cas n'est pas unique. « Il résulte donc de la revision qui précède que manquent les villages d'Arroyopascual, le Casquero, Serganado et Valde la Azor, qui ont disparu il y a bien longtemps, ce siècle (le XIX[e]) n'ayant salué que Valde la Azor qui a fini vers l'an 1830. » Ainsi s'exprime Santibañez dans son ouvrage sur *Un monde inconnu dans la province d'Estrémadoure*[9].

L'excellente carte du D[r] Bide porte, comme « village en ruines », Valdelazor, qui se trouvait dans la municipalité de Nuñomoral. Avec le même signe figure sur cette carte le village de las Corzas, qui n'est pas comme Castañar en pleines Jurdes hautes, ni comme Valdelazor aux confins des Jurdes hautes et des Jurdes basses, mais bien dans les Jurdes basses; et l'on peut même se demander s'il le faut classer dans las Jurdes; ces ruines se trouvent, en effet,

menté et il écrit en note, à propos du passage même que nous venons de citer : « Nous devons une reconnaissance que nous avons plaisir à manifester à MM. Tomás Pascual, curé de Casares (dans las Jurdes) et Tómas Gómez, secrétaire de la municipalité du Casar de Palomero, qui ont la connaissance directe du pays, qu'ils habitent, et nous ont fourni les données utilisées pour cette information. »

9. P. 750.

dans la vallée du Rio de los Angeles un peu au sud du chemin de Ribera Oveja à la Pesga. Et nous mettons à part le cas des deux couvents en ruines des Batuecas et de los Angeles, ce dernier à l'extrême sud-ouest du pays mais incontestablement *dans* le pays.

Ponz, après avoir cité Ladrillar, dit que le chemin, avant d'arriver au Cabezo, laisse à l'écart Muda, « poblacion antigua », dont il ne reste aujourd'hui rien d'apparent. Dans la vallée de l'Alagón, Ponz cite Cabalogia (Cabaloria), Martinebron, qui existent encore, et Diego González, qui n'existe plus; ici, comme dans le cas de las Corzas, on peut se demander si ces pays doivent être compris dans las Jurdes, mais il est certain qu'ils se trouvent dans des conditions très semblables à celles de las Jurdes.

Dans le territoire de la municipalité actuelle de Casares, Ponz cite Arropascual, mentionné comme disparu par Santibañez, et Cardal que Santibañez ne mentionne même pas. Dans le territoire de l'actuelle municipalité de Nuñomoral, il mentionne Valdelazar et aussi, non loin de Asegur, les « ruines de Casquero », enfin el Rincón, dont Santibañez ne parle pas, et qui n'existe plus.

En résumé, pour la municipalité actuelle de Cabezo, Ponz cite tout ce qui existe encore, plus Muda; pour la municipalité de Casares, tout ce qui existe encore, plus Arropascual et Cardal; pour celle de Nuñomoral, tout ce qui existe encore, plus les ruines de Casquero, el Rincón et Valdelazar; pour celle de Camino Morisco, tout ce qui existe actuellement. Nous verrons que Mgr Porras, qui fut évêque de Coria de 1684 à 1704 et qui s'occupa avec un zèle vraiment apostolique de la région déshéritée de las Jurdes, y comptait alors cinquante-trois lieux habités. Il est manifeste que, depuis lors, il y a eu concentration de la population. En ce qui concerne la municipalité actuelle du Pino Franqueado, Ponz fait une énumération plus rapide et il ne cite pas la Muela, Robledo, Avellanar, Castillo, Sauceda et Ovejuela. Mais il y a lieu de remarquer que la limite de las Jurdes n'est pas de ce côté très nette pour son correspondant : « Je dois vous avertir que le Pino est déjà sur le territoire de las Jurdes quand on va de Plasencia aux Batuecas; mais si l'on demande au Pino où sont las Jurdes, on vous répond que c'est plus loin, et si vous faites cette demande plus loin, on vous répond que vous les avez laissées en arrière, de telle sorte que personne ne veut être Jurdano [10]. »

Cette même partie est relativement négligée dans l'ouvrage de Santibañez qui, toutefois, cite Sauceda (qu'il écrit Saoceda), Castillo, Avellanar et Ovejuela. Il serait imprudent d'interpréter trop strictement le silence de Ponz ou plutôt de son correspondant, qui

10. Ponz, t. VII, p. 201-202. Les renseignements qui précèdent se trouvent passim de la p. 195 à la p. 201

reconnaît lui-même n'avoir pas parcouru tout le pays; il est même vraisemblable que la région du Pino Franqueado a été l'un des foyers de colonisation de las Jurdes.

Ainsi, en somme, depuis la fin du XVIII[e] siècle, il semblerait que, sur quelques points tout au moins, l'homme a été vaincu dans sa lutte contre la terre ingrate, tandis qu'il n'est pas sûr qu'il ait conquis de nouvelles positions; d'autre part, les dernières statistiques engageraient à conclure qu'il s'entasse de plus en plus dans ses anciennes positions durables. Les deux constatations ne sont pas contradictoires : les lieux réellement habitables regorgeaient de population jusqu'à la limite imposée par la faim qui fait émigrer et par les épidémies qui tuent; il est très possible que, dans ces villages, il y ait comme un reflux de population, la population tendant constamment à l'excès, mais étant périodiquement diminuée par suite d'une mauvaise récolte ou d'une épidémie, la mauvaise récolte pouvant ne produire qu'une émigration temporaire. Sur la valeur de cette hypothèse les chapitres suivants nous donneront quelques éléments d'appréciation, lorsque nous étudierons la nature et les causes de l'émigration.

§ 5. — Un autre symptôme encore que la disparition certaine et la possible création récente de certains villages révèle que la population de las Jurdes n'est pas encore à un niveau stabilisé, c'est la variation de l'importance relative des lieux qui ont continué d'être habités. Nous avons vu, par exemple, que J. Polo Benito a une tendance à réduire le chiffre des habitants de las Jurdes et que, quoi qu'il en soit de cette tendance, il donne des chiffres sensiblement inférieurs à ceux que donnent, dix ou douze ans plus tard, Pérez Argemi et Dantín Cereceda; cependant les chiffres sont pour :

Las Herias	177 (P. B.)	94 (P A.)	93 (D. C.)
Eras	30	21	21
Horcajo	75	70	65

Il y a aussi quelques chiffres qui ne varient guère d'une époque à l'autre (Robledo, Cambron, Huerta, Pino Alto et même Ladrillar). Enfin, les augmentations sont assez variées en proportions; elles sont, en général, faibles pour les principales agglomérations (à l'exception du Pino, mais le Pino n'est pas typiquement Jurdano), et, dans une certaine mesure, de las Cabalazas; à Mensegar elle est de près de 50 p. 100; à Dehesilla, s'il fallait adopter le chiffre de Pérez Argemi, elle serait de 100 p. 100; avec le chiffre de Dantín Cereceda, elle est encore de près de 50 p. 100.

Santibañez donne un bon exemple de la manière dont se sont faits dans le passé les mouvements de population en divers sens. Voici ce

qu'il dit à propos de Corzas, de Ribera de Oveja et de Pesga : « Sur une petite colline, placée au pied de la sierra del Castillo qui sépare le teritoire jurdano du reste du canton de Granadilla, on découvre les ruines d'un petit village avec son église... Il ne reste pas même un souvenir de lui et le silence qui règne dans ce lieu n'est rompu que par le doux gazouillement des petits oiseaux ou par la plainte triste et rude des oiseaux nocturnes. La vie, qui s'implanta là, a passé, comme tant de choses de ce monde qui laissent à peine une trace de ce qu'elles ont été. Sa fondation se perd dans la nuit des temps, car déjà quand les premiers bergers vinrent peupler ce pays, on y trouvait les indices évidents d'un ancien peuplement, puisque ses vegas et ses champs se trouvaient en culture et qu'ils étaient plantés d'oliviers et de châtaigniers.

» Le nouveau village de Corzas commença par l'établissement de quelques refuges construits par les éleveurs du village voisin de Mohedas; cela se passait peu après la Reconquête, et comme la rudesse du site l'exemptait des risques et des vicissitudes des plaines de Granada (il s'agit de Granadilla) où la paix ne régnait pas encore, le nombre des habitants augmenta, le village se constitua, et (quoi qu'il restât complètement assujetti à Mohedas) il fut nécessaire d'y créer une église dépendante du curé de Granada.

» L'étroitesse et le peu de lumière du bassin où se trouvait situé ce hameau donna lieu à ce que certains de ses habitants allassent construire des habitations vers le couchant dans un autre bassin de la même sierra. Les avantages naturels évidents de ce nouvel emplacement accélérèrent la rapidité du peuplement de telle façon qu'au bout de peu d'années la fille fut plus importante que la mère. Ses principaux fondateurs étaient, eux aussi, des pasteurs; et comme dans ce terrain, qui ne peut guère alimenter que des chèvres, un des premiers habitants eut des bêtes à laine, on appela le village Ribera de la Oveja. (Ribera, nous l'avons vu, c'est le terrain cultivable au bord d'une rivière; oveja signifie brebis.)

» Ainsi continua la vie de ces hameaux, jusqu'à ce que le hasard procurât au plus récent la protection de la marquise de Villafranca, qui fonda, à ses propres frais, en l'an 1560, son église paroissiale à laquelle fut affecté un prêtre qui, vivant à Ribera Oveja, exerçait son ministère dans une complète indépendance du chef-lieu de Granada. De la même façon, le village fut constitué en municipalité avec ses droits propres, sans cesser de faire partie du canton de Granada, puisqu'il avait été fondé sur le territoire de cette villa qui appartenait au duc d'Albe [11].

11. Villa. La villa est un lieu habité qui se distingue du village par son importance ou par ses privilèges et qui occupe un rang intermédiaire entre la cité et le village. Madrid a été longtemps *villa*.

» Les habitants de las Corzas, qui soumis au spirituel à la nouvelle paroisse de Ribera de Oveja, continuaient à dépendre, pour le civil, de Mohedas, désiraient vivement d'être unis à la nouvelle municipalité, à cause des inconvénients qu'entraînait pour eux la dépendance de Mohedas. D'autres pasteurs voisins vinrent établir leurs refuges dans un autre bassin que forme à l'est la sierra de las Hoyos. On appela Pesga l'ensemble de ces abris.

» Tandis que grandissait sa sœur aînée Ribera de Oveja, Pesga donnait à peine signe de vie, en dépit de sa bonne situation; mais, bientôt après, elle commença, quoique d'une manière lente et insensible, à augmenter sa population et à développer sa richesse.

» La création de ces deux villages eut pour résultat la mort de las Corzas; le dépeuplement eut lieu au début de l'année 1700 et le village fut totalement ruiné.

» A la mort de las Corzas, son territoire fut annexé à celui de Ribera de Oveja, qui resta comme seigneur du territoire qui s'étend jusqu'au bout du pays jurdano. De ce village dépendait aussi Pesga.

» Ce dernier refuge augmenta sa population et multiplia par la mort de las Corzas sa richesse, finissant par obtenir la construction d'une chapelle, annexe de la paroisse de Ribera de Oveja.

» Ainsi vécurent dans de bonnes conditions les deux petits villages; mais Ribera de Oveja, quand lui manqua la protection que lui dispensait la marquise de Villafranca, devint stationnaire...

» La Pesga, qui était née pauvre et sans protection, et sans autre élément de prospérité que le travail persévérant de ses habitants, continua sa bonne marche et grandit beaucoup plus que sa mère. C'est pourquoi, en 1835, elle devint indépendante pour le civil; on en fit un municipe et l'on constitua ce qui est encore aujourd'hui la municipalité de la Pesga.

» Quant à la juridiction spirituelle, elle n'a rien pu obtenir et elle reste comme autrefois dépendante de Ribera de Oveja.

» Les mœurs de ces deux villages sont presque semblables. Leur caractère n'est pas entièrement jurdano, mais très approchant et l'on note l'influence jurdana sur ces villages.

» Ils sont, généralement parlant, assez travailleurs, mais, ceux de Ribera de Oveja spécialement, ils manquent de dispositions naturelles pour les entreprises auxquelles ils pourraient s'employer...

» Ribera de Oveja est donc condamnée à disparaître du catalogue des villages et peut-être, si cette disparition s'était produite depuis quelque temps, cette population ne serait pas tombée dans la misère et ne se verrait pas exposée à subir le sort de la malheureuse mère las Corzas, puisque, en un petit nombre d'années (depuis 1835 jusqu'à aujourd'hui, 1876), on peut assurer qu'elle a perdu 50 p. 100

de sa population; quant à la richesse qu'elle a au soleil, nous pouvons affirmer que, pour les trois quarts, elle appartient aux habitants du Casar, à ceux de la Pesga et à ceux de la Alberca...

» La Pesga, au contraire, se trouve dans un état florissant et, d'une façon générale, ne laisse rien à désirer quand on la compare aux villages voisins, si ce n'est sous le rapport de l'instruction primaire [12]... »

Nous avons donné tout au long cette citation, riche en renseignements que nous aurons à utiliser dans d'autres chapitres de notre étude.

Répétons que, officiellement, les villages de Ribera de Oveja et la Pesga ne font pas partie de las Jurdes, non plus que la Casar de Palomero, mais, géographiquement, il n'y a pas de bonne raison de les en séparer. Santibañez, qui connaissait admirablement le pays, dont il était originaire, leur reconnaît, nous venons de le voir, le caractère jurdano presque parfait [13].

Mais le fait que ces villages sont à la limite a évidemment facilité les mouvements de population; il est possible que las Corzas, dans des conditions analogues, mais à l'intérieur du pays, eussent subsisté quand même; le village a disparu, parce que l'on pouvait, non loin de là, vivre mieux. Mais, s'il n'y avait pas eu à proximité un autre bassin ou ravin offrant plus de terre, et mieux exposé, la population aurait pu diminuer, elle n'aurait sans doute pas disparu.

Voyons maintenant si les mouvements de la population si nettement dessinés par Santibañez ont continué.

Santibañez attribue à Ribera de Oveja 43 vecinos et à la Pesga 120, soit environ trois fois plus pour ce dernier. Or, d'après Dantin Cereceda, la population de Ribera de Oveja serait de 227 âmes et celle de la Pesga de 624. Les proportions sont restées à peu près les mêmes, peut-être les deux villages sont-ils arrivés à un état de peuplement stable, pour aussi longtemps du moins que nulle force économique nouvelle n'entrera en action.

Il n'est pas sans importance de noter, après avoir examiné le cas des villages de Ribera de Oveja et de la Pesga, et en considérant également celui de Azabal, et de Pedro Muñoz, que si l'on comprend les habitants de ces villages parmi les Jurdanos, alors que dans

12. Les « villages voisins » sont évidemment ceux qui se trouvent franchement en dehors de las Jurdes. La citation de Santibañez se trouve p. 181-184.

13. Il y a peu de temps est mort à la Rivera de Oveja, très âgé, le vénérable curé Don Crisanto Pedraza Santos. Don Crisanto était admiré de tous, parce que, ayant eu dans sa vie l'occasion facile de conquérir une bonne prébende, il avait décidé de consacrer toute son activité à las Jurdes; et tout le monde, dans le pays, considérait qu'il restait fidèle à las Jurdes dans ce dernier poste qu'il occupa, de Ribera Oveja.

tous les cas la limite géographique sud de las Jurdes ne peut être portée au delà de la chaîne formée par les sierras du Muño Garra, Altamira, Castillejo et las Vaquerizas, la densité de la population de las Jurdes augmente encore [14].

§ 6. — Voyons, d'ailleurs, comment se répartit, d'après les chiffres que nous avons admis, la densité entre les Jurdes hautes et les Jurdes basses.

La vallée du rio de Ladrillar, où se trouve toute la municipalité du Cabezo, s'étend environ sur 75 kmq., ce qui fait, si l'on adopte le chiffre de 938 habitants, une moyenne de 12 environ par kilomètre carré; encore l'évaluation de 75 kmq est-elle faible et ne donne-t-elle peut-être pas à ce territoire sa part de hauts plateaux, de telle sorte que ce chiffre de 12 habitants au kilomètre carré est un peu trop fort. Toute la région peut être comprise dans las Jurdes altas, mais le Cabezo est bien proche des Jurdes basses et sa prospérité relative fait penser aux Jurdes basses plus qu'aux Jurdes hautes.

Plus strictement confinée dans les Jurdes hautes est la municipalité de Casares. Or le territoire est ici de 30 kmq. environ; si l'on adopte le chiffre de 501 habitants, on constate que la moyenne est de près de 17 habitants au kilomètre carré.

Prenons maintenant la municipalité typique des Jurdes basses, celle de Camino Morisco, dont le territoire a une étendue de 160 à 200 kmq.; c'est pour une population de 1.200 habitants environ, une densité de 5 à 7 habitants au kilomètre carré.

La municipalité du Pino Franqueado, qui comprend quelques-uns des villages les plus typiques et les plus déshérités des Jurdes hautes (Aldehuela surtout), mais qui, d'une façon générale, jouit d'une relative prospérité et présente à peine l'aspect jurdano a, pour 140 kmq. environ, de 1.500 à 1.600 habitants, soit une moyenne de 11 au kilomètre carré.

Enfin, la municipalité de Nuñomoral, qui n'a guère dans les Jurdes basses que Vegas de Coria, toute proche du Camino Morisco, et qui, en revanche, comprend dans les Jurdes hautes la caractéristique vallée de Fragosa, retient sur ses 60 kmq. environ, près de 1.400 habitants, ce qui fait une moyenne de 16 à 17 au kilomètre carré.

On peut discuter sur la précision de quelques-uns des chiffres

14. Seul le Casar de Palomero est nettement en dehors de las Jurdes. « A la fin de 1905, les hasards de l'existence me firent quitter le secrétariat de Camino Morisco pour prendre celui de cette Villa (le Casar de Palomero)... Je pensai que c'était un devoir de conscience de décliner devant la Junta générale (de la Esperanza de las Jurdes) l'année suivante la charge de secrétaire du Comité de direction, puisque je ne vivais plus en territoire hurdano... » (T. Gómez dans *Crónica*, p. 118.)

qui précèdent et même sur celle de tous, mais les rectifications éventuelles ne sauraient renverser cette constatation capitale, que les Jurdes hautes ont une population plus dense que les Jurdes basses. Dans le territoire du Nuñomoral, s'il y a une différence de densité entre la partie basse et moyenne du territoire, et la partie haute, constituée par la vallée de Fragosa, cette différence est en faveur de la partie haute, puisque la vallée de Fragosa compte plus de 400 habitants pour son étroite superficie de 20 à 25 kmq.

Le noyau de forte densité de las Jurdes est donc constitué par les deux vallées des rivières qui forment le rio Jurdano, le rio de los Casares et le rio de la Fragosa; encore n'avons-nous pas compté dans la population de ces vallées les habitants de Cerezal et ceux de Asegur; si l'on ajoutait encore ceux de Nuñomoral, qui tient si étroitement à ce pays, la densité apparaîtrait encore plus forte, puisqu'il y là de 1.300 à 1.400 habitants sur un territoire de 60 kmq. environ, ce qui donne une moyenne de 22,5 au kilomètre carré.

C'est là le double de la densité moyenne du pays jurdano; et ce chiffre est atteint dans la vallée centrale, dans la partie la plus haute et le plus difficilement accessible de cette vallée centrale. C'est là le cœur du pays, la terre de douleur et de misère.

On dirait que le pays a fait l'homme prisonnier; c'est là où le pays est plus rude et plus ingrat qu'il a le mieux asservi sa victime, là où il est le plus inhumain, qu'il enchaîne le plus fortement l'homme. L'homme est entré dans un piège; il est pris.

De même la principale agglomération de las Jurdes, Ladrillar, est nettement dans les Jurdes hautes, et non, comme on pourrait l'attendre, dans les Jurdes basses (car autre chose est la densité moyenne, autre chose la principale agglomération).

De même encore, dans la municipalité du Pino Franqueado, si ce dernier village, qui se trouve dans des conditions exceptionnelles, et à peine de las Jurdes, compte un peu plus de 250 habitants, le village le plus peuplé après lui est la Aldehuela, perdue dans la haute vallée du rio Esparaban, comme le Gasco ou Huetre dans les hautes vallées du rio de las Casares et du rio de la Fragosa.

§ 7. — Une dernière remarque est nécessaire ici. La population dense des Jurdes hautes ne peut pas toujours, comme à Ladrillar et à la Aldehuela, former de grosses agglomérations; mais elle se groupe en hameaux aussi nombreux que possible. La plus étendue des municipalités, celle de Camino Morisco, qui traverse tout le pays dans la partie basse, compte dix centres de peuplement; cinq ou six fois plus réduite en étendue, la municipalité de Casares compte cependant sept centres et récemment encore, avant la disparition du Castañar, en comptait huit; les deux municipalités de Nuñomoral

et du Pino Franqueado en comptent chacune onze, mais cette dernière est presque deux fois plus étendue que celle de Nuñomoral, ce qui confirme encore notre observation.

Le cas de la circonscription municipale du Cabezo doit être mis à part; il y a ici quatre villages seulement, mais des villages relativement importants. La raison en est simple et évidente : nous avons noté en esquissant la géographie physique de ce pays que la vallée du rio de Ladrillar est dans son dessin la plus simple des vallées de las Jurdes; plus au sud, l'abaissement du niveau de base des affluents de l'Alagón a amené ceux-ci à creuser d'une façon plus compliquée le plateau précambrien de las Jurdes.

Quand on considère ainsi la carte, on est amené à se demander s'il ne pourrait pas y avoir un nombre encore plus grand de hameaux dans la seconde vallée et surtout dans la vallée du sud de las Jurdes, où les ramifications d'affluents et de sous-affluents travaillent de tous côtés à tirer de la roche un peu de terre. Et peut-être est-ce ce qui se serait produit dans un pays vraiment primitif : les centres de peuplement seraient plus nombreux, et ils ont été plus nombreux, mais chacun d'eux (sauf bien entendu, pour les moindres) serait moins peuplé qu'il ne l'est actuellement. Cependant, quelque réduite que soit la civilisation qui a pu filtrer dans ce pays, cette civilisation est d'une qualité qui ne s'accommode pas de toutes les sévérités de la géographie; les hameaux de quatre ou cinq feux ne peuvent vivre que s'ils sont proches d'un centre vraiment autonome; la robinsonnade est impossible, même à las Jurdes.

§ 8. — Nous pouvons ici préciser cette observation que nous avions faite en constatant que l'inhabitable pays de las Jurdes était peuplé, comme l'attestait la légende; nous disions alors que puisque ce pays était peuplé, il était surpeuplé; ce qui précise maintenant cette remarque, c'est que le surpeuplement porte sur les Jurdes hautes; dans les Jurdes basses, il y a des dégagements et Santibañez nous a fait voir comment l'équilibre et l'harmonie peuvent se rétablir entre la population et la terre, dans le pays bas. Dans les Jurdes hautes, au contraire, on en est encore au conflit violent entre les conditions naturelles et les conditions sociales du pays.

§ 9. — Cette différence fondamentale apparaît dans le tableau que nous offrent les villages de las Jurdes.

On éprouve parfois à la vue de quelque village des Jurdes basses cette illusion si finement évoquée par La Bruyère à propos de nos petites villes de province : « J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte... elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je

me récrie et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux !... »

Et si l'on en restait là, on pourrait aller rejoindre en imagination l'idyllique sociologie de Mme de Genlis, revue et encore faussée par George Sand [15]. Mais, nous dit l'écrivain du grand siècle de la raison : « Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir [16]. »

Au Casar de Palomero, le grand écrivain Miguel de Unamuno éprouve, en arrivant, la paix d'une profonde retraite. « Quelle excellente station de quiétude que ce Casar de Palomero, avec sa physionomie de village de sierra et ses grands balcons de bois où l'on prend le frais ! Lorsque nous entrâmes, à la nuit close, des couples étaient assis, les amoureux bien serrés l'un contre l'autre, sur les bancs devant les maisons. Lentes amours de ces villages recueillis et isolés !

» ... On nous donnait des informations sur las Jurdes et leurs habitants, et je vis que la légende commençait en ce lieu. Au surplus, c'est ce qui arrive d'ordinaire : ceux qui vivent tout près d'une région fameuse et dont on parle beaucoup sont bien souvent ceux qui sentent le moins l'aiguillon qui pousse à aller voir ce pays par soi-même. »

Ainsi la première impression est avenante; à peine, il est vrai, sommes-nous à las Jurdes; et les habitants du Casar ne veulent point en être. Mais si nous allons avec Unamuno jusqu'au Pino Franqueado, l'impression n'est pas très différente : « Un bon village sans rien de la ridicule légende de la sauvagerie de las Jurdes [17]. »

Les Batuecas évoquaient dans la mémoire du correspondant de Ponz les vers virgiliens :

> O tantum libeat mecum tibi sordida rura
> Atque humiles habitare casas et figere cervos [18].

Le sentiment est voisin de celui qui anime la légende des amants de la maison d'Albe.

Cette impression se retrouve en pleines Jurdes : « Era un paraje

15. Mme de Genlis a écrit, sous le titre *Les Battuécas* un roman idyllique pour lequel George Sand a éprouvé, au moins rétrospectivement, une très vive admiration. Voir, sur ce point, notre introduction sur la légende des Batuecas et de las Jurdes.

16. *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*, au chapitre De la société et de la conversation, n° 49, Edition des Grands Ecrivains de la France, t. Ier, 2e partie, p. 233.

17. Miguel de Unamuno, *Andanzas y visiones españolas*, Madrid, 1922, p. 110 et 111. Nous avons eu l'honneur d'accompagner Miguel de Unamuno dans le voyage qu'il fit à las Jurdes, et dont le récit parut d'abord dans la *Nación* de Buenos-Aires.

18. Ponz, t. VII, p. 204. Ce sont les vers 28 et 29 de la deuxième Bucolique.

de égloga », écrit, à propos des environs de Vegas de Coria, V. Gutierrez de Miguel, dans un article du journal *La Voz*, à l'époque du voyage royal. Le Pino Franqueado ne donne donc pas une idée précise du pays.

Arrêtons-nous devant ce village qui appartient bien, officiellement, à las Jurdes. Il n'est pas au penchant d'une colline comme la petite ville de La Bruyère, mais si la *vega* où s'étendent ses cultures a été créée et entretenue dans la platitude par le rio de los Angeles, les maisons du village ont été bâties un peu au-dessus de la zone d'inondation sur un terrain légèrement renflé, où viennent, dirait-on, mourir, en se civilisant, les formes tourmentées de la sierra. Si modéré qu'il soit, le renflement du terrain met en valeur le tableau du village et les maisons paraissent s'étager pour mieux faire cortège au clocher. L'église est blanche et le clocher blanc s'élève vers le ciel comme un signe d'espérance. Quand on vient du nord, toute la partie du village qui est à droite de l'église est blanche aussi, tandis que la partie de gauche, non blanchie à la chaux, conserve la couleur sombre de la roche schisteuse dont les maisons sont faites. L'ensemble, qui se perd à l'extrême droite dans un bouquet de grands arbres dont la hauteur dépasse celle du clocher lui-même, se détache nettement sur le fond vert triste de la sierra de Altamira, qui se dresse sur la rive sud du rio de los Angeles. Un air d'aisance et de richesse est répandu sur ce village. Quelques chemins y accèdent, où une voiture pourrait passer. Il y a une grande place, assez grande pour rassembler la population aux jours de fête; un vieil ormeau robuste y atteste la fécondité de la terre; en face du bel arbre, on trouve une posada, une auberge où l'on peut reposer la nuit; on s'y étend généralement par terre dans des couvertures de laine, mais l'on peut aussi avoir un lit avec des draps garnis de dentelle : il arrive donc que voyagent par ce pays des gens qui ne sont pas tous des miséreux. Il y a quelques maisons « bourgeoises » dans les rues proches de la place, et ces rues ont des coins charmants; il en est une ainsi le long de l'église. En face de l'église, les maisons couvertes de tuiles et soigneusement blanchies à la chaux, avancent sur de grandes plaques de schistes, posées de champ, de larges balcons aux appuis de bois ou de fer; des pots de fleurs aux couleurs éclatantes y mettent une note de joie qui presque toujours manque à las Jurdes.

Mais nous ne sommes encore qu'au seuil de ce pays, et nous devons, de cercle en cercle, avancer jusqu'au point où manifestement il faut « laisser toute espérance ».

Nous trouverons encore, surtout en regardant d'un peu loin, des images charmantes et propres à inspirer des romans et des idylles sur le bonheur de la vie primitive. Aux confins des Jurdes hautes

et des Jurdes basses, le petit village d'Avellanar, alimenté par une *vega* exceptionnellement riche et bien disposée, est susceptible de prendre un air de fête. Mais Avellanar est vraiment à part.

Regardons maintenant las Mestas, au confluent du rio de las Batuecas et du rio de Ladrillar; la rencontre des deux vallées élargit les perspectives et ceux qui ont appris à aimer la montagne pour la montagne, peuvent admirer d'un côté les crêtes altières et sauvagement découpées des Batuecas, d'un gris clair que l'azur du ciel met bien en valeur, de l'autre les coupes puissantes de las Jurdes tachées de végétation sombre; au creux des vallées descendent les chênes-verts, les châtaigniers et les cerisiers au tronc clair; dans la vega s'étendent les olivettes argentées, et, au centre du tableau, une dizaine de cyprès, dont deux ou trois sont magnifiques, font comme une garde d'honneur autour de l'église; bien plantés sur leurs troncs blanchâtres, ils pointent, presque noirs, par contraste, dans la lumière, qui parfois pose sur eux un reflet blond. Si nous descendons dans la principale rue, le charme n'est pas tout de suite rompu; de beaux pieds de vigne croissent le long des murs, les pampres passent d'une maison à l'autre, facilement balancés par la brise, souples et verts sur un fond de ciel bleu barré de grands cyprès noirs et rigides. Quelques maisons sont blanchies à la chaux, et un assez grand nombre ont des balcons, avec des fruits ou des légumes qui sèchent, ou même avec des fleurs vivantes.

Mais les pauvres maisons, parfois très basses, bien rarement blanchies à la chaux, et quand elles le sont, partiellement blanchies, rappellent la dureté avare de ce sol qui ne fournit pas de bonne terre ni de bonne pierre à bâtir, et l'on voit souvent, assises au seuil des portes basses, des formes humaines dont les traits hâves dénoncent le paludisme.

Allons plus loin, en remontant la même vallée. Las Mestas nous offrait l'exemple d'un village qui est proche des limites du pays et qui peut avoir quelques communications régulières avec l'extérieur, mais l'extérieur est peu de chose et en un sens s'est éloigné; car l'extérieur, c'était autrefois d'abord et surtout las Batuecas, foyer d'influence civilisatrice, et ce foyer est aujourd'hui éteint : et c'est de là sans doute que vient le contraste poignant entre l'allégresse pittoresque du tableau de las Mestas et la tristesse des réalités jurdanas que recouvre mal ce tableau. A une bonne lieue en amont, se trouve le Cabezo, d'apparence plus rude, mais qui, sur sa colline, domine mieux les atteintes du paludisme, et, bien groupé autour de son église, présente encore quelques pans de murs blancs, et fait figure de village; comme à las Mestas, on voit des toits à double pente, et les maisons, de hauteurs variées, ont une sorte d'indépendance qui traduit une certaine volonté et une certaine puissance

de l'homme. On trouve encore ici des balcons avec des fleurs ou avec les touffes odorantes, vert clair, de l'*albahaca* (le basilic).

Parcourons encore une bonne lieue, augmentée des sinuosités du sentier de montagne. Nous arrivons à Ladrillar, le plus gros village de tout le pays. L'importance de Ladrillar est due surtout au grand nombre de ravins qui se réunissent en ce point ou près de ce point de la vallée. Cette fois-ci l'uniformité est saisissante; l'importance du village ne signifie pas une multiplication de ressources mais simplement une addition; la rue principale est le sentier qui suit la vallée, mais comme les ravins avaient déposé de la terre cultivable en maint endroit des alentours, de nouvelles maisons ont été construites, surtout au-dessus de ce sentier, pour ne pas descendre dans la zone d'inondation et dans la terre cultivable; elles sont restées aussi serrées que possible les unes contre les autres; à peine quelques pauvres ruelles les séparent, encombrées d'ordures que retiennent les aspérités pierreuses jusqu'à ce que, de loin en loin, les averses balaient ce qui n'a pas pénétré dans le sol. Comme tous les villages de cette vallée, à l'exception de Rio Malo de Abajo, qui, étant au confluent de la rivière et de l'Alagón, reçoit plus largement la lumière et la chaleur, Ladrillar est situé sur la pente nord de la vallée, c'est-à-dire sur la pente exposée au midi; les maisons, également basses, suivent la pente et paraissent entraînées par elle; les toits à une seule pente sont uniformément recouverts de schiste; quelques portes et quelques fenêtres se distinguent par un encadrement blanc; il y a une église, mais l'église se cache en quelque sorte au fond du village; dans l'ensemble, l'uniformité des maisons correspond à celle des cultures en terrasse, cultures de légumes au-dessous du village, cultures d'arbres au-dessus, le tout se distinguant dans la monotonie difforme du paysage par son uniformité étendue. L'homme et son œuvre ici ont bien de la peine à se détacher de la terre et du roc.

Montons encore, par des pentes de plus en plus raides.

La lieue est rude, mais c'est une « petite lieue », et nous parvenons à Rio Malo de Arriba; la rivière méchante d'en haut, par ses dévastations sans doute, a imposé ce nom au village. Ici les cabanes de schiste sont peu nombreuses et la brutalité des ressauts de la pente ne leur a pas toujours permis de s'appuyer l'une contre l'autre; aussi la construction humaine ne troue pas la monotonie du paysage. On arrive sur le village, comme sur la plupart des villages de las Jurdes, sans le voir. Ailleurs, la terre attend que l'homme soit mort pour prendre sa dépouille; ici, elle le saisit vivant. Quand le grand sentier est inondé de la lumière d'août, quand les toits de schiste brun violet deviennent brillants comme neige sous l'averse de soleil, on n'aperçoit encore rien de vivant

sous les basses portes et par les étroites fenêtres; les rues latérales restent sombres; l'homme, presque toujours isolé, est dissimulé et comme perdu dans son champ suspendu au flanc de la montagne; ou encore, de très haut, on aperçoit, dans le lit aux trois quarts sec de la rivière, avec les petites taches rousses des chèvres, une forme qui doit être debout et qui lentement suit son troupeau. Dans un ravin où les arbres s'accumulent et où il peut y avoir plusieurs récoltants, on entend parfois un cri guttural; ailleurs un bruit de branche cassée ou de feuillage froissé appelle l'attention et fait entrevoir l'homme perché qui cueille ses figues ou ses pêches; ailleurs, encore, un enfant disparaît derrière un mur. Ainsi, lorsque, après avoir traversé les solitudes de las Jurdes, on arrive à l'improviste en quelque point habité, dans le village typique du pays ou aux abords de ce village, on devine l'homme plus encore qu'on ne le voit : car il n'est pas encore dégagé et affranchi de la terre. Et quand on l'aperçoit enfin, maigre, osseux et terreux, on réalise mieux encore sa servitude. Car, dès son plus jeune âge, l'homme s'accoutume à sentir l'emprise de cette terre, si dure, mais toujours prête à s'ouvrir comme un tombeau. Il n'y a pas de berceaux à las Jurdes, par plus qu'il n'y a de foyer ni de table familiale. Ni le berceau ni le foyer n'abritent, comme ailleurs, l'enfant de la famille la plus humble contre la rudesse des choses. La mère jurdana, qui doit aller travailler aux champs, parfois très loin de sa cabane, emporte l'enfant qu'elle allaite, et, pendant qu'elle ahane, elle le dépose dans un sillon.

§ 10. — De las Mestas à Rio Malo de Arriba nous avons, sur un seul trajet, reconnu les divers aspects de las Jurdes; mais, comme la géographie physique pouvait nous le faire pressentir, dans chacune de ces catégories il y a une sorte de modération, de retenue. De part et d'autre du centre typique de Ladrillar, las Mestas et Rio Malo de Arriba représentent les deux efforts divergents de l'homme captif de las Jurdes : à las Mestas, l'effort vers une sorte d'évasion ou de libération, cette apparence d'allégresse que nous avons notée, mais qui est plus franche et plus réelle au Pino Franqueado et qui rappelait le tableau de la petite ville, dans La Bruyère. Mais si las Mestas ne s'élèvent pas jusqu'à l'allégresse de la libération et n'en ont que la première apparence, en revanche, Rio Malo de Arriba n'atteint pas non plus l'extrême et tragique misère des hautes vallées qui forment le rio Jurdano, non plus que des hautes vallées des affluents du rio Esparaban.

Sans doute, au fond de las Jurdes, il existe encore quelques villages d'un aspect avenant. Avellanar est un joli hameau, où la pierre présente une teinte un peu rousse, et où les rues sont bien

pavées. Les maisons à un étage ne manquent pas, et deux d'entre elles sont unies, non sans élégance, par une sorte de pont. Le bois du châtaignier et celui du pin entrent dans la construction; quelques maisons sont ornées d'une étoile à cinq branches, ou d'une étoile à six branches faite de demi-cercles entrelacés. Sans être très grande, sa *vega* est large et bien éclairée; la vigne met sa gaîté sur les pentes qui l'encadrent. Il y a des maisons très propres, des types fins, et des femmes portant des colliers et des boucles d'oreilles.

Ovejuela domine une vallée qui est large comme la plupart des vallées le sont au sud de las Jurdes, où l'abaissement du niveau de base a permis aux eaux de mieux travailler la pénéplaine schisteuse, et elle sourit d'autant mieux qu'elle s'ouvre sur le midi. Il s'est trouvé aussi, nous le verrons plus loin, que les habitants étaient particulièrement travailleurs, et le travail humain a pu ici prendre le caractère d'une collaboration féconde avec la nature, au lieu d'être, comme dans les gorges typiquement jurdanas, une guerre, avec son cortège de ruines.

A Sauceda, toujours dans ces larges vallées du sud, la *vega*, assez récemment mise en valeur, est large et lumineuse.

Sur le Camino Morisco, qui n'est pas une vallée, et qui, dans un tel pays, ne pouvait pas être une vallée, les villages respirent; ils s'élargissent; ils ont des rues. A las Calabazas, certaines de ces rues rappellent les gloires anciennes de l'Estrémadoure, d'autres célèbrent les bienfaiteurs contemporains de las Jurdes : de toute façon, le pays s'ouvre un peu sur l'histoire et sur le monde. Il y a des rues de Hernán Cortés et de Pizarro et des rues de l'évêque Segura, du Dr Marañon, de Tomás Gómez. Il y a aussi une calle de la Cuesta, car tout n'est pas plat, même sur le Camino Morisco [19]. Il y a même un faubourg, le barrio del Pinto. Et, de temps en temps, dans ces rues, une note gaie, des balcons avec des fleurs, ou, au coin d'une maison, un « horno », un four, en terre rose, bien lisse, cône en forme adoucie planté sur quatre pieds.

Mais le vrai village jurdano ne respire pas ainsi sous le grand ciel lumineux. Quand il est sur un chemin, c'est sur un étroit chemin, étranglé dans sa vallée; parfois il est dans une impasse.

A Martinandran, à Fragosa ou au Gasco, deux rangées de pauvres cabanes enserrent le sentier de pierre, où la rangée d'en haut qui dévale de la montagne vient buter, où la rangée d'en bas semble s'accrocher pour ne pas choir dans la zone d'inondation. Dans ce pauvre couloir, qui, nulle part, ne s'élargit en place publique, les soleils d'hiver ne pénètrent que furtivement. Le 2 octobre, à

19. Le nom de las Calabazas est officiellement remplacé depuis quelques mois par celui de Camino Morisco. Il est sans doute inutile de signaler que le nom du Dr Marañon a été effacé récemment : il reparaîtra.

15 h. 15, Bide note que tout le village du Gasco est déjà dans l'ombre [20]. Presque toujours suinte entre les pierres entassées quelque malsaine trace de purin.

Quant aux villages d'impasse, ils se sont plantés sur des ravins, parce que le travail des eaux, complété par le travail des hommes, a rassemblé un peu de terre au bas de ces ravins. C'est le cas de la Huetre, ou de Carabusino. On dirait que le ravin les aspire et que le roc va les absorber.Carabusino est situé sur une grande croupe, entaillée de deux ravins qui brisent le village en trois tronçons. Le village se tient prudemment très au-dessus de la rivière, et, au dessous de lui, ses champs étagés forment de cinquante-trois à cinquante-cinq gradins; on y cultive surtout la pomme de terre, un peu d'orge, de lin et de garbanzos; la croupe de l'ouest porte moins de terre cultivable; elle a plus d'orge, des haricots, un peu de garbanzos et des arbres; celle de l'est, à la différence des deux autres qui sont *de regadio* (irriguées), est *de secano* : sur une quarantaine de gradins elle porte des oliviers et un peu d'orge. Les cultures en étage recommencent au-dessus du village, qui est comme perdu au milieu d'elles, au plus profond des entailles du sol. L'homme a cédé aux plantes son air et sa lumière.

Il n'y a de plus misérables et de plus tragiques que les hameaux d'une demi-douzaine de maisons ou moins encore, comme il en existe quelques-uns en amont de Casares, comme il en a péri plusieurs au cours des derniers siècles, et jusque dans ces dernières années, si récemment (c'est le cas au Castañar) que leurs pauvres ruines en s'écroulant ne se sont pas encore complètement réincorporées à l'avalanche de pierraille dont les tempêtes périodiques déchirent le flanc des vallées.

Là, enfin, l'homme n'a pu réussir à habiter le pays inhabitable; et il a dû céder.

Quand, au retour de ces avant-postes de la grande guerre entre l'homme et la nature, où les sentinelles avancées de l'humanité ont péri, l'observateur retrouve les premiers survivants, ceux qui sont à la limite de la défaite, un autre passage de La Bruyère revient à sa mémoire :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés par le soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent

20. Bide, p. 75.

aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

§ 11. — Quand la géographie physique a fait voir, avec une netteté brutale, que le pays de las Jurdes est rebelle à la colonisation humaine et même au simple transit, et quand ensuite les statistiques administratives et l'exploration sommaire du pays montrent qu'il est peuplé et surpeuplé d'une population qui s'obstine à y chercher désespérément sa vie, alors que la nature la menace sans cesse d'une condamnation à mort, souvent suivie de l'exécution, on a peine à se résigner à cette scandaleuse antinomie; il faut bien se demander quelles raisons étranges ont poussé là, et confiné, une population, et accessoirement, quelle était cette population, et à quelle époque les circonstances historiques ont été assez extraordinaires pour déterminer cet invraisemblable peuplement.

Il y a là un problème social, qui offre un aspect historique d'un très haut intérêt. S'il ne rentre pas dans notre sujet de traiter historiquement ce problème historique (cette étude ne serait sans doute pas moins importante que celle que nous avons entreprise), il nous appartient du moins d'en préciser les conditions géographiques. Il n'est pas possible que l'histoire contredise les constatations les plus évidentes de la géographie. A aucune époque, un pareil pays n'a été habitable pour une population de quelque importance. Ce n'est point ici, en effet, un cas analogue à celui des vieilles cités homériques, par exemple, dont la situation pouvait être excellente pour un certain état de la civilisation et qui n'ont disparu, ou, plus exactement, ne se sont déplacées qu'après avoir joué leur rôle. Ici, la succession des grandes phases de la civilisation ne pouvait avoir d'influence, pour la simple raison que l'animal humain n'y pouvait vivre. L'homme préhistorique a pu vivre, en petit nombre d'ailleurs, aux Batuecas; rien n'indique qu'il ait vécu, même en petit nombre, à las Jurdes. La géographie de las Jurdes n'admet que des déchets d'histoire. Il est très possible aussi que, dans cette région frontière, frontière entre les pays méditerranéens et les pays océaniques, entre les influences du nord et celles du sud, les Romains et, plus tard, les Arabes aient occupé quelques positions, mais il n'y aurait là que des faits d'un intérêt très limité et en même temps nullement spécial à las Jurdes; tandis que le fait, très singulier, qui nous occupe, c'est celui du peuplement de las Jurdes. Sur ce point, la géographie conditionne et en quelque sorte canalise la recherche historique, Et c'est en partant des données qui nous sont accessibles dans l'actualité que nous pouvons esquisser, puis préciser, dans une certaine mesure, le questionnaire qui guidera l'historien.

Il est toutefois un élément quasi historique que l'actualité elle-même met à notre portée; c'est la tradition populaire et la légende; nous ne sortons pas du cadre de notre étude en tenant compte de cet élément; sans doute même ne remplirions-nous pas ce cadre en négligeant l'élément tradition et légende. Les auteurs que nous aurons à citer, et qui, eux aussi, étaient, de beaucoup, plus préoccupés de la situation présente du pays que des antécédents historiques de cette situation, n'ont pas pu écarter de leurs constatations et de leurs explications cet élément d'histoire, mais eux non plus n'ont pas eu à le traiter en historiens. Ils ont à l'occasion cité des documents (et il nous arrivera d'en indiquer la référence, pour faciliter les premières recherches des historiens qu'attend ce grand sujet), mais ce que nos auteurs demandent aux documents, ceux-ci fussent-ils un peu lointains par leur date, ce n'est pas la reconstitution du passé, ce sont les éléments de la solution de problèmes qui passionnent encore leurs contemporains, et qui se ramènent plus ou moins directement à la vieille querelle entre les gens de la Alberca et ceux de las Jurdes, les premiers ayant exercé pendant longtemps sur ceux-ci une domination politique et sociale, et conservant, aujourd'hui encore, la conscience d'une sorte de supériorité.

Il est un premier point sur lequel, assurément, la documentation purement historique n'est pas indispensable pour répondre à l'une des questions essentielles posée plus haut : à quelle race appartenaient les gens qui ont peuplé las Jurdes? L'histoire pourra nous fournir des renseignements précieux, à supposer que les documents qui pouvaient exister sur ce sujet aient été conservés (si du moins ils ont jamais existé), mais les renseignements fondamentaux ne peuvent être fournis que par l'étude anthropologique des habitants actuels du pays.

Malheureusement, cette étude est encore incomplète.

§ 12. — Le savant professeur Hoyos, avec lequel nous avons eu l'honneur de faire un de nos voyages à las Jurdes, et dont nous avons pu apprécier, en même temps que la bonne grâce et le vaste savoir, la scrupuleuse méthode, car il a fait en notre présence de très nombreuses mensurations, dont il commentait aussitôt les résultats avec les Drs Goyanes et Marañon, émet sur les caractères ethnographiques des Jurdanos une opinion très nette, qui est assurément la plus qualifiée de celles qui ont été émises à ce sujet. « Ils sont Extremeños, c'est-à-dire qu'ils ont un ensemble cohérent de caractères qui les distinguent des Serranos et Charros castillans d'un côté [20 bis], et, de l'autre, des Andalous déjà anthropologique-

20 *bis*. Les Serranos sont les gens de la sierra, ici de la sierra de Francia, et les Charros, les gens de la campagne de Salamanque.

ment existants dans les plaines et dans les terres fertiles de la basse Estrémadoure, et des Manchegos ou Ibérocentraux qui se partagent les terres de la province tolédane avec les Extrémeños, les premiers occupant la plaine et les autres la montagne.

» Il y a déjà un tiers de siècle que nous notions avec le plus constant investigateur des races hispaniques, le professeur Aranzadi, dans l'*Avance a la Antropologia de España* (Esquisse préliminaire à l'anthropologie de l'Espagne), l'existence, bien à part, d'un type extrémeño brachycéphale, ou de tête courte, entouré par des dolichocéphales, ou gens à crâne allongé, type microsème ou à orbite petite; leptofacial, ou à face étroite; hypsicéphale, ou de tête haute. Cela revient à dire que ce type se distingue de tous ses voisins pour se rattacher aux types cantabres nordiques ou, si l'on veut, celtes, bien que des caractères bien différenciés empêchent de les confondre avec ceux-ci. Notre travail de laboratoire fut la confirmation d'une citation des vieux historiens sur les Celtes de l'Anas ou Guadiana. Après des années, le maître Olóriz, dans son fameux monument à la céphalométrie de l'Espagne, confirma l'assertion, et fixa dans les sierras de Hoyos, Hervas et Ciudad-Rodrigo l'existence d'une population à tête ronde, détachée de tous les types ibériques ou méditerranéens à tête longue.

» Notre voyage... nous a confirmé la stabilisation définitive du groupe Extrémeño, dont las Hurdes conservent les types purs, sauf dans les dégénérescences physiologiques que le milieu et la misère ont fait subir à la race... »

Nous croyons, pour notre part, que si cette opinion, entre toutes autorisée, est vraie pour une part, elle doit laisser place à la constatation de nombreuses exceptions. On remarquera que les premiers travaux du professeur Hoyos, comme ceux des professeurs Aranzadi et Olóriz, manquaient de documentation sur las Jurdes; ils étaient sans nul doute très bien documentés sur le reste de l'Estrémadoure, mais nous savons à quel point las Jurdes se séparent du pays même le plus voisin. Ce pays a pu retenir ou attirer des types que le pays voisin ne retenait ni n'attirait.

Il est vrai qu'il est très probable que les colonisateurs de las Jurdes ne sont pas venus de loin, et nous donnerons nous-même des arguments à l'appui de cette très vraisemblable hypothèse. (V. chap. III de la III[e] partie.) D'autre part, la pratique administrative qui a consisté à envoyer pendant longtemps en nourrice à las Jurdes des enfants trouvés des districts voisins a dû augmenter sans cesse parmi les Jurdanos la proportion de ceux qui sont du même type que leurs actuels voisins d'Estrémadoure, puisque beaucoup de ces *pilus* restent dans le pays. (V. chap. IX de la II[e] partie.)

Mais il faut bien remarquer ici, en faisant à l'anthropologie toute

sa part, que ces immigrés n'importent guère du dehors que leur conformation physique; encore l'importent-ils avec la malléabilité de la petite enfance, et subissent-ils fortement l'influence des caractères de leur nouveau et tyrannique pays, qui produisent en particulier les dégénérescences notées par le professeur Hoyos. Il faut donc bien souligner que, quant à la mentalité et aux coutumes, on devra trouver ici celles que le pays même impose; et, dans la mesure où il n'impose pas tout, celles qu'ont apportées, non pas les plus importés avec le maximum de malléabilité, mais les réfugiés qui sont venus en ce pays avec des caractères et des habitudes bien accusés.

En d'autres termes, l'étude ethnographique, si importante qu'elle soit pour déterminer l'origine des habitants du pays, ne peut pas expliquer d'avance leur caractère.

Mais il y a plus, et les réserves que nous venons de faire n'auraient qu'une portée réduite, si nous devions admettre que ces réfugiés arrivés avec leurs caractères et leurs habitudes, étaient uniquement des gens du type extrémeño.

Or, des traditions, qu'il est difficile de mettre en doute, établissent que des éléments arabo-berbères, et même juifs, ont vécu dans ce pays, non pas seuls sans doute, mais en proportion appréciable, très probablement plus appréciable à mesure que l'on remonte dans le passé, puisque, au moins au XIX^e^ siècle, les *pilus* ont fortement diminué cette proportion.

Même si le reste de l'Estrémadoure était depuis longtemps surpeuplé, il serait invraisemblable que les Extrémeños fussent venus normalement habiter l'inhabitable pays de las Jurdes. Mais, encore aujourd'hui, l'Estrémadoure a une population très peu dense, moins dense assurément que celle de las Jurdes. Plus probantes que la situation de las Jurdes au milieu d'une région habitée par le type extrémeño, car il n'y a là qu'une présomption en faveur de la prédominance du type extrémeño à las Jurdes, plus probantes sont les observations et les mensurations faites par le professeur Hoyos à las Jurdes et qui établissent la présence d'une importante proportion d'êtres humains de ce type dans le pays que nous étudions. Mais cette proportion importante n'exclut pas des exceptions; le professeur Hoyos, dans l'article cité, donne lui-même le portrait d'*un hurdano extraño a la raza* (d'un hurdano étranger à la race), et notre auteur suit trop scrupuleusement les méthodes scientifiques pour ne pas admettre bien d'autres exceptions que celle dont il est le premier à montrer le spécimen.

De fait, ce n'est pas seulement d'après les traditions plus ou moins vagues que l'on peut présumer qu'il y a encore dans ce pays des descendants de morisques. Un autre observateur éminent, le

Dr André Paris, qui parcourut le pays avec le professeur Hoyos et nous après l'avoir traversé une première fois avec nous, et qui ainsi a vu un plus grand nombre de localités que le professeur Hoyos (surtout dans les Jurdes basses), retrouvait partout des types qui lui étaient familiers parce qu'il les avait fréquemment observés dans un long séjour au Maroc. Au surplus, le professeur Hoyos note lui-même des différences, secondaires sans doute, mais enfin appréciables, entre le type extrémeño pur et le type jurdano.

« Je confirme les travaux que je viens de citer et celui que, sur *Las Relaciones modulares de los cráneos de España*, publia la Academia de Ciencias en 1915, et celui sur le *Conocimiento del pueblo español*, par lequel j'inaugurai la section de Sciences naturelles au Congrès de Bilbao. Les Hurdanos, comme les véritables extrémeños, sont un peuple qui a des affinités avec le peuple Cantabre, dont le sépare son crâne élevé en opposition avec le crâne abaissé de l'autre, mais de semblable morphologie dans l'aplatissement de la nuque ou de l'occiput et dans l'étroitesse de la face à hauteur des mâchoires, qui, en bien des cas, présente le facies basque, au nez étroit et droit, avec des yeux qui reproduisent la gamme de couleur de la race nordique.

» Là où se manifestent les discordances, c'est dans ces caractères somatiques d'ordre plus physiologique que morphologique, plus dynamique qu'esthétique. Ainsi la taille, le poids, les mensurations se sont réduits, la corpulence ou relation du poids à la taille a diminué, et la robustesse exprimée dans la formule qui relie la grandeur, la masse et les fonctions respiratoires, a dégénéré : c'est-à-dire qu'elle présente des valeurs qui la rangent dans le dernier des cinq groupes dans lesquels nous avons rangé les diverses populations espagnoles, et en tête desquels, pour cette formule, sont les Cantabriques... » Sur ce point donc, le Jurdano cesse d'être voisin du Cantabre; il n'est pas seulement différent de ce dernier, il est à l'opposé.

Si l'on note encore que c'est dans la région de Cásares que le professeur Hoyos place le type pur qu'il a défini, et qu'il admet lui-même des exceptions (qu'il attribue d'ailleurs, ce qui nous paraît discutable, à l'immigration des pilus), on pourra admettre qu'il y a des différences appréciables, au physique comme au moral, entre le nord et le sud de las Jurdes, comme il y en a entre Jurdes hautes, situées plutôt à l'ouest, et Jurdes basses, situées plutôt à l'est. Comme dans son climat, dans son orogénie et dans son hydrographie, comme aussi dans sa flore et dans sa faune, cette région tourmentée a reçu et concentré dans son réduit des influences venues des quatre points cardinaux. Il est très possible que de très anciennes bousculades de peuples aient fait pénétrer là par le nord et le

nord-ouest, des éléments celtes. Mais c'est de la même façon que beaucoup plus récemment des éléments arabes et berbères, profondément différents entre eux, mais formant masse, y ont été précipités par le sud. Chez les uns comme chez les autres, les types se sont d'autant mieux conservés, avec les déformations causées moins par une adaptation que par la dégénérescence, que les réfugiés de chaque groupe se sont mariés entre eux, la consanguinité des unions allant parfois jusqu'à l'inceste.

§ 13. — Il est, en somme, très probable que les gens qui sont venus habiter ce pays inhabitable n'y sont jamais venus que par force. Las Jurdes sont un pays de hors-la-loi. Les malheureux *pilus* qui y étaient refoulés de nos jours étaient rejetés par la Société; mais ils n'auraient pu être rejetés là si auparavant toute une population n'y avait été confinée. Quant à cette population, elle devait être composée, pour une faible part, d'individus en rupture de ban qui cherchaient dans ce pays le plus sûr des refuges, et, pour la majorité, de groupes vaincus, et chassés des pays habitables au cours des guerres et des invasions qui ont précédé l'unification politique de l'Espagne.

Il est naturel qu'il y ait eu ainsi dans ce pays sans issue des refoulés du nord et des refoulés du midi, des Cantabres et des Arabes ou des Berbères, et sans doute d'autres encore. Ces éléments ethnographiques très divers ont vécu, dans leur prison naturelle, côte à côte, d'autant plus que le pays n'est pas seulement isolé en gros, par rapport au reste du monde, mais encore en détail, puisque l'on communique difficilement d'une vallée à l'autre et d'un village à l'autre.

Plus d'un fait que nous aurons à recueillir au cours des chapitres suivants confirmera et précisera cette hypothèse générale que suggère (et peut-être même impose) l'étude anthropologique sommaire de las Jurdes.

Mais nous reconnaîtrons aussi que, après ces bouleversements de grande amplitude dont les derniers ont été l'expulsion des juifs et celle des morisques, et en dehors de l'importation des pilus qui suppose des progrès administratifs assez modernes, une cause procédant par petits effets, mais capable de se répéter maintes fois, a contribué au peuplement du pays : c'est la transformation en population sédentaire de ceux qui, isolément et temporairement, venaient pendant la belle saison, faire paître leur bétail à las Jurdes.

Les effets de cette infiltration comme les effets de ressac dus aux grandes bousculades de peuples n'ont guère dû donner lieu à des actes notariés ou à des enregistrements documentaires quelconques; il se peut que l'histoire ne puisse préciser le contre-coup des événe-

ments historiques dans ce pays que par confrontation de ses données avec celles de l'anthropologie : ce serait le cas si l'enquête anthropologique méthodiquement menée, complétée, et au surplus favorisée par l'isolement des villages, qui a pu conserver les types anciens, décelait dans le pays de las Jurdes des représentants des diverses races qui ont occupé successivement les pays d'alentour et successivement en ont été chassées. Mais il se peut aussi que l'infiltration des pasteurs, devenus habitants permanents après avoir été habitants saisonniers, et l'infiltration dés pilus rendent cette enquête difficile et ses résultats incertains.

Même alors, nous trouverions dans les données que nous pouvons observer actuellement, d'importants éléments de la solution du problème qui nous occupe.

§ 14. — En effet, l'isolement du pays était très propre à conserver, à défaut de la pureté de la race et du sang, la langue, les traditions, le folklore, les coutumes, des divers groupes ethniques qui pouvaient y avoir trouvé refuge; en particulier, la nomenclature géographique, les noms des montagnes, des rivières, des lieux habités devraient conserver des traces précises de ce passé soudain immobilisé.

Or, nous verrons, quand nous ferons l'inventaire du bagage intellectuel des Jurdanos, que leurs traditions n'ont rien de typique, qu'il n'y a pour ainsi dire pas de folklore chez eux et que leur langue, qui est l'espagnol, ne révèle aucun indice appréciable d'apports étrangers. Et, dès maintenant, sans pousser aussi profondément notre enquête, en examinant simplement la nomenclature géographique telle que nous la donne la carte de Bide et que nous la confirment les habitants du pays, nous allons constater que rien ne permet de supposer que le peuplement de las Jurdes remonte à une époque où la langue espagnole n'était pas encore d'un usage général dans le pays. L'origine du nom même de Jurdes ou Hurdes reste obscure, et, dans les hypothèses qui ont été faites pour l'éclaircir, on retrouve, une fois de plus, les deux tendances que l'on pourrait appeler septentrionale et méridionale. Ce nom vient-il de l'Europe du Nord ? vient-il de l'Afrique ?

Le *Diccionario general y técnico Hispano-Americano* du Dr Manuel Rodriguez Navas (Madrid, 1918) dit, au mot « Jurdes o Hurdes » : « Cavernas o habitaciones salvajes abiertas en canteras y terrenos incultos de una comarca situada entre las provincias de Cáceres y Salamanca, en la vertiente oriental de la sierra de Gata, ocupada por unas 5.000 personas de remota origen. La palabra *jurdes* es voz celto-germánica y significa escondrijos, cuevas o

cavernas; en aleman se conserva hürde, zarzo, y entre los gitanos de la Europa central se usa *jurdi*, piedra o casa de piedra. »

Tout cela est septentrional, mais assez brumeux. La signification du mot allemand hürde n'offre aucun rapport avec les caractères du pays; celle du mot « celto-germanique » est plus intéressante; il est vrai que les cavernes ne sont pas très nombreuses à las Jurdes, mais il suffirait que les premiers habitants du pays en eussent trouvé et utilisé quelques-unes pour que ces cavernes aient déterminé le choix d'un nom géographique; en outre, il y a des cavernes et des abris rocheux aux Batuecas et les Batuecas ont été confondues avec las Jurdes presque jusqu'à nos jours; enfin, on peut même trouver que las Jurdes sont un pays riche en cavernes; c'est le cas de Barrantes, dans son intéressante conférence sur las Jurdes et leurs légendes; il est vrai que l'opinion de Barrantes se fonde moins sur la connaissance géographique du pays que sur les traditions légendaires qui concernent ce pays, mais il suffit que les traditions légendaires admettent de nombreuses cavernes pour que les cavernes puissent paraître dans la nomenclature.

Toutefois, des trois étymologies données pêle-mêle, l'étymologie gitane serait encore, par sa signification, la plus intéressante. Reste seulement à savoir jusqu'à quel point une influence gitane est vraisemblable à l'origine du peuplement de ce pays : que pouvaient bien venir faire en ces vallées éloignées de toute grande route ces nomades qui ne sont pas même des pasteurs ? Rien, semble-t-il, ne les rappelle dans le reste de la nomenclature, car il est au moins douteux que le nom du rio Esperaban, même s'il doit s'écrire (comme l'écrivent la plupart des auteurs, Esparaban, se rattache au mot gitane *asparabar* [21].

D'autre part, si le mot gitane *alqueru* [22] semble bien être le mot espagnol *alqueria* par lequel les gens de las Jurdes désignent presque toujours leurs villages ou leurs hameaux, ce terme est usité un peu partout en Espagne et n'a rien de spécialement jurdano.

Cherchons donc d'autres hypothèses :

« Et, dit le correspondant de Ponz [23], puisque nous nous sommes engagés (il faudrait presque traduire fourvoyés, empêtrés, *metidos*) dans les étymologies, exposons l'origine de Jurdes, non sans protester préalablement qu'il en sera ce que Dieu voudra bien. Il paraît

21. J. Tineo Rebolledo, *A. Chipicalli* (La lengua Gitana), Diccionario gitano-español y español-gitano, Granada, 1900, donne à ce mot le sens romper, quebrar, rasgar, et au substantif *asparabani* celui de rotura, quiebra. Ces sens pourraient s'appliquer à l'aspect du pays ou encore rappeler les premiers défrichements. Mais rien ne donne à penser que les premiers défrichements, ou les plus importants, aient été exécutés dans cette vallée.

22. Habitación, aposento, cuarto; *ibid.*

23. T. VII, p. 205, note.

que Jurda ou Urda vient naturellement (es hijo natural) de l'arabe *horda*, comme aussi *zahurda* (porcherie, endroit sale), car les demeures à las Jurdes sont bien ainsi généralement. *Gurdus*, qui signifie homme rude et de peu de capacité, est un mot que le latin adopta de la langue espagnole, comme le dit Quintilien : « *et Gurdos, quos pro stolidis accipit vulgus; ex Hispania traxisse originem audivi* » (*Inst. Orat.*, lib. I, cap. IX.) Pourquoi las Jurdes ne tireraient-elles pas leur nom de ce vieux mot espagnol ? Ce n'est pas qu'il faille appliquer sa signification aux Jurdanos, qui sont gens de beaucoup de raison, quoique manque chez eux la culture qu'il y a ailleurs. »

La référence de Quintilien est inexacte.

Le grand érudit Feijoo n'a pas manqué de signaler ce passage de Quintilien et c'est peut-être par lui que le correspondant de Ponz l'a connu : « Ce n'est pas aux Grecs que les Romains demandaient secours pour compléter leur vocabulaire, mais encore à d'autres nations qu'ils considéraient comme barbares. Dans le même Quintilien on lit qu'ils empruntèrent les mots *Rheda* et *Petoritub* aux Gaulois, le mot *Mappa* aux Carthaginois, le mot *Gurdus*, pour signifier un homme rude, aux Espagnols. » (Feijoo, *Cartas eruditas*, t. I, CXXXIII, 10.)

Notre terme d'argot *gourde* viendrait-il de là ? Ce qui est plus curieux et se rattache bien plus étroitement à notre sujet, c'est que ce mot paraît avoir été connu, et emprunté, par les Arabes. Nous lisons, en effet, dans un compte rendu sommaire de la séance de l'Académie Française du 14 mai 1925 [24], ces renseignements suggestifs : « Parmi les mots maintenus ou admis, se trouve le mot *gourde*, dans le sens de piastre, mot qui, par le Dictionnaire de l'Académie, revient (avec ce sens) dans la langue après avoir fait le tour du monde. En effet, M. Camille Jullian dit que c'est un mot d'ancien gaulois. Il a trouvé *gordonicus* dans la *vie de Saint Martin* avec le sens de lourdaud. Or, *gourde* a signifié « pièce de monnaie lourde », et c'est en ce sens que le maréchal Joffre l'a retrouvé à Tombouctou, où la piastre, écu de cinq francs, se nomme *gourde*. »

Qui donc, sinon les Arabes, a pu importer ce mot au centre de l'Afrique ?

Mais tout cela ne prouve pas que le nom de las Jurdes vienne de l'ancien mot espagnol signalé par l'Espagnol Quintilien.

Le *Diccionario Vasco-Español-Francés* de l'abbé Resurreccion Maria de Azcue donne le mot basque *Urde* avec la signification *cerdo, cochino*, porc, cochon.

L'orthographe Jurde, à supposer qu'elle soit décidément la bonne, n'exclurait pas cette étymologie et représenterait la défor-

24. Dans le *Journal des Débats* du 15 mai.

mation imposée par la prononciation d'Estrémadoure à ce mot venu du nord. Il y aurait là une confirmation de l'hypothèse de M. de Hoyos Sainz sur le peuplement de las Jurdes par des habitants venus du nord. Et, en effet, las Batuecas, plus que toute autre partie du pays auraient pu mériter le nom de pays de las *Urdes*, puisqu'elles sont un repaire de sangliers. Sans doute le sens de sanglier n'est pas mentionné dans le dictionnaire que nous citons : mais le cochon sauvage et le cochon domestiqué se distinguent moins ici qu'ailleurs; aujourd'hui encore dans la région, les chasseurs désignent couramment le sanglier sous le nom de cochino. Enfin l'abondance des chênes-verts aux Batuecas a dû favoriser de bonne heure, en même temps que la propagation des sangliers, l'élevage des cochons.

Cette étymologie est assurément l'une des plus vraisemblables, sinon la plus vraisemblable.

Santibañez et Barrantes, et, à leur suite, Bide, qui d'ailleurs ne paraissent pas connaître cette étymologie, en proposent une autre, qui peut aussi se défendre. Ils admettent que le nom du pays se rapporte à sa christianisation, christianisation, remarquons-le, récente : « Par cela même que dans son sens métaphorique le mot Jurdano, Jurdana signifiait rajeuni ou rebaptisé, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle, Santibañez et Barrantes concluent que les Jurdanos descendants des anciens Goths étaient une race trouble (*promiscua*) et que pour cela on leur donna le nom de *Jurdanos* qui signifie rebaptisés. Cette hypothèse gagne en probabilité, s'il est possible, quand on lit que, de crainte qu'ils ne fussent non des chrétiens, mais des mores, qui se fussent cachés à las Jurdes après la Reconquête, les moines du couvent de los Angeles et d'autres rebaptisèrent tous les habitants du pays... [25] »

Même indépendamment d'une origine suspecte, arabe ou juive, d'une partie de la population, il y aurait encore eu lieu à des baptêmes ou rebaptêmes en masse, lorsque les missionnaires visitaient la population des anciennes majadas (demeures temporaires de pasteurs), devenues hameaux, mais toujours dépourvues de prêtres.

Barrantes croit encore que le nom du rio Esperaban fait allusion à la Rédemption chrétienne, et, quoi qu'il en soit de ce nom en particulier, il est certain que la nomenclature géographique du pays conserve (nous allons le constater), plus d'un souvenir de ses évangélisateurs.

Plus généralement, cette nomenclature nous paraît prouver que le peuplement est récent, ce qui s'accorderait très bien avec le fait d'une évangélisation datant de la fin de la Reconquête.

25. Bide, p. 33-34.

Comme le remarque Bide, si cette étymologie est la bonne, il faut écrire Jurdes avec un J. « Quant à l'orthographe du mot Jurdes, nous pouvons ajouter que les anciens parchemins et documents étudiés avec tant de soin par Dn. V. Barrantes et Dn. R. Martin Santivañez portent les graphies Jarde, Surde et Sarde, les deux dernières pouvant être le résultat de l'erreur d'un copiste peu expert. »

Et Bide ajoute en note : « Il y a peu de temps, il s'est trouvé quelqu'un pour ressusciter dans le *Heraldo de Madrid*, 22 janvier et 3 février 1892, l'étymologie tirée par les auteurs du *Diccionario Geográfico Universal*, qui, après avoir mis Jurdes avec un J à leur tome IV, l'écrivent avec un U au tome X, de cette façon : « Urces, que le vulgaire appelle Urdes ou Hurdes, dérive, selon » l'opinion plus généralement reçue dans le pays (!!), de l'arbuste » bruyère qui revêt la plus grande partie de ces montagnes, le » même que dans d'autres pays on désigne du nom de Urces. » « Même quand Urce signifierait bruyère et non ajonc ou genêt, dans l'hypothèse de l'auteur de l'article, que ce mot viendrait du mot latin Ulex, icis, Ulices, nous estimons que cette étymologie aurait peu de valeur pour s'opposer à l'argumentation des auteurs cités. De la polémique passionnée qui a été provoquée sur cette question si futile, il résulte à notre avis que désormais il ne doit plus y avoir de doute pour personne sur la façon d'écrire Jurdes, en remplaçant l'H par un J. »

§ 15. — S'il y a à las Jurdes une vingtaine de noms géographiques dont la signification reste obscure pour nous, les noms qui ont une signification très claire sont sept ou huit fois plus nombreux, proportion qui ne se rencontre guère dans les pays anciennement peuplés.

C'est à tel point que plusieurs de ces noms géographiques restent encore plutôt des noms communs ou des adjectifs usuels qu'ils ne font figure de noms propres.

Aldehuela, c'est le petit hameau; Arrocasa [26], le ruisseau de la maison; Arrocastillo, le ruisseau du fort; Arrofranco, le libre ruisseau [27]; Arropuerta, le ruisseau de la porte (peut-être faut-il entendre Arropuerto qui existe aussi : le ruisseau du col ou du cirque

26. Dans la nomenclature de las Jurdes la dernière syllabe de *arroyo* tombe toujours, la préposition et l'article sont supprimés; ainsi el arroyo de la casa devient el Arrocasa.

27. Observons, et cette observation vaut pour plus d'une des interprétations qui suivent, que, quand bien même ce nom ne se rapporterait pas à l'allure du ruisseau et ferait allusion, par exemple, à quelque souvenir historique, le fait essentiel que nous voulons établir subsisterait : à savoir que la nomenclature est faite de termes de la langue actuelle.

montagneux; il y a un chorro de la Aldea (chute d'eau du hameau); l'arroyo de la Buena Agua, c'est le ruisseau dont l'eau est bonne, de même que le rio Malo (vallée de Ladrillar), c'est le ruisseau méchant et dévastateur, auquel deux villages empruntent aussi leurs noms : Rio Malo de Arriba et Rio Malo de Abajo; il y a encore un arro Malo dans la vallée centrale et il y a un arro Bravo (sauvage). Dehesilla est un diminutif de *dehesa* qui désigne un terrain inculte, propre à la pâture, Casa Jurde et Casa Rubia désignent des maisons, auxquelles se sont juxtaposées quelques autres maisons pour faire de très petits hameaux, Casares désigne un ensemble de maisons (Casar, *casa solariega;* peut-être faut-il entendre *K'sar*), la Caseta est une petite maison, le Vadillo est un petit gué, le Vado Derecho est un gué *droit*, auquel la rivière du Pino doit son nom, la Vega Llana est un terrain cultivé particulièrement plat, les Vegas de Coria sont elles aussi des terrains cultivables (vegas) où demeure le souvenir de la métropole religieuse de las Jurdes, ou peut-être d'un des évêques, ou peut-être d'un simple particulier. La sierra Fontana a une *source*. Le rio de la Ribera offrait des berges cultivables dont l'ampleur paraissait exceptionnelle. Il y a un ruisseau froid (arro *frio*) et un torrent rapide (arro *fugaz*).

Déjà sont un peu plus géographiques, un peu plus propres, les noms qui traduisent la forme ou la nature du terrain. Alabea, qui est le nom d'un ruisseau, désigne la courbure ou le gauchissement d'une pièce de fer ou de bois; si l'application du mot n'est pas bien claire, le mot, du moins, est espagnol. Les applications qui suivent sont plus claires. Le nom de la rivière Alagón est typique : *alagar*, c'est former une série de lacs ou de mares; dans son lit aujourd'hui trop large, l'Alagón parsème les mares qui entretiennent le paludisme dans les Jurdes basses. La sierra Alta est une haute montagne et la sierra de Altamira permet de dominer des pays lointains; on disait que du haut de la sierra on pouvait apercevoir sept évêchés; rappelons que cette sierra est à la limite de las Jurdes : le canton sans horizons est flanqué de deux observatoires, la sierra de Altamira et la Peña de Francia, d'où l'on découvre des pays sans fin; de la Peña, on aperçoit Léon et Castille, Jurdes et Batuecas (là où ces deux pays s'ouvrent sur le ciel), Estrémadoure et Portugal. L'*Atalaya*, c'est la tour de la vigie; la sierra qui portait la tour a conservé ce nom. Parfois les lignes du paysage rappellent la forme de quelque animal ou d'une partie du corps d'un animal; on trouve (un peu en dehors du pays) la garganta vieja del Becerro, l'antique gorge du *veau*, et dans le pays même la *Boca de Oveja*, la bouche de la brebis, le col de la Bragada (la *bragada* est la partie intérieure des cuisses du cheval), la sierra del Caballo (du cheval), plusieurs noms expriment la nature pierreuse et chaoti-

que du terrain : le puerto de las Berroqueras (un *berrocal* est une zone jonchée de pierres pointues), le village de Fragosa (*fragoso, a*, signifie, en s'appliquant à un chemin, pierreux et raboteux), la sierra Canchera (*canchal* est une falaise, un endroit rocailleux), l'arroyo de la Pizarilla (schiste, débris de schiste); la sierra de Escalera présente des escaliers de rochers, ou peut-être de culture (dans ce dernier cas, le nom serait encore plus récent), le vado Gorronoso est le gué des *galets*), la cordillera de las Pedrizas (la cordillère des *pierrailles*); la peña Tajada est une roche qui semble *découpée* du reste du paysage; la Cuchilleja est une vallée profondément entaillée; peut-être la sierra Traoguera sembla-t-elle aux premiers explorateurs du pays avaler, engloutir (*tragar*) dans ses ravins profonds les rochers et la végétation; et la cascade de Galgamoriscos évoque par son nom pittoresque la pierre qui tombe et rebondit en avalanche sur le flanc scabreux de la montagne (*galga*), en y associant le souvenir, soit de la fuite précipitée des morisques, soit des pierres que l'on aurait fait dévaler sur eux. D'autres noms évoquent des formes plus adoucies; la peña Bolilla a la forme d'une petite *boule* ou d'une pomme; le village du Cabezo est bien sur un *sommet* arrondi; le hameau du Rincon (coin) était dans un ravin; le Casquero où se trouvaient, paraît-il, les ruines d'un château fort, est comme le dessus du crâne (*casco*) de la montagne; l'arroyo Ceño (*froncement, bourrelet*) dessine sans doute de beaux méandres; la Collada est un monticule, un versant de colline d'une douceur inusitée dans le pays, parfois elle est associée au souvenir d'un homme (Collada Clemente); le lomo del Cordon est un de ceux qui montrent sur son flanc la continuité d'une assise rocheuse; la sierra Corredera porte un large plateau où les animaux, ou tout au moins les vents, peuvent courir sans obstacle apparent; Navaredonda signale une plaine large, aspect rare à las Jurdes; Horcajo, Horcajada indiquent la présence d'une fourche, probablement un confluent de vallées à angle assez aigu (ahorcajado veut dire : qui est à califourchon); de petits accidents de terrain sont indiqués par le nom du Calderon (*chaudron*), gouffre qui se trouve sur le rio de las Batuecas en amont de las Mestas, par l'arroyo de los Hoyos (rivière des *entonnoirs*, des trous), par le charco de la Olla (la mare de la *marmite*). *Les noms* du pico Gordon (le pic *massif*), du cancho Gordo et du pico Gorrero (le pic en forme de bonnet), évoquent un profil de paysage. L'arro Gollete doit franchir un étroit *goulet*. Le Guijarro rappelle la dure *pierre siliceuse* dont la blancheur éclate au milieu des schistes sombres de las Jurdes. Ailleurs, l'aspect général du terrain ou de sa végétation naturelle est peint d'un adjectif : ainsi le mont Cueto (escueto, montagne *pelée*), le village de las Erias (étendue de terrain inculte, *despo-*

blado, ici, c'est le nom d'un village !); le pic Espinal (couvert de végétation *épineuse*), le Cardal, qui porte beaucoup de *chardons*, le lomo Labrado (la croupe *travaillée au hoyau*, puisque ici la charrue est très rare), le lomo Pintó (pintado; on montre dans la vallée des Batuecas las cabras Pintás, peinture préhistorique; c'est évidemment ici une croupe dont la couleur est moins monotone que ne l'est d'ordinaire le paysage jurdano), la peña Rayada (roche *rayée*, sens analogue au précédent), le Somo pinto (*somo* veut dire sommet; encore une fois la nomenclature trahit l'espèce d'émerveillement de ceux qui ont vu s'éclairer la couleur au milieu du sombre paysage monochrome); la cascade de la Meancera a un nom qui fait image comme celui de nos cascades de *Pissevache*. C'est encore la végétation naturelle qu'évoquent les noms du pico Berezoso (*brezo*, bruyère), des villages de Cambron et de Cambroncino (*cambron*, nerprun), du lomo (del) Carrasco, du Carrascal et du Carrascalejo, de l'arro-Mata (la *mata* est la broussaille qui forme le matorral), du puerto de Mohedas (*moheda* désigne un épais bois de chênes-verts ou de chênes-lièges), de l'arroyo Nebral (*enebro*, mais on dit *nebro* à las Jurdes et ailleurs aussi, est le genévrier), de la sierra Piornera (la *piorna* est une espèce de genêt), du rio del Ramajal (*ramaje*, frondaison), du village de Rebollosa (la *rebolla* est une espèce de chêne), de la sierra del Retamar (la *retama* est le genêt à fleurs blanches), du village de Robledo (le *roble* est le chêne-rouvre; nous ne nous souvenons d'ailleurs pas d'en avoir vu à Robledo; dans la sierra de Gata on trouve un village de Robledillo), de la sierra del Romero (*romarin;* les plantes odoriférantes sont une richesse de ce pauvre pays, mais une richesse qui n'est guère appréciable que pour l'artiste et pour le poète), du village de Sauceda, (la Saussaie, *sauce* est le saule; nous n'avons d'ailleurs vu qu'un saule aux alentours de Sauceda), et de l'Arro-Yera (nom qui désigne sans doute le gazon sauvage). Le nom d'Azabal dénonce la présence du houx (*acebo*).

Une autre série de noms rappellent les animaux sauvages ou la lutte de l'homme contre les animaux sauvages. L'arrocarabo (c'est le nom ancien, inusité aujourd'hui, du premier ruisseau que l'on trouve, en amont du sanctuaire des Batuecas, se jetant dans la rivière principale) rappelle le *carabo*, lequel peut être soit une sorte de chouette, soit un poisson à grosse tête, le premier sens étant plus probable; le village de Carabusino pourrait devoir son nom aussi à cet animal; Arrolobos est le nom d'un ruisseau d'abord, puis d'un village; il rappelle les ravages que fait le *bichu* dans la région; entre la peña de Francia et les Batuecas, non loin du sommet de la Peña, il y a un paso de los Lobos. Les oiseaux de proie devaient naturellement être ici représentés : le village de Huetre ou Buetre est le

village du vautour (*buitre*), et le village, maintenant disparu, de Valdelazor, était celui du val de l'*autour*. L'homme se défend contre les animaux nuisibles, et il y a un ruisseau del Cepo et un autre, très distant, de Hay Cepo (*cepo*, piège à loups) ce dernier nom était aussi celui d'un votorro, l'arro Sierpes est le ruisseau des *serpents*, le pico de la Gineta ou Jineta est la montagne de la *genette* ou du chat sauvage. Le village de Corzas devait son nom aux *biches* et le puerto del Gamo est le passage du *daim*. Il n'est pas impossible que la majada de la Muda ait été habitée par une *muette*, mais il se peut aussi que cette demeure temporaire des pasteurs ait été établie près du repaire ou du nid où certains animaux font leur *mue*.

D'autres noms d'animaux évoquent non plus la nature sauvage, mais les premières conquêtes de l'élevage. Il y a un Arrobuey, ruisseau du *bœuf*, lequel a dû être d'autant plus remarqué qu'il n'est pas possible d'élever beaucoup de bœufs dans le pays. Il y a un peu en dehors de las Jurdes un monte Cabril, mais bien des montagnes de las Jurdes mériteraient ce nom; une sierra de la Mula peut rappeler l'existence d'une *mule* réelle ou présenter grossièrement la silhouette d'une partie du corps de la mule. Oveja (rio), Ribera Oveja, et Ovejuela (villages) rappellent les moutons et brebis, que rappelle aussi à sa manière le nom du village de las Mestas; la Mesta était la grande association d'éleveurs de moutons qui a tant contribué d'abord à enrichir l'Espagne, ensuite à l'appauvrir, en la déboisant; la sierra qui rattache le pays de las Jurdes au Portugal est encore une sierra de las Mestas; le pays serait ainsi encadré par ce souvenir, puisque la sierra est à l'ouest et le village au nord-est [28]. Il y a un puerto (col) et un rio de los Corrales (le *corral* est l'enceinte, de pierre en ce pays, où l'on met les animaux domestiques à l'abri de leurs ennemis et spécialement des loups; il y a aussi une

28. Il se peut aussi que le nom du village et celui de la sierra soient sans rapport avec la célèbre institution. V., sur la Mesta, l'article de Julius Klein dans le *Bulletin Hispanique* de 1915 (p. 85-154) et le livre du même : *The Mesta, A Study on Spanish Economic History*. Cambridge (Mass.), 1920, un compte rendu de cet ouvrage a été donné par M. Sorre dans le *Bulletin hispanique*, 1923, p. 236 et suiv.

La carte des *cañadas*, c'est-à-dire des chemins suivis par les troupeaux, donnée par Klein, montre que l'une des pistes suivies passait assez près de las Jurdes à l'est, mais naturellement ne pénétrait pas dans ce pays. Le village de las Mestas a beau être à la périphérie du pays, la vallée de l'Alagón l'isole de cette piste tout autant que s'il était au cœur des Jurdes hautes. Nous avons vu que le pays de las Jurdes est un pays peu propre à nourrir le mouton. En outre, on ne s'explique pas le pluriel Mestas du nom du village et de celui de la sierra, si ces noms rappellent l'institution de la Mesta. Il existe un mot *mestal*, qui désigne les terrains incultes; sans doute, on ne voit pas mieux le passage de mestal ou mestales à Mestas que celui de Mesta à Mestas, mais, du moins, y aurait-il, dans ce cas-là, un rapport entre le nom et la réalité physique.

sierra de las Vaquerizas, ce nom désignant les corrales plus spécialement destinées au gros bétail, aux vaches.

Le casar de Palomero se signalait peut-être par un pigeonnier; mais peut-être faut-il, avec Santibañez, l'appeler Casar de la Palomera, ce qui pourrait désigner soit un pigeonnier, soit un *lieu battu par les vents*.

Plus nombreux encore, et, probablement aussi, plus récents, sont les noms qui rappellent les premières plantations, les efforts de l'agriculture proprement dite, les modestes commencements d'une petite industrie agricole : des rivières, Arrocastaño, Arrocerezo, Arropino, rappellent des plantations de châtaigniers, de cerisiers, de pins, ou, peut-être, l'introduction d'*un* châtaignier, d'*un* cerisier, d'*un* pin; il y a eu aussi un hameau du Castañar (la Châtaigneraie) aujourd'hui abandonné, et il y a un Cerezal (la *cerisaie*) plus peuplé que le chef-lieu de sa municipalité, Nuñomoral. Le Pino Franqueado est un des plus jolis villages du pays, le rio Alpino est plus probablement en rapports avec le pin qu'avec les Alpes. Le rio Ciruelos rappelle, lui, des pruniers, le pico Manzano est la montagne du pommier, la majada del Moral se reconnaissait à son *mûrier*. Le village d'Aceitunilla ou Azeitunilla et le puerto del Aceituno rappellent l'importance de l'olivier. La Huerta (village) résume le travail de la *culture potagère;* il y a une sierra et un arroyo de los Nabos (*navets*). Casa Rubia ou Casa de la Rubia (hameau) évoque-t-elle le souvenir d'une femme blonde ou la présence de la terre rousse que mettent à nu les ravinements, ou encore une ancienne culture de garance (*rubia*) ? Le nom du village de Rubiaco s'expliquerait peut-être mieux par ce dernier sens. Il y a une rivière et un village de Avellanar (*avellano*, noisetier). Il y a un arroyo de la Viña, et le barrio de la Viña est un des quartiers que les ravins divisent dans Huetre. Sur le Camino Morisco on trouve le village de las Calabazas (*calebasses* ou citrouilles). L'arroyo de las Tapias rappelle les nombreux *murs* de pierres qui retiennent la terre. Les saignées faites pour l'irrigation ont sans doute fait appeler une rivière rio de los Canales, et il y a aussi un Regüe. Et puisque les Jurdanos sont arrivés à cultiver même les céréales, il n'est pas étonnant qu'il y ait une sierra de los Abalientos (*abalear*, c'est séparer le grain de la paille et le nettoyer); plus d'un village, comme las Eras del Castillo, las Heras, s'est constitué sans doute autour de *l'aire*, et il y a un Arrohera; la sierra de las Cañas n'a, sans doute, pas de roseaux, mais peut-être parfois présenterait-elle, sur quelques parties défrichées de ses pentes, ces longues tiges de chaume que laisse la récolte faite à la faucille dans la pierraille; il y a aussi une vega del Rastrojo (chaume).

Le rio del Molino atteste que les Jurdanos ont su moudre leur

grain, comme aussi le village de Azeña, puisque la azeña est un *moulin à farine mû par l'eau;* signalons, enfin, le hameau de la Muela (la *meule*).

Le village d'Asegur ou Segur rappelle l'usage de la *hache*, celle du bûcheron sans doute plutôt que celle du bourreau. Celui de Ladrillar a dû avoir une petite tuilerie (*ladrillo*, brique; nous n'avons jamais vu de tuilerie à Ladrillar, mais il y en a eu au moins une en activité dans le pays jurdano au cours de ces quinze dernières années); la sierra de los Caldreros rappelle des *chaudronniers*, probablement des vendeurs de chaudrons. Peut-être la Pesga était-elle le lieu de transaction où l'on se servait de *poids*.

Les autres noms géographiques de las Jurdes rappellent non plus les formes du terrain, les productions naturelles du pays ou l'activité ordinaire de ses habitants, mais le souvenir de faits particuliers, faits historiques ou « faits divers », ceux-ci plus obscurs et sur lesquels on ne sait rien d'autre que leur nom. Quelques noms rappellent des individus et ce sont bien, en effet, des individus qui, en s'établissant çà et là, ont, sans l'avoir cherché, constitué avec leurs enfants et les enfants de leurs enfants, des hameaux et des villages. Diego González est un peu en dehors de las Jurdes et Pedro Muñoz est à la limite; mais Martin Andran et Nuñomoral sont bien dans le pays; peut-être aussi la sierra de Muño Garra rappelle-t-elle un individu; de même l'arroblazquez ou, sous une forme plus bizarre, arromblazquez; la portilla Pino rappelle non un arbre, mais un homme. Les cols ou passages qui portent les noms éloquents de Confesionario (confessionnal), puerto de los Ladrones (col des *voleurs*, et il y a aussi un Arroladrones), puerto de las Heridas (col des blessures), rappellent que les communications ne sont pas faciles dans ce pays.

Il est peu probable que le rio Calero ait en ce pays décalcifié présenté des traces appréciables de chaux dans ses eaux, mais peut-être un chaufournier a-t-il travaillé dans ces parages. L'arroclavo (du clou) a un nom bien obscur, mais qui a tout l'air d'être de l'espagnol moderne. A quels petits faits peuvent bien faire allusion les noms du puente de la Cimera (pont du Cimier), du puerto de la Golosa (col de la gourmande de friandises), de l'arroyo de la Joya (rivière du Joyau)? Il est remarquable qu'il y ait aussi un puerto de la Joya, très loin de la rivière de ce nom. C'est ce que nous ne savons pas, mais ce qui importe peu à notre démonstration, puisqu'il nous suffit que ces noms soient des mots espagnols modernes.

Le village de Castillo, la sierra de Castillejo, doivent leur nom à d'anciens châteaux forts. Le nom du cotorro de la Antigua serait plus éloquent s'il n'avait perdu son substantif, mais le nom du gué de l'Arco Romano est assez clair. La fuente de Roldán (de Roland)

a pu être ainsi baptisée par quelque chevalier qui se rendait du nord au Portugal ou en Andalousie, car cette fontaine est à la frontière de las Jurdes. Les souvenirs arabes subsistent dans les noms du Camino Morisco, de la chute, déjà signalée de Galgamorisco, du paseo de los Moros, du rio de la Meca Santa, des deux vados Moriscos (un à chaque extrémité du Camino) et peut-être de l'arro Morete. Le cotorro de las Tiendas (des *tentes*) et le puerto del Judio (du *Juif*) conservent le souvenir de traditions sur lesquelles nous aurons à revenir. Dans la vallée des Batuecas, il y a un sépulcre du roi Dom Sebastian, mais le nom du roi téméraire qui disparut à Alcazarquivir (1578) a dû être importé ici par quelque personnage érudit. Et il y a des souvenirs plus populaires dans le nom du village de Monsagro, voisin de las Jurdes où dut être christianisé quelque ancien sanctuaire païen, mais cette antiquité, d'ailleurs incertaine, est, répétons-le, un peu en dehors de las Jurdes; en rentrant dans le pays, nous pouvons noter le nom de l'arroyo de las Migas Malas, qui ne peut vraisemblablement désigner le plat qu'on fait avec de la *mie* de pain, dans un pays où le pain fut longtemps inconnu, mais qui pourrait bien désigner des Meigas, c'est-à-dire, en bon Galicien, des sorcières.

Il ne nous reste plus à citer, après cette évocation d'un souvenir païen, que les noms propres qui marquent les étapes de la conquête ou de la reconquête religieuse du pays, et qui, donnés pour la plupart par les Franciscains du couvent de los Angeles, et, pour quelques-uns, par les Carmes du couvent des Batuecas, ne peuvent guère remonter au delà du XIV^e^ siècle et sont probablement bien postérieurs à cette date.

Il y a un ruisseau et une sierra de los Angeles, qui sont sans doute les plus anciens, un puerto de la Animas (des âmes du Purgatoire), un Arropascual (ruisseau pascal), une sierra del Carpinlero (saint Joseph, plutôt qu'un charpentier quelconque), une sierra del Convento, un arro Cristiano, un rio Esperaban, un rio del Fraile Mayor et un riachuelo de los Frailes, une sierra del Frontal (devant d'autel), un torrent de la Gloria (la Gloire du Ciel), une rivière Jordan (Jourdain), un puerto de la Mesa Santa (Sainte Table), un arroyo del Salvador (du Sauveur) et une hauteur de Santa Barbara.

Nous venons de voir environ cent soixante-quinze noms qui s'expliquent par la langue espagnole moderne.

§ 16. — Voici maintenant vingt noms dont le sens reste obscur pour nous : ce sont ceux de la vallée de Arrago, de la rivière (arro) Caboz, de l'arro Ahigal, de l'arro Serganado, de l'arro Miñino et de la sierra Miñina, de la vallée des Batuecas, de la sierra Bedoya, de la sierra Boya et Bolla, de la rivière Calcabon, du mont Capallar,

de la sierra Cordobel, du village du Gasco, de la rivière Itañez, du village de Mensegal ou Mensegar, du pic Mingorro, du col (puerto) de Roberdejo, de la Collada Suentes, du barrio Tento (de Huetre), du fort (en ruines) de Trebell, appelé aussi de la Zambrana ou Zembrana.

Encore ces quelques noms ne sont-ils pas également mystérieux : les deux derniers, Trebell et Zambrana, donnés à une ancienne forteresse qui n'est pas dans le pays même, mais à la limite du pays et qui commande le passage de las Jurdes à la vallée de Gata, pourraient bien, comme le veut la tradition, s'appliquer à une position occupée par les Romains (commandés par un Trebellius ?), et qui a pu l'être ensuite, pour la même raison stratégique, par les Arabes. A supposer même qu'on ne leur découvre pas une étymologie latine et une étymologie arabe respectivement, on peut être assuré qu'ils ne représentent pas le souvenir d'une population différente de celle qu'évoquent les autres noms du pays, parce que le lieu ne prêtait pas à un établissement humain.

Le nom de Suentes pourrait être une transcription fautive de Fuentes. Boya a le sens de bouée; ce sens est ici très peu vraisemblable; toutefois le faux sommet qui porte ce nom a pu émerger parfois comme une bouée de la mer des nuages, et les populations maritimes, dont un représentant aurait pu trouver cette image, ne sont pas tellement éloignés à l'ouest ni même au nord-ouest, au pays Cantabre. Mais cela peut signifier le mont Pelé, l'expression *Estar ó quedar hecho una boya* signifiant *quedar sin palos, estar desarbolado*. La sierra Bedoya s'appelle aussi Bodoya ou Bodolla et il y a un mot aragonais, Bodollo, qui désigne un robuste émondoir, c'est-à-dire un instrument que les défricheurs de las Jurdes ont eu à employer. L'arrocaboz serait-il un arro (yo del) cabezo ? De fait, la rivière qui porte ce nom a sa source opposée à celle d'une autre qui descend se jeter dans le rio de Ladrillar, en face du Cabezo. Le nom de Mingorro est-il basque ? celui de Capallar celte ? (Il y a un mont Capallard en France, dans la Haute-Loire, à Vorey-sur-Arzon). Pour les Batuecas, le correspondant de Ponz signale, sans les prendre au sérieux, quelques étymologies de fantaisie.

En somme, sur deux cents noms environ que comprend la nomenclature géographique à las Jurdes, il n'y en a peut-être pas une quinzaine dont on puisse attribuer le choix à des non-espagnols, encore quelques-uns de ces noms sont-ils vraisemblablement arabes et doivent dater du temps où quelques-uns de ceux qui avaient fréquenté le Camino Morisco ont dû s'interner dans le pays dont ils connaissaient les entrées. Il est très possible que quelques-uns encore des noms restés obscurs aient été défigurés par une erreur

d'audition ou de transcription : transmis par des paysans qui ont rarement l'occasion de les employer, quand ils guident le voyageur un peu loin de leur propre village, ils ont facilement pu être estropiés.

Enfin, il est important de remarquer que la plupart des noms que nous avons signalés avec leur sens sont presque tous des noms populaires. Un très petit nombre ont été donnés non par des gens du peuple, mais par des religieux : c'est le cas de sierra del Frontal donné par un religieux des Batuecas à une montagne dont les fleurs lui rappelaient les devants d'autel manifiquement brodés, mais ce nom est évidemment récent, puisque le couvent des Batuecas a été fondé à la fin du xvi[e] siècle. C'est aussi un nom savant que celui du Sépulcre du roi Dom Sebastian, nom récent également, puisque le roi a disparu en 1578.

Mais ce sont évidemment des gens du peuple qui ont baptisé des ruisseaux Arrofrio, Arrofugaz, Arrocasa, etc., des montagnes Pico Gordon, Somopinto, peña Rayada, etc., une chute d'eau Meancera, des villages Aldehuela, Huerta, Heras, etc. Ce ne sont pas là des noms choisis par des érudits ni par des géographes. Et les paysans qui ont choisi ces noms avaient le même vocabulaire que les paysans d'aujourd'hui.

La suite de cette étude, d'ailleurs, confirmera, en même temps qu'elle précisera, l'idée que cette nomenclature populaire donne du pays : pays pierreux aux communications difficiles, peuplé, assez récemment, par des individus ou par de petits groupes, qui ont eu à lutter contre une nature rebelle, contre une flore et une faune hostiles, et qui patiemment, par l'élevage et par l'agriculture, introduisant les arbres un à un, puis établissant leurs aires sur le roc, ont été à la conquête du pain.

Il faut donc se garder du prestige qu'exercent sur l'imagination populaire les souvenirs de l'antiquité; le D[r] Bide, qui n'était pas un historien, accorde facilement aux Romains la domination de las Jurdes. Mais des trois établissements qu'il cite, et que nous voudrions voir étudiés par un archéologue, un seul, celui de la Fragosa, est situé à l'intérieur du pays; les autres étaient, à coup sûr, d'excellents observatoires sur le rempart extérieur de cette forteresse naturelle, à l'ouest et au sud : « Sans remonter à des temps plus anciens, il est très certain que, tout au moins, les Romains ont dominé à las Jurdes. La preuve, ce sont les ruines des forts de la Fragosa situés sur la peña du Castillo, rive droite de la rivière, à égale distance du Gasco et de la Fragosa, et les ruines du fort de Trebell ou de la Zambrana, sur les hauteurs de ce nom, qui probablement ont fait donner le nom de Castillo à une montagne, à une rivière et à un hameau de la région. Ce qui le prouve encore, c'est le

fort en ruines du Casar de Palomero, qui se trouve sur le flanc des hauteurs de Santa Bárbara, et, si nous voulions d'autres traces encore de la domination romaine, nous citerions les nombreuses cavernes qui existent encore sur le Cotorro de las Tiendas, sur la Zambrana, dans la vallée de Ladrillar, etc., et où la crédulité populaire soupçonne des trésors cachés, alors qu'il s'agit des orifices des antiques mines de fer, d'étain et d'or qu'exploitèrent les conquérants du monde. Et quelle meilleure preuve y a-t-il que ces médailles à l'effigie de l'empereur Trajan, découvertes aux environs du hameau de Batuequilla, au pied de la Gineta, sur la rive droite du rio Jurdano, et remises en 1665 à l'évêque de Coria ?

» Quant à l'occupation de la région par les Arabes, les vestiges n'en manquent point et ce qui, à coup sûr, suffirait à nous la révéler, ce sont ces plantations d'arbres fruitiers qui se sont perpétués dans toutes les vallées de las Jurdes et dont les troncs énormes attestent l'antiquité, c'est aussi le grand nombre de légendes qui se conservent dans les familles, sources des contes que l'on peut lire avec profit dans la conférence de M. Barrantès et dans l'œuvre de D. Romualdo Martin Santibañez. »

Ce qui est dit des Arabes est déjà plus vraisemblable que ce qui est dit des Romains; et Bide a bien vu ensuite comment las Jurdes se sont peuplées, mais il dit, lui, repeuplées :

« Des documents nombreux et variés établissent que, au temps de la Reconquête, les vallées de las Jurdes, si profondes et si retirées, ont dû servir de refuge aux restes des armées morisques et, comme il était resté, sans doute, quelques-uns des vaincus dans le pays, après le départ de l'armée victorieuse, ces vaincus se mêlèrent aux gens du pays et peuplèrent ensuite la région, comme nous allons l'exposer.

» A l'époque de l'expulsion des Mores, las Jurdes s'étaient trouvées presque dépeuplées, soit que les habitants eussent fui définitivement, soit qu'ils restassent cachés dans les cavernes. Ce fut alors que des pasteurs, auxquels ces vallées devaient paraître tout à fait favorables à la pâture de leurs troupeaux, déterminèrent d'y vivre. Le nombre des habitants augmenta bientôt considérablement, et il fut nécessaire de réunir le territoire qu'ils habitaient et ensuite de le diviser entre la villa de Granada, qui s'appelle aujourd'hui Granadilla, Valdelaguna [29] et Sotoserrano. Cette division fut effectuée par l'infant Don Pedro en 1288. Granadilla avait, entre autres territoires, le territoire de l'actuelle municipalité du Pino Franqueado, Sotoserrano avait toute l'étendue comprise sur la rive gauche de l'Alagón, et Valdelaguna avait les *dehesas* des Batuecas et

29. Valdelaguna est restée connue sous son nom arabe : La Alberca.

de las Jurdes, cette dernière comprenant les actuels territoires de Nuñomoral, Cabezo, Casares et Camino Morisco.

» Valdelaguna, ou plutôt la Alberca, exerça la suzeraineté féodale. Nous verrons bientôt de quelle façon distincte les gens de Granadilla et ceux de la Alberca entendirent et exercèrent leur souveraineté sur leurs territoires [30]. »

L'arrière-pensée que l'on devine dans ces dernières lignes est déclarée dans d'autres passages du travail de Bide; c'est la suivante : si les Jurdanos sont si pauvres et si malheureux, c'est qu'ils ont été, pendant des siècles, exploités par leurs maîtres de la Alberca.

Bide est ainsi conséquent avec lui-même; il croit que ce pays est habitable, qu'il avait été habité dans l'antiquité, et qu'il avait été dépeuplé « à l'époque de l'expulsion des Mores ».

Mais il s'agit de savoir si ce n'est pas précisément le contraire, ou presque le contraire, et si ce n'est pas l'expulsion des Mores qui a déterminé le peuplement du pays par de véritables groupements permanents, et non plus par quelques pasteurs nomades.

L'étude précise des conditions de la vie à las Jurdes, que nous allons faire maintenant, doit nous permettre de choisir entre ces deux hypothèses. Nous pouvons dire, dès maintenant, que cette étude nous paraît confirmer pleinement ce que nous faisait présumer le caractère de la nomenclature géographique à las Jurdes.

30. Bide, p. 65-67.

DEUXIÈME PARTIE

La misère et la lutte contre la misère.

Dans la compacte péninsule ibérique, qui fut longtemps l'extrême-Occident, et qui n'offrait pas d'issue aux vaincus des conflits dont le dernier acte avait lieu chez elle, il n'est pas étonnant que ces vaincus aient cherché les refuges que pouvait leur offrir la géographie. Et aucun refuge mieux que las Jurdes ne pouvait séduire des désespérés.

Mais ce refuge n'était bon que pour des isolés, ou pour de très petits groupes, dont l'ambition se fût bornée à vieillir et à mourir en échappant à la persécution. Pour quiconque prétendait survivre, fonder une famille, croître et multiplier, la persécution de la nature avare devait se faire progressivement plus implacable que la persécution des hommes, et elle était sans recours.

Nous étudions, dans notre seconde partie, les efforts que l'homme, livré à lui-même, a tentés pour se soustraire aux lois d'airain qui l'accablent à las Jurdes.

Un premier chapitre est consacré à l'élevage, auquel les premiers habitants temporaires du pays demandaient leur subsistance, et à l'agriculture, à laquelle ces habitants, devenus permanents, ont dû demander un complément de ressources, bientôt reconnu insuffisant.

Nous constatons, en effet, dans un second chapitre, que l'élevage et l'agriculture n'assurent pas aux Jurdanos une nourriture suffisante, non plus qu'aucune des autres conditions de saine vie matérielle, non plus que les premiers éléments indispensables au développement d'une industrie.

Un troisième chapitre fait voir combien manquent les communications avec l'extérieur, communications qui seules permettraient le commerce indispensable à un pays qui par lui-même produit si peu.

Il paraît évident que, dans ces conditions, le capital et la propriété n'arriveront pas à se constituer à las Jurdes; mais les Jurdanos

ne se sont pas avoués vaincus, et nous avons pu montrer, dans un quatrième chapitre, comment, à force de travail, ils ont parfois, en s'épuisant, créé de la propriété.

Propriété toujours instable et qui, toujours, réclame de nouveaux sacrifices : dans l'ensemble, et telle est la conclusion de cette deuxième partie, l'homme a été vaincu par la nature. Il se débat, il cherche à échapper au piège qui l'a saisi; il émigre, au moins temporairement, mais l'émigration est en partie neutralisée par une sorte d'immigration malsaine, particulière à ce pays. Finalement, l'homme est accablé : physiquement, il succombe; la maladie est l'état ordinaire de l'ensemble de la population à las Jurdes; moralement même, il lui arrive de déchoir et de se résigner, comme usurier ou comme mendiant professionnel, à une existence de fainéantise et, parfois, de crapule. Il faut dire, à l'honneur des Jurdanos, que cette déchéance morale, que la volonté peut empêcher, est beaucoup moins ordinaire chez eux que les ravages du mal physique; ce qui est vrai, c'est que les conditions naturelles du pays poussent de toutes leurs forces l'homme à cette déchéance; en ce sens, mais en ce sens seulement, la mendicité professionnelle serait l'aboutissement de l'évolution sociale à las Jurdes. Le dernier chapitre de cette seconde partie mène à cette conclusion.

Mais pour que les Jurdanos aient, en majorité, sauvé l'honneur, il faut bien qu'ils n'aient pas été livrés uniquement à la nature et à eux-mêmes. L'étude des forces, étrangères au pays, de résistance et de rédemption sera l'objet de notre troisième partie.

CHAPITRE PREMIER

L'élevage et l'agriculture à las Jurdes.

§ 1er. — Les hommes, trop nombreux, qui vivent à las Jurdes et qui, nous le verrons, s'obstinent, pour la plupart, à vivre là, s'occupent principalement d'élevage et d'agriculture.

L'étude sommaire du climat du pays nous a fait comprendre pourquoi les éleveurs d'abeilles devaient installer temporairement, au printemps, leurs ruches à las Jurdes et pourquoi, à la même époque de l'année, les éleveurs de chèvres devaient s'y installer eux-mêmes, temporairement aussi, dans des *majadas*, pauvres cabanes faites de débris de schiste, à peu près suffisantes pour l'été, et entourées généralement d'un *corral*, dont le mur de pierre préservait le troupeau des incursions des loups.

Lorsque, pour des raisons diverses, quelques-uns de ces habitants temporaires se sont enracinés dans le pays, ils ont dû demander à l'agriculture un complément indispensable de nourriture.

Ce complément même est resté, en général, insuffisant; la majorité des Jurdanos sentent perpétuellement la faim et, par conséquent, la menace de la mort sous sa forme la plus brutale. Et comme ni les ressources du pays, ni leur propre culture intellectuelle ne leur ont permis de se procurer d'autres moyens de subsistance normale, il n'y a pas chez eux d'organisation et de division du travail; c'est à la façon de guerrilleros et non à la façon de militaires organisés qu'ils se défendent contre la mort, et il n'y a guère d'autre occupation possible et concevable pour eux que l'élevage et l'agriculture, non seulement parce que ce sont les occupations traditionnelles, mais encore parce que ce sont les occupations primitives, celles qui, le plus directement, donnent à manger. L'industrie ne peut nourrir les gens que par l'intermédiaire d'un commerce; or, le pays de las Jurdes est tout à fait rebelle aux communications, dont le commerce ne peut pas se passer; s'il offre un peu de pâture au bétail du pasteur et un peu de terre, très peu, à l'agriculteur, il n'offre rien au commerçant ni à l'industriel. Les petits commerces et les petites industries de ce pays (car tout cela est fragmentaire) présentent des caractères singuliers, que nous étudierons dans un autre chapitre.

§ 2. — Mais le malheur des Jurdanos veut que l'élevage et l'agriculture, dont les ressources se complètent pour les nourrir ou, plus exactement, pour les empêcher de mourir de faim, soient antagonistes en même temps que complémentaires. Et, ainsi, dans leur pauvre canton, continue, aujourd'hui encore, un conflit tragique qui a rempli l'histoire de l'Espagne. « L'épisode le plus intéressant, le plus rempli d'enseignements de l'histoire économique de notre nation, est, sans conteste, la lutte désespérée et farouche qu'ont poursuivie pendant des siècles l'agriculture et l'élevage, lutte encore acharnée au début de notre siècle (il s'agit du XIX^e^), et qui se calme, peut-on dire, actuellement, non pas, malheureusement, en vertu d'un accord, mais par l'épuisement et presque par la mort d'un des combattants : l'élevage. Quand on connaît les antécédents, on comprend que l'élevage ait pu s'organiser, dès longtemps, comme un Etat dans l'Etat, avec ses lois, ses autorités et son parlement propres, car c'est bien là ce que fut le *Concejo de la Mesta*, et opprimer l'agriculture, compromettant son développement jusqu'à une époque avancée du siècle présent [1]. »

L'Elevage.

Las Jurdes ne peuvent pas être un pays d'élevage riche, mais il est un élevage qui échappe aux catégories de richesse et de pauvreté, et qui rencontre, dans cet étrange pays, des conditions très favorables : c'est, bien entendu, l'élevage d'un insecte, c'est l'apiculture.

§ 3. — La première et fugitive idée que donnent parfois las Jurdes d'un pays qui doit être délicieux à habiter, prend une certaine consistance pour celui qui regarde ses étendues sauvages en éleveur d'abeilles. L'apiculteur participe, sans doute, des sentiments mystérieux de son minuscule bétail; et le monde des insectes est si étrange, si incompréhensible, que ce qui est pour nous pauvreté et détresse peut être pour lui abondance et allégresse. L'abeille, insecte domestique, seul insecte domestique utile (le ver à soie n'intéresse pas, à proprement parler, la maison, mais la fabrique), peut communiquer à l'homme, dont elle se fait aimer, quelque chose de ses sentiments, et, plus prosaïquement, elle lui laisse prendre le meilleur de la richesse élaborée par elle selon des procédés si éloignés de nos modes de travail que cette richesse nous

1. Joaquin Costa, *Estudios Ibéricos*, Madrid, 1891-1895, t. I, p. 1; v. Klein, « The Mesta. A Study on Spanish economic history », *Harvard economic studies*, n° 21, Cambridge, Mass., 1920. — La Mesta a été supprimée en 1836.

paraît créée, sinon du néant, du moins du désert. « Les abeilles donnent le miel et la cire odorante à l'homme qui les soigne; mais ce qui vaut peut-être mieux que le miel et la cire, c'est qu'elles appellent son attention sur l'allégresse de juin; c'est qu'elles lui font goûter l'harmonie des beaux mois, c'est que tous les événements où elles se mêlent sont liés aux ciels purs, à la fête des fleurs, aux heures les plus heureuses de l'année. Elles sont l'âme de l'été, l'horloge des minutes d'abondance, l'aile diligente des parfums qui s'élancent, l'intelligence des rayons qui planent, le murmure des clartés qui tressaillent, le chant de l'atmosphère qui s'étire et se repose, et leur vol est le signe visible, la note convaincue et musicale des petites joies innombrables qui naissent de la chaleur et vivent dans la lumière. Elles font comprendre la voix la plus intime des bonnes heures naturelles [2]. »

Ne cédons pas à la tentation de dire qu'il y a là trop de littérature, et d'une littérature qui s'applique mal aux pauvres gens de las Jurdes. Il est fort possible, au contraire, que ces gens, réduits à des conditions très primitives d'existence, sentent, plus fortement que ceux qui les expriment avec le plus d'art, les sentiments élémentaires par où l'homme peut se retrouver d'accord avec l'animalité. Rien n'est plus naturel, sans doute, que l'atmosphère de joie sur les grandes vallées que le printemps a rendues toutes roses de bruyères et bruissantes d'abeilles; rien n'est plus vrai que l'abondance qui ruisselle des gâteaux de cire et de miel. L'innombrable vol des abeilles tisse sur l'âpre amoncellement des roches cambriennes de las Jurdes un voile de douceur virgilienne.

§ 4. — Et pourtant, il est bien probable que les gens de las Jurdes ne peuvent pas goûter pleinement cette allégresse et cette abondance. Abondance dérisoire pour eux, luxe qui n'a de valeur que pour celui qui possède le nécessaire. Les ruches, pendant longtemps, n'appartenaient pas aux habitants du pays, mais aux lointains propriétaires de la Alberca. Ici donc, le célèbre *Sic vos non vobis* n'exprimerait pas seulement la pitié du poète inclinée vers les petites bêtes incompréhensibles, et peut-être satisfaites selon les besoins de leur nature; il prendrait encore une extension complètement humaine et, dès lors, vraiment triste : les gens de las Jurdes voyaient partir ailleurs le produit des fleurs de leur terre. Et, s'ils partageaient quelqu'un des sentiments de la ruche, c'est sans doute celui que Maeterlinck aussi a défini de la vanité d'une bonne part de tant de labeur intense et de la cruauté des lois que la nature dispose pour la perfection de ses ouvrages.

2. M. Maeterlinck, *La Vie des abeilles*, livre II, ch. XIII.

« Il y a, en effet, dans la ruche, sous l'allégresse du premier abord, sous les souvenirs éclatants des beaux jours qui l'emplissent et en font la cassette des joyaux de l'été, sous le va-et-vient enivré qui la relie aux fleurs, aux eaux vives, à l'azur, à l'abondance si paisible de tout ce qui représente la beauté et le bonheur, il y a, en effet, sous toutes ces délices extérieures, un spectacle qui est des plus tristes qu'on puisse voir[3]. »

La lumière et les fleurs ne jouent pas, dans la vie des abeilles, le rôle que l'on croit. Ce n'est pas seulement la reine qui « mourra sans avoir visité une fleur »[4]; ce sont les innombrables ouvrières qui exécutent le principal de leur travail, toujours urgent, dans l'ombre profonde de la ruche. Les gens de las Jurdes non plus ne profitent guère de leur lumière et de leurs fleurs; si leur dur travail ne se fait pas dans l'ombre malsaine de leurs maisons, leur lumière est souvent accablante; souvent, dans les journées d'été, le ciel intense devient une voûte de plomb.

§ 5. — Non seulement l'élevage des abeilles ne donne pas aux gens de las Jurdes toutes les joies qu'il procure souvent aux apiculteurs, mais encore il a été pour eux la cause évidente de dures épreuves. Il y a antagonisme entre l'intérêt de l'apiculteur de la Alberca, qui transporte ses ruches à las Jurdes au temps où il ne fait plus assez chaud sur son propre territoire, et qui a besoin de conserver pour cette saison toutes les fleurs sauvages du pays, et les intérêts de l'habitant qui cherche à s'enraciner dans le pays et qui ne peut s'y maintenir que par l'agriculture et le défrichement, en s'aidant aussi de l'élevage des troupeaux de chèvres, qui détruisent les arbustes, et pour lesquelles (comme pour l'agriculture au moment du défrichement) il est bon d'incendier le matorral.

L'incendie est d'autant plus redoutable pour les abeilles, que celles-ci ne peuvent déplacer à l'improviste leur habitat; même si la ruche n'est pas atteinte par l'incendie, elle peut se trouver privée des champs d'approvisionnement indispensables. Elle ne s'accommode pas d'un seul emplacement quelconque. Ainsi, l'agriculteur défricheur et le chevrier et ses chèvres sont pour elle de rudes ennemis.

> Principio sedes apibus statioque petenda
> Quo neque sit ventis aditus (nam pabula venti
> Ferre domum prohibent), neque oves haedique petulci
> Floribus insultent[5]...

3. Maeterlinck, ouvr. cité, livre III, ch. XXIV, p. 157
4. Ouvr. cité, p. 174.
5. Virgile, *Géorgiques*, IV, 8-11.

Le plus souvent, après la catastrophe qui aura privé les abeilles de leurs fleurs, le propriétaire ne se trouvera pas là, s'il est de la Alberca, pour déplacer opportunément la ruche. Mais fût-il là, fût-il du pays, eût-il la possibilité de trouver un emplacement aussi bon que celui qu'il avait d'abord choisi, le travail des abeilles n'en sera pas moins profondément troublé. Car les abeilles ont leurs habitudes, et elles tiennent à l'emplacement de leur demeure. « Ce n'est pas la ruche qu'elles reconnaissent, c'est, à trois ou quatre millimètres près, sa position par rapport aux objets d'alentour. Et ce repérage est si merveilleux, si mathématiquement sûr et si profondément inscrit en leur mémoire, qu'après cinq mois d'hivernage dans une cave obscure, si l'on remet la ruche sur son plateau, mais un peu plus à droite ou à gauche qu'elle n'était, toutes les ouvrières, à leur retour des premières fleurs, aborderont d'un vol imperturbable et rectiligne au point précis qu'elle occupait l'année précédente, et ce ne sera qu'en tâtonnant qu'elles retrouveront enfin la porte déplacée. On croirait que l'espace a précieusement conservé tout l'hiver la trace indélébile de leurs trajectoires, et que leur petit sentier laborieux est resté gravé dans le ciel.

» Aussi, quand on déplace une ruche, beaucoup d'abeilles se perdent-elles [6]. »

Or, cet antagonisme entre l'intérêt des apiculteurs et celui des agriculteurs et éleveurs de chèvres ne pouvait aboutir qu'à la suprématie des apiculteurs; et ceux-ci représentaient l'intérêt du luxe (par comparaison tout au moins), l'intérêt de l'accessoire en face de l'intérêt fondamental et permanent de ceux qui s'efforçaient d'arracher aux rocs de las Jurdes de quoi ne pas mourir de faim. L'ancienne réglementation de l'économie rurale du pays, minutieuse et sévère, s'explique principalement par la volonté de réprimer la poussée des intérêts des agriculteurs contre les droits historiques des propriétaires de ruches. Les ordonnances municipales, résumées par Santibañez et citées par Julian Mancebo, interdisent, en somme, tout ce qui pourrait modifier le *statu quo*, c'est-à-dire porter atteinte à la végétation naturelle de las Jurdes.

La prohibition de mettre le feu à la végétation était absolue. Une amende de 15 réaux punissait l'incendie d'une petite étendue de terrain, c'est-à-dire de celle dont le rayon était inférieur à un jet de pierre; si le rayon, sans être très étendu, était supérieur à un jet de pierre, l'amende était de 30 réaux; si les dégâts étaient plus importants, il y avait une instruction spéciale.

Naturellement, on ne prenait pas les coupables en flagrant délit.

6. Maeterlinck, ouvr. cité, livre IV, ch. II, p. 171-172

Si, au surplus, l'incendie était mis, la plupart du temps, d'une façon intentionnelle, il pouvait aussi résulter d'une imprudence ou d'une distraction. L'incendie intentionnel pouvait avoir des raisons diverses : on pouvait incendier pour détruire des repaires d'animaux nuisibles, ou pour déterminer, l'année suivante, la pousse de rejetons tendres pour les chèvres, ou pour préparer un ensemencement de céréales.

> Saepe etiam steriles incendere profuit agros
> Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis [7]...

Ces termes s'appliquent spécialement à l'incendie des chaumes. Dans les terrains accidentés et pierreux, la récolte, faite d'ailleurs à la faucille, laisse les éteules très hautes, ce qui constitue une appréciable quantité de combustible apte à augmenter la valeur nourricière du sol. Quoique les chaumes soient ainsi à las Jurdes, ce n'est pas ce cas qui est intéressant pour ce pays; les gens de las Jurdes brûlent le matorral. Mais les vers 86-93 du passage cité montrent que Virgile ne pense pas exclusivement au cas des chaumes, et, résumant sans doute l'expérience des vieux agriculteurs méditerranéens, admet que l'incendie a des effets bienfaisants dans des terrains très différents.

> ...sive inde occultas et pabula terrae
> Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
> Excoquitur vitium...

Si les incendies sont intentionnels la plupart du temps, ils ne le sont pas toujours. Lorsque l'été a desséché la végétation, des plantes encore vertes d'apparence s'embrasent d'une flambée, à peine touchées par le feu, comme si elles étaient jaunes depuis longtemps. Rarement, donc, l'enquête pouvait faire découvrir l'auteur de l'incendie (lequel pouvait, en cas d'incendie non intentionnel, s'ignorer lui-même). On mesurait alors, s'il y avait un doute, la distance du terrain dévasté par le feu, au plus prochain hameau, et c'étaient les habitants de ce hameau qui payaient. Il est évident que, sans cette mesure draconienne, et souvent injuste dans son application, toute réglementation eût été vaine.

Une série de mesures protégeaient les arbres; et il semble que ces mesures s'expliquent mieux comme une protection indirecte que comme une protection directe de l'apiculture : c'était le moyen radical d'empêcher le défrichement. Notons, toutefois, que le gland du chêne-vert se recouvre, à de certains moments, d'une sorte de mousse sucrée que les abeilles aiment beaucoup. D'autre part, il est difficile de détruire le carrasco sans détruire *a fortiori* les

7. Virgile, *Géorgiques*, I, 84-85.

arbustes moins vigoureux, et surtout les herbes au milieu desquelles il pousse. Pour tout chêne-vert brûlé, ou pour tout rejeton de carrasco brûlé, il fallait payer une amende qui n'était pas inférieure à 30 réaux; l'amende était réduite à 15 réaux si la brûlure ne mettait pas en péril la vie de l'arbre ou de l'arbuste; une branche brûlée coûtait 15 réaux, à moins qu'elle ne fût grosse comme la cuisse d'un homme, auquel cas elle en coûtait 30.

Les mêmes amendes étaient appliquées si les arbres, au lieu d'être brûlés, étaient coupés : il ne s'agissait donc pas de prévenir radicalement les dangereux caprices des incendies, mais bien d'empêcher le défrichement.

Toutefois, on permettait moyennant l'autorisation préalable du Conseil de la Alberca et le paiement d'une redevance, le défrichement, par incendie ou autrement, de terrains déterminés, où il n'y eût aucun arbre à détruire. L'étendue du terrain défriché ne devait pas excéder une demi-fanega [8].

Le défrichement était, d'ailleurs, puni en lui-même. Pour un petit défrichement, on payait 21 réaux d'amende; bien plus, il était interdit de planter des arbres, non seulement sur le terrain communal (21 réaux d'amendes par arbre planté), mais sur le terrain approprié (9 réaux). Plus encore : à l'amende pour défrichement, on ajoutait un supplément de 9 réaux si le défrichement était suivi de la plantation d'un arbre fruitier; et si la ramure de l'arbre dépassait la limite de la propriété du planteur, l'amende était de 13 réaux [9].

Ces ordonnances, par lesquelles se traduisait la suzeraineté des apiculteurs de la Alberca sur les agriculteurs de las Jurdes, donnèrent lieu à bien des procès, mais une série de jugements exécutoires du XVI^e^ au XIX^e^ siècle maintinrent les droits des Albercanos. Santibañez cite des jugements de 1586, 1588, 1596, 7 décembre 1668, 1758 (ces deux derniers, arrêts de la chancellerie de Valladolid) et 1816 (tribunal de Cáceres).

Est-ce un changement dans les idées, un premier degré, purement moral, d'émancipation, ou est-ce le progrès d'un peuplement encore récent qui s'est manifesté par ces procès à partir de la fin du XVI^e^ siècle ?

Quoi qu'il en soit, on entrevoit ici comment les innocentes abeilles, messagères de joie pour tant d'hommes, ont entretenu la longue misère des gens de las Jurdes.

§ 6. — On rencontre, dans les aurores d'automne, aux sentiers de las Jurdes, des mulets chargés de cylindres de liège, disposés

8. La fanega équivaut aux deux tiers de l'hectare environ
9. Santibañez, ouvr. cité, note de la p. 741 et suiv.

horizontalement et bien équilibrés sur les deux flancs de la bête; ces cylindres sont des ruches que l'on transporte, pendant que les abeilles sont engourdies par la fraîcheur de la nuit, et que l'on va installer dans des coins bien exposés au soleil, bien abrités des vents, et à proximité d'une abondance de fleurs. Lorsque la fraîcheur exubérante du premier printemps se sera épuisée à las Jurdes pour faire place à l'ardeur de l'été, les ruches referont le voyage en sens inverse, par une claire nuit, pour retrouver sur le territoire de la Alberca, exposé au nord et encore frais, les délices primavérales.

Comme les emplacements excellents sont toujours peu nombreux, et que les abeilles sont de grandes fondatrices, les ruches ne sont jamais isolées; elles forment des rangées, où l'on n'en compte guère moins de quatre, et où il s'en aligne assez souvent jusqu'à dix ou douze. Elles sont dans les hauteurs (mais bien à l'abri de quelque crête verticale) plus souvent qu'à proximité du chemin qui s'élève le moins possible au-dessus de la rivière. La plupart du temps, elles sont entourées d'un corral; un grand mur de pierre les protège des éléments et des animaux ennemis.

Il est fort probable que, sans las Jurdes, la Alberca n'aurait pu faire en grand l'élevage des abeilles; car celles-ci sont très sensibles au froid et à l'humidité; et elles ont besoin de nourriture, même pendant la mauvaise saison. « Au contraire de ce que l'on croit généralement, la vie hiémale des abeilles est ralentie, mais non pas arrêtée. Par le bruissement concerté de leurs ailes, petites sœurs survivantes des flammes ensoleillées, qui s'activent ou s'apaisent selon les fluctuations de la température du dehors, elles entretiennent dans leur sphère une chaleur invariable et égale à celle d'une journée de printemps. Ce printemps secret émane du beau miel, qui n'est qu'un rayon de chaleur autrefois transmué, et qui, maintenant, revient à sa forme première [10]. »

Et l'auteur ajoute, dans une note, ce passage : « Une forte ruchée, pendant l'hivernage qui, dans nos contrées, dure environ six mois, c'est-à-dire d'octobre au commencement d'avril, consomme, pour l'ordinaire, vingt à trente livres de miel. » On mesure ici l'immense avantage du printemps anticipé des Batuecas et de las Jurdes pour l'élevage des abeilles : sans autre soin et sans autres frais que deux nuits de voyage, l'abondante production du miel va être augmentée de plusieurs semaines : énorme avantage économique sur les régions qui n'ont pas comme annexe un tel paradis des abeilles.

Sans las Jurdes, la production ne serait pas seulement diminuée,

10. Maeterlinck, ouvr. cité, livre VI, ch. III, p. 255-56.

elle serait aussi, dans les années mauvaises, totalement compromise. Car l'abeille est délicate. Le froid et l'humidité la tuent; et il n'y a pas, jusqu'ici, de ruches bien perfectionnées pour la protéger dans cette province de l'Espagne. La simple prolongation de l'hiver, rendant insuffisante la provision qu'on a dû lui laisser, la condamne à la famine et à la mort. Elle est si délicate que le paradis de las Jurdes n'a pas toujours assez de douceur pour elle. L'hiver a été trop long, en 1921-1922, et, en certains endroits de ces vallées, d'ordinaire privilégiées, il a péri jusqu'à cinquante pour cent des abeilles, et davantage même.

Une des raisons qui ont favorisé l'élevage des abeilles, surtout autrefois, dans la région que nous étudions, c'est la facilité de faire la ruche au moyen de l'écorce du chêne-liège (*alcornoque*). Aujourd'hui, celui qui ne récolte pas lui-même le liège de sa ruche l'achète pour 25 ou 30 réaux.

§ 7. — Vers le 20 février (un peu plus tôt ou un peu plus tard suivant le climat de l'année), les abeilles commencent à sortir; elles trouvent alors la bruyère blanche au bord des ruisseaux [11].

Après les fleurs de la bruyère blanche, éclosent celles de la grande bruyère rouge, puis celles de la *quiruela*, bruyère plus petite et de couleur moins vive; ensuite, fleurissent le *chaguarzo*, la *mogariza*, le lentisque, le petit genêt (*escobillo*), le cerisier, le *tomillo* [12].

Au mois de mai, on change les ruches de place. On les ramène de la province de Cáceres dans celle de Salamanque. Là, on retrouve des fleurs fraîches. Pendant tout le mois de mai, il y a des transports de ruches vers cette terre plus tardive. Les abeilles recommencent à se nourrir de fleurs de la grande et de la petite bruyère, et du *tomillo*, du cerisier aussi; elles goûtent la fleur du pommier, qui est rare dans la province de Cáceres; un peu plus tard, elles auront la *candela* (mot à mot : chandelle), le chaton du châtaignier; puis éclosent les fleurs de la ronce et diverses fleurs des champs.

Après cela, on les change encore de place, pour qu'elles puissent manger le *morenillo*, la *manzanilla* (camomille), qu'on appelle,

11. *Brezo blanco a la vera de los rios, que llaman arriero;* ce renseignement et tous ceux qui suivent ont été écrits sous la dictée du tío Ignacio, de la Alberca, qui a toute sa vie élevé des abeilles comme faisaient ses pères, et qui a pour elles une profonde affection; les « pauvrettes » (*pobritas*, ou plus exactement *probitas*), dit-il souvent en parlant d'elles. Les fermiers des Batuecas appellent *riales* les magnifiques bruyères blanches, à l'odeur délicieuse, qui poussent aux bords de leur pittoresque rivière.

12. Ce nom sert à désigner plusieurs variétés de thym.

dans le pays, *chupamiel* (suce-miel), parce que, en suçant la fleur, on a le goût du miel. Les abeilles se nourrissent aussi du *picapiel*, du chardon des ânes, du chardon jaune et de la *manga* du gland [13], aussi bien du gland de chêne-rouvre que du gland de chêne-vert. Là où il y a du tilleul, elles visitent le tilleul.

Elles se nourrissent aussi de la fleur de la vigne, et bientôt de la grappe elle-même. Enfin, en septembre et en octobre, elles ont la fleur de l'arbousier (*alboza* ou *madroñera*).

Les dernières fleurs où elles puisent du nectar sont celles de la petite bruyère, celles de la dernière floraison du *chaguarzo*, celles de l'arbousier, qui se trouvent sur l'arbuste, parfois en grande abondance, en même temps que les fruits. Cette jolie fleur blanche, qui ressemble à la clochette du muguet, mais forme des grappes épaisses et courtes, répand une délicieuse odeur de miel; avec le feuillage d'un vert profond et luisant de l'arbousier, avec ses fruits ronds, d'abord vert pâle et bientôt rouges, et qui commencent de fermenter sur les branches avant de s'écraser à terre, elles forment, dans les ravins, une jolie ornementation. C'est là que se réfugie la dernière allégresse de l'année. Pendant une partie de novembre, dans les années favorables, les abeilles sortent encore un peu à las Jurdes ; les six mois d'hivernage des ruches de Maeterlinck sont réduits à trois mois. En décembre seulement en janvier, et pendant la plus grande partie de février, elles ne sortent plus. Elles mangent alors leur réserve de miel, mais parfois l'intempérie les tue avant qu'elles n'aient fini leur provision.

Elles émettent leurs essaims aux mois de mars et d'avril; quand on augmente leurs ressources en fleurs en les changeant de place, elles essaiment jusqu'à trois fois.

En février, c'est à las Jurdes qu'elles sont, achevant leur hivernage; au printemps, c'est sur le territoire de la Alberca; en été, on les transporte en Castille, à Buenabarba, à Salmuño, à Santa Olalla, dans les campagnes de Buena Madre et sur diverses montagnes et divers terrains incultes de Castille, de Ciudad-Rodrigo et de Vitigudino [14].

La dernière transhumance a lieu à la fin de septembre et en octobre; elle se fait de nuit, *de sol a sol* (de soleil à soleil), du coucher au lever du soleil; chaque mulet porte huit ou neuf ruches, et on en a, en moyenne, pour sept ou huit heures de route. Si le temps est pluvieux ou nuageux, les abeilles restent comme endormies. Si, par hasard, il pleut, elles restent « comme des momies dans le liège ». Mais si le soleil vient à donner, il faut s'arrêter.

13. C'est la mousse sucrée que nous avons signalée plus haut.
14. Voir, sur les communications de las Jurdes avec les pays d'alentour, le chapitre IV de la IIe partie.

§ 8. — On récolte le miel (cette opération est désignée par le verbe *castrar*) quand l'abeille butine, le matin, du lever du soleil jusque vers 9 ou 10 heures. Il faut que l'abeille soit occupée, elle aussi, à sa récolte; s'il n'en est pas ainsi, mieux vaut faire autre chose.

Une ruche peut en moyenne donner une arroba de miel [15]; cela va d'une demi-arroba à une arroba et demie, si la ruche est bonne; cela dépend de l'année et de la saison, et il y a des influences mystérieuses, car il y a parfois beaucoup de fleurs, et les abeilles ne « profitent » pas. Quant aux rigueurs que nous pouvons apprécier, elles sont parfois terribles; dans l'hiver 1922-1923, le tio Ignacio a perdu treize ruches sur dix-huit.

La richesse perdue peut se reconstituer partiellement par l'essaimage, mais ce n'est pas toujours au profit du propriétaire, surtout quand les ruches sont au loin; or, les abeilles essaiment aussi bien à las Jurdes et en « Castille » que sur le territoire de la Alberca.

§ 9. — On consomme, à la Alberca, un peu du miel produit, en guise de sucre (cette consommation a dû être beaucoup plus importante autrefois), mais la plus grande partie est vendue pour la fabrication du *turron*. Le turron est un gâteau qui se fabrique dans beaucoup de provinces d'Espagne, et selon des recettes variées; il est, en général, dur et assez semblable à notre nougat; on le fait, à la Alberca, avec des blancs d'œufs, des noix, ou, de préférence, des amandes de pin, et du miel. Les noix sont produites en grande quantité à la Alberca et ont dû être employées presque exclusivement, autrefois, car les amandes de pin viennent d'assez loin : de la terre de Soria, ou, par l'intermédiaire de Madrid, d'ailleurs encore.

Le miel qui se récolte à las Jurdes est de qualité médiocre; peut-être les fleurs n'y sont-elles pas assez variées, ou bien la bruyère, qui domine de beaucoup, ne donne-t-elle pas un suc très savoureux. La bruyère blanche donne le moins bon; celui de la bruyère rouge est meilleur, et bien meilleur celui de la *quiruela*. Mais on note, ici encore, l'ingratitude de ce sol, sa mauvaise disposition à produire : la plupart des productions de las Jurdes sont de quantité très réduite, mais, en revanche, de qualité exquise; pour une seule production, le miel, le pays montre une sorte de générosité; mais cette production est de qualité inférieure.

Le « second miel », celui de la Alberca, est meilleur, et le dernier, celui de Castille, bien meilleur.

15. Vingt-cinq livres.

On récolte le premier en mai, le second en juillet, et le troisième en août ou en septembre. La récolte se fait avant chaque voyage. D'après sa provenance, le miel est réparti en trois catégories. Le cuartillo [16] de la première (miel de las Jurdes) valait, en 1923, de 2 réaux et demi à 3 réaux; celui de la Alberca, 4 réaux (1 peseta), celui de Castille, 5 réaux. Naturellement, le meilleur turron se fait avec le miel de Castille. Les marchands de la Alberca le transportent à dos de mulet, dans des boîtes, et vont le vendre à Salamanque ou même à Madrid. La bonne qualité coûtait (1923) 4 ou 5 réaux la livre. Jusqu'ici, les gens de las Jurdes ne fabriquent pas de turron; ce qui apparaît comme tout naturel, si l'on se rappelle que, pendant longtemps, ils ne possédaient pas de ruches. Sous ce rapport, nous le verrons, les conditions ont changé. La production et le commerce du miel sont, pour les gens de la Alberca, beaucoup moins importants qu'autrefois. Les gros propriétaires de ruches en possèdent jusqu'à cent et cent cinquante, mais ils sont aujourd'hui très peu nombreux. Les gens de las Jurdes ont maintenant beaucoup de ruches à eux; ils pourraient fabriquer du turron, puisqu'ils ont des noyers et des poules pour produire le reste des matières premières indispensables; mais le turron est un produit de luxe, qu'il faudrait exporter de ce pays sans chemins, et qui, étant fait de miel médiocre, ne se vendrait pas sûrement. Aussi, les fabricants de turron de la Alberca parcourent las Jurdes pour acheter le miel, et en même temps la cire, qu'ils revendent. Cette cire, à 12 ou 14 réaux le kilo (1923), se vend surtout dans la province de Barcelone, où l'on fabrique des cierges et des bougies.

§ 10. — Il est probable que les Arabes, qui ont animé et peuplé le Camino Morisco, attachaient beaucoup d'importance à la production du miel. « Les musulmans font grand cas de la médecine du Prophète, telle qu'on la trouve mentionnée dans les recueils de traditions; elle est extrêmement simple; Mahomet n'emploie que trois moyens thérapeutiques : le miel, la ventouse, le cautère actuel; ce dernier moyen est peu recommandé, probablement parce que les païens en faisaient grand usage. A partir des Abbassides, il n'en est plus question [17]. »

Cela revient à dire que les Arabes ne connaissaient qu'un remède proprement dit, le miel. Peut-être leurs idées sur la médecine ont-elles été la première raison du peuplement d'un pays qui n'est

16. Environ un demi-litre.

17. Cl. Huart, dans le compte rendu de Edward G. Browne. *Arabian medecine*, Cambridge University Press, 1921. (*Revue critique d'histoire et de littérature*, 1er février 1922, p. 42.)

guère propre qu'à la production du miel. Depuis lors, le changement des idées, le progrès de la médecine, l'intervention de l'industrie sucrière ont peu à peu diminué l'énorme importance reconnue ou attribuée au miel. Et l'émancipation de las Jurdes en a été facilitée. Aujourd'hui, à coup sûr, la production du miel est ici une survivance, tandis que, dans bien d'autres régions de l'Espagne, et particulièrement en Castille, la production du miel reprend en grand, aidée de procédés très modernes [18]. Et, naturellement, le lieu de cette survivance, ce sont les Jurdes hautes. Il y a des villages d'où les ruches disparaissent. Mais à las Erias et à Casares, par exemple, il y en a encore beaucoup. « Por aqui son maestros para eso », nous dit le tío Ignacio, en passant à las Erias en 1919. On nous a signalé alors que l'alcalde de Casares avait obtenu 1.000 pesetas d'une seule récolte de miel; c'est sans doute là un maximum, car Casares passe pour être le pays qui a le plus de ruches à las Jurdes, et cet heureux éleveur était le principal propriétaire de ruches à Casares.

On appelle aussi le Castillo el colmenar de las Jurdes (*colmena*, ruche).

§ 11. — A las Jurdes subsiste la ruche du type primitif, qui ne manque certes pas de qualités. Cette ruche a pour elle la simplicité et le bon marché. Elle a plus de solidité qu'on ne l'imaginerait. Elle peut durer toute la vie de l'apiculteur, pourvu qu'elle ne reçoive pas de choc violent. A la suite d'un choc, quelle que soit la saison de l'année, les abeilles troublées dans leurs travaux secrets meurent. Les abeilles, nous l'avons déjà rappelé, sont très délicates. On ne peut les faire voyager qu'avec beaucoup de précautions; observons, en passant, que la ruche de liège se prête très bien au transport. Le voyage le plus facile est celui de l'automne; le plus difficile est le premier, celui du printemps; de même, l'emplacement le plus délicat à choisir est celui de l'hiver; il importe de défendre les abeilles contre les vents pernicieux et contre l'humidité; on protège alors les ruches au moyen de tuiles, ou de nouvelles planches de liège, ou de bois, ou encore de ces plaques de schiste, que le pays de las Jurdes fournit surabondamment. Si tout accès est bouché à la pluie et au froid, les abeilles peuvent passer heureusement l'hiver. Aux premières avances du printemps, elles ressortiront d'abord timidement. Dans la belle sai-

18. Il n'est pas nécessaire de supposer que les habitants préhistoriques des Batuecas élevaient déjà des abeilles; on a bien retrouvé la représentation des abeilles dans l'art préhistorique de l'Espagne, mais c'est dans une autre région, celle du Levant. V. Ed. Hernandez-Pacheco, Evolucion del arte prehistorico de España (*Publ. de la junta para ampliacion de estudios*, Madrid, 1924), en partie p. 153.

son, elles se lancent jusqu'à 2 km. de la ruche, mais au premier printemps, et à la fin de l'automne, elles s'éloignent à peine, faibles encore et menacées par des ennemis vigilants. Lorsqu'elles rentrent trop tard le soir, elles risquent de périr de froid; presque toutes rentrent avant le coucher du soleil, très peu à la nuit close. Le moment de leur grande vigueur est celui de mai et de juin, quand les châtaigniers sont en fleurs. Alors les abeilles « entran en bojordo [19]. » Elles font entre elles un bruit qui ressemble à un grondement de tonnerre; elles se préparent à essaimer; en ce temps-là, le matin, à la fraîcheur, la ruche exhale une délicieuse odeur de fleur de châtaignier, cette odeur qui, à la chaleur du jour, devient trop douce et trop molle. Quand les châtaigniers passent fleur, ces grands tumultes s'apaisent; on ne les entend plus, semblant se menacer les unes les autres de façon effrayante, de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, au moment où la chaleur commence à tomber.

L'essaim, parti dans cette espèce de fureur sacrée, s'il n'est pas recueilli par un propriétaire de ruches, se réfugie dans le creux d'une muraille, ou dans le creux d'un chêne-vert ou d'un châtaignier; on en a vu dans le creux d'un olivier ou d'un cerisier.

Quand l'automne a été très sec, il est bon d'attendre les premières pluies pour transporter les abeilles à las Jurdes; autrement, elles ont beaucoup à craindre des guêpes.

Dès que la saison devient bonne, on peut ôter la couverture spéciale qui a été mise contre les froids et l'humidité de l'hiver, mais s'il se produit trois ou quatre jours de pluie de suite, il est bon de protéger à nouveau les abeilles et, comme elles ne peuvent aller aux champs, de leur donner un peu d'« arrope », c'est-à-dire du miel qui est resté mêlé à la cire.

§ 12. — Les abeilles ont à craindre non seulement les intempéries, mais encore des maladies, qui restent plus ou moins mal connues, et, enfin, une série d'ennemis redoutables. Les souris aiment le miel. Mais plus terribles qu'elles sont le jekko, lézard plat et rugueux qui, au début du printemps, guette à la sortie de la ruche les abeilles encore languissantes et les happe au passage, la fouine et le loup-cervier, le renard, le guêpier, etc.

Lorsque Virgile recommande de placer la ruche à l'abri des vents, il indique une autre précaution, plus difficile à prendre :

> Absint et picti squalentia terga lacerti
> Pinguibus a stabulis, meropesque aliaeque volucres
> Et manibus Procne pectus signata cruentis.

19. Commencent le tournoi (?) Le *bahordo* ou *bojordo* est une lance de bois qui servait dans ces jeux.

Il y a relativement peu d'animaux à las Jurdes, mais il y a des jekkos, des hirondelles et des guêpiers (*meropes*). Ce dernier oiseau a des couleurs magnifiques; ses ailes sont vertes, presque comme celles des perruches, son ventre est d'un azur très fin, sa gorge de soufre clair, sa tête coiffée de couleur chaudron, son dos est de mousse brune; il ne niche pas à las Jurdes, mais il vient à la belle saison de l'Andalousie ou du Maroc; aux heures chaudes de la journée, il brille dans les hauteurs du ciel, à moins que sa voracité ne le fasse descendre à proximité des ruches [20]; quand la chaleur tombe, il évolue dans une zone plus basse. « Cet oiseau mange non seulement les guêpes, qui lui ont donné son nom français, et les abeilles, qui lui ont donné ses noms latin, anglais, etc.; mais il mange aussi les bourdons, les cigales, les cousins, les mouches et d'autres insectes qu'il attrape en volant, ainsi que font les hirondelles... A défaut d'insectes, il se rabat sur les petites graines, même sur le froment... » Mais à las Jurdes, il y a plus d'insectes, surtout d'abeilles, que de graines, surtout de froment.

Les mammifères aussi détachent des assaillants contre les abeilles : le renard est « très avide de miel », dit Buffon; le même auteur nous dit aussi d'une fouine qu'il avait élevée qu'« elle aimait beaucoup le miel »; et les fouines ont mauvaise réputation chez les apiculteurs de la Alberca; heureusement, l'espèce, chassée pour sa peau, diminue [21].

§ 13. — L'élevage pauvre, celui des chèvres principalement, et l'élevage des abeilles ont sans doute amorcé le peuplement du pays, en déterminant les voyages répétés des propriétaires de ruches et les séjours de printemps et d'été des gardiens de troupeaux.

20. Cette voracité est si grande, que nous avons vu souvent ces oiseaux, ou leurs frères, revenir presque immédiatement en dépit des coups de fusil que nous venions de tirer; loin des ruches, ils sont beaucoup plus sauvages. Buffon (voir article *Guêpier*) qui les a observés, le 8 mai 1776, dans la vallée de Sainte-Reine, en Bourgogne, les a trouvés uniformément défiants, même lorsqu'ils étaient sur des arbres fruitiers en fleurs, fréquentés par les abeilles; mais il n'y a là qu'une observation, et encore faite assez loin des lieux familiers aux guêpiers.

21. En revanche, « ni l'hermine, ni le furet ne sont avides de miel comme l'*ictis* des anciens; et c'est ce qui me fait croire que ce mot ictis n'est peut-être qu'un nom générique, ou que, s'il désigne une espèce particulière, c'est plutôt la fouine ou le putois, qui tous deux, en effet, ont l'astuce de la belette, entrent dans les ruches et sont très avides de miel. » (Article *Furet*.) Buffon cite Aristote, suivant qui « l'ictis fait grand tort aux ruches ». Tous ces renseignements sont bons, malgré le grave aveu de Buffon (première addition à l'article de la *belette*) : « J'avoue que je ne me suis peut-être pas assez occupé de l'éducation des belettes et des hermines que j'ai fait nourrir... » Mais cet aveu vient à propos du caractère de l'hermine, et non de la question du miel. Buffon croyait toutes les hermines farouches, et elles sont capables d'enjouement, d'après la comtesse de Noyan

On rencontre encore çà et là, assez loin des lieux habités, mais dans des régions pourtant favorables au pâturage, quelque *majada*, entourée d'un *corral* dont le mur, également en schiste, doit mettre, pendant la nuit, le troupeau à l'abri des loups. La *majada* est la cellule qui a produit l'habitation à las Jurdes; entre la *majada* du pasteur qui vient dans la belle saison faire paître son troupeau et la maison de la famille, qui veut s'enraciner dans le pays, il n'y a guère qu'un simple processus de scissiparité : à côté de la cellule qui abrite l'homme, il a fallu, nous le verrons, construire la cellule qui abrite les bêtes, dès que l'on veut garder les bêtes sur place pendant la mauvaise saison.

Ce sont, manifestement, les pasteurs qui ont commencé de coloniser le pays, parce que les pasteurs restent avec leurs troupeaux, tandis que les apiculteurs se contentent de transplanter les leurs aux changements de saison. Nous aurons à examiner, quand nous nous serons rendu compte de l'activité et des besoins des uns et des autres, quels sont ceux qui ont pu être les premiers explorateurs réguliers du pays. Nous nous bornons ici à rechercher les raisons que les pasteurs avaient de s'interner temporairement à las Jurdes. L'une de ces raisons, qui a pu valoir dans tous les temps, est la douceur du climat, et, par rapport au territoire de la Alberca, le caractère hâtif de la végétation et de la floraison. On peut toutefois se demander si cette cause, proprement géographique, et qui, comme telle, a pu valoir dans tous les temps, a été prépondérante. Elle explique l'installation temporaire et non le peuplement; ces effets du climat attiraient les pasteurs au début du printemps, mais les chassaient à la fin de l'été : ils amenaient leurs troupeaux dans le matorral déjà verdoyant des Batuecas et de las Jurdes, tandis que la végétation de la Alberca était encore engourdie par l'hiver, mais avant l'automne, la situation se renversait, et c'était sur le territoire de la Alberca que l'on pouvait trouver encore des feuilles et de l'herbe fraîches, alors que tout était brûlé ou passé dans les vallées longtemps surchauffées de las Jurdes.

Sans doute, le contraste des saisons n'était pas même du côté de l'Estrémadoure que du Léon et de la Castille. Mais, justement, on remarquera que, au sud de las Jurdes, où il y a une plus forte proportion des Jurdes basses, les caractères typiques du pays sont moins accusés qu'au nord et au centre. De ce côté, la population du pays environnant était aussi moins dense. Ce sont deux raisons pour qu'elle ait au moins besoin d'utiliser le territoire de las Jurdes.

On comprend beaucoup mieux ainsi, et sans avoir besoin d'incriminer les Albercanos, qui forment une petite société d'une mora-

lité excellente et de solide tradition chrétienne, que la condition juridique des Jurdanos ait été sensiblement différente au nord et au sud du pays : le nord était, par ses conditions géographiques, une annexe du territoire de la Alberca; le sud, par ses conditions géographiques également, était beaucoup plus indépendant des pays voisins, qui n'avaient à lui demander ni un supplément de nourriture pour leur bétail, ni un refuge pour une population débordante.

Ainsi, la géographie a eu une influence plus positive et plus profonde au nord qu'au sud; mais, même au nord, elle explique surtout l'occupation temporaire du pays, origine de la suzeraineté de la Alberca, dès que le pays devait être peuplé d'une façon permanente.

Quant aux causes de ce dernier peuplement, elles ne peuvent être que d'ordre social et, plus encore, d'ordre historique. Puisque, aujourd'hui encore, la densité de la population est faible dans les pays d'alentour et surtout dans la province de Cáceres (chap. II, § 3), puisque ce n'est pas par un progrès normal et régulier de la colonisation du territoire que l'occupation du pays de las Jurdes a pu se faire, il faut bien supposer que les événements historiques ont eu ici une influence décisive.

Au cours des guerres ou des migrations de peuples, déterminées par des causes plus ou moins violentes (comme la proscription des Maures et des juifs), les vallées de las Jurdes ont attiré comme un refuge, et précisément en vertu de leur difficile pénétration. Le nom du Camino Morisco peut rappeler un temps où, normalement, les Morisques passaient, sans s'établir d'ailleurs, dans cette partie relativement ouverte du pays, mais il est très probable que ceux qui fréquentaient le Camino Morisco en temps normal ont, en temps de persécution, cherché un refuge dans les vallées profondes dont le Camino Morisco est l'avenue.

§ 14. — Enfin, une cause d'ordre moins général ou moins collectif a certainement agi dans le passé comme elle agit encore aujourd'hui : ce ne sont pas seulement les menaces de peuple à peuple qui ont bousculé des familles jusqu'à las Jurdes; ce sont aussi les menaces de la loi contre des individus délinquants. Nous croyons volontiers que le désir de maintenir les gens de las Jurdes dans un état de véritable vassalité a pu engager les habitants de la Alberca à les dénigrer, mais ce serait méconnaître la psychologie des foules que d'attribuer cette sévérité à un calcul imperturbablement et unanimement poursuivi; nous verrons, en étudiant l'état moral des habitants actuels de las Jurdes à l'heure actuelle, que des valeurs morales très diverses sont représentées parmi eux;

il n'y a aucune raison pour qu'il n'en ait pas été ainsi depuis longtemps; il est, au contraire, vraisemblable qu'il y a là une conséquence de la variété de leurs origines.

§ 15. — Qu'ils fussent des hors-la-loi, des déracinés par l'invasion, de simples aventuriers ou de véritables colons à la recherche de terres nouvelles ou d'indépendance, les premiers habitants de las Jurdes n'ont guère pu vivre d'abord que de l'élevage, apportant avec eux, sous forme de bétail, leur première provision de nourriture.

Le correspondant de Ponz, après avoir donné quelques renseignements sur les « cabras pint[ad]as » ajoute : « On dit aussi qu'on lisait autrefois cette inscription :

Quien esta tierra haya de habitar
En cabras y colmenas ha de tratar. [22]

Julián Mancebo, qui ne paraît pas avoir lu Ponz, mais qui avait étudié les documents conservés dans l'église de la Alberca, dit, après avoir cité quelques ordonnances portant sur des questions religieuses : « Nous appelons vivement l'attention sur les dispositions de ces ordonnances et sur leur orientation générale, parce que, à l'époque où elles ont été rendues, les Arabes devaient être mêlés aux chrétiens; car, quoiqu'il n'y ait pas de synagogue (*sic*) sur ce territoire ni aucun monument qui atteste le fait, la façon de cultiver la terre, bien des coutumes, une partie du costume, principalement dans le vêtement de gala des femmes de la métropole (*sic*) et d'autres arguments qui ne sont ni de notre compétence, ni de notre sujet, indiquent que les Arabes ont séjourné là; c'est le cas, en particulier, de certaines traditions généralement admises et d'une espèce d'aphorisme qu'on attribue au même peuple, et qui se formule ainsi : Celui qui, dans ces terres, veut prospérer, doit se livrer à l'élevage des chèvres et des abeilles.

El que en estas tierras
Quiera prosperar
En cabras y colmenas
Debe trabajar.

» Cet aphorisme, qui court de bouche en bouche, dont la couleur locale est indéniable et qui circule aussi bien entre les vieux qu'entre les jeunes gens du territoire, certains croient le voir consigné en

22. Ponz, t. VII, p. 188. (Quiconque aura à habiter cette terre doit s'occuper de chèvres et de ruches.) Le dicton n'est pas transcrit par notre auteur en forme de distique. A la page suivante est signalé l'abri de la *Palla* où trois cents chèvres peuvent s'abriter à l'aise.

caractères ornés de l'emblème de chèvres et de ruches en un lieu des Batuecas qu'on appelle les « Chèvres peintes »; nous sommes allés jusque-là et nous avons cherché à l'étudier, et quoique l'on voie, en effet, sur une paroi rocheuse, une espèce d'inscription très confuse et des allégories, on ne peut affirmer ni que ces allégories soient bien telles, ni que dans l'inscription on puisse lire l'aphorisme qui court depuis les temps anciens de bouche en bouche, et moins encore que cette inscription soit gravée en caractères arabes [23]. »

Ce passage n'est évidemment pas d'un érudit de métier, et nous n'avons pas à discuter ici les idées de l'auteur sur la synagogue, sur l'allégorie, et sur divers sujets encore. Mais, à défaut d'érudition, Julian Mancebo, qui vivait à la Alberca, avait une longue expérience des coutumes des habitants de las Jurdes, auxquels il s'intéressait très vivement, qu'il visitait chez eux, et qu'il avait de fréquentes occasions de recevoir et d'interroger chez lui.

§ 16. — Deux questions sont ici très dignes d'attention : celle des survivances arabes, que nous retrouverons encore ailleurs, dans cette étude, et celle du rôle des éleveurs de chèvres et d'abeilles dans la colonisation de las Jurdes. On peut assurément séparer les deux questions, mais, s'il est bon de les distinguer pour la clarté, il ne faut pas, pour cela, méconnaître que la connexion entre elles, indiquée par Julian Mancebo, pose un problème extrêmement suggestif. N'oublions pas que le seul souvenir historique, à la fois important et précis, qu'enregistre la nomenclature de las Jurdes est le nom du *Camino Morisco*. Si, d'autre part, nous constatons une évidente parenté géographique entre las Jurdes et certaines régions de l'Afrique du Nord, en particulier du Maroc, ne sommes-nous pas amenés à reconnaître une solide valeur à la tradition recueillie par Julian Mancebo ? Une nouvelle cause de peuplement et de durée du peuplement, cause qui peut-être serait la principale, s'ajouterait à celles que nous avons énumérées plus haut : les Arabes, ou, plus exactement, les Berbères, qui ont constitué le gros des envahisseurs, retrouvant dans cette région des conditions de vie analogues à celles de leur propre pays, auraient colonisé, sans y être incités par le besoin, ni forcés par l'invasion, la partie relativement accessible de las Jurdes, celle qui constitue toujours le Camino Morisco.

Interrogé par nous sur les traditions du pays, un autre grand connaisseur de las Jurdes, vivant à las Jurdes, au Pino Franqueado, c'est-à-dire dans la partie la plus éloignée de la Alberca, et des

23. Dans la revue *Las Hurdes*, du 22 septembre 1906, p. 199.

gens que Julian Mancebo pouvait le mieux connaître, ne trouvait guère d'autre tradition à nous signaler que celle-ci, que « les premiers habitants du pays furent des bergers [24] ».

§ 17. — Quoi qu'il en soit du rôle des Arabes dans le peuplement de las Jurdes, il est certain que les gens de la Alberca, village dont le nom est arabe, ont contribué de leur côté à ce peuplement. Julian Mancebo [25] en racontant la fondation du couvent des Batuecas, nous dit que le provincial des Carmes, ne voulant pas, tout d'abord, laisser deviner le projet de fondation, chargea le P. fray Alonso de la Madre de Dios de demander aux habitants de la sierra de Francia « s'il y avait, dans les incultes bois de las Jurdes, quelque vallée distante, sans l'être trop, de lieux habités, avec de l'eau et un climat convenable pour l'élevage des troupeaux...

» Là-dessus, les gens de la sierra lui indiquèrent que, au sud du sanctuaire de la Peña de Francia, et à très peu de distance de celle-ci, mais au milieu de terrains extrêmement âpres, existait une vallée appelée Batuecas, qui avait une vega délicieuse, complètement entourée de montagnes déchiquetées et très élevées, où les bergers de divers villages de las Jurdes, et plus encore de la Alberca, avaient coutume de faire paître leurs troupeaux à diverses époques, parce que la vallée, avec son climat très tempéré et doux, donnait une nourriture abondante aux troupeaux, et qu'elle était sillonnée d'un ruisseau très clair, qui, sans être très abondant, ne tarissait jamais...

» Ledit P. fray Alonso, qui était homme fort entendu... résolut, sans perdre de temps, de passer lui-même à la Alberca, de Salamanque où il se trouvait alors, et, avec quelques précautions, il arriva à l'endroit indiqué, le parcourut et en fit aussi la reconnaissance, parla avec les bergers qui avaient dans les alentours leurs *majadas* pour l'élevage, et l'affaire lui convint si bien, et répondit si bien à ses désirs, qu'il commença incontinent à solliciter les licences nécessaires pour la fondation de l'établissement érémitique.

» Comme il avait donné à entendre que l'on cherchait du terrain pour élever des troupeaux, et que les communautés religieuses étaient déjà très puissantes à cette époque, les habitants des *majadas* supposèrent qu'on allait amener des troupeaux en grande quantité et leur couper ainsi les vivres pour les leurs,

24. Lettre de Juan Pérez Martin, alors secrétaire du Pino Franqueado, 31 mars 1922.

25. « Las Jurdes en la historia », dans la revue *Las Hurdes*, 22 mars 1908, p. 63 et suiv.

qu'ils avaient coutume d'amener là depuis de lointaines générations, et en grand nombre, et ils se mirent à faire avec acharnement une opposition bien naturelle, pour que ce préjudice ne leur fût pas porté... se servant à cet effet de tous les moyens imaginables, et allant jusqu'à ressusciter les fables extravagantes selon lesquelles existaient, dans ces rochers, des revenants, des esprits malins, et des démoniaques, qui tenaient dans la terreur les bergers de ce pays... »

Nous observons ici une nuance nouvelle de la légende des Batuecas : il s'agit d'effrayer les religieux par le fantôme du diable, mais ce qui nous intéresse ici, ce sont les raisons de cette campagne : ce n'est pas comme religieux que l'on veut écarter les Carmes, c'est comme éleveurs de troupeaux; les bergers déjà installés, tout au moins pour des saisons temporaires, craignent la concurrence.

Aujourd'hui encore, il y a parfois des conflits, sur le droit de pacage, entre les gens de la Alberca et les propriétaires ou les fermiers des Batuecas; les conflits étaient certainement plus fréquents et plus aigus quand les droits des uns et des autres n'avaient pas encore été éprouvés par une longue expérience.

L'utilité de ces pâturages de complément pour les éleveurs de la Alberca est évidente [26].

La Fuente écrit ceci, en racontant la fondation du couvent des Batuecas : « Les habitants de la Alberca se refusaient à vendre les terrains de pâture, qui leur étaient fort utiles pour l'hiver, mais s'inclinant devant une indication du duc d'Albe, seigneur du village et dont la maison fut toujours très dévouée à Sainte Thérèse, ils durent en vendre une partie.

» Une commission d'évaluation du village (*los tasadores del pueblo*) s'en fut désigner l'emplacement par ordre du Conseil. Il y avait là un religieux installé dans une petite chapelle (ermita) où il dit la messe. Les gens évaluèrent à huit cents ducats le terrain délimité comme propriété des religieux, prix très inférieur à sa valeur réelle, et encore un des évaluateurs avait-il à déloger de là ses bêtes. Lorsqu'on leur en fit reproche, ils ne surent dire autre chose sinon qu'après avoir entendu la messe, ils ne s'étaient pas senti de force pour demander davantage [27]. »

Le même auteur dit, en parlant de las Mestas (et de l'ensemble de las Jurdes, mais il n'a vu que las Mestas) « Livrés à la vie pasto-

26. V. La Fuente, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. II, 1883 : « Expedición científica y artística à la sierra de Francia, provincia de Salamanca, en el mes de julio, año de 1857. »

27. Art. cité, p. 169. Ces renseignements sont empruntés au licencié González de Manuel.

rale, ils ne s'occupent pas de cultiver la terre, et leurs troupeaux et leurs ruches constituent toute leur richesse [28]. »

Tel était, du moins, l'état économique de las Mestas, en 1857.

§ 18. — Certes, le pays était propice à l'élevage des chèvres, et l'on avait raison de se disputer ses pâturages. Mais il était propice comme une annexe et comme un complément du territoire plus froid et plus tardif de la Alberca. Les troupeaux qui y passaient une saison pouvaient y trouver, avec l'abondance de la nourriture, un supplément de forces, mais la race condamnée à y vivre devait dégénérer peu à peu sur ce sol pauvre et incomplet.

Il y a beaucoup de chèvres à las Jurdes, parce que c'est avec la chèvre que l'homme est entré dans ce pays, et parce que ce bétail pauvre est celui qui convient le mieux à sa pauvreté, mais le pays est encore trop pauvre pour ce bétail.

Un village comme Horcajo, qui ne compte guère que 70 habitants, possède environ 1.000 têtes de bétail. En 1919, Ovejuela avait 990 chèvres. Trois ans plus tard, on nous signalait que Casares et les hameaux qui dépendent de sa municipalité avaient environ 1.200 chèvres. A côté de ces 1.200 chèvres, il n'y avait qu'une cinquantaine de moutons et environ 75 mules et 90 ânes. Las Erias a aussi près de 1.000 chèvres. Mais il n'y a là qu'une apparence de richesse. « En fait de bétail, nous écrit un correspondant de Ladrillar, on ne trouve que des chèvres dans ces parages, et l'espèce en est rachitique, car les chèvres ordinaires ou sélectionnées meurent avant de s'acclimater, par suite de l'insuffisante nutrition; ces chèvres arrivent à peser trente livres au maximum et elles produisent un demi-cuartillo de lait, en général... » Bien souvent, en été, quand la végétation commence à sécher, on ne trouve pas de lait à acheter dans un village. Pourtant, ces maigres chèvres sont élevées pour leur lait plutôt que pour leur viande. On les mange quand elles se tuent, ce qui arrive encore assez souvent dans ces montagnes escarpées; en dépit de leur agilité, les chèvres tombent parfois dans des précipices, et, aussi, lorsqu'elles se sont engagées au flanc escarpé de la montagne dans un sentier aventureux, il arrive que, loin du berger, elles ne puissent plus ni avancer ni se retourner; alors, dans un moment d'impatience maladroite, ou quand l'épuisement est complet, elles roulent et se brisent. Ces pauvres chèvres représentent ainsi, dans la simplicité des événements de la vie animale, le tragique destin qui accable les habitants de las Jurdes. Car ceux-ci, comme elles, par goût d'indépendance et d'aventure, trop pauvres pour être prévoyants, orientent impru-

28. Art. cité, p. 180.

demment leur vie dans les escarpements de las Jurdes altas, et, quand ils sont engagés dans une impasse où il est impossible de subsister, ne savent pas se retourner [29].

La plupart des habitants possèdent quelques-unes de ces chèvres rachitiques, si semblables à eux-mêmes et avec lesquelles, nous le verrons, on peut dire qu'ils vivent à la maison. Mais dans la belle saison, pour la pâture, les bêtes d'un village sont rassemblées sous la direction de quelques pasteurs. Au Pino Franqueado, on paie une journée de salaire du pasteur pour dix bêtes que l'on fait garder. Dans ce village riche, une demi-douzaine, ou une dizaine de propriétaires peuvent entretenir un berger [30].

Le matin, les bêtes entendent l'appel du pasteur et, le soir, elles reconnaissent leur maison [31], où elles rentrent en tumulte. D'ailleurs, les propriétaires marquent leurs bêtes, pour les reconnaître, en leur entaillant les oreilles de diverses manières.

§ 19. — Les soins que donnent les pasteurs aux troupeaux sont assez rudimentaires; car si l'élevage a été le premier moyen de subsistance à las Jurdes, c'est l'agriculture qui a ensuite accaparé le meilleur de l'activité et de l'intelligence des gens du pays [32].

L'importance de l'élevage dans le peuplement de las Jurdes se traduit dans l'abondance des règlements et des procès qui concernent le droit de pacage.

L'élevage des chèvres a donc, avec l'élevage des abeilles, attiré les gens des alentours dans ce pays ingrat; et l'élevage des chèvres les y a retenus, d'abord temporairement, puis vraiment à demeure.

Or, cet élevage pauvre, et comme exténué, tout en provoquant le peuplement, diminuait encore les insuffisantes ressources que le pays offrait naturellement au peuplement. L'élevage des chèvres est, en effet, funeste au boisement et aussi à l'élevage des abeilles, plus riche, plus réellement approprié à ce pays.

29. Il y a, non loin de la cascade de la Meancera, un escarpement d'où se précipitent assez souvent des chèvres des gens d'Ovejuela.

30. Renseignements de Juan Pérez Martin.

31. Atque ipsae memores redeunt in tecta. (Virgile, *Géorg.*, III, 216.)

32. Nous nous rappelons avoir vu, en avril 1922, à Carabusino, dans les Jurdes hautes, un pasteur, nain et crétin, âgé d'une vingtaine d'années, dont la taille ne dépassait pas 1 mètre; nous nous trouvions alors avec les savants éminents qui avaient été chargés d'étudier l'état sanitaire de las Jurdes, et nous voulûmes photographier le berger à côté d'une de ses chèvres, pour que la photographie donnât une idée de la taille; malheureusement, dans l'intention de le mieux décider, nous lui offrîmes quelques sous; il s'imagina que nous prétendions acheter une chèvre pour cette somme, et il n'y eut pas moyen de le détromper. Nous dûmes nous contenter d'une photographie déjà prise à ce moment, mais sans rien qui donne l'échelle.

Au Congrès national des Hurdanophiles, célébré à Plasencia, en juin 1908, Juan Pérez Martin signalait comme un des principaux obstacles au reboisement ou au boisement du pays l'élevage de la chèvre; parlant tout spécialement du pin et chêne-liège, il déclarait « qu'il était impossible de faire vivre ensemble les chèvres et ces arbres dans leurs premières années; or, cet animal représente l'intérêt immédiat parce que c'est lui qui procure un engrais permettant de tirer quelque chose de la terre stérile, tandis que le pin ne représente que l'intérêt de l'avenir, si bien qu'il est superflu de dire à quel point la comparaison lui est défavorable dans l'esprit des gens de las Jurdes, qui ne perdent pas une occasion de le détruire dans les terrains où il pousse aujourd'hui spontanément, par l'incendie et par tous les moyens que peut leur suggérer leur imagination [33]. »

Voici encore un témoignage, très semblable à celui de Juan Pérez « ... Mais, comme partout, il y a quelque chose à déplorer; le malheur, ici, c'est que les habitants (il s'agit de Horcajo) aiment mieux les chèvres que les pins, et, comme ils disent qu'il pousse parmi les pins des champignons d'une nature si pernicieuse que les chèvres ne peuvent les manger sans être empoisonnées, ils brûlent les pins pour ne pas voir mourir leurs chères petites bêtes. A mainte reprise les autorités ont interdit des incendies et la garde civile en a poursuivi les auteurs [34]; mais les gens ne vont pas chercher si loin, à ce qu'il paraît; un bon « tiens » leur paraît meilleur que deux « tu l'auras », et des bêtes vivantes meilleures que les arbres, même si les arbres, dans l'avenir, doivent produire une énorme richesse [35]. »

Est-il besoin de rappeler que les chèvres n'ont pas besoin de la collaboration de leurs propriétaires pour détruire les jeunes arbres partout où elles passent ? Les témoignages que nous venons d'enregistrer montrent que le pays était condamné au déboisement complet.

Santibañez, dans ses articles sur « Un mundo desconocido en la provincia de Estremadura », parus dans *La Defensa de la Sociedad*, donne de très intéressants renseignements sur les rapports

33. Compte rendu du Congrès, p. 20-21. (*Crónica del Congreso nacional de hurdanófilos*, celebrado en Plasencia en los días 14 y 15 de junio de 1908. M. Ramos, Plasencia.) Plasencia n'est ni dans l'ordre civil, ni dans l'ordre religieux la métropole de las Jurdes, mais elle était à cette époque, sous l'influence de Mgr Jarrín, son évêque, le foyer des campagnes « jurdanophiles ».

34. Comme il n'y avait pas, à cette époque, de garde civile à demeure dans le pays, on devine ce que pouvaient être les poursuites de la garde civile contre les incendiaires.

35. Dans une série d'articles non signés, *Concejos de las Hurdes*. Cette citation se trouve dans la revue *Las Hurdes*, d'avril-mai 1908, p. 87-88.

de l'élevage des chèvres avec le déboisement, et aussi avec l'élevage des abeilles :

« Après l'expulsion des Arabes, l'augmentation de la population sur ce territoire rendit nécessaire une réglementation entre les propriétaires de troupeaux et les propriétaires de ruches, ce qui supposait qu'ils fussent soumis à une autorité municipale. La « villa » de Granada (Granadilla) étendait sa juridiction sur ce territoire, et, par-dessus les hautes cimes qui séparent la Castille de l'Estrémadoure, elle possédait en fief (*como su feudatario*) le lieu qui s'appelait Valdelaguna, et qui s'appelle, aujourd'hui, la Alberca, le meilleur de toute la contrée, lieu limitrophe de ce territoire (entendez las Jurdes), et sa juridiction (entendez de la Alberca) devait s'étendre sur lui (las Jurdes) pour que ses habitants pussent agrandir leurs propriétés. La richesse en bétail était la principale richesse de la Alberca, et, comme le territoire soumis à sa juridiction, du côté de la Castille, était petit pour son bétail, tandis que, de son côté, la circonscription de Granada était vaste et bonne, tout cela donna lieu à ce que, avec le consentement du seigneur de Granada (*del dueño de ella*), l'infant don Pedro concédât ce territoire (las Jurdes) au village de la Alberca, en 1288. Depuis cette époque, tout le territoire du Jurdan, de la Ribera, et des Batuecas appartint à la Alberca, dont le conseil (*consistorio*) fit le règlement auquel devaient se soumettre les particuliers pour le plus grand bien de la communauté. Ces ordonnances ne pouvaient pas favoriser à la fois les deux classes d'éleveurs qui composaient la population de la Alberca, puisque l'éleveur de chèvres voulait détruire les bois et nettoyer le terrain pour qu'il y eût un pâturage abondant, tandis que l'éleveur d'abeilles, au contraire, désirait voir la campagne couverte de sa végétation sauvage pour que la petite fleur de la bruyère et la fleur blanche de l'arbousier et les mille et mille fleurs qui poussent là, fournissent à l'abeille, modèle des travailleurs, le nectar délicieux dont elle élabore mystérieusement le miel et la cire. Comme, au surplus, l'importance de l'élevage des abeilles l'emportait sur celle de l'élevage des chèvres, les ordonnances favorisèrent la classe la plus utile. Telle est l'origine des vingt-huit refuges qui sont devenus aujourd'hui des villages, à l'exception des Batuecas, et qui sont Mestas, Cabezo, Ladrillar, et Rio Malo de Arriba, qui se trouvent sur les bords de la Ribera et de ses affluents; Nuñomoral, Vegas de Coria, Batuequillas, el Rubiaco, Horcajada, Valdelazor, Aceitunilla, Cerezal, Asegur, Herras, Casa Jurde, Casares, Robledo, Cadabusino (*sic*), Arropascual, Casa de la Rubia, Castañar, Buetre (*sic*), Martin Andran, Fragosa, Gasco, Casquero et Serganado, sur les bords du rio Jurdan et de ses affluents, lesquels refuges ne laissèrent pas de prendre rapidement

de l'extension jusqu'à devenir les petites agglomérations qui sont aujourd'hui sujettes du village de la Alberca... [36]. »

§ 20. — Nous voyons ainsi se préciser peu à peu les conditions de la douloureuse existence des habitants de las Jurdes : ces gens ne sont pas indépendants, précisément parce que le pays n'a pas pu se peupler dans les mêmes conditions que les pays d'alentour, et qu'il n'a pas les éléments matériels de l'indépendance; il y a là un territoire annexe, accessoire, qui a été peuplé assez tardivement, par des gens pauvres ou discrédités, par des réfugiés, par des suspects. Quand la population s'y est, en quelque sorte, trouvée prisonnière et s'y est multipliée, elle a été obligée de tenter l'agriculture. L'élevage des chèvres et des abeilles, qui était tout indiqué dans un territoire annexe, ne pouvait pas suffire à une population qui s'enracinait. L'élevage des chèvres, en subsistant, a subsisté, en bonne part, comme support de l'agriculture, puisqu'il fournissait (et qu'il était à peu près seul à fournir) un engrais indispensable à celle-ci. Mais cet élevage, indispensable ici à l'agriculture, est en même temps l'ennemi de l'agriculture, parce que la chèvre est ravageuse; tout spécialement, cet élevage est l'ennemi de l'arboriculture, alors que l'arbre est de si grande utilité dans la vie et dans l'activité du paysan, et que, surtout dans un pays aussi escarpé et arrosé, il retient et conserve le peu de terre que produit lentement la décomposition de la roche et des rudes végétaux qui s'y sont accrochés. Il y a également incompatibilité entre l'agriculture et l'élevage des abeilles, puisque l'agriculture suppose le défrichement, et que l'élevage des abeilles exige le respect de la végétation spontanée, en particulier des bruyères.

§ 21. — Mais si l'éleveur de chèvres et l'éleveur d'abeilles sont tous deux opposés à l'agriculteur, ils ne sont pas d'accord entre eux. Ce qui intéresse le premier, c'est la multiplication des pousses tendres de quelques plantes peu variées, bien saines pour ses bêtes; ce qui intéresse le second, ce n'est pas la verdure tendre, c'est la multitude des fleurs savoureuses et variées, qui s'épanouiront successivement, dont quelques-unes peuvent être nocives pour la chèvre, dont la plupart lui sont indifférentes. Le pasteur, dont les troupeaux sont sans cesse mobiles, met le feu sur les pentes de la montagne pour que, l'année suivante, les bruyères et les autres arbustes de ce pays, trop rude, poussent de tendres rejetons d'un vert clair, qui n'est pas le ton naturel de cette végétation; en attendant, il mènera ses chèvres brouter ailleurs. Mais

36. Santibañez, p. 740-741. Les derniers mots sont inexacts; il faudrait dire : « ...qui ont été jusqu'ici (1836) sujettes du village de la Alberca. »

il n'est pas aussi facile de transplanter les ruches; et peut-être même le caprice de l'incendie ira-t-il les brûler; car le propriétaire des abeilles n'est pas présent, personnellement ou par son délégué, comme l'est le propriétaire des chèvres; à tout le moins, des semaines ou des mois vont s'écouler pendant lesquels les abeilles, désorientées, ne trouveront plus que cendres au lieu où elles butinaient.

Ce qui met le comble aux difficultés, c'est que le règlement ou la discipline des antagonismes entre agriculture, élevage de chèvres et élevage d'abeilles ne dépend pas d'un seul centre d'intéressés, mais de deux. Dans l'intérieur même du groupe de la Alberca, il y avait un antagonisme : celui des propriétaires de chèvres et des propriétaires d'abeilles; la question était relativement simple, et c'étaient ces derniers qui l'emportaient. Mais, comme on le voit immédiatement, l'intérêt de ces derniers se conciliait plus mal encore que l'autre avec l'intérêt des gens qui, pour une raison ou pour une autre, cherchaient à s'enraciner à las Jurdes. La production du miel et de la cire est une très utile production complémentaire dans l'économie d'un village comme la Alberca; pour des habitants de las Jurdes, elle doit évidemment, ou elle devrait, s'ils étaient les maîtres de leur économie, être sacrifiée à l'agriculture. Entre le chevrier et l'agriculteur il y a, nous l'avons noté, à côté de l'antagonisme, un motif d'entente, puisque la chèvre fournit un engrais que, jusqu'ici, l'habitant de las Jurdes n'a pu se procurer sous une autre forme. Entre l'agriculteur et l'éleveur d'abeilles, c'est le conflit pur et simple. Or, ici, pendant longtemps, ceux qu'intéressait la production de luxe dominaient ceux qu'intéressait la production pour l'existence. Il devait en résulter d'âpres et incessants conflits.

§ 22. — Nous devons, maintenant, dire quelques mots des autres élevages plus ou moins semblables à celui des chèvres. Le principal est celui du porc.

L'élevage du mouton est, en effet, insignifiant; le pays est trop rude pour lui. Il y a bien des raisons pour que la chèvre s'accommode, mieux que le mouton, de pays comme las Jurdes. La description classique de Buffon le fait assez comprendre : « La chèvre a, de sa nature, plus de sentiment et de ressource que la brebis...; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile, et moins timide que la brebis... elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices;... elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent... » Brebis et chèvres se res-

semblent en beaucoup de points et « encore par le caractère des maladies, à l'exception de quelques-unes, auxquelles la chèvre n'est pas sujette; elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissements ni vertiges... mais elle paraît être sensible à la rigueur du froid... » C'est ainsi que la rude production de las Jurdes, et leur climat, très ardent en été, assez tiède en hiver, conviennent bien à l'élevage de la chèvre, mal à celui du mouton. Nous avons vu plus haut que, pour 1.200 chèvres, il y a 50 moutons à Casares. On signale aussi quelques moutons à Nuñomoral. La nomenclature géographique enregistre bien le nom de la brebis, puisqu'il y a un village de Ribera Oveja, mais il faut remarquer que ce village est dans la région frontière de las Jurdes, dans la région que certains auteurs mettent à part de ce pays, sur la rive sud du rio de los Angeles et à deux lieues environ de Granadilla. Au surplus, ce nom, s'il ne se rapporte pas à quelque anecdote, prouverait, plutôt qu'autre chose, le caractère exceptionnel et digne de remarque, de la présence de moutons dans le pays; il faut en dire autant, *a fortiori*, du nom d'Ovejuela (petite brebis), que porte un autre village de la même vallée, tout à fait en amont, c'est-à-dire aussi loin que possible de Granadilla.

§ 23. — L'élevage du porc, au contraire, est assez important. Sans doute, il est moins adapté que celui de la chèvre à la pauvreté du pays, mais il constitue, en somme, la seule ressource des habitants pour l'alimentation carnée. Comme le porc est omnivore, il est, en un sens, plus facile à nourrir que la chèvre, et la pauvreté du pays se traduit ici moins par la dégénérescence de la race que par la limitation du nombre des têtes de bétail. Malgré tout, le porc ne peut pas beaucoup prospérer; il a beau être omnivore, il souffre de la pauvreté d'éléments nutritifs qui caractérise toutes les productions de las Jurdes; d'autre part, le pays est trop rocheux et trop escarpé pour lui. Le pays est fait pour les sangliers plutôt que pour les porcs; on dirait qu'il tend à rapprocher l'une de l'autre les deux espèces.

La plupart des porcs sont de race noire, mais il y en a aussi de blancs ou de roux; leurs soies sont assez drues, leur tissu adipeux moins développé qu'il ne l'est généralement chez leurs congénères, mais leur viande, relativement peu abondante, est ferme et savoureuse. Les jambons que l'on exporte du pays ont la réputation, bien méritée, d'être exquis. Dans les familles, une

des principales fêtes de l'année, on pourrait dire, pour beaucoup, la principale, est la *matanza*, le moment où l'on tue.

Le porc (*cerdo*, *puerco*, *marrano*, *guarrapo*) contribue à la préparation et à la fourniture de l'engrais, comme la chèvre; mais s'il n'est pas aussi nuisible qu'elle à l'agriculture, s'il n'arrache pas, d'une dent impatiente, les jeunes arbres, il n'est pas sans faire du tort aux récoltes; et c'est lui qui parfois, la nuit, pour augmenter sa ration trop chichement mesurée, va commettre, dans les champs de maïs ou de pommes de terre, les dégâts qui, le lendemain, seront mis au compte du sanglier.

Peut-on parler d'autre bétail? L'éminent anthropologue et agronome qui faisait partie de la commission chargée d'étudier l'état sanitaire de las Jurdes, en avril 1922, résume ainsi son impression: « Le fait actuel, c'est que le compte du bétail est nul et sans valeur.

» Les bêtes à cornes manquent complètement, aussi bien pour le travail que pour la production de la viande; manquent également les chevaux et mulets; en effet, sauf dans les villages de la partie basse, qui sont en contact avec l'époque actuelle, l'attelage à deux est inconnu, et l'attelage de trait n'a pas de raison d'être, puisqu'il n'existe, dans tout le pays, ni char ni charrette, ni véhicule à roues d'aucune espèce. Il est certain qu'il y a, en Espagne, des régions sans chemins ni voitures, qui produisent des bêtes à cornes et même qui élèvent des chevaux; mais, à las Jurdes, ce n'est pas seulement le chemin qui manque, c'est aussi ce que l'on transporte par ce chemin et l'alimentation même de l'animal qui le parcourt; c'est pourquoi, à las Hurdes, on ne peut ni faire travailler ni élever le gros bétail.

» En fait de petit bétail, le mouton est représenté par quelques échantillons sur les bords de l'Alagón, et quant au reste, il y a de misérables chèvres naines, et dégénérées au point de ne donner ni lait ni viande. Ajoutons, pour finir, que le bétail porcin est d'importation; on l'achète pour qu'il reproduise des sujets plus petits, mais il n'est pas un produit du pays, parce que la vie y est si précaire qu'elle ne permet pas la reproduction et l'élevage de cette race montagnarde, qui vient naturellement, pour cette raison, en d'autres zones de cette région d'Estrémadoure, qu'elle caractérise, mais qui est totalement importée et artificielle dans cette terre hurdana où la végétation est moins que misérable [37]... »

Le gros bétail est trop puissant pour cette terre.

§ 24. — On n'élève pas de mulets ni même d'ânes dans le pays. Hors du Casar de Palomero et du Pino Franqueado, il n'y a pas

37. L. de Hoyos Sainz, dans le journal *El Sol* du 14 juin 1922 : « Las Hurdes : La tierra y los hombres », 1er article.

de chevaux, et encore moins d'étalons. De plus, comme nous le verrons, les conditions dans lesquelles sont possédées beaucoup des bêtes de somme, ânes ou mulets, partagées entre plusieurs propriétaires, sont bien loin de compenser les inconvénients naturels de la vie à las Jurdes.

Un document cité par Eugenio Escobar Prieto, doyen du chapitre de Plasencià, document cité sans sa date, malheureusement, mais antérieur à l'époque où la Alberca perdit ses droits seigneuriaux sur las Jurdes, dit que dans la région de Cambron « ils ont à peine trois paires de bœufs ». Encore s'agit-il du Camino Morisco, des Jurdes basses, et de temps assez anciens [38].

La nomenclature géographique conserve, elle aussi, un souvenir de gros bétail : il a dû y avoir un ruisseau du bœuf : *Arro* (*yo del*) *buey*, qui, sans doute, descendait par le rio de las Calabazas au rio de los Angeles; il reste du moins un pic de Arrobuey, qui s'élève à 1.402 m. entre le bassin du rio de los Angeles et celui du rio Jurdano, presque exactement au sud de Martin Andran.

Il n'est pas tout à fait exact de dire qu'il n'y a pas de mulets à las Jurdes; ce qui est vrai, c'est que le pays n'en produit pas, puisqu'il ne nourrit pas de chevaux; nous avons cité un peu plus haut les chiffres de 75 mulets et 90 ânes environ pour la circonscription de Casares, c'est-à-dire pour une municipalité des Jurdes hautes; ce nombre a certainement augmenté depuis une cinquantaine d'années, car on ne trouve plus guère, à Casares, de *caballeria* qui soit possédée *por patas*, c'est-à-dire qui appartienne à plusieurs propriétaires. Peut-être que s'il existait, pour la race bovine, l'équivalent de ce qu'est le mulet pour la race chevaline, on trouverait cet équivalent à las Jurdes; ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a pas une seule vache dans la circonscription de Casares. Quant à l'âne et au mulet, si le pays de las Jurdes est décidément trop pauvre pour leur élevage, il faut reconnaître que, une fois élevés dans les pays déjà assez austères du nord de la Péninsule, et sortis de l'âge tendre, ils se trouvent admirablement adaptés, par leur endurance, par leur sobriété, par leur résistance, à ce pays pauvre entre tous; nulle part, sans doute, ils n'économisent plus de souffrance humaine. Mais ils sont peu nombreux : à Fragosa, il y a trois mules et six ou sept ânes.

Les Jurdanos élèvent encore quelques lapins domestiques et des poules, beaucoup plus nombreuses, peut-être parce qu'elles sont moins difficiles à loger et qu'elles peuvent mieux trouver elles-mêmes, sans se perdre, une partie de leur subsistance.

Il n'y a pas beaucoup de chiens ni de chats, car on ne nourrit

38. Dans la revue *Las Hurdes*, du 22 janvier 1906, p. 32.

pas par luxe des gueules inutiles. Quelques chiens, sans race définissable, aident des bergers. Et parfois on aperçoit, filant dans une ruelle, un chat maigre et de mauvais poil, à la queue coupée ou cassée; d'une façon générale, le chat espagnol est plus dense que le chat français; il se pourrait que cette densité atteignît son maximum à las Jurdes.

Agriculture.

§ 25. — Quelle que soit la raison qui ait amené à las Jurdes des habitants, ces habitants, une fois installés dans le pays, devaient chercher dans l'agriculture un indispensable complément de ressources. Mais on peut dire que, presque partout, et principalement dans les Jurdes hautes, avant de cultiver la terre, il fallait la rassembler, et presque la créer.

La décomposition du sol produit peu de terre cultivable, le ruissellement des eaux entraîne au loin ce peu de terre, et, par surcroît, l'action physique et chimique des éléments prive ce qui reste d'une partie des éléments nourriciers que la nature n'avait pas refusés à ce terrain. « Il est clair, dit L. de Hoyos Sainz [39], que la même pauvreté du sol et du sous-sol est chose très courante dans les formations cambriennes, puisque ni les schistes ou phyllades, ni les quartzites et les grès, ni les grauwackes, poudingues ou conglomérats quartzeux ne peuvent produire de terre propice à la végétation. Mais aux défauts du sol se sont ajoutés ceux du milieu et de l'homme, et ce n'est pas à las Jurdes que se peut répéter l'exemple que présente une région de terrain identique de la région d'Angers, conquise par des cultures typiques, quoique, au siècle passé encore, on vendît, aux jours de fête, à la porte de l'église de chaque village, de la terre à végétaux, par corbeilles ou par charretées, pour permettre de cultiver les domaines.

» A ces péchés capitaux de la topographie et de la géologie de la terre de las Jurdes s'unissent ceux de la chimie du sol : pauvre à tel point qu'il faut en arriver à la troisième décimale pour chiffrer la présence du nitrogène, de la potasse et de l'acide phosphorique; ce sol manque même de la chaux, amendement et engrais nécessaire à toute culture, de la chaux, qui fait défaut à ses terres comme à ses maisons, et qui serait nécessaire et efficace pour faire pousser des récoltes dans les minuscules champs de sable mort ou d'argile compacte.

39. Article du *Sol*, déjà cité, 14 juin 1923.
La revue *Hurdes* a publié (mars-avril 1927, p. 348 et suiv.) une analyse de la terre du pays, faite par un ingénieur de l'Ecole d'Agriculture de Madrid.

» Las Hurdes sont restées, dans la formation géologique du sol d'Estrémadoure, absolument privées de tous ces éléments de fertilité, qui, même dans des terrains de même origine et de même formation, se sont accumulés (dans les plaines de la Serena et dans les vallées de Zújar) et ont concentré, en filons et en couches, les phosphates de la région, pour former les mines de Logrosan, de Cáceres et de Ceclavin, en n'en laissant point de trace dans les sierras et dans les vallées de cette incultivable zone de las Hurdes. »

Dans de telles conditions, l'agriculture ne peut être que misérable et primitive, et l'auteur que nous venons de citer la compare à cet « essartage » qui se pratiquait autrefois en Bretagne et dans les Ardennes, et que Palissy décrivit au XVI^e^ siècle. Le produit de cette culture est minime. « Las Hurdes montrent, à son paroxysme, l'improductivité, qui est un trait général de la province de Cáceres, dont l'agriculture ne se soutient que grâce à quelques paradis étroitement localisés, car la moyenne des récoltes, pour la province, n'arrive jamais à la moitié de la moyenne dans la nation. C'est ainsi que le blé en est resté au chiffre scandaleux de 4,20 quintaux métriques à l'hectare pour la dernière récolte, et que, dans la dernière décade, il ne s'est guère élevé au-dessus de cette misère, restant toujours de moitié au-dessous de la récolte des provinces limitrophes, et nous ne disons pas même de Tolède et de Salamanque, mais simplement d'Avila. Le fait se répète et se confirme avec exagération pour le seigle, dont la moyenne, qui est de 10, tombe, dans la province de Cáceres, à 3,49; pour l'orge, qui tombe de 11 à 6,50, et pour l'avoine elle-même, qui tombe de 8 à 3,40.

» Quels sont les chiffres de la production à las Hurdes ? On les ignore... et, ajoute notre auteur, il n'est pas besoin de les connaître quand on a parcouru le pays et constaté qu'il n'existe nulle part ni un grenier, ni même un meuble qui soit destiné à emmagasiner du grain. »

§ 26. — Dans ce pays habité, la terre cultivable est l'exception. On peut, on doit même, ici comme ailleurs, distinguer Jurdes hautes et Jurdes basses, mais à la condition de ne pas oublier que les Jurdes basses sont Jurdes aussi. Juan Pérez estime à 5 p. 100 à peine de la superficie du territoire du Pino Franqueado la partie cultivable; et le Pino est un village privilégié. L'élargissement des basses vallées des rivières est trompeur; il y a des champs étendus à Vegas de Coria, au Pino Franqueado, etc., mais ce ne sont pas toujours des champs cultivables; le terrain en est pauvre et caillouteux : les rivières ont autrefois charrié beaucoup de

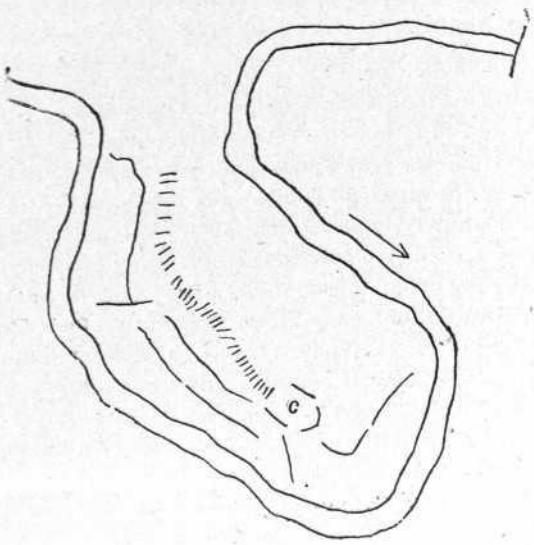
galets dans le lit qu'elles ne remplissent plus; et, quand, sous le climat actuel, il y a encore une inondation, l'inondation apporte de nouveaux galets et elle enlève de la terre.

§ 27. — La bonne terre ne se trouve donc pas, en général, tout près de l'eau, du moins dans la zone d'inondation. Elle se trouve à proximité de l'eau, dans les ravins bien encaissés, où les torrents, même grossis par les pluies, dévalent trop rapidement pour monter, en côté, saper les murs de schiste qui retiennent la terre.

Ainsi, le champ typique de las Jurdes est un champ très petit, que l'homme a créé en construisant un mur de pierre, et au bord duquel passe un canal d'irrigation, parce que le pays est chaud, et de forte évaporation, et qu'il est dangereux, pourtant, de cultiver au bord même de la rivière. Quand on chemine dans les sentiers des Jurdes hautes, on voit beaucoup de ces champs, dont le corps d'un homme couché pourrait mesurer la largeur, et où pousse, par exemple, un olivier. Souvent, la longueur du champ ne dépasse pas deux ou trois fois sa largeur. Mais il y a aussi des cas où, si la largeur est étroitement limitée par la rapide déclivité de la montagne, le champ peut s'allonger, en serpentant au besoin sur le flanc de cette même montagne. Les anciennes ordonnances ne permettaient le défrichement que de petites superficies; mais la situation et les dimensions des champs sont déterminées par la nature du sol et par le relief plus que par ce qui peut survivre des conséquences des anciennes ordonnances. La plus ou moins grande quantité de ces champs, dans une aire donnée, détermine à son tour rigoureusement l'emplacement des villages et des hameaux, comme on peut le voir facilement en examinant la plus simple et la plus schématique des vallées de las Jurdes, celle de Ladrillar.

§ 28. — Les premiers éléments de la terre cultivable ont été constitués par le travail des éléments, puis par celui des lichens, des mousses, des bruyères, des cistes, des fougères, des herbes et des arbustes de toutes sortes. Mais, sauf les cas où une heureuse disposition du terrain, comme un encaissement favorable, ont retenu la terre élaborée ainsi grain à grain, il a fallu que l'homme intervînt. Aux bords de l'eau, dans les méandres, la roche a été mise à nu sur la rive concave, tandis que la terre s'étalait sur la rive convexe, propice à la culture, quand le régime de la rivière y consentait, ou quand celle-ci, continuant de creuser son lit, renonçait, même dans ses excès actuels, à raboter son ancienne plage. Nous donnons ici deux exemples de méandres, où l'on voit

MÉANDRES DANS LA VALLÉE DU GASCO.



I. — Entre Fragosa et le Gasco, la Mesa del Herrero. La casita (C) sert au gardien du bétail au printemps; au bas de la casita et surtout à gauche de la figure, huertas.

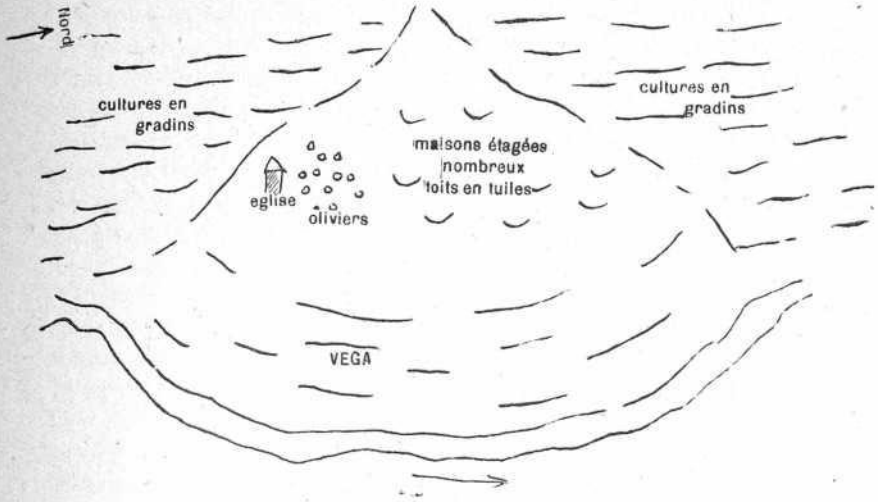
II. — Le méandre suivant vers l'aval est la Recojita. A gauche, deux étages de huertas; sur le reste du pourtour, un étage; dans la partie centrale, le roc crève le sol; quelques arbres entre ces rochers et la huerta du milieu.

que la terre cultivée est dans les parties convexes, et surtout vers l'aval.

Ailleurs, ce sont les plissements et les ruptures capricieuses des schistes qui permettent ou qui interdisent l'accumulation et la conservation de la terre.

Lorsqu'il y a concours de circonstances favorables, et que la terre, préparée par les éléments et par les végétaux inférieurs, peut

Croquis sommaire d'Ovejuela.



Village bâti sur une croupe qui s'élargit vers la rivière. Il y a quatre aires pour *trillar*.

être retenue sur une pente modérée, loin des torrents violents, mais non loin d'un ruisseau qui se prête à la saignée de l'irrigation, les cultures en terrasses s'étendent sur la vallée. A Carabusino, à Ovejuela, on compte ainsi une centaine d'étages superposés. Ailleurs, à peine discerne-t-on quelques étages. Et nombreux sont les cas intermédiaires.

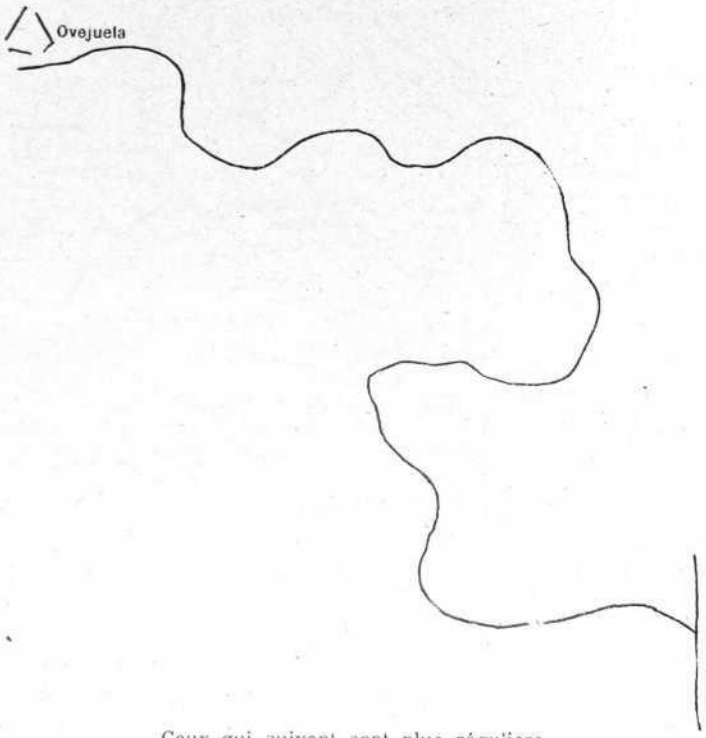
Parfois, la végétation est la même à tous ces étages, même s'ils sont nombreux : les cent étages d'Ovejuela sont plantés d'oliviers [40]; parfois, et plus souvent, elle varie, par changements plus ou moins sensibles, de bas en haut. Les arbres n'ont pas toujours assez de profondeur de terre en haut, ou assez de sécurité en bas. Mais la végétation diffère plutôt selon l'exposition et selon la rai-

40. Le climat de Ovejuela est excellent; il y a d'ailleurs des cultures associées à celle de l'olivier, au moins sur une partie, la plus basse, des terrasses, et ces cultures varient. Voir croquis ci-dessus.

deur des versants que suivant l'altitude, sur une même pente. Les fruits plus savoureux quand ils ont poussé exposés au midi.

§ 29. — Les longues et nombreuses séries de terrasses, comme la multiplicité des champs minuscules plus ou moins isolés, sup-

Les méandres en aval de Ovejuela.



Ceux qui suivent sont plus réguliers.

posent, comme nous l'avons déjà indiqué, l'énorme travail des murs (*paredones*) protecteurs et conservateurs de la terre. Ici, du moins, le pays est généreux; il fournit à profusion la matière première, les morceaux de schiste innombrables, parmi lesquels le cultivateur trouve facilement les pièces de dimensions et de forme appropriées à sa construction. A Ovejuela, une seule finca, la Ladera, a mille pieds d'oliviers, et il y a 800 paredones du haut de la montagne au rio : deux hommes ont fait ces murs et ils continuent leur travail. La surabondance de ces matériaux est telle que, plus d'une fois, on a l'impression que des murs inutiles

ont été construits, à seule fin de nettoyer un peu le terrain; le mur protège la végétation après que les éléments du mur lui ont fait un peu de place.

Outre le mur qui soutient la terre, et presque aussi utile que lui à l'agriculture, il y a le mur de protection contre les déprédations, surtout contre les déprédations des sangliers; c'est surtout en amont que ce dernier est utile, tandis que l'autre a sa place en aval; mais, surtout quand la pente est douce, il est bon que le mur opposé aux ravages des sangliers forme corral tout autour de la récolte à défendre; il va sans dire qu'il y a aussi des murs bien souvent autour des ruches, qui ont tant d'ennemis. Les murs de défense contre les animaux sont généralement comme coiffés d'une sorte de visière de fin branchage (c'est généralement de la bruyère tournée à l'extérieur et légèrement inclinée vers le bas; ce hérissement de bruyère est fixé par des plaques de schistes ou par de la terre argileuse, et, même si le mur n'est pas très haut, il trompe ou gêne le sanglier, ou lui inspire de la défiance; il constitue, en somme, une protection efficace contre cet animal médiocrement rusé.

Pour la perfection, comme pour la grandeur du travail il faut citer le mur qui entoure le domaine des Batuecas. « Le mur, qui entoure le monastère, est fortement maçonné à la chaux; il a 12 pieds de hauteur et presque une lieue et demie de tour; aussi bien enferme-t-il des jardins, des promenades, un potager, de petites places avec des fontaines, une oliveraie de huit mille pieds et une partie des flancs de la montagne couverte d'un bois épais, aux essences variées : cèdres, pins, cyprès, ifs, châtaigniers, chênes-lièges, chênes-rouvres, chênes-verts, noyers, genévriers, quelques platanes et marronniers d'Inde, quejigos, mestos, mélèzes, noisetiers, arbousiers, cerisiers et autres arbres fruitiers; vignes... et deux palmiers solitaires; parmi les arbustes abondent les cistes, à l'agréable odeur, les *trezos* aux fleurs violettes, les myrtes, le buis [41]... »

Ce mur, maçonné et très élevé, se distingue des murs plus humbles et plus fragiles de las Jurdes, comme la puissante végétation des Batuecas se distingue des pauvres récoltes de las Jurdes; il y a ici des produits plus dignes d'être sévèrement gardés que dans les vallées voisines; mais la différence est surtout une dif-

41. J. Vàzquez de Parga, « El valle de Batuecas », dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 80. — Le mur n'est pas partout haut de 12 pieds, mais partout il atteint au moins 2 mètres. Rappelons que la lieue dont parle l'auteur est de 5 km. Le *mesto* est un hybride de chêne-liège et de chêne-vert; on l'appelle aussi *rebollo*. Le *quejigo* est une variété de chêne-vert. Les deux palmiers solitaires ont disparu, mais la végétation reste plus abondante et plus variée que ne peut l'exprimer la description.

férence de degré. Le mur des Batuecas offre un obstacle sans doute infranchissable aux quadrupèdes sauvages qui menacent les récoltes ou les troupeaux du domaine. Il serait extrêmement difficile à franchir, même pour l'homme, s'il ne s'était produit, à la longue, quelques détériorations du faîte, généralement sous la poussée de grosses branches d'arbres, et si, de part et d'autre du mur, depuis la construction, n'avaient grandi des arbres qui, parfois, se correspondent pour faciliter le passage [42].

Quoique moins solides que le mur des Batuecas, les murs de las Jurdes sont souvent très bien construits. Edifiés en pierres sèches, ils sont assez souvent détériorés par des éboulements, quoique la forme plate des plaques schisteuses augmente la stabilité; mais il est facile de les réparer rapidement. Facilité indispensable, puisque, comme nous l'avons vu, le ruissellement est souvent violent, et que, d'autre part, ces murs sont la condition de la culture et se trouvent parfois en très grand nombre sur une surface exposée tout entière à une même catastrophe : par exemple, les cent étages environ qui se trouvent au-dessus et au-dessous de Carabusino, et ceux qui supportent les mille oliviers d'Ovejuela, etc.

§ 30. — Dans ce pays, où l'eau est si abondante, l'irrigation n'est pas moins indispensable à l'agriculture que ne sont les murs de pierre. C'est encore un grand surcroît de travail pour les habitants.

C'est que, en effet, l'eau, telle que la donne la nature, ne fait sentir son action ordinaire et bienfaisante que dans une zone trop limitée et trop encaissée, et que, d'autre part, elle fait sentir, trop souvent encore, une action extraordinaire et dévastatrice dans la zone qui serait la seule cultivable s'il n'y avait pas d'irrigation. Comme on le voit tout de suite, cette irrigation n'est pas tout à fait la même que celle des régions où l'eau est rare, mais elle n'est pas non plus entièrement distincte de cette irrigation, puisque, en réalité, sur les flancs montagneux exposés à l'évaporation, l'eau est rare. On pourrait dire encore que l'eau qui, en gros, abonde dans le pays, souvent manque en détail.

L'irrigation ne suppose donc pas ici [43] de grands travaux : barrages, réservoirs, puits, etc.; car la source n'est jamais très loin; mais elle suppose une multitude de petits travaux, de modestes canaux qui visitent tous les coins de terre créée et maintenue par l'homme.

42. La rivière des Batuecas, traversant le domaine, peut offrir deux entrées, par la double interruption du mur, mais des troncs d'arbres et des branchages ont été disposés pour compléter la défense.

43. Sauf exception. Voir chapitre IX de la IIe partie, § 3 et p. 471.

Ici, comme sur tant de points, le pays de las Jurdes n'est pas à mettre à part en Espagne; il a seulement une marque spéciale de pauvreté ou, quand il n'est pas précisément pauvre (c'est le cas pour les eaux), de gêne dans l'utilisation de sa richesse; il demande à l'homme un supplément d'efforts et d'endurance.

Notons au passage qu'il est peu vraisemblable que l'irrigation ait été instituée dans ce pays par les Morisques. L'irrigation n'est pas utile à l'élevage des abeilles et à celui des chèvres. Et, même, le besoin n'a pas dû s'en faire sentir dans les premiers temps du peuplement proprement dit, réduit d'abord aux parties les plus basses du pays et aux *riberas*.

§ 31. — Le pays de las Jurdes n'a de terre que par grains, et il faut des murs, en grande quantité, pour agglomérer ces grains; le pays a bien des eaux, mais ces eaux sont sauvages et mal réparties, et il faut de multiples canaux d'irrigation pour que les végétaux puissent se nourrir. Mais il est encore une autre condition préalable, qui est nécessaire à la culture : la terre manque d'éléments nourriciers, et il faut de l'engrais.

Sans doute, c'est une condition générale des terres cultivables du monde de réclamer de l'engrais; pourtant, il y a, dans le cadre de cette généralité, quelque chose de spécial au pays que nous étudions. Ailleurs, l'engrais subvient au déficit qui résulte de l'exploitation du sol; la terre a commencé par nourrir l'homme; celui-ci, en l'épuisant progressivement, s'est procuré, directement ou indirectement, des ressources variées, dont une partie lui sert ensuite à restituer, sous forme d'engrais, ce qu'il avait pris à la terre. A las Jurdes, la situation est renversée. La terre, même rassemblée, ne commence pas par donner; elle commence par exiger durement. Ici, il n'y a pas eu d'âge d'or. La chimie nous dira bien que, tout de même, c'est elle qui donne, avec l'atmosphère, d'ailleurs; mais enfin, elle donne avec une lenteur et avec une avarice extraordinaires; elle exige de l'homme de si longs efforts et de si rudes privations, qu'elle lui laisse le mérite d'une quasi-création; l'homme ne doit pas seulement rassembler les grains de la terre, il doit aussi rassembler ses principes nourriciers dispersés dans une immensité de pauvre végétation. C'est pour cela que l'homme s'aide de la chèvre; ce bétail, pauvre lui aussi, et qui nous est apparu comme destructeur, et incapable de nourrir l'homme directement, lui a cependant permis de survivre dans le désert de las Jurdes. L'homme et la bête ont formé pour cela une association étroite et malsaine; ils collaborent à la production du fumier.

Le fumier, *estiercol*, ou, comme on dit plutôt dans le pays,

vicio [44], est si bien le produit de l'homme, que le voyageur note sa présence dans les lieux habités plutôt que dans les champs. Les villages en sont empestés; et c'est, en effet, dans les villages seulement que l'on peut obtenir la concentration nécessaire de fumier. Dans les étroites rues et dans les maisons, comme nous le verrons plus loin, on étend des lits de fougères, des couches de feuilles de ciste ou de *carrasco*, ou d'autres plantes encore. Et toute cette matière végétale est foulée par les passants, pressée par les dormeurs, excitée aux fermentations fécondantes par l'urine et par les excréments des bêtes et des hommes, et par les détritus, qui n'abondent que dans les lieux habités. Périodiquement, les hommes ou les femmes, ou les enfants vont *al hojato* : ils vont dans leur propriété, ou dans la propriété communale, ou, moyennant permission, chez le voisin, par exemple aux Batuecas, où la végétation est si abondante, chercher des charges de feuilles mortes, prêtes à entrer en décomposition. Le fumier se fait peu à peu, et ses émanations attaquent la santé des gens, mais s'il empoisonne leur vie, c'est pourtant lui qui leur permet de vivre. C'est seulement quand il est fait que commence la production [45].

§ 32. — Quelles productions donne la terre ainsi créée, arrosée, améliorée ? « Il est évident que le blé ne peut entrer dans les assolements à las Jurdes, et c'est au blé morisque ou sarrasin qu'il faudrait recourir, si l'on voulait que, du moins, le nom du blé figurât dans l'inventaire de leurs récoltes, parce que leurs terres nous ont rappelé celles qu'en France on juge propres à la culture de cette espèce. Un peu de seigle représente les céréales, et les haricots (*habichuelas* [46]) représentent la catégorie des légumes, avec les lupins (*altramuces* [47]) qui, dans les potagers, comme culture hâtive d'été, sont des plantes bien choisies pour alterner avec les navets et les pommes de terre au début de l'été.

» En dehors de cela, sur ces bandes de terrain qui bordent les ravins, jardins potagers plutôt que champs, seuls quelques oli-

44. En Castille on dit aussi *muradal* ou *abono*.

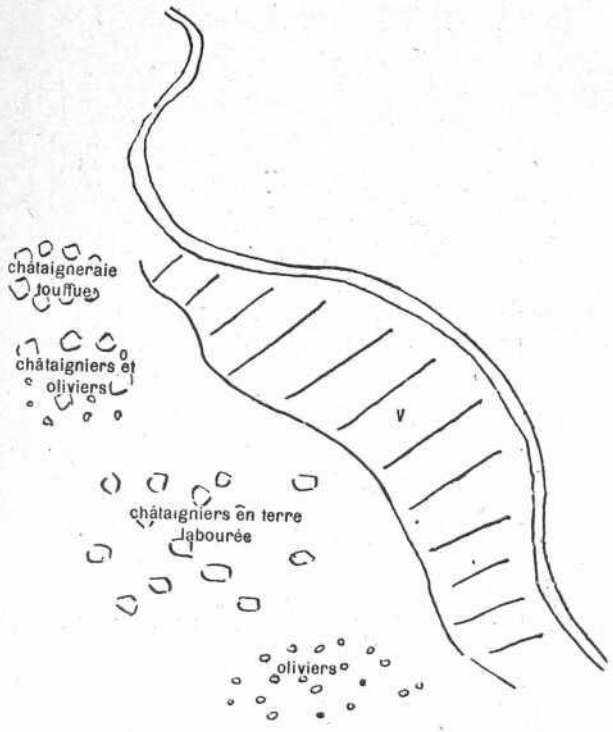
45. Au Congrès hurdanophile de Plasencia, Juan Pérez Martin proposait de remplacer l'engrais des chèvres par des engrais chimiques, en construisant une fabrique à las Jurdes (*Crónica...*, citée, p. 21). Cette solution aurait un double avantage : elle faciliterait beaucoup le boisement et le reboisement, ce que se proposait J. Pérez, et elle améliorerait sensiblement l'état sanitaire du pays. Mais on voit tout de suite quelle difficulté à installer une fabrique d'engrais chimiques à las Jurdes. Il sera sans doute encore plus pratique d'y importer ces engrais, quand les routes auront été construites.

46. On emploie davantage, dans le pays, le mot *frejoles*, ou plutôt encore *fréjones*.

47. On emploie davantage, à las Jurdes comme ailleurs en Espagne, l'expression vulgaire (très vulgaire) de *chochos*.

viers et des figuiers représentent la production d'arbustes et d'arbres, puisque les châtaigniers, vieillis ou malades, sont en train de disparaître, comme pour diminuer encore l'insuffisante ration alimentaire des misérables cultivateurs, plus admirables pour leur lutte opiniâtre contre la stérilité que par leur habileté. »

LA VEGA DE SAUCEDA (V) TRÈS PLANE ET TRÈS BIEN CULTIVÉE.

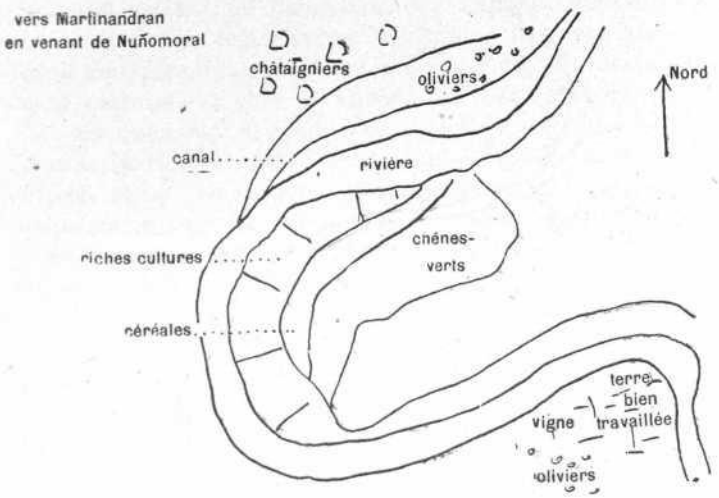


C'est ainsi que L. de Hoyos, dans l'article que nous avons déjà cité, résume ses impressions. Ces impressions sont un peu pessimistes, et la réalité se révèle un peu meilleure que l'on ne pouvait scientifiquement l'espérer, mais c'est que les Jurdanos ont obtenu des résultats invraisemblables, à force de labeur.

§ 33. — Les gens de las Jurdes ont utilisé, pour la culture, tous les terrains naturellement utilisables, et que l'on peut répartir en quatre catégories :

1° Les *vegas* que les rivières ont formées là où elles ont pu élar-

gir leur lit; ce sont des terrains larges et plats, sujets à l'inondation, généralement riches en galets et en graviers et pauvres en éléments nourriciers. Ils sont relativement exposés à l'action violente des vents, qui suivent la direction générale de la vallée, et la terre ne peut y être très profonde. Il est donc difficile d'y faire pousser de grands arbres. Le degré d'humidité est souvent supérieur à celui qui convient aux céréales, à l'exception du maïs. On y cultive la pomme de terre, le maïs, les légumes qui ne sont pas

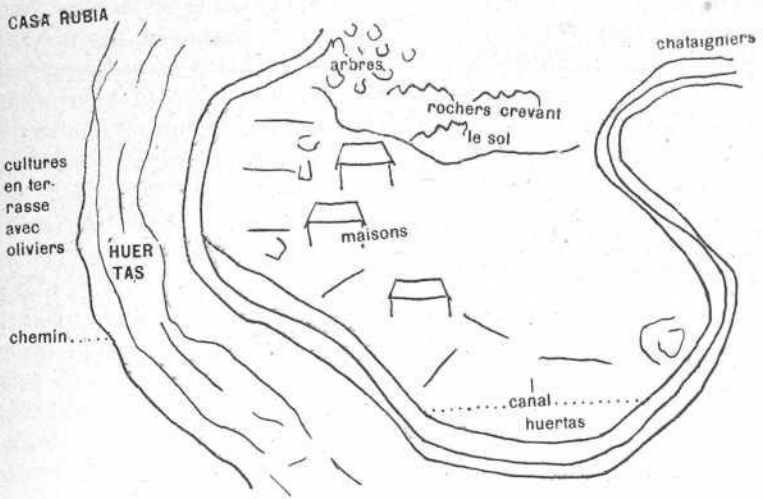


trop exigeants pour la qualité du sol dans la partie la moins basse, la vigne, qui s'accommode des galets et des graviers, quelques figuiers. Un village, Vegas de Coria, doit son nom aux Vegas. La *vega* de Sauceda n'a été mise en culture que récemment; on a profité plus tôt des méandres et des ravins, dont les dimensions sont peut-être mieux appropriées aux efforts fragmentaires de l'individu jurdano. Nous donnons ci-dessus le croquis sommaire des *vegas* de Sauceda et de Cerezal.

2° Les méandres, du moins dans la partie qui n'est pas toute roche. Généralement, en effet, nous l'avons vu, c'est seulement dans la partie convexe d'aval que le méandre se prête à la culture; sa superficie et, *a fortiori*, sa superficie cultivable, est en général peu considérable; mais si faible qu'elle soit, elle se subdivise presque toujours en plusieurs étages; la roche qui a résisté à l'action des eaux fait sentir partout sa présence, même là où elle s'est laissée recouvrir d'un léger manteau de terre, qui a

besoin d'être bordé d'un mur pour ne pas être souvent déchiré par les eaux. (Voir ci-dessous trois exemples de méandres.) Ici

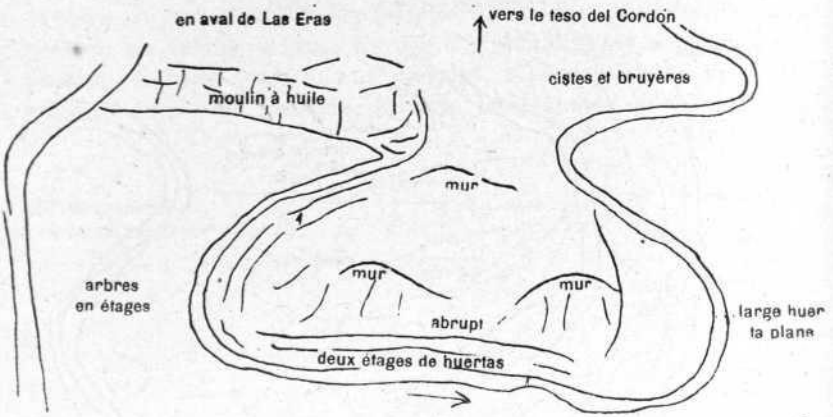
TROIS EXEMPLES DE MÉANDRES.



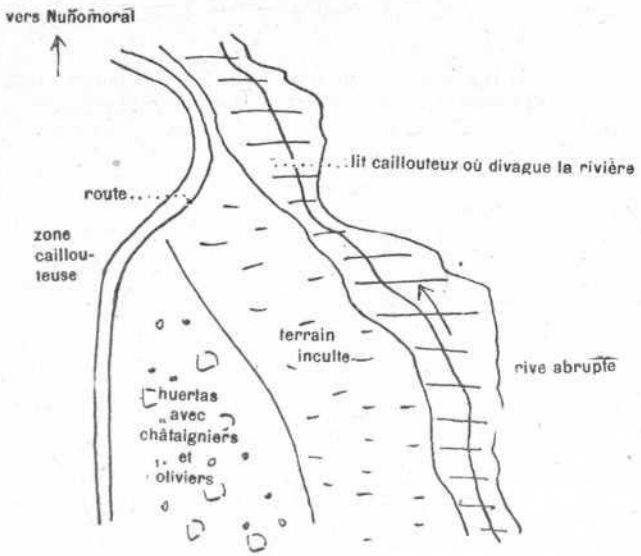
Sur la rive opposée du méandre il y a des huertas, quelques châtaigniers et surtout des oliviers.

encore, les végétaux aux racines profondes ne pourraient vivre; on cultive les légumes qui ont le plus besoin d'eau. Parfois, cependant, quelques arbres poussent.

3° Les bandes de terre que l'on peut contenir par des murs de pierre au flanc des montagnes. Il faut, pour que ces bandes se constituent, que la pente ne soit pas trop rapide et que la roche



Entre Cerezal et Nuñomoral



ne soit pas trop nue. C'est cette catégorie de terres cultivables qui peut avoir le plus d'extension, moyennant un défrichement progressif. Il importe aussi que le terrain ne soit pas trop sec, ou trop mal exposé; ces bandes de terre sont, le plus souvent, sur le flanc de la vallée qui est exposé au midi; d'autre part, quoiqu'elles

admettent certaines cultures de *secano* (non irriguées), elles reçoivent, généralement, des cultures de *regadio*, moins aléatoires. A la différence des terres des deux premières catégories, les terres de cette catégorie et de la suivante sont réparties sur des altitudes très diverses; elles peuvent former des couches assez profondes; aussi, admettent-elles une grande variété de cultures, et, dans cette variété, les arbres, même grands; elles sont particulièrement bien exposées au soleil: et sous les arbres, presque toujours clair-semés, laissant passer, en tous cas, beaucoup de lumière, d'air et de chaleur (surtout les oliviers), on peut cultiver des céréales, ou des légumes qui n'exigent pas trop d'eau.

4° Enfin, la dernière et la meilleure catégorie est celle des ravins, ou plutôt de certains ravins qui présentent une heureuse combinaison de caractères. Ces ravins doivent être, en effet, assez larges et d'une pente assez modérée; ils doivent se prêter à la division en étages; ils doivent être parcourus par un ruisseau qui fournisse une eau assez abondante, mais qui ne soit pas périodiquement dévastateur; il importe, pour cela, que la partie supérieure du ravin ne soit pas un de ces amoncellements de débris, schisteux ou autres, dont le premier orage inonde les cultures; il faut, enfin, qu'il soit assez bien exposé; les ravins exposés au nord nourrissent quelques châtaigniers et quelques chênes-verts, tandis que la végétation des arbres fruitiers et des meilleurs légumes s'accumule dans les ravins exposés au midi, tout en étant bien arrosés; là, les principes nourriciers d'une vaste zone de terrain se sont concentrés; là, la fumure peut imprégner la terre; le plus gros village de las Jurdes, Ladrillar, nous l'avons vu, se trouve à un exceptionnel confluent de ravins.

§ 34. — Nous pouvons maintenant dire quelques mots des diverses cultures.

En dépit des apparences, la culture des céréales, et même celle du blé, existe à las Jurdes; ce qu'il faut ajouter immédiatement, c'est qu'elle ne peut, dans un pareil pays, qu'être une culture secondaire. Le sol est pauvre, la végétation sauvage est envahissante dans la zone où l'on peut tenter la culture des céréales, et, dans cette même zone, l'irrégularité des saisons trahit souvent l'espoir du cultivateur. Celui-ci, à tout hasard, serait-on porté à dire, tente parfois une récolte; il défriche, ce qui est long et dur, ou il incendie, ce qui est facile, mais dangereux, un coin du matorral, et il sème un peu de seigle au milieu des tiges et des pierres calcinées; c'est vraiment le semeur de l'Evangile, qui sème à la fois dans les terrains les plus divers jusqu'aux plus ingrats, et il n'a même pas la proportion de bonne terre qu'a le semeur de l'Evangile;

assez souvent, la récolte, après avoir vaincu le danger des pierres et celui des bruyères et des cistes renaissants, se dessèche faute de pluie, ou est *versée* par le ruissellement d'un orage.

Dans quelques coins privilégiés, on obtient un peu de blé; cette culture est d'autant mieux faite, qu'au printemps on sarcle les champs, moins pour combattre les mauvaises herbes que pour trouver un petit supplément de nourriture aux porcs affamés, et même une certaine *lechuguilla*, pour les humains qui ont épuisé les provisions de l'année précédente et n'ont pas encore les premiers fruits de l'année nouvelle. Cependant, la récolte est encore sensiblement inférieure à la moyenne, déjà pitoyable, de la province de Cáceres. Et les habitants font facilement la comparaison, puisqu'ils vont se louer pour la moisson dans les pays voisins.

Les rares champs de céréales sont petits, très petits lorsqu'ils sont de bon terrain; ils n'ont un peu d'extension que dans les zones brûlées ou grossièrement défrichées. Dans un cas comme dans l'autre, il ne saurait être question de travailler le champ à la charrue, ni de récolter la moisson à la faulx. On travaille la terre avec le hoyau et l'on fait la récolte à la faucille. Nous avons vu, à Robledo, six petits champs de blé en gradins superposés. En allant de las Mestas à Vegas de Coria, nous avons vu aussi, dans la seconde moitié du chemin, du seigle et même un peu de blé. Mais le soleil brûle facilement la très mince couche de terre végétale. Là comme ailleurs, à las Jurdes, la culture des céréales est une loterie : on a plus de chances d'y perdre que d'y gagner.

§ 35. — Beaucoup plus importante pour les habitants que la culture du blé, et même du seigle, est la culture de la pomme de terre et celle des haricots.

Les pommes de terre du Gasco et de Fragosa (une des régions les plus abruptes des Jurdes hautes) sont particulièrement réputées, et on en achète pour les semis d'autres villages [48]. Il semble que la culture de la pomme de terre s'étende peu à peu, à mesure que la maladie du châtaignier diminue l'une des anciennes ressources alimentaires principales du pays. Par exemple, à las Mestas, cette culture a gagné beaucoup de terrain au cours du dernier demi-siècle. (V. ch. IX, § 3.)

§ 36. — A côté des pommes de terre, il faut mentionner les topinambours (*patatas bollanas* ou *boyanas*, ou *patatas bobas;* le mot *colufa* n'est pas utilisé à las Jurdes) qui ont beaucoup moins d'importance. Les pois chiches (*garbanzos*) qui forment une partie si

48. Sur la qualité des pommes de terre de Fragosa, voir la revue *Hurdes*, 15 mai 1926, p. 83.

importante de la nourriture du paysan Castillan (le *cocido*, qui correspond au pot-au-feu de nos campagnes, se compose essentiellement de bœuf ou de chèvre, de *chorizo*, sorte de saucisson, d'un peu de lard, et de beaucoup de garbanzos comme légume), sont peu cultivés dans les terres pauvres de las Jurdes; on en trouve, cependant, et nous en avons vu en pleines Jurdes hautes, à Carabusino.

Un peu plus importants sont les lupins, vulgairement appelés *chochos* et non *altramuces*. Le chocho est une culture riche; on dit même, quand on voit un champ de chochos, que la famille à qui appartient ce champ a une noce en perspective dans l'année; en réalité, il y a plus de champs de lupins qu'il n'y a de mariages dans une année à las Jurdes, et une partie de ces précieux légumes sont vendus en Castille ou ailleurs.

Il y a aussi quelques petits pois. Mais, si l'on met à part la pomme de terre, aucun légume ne peut rivaliser en importance avec les diverses espèces de haricots, que l'on mange verts ou secs : *habicuelos*, *frejoles* ou *frejones*, *alubias*, *judias* (ce dernier mot peu usité).

Mentionnons enfin le maïs, qui forme souvent de belles taches d'un vert clair et compact au bord des rivières, et les choux, *repóllos* ou plutôt *berzas*, que l'on cultive dans des terrains un peu plus secs, bien souvent avec d'autres plantes.

Les concombres, calebasses, pastèques, melons fournissent un appoint modeste et occupent peu de terrain.

Il faut signaler enfin, avant d'en arriver aux arbres, une culture industrielle, celle du lin. Il fut une époque où le bon marché du coton faisait reculer progressivement la culture du lin; aujourd'hui se manifeste un mouvement en sens inverse.

Assez importante jusqu'ici, sans être une culture industrielle, était celle du tabac.

§ 37. — Las Jurdes, nous l'avons vu, ne sont pas un pays favorable à la culture arborescente.

Il y a à ce défaut des raisons de deux ordres : d'abord, des raisons purement et simplement physiques : presque partout, le pays n'est que roc et débris de pierre; la terre, lorsqu'elle existe, forme une mince couche ou une poche réduite, et elle n'a pas les éléments nécessaires pour alimenter l'arbre. Celui-ci pousse donc difficilement, et il se propage difficilement, car sa semence risque beaucoup de tomber en terrain ingrat; même s'il réussit à s'enraciner, il est paralysé dans sa croissance; enfin, il reste toujours à la merci de l'ouragan et, dans les parties basses, de l'inondation. On est surpris de voir aux Batuecas, sauf dans le fond de la vallée,

où il y a plus de terre, non seulement le nombre des arbres que le vent a renversés, mais aussi le volume réduit des racines de ces arbres, auxquelles le roc faisait obstacle de tous côtés, et qui ont dû se replier sur elles-mêmes, s'enchevêtrer les unes dans les autres au fur et à mesure que l'arbre grandissait; un moment est arrivé où il s'est produit une rupture d'équilibre entre le volume du branchage qui s'offre au vent et le volume, dense mais trop réduit, des racines comprimées dans la légère terre de bruyère : il n'est pas besoin, alors, que l'ouragan soit très violent pour que l'arbre soit arraché. A las Jurdes, les arbres plantés, en quelque sorte individuellement, dans des sites exceptionnellement favorables résistent assez bien, mais quand on veut planter des bois proprement dits, sur d'assez vastes étendues, ce que l'on a fait pour les pins, ces arbres, plantés dans une couche de terre propre à porter le ciste et la bruyère, courent de grands risques : un seul ouragan a arraché cinq mille pins sur le territoire de Horcajo [49].

§ 38. — Mais la pauvreté physique ou géographique du pays entraîne à son tour une autre condition, d'ordre mental, défavorable à l'arboriculture : l'homme qui s'obstine à vouloir vivre à las Jurdes doit vivre au jour le jour; l'arbre, qui demande des années pour produire, ne l'intéresse pas. Un dicton, qu'on peut entendre à la Alberca, enseigne :

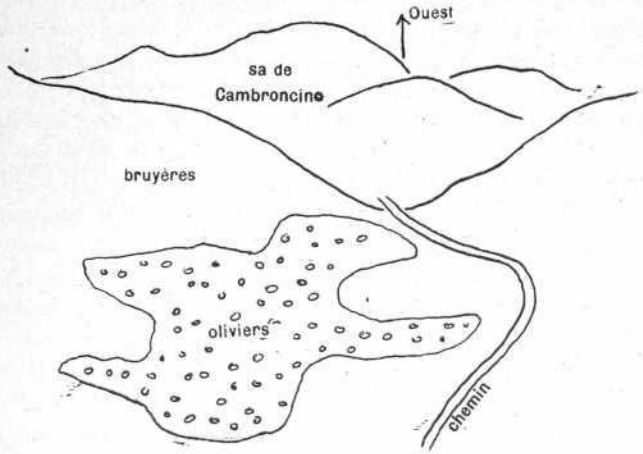
Olivos los de tu abuelo,
Castaños los de tu padre,
Y parras las que tu plantes.

Ainsi, en fait d'oliviers, il n'y a de bons que ceux qui datent du temps de l'aïeul, et les châtaigniers ne produisent vraiment que pour les fils de celui qui les a plantés; seule la vigne récompense celui même qui l'a plantée. Mais si agréable que soit le raisin, si tentant que soit le vin, la vigne présente, pour les habitants du pays déshérité, beaucoup moins d'intérêt que l'olive et que la châtaigne. La châtaigne a même pu être la nourriture principale de beaucoup de ceux qui ont lutté pour la vie sur cette terre. Mais il n'en reste pas moins évident que ce ne sont pas les *habitants* de las Jurdes qui ont planté le châtaignier, encore moins la vigne; ce sont encore les habitants de la Alberca qui ont pu, à l'occasion, profiter du rassemblement naturel d'un peu de terre pour planter les châtaigniers et les oliviers, qui ne demandent pas beaucoup de soins. Une partie des oliviers de las Jurdes appartiennent encore à des gens de la Alberca, quoique, petit à petit, les Jurdanos rachè-

49. Renseignement donné par J. Pérez Martin. Nous avons vu quel est le rôle des chèvres dans le déboisement.

tent les oliviers de leur terre. Il n'y a pas d'oliviers à la Alberca, tandis qu'il y en a dans toute la province de Cáceres.

Les oliviers sont très nombreux à las Jurdes, d'autant plus nombreux qu'on peut les planter même en très petite quantité, comme les arbres fruitiers proprement dits, et à la différence, par exemple, des chênes, ils ne réclament pas beaucoup d'eau, et leur feuillage clair permet de cultiver sous eux, si le terrain n'est pas trop



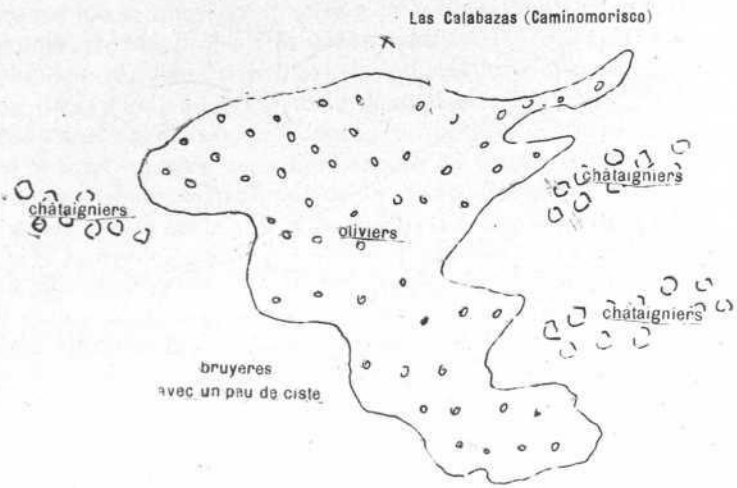
La plaine de Cambroncino.

caillouteux. Nous avons déjà cité les terrasses si nombreuses de Carabusino ou d'Ovejuela; les bassins sucessifs qui forment le Camino Morisco apparaissent parfois comme de grands lacs d'oliviers; on peut dire que le fin branchage argenté de cet arbre embellit tous les villages de las Jurdes et contribue à donner à ceux qui n'y sont pas tout à fait rebelles un air d'idylle.

§ 39. — Dans la plupart des ravins, et, on le remarque alors davantage, dans les ravins exposés au nord, et aussi dans des défrichements de plus en plus nombreux, s'arrondissent les têtes de châtaigniers. Cet arbre est, avec le noyer, le plus imposant de ceux que l'on trouve à las Jurdes. En dépit de la pauvreté du sol, on voit, lorsque les circonstances sont exceptionnellement favorables, des exemplaires atteindre de fort belles dimensions. Nous en avons vu, dans le sud du pays, dont le tronc avait environ quatre mètres de circonférence.

Le châtaignier a une double utilité, sans compter celle de son bois. Sa fleur, la *candela*, fournit aux abeilles une nourriture

exquise [50], et son fruit peut être la nourriture principale, au besoin la nourriture exclusive, des hommes. Si les gens de la Alberca ont dû planter des oliviers à las Jurdes, pour avoir de l'huile et des olives que leur refuse leur territoire exposé au nord, ils ont dû planter des châtaigniers, d'abord pour leurs abeilles, qui récoltaient elles-mêmes. Par malheur, la « maladie » a sévi sur les châtaigniers, et il faut, aujourd'hui, reprendre la plantation de ces



La plaine de Calabazas.

arbres, quoiqu'il en subsiste quelques exemplaires très vieux. On nous a signalé, en 1919, à Ovejuela, un châtaignier qui avait donné pour 45 douros de châtaignes en une récolte.

« Pendant un certain temps, dit Bide, la richesse du pays a consisté dans les châtaigniers, mais depuis une cinquantaine d'années (rappelons que la publication de Bide est de 1892), une maladie sévit sur ces arbres, qui ont péri les uns après les autres, d'où la ruine et la misère pour toute la région; de telle sorte que, aujourd'hui, à l'exception du territoire du Pino Franqueado, où il en reste quelques-uns, le pauvre Jurdano ne peut plus compter sur cet aliment des déshérités et doit recourir aux pommes de terre et aux produits du potager [51]. »

50. Il faut préciser ici qu'une seule des deux variétés cultivées dans le pays (on distingue les *mondarinos* et les *injertos*, quoique, en réalité, les deux soient greffés : injertos), celle des mondarinos, nourrit l'abeille. Des pluies intempestives privent à la fois les abeilles et les hommes de la fleur et du fruit qui les nourrissent.

51. Ouvr. cité, p. 78.

Un des hameaux de las Jurdes altas, dans la circonscription municipale de Casares, portait le nom significatif de Castañar : la Châtaigneraie. Mais son histoire est symbolique aussi. Le hameau était à l'ombre de la sierra Corredera, en face de la Casa Rubia, dont il était séparé par le rio Jurdano; nous avons déjà remarqué que les châtaigniers poussent bien sur le flanc des vallées qui est exposé au nord. « Au bord du ruisseau, sur la rive duquel ce hameau était construit, il y avait un bois de châtaigniers très beaux, aux troncs corpulents, gigantesques; or, ces arbres vont disparaissant pour la plupart, eux, dont le beau groupe avait donné son nom au hameau. Il y a douze chefs de feux (*vecinos*) qui ne savent ni lire ni écrire, et parmi eux quelques mendiants professionnels. » Ainsi parlait Santibañez [52]; depuis lors, la décadence a continué; en 1917 ou 1918, les derniers habitants ont déserté le village; il n'avait plus, nous dit-on quand nous passâmes dans le pays, en 1922, que quatre *vecinos*, tous quatre originaires de Casa Rubia; pendant trois mois d'hiver, le soleil ne donnait pas dans ce hameau. Pourtant, autrefois, les châtaigniers y avaient fixé une petite population : les douze vecinos du temps de Santibañez représentent facilement une soixantaine de personnes. Aujourd'hui, les toits se sont écroulés, et à l'abri de ce qui reste de murs, on cultive quelques légumes ou quelques arbustes; les anciennes maisons sont devenues de petits jardins.

Si, ailleurs, la catastrophe a été moins complète, les épreuves ont été dures quand même: « Jusqu'au début de ce siècle (le XIX[e]), dit encore Santibañez, le Casar conserva les vices que nous venons d'indiquer (il s'agit de l'égoïsme et de l'orgueil); mais à cette époque, la main de la Providence s'appesantit sur lui, avec une grande sévérité, en lui envoyant la terrible maladie connue sous le nom de *Marca*, qui attaqua les plantations de châtaigniers, les réduisant à néant en peu de temps et annihilant ainsi le principal élément de la richesse du pays. A la suite de cet événement, les gens tombèrent dans la plus extrême misère...

» Puis, la plantation de nouveaux vignobles, dans les terrains où avaient péri les châtaigniers, augmenta la récolte du vin; et aussi on commença d'avoir des rejetons des arbres qui étaient morts, on cultiva ces nouveaux plants et ils se développèrent de telle façon, qu'au bout d'une vingtaine d'années la récolte était redevenue sensiblement égale à celle que donnaient les arbres primitifs [53]. »

Renseignements analogues pour le Cabezo : « Sa richesse est minée, car elle est réduite à un petit nombre de pauvres jardins

52. P. 107.
53. Livre cité, p. 238-239.

potagers, puisque les bois de bons châtaigniers ont disparu de son territoire [54]. » Mais ici encore, et grâce sans doute à l'opiniâtreté, au travail que notait Santibañez, les anciennes ressources ont été, au moins en partie, reconstituées. A Ladrillar, « les champs sont assez bien cultivés : on cultive en quantité l'olivier, qui y vient bien et les arbres fruitiers et autres; il y avait un bon bois de châtaigniers productifs, qui se sont perdus et ont cessé de rendre service au pays... [55] » « A Robledo, il y a quelques oliviers, encore que peu nombreux, et il reste fort peu des châtaigniers qui constituaient la richesse principale du pays [56]. »

En somme, la maladie a été partout; nous avons donné des exemples pris au nord et au sud du pays, et, un peu partout, on a conservé le souvenir de la maladie du châtaignier. Le Casar de Palomero s'est bien défendu, mais c'est qu'il y a là des ressources spéciales, et nous avons plusieurs fois noté que ce village n'est pas jurdano. Castañar, hameau typiquement jurdano, au contraire, a succombé, ne pouvant résister à la disparition d'un produit de première nécessité. Ailleurs, on a reconstitué plus ou moins complètement les châtaigneraies, et il est fort possible que, petit à petit, les défrichements augmentent le total de la récolte; mais l'épreuve n'en a pas moins été terrible; et la fameuse loi de Malthus se trouve vraie, en gros, dans un pays où le sol est aussi avare et les habitants aussi mal préparés à multiplier, à force d'ingéniosité, les produits naturels.

§ 40. — A côté de l'olivier et du châtaignier, riches cultures arborescentes, vraisemblablement introduites par les gens de la Alberca, lorsque las Jurdes n'étaient pas encore habitées, il faut mettre le chêne-vert, qui semble pousser naturellement dans cette région. Le chêne-vert est, en effet, extrêmement robuste; il s'enracine au milieu des éboulis de pierraille; il s'accroche aux fentes des falaises; il apparaît souvent sur leur sommet, omme ces petits arbres qu'on voit dans des tableaux de primitifs italiens, dominant du haut d'un rocher la retraite d'un anachorète. Si son bois, dur mais tourmenté, n'est guère propre à la charpente, il donne un bon combustible; mais la grande valeur de l'arbre tient à son fruit, la *bellota*, gland doux qui, selon don Quichotte, était la nourriture des gens de l'Age d'or, qui était une friandise pour les compagnes de sainte Thérèse, qui est encore aujourd'hui consommé

54. Livre cité, p. 109-110.
55. Même ouvrage, p. 112.
56. Même ouvrage, p. 108. — Robledo s'est moins bien défendu contre la misère que les villages précédemment nommés. Toutefois, nous avons compté plus de quarante étages de culture au-dessus du village.

dans les campagnes et dans les quartiers populaires des villes, et qui, surtout, permet l'alimentation du porc. De même que les habitants de ce singulier pays de las Jurdes ont des chèvres principalement pour obtenir leur nourriture végétale, ils ont les glands principalement pour obtenir leur approvisionnement en viande.

On a fondé de grands espoirs de régénération du pays sur la culture du pin, mais, observons-le tout de suite, le pin a l'inconvénient de ne pas nourrir les gens, et, pour en exporter le bois, il faut avoir des routes ou, tout au moins, ne pas se trouver trop loin des routes. C'est le cas au Pino Franqueado, et Bide cite « le secrétaire du Pino, D. Felipe Pérez y González, qui achetait des terrains pour y planter des pins [57] ».

C'est aussi ce que fit le fils du précédent, Juan Pérez Martin, longtemps secrétaire du Pino, lui aussi. Le pin fournit rapidement du bois pour la construction légère, qui suffit au pays, et, il faut l'ajouter, la résine, produit de transport facile. Il fournit aussi du bois à brûler [58].

Il y a de beaux bois de pins dans la région du Pino Franqueado et dans les montagnes qui s'élèvent aux alentours de Horcajo. Peut-être, cependant, a-t-on fondé trop d'espoirs sur cette culture.

« Je suis parti et je pars de ce principe, comme, je crois, la majorité de ceux qui connaissent las Hurdes, que leur sol, si l'on met à part les vegas le long des cours d'eau et tel ou tel coin de terre de meilleure qualité, ne nourrit pas d'autre arbre productif que le pin. Le chêne-liège et le chêne-vert aussi dans quelques terrains... » L'auteur de ce rapport, Juan Pérez [59], conseille alors d'accorder des concessions de terres à ceux qui sont capables de planter. « Supposons que nous soyons arrivés, quatre-vingts à cent ans ayant passé, à la fin du xx[e] siècle, et que les immenses terres

57. Ouvr. cité, p. 100. — L'exportation de la résine est plus facile.
58. Voici un dicton rapporté par le tío Ignacio, de la Alberca :
Dice el Asturiano :
No hay pan como el de escanda;
Ni bebida como el agua;
Y para ardel (arder) el haya.
Dice el Castellano :
No hay pan como el de trigo;
Ni bebida como el vino;
Y para ardel el pino.
Au dire de l'Asturien :
Pas de pain qui vaille celui de froment;
Pas de boisson qui vaille l'eau;
Et, pour brûler, le bois de hêtre.
Au dire du Castillan :
Pas de pain qui vaille le pain de blé;
Ni de boisson qui vaille le vin;
Et, pour brûler, le bois de pin.
59. *Crónica del Congreso nacional de Hurdanófilos*, p. 20.

publiques incultes, aujourd'hui couvertes de bruyères, se soient converties en bois de pin et de chêne-liège, grâce à l'effort persévérant des habitants du pays, stimulé par l'appui et la protection des gouvernements... Sur les 40.000 hectares de terrain que le territoire de las Hurdes peut donner à ces plantations, on aurait alors fait pousser 150.200.000 arbres, qui, à leur supposer un produit minimum annuel de 25 centimes, donneraient 40 millions et demi de pesetas de revenu [60], sans compter ceux que suppose, pour le pays, l'exploitation des industries annexes, comme celle de la résine...

» Alors serait résolu le problème de las Hurdes [61]... »

Pérez Argemi, de son côté [62], calcule, par une comparaison avec les bois de pins de Descargamaria, dans la sierra de Gata, voisine de las Jurdes, que l'on pourrait, au bout de trente ans, obtenir de las Jurdes un revenu annuel minimum de 2 millions 727.272 pesetas.

Il se peut que tous ces chiffres soient à peu près justes, mais, pour qu'une telle mise en valeur de las Jurdes fût possible, il faudrait que l'exploitation du pays appartînt, comme autrefois, à des gens qui ne l'habiteraient pas et qui ne seraient pas obligés d'en tirer leur subsistance au jour le jour. Le pin pourra augmenter la richesse du pays quand il existera une richesse du pays; actuellement, il n'a pas, dans l'économie de las Jurdes, la même importance que le châtaignier, l'olivier et le chêne-vert.

§ 41. — Il faut en dire autant du chêne-liège, qui était plus important à l'époque où la production du miel était la grande industrie de la Alberca. Julián Mancebo cite un mémoire [63] adressé au duc d'Albe par « la métropole » de las Hurdes, et auquel le duc répondait, le 6 février 1534, « Alors qu'il y a dans ces terrains beaucoup de *monts* (comme le mot *wald*, ce mot désigne, plutôt que la montagne, le terrain accidenté, couvert d'une épaisse végétation spontanée) couverts de liège, et, comme il y a grande nécessité qu'on en ait audit lieu de la Alberca, la grande affaire de ce village étant les ruches... »

Mais la situation a changé, et les chênes-lièges ne couvrent plus aujourd'hui de grandes étendues à las Jurdes. La récolte en peut être utilisée sur place pour la construction de ruches; elle est d'ailleurs facile à transporter, et elle est d'un bon rapport. Mais elle ne satisfait pas au besoin primordial, qui est de se nourrir. Le

60. Il y a là une petite erreur de calcul, mais cette erreur ne modifie guère l'idée d'ensemble.
61. Rapport cité, p. 22-23.
62. Brochure citée, chap. IX, à la fin.
63. Dans la revue *Las Hurdes*, du 22 février 1906, p. 40.

chêne-liège doit avoir six ou sept ans avant qu'on ne prenne l'écorce. La première écorce ne sert pas, mais en l'ôtant on favorise la production. Et c'est sans doute pour cela que le chêne-liège n'a plus été protégé, ou même qu'il a été remplacé par d'autres arbres ou par d'autres cultures, et que, enfin, il est assez rare à las Jurdes [64].

§ 42. — Si l'olivier, le châtaignier et, à la rigueur, le chêne-vert peuvent être considérés comme des arbres fruitiers, du moins faut-il en faire une catégorie à part, pour le caractère substantiel et pour l'importance, en quantité, de l'alimentation qu'ils fournissent, caractères un peu différents de celui qu'ont pour nous les arbres fruitiers proprement dits.

Parmi ces derniers, il en est quelques-uns qui ne se trouvent qu'en petite quantité, par exemple les grenadiers, dont on trouve quelques pieds à Casa Jurde et ailleurs. Les orangers sont peu nombreux aussi, sauf à Ovejuela. A Ladrillar, il y a un oranger dans le jardin du presbytère; à Horcajo, il y a un oranger et un citronnier. A Avellanar, il y en a davantage; certaines années, le tío José récolte une charge de citrons. Le climat permettrait assurément de cultiver ces arbres en plus grand nombre, mais l'orange et le citron ne sont pas des cultures d'affamés.

Les noyers, les figuiers et les cerisiers se sont multipliés bien davantage. On le comprend bien pour le noyer, qui prospère quand il trouve une terre assez profonde, à proximité des rivières, et qui fournit alors d'abondantes récoltes, que l'on peut conserver pour les moments de grande disette. On le comprend moins bien, au premier abord, pour le figuier et, surtout, pour le cerisier. Mais le figuier, dont le fruit se conserve aussi, rencontre des conditions très favorables dans les ravins bien exposés au soleil et suffisamment humides; il fournit deux récoltes par an; le premier fruit, qu'on appelle *breva* et non *higo*, est plus volumineux que l'autre et se récolte à une époque où il n'y a pas encore abondance de fruits. Quant au cerisier, outre qu'il pousse sur des pentes relativement froides, où d'autres arbres ne viendraient pas, il donne ses fruits à une époque où, nous le verrons en parlant de l'alimentation dans ce pays, les habitants n'ont guère autre chose à manger.

Moins importants sont les pruniers, les abricotiers, les pêchers, les poiriers, les pommiers; la région de Aldehuela, dans les Jurdes hautes, est réputée pour la qualité de ses pommes, qui s'accom-

64. Il y en a de beaux près de la portilla Pino, c'est-à-dire sur le Camino Morisco, entre Vegas de Coria et las Mestas. Le nom de ce petit col (*portilla*) n'est pas dû à la présence du pin; il s'agit ici d'un nom d'homme.

modent d'un climat moins chaud que celui de las Mestas ou de Ovejuela. Il y a quelques coins privilégiés, comme celui-ci, que signale Bide :

« Le bassin de l'arroyo Sierpes est extrêmement fertile, et les jardins qui s'étagent sur les deux flancs de sa vallée sont merveilleux pour la fertilité et la quantité des arbres fruitiers de toute espèce... cerisiers, poiriers, noyers, châtaigniers, pruniers, figuiers et vignes. »

La vigne est cultivée plutôt dans les jardins que dans les champs; on la voit souvent mariée aux arbres qui entourent une propriété; elle est, nous l'avons vu, utile pour les abeilles, mais c'est pour son jus, plus encore que pour sa fleur et pour son fruit même, qu'elle occupe une place assez importante à las Jurdes; elle s'accommode d'ailleurs bien des terrains caillouteux exposés au soleil.

La vigne nous apparaît, dans un tel pays, comme un luxe dérisoire. Où sont ici les vieillards qui pourraient s'occuper des tendres soins que recommande le *De Senectute ?* Cette culture, surtout mariée à celle de l'olivier, a pu s'harmoniser, dans le passé, avec l'élevage fait par les propriétaires de la Alberca, dans des conditions qui ajoutaient à ce que cet élevage avait déjà en lui-même de florissant. A ces éleveurs de chèvres et d'abeilles, les Jurdes, avec leurs pâturages précoces, leurs vallées de fleurs printanières et leurs vignes, pouvaient apparaître comme un pays où coulaient des ruisseaux de lait et de miel, d'huile et de vin.

Mais aujourd'hui, que ce pays est réduit à lui-même, la vigne pourrait seulement, si elle était plus abondante, procurer aux habitants du pays, exposés par leur misère même à la tentation du vin, la lourde ivresse qui fait oublier pour quelques heures, mais qui augmente ensuite, les douleurs de leur vie.

Nous verrons, en traitant spécialement du travail à las Jurdes, combien est dur souvent, et parfois démoralisant, le travail de l'agriculteur en ce pays.

CHAPITRE II

La nourriture, l'habitation et le vêtement.

§ 1er. — A las Jurdes, la loi de Malthus, pourvu qu'on l'affranchisse de sa prétentieuse précision mathématique, correspond à une réalité, sans doute parce que le pays est exceptionnellement pauvre, et ses habitants exceptionnellement dépourvus de moyens de combattre cette pauvreté.

Les récoltes sont normalement insuffisantes. Mais s'il arrivait que l'une d'entre elles fût très abondante, il serait difficile de tirer parti de cette abondance, puisque les magasins manquent, et aussi les moyens de communication qui permettraient de vendre et de mettre de côté, sous forme d'argent, le superflu provisoire pour parer aux futures disettes.

Ces disettes (indépendamment, bien entendu, de l'ordinaire pauvreté) se produisent assez fréquemment : il suffit d'un orage ou d'une saison pluvieuse ou froide, dans ce pays où les sources de la subsistance ne sont pas variées. « Voici l'hiver avec son cortège de rigueurs; mais il est plus impitoyable que d'autres fois, parce qu'il vient après un été sans blé et un automne sans pommes de terre. » C'est ce qu'écrivait, dans l'hiver de 1904, Mgr Francisco Jarrin [1]; c'est ce qu'on pourrait écrire souvent. « L'hiver dernier, ils ont souffert une bien cruelle famine, et beaucoup sont morts de misère dans leurs huttes, car les demeures où ils vivent ne méritent pas d'autre nom [2]. »

« Leur alimentation, dit encore La Fuente, n'est pas seulement légère et insuffisante, elle est extrêmement pauvre, car leur misère chronique ne leur permet pas autre chose que quelques haricots et pommes de terre; le pain et le lait sont bien rares pour eux, et ce pain, quand il y en a, est de la dernière qualité. Quelques-uns d'entre eux ont à peine souvenir d'avoir mangé parfois de la viande, et leurs estomacs débilités ne la supportent guère [3]. »

1. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 décembre 1904, p. 229.
2. Vicente de la Fuente, dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, art. cité, p. 179.
3. Art. cité, p. 179.

« L'alimentation, dit de son côté Santibañez [4], est donc réduite au *pote* de légumes, assaisonné d'un peu d'huile ou de graisse de porc, ou de suif de chèvre ou de bouc. Ce pote se compose de haricots secs ou verts, selon la saison, de choux, de navets et de pommes de terre, ensemble qui compose l'alimentation quotidienne.

» Depuis que se sont perdus les châtaigniers, ils n'ont guère autre chose que des pommes de terre, des choux, des calebasses, des navets, des oignons, et d'autres légumes de cette espèce, parmi lesquels le plus abondant est le haricot (*la judía o habichuela*), dont il existe une grande variété, et la pomme de terre.

» La consommation de la viande de porc est très réduite, et il n'y a guère de famille, si à l'aise qu'elle soit, qui tue pour la consommation d'une année plus de un à deux porcs de 6 à 7 arrobas [5].

» La consommation de blé est aussi très faible, et, en général, on consomme plutôt du seigle. Nous pouvons assurer que le pain de blé n'est guère élaboré dans les limites de las Jurdes, si ce n'est dans la maison de messieurs les curés, car le peu que d'autres personnes consomment, on le fait venir de la Alberca, de Tamames, de Ciudad-Rodrigo et d'autres lieux de Castille. Dans les mois d'été, il est très général de faire des repas de fruits, car les fruits abondent alors dans le pays, à tel point que, certaines années, l'arroba en arrive à ne plus valoir que 6 cuartos [6], et qu'une grande partie de la récolte se perd parce qu'on ne peut la vendre, quoique les gens eux-mêmes s'efforcent de les transporter, sur leurs épaules, aux marchés de villages qui ne sont pas tout près [7]. »

Ces conditions générales n'ont malheureusement pas changé.

§ 2. — Dans nos pays occidentaux de mangeurs de pain, les gens de las Jurdes forment une triste exception; le pain, bien loin d'être fondamental dans leur alimentation, est pour eux un produit de luxe; ce simple fait que le pain est pour eux ce que la pâtisserie est pour le paysan ou l'ouvrier moyen, donne une mesure de leur misère [8].

Il est bien probable que las Jurdes n'arriveront jamais à ce qu'on pourrait appeler « l'âge du pain », à la façon dont évolue dans le monde la production et la consommation des céréales. Ici, comme

4. Lieu cité, p. 50.
5. Arroba, environ 11 kilogrammes.
6. Six cuartos ne font guère qu'un real (25 centimes).
7. Ouvr. cité, p. 50-51.
8. Je retrouve, dans des notes de voyage de 1910, ces souvenirs de Fragosa : « ...Y a-t-il une taverne ? demande Ignacio. Réponse négative; ces gens connaissent le vin de nom, mais il n'y a, dans le village, personne qui en vende, personne même qui en possède. Il ne faut pas songer davantage à acheter du pain. Mais la chance amène, avant notre départ, un boucher ambulant, qui porte dans un petit panier toute sa boutique, des quartiers de bouc et sa balance romaine. »

en plus d'un chapitre, ils passeront sans transition de la préhistoire à un régime très moderne.

Le pain fait partie des repas de noces. « La noce n'était pas des plus magnifiques, dit « un excursionniste » en racontant « une noce à Nuñomoral [9] », parce que les parents n'avaient que trois pains et que, pour faire un peu d'effet, il faut que les pains dépassent la douzaine; mais il y avait une moitié de chèvre et 6 cuartillos [10] de vin nouveau... »

Et encore, à propos d'une noce : « Il y aura du pain ? Je le crois bien ! six *hogazas* [11] de seigle du père Chan, de Serradilla del Llano [12], plus deux pains ronds de fleur de farine de blé pour M. le Curé et pour le Secrétaire [13] et quelques *bollos* cuits à l'eau [14] pour ce brave bourreau d'alguacil [15]. »

De son côté, Julian Mancebo évoque le souvenir d'un vieux de Vegas de Coria « qui bénissait mon père, pour les nombreux bienfaits qu'il avait reçus de sa main, avec prodigalité, tant à la Alberca que dans son village, où, tandis qu'il gardait ses chèvres, mon père, plus d'une fois, lui avait tué la faim en lui donnant le pain de sa collation, si bien que, quand le berger le voyait venir de loin, par le chemin d'Arrolobos, avec sa mule blanche, il courait à sa rencontre et donnait une « corne » de lait à son bienfaiteur, le père Marcos, seule façon dont il pût lui prouver sa reconnaissance [16]. »

Le pain nous apparaît ici non plus comme un aliment de grand luxe, mais presque comme un remède, le remède qui, selon l'énergique expression de Julian Mancebo, « tue la faim ». Parfois aussi, le pain est réservé pour les malades.

Mais ce pain apparaît maintes fois sous une forme plus misérable que celle des beaux pains de fleur de farine, ou même des grands pains de seigle réservés pour les noces : il apparaît sous forme de vieilles croûtes, rapportées par les mendiants dans leurs bissacs. Ces croûtes sont, en général, trop desséchées et trop durcies pour être consommées telles quelles; elles sont concassées et humectées de manière à former une sorte de gâteau.

9. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 février 1908, p. 34.
10. Six cuartillos, près de 3 litres.
11. *Hogazas*, pains de 4 livres.
12. Village agricole, situé au nord-ouest de las Jurdes, sur le chemin de Ciudad-Rodrigo.
13. Il s'agit du secrétaire de la municipalité, qui dirige en réalité la municipalité, étant souvent seul, dans le pays, à savoir lire et écrire. (Voir III[e] part., ch. I, § 9.)
14. Petits pains de bonne farine, souvent mélangée d'œufs ou de lait.
15. « Dialogos hurdanos. Las bodas », par C., dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1907, p. 153.
16. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 décembre 1904, p. 236.

D'une façon générale, ce pain, aliment de luxe, ou d'exception, ou remède, est importé, comme nous le verrons en parlant du commerce du pays.

§ 3. — Si utile qu'il soit et si traditionnel dans nos pays, le pain n'est pas indispensable : à défaut de pain, les Jurdanos ont-ils quelque autre ressource alimentaire fondamentale, toujours disponible ? Nous avons vu que ce pays d'élevage de chèvres et d'abeilles n'est pas tel qu'on puisse dire qu'il y coule des ruisseaux de lait et de miel. Les chèvres ont très peu de lait, et une partie des ruches n'appartiennent pas aux gens de las Jurdes.

Ici encore, celui qui parcourt le pays rapidement, par quelques beaux jours d'été, reçoit une impression trompeuse : une douceur virgilienne semble errer dans cette atmosphère.

> Sunt nobis mitia poma,
> Castaneae molles et pressi copia lactis...[17]

Il y a bien eu des châtaignes; il y en a encore, mais les châtaigneraies n'ont pas toutes été reconstituées à la suite de « la maladie »; parfois, les Jurdanos se régalent de châtaignes molles, cuites dans un peu de lait; mais c'est l'exception.

L'inconvénient des autres fruits, c'est qu'ils ne fournissent pas, même s'ils sont abondants, une alimentation assez complète, ni une alimentation régulière. Les légumes verts ne fournissent pas davantage cette alimentation; les haricots, et surtout les pommes de terre la fournissent dans une certaine mesure : mais toujours la quantité manque. Observons ici que cette ressource capitale, ainsi que la ressource, moindre mais encore appréciable, que fournit le maïs, n'existe que par suite de la découverte de l'Amérique; c'est une relation entre les deux « nouveaux mondes » dont Lope de Vega a raconté la découverte; c'est aussi, et surtout peut-être, un argument de plus pour nous convaincre que le surpeuplement de las Jurdes ne date pas de l'antiquité, ni même du Moyen-Age.

La pomme de terre, comme le pain, arrive parfois à la dignité d'aliment de luxe, mais elle est aussi, surtout dans certains villages, par exemple à las Mestas, au Gasco, l'aliment courant.

« L'alimentation de ces pauvres paysans, nous disait le docteur [18], est tellement insuffisante, non seulement par la quantité, mais même par la qualité, que l'on pourrait chercher en vain, dans le monde, des exemples d'une population plus frugale. Ils mangent

17. *Bucoliques*, I, 80-81.

18. Il s'agit du Dr Victor Sánchez (que l'auteur de cet article appelle par erreur Vicente), du Casar de Palomero, qui connaît remarquablement las Jurdes, où il a fait beaucoup de bien.

ce qu'ils sèment, c'est-à-dire pommes de terre et *habichuelas* (haricots), comme ils ont coutume d'appeler ici les *judías*, sans autre assaisonnement que de l'eau, du sel, et quelquefois du poivre. Leur nourriture se compose essentiellement de châtaignes [19], cuites aussi jusqu'à former une bouillie, qu'ils appellent *chocochones*, et qui constitue le plat classique de la cuisine jurdanienne.

» Le pain est un article de luxe, et l'huile ne se frit que pour célébrer les plus heureux événements. *Freitar patatas* (faire des pommes de terre frites), comme ils disent ici, est un luxe et une prodigalité qui est compatible seulement avec les plus grandes fortunes... [20] »

Si, dans la région du Casar, la châtaigne est l'aliment fondamental, tandis que la pomme de terre fournit quelques plats de luxe, ailleurs, là où les antiques châtaigneraies n'ont pas été reconstituées, c'est la pomme de terre qui est l'aliment principal. A las Mestas, il y a un demi-siècle environ, tel était le cas, mais cet aliment principal était en quantité insuffisante; aussi les habitants étaient-ils exploités par l'usure la plus vorace; l'insuffisante récolte ne permettant pas toujours de manger jusqu'au bout de l'année agricole, et ne permettant presque jamais de réserver de quoi ensemencer, les usuriers faisaient l'avance des pommes de terre au moment de l'ensemencement ou un peu auparavant. C'est alors que le curé nommé dans ce village, l'abbé Mancebo, défricha un terrain inculte, coupant et brûlant buissons et bruyères, et mit le sol en état de recevoir les pommes de terre; il manquait encore un élément essentiel, l'irrigation, et l'eau était à 2 km. du terrain; à force de travail et de dépenses, l'abbé Mancebo amena l'eau. « Aujourd'hui, dit J. Polo Benito, la *Vega del cura* alimente non seulement ce village, mais les voisins [21]. »

On mange aussi quelques lupins (*chochos*). Les chochos doivent tremper vingt-quatre heures, puis on les cuit dans un chaudron avec de l'eau salée; on les égoutte, on les lave, et alors on peut les manger. Mais les lupins de las Jurdes sont mangés beaucoup en Castille, dans les fêtes de baptême ou dans les noces. Aux foires de Tamames, de la Fuente, de San Esteban, de Vitigudino, de Ledesma, etc., on en achète pour 5 ou 10 centimes.

§ 4. — Les légumes et les fruits ne fournissent qu'une ressource temporaire, incomplète et incertaine. Ces légumes et ces fruits sont

19. On sait que les châtaigneraies de la région du Casar, d'où est le médecin qui parle, ont été reconstituées.

20. P. Antonio Baquerizo, « A través de un pais de leyenda », article paru dans la *Correspondencia de España* du 30 juin 1922.

21. *Crónica del Congreso...*, p. 90.

excellents, et la saveur en est justement vantée : haricots, oignons, tomates, lupins, etc.; figues, pêches, abricots, cerises, pastèques, melons, etc. Mais tout cela ne suffit pas.

Les cerises, qui mûrissent les premières parmi les fruits, calment la faim à une époque terrible pour les Jurdanos, qui appellent le mois de mai le «mois de la faim ». C'est l'époque où les provisions des récoltes de l'année précédente sont épuisées. Alors, par force, les gens abusent des cerises à peine mûres, et bientôt souffrent de dysenterie. Dans les sentiers, surtout aux abords des villages, les excréments humains, énormes et remplis de noyaux, témoignent de la voracité, bien excusable, avec laquelle a été absorbé cet aliment, en grande partie inassimilable. *Segun come el mulo, caga el culo*, dit un peu brutalement un proverbe de la région.

§ 5. — Nous n'avons pas encore mentionné la viande dans l'alimentation à las Jurdes. Nous savons que les chèvres naines ne se mangent guère; nous verrons que les chevreaux sont, en général, exportés. Mais on élève quelques porcs.

Il est tout de suite évident que ces porcs ne peuvent pas fournir un approvisionnement régulier de viande; quand l'engraissement est terminé, on « tue »; on procède à la *matanza*. C'est une époque de fêtes, et il arrive presque inévitablement que les gens imprévoyants et fatigués de jeûner malgré eux ne profitent guère de la facilité avec laquelle on peut préparer la viande du porc pour la conserver; pendant quelques jours, ils se gorgent de viande, sans s'inquiéter de ce que deviendra ensuite leur sort et leur misère.

Voici le récit d'une de ces ripailles, recueilli dans le pays même, et auquel nous nous sommes efforcé de conserver (aux dépens du beau style, bien entendu) son caractère :

« ... La compagnie s'assemble; on prend quelques bonnes petites croûtes de pain avec de l'eau-de-vie, puis on va, dans la matinée, à la montagne, en quête de bois pour faire un bon feu bien chaud, avant de mettre à griller. Quand on revient avec cette charge, c'est alors que commence la fête; le compère tue la chèvre et la fait cuire avec des épices bien piquantes, pour qu'on ait bien soif; la commère prépare la sanguette et grille les petits abatis; alors sort le *Pelele* [22] pour aller chercher le père Julio *Boliche* [23]; il emporte la peau pour la changer contre des tripes et du poivre noir tout ce qu'il y a de fin. Alors on mange ensemble, avec quelques jarres de vin; on découpe la chèvre dans un chaudron; il y en aura pour le dîner et pour le déjeuner du lendemain.

22. Sobriquet : le Pantin; le *Pelele* est ici l'organisateur de la fête.
23. Autre sobriquet : la petite boule, le cochonnet.

L'après-midi, on sort pour effilocher des chiffons et chercher de la carcaise qu'on flambera avec du suif dans les chiffons effilochés. On dîne, et, au milieu de la nuit, on repique, avec des châtaignes grillées et de la liqueur d'arbousier, en blaguant et en rigolant jusqu'au petit jour. On déjeune : on tue le cochon, qui a 4 arrobas de ventraille [24]; on commence à fabriquer le boudin pendant qu'on fait aussi griller le lard et la couenne, pour bien manger et boire ensuite avec les convives; on coupe en morceaux le tronc de la bête, et on pique avec son couteau dans le maigre; on fait de la salaison; à la nuit on mange la grande marmitée, où il y a des choux, des navets, et la tête de chèvre à dégraisser.

» Alors, ensuite, sortent les filleuls, pour faire le tour du village en tapant sur une poêle à frire, pour faire venir les filles au bal du boudin. Le bal dure jusqu'au chant du coq. Alors, on se régale de châtaignes pilées, cuites avec de bons lardons de cochon et de l'eau-de-vie d'arbousier.

» Alors commence la nouvelle journée, la journée des *chorizos* [25] et des tripes, où on chante, on rit, on mange et on danse tant qu'on veut, jusqu'au moment de dîner avec les choux, les navets, la queue, les pieds et les oreilles du cochon, avec des olives et le jus des morceaux gras qu'on a grillés et que les commères distribuent pour qu'on se régale quand la graisse se met à fondre.

» Le jour d'après, on alla, avec les compères de Rubiaco, à la Fragosa, où le Rolin [26] devait tuer... »

Dans ce récit, recueilli sur place par un de nos amis, la mention des repas revient avec une étrange précipitation : l'appétit, une fois dans l'année, vers l'entrée de l'hiver, est débridé. Pendant trois jours, les compères se gavent de chèvre (première journée), de cochon (deuxième journée), de saucisson et de tripes (troisième journée), le tout agrémenté de copieux légumes et de châtaignes, mais surtout d'eau-de-vie d'arbousier et de vin. Après cela, si l'on peut recommencer chez des voisins, c'est une victoire de plus remportée contre la faim, mais la victoire reste précaire, éphémère. On ne se gave autant, pendant quelques rapides journées de fin d'automne, que parce qu'on est accoutumé de souffrir la faim.

§ 6. — Le pays de las Jurdes c'est la « terre de la faim » *la tierra « e jambri »* (*del hambre*) [27] et parler de l'alimentation à las

24. Environ 45 kilos; le cochon en question pèse environ 80 kilos.

25. Sorte de saucisson, fait de viande et de graisse de porc, et fumé. On en consomme en Espagne, et il y a des *choriceros*, spécialistes de cette fabrication et de sa vente.

26. Sobriquet : le rouleau.

27. Expression courante, rapportée par Louis Antonio de Vega, dans le journal *Vida Nueva*, 28 juin 1922.

Jurdes, c'est d'abord parler des carences alimentaires dans ce pays. « La seconde cause [28] du misérable état sanitaire de la population de las Jurdes, c'est *la faim chronique*.

L'homme des Jurdes basses, où il existe des communications possibles, encore que toujours difficiles et jamais, pas même dans le cas le plus favorable, n'arrivant à la plus modeste route, où il y a des vegas richement arrosées, avec des éléments (rudimentaires, toutefois) d'organisation sociale, s'alimente, à peu près, comme l'habitant de n'importe laquelle des régions pauvres de notre pays. Au Pino Franqueado, à Ladrillar, à Casares, et même à Nuñomoral, les gens mangent les légumes du pays, des fruits secs, du pain, des œufs, des *embutidos* [29] ou de la viande de porc salée et, de temps à autre, un chevreau récemment tué; tout cela est plus ou moins abondant, mais en somme, c'est ce qu'on mange aussi dans les villages des montagnes voisines.

Mais dans les villages et dans les hameaux des Jurdes hautes, et surtout dans ceux de la vallée centrale, ceux de la municipalité de Nuñomoral (quoique cela soit vrai aussi des autres municipalités, Camino Morisco, Cabezo, Casares et Pino Franqueado), les pauvres, et tous le sont au suprême degré, passent des mois entiers, et parfois plus d'un semestre, *sans goûter au pain;* et, quand ils mangent, c'est bien souvent le pain dur, rebut des villages d'alentour, que recueillent et que revendent certains mendiants spécialisés dans ce commerce. La plupart des habitants manquent du morceau de lard et même de l'huile qui mettrait quelque peu de substance dans la marmite, et ils se nourrissent, suivant les époques de l'année, de pommes de terre, de navets, de choux, de châtaignes et de quelques fruits frais (les cerises se récoltent en grande abondance en quelques régions : elles sont presque toutes vendues hors du pays).

Les plus riches ajoutent à cette ration un peu d'huile. Les œufs et le lait des chèvres sont des aliments de luxe et on les réserve, quand il y en a, pour les malades.

« Cette alimentation, invraisemblablement insuffisante en quantité et en qualité, est, on le comprend, avec le paludisme, quoique d'une façon moins aiguë que celui-ci, cause primordiale de la dégénérescence des hommes à las Jurdes. La première conséquence du régime indiqué (faite pour surprendre les physiologistes qui ont étudié la ration minima dont s'accommode l'organisme humain). est la faim [30]. »

28. L'autre cause, nous le verrons, est le paludisme.
29. Des saucisses.
30. Dr G. Marañon, *El problema de las Hurdes es un problema sanitario*, brochure, Madrid, 1922.

Nous retrouverons la suite des observations du grand médecin espagnol en traitant de l'état sanitaire à las Jurdes. Nous nous bornons à constater ici que le pays ne produit pas de quoi nourrir sa population; même si cette population était plus réduite, et si elle avait la quantité de nourriture nécessaire (à supposer que le travail de cette population réduite pût assurer la quantité de production suffisante), la qualité de la nourriture manquerait toujours. (V. le ch. VIII de cette II[e] partie, §§ 1 à 11.)

Ce terrain pauvre, et toujours le même, ne donne pas l'indispensable variété alimentaire que réclame l'organisme humain.

§ 7. — Par surcroît, les habitants sont toujours exposés à la disette, parce qu'ils sont enfermés dans un pays dépourvu de communications. Il n'y a pas d'alimentation variée et régulière sans commerce, surtout dans un pays qui produit très peu et dont les productions ne sont pas variées. Ainsi, il y a des trous dans ce qu'on pourrait appeler l'année alimentaire. On mange de la viande quelques jours par an. Au mois de mai, on risque de n'avoir plus ni pommes de terre ni châtaignes; il y a là un grand jeûne annuel qui n'est pas volontaire [31]; c'est alors que l'on mange la *lechuguilla*, recueillie en sarclant les champs et les jardins, et, dès qu'elles ne sont plus trop vertes, les cerises. S'il n'y a pas, à las Jurdes, de cas de géophagie, c'est que la terre n'y est absolument pas comestible.

Comme les fruits et les récoltes (autres que les châtaignes, les pommes de terre et les haricots) sont exposés à se perdre et, en tous cas, passent assez rapidement, les Jurdanos consomment ce qu'il y a, pendant qu'il y en a, sans prendre l'habitude de faire des réserves; aussi bien, leurs maisons ne leur permettent-elles guère de conserver des denrées périssables. Quand ils le peuvent, et surtout dans les bons mois de l'année, ils mangent, en se levant, quelque chose de ce qui a été cuit ou rôti la veille au soir; ils déjeunent à midi; goûtent dans l'après-midi, dînent lorsque la nuit tombe, et, avant de se coucher, prennent encore ce qu'ils appellent *el repasto*. Mais, bien souvent, manquent un ou plusieurs de ces repas, et quelquefois tous. Mars, avril, et surtout mai, sont les mois terribles : le printemps est tragique pour eux, tandis que les grandes bruyères offrent aux abeilles un festin illimité, et que le voyageur qui traverse leur pays goûte l'enchantement de la lumière et des fleurs. Quand ils ont à manger, ils se sentent d'autres hommes et, comme ils disent eux-mêmes, *pisan y andan dere-*

31. *Bien ayuna quien mal come*. Vieux proverbe, qui figure dans le recueil de *Refranes* traduits par César Oudin, Paris, 1659, 4-53.

chos; ils marchent d'un pas ferme et le front haut, mais dans « les mois de la faim » *pisan torcidos y andan jorobados*, le pas est vacillant, et ils marchent comme des bossus.

Le samedi saint de 1922, vers midi, nous entrâmes en nous baissant, avec les docteurs Marañon et Goyanes et le professeur Hoyos Sainz, dans une cabane de Martin Andran; tout d'abord, le contraste entre la lumière de la ruelle et l'obscurité de la cabane ne nous permit pas de voir nettement, et, nous sentant à l'étroit avec les maîtres de la cabane, nous prenions des précautions pour nous mouvoir. Mais la lumière filtrait par le toit, par les murs et par les fentes de la porte, et nous nous rendîmes bientôt compte qu'il n'y avait guère de risque de bousculer des meubles ou de renverser quelque vase. Comme, en dépit de l'heure, on n'apercevait aucune préparation culinaire, un des médecins demanda aux Jurdanos s'ils allaient prendre quelque nourriture. Et les Jurdanos répondirent que non. Le médecin demanda alors s'ils avaient quelque nourriture en réserve. Et les Jurdanos répondirent que non. Ces réponses étaient faites du ton le plus naturel, et ces pauvres gens ne paraissent pas soupçonner que nous attendions une explication. Il fallut demander l'explication. Ces gens ne préparaient rien, et ils n'avaient rien mangé depuis quelque temps; ils attendaient, pour manger, le retour d'un membre de la famille, qui était allé mendier hors du pays : seul recours, évidemment, contre la faim [32]. Ils ne savaient pas si ce parent reviendrait ce jour-là ou un autre jour; et ils attendaient. On pense bien que ces gens ne pouvaient pas exécuter de rudes travaux.

Cette horrible réalité, la faim, a frappé tous les observateurs. « L'homme de las Jurdes », a dit don Francisco Pizarro y Capilla, ancien inspecteur primaire de la province de Cáceres, « ne mange pas [33]. »

Et encore : « Si nous passons à l'alimentation, il est incroyable que les aliments ingérés généralement puissent fournir le nombre de calories nécessaires pour soutenir un homme, même à l'état de repos. Ainsi arrive-t-il que l'organisme, étant dépourvu des simples éléments de conservation, fait appel à ses propres réserves qu'il épuise par une terrible autophagie qui conduit rapidement à la consomption et à la mort.

» L'alimentation est purement végétale, mais, en outre, elle est insuffisante, et l'on pourrait passer condamnation sur le régime végétarien, si, du moins, le pain suppléait aux carences de ce régime. Mais il s'en faut de beaucoup, et le pain est un aliment de luxe pour le Jurdano du haut pays, et c'est seulement la pomme

32. Voir plus loin, le chapitre sur la Misère et la Mendicité à las Jurdes.
33. *Crónica del Congreso nacional*, etc., p. 36.

de terre, les navets, les choux, quelques légumes et les fruits, qui fournissent à son alimentation.

» Il n'est pas possible d'exiger d'hommes qui sont nourris de cette façon un travail fécond... [34] »

« L'alimentation, dit Juan D. Berrueta, ne saurait être plus frugale. Les légumes qu'ils récoltent, et des châtaignes rôties, quand il y en a, constituent pour beaucoup le principal de l'alimentation. D'autres mangent, avec des légumes, un peu de pain, qu'ils achètent hors du pays, et la viande d'un porc, qu'ils tuent dans l'année. Ils font la cuisine généralement à l'huile et au suif de chèvre [35]. »

§ 8. — Par un de ces nombreux paradoxes qui tous sont au détriment des Jurdanos, ce pays si riche en eau est insuffisamment pourvu d'eau potable. Dans la partie la plus haute, les eaux très pures, trop pures et décalcifiées, sont probablement la cause du goitre; dans les parties basses, les eaux des rivières se trouvent plus ou moins contaminées par suite de la saleté et du manque d'hygiène des villages qu'elles ont traversés. En été, par surcroît, l'eau des rivières, qui ne sont pas ombragées, est insuffisamment fraîche. Pour se désaltérer, et se désaltérer d'eau propre, il faut puiser aux petites sources latérales; ces sources, heureusement, sont nombreuses, mais leur abondance est mieux proportionnée au besoin du voyageur qui passe qu'à ceux d'un village surpeuplé.

L'eau est naturellement, de beaucoup, la principale boisson, la seule boisson ordinaire. Cependant, la pauvreté du pays n'empêche pas, et peut-être même provoque, l'abus du vin et de l'alcool.

Le vin n'est pas très abondant, mais il en est de lui comme de la viande : autant que possible, on s'en saoule. Il n'y a pas de véritables fêtes, dans certains villages, sans une bonne saoulerie. Mais il est très exceptionnel que l'on possède du vin en permanence. Dans plusieurs villages, il y a une *taberna;* c'est une maison comme les autres, mais où l'on vend du vin. Seulement, pendant de longues périodes, la taverne n'a pas de vin. Très souvent, le *tabernero* n'est pas là; il est allé travailler aux champs, ou mendier, au lieu d'attendre d'improbables clients. Très souvent, la personne qui vous indique l'emplacement de la taverne ajoute aussitôt : mais il n'y a pas de vin.

Les gens préfèrent encore l'alcool au vin. Et, sans doute, les raisons qui font le prestige de l'alcool dans leur vie sous-alimentée,

34. *Crónica*, p. 59-60. Discours de M. Gonzalez Castro, médecin.

35. Dans la revue *Las Hurdes* (art. traduit de la revue *Anthropos*, de Salzbourg), 22 septembre 1907, p. 201. L'auteur n'était pas allé à las Jurdes, mais il avait des renseignements excellents de D. Manuel Pascual, curé de Cásares, et de D. Tomás Gómez, alors secrétaire du César de Palomero, et antérieurement secrétaire de Camino Morisco.

en des cadres de laideur et de misère, sont-elles très proches parentes des raisons qui ont développé l'alcoolisme dans des régions ultra-civilisées (au sens que l'on concède souvent au mot civilisation), dans les quartiers misérables de Londres, par exemple, et, en général, dans les villes industrialisées. Mais il y a ici un correctif : la difficulté de s'approvisionner; les mercantis, que ne décourage pas la difficulté des chemins pour le transport d'une denrée aussi précieuse que l'alcool, sont rendus prudents par l'insolvabilité des clients possibles; à las Jurdes, il n'y a pas de misérable salaire à rafler le samedi soir. Malheureusement, l'alcool est produit dans le pays même, au moins en partie. On peut le faire avec les fruits, et tout spécialement avec celui de l'arbousier; ce dernier a une très grande facilité à fermenter; la fermentation commence souvent sur l'arbuste, quand le fruit a passé le juste point de maturité; aussi, l'arbouse a-t-elle la réputation de rendre malade et de griser.

Ainsi, de temps à autre, les pauvres gens de las Jurdes se donnent l'illusion de l'abondance, pour la boisson comme pour la nourriture: leur appétit fait explosion, et ils connaissent les souffrances de l'excès, pour se reposer des souffrances de la disette.

Ici encore, las Jurdes ne diffèrent de l'Espagne elle-même que par une sorte d'exagération caricaturale. « La faim, dit le professeur Pi y Suñer, est chose classique en Espagne; tout le roman picaresque rappelle l'insuffisance de la nourriture du peuple. Pauvres ou moins pauvres, ils sont tous faméliques dans les temps mêmes de plus grande splendeur de la nation. Cervantès nous montre, dans le *Quichotte*, ce que mangent les familles d'hidalgos, qui ont presque toujours de maigres revenus [36]... »

« S'il en était ainsi au temps ou affluaient de la Nouvelle-Espagne les galions chargés d'or, où les aventuriers pouvaient s'enrichir en

36. *Una olla de algo mas vaca que carnero, salpicon las mas noches, duelos y quebrantos los sabados, lentejas los viernes, algun palomino de añadidura los domingos, consumian las tres partes de su hacienda.* Tel est le texte de Cervantes (légèrement modifié dans l'article de Pi y Suñer), dans la seconde phrase de son *Quichotte*.

Voir la savante dissertation de A. Morel-Fatio sur cette piètre nourriture que désigne l'expression *duelos y quebrantos* (*Etudes sur l'Espagne*, IIIe série, p. 403 et suiv.) « Qui dit abstinence, dit aussi pénitence et mortification, et voilà de quoi justifier *duelos;* d'autre part, le mot *quebrantos* rappelait aisément quelque chose de brisé, de rompu, les extrémités ou les abatis, l'un des ingrédients de la *carne de sabado;* l'ensemble, donc, de l'expression convenait fort bien à qualifier la piètre nourriture du samedi... » (P. 422.)

Remarquons aussi que les lentilles sont une nourriture méprisée. Dans la province de Salamanque, où certains villages en cultivent beaucoup (et ont beaucoup gagné à cette culture pendant la guerre), on les cultive pour les bestiaux ou pour l'exportation; mais les gens qui les cultivent sont étonnés quand on leur dit qu'ailleurs on les mange.

émigrant au delà de l'Océan, et où la faible population de l'Espagne pesait moins à une terre généreuse, mais inculte, est-ce que la situation n'a pas varié par l'appauvrissement progressif de la nation, obstinée aux aventures ? [37] »

Les considérations historiques de l'éminent professeur ne sont sans doute pas à la hauteur de sa science médicale, et il n'est pas sûr que les galions « chargés d'or » et l'émigration aient assuré à l'Espagne du siècle d'or un régime alimentaire moins insuffisant que le régime actuel; il est probable, aussi, que la mise en valeur du sol a compensé, sans que l'on puisse mesurer exactement jusqu'à quel point, l'accroissement de la population. Mais, quoi qu'il en soit, on mangeait peu au temps de Don Quichotte et on mange peu aujourd'hui dans les campagnes espagnoles. Ce qui est vrai, c'est que dans les classes aisées et riches règne une abondance qui, depuis la guerre surtout, frappe les étrangers qui voyagent en Espagne; et les personnes bien nourries sont indignées quand elles entendent dire que l'alimentation est insuffisante en Espagne. Mais il y a là une sorte de division du travail des estomacs, en ce sens que les uns, la minorité, travaillent à plein rendement, et que les autres sont rarement bien garnis. L'approvisionnement en viande, notamment, dans les régions mêmes où l'on fait le plus d'élevage, est insuffisante et souvent dérisoire [38].

Si dans l'ensemble de l'Espagne agricole il n'y a pas, comme à las Jurdes, d'alcoolisme (alcoolisme mitigé à las Jurdes par le défaut d'approvisionnement), c'est parce qu'on est, dans ces régions, moins mal nourri, mieux approvisionné en vin, et peut-être en eau potable, et mieux éduqué.

En son fond, la situation n'est pas très différente, mais cette même situation, qui, dans des circonstances favorables, produit de

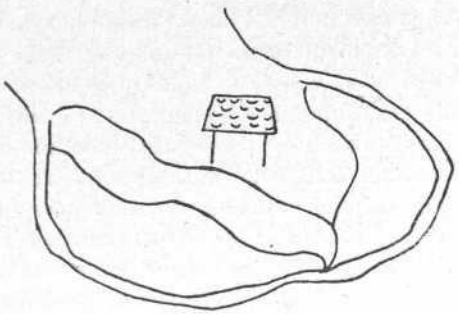
37. Pi y Suner. « Discours inaugural de l'Académie royale de Médecine de Barcelone », 1922; fragment publié dans le journal *El Sol*, 27 octobre 1922.

38. Il est vrai qu'on a découvert récemment une statistique sensationnelle qui ferait penser le contraire. Mais il y a lieu d'attendre confirmation de cette invraisemblable statistique. Au début de l'année 1926, on a appris que la Asociación general de Ganaderos del Reino avait remis au ministre du Fomento un rapport d'après lequel l'élevage avait produit en un an, en Espagne, une valeur de 3.326.000.000 de pesetas; ce qui représenterait le tiers du revenu agricole de l'Espagne et le triple de son revenu minier. Le rapport estimait que, dans les villes, la consommation moyenne de viande était de 44 kg. 38, et dans les campagnes, de 35 kg. 90, chiffres inférieurs seulement en Europe à celui de l'Angleterre (47 kilos), et supérieurs à ceux de la France (34), de la Belgique (31), de l'Allemagne (29), de l'Italie (12). Les statistiques officielles évaluent le revenu de l'élevage à 1.500.000.000 de pesetas environ, et la consommation moyenne de viande à 20 kilos. La différence est d'importance. Nous ne pouvons prendre parti entre les statistiques, mais nous croyons que, si, dans les villes, la classe aisée mange plus de viande (depuis la guerre) que l'on n'en mange dans les villes de France, le paysan espagnol mange moins de viande que le paysan français.

nobles exemplaires d'humanité et jusqu'à des ascètes, produit, quand la bonne nature est par trop livrée à elle-même, des dégénérés.

L'Habitation.

§ 9. — L'habitation a été primitivement, à las Jurdes, une habitation temporaire : la *majada*, construite facilement et rapidement



Une « majada » dans la vallée de Gasco.

Etablie dans un méandre dont l'accès est facile à défendre, la *majada* est bien destinée à rester isolée.

en pierres sèches pour abriter, pendant les nuits, le pasteur qui venait passer la belle saison avec son troupeau; le troupeau passait la nuit en plein air dans l'enceinte du *corral*, dont le mur de pierre empêchait les animaux de s'égarer et les loups d'entrer.

La construction dépend très étroitement de la nature du sol, qui fournit les matériaux, du climat, relativement doux, qui permet une grande simplicité, et de l'extrême pauvreté et de l'ignorance des habitants, qui imposent cette simplicité.

« La maison, à las Hurdes, dit M. Luis Hoyos Sainz, peut fournir des données essentielles au questionnaire que prépare la Société d'Anthropologie, et elle montre une ressemblance avec la maison de Galice et des Asturies, non seulement par ses matériaux, mais par son type, par sa construction, par sa distribution. » Peut-être, le savant anthropologiste qui note cette ressemblance, dans son article déjà cité du *Sol*, est-il un peu préoccupé ici de sa thèse sur l'origine celtique des Jurdanos, quoiqu'il ne soutienne cette thèse qu'avec la prudence des vrais savants. La maison, à las Jurdes, ressemble aussi à certaines habitations du Maroc et de la Kabylie. « Les plus anciennes maisons ressemblent à des fortins arabes, nous disait un très bon observateur qui a vécu dans le pays et dans le

nord du pays. Les gens y laissent le moins possible d'ouvertures; de l'intérieur, ils ôtent une des plaques de schiste du toit, et ils remettent cette plaque pour la nuit. Autant que possible, ils creusent un peu dans le sol pour avoir des murs moins hauts. »

Quand les bergers se sont installés à demeure dans le pays et sont devenus agriculteurs, les *majadas* se sont groupées en hameaux et en villages; mais l'art de la construction n'a pas changé, et les ressources pour construire n'ont pas augmenté; il était, d'ailleurs, impossible d'importer des matériaux pondéreux. Les dimensions de la maison ont dû augmenter quelque peu, puisqu'il fallait désormais abriter des familles complètes; en outre, il fallait, pour la mauvaise saison, abriter les animaux eux-mêmes; c'est pourquoi la maison fut, en général, composée de deux pièces, dont l'une abritait la famille humaine, et l'autre les animaux. Il y eut, dès lors, promiscuité des êtres humains entre eux et promiscuité des humains avec les bêtes. Il était, en réalité, plus facile d'augmenter le nombre des pièces que leurs dimensions, surtout parce que le toit de schiste pesait lourd et qu'il n'y avait pas de belles pièces de bois pour soutenir les plaques de schiste [39]; mais, pour augmenter le nombre des pièces, il aurait fallu *prévoir*, car les enfants tout jeunes vivent d'abord avec leur mère, et quand ils sont devenus assez grands pour qu'il soit convenable de les séparer des parents et de séparer les garçons des filles, bien souvent la cabane est entourée d'autres cabanes qui ne lui permettent pas de s'agrandir de nouvelles pièces; d'ailleurs, la construction nouvelle, si elle était possible, pourrait toujours être remise d'un jour à l'autre.

§ 10. — Ainsi, la misère de las Jurdes est apparue du jour où ce pays a eu des habitants à demeure; quand les propriétaires de ruches venaient y camper la nuit, quand les pasteurs ne s'abritaient, avec leurs chèvres, qu'au moment des orages ou de rares intempéries, le pays pouvait encore être idyllique; il n'en fut plus de même lorsque les gens habitèrent en permanence, au moins pendant la mauvaise saison, avec les chèvres, et, en tout temps, avec les porcs. « Ce furent, dit le Dr Bide, des pasteurs qui repeuplèrent [40] las Jurdes et c'est pourquoi on observe, dans les villages et dans les habitations, un certain caractère pastoral. Les maisons furent primitivement des maisons isolées, constituant ce qu'on appelle en Estrémadoure des *majadas*, et elles ont conservé ce caractère jusqu'à nos jours.

39. Il faut de lourdes plaques de schistes pour que les bourrasques n'enlèvent pas la toiture.

40. Nous croyons qu'il faut dire : peuplèrent.

» Bâties de pierres schisteuses, sans mortier, elles ne font qu'un rez-de-chaussée et, d'ordinaire, elles occupent des emplacements choisis sur la roche dure ou sur une terre compacte et argileuse. Leur hauteur est de 2 ou 3 varas [41] sur le devant, où s'ouvre l'unique entrée. La toiture est soutenue par quelques lattes ou solives où sont fixés les chevrons sur lesquels repose une couche de branchages qui supporte de minces plaques de schiste, grossièrement agencées, qui mettent la demeure à l'abri de la pluie.

» Les maisons n'ont pas de fenêtres et la lumière qui pénètre à l'intérieur ne peut venir que par la porte. Si l'extérieur est triste, mille fois plus triste et misérable apparaît l'intérieur, divisé en deux ou trois pièces obscures, petites et malsaines, qui, le plus souvent, dégagent une odeur nauséabonde et ammoniacale. Personne, à l'exception de leurs ordinaires habitants, ne pourrait s'héberger, ni même rester quelques moments dans ces maisons, sans souffrir l'asphyxie, étant donnée la puanteur [42]. L'air ne peut se renouveler que par la porte et par les fissures qu'ont laissées entre elles les pierres schisteuses mal ajustées, et par lesquelles pénètre l'air qui, forcément, renouvelle l'atmosphère confinée qu'on respire là. On voit facilement la cause de cet inconvénient quand on apprend que la première pièce sert d'abri au bétail et que son sol est couvert d'une grande quantité de fougères, de feuilles d'arbres et de pousses tendres de ciste et d'autres arbustes propres à servir d'engrais, et que l'on n'ôte de là que quand elles se sont pourries et complètement transformées.

» La seconde pièce petite et obscure est le *zagouan* ou *patio* de la maison [43], et l'on y voit généralement un tronc d'arbre ou poutre à presser (*batan*), qui sert pour la fabrication du vin et de l'huile,

41. La vara de la province de Cáceres, qui égale celle de Castille, est de 0 m. 835.905. « La vara tiene 3 piés; el piés, 12 pulgadas; la pulgada, 12 lineas, y la linea, 12 puntos. » (*Libro manual de los pesos y medidas antiguas...*) Madrid, 1881.

42. Il y a ici, on le pense bien, un peu d'exagération, et les gens de las Jurdes ne sont pas à ce point différents des autres hommes que les autres ne puissent absolument supporter l'air que les Jurdanos respirent. Nous avons, nous-même, dormi dans des maisons très pauvres à Rebollosa, à Vegas de Coria et à Fragosa.

43. Le sens ordinaire de ces mots est un peu différent. Voici la définition de J. Ramón Mélida dans sa traduction du *Vocabulaire des termes d'art*, de J. Adeline : « Zagouan : dans une maison, pièce couverte où l'on entre immédiatement par la porte qui donne sur la rue. » On observera que, si cette pièce est ici la seconde, c'est qu'il s'intercale entre la porte d'entrée de la maison et elle une pièce qui devrait être de l'autre côté de la rue ou de la cour. Quant au *patio*, c'est, toujours d'après le même vocabulaire « un espace *découvert*, dépendant d'une habitation et entouré de portiques, de murs, ou de constructions. » Ici encore, il a fallu modifier et comme humilier le sens ordinaire du mot. (*Vocabulario de Términos de Arte*, escrito en Francés por J. Adeline, traducido, aumentado con mas de 600 voces (parmi lesquels *zaguan*), y anotado por José Ramón Mélida, Madrid, 1888.)

et que l'on utilise aussi en guise de lit en le remplissant de feuilles sèches ou de cosses de haricots.

» C'est dans un coin de cette pièce que l'on allume le feu, qui sert pendant l'hiver à chauffer la maison et qui, le reste du temps, ne sert qu'à faire bouillir la marmite ou le pot-au-feu. Quand la maison se compose de trois pièces, la dernière sert de dépense, de cellier, ou de chambre à coucher. Dans ce cas, les parents dorment dans une pièce et les enfants dans une autre, ce qui, toutefois, est rare.

» Dans les maisons des mendiants ou quémandeurs de métier (*pordioseros de oficio*) comme on a coutume de les appeler, il existe un seul lit composé de feuilles sèches, de fougères, etc., où tous dorment ensemble sans distinction d'âge ni de sexe, dans le plus complet abandon. C'est dans ce genre que sont la plus grande partie des maisons de Horcajada, Rubiaco, Fragosa, El Gasco, Martilandran, Arrolobos, etc.[44]. »

§ 11. — L'auteur observe qu'il y a quelques maisons plus convenables, rares dans les villages, mais nombreuses au Pino. « A Ovejuela et au Pino Franqueado, la plus grande partie des maisons ressemblent à celles des villages d'Estrémadoure, et le voyageur peut, sans aucun inconvénient, y recevoir l'hospitalité. Dans les villages de Nuñomoral, Ladrillar, Mestas et Cambroncino, les seules maisons décentes (quelques-unes à deux étages) sont celles de MM. les Curés, où le voyageur peut demander l'hospitalité, qui lui sera toujours accordée avec toute l'amabilité et toute la simplicité que l'on peut souhaiter[45]. »

Les constatations du Dr Bide datent de plus de trente ans, et si la bonne tradition d'hospitalité qu'il signale n'a pas changé, il s'est construit quelques bonnes maisons à Nuñomoral et à las Mestas; il faut signaler, en particulier, à Nuñomoral, celle de M. Francisco Panadero, qui était, sous « l'ancien régime », c'est-à-dire avant le coup d'Etat militaire du 13 septembre 1923, lequel a été suivi de la dissolution des anciennes municipalités, secrétaire de la municipalité. Mais ces améliorations de détail, et nous en signalerons plus loin[46] dans de très pauvres villages, ne modifient pas les conditions de la vie pour l'immense majorité des habitants de las Jurdes. De part et d'autre du témoignage du Dr Bide.

44. Bide, p. 67-68.
45. Bide, p. 69.
46. « Quelques-unes des maisons de las Calabazas sont blanchies à la chaux, et leurs angles peints en bleu. L'auberge a une grande chambre haute, avec trois petites alcôves pour des lits d'un pied, en contre-bas du plancher. Il y a des chaises tout le long des murs... » (Aubrey Bell, *A pilgrim in Spain*, p. 208-209.)

les témoignages de Santibañez et du chanoine J. Polo Benito se rejoignent. Et ce que nous avons constaté nous-même confirme ces témoignages.

§ 12. — Un premier point à retenir, c'est qu'il y a encore des *majadas*, abris temporaires pour la belle saison, sortes de témoins des temps primitifs de las Jurdes. Par exemple, au pied de la peña Boya, se trouve la majada de los Llanetes; une autre se trouve sur un méandre, à un kilomètre environ en amont du Gasco; on remarquera que ces deux majadas se trouvent, pour ainsi dire, aux avant-postes de la conquête du pays; mais on en trouve aussi dans l'intérieur quelques-unes.

« Comme dans les âpres et hauts rochers des chaînes de montagnes s'établirent anciennement les majadas, dit Mgr Fr. Jarrin, au cours des temps, ces abris se convertirent en maisons rustiques (*rusticas casas*) et c'est une tradition qu'il y en eut dans la Vega del Rastrojo, à Cordobel et il y en a à Hurde (lire Casa Hurde), Rubia (lire Casa Rubia) et ailleurs, qui se sont groupées et qui forment les hameaux actuels de Heras, Carabusino, Robledo, Huetre, Castañar et le chef-lieu de la municipalité, baptisé du nom de Casares [47]... »

La principale différence entre les anciennes majadas et les maisons où vivent les Jurdanos, c'est que les abris temporaires des pasteurs étaient isolés, tandis que les maisons se pressent et donnent une impression d'étouffement : au milieu de grands espaces déserts, où surabondent les matériaux, on a dû, en effet, se concentrer dans les positions privilégiées pour l'eau, pour la terre, pour les pauvres moyens de communication, pour les pauvres secours mutuels. Et l'agglomération, funeste à l'hygiène, fait en quelque sorte transpirer la misère foncière du pays.

§ 13. — Nous retrouvons ici les données que nous avons citées au chapitre II, en les empruntant à un mémoire couronné par la *Sociedad española de higiene* et publié à Madrid, en 1911. Ce mémoire, qui a pour titre : *El Hogar Jurdano* (le foyer jurdano), est dû à Don José Polo Benito, actuellement chanoine doyen de la cathédrale de Tolède et, à cette époque, doyen de Plasencia et actif collaborateur de Mgr Jarrin. L'auteur donne d'abord, d'après le dernier recensement connu à cette date, le nombre des maisons, en rapport avec celui des habitants. Voici les chiffres [48] :

Il y a, selon les chiffres de J. Polo Benito, 4.593 habitants pour

47. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 146. — Mgr Jarrin connaissait très bien le pays, dont il s'était fait l'apôtre enthousiaste.

48. Nous avons déjà fait quelques observations relatives aux chiffres indiqués et apporté quelques corrections à ces chiffres, mais les conclusions

1.416 maisons habitées. En réalité, le nombre moyen des habitants par maison est un peu supérieur à celui qui résulterait de ces chiffres. Le lecteur pourra, en effet, en se reportant au chapitre II de la première partie, constater que le nombre actuel des *vecinos*, dans les cas assez nombreux où nous avons pu le vérifier, est très sensiblement égal au nombre des maisons donné par J. Polo Benito; or, nous croyons avoir établi que le nombre des Jurdanos est actuellement de six mille environ, chiffre très supérieur à celui auquel aboutissait J. Polo Benito. Il n'en reste pas moins vrai que ce qui frappe tout d'abord, dans ce pays de familles nombreuses qu'est l'Espagne, c'est le petit nombre des habitants de chaque foyer, en moyenne : ce nombre est à peine supérieur à quatre; il n'y a, au-dessous de cette moyenne que celle des sociétés où la décadence morale et les difficultés dues à un grand développement économique ont amené le régime des fils uniques. Mais s'il n'y a pas à contester les chiffres, il reste à les comprendre. Il y a peu d'habitants par maison, parce qu'il est très difficile de construire de grandes maisons et très facile de construire des maisons petites; d'autre part, nous le verrons en traitant l'état sanitaire du pays, la mortalité infantile est effrayante à las Jurdes. Il peut donc y avoir une forte natalité sans que les maisons abritent en moyenne des familles nombreuses. On s'entasse mieux dans le cimetière que dans les demeures des vivants.

Il y a, d'ailleurs, des villages où le rapport des habitants aux maisons s'éloigne assez sensiblement de la moyenne.

Aldehuela (76 habitants pour 31 maisons); Horcajada (26 pour 11); Batuequilla (16 pour 8); Carabusino (30 pour 20); Casares (120 pour 49); Casa Rubia (29 pour 15); Robledo (46 pour 28) n'ont que de pauvres foyers : les foyers sans enfants, les foyers de veufs ou de veuves sont nombreux dans ces rudes villages des Jurdes hautes.

Par contre, Cerezal (145 pour 31); Arroyo Cerezo (20 pour 4); Calabazas (203 pour 52); Cambron (69 pour 16); Cambroncino (199 pour 48); Rio Malo de Abajo (160 pour 40) ont des foyers plus vivants. Il importe de remarquer que, à l'exception de Cerezal, d'ailleurs fort bien placée à un confluent de rivières, tous ces villages sont dans les Jurdes basses et plus précisément sur le Camino Morisco. Les chiffres des hameaux les plus petits sont

qui ressortent du tableau comparatif ne sont pas substantiellement modifiées. Les chiffres relatifs au nombre des maisons ne prêtent guère à la critique : les maisons sont plus visibles que les habitants, et elles ne se déplacent pas. Ce qu'il faut ajouter, c'est que leur nombre croît facilement, proportionnellement à la croissance de la population, à la différence de ce qui se passe dans les grandes villes, et même dans les petites.

peu significatifs, puisque les compensations, qui permettent d'établir de bonnes moyennes, ne jouent pas sur de si petits chiffres. Certains ont moins d'habitants par maison que la moyenne du pays (dans ces hameaux, il y a plus de place que dans les villages déjà anciennement peuplés pour bâtir des maisons nouvelles); mais d'autres, comme Arroyo Cerezo, ont beaucoup plus que la moyenne. Il est plus intéressant de noter que le plus important des villages, Ladrillar, a, à peu près, la moyenne.

Il apparaît donc clairement que des causes d'appauvrissement de la famille et du foyer agissent dans l'ensemble du pays. La moins déplorable et la moins inhumaine de ces causes est la facilité qu'ont les habitants de construire des maisons nouvelles, quand ils en ont besoin; encore ne peut-on oublier que les maisons ne sont si faciles à construire que parce que l'on est accoutumé de se contenter des cahutes les moins confortables. Ailleurs, dans les nations civilisées, c'est seulement en cas de guerre que l'on se contente d'habitations aussi rudimentaires. « La plus grande partie de ces demeures se construisent au moment où leurs futurs habitants vont contracter mariage. C'est une affaire de deux ou trois jours. Les amis du fiancé se réunissent et l'aident à réunir la pierre et les plaques de schiste. On élève quatre murs en assemblant simplement les pierres et, quand c'est possible, en les assujettissant avec de l'argile commune. Quatre bâtons forment la toiture, avec, en guise de tuiles, des plaques de schiste choisies, grandes et lisses.

» Voilà la maison faite. A l'intérieur, on élève une cloison pour diviser la demeure en deux compartiments, l'un pour les personnes, l'autre pour les animaux... quand il y en a. La veille de la noce, le fiancé apporte le lit, qui consiste en une grosse botte de fougère [49]... »

On voit ici la facilité à construire, et l'on entrevoit aussi l'une des raisons de l'insalubrité : quoique les maisons soient petites, il y a place pour des animaux; et une statistique qui serait faite spécialement pour las Jurdes, et qui ne serait pas réglée d'après les habitudes du monde extérieur, devrait tenir compte du nombre des hommes et des animaux pour chaque maison.

Voici comment J. Polo Benito décrit le foyer actuel à las Jurdes, en avertissant qu'il s'agit du haut du pays : « Il vous échappe un cri de protestation angoissé lorsqu'on visite les cahutes des Jurdes, dernier degré de l'habitation humaine, inférieures, pour l'hygiène, aux douars des Arabes.

49. « Las Jurdes », art. paru dans la *Revista de Extremadura*, t. III, 1901, p. 509, sous la signature Crotontilo, pseudonyme d'un médecin déjà cité, M. González Castro. « Affaire *de deux ou trois jours* » est exagéré.

» Pareilles à des excroissances du terrain, se dressent çà et là des habitations dont la couverture est de branches d'arbres et le toit de schiste.

» C'est par un trou étroit que l'on entre dans ces cabanes, et l'œil étonné constate qu'il est né là des hommes qui sont nos frères et qui vivent dans ces huttes sans avoir d'autre lumière que celle qui filtre de la campagne par la petite porte d'entrée et par les jointures du schiste.

» Sur le sol même de *jelechus* (*halechos*, fougères) secs jetés à terre pour que, à force d'être foulés, ils se transforment en fumier, le porc fouille du groin, la chèvre se repose et la famille dort, respirant l'air fétide du fumier en fermentation.

» Tel est le type ordinaire de la maison à las Jurdes et nous la présentons sans accumuler sur le tableau les couleurs noires, et sans chercher les phrases à effet.

» Le principal, et presque l'unique élément de construction, c'est le schiste imparfaitement plat. Un homme de moyenne stature atteint de la main le rebord du toit, ce qui montre que peu de maisons ont plus de 1 m. 50 à 2 m. de hauteur; la porte d'entrée, qui est ordinairement faite de deux battants mal assujettis [50], est basse et étroite. Çà et là, une maison offre à la vue une lucarne misérable et réduite, qui sert en même temps de cheminée. L'aspect intérieur n'est pas moins miséreux et triste. La chaux, le plâtre et même l'argile blanche sont des matériaux inconnus; il n'y a pas plus d'une douzaine de maisons qui sont *lucidas* (qui *ont* « de l'œil », du chic) comme ils disent.

» Une demi-cloison, qui n'arrive pas au plafond, divise la demeure en deux ou trois compartiments, lorsque ce ne sont pas les brutales dénivellations du terrain qui font des divisions naturelles [51].

» Dans le compartiment où donne la porte d'entrée, bien rempli de fougère et de feuillage sec, matière première de l'engrais, se logent la chèvre, l'âne et le porc.

» De ce compartiment, on passe aux habitations intérieures, pourvues elles aussi de fougère.

» La cuisine (il faut bien donner ce nom aux quatre pierres entre lesquelles on fait du feu) est installée dans un coin quelconque du compartiment qui sert à la fois de salle à manger et de dortoir.

» Les dénivellations naturelles des emplacements des hameaux

50. Il s'agit de battants qui se succèdent dans le sens de la hauteur.

51. Rappelons que les villages, ne pouvant être construits dans la zone d'inondation, d'autant moins que la construction est faible et laisse beaucoup d'interstices, sont sur des pentes généralement assez raides.

favorisent la transmission des émanations nocives [52] dans les saisons d'hiver et de printemps, et l'on n'entreprend pas d'autres œuvres d'assainissement que de petits canaux creusés dans le rocher, par où suinte l'eau afin de déboucher dans la rue, après avoir passé par le compartiment d'entrée, ou encore en disposant une espèce de tuyau d'échappement des eaux au travers de la muraille.

» Le nombre des maisons qui ont des pièces habitables surélevées est extrêmement réduit. »

La description de J. Polo Benito est semblable à celle de Santibañez, dont elle semble même parfois s'être inspirée, bien que l'auteur, à n'en pas douter, connaisse son sujet par expérience personnelle directe [53].

Aussi bien la description d'un autre observateur excellent, celle de Bide, ne diffère-t-elle pas substantiellement de celle que nous venons de traduire [54].

« La hauteur de ces maisons, dit Bide, est de 2 ou 3 varas [55] sur la façade, où se trouve d'ordinaire l'unique porte d'entrée. »

Voici encore la description, plus récente, que fait à son tour le Dr J. Goyanes [56] : « Les maisons sont misérables et nauséabondes; nous avons fait des croquis de quelques-unes. Dans une d'elles, une porte, qui n'a guère plus de 1 m. de hauteur, donne accès à un long couloir droit, dont le sol est formé par la roche inégale. Ce couloir sert de fosse à fumier et on y entasse les détritus et les ordures que le propriétaire apporte patiemment de la montagne, ou que produit la famille; le tout est en fermentation. Dans le fond, se trouve une pièce misérable, sans fenêtre ni cheminée, sur le sol de laquelle on allume le feu (le feu sacré du foyer !), et, au fond, une autre de 3 ou 4 mq. de superficie, de 1 m. 50 de hauteur, et sur la dure terre de laquelle dorment, sans paille ni couverture d'aucune espèce, les cinq personnes qui composent la famille. C'est dans ce genre que sont la plupart des maisons de Martilandran, et celles de Fragosa, et celles du Gasco, et celles de bien d'autres hameaux jurdanos. »

Telle est la description précise, avec des mesures, d'un auteur qui a « pris des croquis ».

« Il n'y a aucune hygiène dans les habitations », dit de son côté Juan D. Berrueta. « Ils vivent tous par miracle », nous dit le respectable curé de Casares.

52. L'auteur veut parler, évidemment, de l'écoulement des eaux.
53. Voir Santibañez, ouvr. cité, p. 57.
54. Bide, ouvr. cité, p. 67-68.
55. Vara : 0 m. 835.905.
56. Article paru en feuilleton du journal *El Sol*, 15 juin 1922.

« Dans une ou deux pièces, pleines d'ordures, habitent la chèvre, le porc, l'âne, les poules. Les personnes de la maison dorment suivant la saison, dans le *corral*[57] ou auprès du feu, dans la cuisine, brûlant et noircissant leurs jambes nues, ou sur la poutre qui leur sert à presser les olives, enveloppés de fougère et de carcaise[58]. »

§ 14. — Toutes les maisons sont du même type; il n'y a pas de boutiques ou de magasins. Cependant, quelques constructions exceptionnelles doivent être mises à part. Ces constructions, dont quelques-unes sont dues entièrement aux habitants du pays, font penser que l'ensemble des habitants ne serait pas aussi mal logé s'il était facile d'importer dans le pays les matériaux indispensables. Mais ni les moyens économiques des habitants, ni l'état des chemins ne permettent cette importation.

Dans le pays même, en dehors de la pierre schisteuse et d'un peu d'argile grossière, qui peut bien boucher des interstices, mais ne consolide pas les murs, on ne trouve guère, comme matériaux de construction, que certains bois, qui sont employés pour les toitures, et parfois aussi, sous forme de planches, pour remplacer la pierre à l'étage supérieur des rares maisons à deux étages[59].

Ainsi construite, la maison qui n'est pas habitée et entretenue tombe rapidement en ruines. Ailleurs, les ruines sont toujours quelque chose qui évoque le passé, et parfois la splendeur du passé; ici, elles signifient la misère présente et ininterrompue.

Les constructions qui sont le plus différentes de la moyenne, sont les églises. Il y a des églises à Rio Malo de Abajo, à las Mestas, au Cabezo, à Ladrillar, à Casares, à Fragosa, à Nuñomoral, à Vegas de Coria, à Horcajo, à Ovejuela, au Pino Franqueado et à Cambroncino; celle-ci est sans doute la plus belle de toutes[60].

Ces églises sont inégalement bien construites et inégalement bien entretenues; certaines d'entre elles sont desservies par un curé, qui s'y rend d'assez loin, et seulement les dimanches et

57. Cour entourée d'un mur; basse-cour.

58. Juan D. Berrueta, art. cité, dans la revue *Las Hurdes*, 22 septembre 1907, p. 201.

59. On aperçoit de ces planches dans une photographie publiée par la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 155.

60. Au Casar de Palomero, où il y a non seulement une église, mais encore une ancienne synagogue; il y a une église aussi à Ribera Oveja, mais le premier de ces villages n'est pas, nous l'avons vu, vraiment jurdano, et l'autre est aux confins du pays. Dans ce dernier village, la maison d'école ne constitue pas comme ailleurs, une exception; il y a, surtout sur la grande place du Casar, de belles maisons à deux étages avec balcon. Mais nous sommes ici hors de las Jurdes.

jours de fête. Telle celle de Fragosa, où l'eau pénètre facilement par la toiture, quand il pleut.

Moins éloignées du type des habitations proprement dites, sont les maisons d'école qui, d'ailleurs, peuvent abriter l'instituteur ou l'institutrice. Il y a de ces maisons d'école à las Mestas, à Ladrillar, au Cabezo, à Nuñomoral, à Vegas de Coria, au Pino Franqueado [61].

Tout récemment, on a construit deux *factorias*, qui doivent abriter chacune un médecin avec sa famille, et un petit poste de garde civile. On a inauguré, en 1924, celle de Camino Morisco; quant à celle de las Mestas, ni l'un ni l'autre de ses deux corps de bâtiment n'étaient terminés à la date fixée par le contrat avec l'entrepreneur; elle est actuellement (1926) inaugurée elle aussi.

Plus proches encore du type commun de la maison à las Jurdes sont les maisons de quelques riches personnages, comme sont généralement les secrétaires des municipalités (maison de Don Juan Pérez, au Pino Franqueado, de Don Francisco Panadero, à Nuñomoral, de Don Leonardo Martin Alonzo, à Casares, ou encore moins confortables et souvent moins neufs, les presbytères à las Mestas, à Ladrillar, à Casares, à Vegas de Coria. Ce dernier a dû, d'ailleurs, être refait récemment : « Composé d'un rez-de-chaussée, et de bonne apparence, orné d'une plate-bande de 2 m. de largeur, semée de fleurs, il comprenait quatre pièces si malsaines que, en peu de temps, y moururent trois prêtres, dont le dernier était jeune et très robuste. Quand il apprit cette mort, le prélat qui est actuellement [62] à la tête du diocèse de Coria s'écria dans un élan de générosité : « Je ne veux pas voir mourir là d'autres curés ! ». Et il fit reconstruire la maison en y mettant de la lumière et de l'air aux pièces du rez-de-chaussée et en y ajoutant un étage, bien distribué, avec balcon... [63] »

Il y a un assez grand nombre de maisons à deux étages et à balcon au Pino, à Azabal, à las Mestas. Mais nous sommes ici dans les Jurdes basses et à la périphérie des Jurdes. Bide a donné une bonne description de ce type de maisons, mais il est plus intéressant pour nous de noter quelques constructions récentes de bonnes maisons en pleines Jurdes hautes.

§ 15. — « Dans les maisons les plus aisées, qui sont, à vrai dire, bien rares dans les villages que nous venons de nommer, mais

61. Il y en a une, bien entendu, au Casar de Palomero.

62. L'article est du 22 février 1906, et l'évêque de Coria était alors Mgr Peris Mencheta. Depuis lors, il a eu pour successeur Mgr Segura.

63. « Concejos de las Hurdes », XIII, article de Mgr Jarrin dans la revue *Las Hurdes*.

qui sont nombreuses dans la circonscription du Pino, la chambre des parents et le *zaguan* sont distincts, et elles sont également séparées de la cuisine et des écuries, qui, souvent, sont complètement isolées de l'habitation. Dans la chambre des parents se trouvent les outres où fermente le vin, et celles de l'huile, un peu de viande salée et boucanée, et les maigres provisions qu'ils ont en réserve. Le lit est un bat-flanc avec une espèce de sac plein des résidus du lin ou de paille sèche, et une couverture. La couche des enfants n'a qu'un sac et des draps noirâtres où ils dorment à quatre ou cinq. Il y a beaucoup de ces maisons à las Erias, Horcajo, Avellanar, Huerta, Dehesilla, etc. A Ovejuela et au Pino Franqueado, la plupart des habitations ressemblent à celles des villages d'Estrémadoure, et le voyageur peut, sans aucune appréhension, y demander l'hospitalité. Dans les villages de Nuñomoral, Ladrillar, Mestas et Cambroncino, les seules maisons décentes (quelques-unes à deux étages) sont celles de MM. les Curés, où le voyageur devra demander l'hospitalité, qui lui sera toujours accordée avec toute l'amabilité et toute la simplicité qu'il pourra désirer. » (Bide, 68-95.)

En parcourant les Jurdes hautes, dans l'été de 1923, nous avons constaté que, s'il y avait, à Casa Jurde, des maisons abandonnées, parmi lesquelles la meilleure du hameau, il y avait, à Casa Rubia, des maisons neuves, qui présentaient même quelques motifs d'ornementation.

Les maisons neuves sont au nombre de deux; elles se distinguent des autres, de loin, parce qu'elles sont blanchies à la chaux. Elles ont été construites par deux frères, dont l'un possède quatre maisons de ce hameau. Quant aux ornements, ce sont des femmes qui les ont dessinés. Voici ceux que l'on voit autour d'une fenêtre circulaire, en couleur d'ocre.

A Huétre, il y a une maison neuve sur laquelle on lit des inscriptions :

El que quiera tener buena casa
Que haga lo que yo [64].

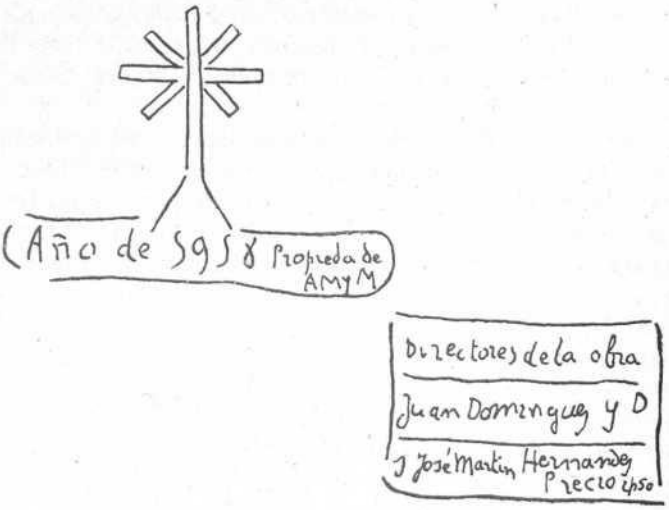
Au-dessous de cette inscription, on lit cette autre, encadrée d'une simple ligne, et gravée en plâtre plus blanc que le reste de la façade :

Huetre Calle del Viña En esta tierra puta
El que no trabaja no manduca [65].

Sur une autre façade de la maison, on lit encore :

Y si soy de grana y contigo no
Bana y calla que Dios es bueno [66].

La porte de la même maison est encadrée par une ligne brisée, couleur d'ocre. Sur un des côtés de la maison, nous trouvons une croix à sept branches, avec une inscription, et aussi la signature des « architectes » :

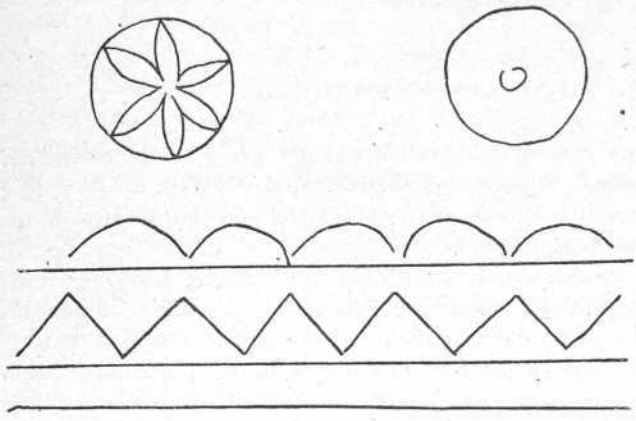


64. Celui qui voudra avoir une bonne maison n'a qu'à faire comme moi.
65. Dans cette garce de terre, qui ne travaille pas ne mange pas.
66. Notre éminent ami M. Fausto Maldonado propose cette conjecture non seulement très ingénieuse, mais très vraisemblable :

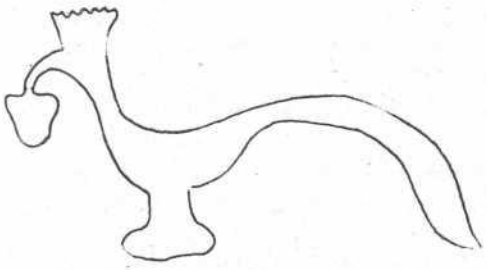
Y si soy de Gran[ad]a
Y contigo no va n[ad]a
(Y) calla, que Dios es bueno.

Si je suis de Grenade, et que cela ne t'importe en rien, tais-toi, car Dieu est bon.

Sur une autre maison, nous relevons les ornements suivants :



Enfin, sur un mur, toujours dans Huetre, nous avons trouvé, fait avec de la terre sur le plâtre blanc, la figure ci-jointe, qui rappelle certains coqs (?) représentés sur des poteries.



On trouve ailleurs, par exemple à Asegur, des dessins analogues, qui nous ont paru moins récents. Mais ces figures sont rares. Dans l'ensemble (si l'on met à part, comme toujours, le Casar de Palomero et, aussi, le Pino Franqueado, le souci d'orner ne se manifeste pour ainsi dire jamais. Les matériaux, ou plutôt le matériel employé pour la construction, le schiste, qui ne présente au dehors que de petites surfaces, et sombres, ne se prête nullement à l'ornementation.

Le jour où l'on pourra facilement apporter des matériaux du dehors, et nous retrouvons ici le grand problème de las Jurdes, celui des communications, la maison pourra être plus grande, mieux aménagée, plus hygiénique, et d'un aspect plus avenant que l'as-

pect d'aujourd'hui. Il reste seulement à savoir si la route servira surtout à importer des maisons (si l'on peut ainsi parler) ou surtout à exporter des hommes.

Le Vêtement.

§ 16. — Souvent, dans les villages des Jurdes basses, et même dans certains villages des Jurdes hautes, si c'est un jour de grande fête, on voit les gens vêtus comme le sont d'ordinaire les paysans peu aisés des provinces d'alentour.

Mais il serait aussi imprudent de se fier à cette apparence d'un jour que de voir dans le pittoresque de tel village, comme las Mestas, la condition d'une allégresse constante des habitants.

« Les plus riches (ce qu'on appelle riches là-bas) portent un pantalon de drap sombre, un gilet bleu à larges revers, attaché à la façon de ceux des *charros* [67], des guêtres du même drap (noir), un veston court, et des souliers de cuir; une grande chemise de filasse de lin ou de grosse toile fabriquée dans le pays [68] et un chapeau de feutre grossier, acheté à Plasencia.

» Chez ces gens, la cape est remplacée par la *anguarina* (paletot à manches) et seuls les conseillers municipaux, quand ils assistent à des cérémonies religieuses, portent la cape, qui a dû, le plus souvent, appartenir à leur bisaïeul, et qui constitue un véritable souvenir de famille pour quiconque, suivant leur expression, a le malheur d'être du Conseil municipal.

» Les femmes de la même classe portent une camisole de filasse ou de toile grossière, à la façon de celles qu'on porte dans la campagne de Ciudad-Rodrigo, avec feston et broderie de laine noire, un col, un jabot, des poignets dans l'ouverture des manches, avec des franges et des broderies de laine, un châle de drap de couleur sombre, à bordure bleue, une pèlerine d'espagnolette, une chaussure de filoselle (*oreja de raton*), ou une chaussure à boucle et à talon haut. En hiver, elles se couvrent la tête avec une espèce de foulard d'espagnolette violâtre, qu'elles appellent *serenero*, et elles l'attachent sous la gorge, avec une agrafe, par les deux premiers angles, laissant pendre les deux autres. Rarement elles portent des bas, si ce n'est les jours de fête, où elles font toi-

67. On appelle *charros* les paysans de la campagne de Salamanque. Leurs gilets sont fermés à l'aide de boutons faits de pièces d'argent ou analogues à des pièces d'argent. Ces boutons, qui sont disposés ordinairement sur deux rangées, servent encore plus à orner le gilet qu'à le boutonner; souvent un seul est effectivement dans sa boutonnière.

68. Entendez : aux alentours; car, comme nous le verrons, si on file à las Jurdes, on ne tisse pas.

lette pour aller à la messe, et se parent de bas de laine rouge à carrés blancs [69]. »

Nous avons vu, dans le petit village d'Avellanar, presque toutes les femmes fort proprement vêtues, pour se faire photographier par nous. (Les hommes, sauf les vieillards et quelques malades, étaient à la moisson.) Au Cabezo, nous avons vu des vêtements blancs très propres, de jolis foulards, une mantille; dans ce dernier cas, il s'agissait, il est vrai, d'une personne qui avait été quelques années femme de chambre à Madrid; mais sa tenue ne détonnait pas.

A Avellanar, presque toutes les femmes avaient un châle croisé sur leur corsage; quelques-uns des châles étaient noirs et très simples, un autre était en tricot blanc, un autre en laine blanche avec franges, d'autres, plus élégants encore, et tels qu'on en fabrique au pays basque, avaient des fleurs imprimées, fleurs claires envahissant un fond noir dans l'un, et, dans l'autre, fleurs de couleurs variées, sur un large fond noir.

Un « Dialogo hurdano », publié dans la revue *Las Hurdes* [70], décrit ainsi un costume de jour de fête : « ... Sa mère, ce jour-là, la voulut faire si jolie, que c'était un plaisir de la voir; elle lui arrangea une robe de gros drap de laine avec, en bas, une garniture rouge qui en faisait le tour; c'était la robe du temps de notre mariage, et il fallut rétrécir d'au moins une vara, un corsage d'un beau rouge, avec des manches vertes, un tablier de ceux du *tío Lechuga* de la Alberca, un ruban jaune de trois varas au chignon et les *alpargates* noires, d'une jeune fille morte de la petite vérole à Monsagru (Monsagro) [71]. »

Plus loin, le tío Meliton raconte les dépenses qu'il a faites pour le mariage de sa fille : « Deux varas et demie de filasse pour une chemise sans manches, bien entendu, trois varas de molleton vert pour une robe, une demi-vara de *trasmarino* pour un tablier, une vara de percale rouge pour un corsage, une demi-vara de gros drap de camelot (?), une vara de frise bleue pour un petit châle et six varas de galon de toutes les couleurs... et une couverture de Sarrailla (Serradilla) de 25 réaux... [72] »

69. Bide, p. 71-72.

70. 22 juin 1907, p. 139-140; l'histoire s'intitule *Las Bodas* (les noces).

71. « Su maire (madre) aquel dia quisi poner tan maja que daba gusto el bella (verla), le arreglo una saya de picotes con ruea (rueda) colorá (colorada) de cuando mos cosamus, que tuvo que encogerli los menos una vara, le pusu una jugona (jubon) mu (muy) colora con mangas verdes, una mandila (un mandil) de las *del tiu Lechuga* de la Alberca, una cinta amarilla de tres varas al moñu (moño) y unas alpargatas negras de una muchache que se murio de viruelas en Monsagru... » Vara, environ 0 m. 80.

72. « Dos varas y media de estopa, una camisa, sin mangas por supuestu, tres varas de moleton verde pa una saya, medi vara de trasmarino pa

Tout cela ne fait pas mauvaise impression, mais le costume que l'on met pour se faire photographier [73], le costume que l'on porte un jour de fête, et qui, intégralement ou dans ses éléments, a été porté déjà par plusieurs générations, ne rentre pas dans le tableau de la vie ordinaire à las Jurdes.

De même, les boutons d'argent qui parfois brillent au gilet des hommes, les boucles d'oreilles, les colliers, les croix que portent assez souvent les femmes et qui, aux yeux du voyageur, s'accordent mal avec l'extrême misère que trahissent leurs vêtements ne sont pas, à vrai dire, un signe extérieur de richesse. Il y a peu de métal précieux dans ces bijoux; et que représente ce peu de métal précieux? Est-ce l'épave du travail opiniâtre de longues générations, le souvenir d'une bonne récolte, d'une chance inopinée, ou d'un travail, par hasard assez bien payé, un jour que les travailleurs manquaient? Ou encore, à la suite de quelque épidémie, la concentration des économies de la misère dans la main des survivants [74] ?

Retenons que les gens de las Jurdes ont leur coquetterie et que, quand ils le peuvent, ils sont vêtus très convenablement. Mais ne négligeons pas pour cela de comprendre combien leur vêtement accuse leur pauvreté.

§ 17. — C'est sans doute dans les gravures de Callot que l'on peut, sans aller à las Jurdes, se faire l'idée la plus exacte du vêtement qui se porte en ce pays. La différence des temps et des lieux disparaît presque entièrement dans la même profondeur de misère. La multiplicité des pièces, des trous et des déchirures, atteste une longue série de disgrâces contre laquelle il est vain de rien tenter, tant il est évident qu'elle doit continuer. C'est, au vrai, le dénuement. A un certain degré de déchéance, qui est atteint ici et que les personnages de Callot ont connu, l'accoutrement de l'homme est décidément dégagé de toutes les modes; il reste un minimum de culotte et de cotte. Il faut couvrir les épaules, la ceinture et les genoux; et même, pour la ceinture et pour les genoux, il y a souvent un renfort de cuir, qui est indispensable pour travailler, ou, plus simplement, pour circuler dans la broussaille.

una mandila, une vara de pardal colorao, pa una jugona, media vara de piquote pa un farraco, una vara de frisa azul pa una mantillina y seis varas de galon de la porca de toos los coloris... y una manta de Serrailla de 25 rialis... »

73. Ils n'aiment pas à être photographiés dans leur uniforme de misère : curieuse coquetterie de ces gens, si résignés à leur misère, mais auxquels est insupportable l'idée que la photographie va en fixer l'image.

74. Naturellement, le clinquant est plus abondant que le métal précieux « Les femmes, nous écrit Juan Pérez, portent des colliers de verroterie (abalorios) et des anneaux ou des boucles d'oreilles de quincaille. »

Il n'y a donc pas de costume régional de las Jurdes; à l'exposition des costumes, qui a été inaugurée en avril 1925, à Madrid, et qui doit devenir un musée permanent, rien ne représente las Jurdes, et il n'y a là rien de typique, à moins que l'on ne considère comme typique cette perfection schématique du vêtement de misère; après tout, cette perfection est sans doute unique, et nul autre pays ne la réalise.

« Parmi les hommes, dit Bide, les moins à l'aise portent un pantalon court de drap grossier, avec hauts de chausses ouverts à la partie inférieure, ce qui les protège du genou à la ceinture, une chemise longue de filasse de chanvre, ou de pignon de chanvre, avec un petit col très étroit, qu'ils ferment avec un fil en guise de bouton; un gilet à large revers, de drap grossier, assujetti par de petites attaches de fil, une peau de chèvre ou de bouc soigneusement apprêtée pour être rendue plus flexible, attachée au cou par des courroies et formant une sorte de cuirasse pour tout le devant du corps; une autre peau du même genre, mais plus courte, qui protège le dos, et une autre qui forme une espèce de pantalon ouvert, suspendu par des courroies à la ceinture et aux hanches; quelques morceaux de peau semblable, arrangés en manière de guêtres pour couvrir jambes et mollets, et un mauvais chapeau de rebut, acquis dans quelque village voisin en échange de noix ou de lin. Ils portent aussi, parfois, des vêtements usés qu'ils ont achetés de la même façon.

» Les femmes portent une chemise de filasse ou de pignon de chanvre, identique à celle des hommes, une mante de drap grossier à trois pointes, avec un ourlet bleu, et une pèlerine d'espagnolette fine de très petite dimension et de couleurs variées, semblable à celle que portent les paysannes de Ciudad-Rodrigo. A la place de cette espagnolette on a commencé à porter un foulard de coton bleu.

» Les hommes ni les femmes ne portent, en général, de chaussures d'aucune espèce; les enfants, jusqu'à ce qu'ils soient déjà bien grands, ne portent qu'une chemise de pignon ou le jupon de laine fait des morceaux de vieux vêtements qu'on vient vendre.

» Les hommes, quand ils partent de chez eux pour aller à d'autres hameaux ou à d'autres villages, n'ont pas coutume de porter d'autre vêtement que la culotte, la chemise, parfois un mauvais gilet, et un chapeau. Ils portent de plus un bissac sur l'épaule. »

Le vêtement n'a pas changé depuis l'époque de Bide. Comme on le voit, celui de la femme est un peu mieux caractérisé que celui de l'homme, et il y apparaît un peu de couleur, comme une suggestion de luxe. Bide cite et reproduit l'excellent dessin dû à un

artiste de grande valeur, mort prématurément, Joaquin Araujo, et publié dans la *Ilustración Española y Americana*, du 22 décembre 1880. Sous le titre *El banco de la paciencia* (le tabouret de l'endurance), J. Araujo a représenté deux Jurdanos, dont le type et le vêtement sont admirablement observés : l'un d'eux est en train de couper les cheveux à l'autre avec de grands ciseaux à tondre les moutons [75].

G. Santos Diego nous dépeint, dans un article de la revue *Las Jurdes*, un chevrier « avec ses guêtres de drap, sa large culotte à la façon d'Estrémadoure, et, sur l'épaule, une couverture de Serradilla... [76] »

Santibañez, lui aussi, nous donne la même idée de ces costumes [77].

§ 18. — Ce vêtement de misère donne lieu à une industrie spéciale, dont parle encore G. Santos Diego dans un autre article de la revue *Las Hurdes* [78].

L'auteur nous décrit ces files d'une demi-douzaine de mules, montées par des femmes perchées sur d'énormes *alforjas*, et qui, de temps en temps, descendent au fond des vallées de las Jurdes. Ces femmes sont les *menderas*. « Dans les villages de Castille qui touchent à las Jurdes, et même dans certains autres qui n'y touchent pas, il y a des femmes qui se spécialisent dans la fabrication des *mendos*. Et les mendos ce sont des effets pour vêtir hommes, femmes et enfants, effets devenus inutilisables et mis au rebut, mais qu'elles raccommodent, recousent et refont.

» Pantalons, robes, mouchoirs, chemises... toutes vieilleries et tout rebut, mais arrangé et recousu, voilà ce que sont les mendos; d'une courte-pointe effilochée, elles font des robes; d'un pantalon, un gilet; d'une camisole en tricot, des bas; voilà ce que sont les mendos et de ces mendos leurs *alforjas* étaient pleines quand nous les vîmes descendre de la sierra... »

Quand nous parlerons du commerce et des échanges, nous verrons comment s'achètent les mendos; ce qu'il faut retenir ici, c'est l'existence de cette étrange industrie. Assurément, les Jurdanos eux-mêmes arrangent du mieux qu'ils peuvent les vêtements qui les abandonnent, mais si cette industrie s'est développée dans les villages des alentours, c'est que ces villages en possèdent la matière première, et que les vêtements sont déjà réduits à la plus simple expression lorsqu'ils parviennent à las Jurdes.

75. Bide, Conférence citée, p. 68-70.

76. Revue citée, 27 avril 1906, p. 91. Le village de Serradilla est situé à l'ouest de las Jurdes, sur le chemin de Ciudad-Rodrigo.

77. Ouvr. cité, p. 54-55.

78. 22 décembre 1906, p. 271 et suiv. : *Las menderas*.

Une fois de plus, cet étrange pays nous apparaît comme un résumé caricatural de l'Espagne entière, et aussi, il faut l'ajouter, comme une preuve de l'endurance héroïque de cette nation et de sa résistance à la misère et aux obstacles que la nature a mis sur son chemin. « J'ai vécu, dit Angel Ganivet, dans des pays où le crédit est admirablement organisé, où il n'y a, pour ainsi dire, point de capital inemployé, parce que tout le capital est confié à des mains qui le font fructifier. Il existe des combinaisons extrêmement variées pour que les travailleurs puissent épargner, en touchant les intérêts, depuis une peseta, et pour que les enfants puissent épargner, depuis un timbre d'un centime, afin que, dès l'enfance, on puisse conquérir des habitudes d'économie. Tout cela est très bien. Mais je n'ai jamais vécu en aucun pays où, en cas de nécessité, une famille pauvre (et il y a partout des familles pauvres) sache tirer autant de parti qu'en Espagne d'une vieille chemise ou d'un caleçon hors d'usage. Les autres nous surpassent pour le crédit négatif, celui qui consiste à recueillir, mais ils sont très inférieurs pour le crédit positif, qui consiste à donner [79].»

§ 19. — C'est peut-être le chapeau, quand il y a un chapeau, qui évoque le plus puissamment les personnages de Callot. Ce pittoresque chapeau de feutre, aux larges ailes cabossées, souvent se relève net en arrière et se prolonge en avant comme une visière. Il n'a pas gardé sa couleur noire; il est roussâtre ou verdâtre. Tel quel, on croirait parfois qu'il est objet de luxe; mais il est en réalité très utile, sous le formidable soleil de l'été, pour la tête et pour les yeux; dans la mauvaise saison, il abrite de la pluie le visage et les yeux. Il sert aussi à transporter sur de courtes distances ce qui coulerait ou glisserait entre les doigts : de l'eau, des fruits, etc. Il est utile pour les signaux.

La chaussure, elle aussi, peut apparaître parfois comme un superflu, et elle est souvent très nécessaire. Les femmes et les enfants ne la portent guère; souvent, les hommes eux-mêmes ne la portent pas. C'est pourquoi on voit aux pieds des gens des plaies horribles, qu'ils traînent dans l'infect fumier des ruelles. C'est bien, en effet, la pauvreté qui restreint l'usage de la chaussure; car le sol est partout de pierre, et non pas de grès arrondi,

79. Cité dans M. Legendre, *Portrait de l'Espagne*, Paris, 1923, p. 158-159. Voir aussi, dans ce même passage, les citations de Fr. Luis de Léon, et cette note (p. 159, n° 1) : « Un de nos amis, qui a fait le commerce des chiffons en Espagne et aux Etats-Unis, nous disait qu'il y a une énorme différence entre les pauvres et rares chiffons d'Espagne et l'abondance des chiffons américains, où on a laissé beaucoup à utiliser. » Blanco Belmonte a, dans son ouvrage *Por la España desconocida* (p. 52), signalé les couturières de haillons.

mais de schiste coupant. Quand il faut aller hors du chemin, déjà bien dur, quand au poids du corps maigre sur la plante des pieds s'ajoute le poids d'un lourd fardeau, il faut protéger le pied, tout au moins par ces espadrilles qu'on appelle alpargatas. L'homme de las Jurdes, que l'on prend à l'improviste pour guide, surtout s'il s'agit d'une excursion en pleine montagne, commence par aller se chausser.

Ce qui atteste encore cette nécessité de la chaussure, c'est que, dans ce pays ouvert aux nouveautés, l'invention, recente, des souliers faits de débris de pneumatiques a eu tout de suite un large succès. On trouve de ces souliers dans tous les villages et ils tendent à remplacer les autres chaussures, parce qu'ils sont presque aussi légers que les alpargatas et plus résistants que les chaussures de cuir. Ils sont généralement de l'espèce la plus rudimentaire : sorte de bateau pour pied, formé d'un tronçon du pneu, sans autre apprêt que l'ajoutage d'une petite pièce à l'avant, et parfois à l'arrière, et l'adaptation d'une corde. La paire coûte de 4 à 7 pesetas.

§ 20. — Cette protection ne suffit pas à celui qui, sortant des chemins, va dans la brousse. Mais ce n'est pas à l'industrie de l'automobile que ce supplément de protection est demandé. Les tibias sont protégés contre la pierre et contre la broussaille par cette espèce de guêtre que l'on appelle *polaina*. La polaina est généralement de drap noir, et elle recouvre, en même temps que le tibia et le mollet, le cou-de-pied. Le genou et les cuisses veulent une protection plus forte que celle du drap; les genoux ont la délicatesse d'une articulation, et en outre, dans les mouvements de la marche, ce sont eux qui, avec le bas des cuisses, se trouvent le plus souvent en avant, eux aussi qui se trouvent à la hauteur où les branches des arbustes du matorral s'écartent et s'opposent au passage. C'est pourquoi les genoux et les cuisses sont protégés par ce tablier de cuir fendu dont nous avons déjà parlé (*sajones*).

Les femmes, elles, protègent leur tête et leurs pieds moins souvent que les hommes, parce qu'elles sortent moins souvent de la maison et du sentier. Quand elles protègent leur tête, c'est avec un foulard, ou parfois, dans l'ardeur de l'été, au moyen d'un de ces chapeaux de paille de forme et d'ornementation compliquées, comme on en porte dans les provinces d'Avila, de Zamora, de Salamanque, et au Portugal; il y a là presque un luxe, mais qui, naturellement n'arrive là que quand il a été mis au rebut dans son pays d'origine.

Quand les femmes ne vont pas tout simplement pieds nus, elles portent des alpargatas ou des souliers en débris de pneu; beaucoup plus rarement de hautes bottines, que personne à la ville ne voulait

plus porter. Pour le bas des jambes, elles ont, quand elles ont quelque chose, en guise de polainas, des bas, ou plutôt des espèces de gaines de drap de laine blanche, ou encore rouge et blanche, ou rouge et noire, comme on en voit dans les régions de Salamanque, comme en portent aussi les Arabes de l'Afrique du Nord.

Bien entendu, les jupes remplacent pour elles le tablier de cuir des hommes; elles en ont, quand elles le peuvent, plusieurs, superposées; aussi bien, répétons-le, elles sont moins exposées que les hommes aux écorchures du matorral.

Le vêtement ne sert pas seulement contre les pierres et les arbustes. Au-dessus de son tablier, l'homme a une ceinture, de drap ou de cuir, qui protège son ventre moins contre la broussaille que contre les brusques changements de température, et qui renferme une partie de son petit outillage ou même de son approvisionnement. Il y met son couteau, mais non pas ostensiblement à la façon des brigands d'opéra-comique; son mouchoir, quand il en a un; ses papiers, quand il doit les présenter quelque part; son tabac, son briquet, etc.

La partie supérieure du corps, qui n'a pas besoin d'être protégée contre les pierres et contre le matorral, et qui craint la chaleur, est beaucoup moins couverte que la partie inférieure. En été, l'homme ne porte guère que la mauvaise chemise et le gilet signalés par Bide. Contre le changement de temps, il a, en quelque sorte, une assurance : c'est la couverture de berger, en laine grossière, à raies noires, rouges, jaunes ou rousses, que l'on peut mettre autour du cou et sur les épaules, et sur laquelle, ou dans laquelle (selon la température) on dort.

Pour l'hiver, on a de grands manteaux. Quoique la température de l'hiver, nous l'avons dit, soit tempérée, et que ni l'humidité ni le froid ne soient en eux-mêmes excessifs, dans des maisons où la bise et la pluie passent par les interstices des murs et du toit, un lourd vêtement est nécessaire [80].

Il n'y a rien de spécial à signaler pour le reste du vêtement des femmes, non plus que pour celui des enfants. Corsages et châles sont pareils à ceux que l'on porte dans les autres villages de la province, mais ils sont plus défraîchis et plus usés, et moins bien

80. Ils se couvrent, en hiver, au moyen d'un sarrau d'étoffe de laine, de celle qui sert dans la fabrication de l'huile, d'autres se couvrent de peaux de chèvres.

Ces renseignements sont du tio Ignacio, dont les expressions coïncident avec celles de l'auteur cité de *Las Bodas* : « La saya esta jecha de *costalis de jacer aceite* a pison... » (loc. cit. p. 151). L'auteur ajoute : « Y el crucero es un calzon con forros de pellica de gineta que lo usaba mi agüela cuandu salia a peir à Castilla que la ropa suya de la boa (boda) esta toda colga de la jiguera jasta que se enseque o vaigamos a comer. »

adaptés. C'est que, bien souvent, sinon toujours, ils ont d'abord été portés par d'autres. Ce qui est plus grave, c'est que les Jurdanos ne se procurent pas seulement (par achat ou par mendicité) des vêtements à peu près hors d'usage, mais qu'ils se revêtent souvent de défroques que leurs propriétaires vendent meilleur marché ou donnent plus volontiers que d'autres, parce que ces vêtements ont appartenu à des défunts, dont une certaine proportion sont morts de maladies, et même de maladies contagieuses. Rien ne rend plus sensible la misère qui règne à las Jurdes que l'usage de ces vêtements, pires que des vêtements insuffisants.

Il est vrai que, malgré cette funeste ressource, le vêtement, surtout pour les enfants, est encore souvent insuffisant. Il en résulte de graves inconvénients pour la santé de ces pauvres gens. Les enfants toussent beaucoup; et souvent on voit quelque malheureux qui, faute de chaussures, traîne dans la boue infecte des ruelles les plaies sanguinolentes de ses pieds rogneux.

Parfois, même, le dénuement du corps leur ôte, comble de la misère, les conditions de la santé morale.

CHAPITRE III

L'outillage, le mobilier et l'industrie à las Jurdes.

§ 1er. — Nous réunissons dans un même chapitre les rares renseignements que nous pouvons donner sur l'outillage, sur le mobilier et sur l'industrie à las Jurdes. L'outillage et le mobilier sont ici, en effet, moins qu'ailleurs distincts l'un de l'autre. On pourrait dire que dans les Jurdes hautes il n'y a pas de mobilier proprement dit; le mobilier se trouve dans les villages relativement riches de la périphérie, surtout au sud du pays. L'homme se passe plus facilement de mobilier que d'outillage. Or, pour se procurer outillage et mobilier, les habitants de las Jurdes ont recours le moins possible à l'importation, puisqu'il leur manque non seulement l'instrument monétaire qui facilite les échanges, mais encore l'excédent de denrées qui pourrait permettre le troc. Ils fabriquent eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent fabriquer. Par malheur, ils fabriqueraient plus facilement le mobilier, dont ils se passent à la rigueur, que les outils, dans la fabrication desquels il entre toujours du métal, mais qui leur sont nécessaires. Ce bref chapitre nous prépare donc à comprendre ce que sera le pauvre commerce d'un pays qui, n'ayant rien à échanger, ne peut cependant pas se passer des pays voisins, et à nous expliquer les efforts vraiment désespérés que les Jurdanos font pour se procurer un peu de numéraire.

§ 2. — L'élevage, première occupation des habitants (dans l'ordre chronologique tout au moins), ne demande pas, sans doute, un outillage compliqué, mais ce qu'il réclame excède déjà la capacité productive de las Jurdes; c'est ainsi que l'on recueille le lait des chèvres dans des vases de terre ou dans des récipients en fer-blanc; mais il n'y a pas, dans le pays, de terre à potier, quoiqu'il y ait un peu d'argile et qu'on ait parfois fabriqué des tuiles; et non seulement (ceci va sans dire) il n'y a pas de production de fer-blanc, mais il n'y a pas d'ouvrier ferblantier. Quand on ne veut recueillir qu'une petite quantité de lait, celle, par exemple, qu'une personne va boire immédiatement, on la recueille dans une corne; il est même fréquent d'entendre offrir « une corne de lait »; mais nous remarquerons encore que le pays ne produit guère de bêtes à cornes.

L'entretien des mulets et des ânes nécessite des fers.

L'élevage de la volaille suppose indirectement quelque outillage exotique, puisqu'il ne va pas sans un peu de culture de céréales. Seul, l'élevage des abeilles, qui est vraiment l'élevage propre à ce pays, ne demande guère autre chose que ce que produit le pays, sinon pour recueillir le miel; on ne peut fabriquer à las Jurdes des ruches perfectionnées, mais on peut faire des ruches suffisantes.

§ 3. — L'agriculture exige davantage : la faucille, la serpe, la hache, enfin, et surtout les deux espèces de hoyaux que l'on appelle *azada* et *azadon*, sans compter, en quelques occasions, la charrue. La charrue ne sert pas toujours à préparer le terrain pour la culture des céréales; elle est plus souvent employée à ameublir la terre où l'olivier pousse.

La azada a un fer triangulaire (ou presque, car la pointe qui pénètre dans la terre peut être tronquée); ce hoyau sert à creuser un trou en ramenant la terre vers le travailleur; il permet aussi de tracer un sillon, en râclant le sol d'une façon continue. L'azadon (comme l'indique, en espagnol, la terminaison du mot) est un instrument plus gros et plus robuste.

Le pays fournit seulement le manche de bois auquel ce fer est adapté.

Parmi les autres instruments d'une certaine importance, que réclame la culture, il faut au moins signaler celui que l'on appelle, dans le pays, d'un nom expressif : le *cigueñal*, machine élévatoire de l'eau, du type le plus primitif, que l'on trouve dans tout l'Orient, et dont la silhouette rappelle assez bien un échassier, une cigogne [1]. L'instrument se compose essentiellement d'une perche basculant sur un poteau, auquel elle est adaptée par une cheville de fer ou de bois; cette perche constitue un levier; au bout du bras le plus mince et le plus long est suspendu un récipient à eau, au bout de l'autre bras une grosse pierre faisant contrepoids facilite la manœuvre de relèvement du récipient rempli.

L'exploitation du bois, la taille des arbres, le défrichement, demandent le couteau, la serpe, la hache.

Le travail agricole et celui du bois rendent très utile l'emploi du tablier de cuir ou *sajon*, que l'on ne prépare pas dans le pays même, car il doit être plus résistant et mieux apprêté que les peaux de chèvre, que l'on peut utiliser pour se couvrir plus que pour se protéger; il en est de même des cuirs indispensables dans le harnachement des mulets et des ânes, mais ce harnachement de

1. On la trouve aussi en France, par exemple, chez les maraîchers de l'Anjou.

cuir est réduit à la plus simple expression, car la selle peut être remplacée par un sac de paille sur lequel on jette une couverture et le bât, et une corde tient lieu de bride; encore faut-il que le bât soit fixé; il peut l'être à l'aide d'une forte toile, mais le pays ne fournit pas le textile nécessaire.

Le matériel de culture est aussi réduit que possible. Tout manque, ou à peu près, pour fabriquer ce matériel, et il n'est pas possible d'en acheter beaucoup. Dans la plupart des maisons, il n'existe aucune pièce qui soit destinée aux instruments de culture ou à l'emmagasinage de la récolte.

L'élevage, qui a constitué les premières ressources du pays, ne demandait ni instruments ni bâtiments spéciaux. Les cultures, qui se sont ensuite introduites, sont, en général, préparées par un instrument qui n'exige pas, comme la charrue, la traction animale, car il est difficile de nourrir des animaux aussi puissants que les animaux de trait; et, au surplus la nature du sol et l'étendue des champs ne conviennent guère, en général, à la charrue. L'instrument ordinaire à l'aide duquel on prépare les semis et les plantations est donc le hoyau. Cet instrument suffit, dans la terre généralement assez meuble, pour tracer des sillons.

Il y a cependant quelques charrues, et il arrive qu'on laboure sous les oliviers. La charrue est naturellement aussi simple que possible; elle se compose d'une pièce de bois formant un angle très obtus, dont la pointe est le *dental;* à la branche avant est adapté le soc ou *reja,* et à la branche arrière les mancherons (*mancerones*); sur la branche avant est plantée, et maintenue par une cheville de bois, la *telera,* qui traverse et maintient le timon (*timón :* on dit aussi, à la Alberca, *clavijal*) : à l'arrière de la reja, deux crochets viennent se fixer à droite et à gauche de la telera. Le timon, qui a 2 m. ou un peu plus, est de châtaignier ou de chêne-rouvre; les autres pièces, moins longues, peuvent être taillées dans le bois aux formes plus tourmentées du chêne-vert, mais parfois elles sont aussi de rouvre.

De chaque côté du dental, une *orejera* sert à élargir le sillon.

C'est, en somme, à la seule différence des bois employés, la vieille araire des pays méditerranéens, telle que nous la décrit Virgile, qui, lui-même, s'inspire ici d'Hésiode.

> Continuo in silvis magna vi flexa domatur
> In burim et curvi formam accipit ulmus aratri;
> Huic a stirpe pedes temo protentus in octo,
> Binae aures, duplici aptantur dentalia dorso.
> Caeditur et tilia ante jugo levis, altaque fagus
> Stivaque, quae cursus a tergo torqueat imos;
> Et suspensa focis explorat robora fumus.

Le mot même de *dentale* (*dentalia* est un pluriel poétique) n'a pas changé; il désigne le sep, « pièce de bois qui continue l'age, et qui, ici, ne fait qu'une seule pièce avec l'age (buris) et reçoit à son extrémité antérieure le soc [2]. »

Les oreilles, elles aussi, ont conservé leur nom et la longueur du timon est sensiblement celle que Virgile indique.

Pour la récolte, les procédés restent aussi les procédés antiques. La nature du terrain ne permet pas même l'usage de la faulx, et les céréales sont récoltées à la faucille. D'ailleurs, la plupart des récoltes de las Jurdes, où les céréales constituent l'exception, se font par le procédé, plus primitif encore, de la cueillette ou de l'arrachage (fruits et légumes et particulièrement les pommes de terre).

Quant à la partie des récoltes qui demande un traitement, c'est encore un traitement virgilien qu'elle reçoit. Chaque village a son aire (*era*), généralement de bien faible étendue.

> Area cum primis ingenti aequenda cylindro
> Et vertenda manu et creta solidanda tenaci
> Ne subeant herbae, neu pulvere victa fatiscat,
> Tum variae illudant pestes : saepe exiguus mus
> Sub terris posuitque domos atque horrea fecit,
> Aut oculis capti fodere cubilia talpae
> Inventusque cavis bufo et quae plurima terrae
> Monstra ferunt, populatque ingentem farris acervum
> Curculio atque inopi metuens formica senectae [3].

Mais à las Jurdes, les choses sont encore plus primitives; le gros cylindre et la terre à potier (*creta*) sont généralement inutiles; le roc nu fournissant parfois des étendues planes suffisantes, et pouvant être, ailleurs, remplacé par des plaques de schiste juxtaposées; l'herbe n'y perce guère. La tradition de défiance envers le crapaud subsiste naturellement ici, et aussi les ravages des charançons et des fourmis; celles-ci sont partout, et dans les écrasantes journées d'été elles sont seules à travailler, avec une sorte de fureur, imperceptibles dans le grand paysage muet.

Sur cette aire, les céréales ne sont pas, comme elles l'étaient chez nous avant les machines à battre, battues au fléau. Elles sont traitées au moyen d'un instrument que mentionne encore Virgile, entre plusieurs autres :

> ...Tribulaque trahaeque, et iniquo pondere rastri... [4]

2. Edition des Œuvres de Virgile, par Plessis et Lejay, Paris, 1919; note au vers 172 du livre I des *Géorgiques*.

3. Virgile, *Géorgiques*, I, 178-185.

4. *Tribula et traha* sont précisément employés par la Vulgate, I *Paralip*, XX, 3.

La *trahea*, c'est la *trilladora*, sorte de traîneau garni, en dessous, de pointes de fer ou de cailloux (souvent de silex); ce traîneau, chargé presque toujours d'une personne assise ou debout, est traîné par une ou deux bêtes, en cercle, sur la couche formée par les gerbes défaites et répandues à terre. Le grain est ainsi séparé de l'épi en même temps que la paille est hachée. Ce procédé est extrêmement ancien, et la Bible le mentionne en passant. Il ne faudrait pas croire qu'il gaspille la récolte, ou même simplement la paille. La paille n'a pas ici les usages qu'elle a eus longtemps dans nos campagnes, pour couvrir les chaumières, pour faire des litières, etc. Dans un pays aussi peu productif (comme dans beaucoup de régions de l'Espagne), la paille sert surtout à la nourriture des animaux; et, ainsi hachée elle est pour eux beaucoup plus facile à manger et à bien digérer, soit seule, soit mélangée à quelque autre nourriture. Pour séparer le grain de cette paille hachée, on se passe du van (*vannus*, vers 164 du livre I des *Géorgiques*); on attend que la brise de la fin de l'après-midi se lève, ou l'on profite des autres heures qui peuvent se trouver favorables, et, avec des pelles en bois, on jette en l'air le mélange des grains et de paille; le grain, plus dense, retombe et s'accumule aux pieds du travailleur, tandis que la paille est amoncelée un peu plus loin par le vent; c'est ce qu'on appelle nettoyer (*limpiar*) le grain.

Virgile nomme encore quelques instruments *vimineae crates*, *arbuteae* (v. 95 et v. 166 du livre I des *Géorgiques*), claies d'osier ou d'arbousier, des sarcloirs (*rastri*, v. 155); à la différence de la *azada*, le sarcloir a au moins deux dents. L'agriculture virgilienne est en avance sur celle de las Jurdes. Encore ces instruments peuvent-ils se trouver ici exceptionnellement : ce qui ne peut même pas s'y trouver c'est cette partie, essentielle, partout ailleurs, du matériel de culture : les grands chariots (*plaustra*, v. 163), que les gens de ce pays sans route n'ont jamais vus et qu'ils ne peuvent même pas imaginer.

Nous retrouvons ici l'impossibilité des transports et des véritables communications, impossibilité qui caractérise las Jurdes plus encore peut-être que la pauvreté du sol, puisque la pauvreté du sol n'a tous ses effets que par suite de la surpopulation du pays, tandis que cette surpopulation est en partie l'effet du manque de communications.

Or, même ce travail si dur, si peu secondé, le Jurdano n'en trouve pas toujours assez chez lui pour ne pas mourir de faim; il faut qu'il aille travailler au dehors, à moins qu'il ne cède à la tentation d'exploiter la pitié des gens du dehors.

Au surplus, le travail au dehors est indispensable au Jurdano pour l'acquisition d'un peu de numéraire, lequel est lui-même indis-

pensable pour se procurer certains ustensiles ou certains instruments de travail. Indispensable, sauf recours à la mendicité : à chaque détour de cette enquête sur l'économie de las Jurdes, nous voyons reparaître la tentation de la mendicité.

Une partie des Jurdanos vont donc travailler au dehors, mais précisément pour pouvoir continuer de vivre à las Jurdes; et il nous faudra donner, avec le tableau de la mendicité, qui suppose émigration, puisqu'il n'y a rien à mendier dans le pays, le tableau de l'émigration des travailleurs. Parfois, l'émigration est mixte; c'est-à-dire que le travailleur peut mendier le long de sa route, soit par besoin, soit par imitation, soit par convoitise. La tentation est partout; et il peut arriver que le travailleur, débile et exploité, constate qu'il est plus avantageux de mendier que de travailler.

§ 4. — Il existe dans le pays quelques armes à feu; depuis quelques années, les habitants savent même se procurer des explosifs, qui servent pour la pêche, et qui, une fois au moins à notre connaissance, ont servi dans une campagne électorale. Presque tous les fusils sont des fusils à un coup, dans lesquels on n'utilise pas des cartouches, mais qu'on charge à l'ancienne manière. Il existe aussi quelques armes courtes.

§ 5. — L'outillage le plus compliqué n'est pas celui qui sert à l'agriculture ou à la chasse, ou à la protection du commerce; c'est celui qui a une destination industrielle. On a importé dans le pays des alambics rudimentaires, avec lesquels se fabrique l'eau-de-vie d'arbouses. On fait aussi une eau-de-vie avec la seconde récolte de miel.

Le pressoir à huile est semblable à ce qu'il est dans l'Afrique du Nord, et à ce qu'il était dans l'antique Orient. On creuse, en effet, le sol pour installer ce pressoir, comme on creusait au temps de l'Evangile; saint Matthieu et saint Marc se servent, en effet, tous deux du mot creuser, ὀρυσσεῖν pour signifier l'installation d'un pressoir (Matth., XXI, 33, et Marc, XII, 1) : « καὶ ὤρυξεν ἐν αὐτῷ ληνὸν... » — « καὶ ὤρυξεν ὑπολήνιον... ».

Le 11 avril 1922, nous voyons travailler à la fabrication de l'huile, à Vegas de Coria. On travaille pendant environ 40 jours, et la production est de 16 cantaros par jour. Au Casar il y a deux ou trois moulins, donnant jusqu'à 24 cantaros. Le système est primitif et laisse encore beaucoup d'huile dans les tourteaux, malgré l'énormité du tronc d'arbre qui fournit la pression. La vis, en bois

d'encina, importée, a coûté 110 pesetas. Ce moulin est fait, observe le Dr André Paris, qui vient du Maroc, comme les moulins arabes. Une immense poutre horizontale, qu'une vis en bois permet d'élever ou d'abaisser sans grande dépense de force, assure le degré de pression qui est nécessaire suivant les phases de l'opération. Les vis en bois sont importées; les poutres elles-mêmes ont été fournies par les arbres du pays, mais elles n'en ont pas moins donné lieu à un formidable travail de transport. Plus formidable encore est le travail de transport des meules, car si l'on peut trouver quelques beaux arbres à une distance réduite, c'est en dehors de las Jurdes que l'on peut trouver des meules. Bide n'a pas manqué de signaler le « tronc d'arbre ou *batán* qui sert pour faire le vin et l'huile, et qu'on utilise aussi comme lit en le remplissant de feuilles sèches ou de cosses de haricots [5]. »

Ce batán est souvent dans le patio d'une maison (c'est ainsi qu'il est utilisé comme lit), et il est alors de dimensions plus modestes que ceux que l'on trouve dans quelques rares fabriques d'huile.

L'emploi du pressoir à vin est moins fréquent aujourd'hui qu'au temps où écrivait le Dr Bide; c'est une conséquence des maladies qui ont diminué la culture de la vigne. A Casares, il y a encore quatre ou cinq tisserands, qui tissent le lin. Il y a là une petite industrie, destinée à disparaître, mais rien qui ressemble à un commerce; car on ne tisse pas pour vendre ensuite la toile à l'acheteur qui pourra se présenter; on fournit le travail du tissage à celui qui vous apporte son lin. C'est ainsi que le boulanger, quand il y en a un, pétrit et cuit la farine qu'on lui confie.

§ 6. — Une partie de l'outillage est commune aux femmes et aux hommes; il est presque superflu de dire que les femmes manient la azada. Elles emploient encore le fuseau et le rouet; on voit encore fréquemment, au seuil d'une maison ou sur la minuscule place du hameau, une vieille fileuse. Mais il n'y a guère de métiers a tisser et de tisserands à las Jurdes, sans doute parce que la mendicité permet aux plus pauvres de se procurer sans frais ce que le métier leur procurerait avec un minimum de frais.

Toutefois, dans ce pays de très petite industrie, on fait encore un peu de vin (et d'huile) en foulant les fruits. Le vin est conservé dans de petits vases de céramique, *tinajitas;* l'emploi de ce diminutif renseigne sur l'importance de la fabrication. Les olives sont lavées à l'eau chaude avant d'être foulées dans le *costal* (sac de toile grossière).

5. P. 68.

§ 7. — Nous avons observé, un peu plus haut, que l'on se passe de mobilier plus facilement que d'outillage. Mais il y a une zone intermédiaire, en quelque sorte, entre l'outillage et le mobilier : c'est celle des ustensiles de cuisine.

La cuisine est, d'ailleurs, aussi simple que possible. Le foyer s'allume par terre, au milieu d'une pièce, et la fumée s'en va par les interstices du toit et de la porte. Quand l'essentiel de la nourriture se compose de châtaignes ou de pommes de terre cuites dans la cendre, la batterie de cuisine est réduite à sa plus simple expression. Toutefois, ce cas extrême est rare. Pour faire griller les châtaignes, on emploie souvent un vase de terre, dont la panse est percée de nombreux trous dont le diamètre est de plus d'un centimètre, afin que les châtaignes, sans risquer de tomber, subissent aussi largement que possible l'action du feu; ces vases sont appelés, d'un nom qui indique leur provenance, *zamoranas*.

Quant aux pommes de terre, il est bon de pouvoir les cuire avec de la graisse ou du lard, ou de l'huile. Il faut aussi pouvoir faire chauffer de l'eau.

On trouvera donc quelques vases, marmites et poêles. « Une poêle à frire et un grand plat profond, de bois, composent, en général, tout l'ornement de la cuisine, et c'est là que tous mangent sans avoir besoin d'assiettes [6]. »

Il y a à las Jurdes une assez grande quantité d'écuelles en bois et de cuillers en bois; on emploie, en effet, le bois à la place de la terre ou du métal, que l'on ne peut se procurer qu'à titre onéreux.

§ 8. — « Nous avons connu un prêtre, dont tout l'ameublement consistait en deux chaises disloquées, sans dossier, et en un fauteuil de l'église. Son lit était fait de quelques planches courtes et mal jointes, et son traversin était une mauvaise botte de fougères sèches. La porte qui séparait son bureau de sa chambre à coucher était un rideau blanc, rapiécé au moyen de chiffons de diverses couleurs [7]. »

Cet exemple est particulièrement frappant, puisque la profession même du curé, qui doit écrire et se servir de livres, semble réclamer un mobilier moins rudimentaire que celui du pasteur de chèvres. D'autres curés, assurément, sont un peu mieux meublés. Enfin, il y a quelques maisons relativement riches, surtout dans les Jurdes basses; le mobilier étant en grande partie un luxe, la dif-

6. Juan D. Berrueta, « Las Jurdes », article paru dans *Anthropos* et traduit dans la revue *Las Hurdes*, 22 septembre 1907, p. 201.

7. J. Polo Benito, « El Sacerdote Hurdano », dans la revue *Las Hurdes*, 1904, p. 112-113.

férence est, sur ce chapitre, très nette entre Jurdes hautes et Jurdes basses.

§ 9. — Dans la maison typique des Jurdes hautes, le lit et la table, qui sont les pièces maîtresses du mobilier de famille, n'existent pas. « Ne parlons pas de lit, ni de sièges, ni d'ornements d'aucune sorte, car c'est seulement en de rares cabanes que l'on trouvera autre chose qu'une couche de fougères, une couverture ignoble et sale, une poêle à frire, quelques cuillers de bois et quelques escabeaux ou billots de liège ou de bois [8]. »

Dans un *Dialogo hurdano* que nous avons déjà eu l'occasion de citer [9] l'auteur, après avoir fait énumérer les vêtements donnés à une mariée riche, continue ainsi : « ... elle aura de plus deux bottes de fougère choisie pour le lit et une couverture de *Serrailla* (*Serradilla*) de 25 réaux, plus un candil [10] de laiton que j'ai trouvé près d'un pressoir, une petite poêle à frire, une marmite, deux bols de terre, trois escabeaux et une demi-douzaine de cuillers en bois d'arbousier, de celles que fabrique *el Galgo* (le lévrier) de Martilandran, plus trois images : une de san Blas, une autre du saint Christ et une autre... d'un certain Robespierri, plus trois livres de boudin, etc. [11].

Quelques maisons possèdent des lits de fer ou de cuivre, à sommier métallique, avec de bons matelas et des draps brodés, mais ces richesses exceptionnelles ne se trouvent guère que dans les Jurdes basses et à la périphérie; nous avons vu des draps brodés à l'auberge du Pino Franqueado. Plus nombreuses sont les maisons où le lit se compose d'une espèce de cadre en bois porté sur des pieds courts, et sur lequel est tendu un grillage métallique ou une forte toile.

8. Communication de M. González Castro, au Congrès national de Plasencia (*Crónica...*, p. 59).

9. Dans la revue *Las Hurdes* du 22 juillet 1907, p. 151-152.

10. Le *candil* est la petite lampe antique, où une mèche trempe dans l'huile. Voir *El Candil*, apunte descriptivo y arqueólogico dedicado al Directorio Militar por el Autor de las Causeries Brouettiques, 1925, Sucesores de Rivadeneyra, Madrid. Texte espagnol-français. « Le Candil (de *Candens*, qui brille) est un petit appareil d'éclairage solide et rustique, de fer forgé, qui a été en usage en Espagne pendant longtemps, et dont on se sert encore dans certaines régions de la Péninsule ibérique. » Ainsi s'exprime l'auteur de cet opuscule, le marquis de Camarasa.

11. « ...mas, dos jacis de jelechus escogius pa la cama y una manta de Serrailla de 25 rialis, más un candil de latón que me encontré junto a un lagal, una sartaneja, un poti, dos *cuercus*, tres trajus y media ocena de cucharas de palu de madroñera de las que jaci *el galgo* de Martilandrán, más tres estampas, una de San Brás, otra del Santu Cristu la otra... de un tal Robespierri, mas tres libras de morcillas... »

§ 10. — La table n'est pas moins rare que le lit. Les maisons riches ont de belles tables : les quelques beaux arbres que le pays a produits au cours des siècles les ont fournies. Mais la plupart des habitants possèdent seulement quelques sièges bas (de 50 à 60 cm. de hauteur), à trois pieds, et dont la largeur est proportionnée à la taille des troncs d'arbres les plus communs à las Jurdes. Quand on a besoin du meuble table, quand, par exemple, pour faire honneur au visiteur étranger, on veut que celui-ci puisse se restaurer confortablement, on met un de ces escabeaux au milieu des autres, on le recouvre d'une toile grossière, et on pose sur cette table improvisée le plat, où les divers convives puiseront leur nourriture, de grands verres d'eau, communs, ou, parfois, individuels, et des verres plus petits pour le vin.

§ 11. — Sauf dans quelques maisons riches, l'armoire est inconnue. Sur une planche, ou suspendus à des bouts de bois insérés dans les interstices de la *pizarra*, ou par terre, on discerne quelques ustensiles : pots, marmites, tasses, verres. Un pauvre coffre, ou une malle ornée de plaques métalliques de couleur, renferment quelques vêtements.

« Dans ces maisons, dit Santibañez [12], il n'y a guère d'autre meuble qu'un plat de terre grossière ou de bois, une mauvaise poêle, une ou deux marmites de terre également, une jarre pour l'eau, et un candil, qui n'est pas destiné à servir beaucoup, car ils ne s'éclairent guère qu'à la flamme du foyer, un chaudron de fer ou de cuivre, une terrine ou un récipient de bois fabriqué par les naturels du pays, et quelques cuillers de bois de bruyère ou d'arbousier. »

§ 12. — « Beaucoup de maisons sont basses, dit Aubrey F.-G. Bell, parlant plus particulièrement de las Mestas, mais quelques-unes ont une pièce supérieure, avec un plancher en bois ou de grandes plaques d'ardoises, et ces pièces sont très propres, en dépit du nombre et de la variété des objets qu'elles contiennent : tabourets à trois pieds, d'un pied de haut, grand *escaño* (banc) en bois de noyer avec un dossier et des bras, coffres de bois, quelques tomates, des épis de maïs pendus, des citrouilles, une infinité de saints et de madones autour des murs, dans lesquels a été pratiqué un retrait avec des rayons, où se trouvent des assiettes, des pots de terre, des verres, pour l'ornement plutôt que pour l'usage, et des alcôves sans air avec juste la place pour un lit. Dans une

12. Ouvr. cité, p. 59-59.

maison, il y avait aussi quelques livres : un *Catón metódico* pour les enfants de l'école, un *Guia de la Vida Cristiana*, une *Historia de Santa Genoveva*, un livre de droit : *Compendio de Actuaciones*, et un compte rendu d'une réunion des personnes qui s'intéressent au bien-être de las Hurdes, *Crónica del Congreso nacional de Hurdanófilos celebrado en Plasencia el 14 y 15 de Junio de 1908* [13].

Bide, après avoir décrit le mobilier, presque dans les mêmes termes que Santibañez, ajoute : « Nous nous rappellerons toujours la difficulté que nous eûmes à trouver, à Arrolobos, une jarre pour nous approvisionner d'eau, et une poêle pour faire la soupe et pour cuire les œufs, qui constituaient généralement notre repas au cours de la seconde expédition [14].

§ 13. — De très rares maisons (si l'on excepte, avec le Casar de Palomero, le Pino Franqueado) ont quelques beaux meubles.

Nous avons vu des machines à coudre à las Mestas, au Cabezo (où il y a une couturière), à Nuñomoral, et même à Fragosa. Il y en a, bien entendu, un certain nombre au Casar et au Pino. Nous avons entendu, au Casar, un piano mécanique, nouvelle preuve que le Casar n'est pas vraiment de las Jurdes.

Quelques habitants qui, généralement, ont été en Amérique, possèdent une montre. Tous ont un couteau.

Remarquons, enfin, que des ornements, d'ailleurs à bon marché, apparaissent assez souvent là même où manque le nécessaire.

Dans ses souvenirs de voyage à las Jurdes, Unamuno rappelle qu'il a dormi, au Cabezo, dans un bon lit, en une pièce spacieuse « décorée de tableaux faits avec la couverture de romans publiés par livraisons, qui voisinaient avec des images de la Vierge, de saint Antoine et du Sacré-Cœur de Jésus. Ici, était la couverture de *El barquero de cantillana*, par D. Rafael Benitez Caballero, édité par D. Felipe González Rojas; là, un portrait du marquis de la Habana; ailleurs, le roi Amédée allant, à peine arrivé à Madrid, voir le cadavre de Prim [15]. »

Je retrouve, dans mes notes de voyage de 1910, ces souvenirs de Fragosa (qui est un des villages les plus pauvres du pays) : « Aux murs de la maison où nous mangeons sont suspendues quelques images de saints, et la reproduction d'une des divines *Conceptions*, de Murillo; de toute notre civilisation, il n'y a guère que cette chose exquise qui ait pénétré là. Dans un retrait du mur, sur des planchettes, de la vaisselle est soigneusement rangée; sous

13. *en los dias* 14 *y* 15, dit exactement le titre de la brochure. *A Pilgrim in Spain*, by Aubrey F. G. Bell, London, s. d. (1924 ?), p. 200.
14. Ouvr. cité, p. 69.
15. M. de Unamumo, *Andanzas y visiones españolas*, Madrid, 1922, p. 123.

les verres, auxquels on ne doit pas toucher souvent, de petits morceaux de papier, rouges, verts ou orangés, artistement disposés, servent d'ornement... »

En résumé, le minimum d'outillage et le minimum d'ameublement. Comme outillage, juste de quoi gratter la terre rocailleuse; une exception de luxe, cependant : de quoi fabriquer l'eau-de-vie, qui fera oublier la misère pendant quelques heures par an. Comme mobilier, ni lit, ni table dignes de ces noms. La famille instable, qui n'a même pas de foyer, dont le feu, posé n'importe où, remplit les poumons d'âcre fumée et rend les yeux chassieux, ne connaît rien de ce qui attache à la maison et initie à la douceur de vivre. Telle est du moins la règle générale, la loi d'airain de las Jurdes altas.

CHAPITRE IV

Les voies de communication et les moyens de transport. à las Jurdes.

§ 1er. — Dans ce pays d'Espagne, où les communications sont presque partout défectueuses, et où, trop souvent, la négligence des hommes a laissé toute leur puissance aux obstacles multipliés par la nature, nous ne nous étonnerons pas si las Jurdes, où les obstacles aux communications sont plus compactes que nulle part ailleurs, et où la carence des gouvernements a duré jusqu'à nos jours, restent complètement séparées du monde.

« S'il est regrettable, lisons-nous dans *La Epoca* du 29 juin 1922, que dans des territoires comme celui des Hurdes hautes, dont la force productive est épuisée... on manque des moyens les plus nécessaires pour le développement de la vie moderne, il l'est beaucoup plus encore que, dans toute l'Espagne, on puisse signaler des centres de population avantageusement situés dans des terrains fertiles..., où la production dépasse la consommation, et qui, pourtant, ne peuvent pas écouler leurs produits.

» C'est le cas pour Liétor, dans la province d'Albacete, village riche, sur le territoire duquel il n'existe pas une seule route, pas même la route indispensable pour le rattacher au chemin de fer, dont il n'est guère à plus de 20 kilomètres... »

Comme nous l'avons signalé, des frontières de las Jurdes on découvre des horizons immenses. Ce n'est pas seulement du haut de la peña de Francia ou de la sierra de Altamira, situées un peu en dehors de las Jurdes, que de vastes pays se déroulent sous le regard émerveillé du spectateur; c'est encore, par exemple, du col de Monsagro et de toutes les crêtes qui limitent, à l'ouest, las Jurdes; c'est encore du haut du bastion qui garde le pays au sud-ouest : sur la crête que l'on suit pour aller de la Torrecilla de los Angeles au Chorro de la Meancera, on découvre un de ces tas de pierres que l'on voit en pays musulman, auxquels chaque passant apporte sa pierre, à l'endroit d'où l'on découvre une ville ou un monument; on aperçoit de là Villanueva; toute la montagne de Vil-

lanueva est couverte d'oliviers, et le paysage illimité semble couvert de petites boursouflures, dont les unes ont le jaune des chaumes, les autres le bleu des oliviers. Un autre monceau de pierres se trouve sur la crête qui sépare la Torrecilla de Sauceda; un autre, près du chemin qui part du Chorro de la Meancera, à l'endroit d'où l'on découvre Descargamaria.

Mais quand on est entré dans las Jurdes, il n'y a plus d'horizons. Seuls les hauts sommets, qui sont déserts, ont des vues sur le monde extérieur; quand un pauvre jurdano y passe en hâte, comme une fourmi perdue dans la broussaille, il a les yeux fixés en bas, vers la vallée immédiate.

D'une façon générale, la province de Cáceres est particulièrement dépourvue de routes; on l'appelle la Cendrillon, la *Cenicienta*. Les gens de cette province paient bien régulièrement leurs impôts, et, sans doute, corrélativement, ignorent l'art de prendre part à la curée des finances publiques, ou simplement celui de réclamer ce qui est leur dû.

Ainsi les Jurdanos, qui n'ont pas de routes chez eux, ni pour sortir de chez eux, n'en ont guère non plus une fois qu'ils sont sortis de chez eux. Ils sont destinés à ne connaître, en aucun cas, l'influence de la route.

Cette difficulté des communications se traduit dans toutes les réalités de las Jurdes, et aussi dans leurs légendes. C'est que le contraste est trop brutal entre ce pays et ceux qui l'entourent. Actuellement encore, le Jurdano est un étranger dans les villages de la sierrra de Francia ou de la sierra de Gata. Voici comment le mexicain Manuel Toussaint, dans des souvenirs de voyage, parus en 1924 [1], nous parle d'un Jurdano aperçu à la taverne du Maillo :

« Dans le groupe, on distinguait un habitant de las Hurdes, harcelé par tous les autres et qui se défendait avec une grande énergie. Ils lui jetaient à la tête le caractère primitif des coutumes du pays, la manière de vivre presque troglodytique et l'incurie de ses habitants.

» Les Hurdes, disait l'un d'eux, ne font leur lit qu'une fois dans leur vie, la nuit des noces, la *rejovina*, comme ils disent. Alors ils font un grand tas de feuilles sèches et ils y dorment le reste de leur vie.

» L'homme se défendait en alléguant l'esprit voyageur des Hurdanos [2], qui, fréquemment, sortent de leur pays pour aller dans des

1. Manuel Toussaint, *Viajes alucinados. Rincones de España*. Editorial cultura, Mexico, 1924, p. 141-142. — El Maillo est au pied de la peña de Francia.

2. Cela, nous le verrons, n'est pas vrai de tous les villages de las Jurdes.

pays lointains; et il insistait sur leur fidélité au terroir, puisqu'ils y reviennent toujours tôt ou tard.

» Oui, répondait l'autre, mais au lieu de revenir un peu civilisés, ils retournent à leur façon de vivre primitive. »

Là est bien le fond du débat; les gens de las Jurdes, même quand ils émigrent temporairement, sont considérés comme des étrangers dans le monde d'alentour, qui les juge non civilisés. »

Il faut bien dire que les images d'une civilisation très ancienne, très riche et très affinée entourent, et, pour ainsi dire, assiègent ce malheureux pays. Salamanque est une des capitales de la civilisation occidentale; mais Salamanque n'est pas seule; le village de Alberca et les autres villages de la sierra de Francia, et, d'autre part, les petites villes et les villages d'Estrémadoure s'accordent, chacun selon ses ressources, avec la gloire de Salamanque : las Jurdes ne s'accordent pas, mais contrastent, et rien ne prouve mieux que ce contraste l'impossibilité, où l'on est jusqu'ici resté, de pénétrer ce pays.

§ 2. — Salamanque est précisément caractérisée par la profondeur et par la clarté de ses traditions historiques. Dans la vieille cité, tout est monument. La Renaissance y domine, mais elle n'y écrase pas le reste de l'histoire. Rome a jeté sur le Tormès un pont indestructible; quand, par les chaudes journées d'été, on sent la lourde odeur des flaques vertes stagnantes qui représentent la rivière, on se figure que l'œuvre des grands bâtisseurs survivra à la rivière. Les murailles, elles ont moins magnifiquement survécu aux guerres pour lesquelles elles avaient été construites, par des gens qui ne croyaient plus à l'unité de l'empire du monde; il en subsiste cependant quelques vestiges, qui ont leur place dans l'histoire de la civilisation occidentale. Salamanque a été longtemps une cité de la frontière. Elle a connu toutes les invasions, prise et reprise par les uns et par les autres; mais elle a survécu aux invasions et elle a ressuscité après les destructions, et, plus longtemps qu'elle n'avait été cité frontière, elle a été capitale d'un grand empire intellectuel, d'où l'on venait à elle, et de très loin. Les Français ont fréquenté la cité frontière, qu'ils ont aidé à reconstituer, aussi bien que la capitale; Salamanque n'a jamais été complètement isolée, car la guerre elle-même est une façon de commerce, de relation.

Sans doute, Salamanque ne se trouve pas sur une de ces grandes voies, que la géographie impose aux migrations humaines; elle n'est pas non plus sur ce « chemin français », que la foi a tracé, en dépit de beaucoup d'obstacles naturels, vers le pèlerinage de Santiago. Mais, dès l'antiquité, Salamanque s'est rattachée aux

régions méridionales de l'Espagne, par où lui venait la civilisation, et elle a eu Mérida pour métropole. C'est au Moyen-Age, et au temps de la Renaissance, que son magnifique rayonnement spirituel ouvrit de toutes parts des routes vers elle. Peut-être la constitution d'une nationalité portugaise a-t-elle contribué à faire de Salamanque, jusqu'à l'époque présente, un foyer très actif d'échanges intellectuels. La découverte et la colonisation de l'Amérique ont infiniment élargi, du côté de l'ouest, le pays dont la vieille cité reste une des capitales intellectuelles. Pendant la période des guerres napoléoniennes, Salamanque a souffert d'être un lieu de passage, mais elle en avait souffert bien des fois auparavant, et sa vitalité avait toujours triomphé de la violence de ses profanateurs; de nos jours encore, triomphant sur une infinité de destructions, que l'attention découvre, Salamanque se dresse sur son passé comme sur un immense piédestal. Elle est, comme l'a montré le grand salmantin Juan D. Berrueta, un *campo santo* [3].

Elle a ressuscité au début du XII[e] siècle, lorsque Raymond de Bourgogne la repeupla de diverses nations, en tête desquelles étaient les Francs. On peut considérer comme une marque de la prédominance des Francs ce fait que la cathédrale était leur église. « San Roman de los *Brangancianos*, San Julian de los *Toreses*, Santo Tomás de los *Portugales*, San Bartolomé de los *Serranos;* San Blas de los *Gallegos*, San Boal de los *Castellanos*, la Catedral de los *Franceses*, y Santiago de los Mozarabes. » (Juan D. Berrueta, p. 100.) On voit bien ici que Salamanque puisait de tous les côtés, et qu'elle était bien, comme l'a dit Paul Claudel de l'Espagne, la terre des horizons immenses.

Elle a ressuscité, après les guerres civiles des *bandos*, à la voix de saint Jean de Sahagun, dont l'épitaphe magnifique est celle-ci : *Aqui yace por quien Salamanca no yace* (Ici gît celui grâce à qui Salamanque n'est point gisante).

Elle a survécu aux immenses transformations des temps modernes, qui sont hostiles à ces vieilles villes de profonde culture spirituelle, toutes chargées d'histoire; elle est restée, jusqu'à présent, un foyer de vie intellectuelle intense.

Elle a pu avoir sa multitude de monuments et d'institutions déchues, *los caidos*, disait une expression populaire qui est restée [4], elle resplendit toujours.

Il faut voir aussi l'énumération des étudiants de toute provenance, par Cervantes, dans la *Tia Fingida*, et le commentaire du célèbre mot « de fermosas salidas »; nulle part, le contraste

3. Juan Dominguez Berrueta, *Salamanca (Guia Sentimental)*. Salamanca, 1916, chap. I.

4. Juan D. Berrueta, ouvr. cité, p. 45.

n'est plus violent avec las Jurdes : « Jusqu'à la précédente génération s'étaient conservés, dit Berrueta, aux abords de la cité quelques petits bois avec des fontaines; l'un d'eux s'appelait la *Aldehuela*. Ce nom d'un paysage avenant se retrouve au fond le plus désolé de las Jurdes.

A Salamanque se sont élaborées des merveilles de l'architecture de la pierre et de la pensée. Les Salmanticenses y ont vécu, et fray Luis de León, et sainte Thérèse et saint Jean de la Croix; Cervantès y a passé; Villaroel y a vécu, et, de nos jours, Unamuno.

Et cet intense foyer de civilisation n'est guère qu'à une grande chevauchée du pays de las Jurdes, ou si l'on veut, encore, un mendiant de las Jurdes arrive en deux jours au milieu des merveilles de Salamanque.

Mais cet astre de première grandeur n'est pas le seul point lumineux à proximité de la noire misère que nous étudions.

§ 3. — La capitale de la province où se trouvent las Jurdes, Cáceres, beaucoup moins illustre et moins belle que Salamanque, est pourtant une cité chargée d'histoire. « L'Impériale Tolède n'a pas l'aspect séculaire, ni Avila l'aspect historique de cette ville », va jusqu'à déclarer El Illmo Sr Don Nicolás Diaz y Pérez [5].

Il faut interpréter cet enthousiasme. Ce qui est vrai, c'est que Cáceres est plus concentrée dans le passé que Tolède et Avila même. L'harmonie du panorama tolédan est détruite par la masse énorme et froide de l'Alcazar; des maisons modernes, plus agréables à l'habitant que les antiques demeures, s'étalent çà et là, sans avoir essayé d'habiller un peu leurs commodités au ton des belles choses voisines; mais, enfin, il y a dans Tolède un concert d'histoire d'une profondeur et d'une variété où n'atteint pas Cáceres. Avila, dans ses murailles, a mieux sauvé son unité que ne l'a fait Tolède dans la boucle du Tage; mais, tout de même, elle a des constructions intempestives; une grande ligne de chemin de fer la dessert. Cáceres a plus de simplicité. Fondée par Quintus Cecilius Metellus, elle conserve encore quelques-uns de ces restes romains, qui élargissent tant l'horizon du passé, mais qui n'apparaissent guère qu'aux chercheurs : quelques inscriptions funéraires, quelques statues. Mais deux grandes époques dominent tout, respirent partout et composent la physionomie persistante de la ville : celle de l'occupation arabe, et celle de la conquête des Indes Occidentales.

Les chrétiens eurent du mal à s'enraciner à Cáceres après le

5. Dans le volume consacré à l'Estrémadoure dans *España, sus monumentos y artes, su naturaleza e historia*.

conquête arabe. Alphonse VII la reconquit une première fois, en 1142; mais les Arabes se soulevèrent deux ans plus tard, et ils connurent encore une période brillante sous Alha el Gami, qui gouvernait en 1151, et qui y installa sa cour en 1159. Vainqueur des rois de Léon, Alha el Gami fut à son tour vaincu, vers 1170, par les chevaliers de l'ordre naissant de Santiago. Mais, dix ans plus tard (1180), les chrétiens en étaient chassés encore pour quatre années. Don Fernando de León la reconquit en 1184, et la remit à l'ordre de Santiago, contre lequel les musulmans se soulevèrent en 1196; il y eut encore une génération de luttes incessantes et ce fut seulement en 1225 que le roi Alphonse, avec les chevaliers de Calatrava, entra dans la ville, définitivement rattachée à la chrétienté. « La moitié de Cáceres est de cette époque. Parcourir les rues de la ville haute, passer devant ses ruelles étroites et tortueuses, c'est évoquer une cité féodale du XII^e^ siècle [6]. »

Le palais dit de *las Veletas*, restauré au début du XVII^e^ siècle, conserve encore à l'intérieur quelques restes de l'Alcázar que le roi arabe Alha el Gami éleva au XII^e^ siècle, mais beaucoup plus curieuse, et vraiment symbolique, est la citerne sur laquelle est bâtie ce palais : d'énormes colonnes soutiennent les arcs en fer à cheval sur lesquels repose la construction. Située dans la partie la plus haute de la ville, la citerne ne manque jamais d'eau, même dans les années sèches; et (c'est là le curieux symbole de la persistance des traditions arabes) « jusqu'à une époque toute récente, les habitants de la ville s'approvisionnaient d'eau à ce réservoir que l'on considérait comme du domaine public... [7] » Une légende de « Mauresque enchantée » subsiste encore dans la mémoire populaire. C'est le thème connu de la fille du roi maure amoureuse d'un chevalier chrétien, trahissant les siens, et enfermée par son père dans un souterrain, où elle est encore.

L'autre époque historique qui survit à Cáceres, et qui domine tout, c'est celle de la conquête des Indes Occidentales; c'est la conquête qui a enrichi tant de nobles familles et leur a permis d'élever sur leurs simples et robustes palais de pierre sombre toutes ces tours que vient orner la silhouette héraldique des cigognes [8].

En somme, dans sa simplicité, Cáceres enferme le souvenir des

6. Nicolás Díaz y Pérez, ouvr. cité.

7. Ouvr. cité, publié en 1887.

8. Il y a même, place de San Mateo, une tour du XIV^e^ siècle, connue sous le nom de tour des cigognes. L'auteur que nous avons déjà cité dit encore que les vieilles rues étroites, où tant de traits rappellent l'architecture arabe, donnent à une partie de la ville « un aspect qui la rend plus intéressante que l'impériale Tolède, et plus monumentale que Salamanque...

» Plusieurs de ces rues de Cáceres, comme presque toutes celles qui aboutissent à la paroisse de San Mateo, n'ont pas leurs pareilles dans toute l'Espagne... » (Ouvr. cité, p. 702.)

plus vastes migrations de l'humanité, celle qui a conduit les Arabes dans la péninsule occidentale de la Méditerranée et celle qui, dévoilant toutes les profondeurs de l'Occident, les a réunies à l'Extrême-Orient.

§ 4. — Cáceres est la capitale de la province dont dépendent, au civil, las Jurdes; mais la métropole religieuse (tout au moins théoriquement) de notre région est la ville, plus anciennement importante, actuellement bien oubliée, de Coria.

Cauria Vetona, cité de Lusitanie, conserve encore de beaux tronçons de ses murailles romaines, épaisses de 8 m.

En 338, Coria devint évêché, mais il semble que sa grande prospérité date du temps des Arabes. La cité lusitanienne qui, au spirituel, dépendait de Mérida, fut reconquise, en 861, par le roi des Asturies, Ordoño I^er^, mais pour une année seulement. Elle tomba, en 997, au pouvoir d'Almanzor. Alphonse VI la reconquit en 1077, mais elle fut encore reprise par les musulmans, reconquise, en 1124, par Alphonse VII, retomba au pouvoir des Musulmans en 1191, et ne fut reconquise, définitivement, que par Alphonse VIII.

Coria connut encore, après la reconquête, une époque de splendeur; son évêché était important : sa cathédrale, commencée au XII^e^ siècle (1108, bien avant la reconquête définitive), fut terminée au début du XVI^e^. Deux cents soldats de Coria firent partie de l'expédition contre Grenade. En 1498, six archiprêtres dépendaient de cet évêché, ceux de Coria même, de Galisteo, d'Alcántara, de Valencia de Alcántara, de Montemayor et de Granadilla, ce dernier étant aussi le chef-lieu de la circonscription judiciaire dont dépendaient las Jurdes.

En passant de Cáceres à Coria, il semble que l'on s'enfonce dans le passé; ce qui est récent à Cáceres, c'est la conquête des Indes Occidentales et, derrière cette conquête, l'occupation arabe. Ce qui est récent à Coria, c'est l'occupation arabe et, derrière cette occupation, la conquête romaine, avec ses vicissitudes; car Viriathe a combattu sans doute dans cette région.

Aujourd'hui, Coria a perdu toute importance; l'évêque, qui conserve le titre d'évêque de Coria, habite Cáceres; le chemin de fer passe loin de la vieille cité, qui compte moins de 3.000 âmes, plus modeste, ainsi, que le village de la Alberca. Sans doute, la séparation de l'Espagne et du Portugal, et l'espèce de langueur où sont tombées, après la reconquête, les régions méridionales de l'Espagne, ont coupé les grands chemins par où pouvaient se faire les échanges nécessaires à la prospérité et à la vie de Coria. Ce n'est pas, comme à las Jurdes, la nature : c'est l'histoire, qui, ici, a isolé le pays.

§ 5. — Plus rapprochée de las Jurdes que Salamanque et que Cáceres, aussi proche que Coria et mieux pourvue de communications, est Plasencia. Plasencia est plus récente, et plus vivante que Coria et que Cáceres. Bâtie sur l'emplacement de l'antique Ambroz, et bien que son nom actuel soit latin, elle date, en réalité, d'après la reconquête : Alphonse VIII lui accorda, en 1180, les privilèges qui devaient y attirer et y retenir une population; en 1198, furent construites ses murailles. Le pape Clément III accorda à Alphonse VIII la fondation d'un évêché à Plasencia (bulle de fondation, 1189). Le second évêque de Plasencia prit part à la bataille de Las Navas de Tolosa, où les chevaliers de Plasencia eurent un rôle particulièrement brillant, ainsi qu'à la conquête de Cáceres et de Trujillo; plus tard, il accompagna Ferdinand III, de Léon, en Andalousie, où les gens de Plasencia prirent Priego et Loja, et poursuivirent les Maures jusque sous les murs de Grenade, prirent et rasèrent Montejo; après avoir remplacé auprès du roi l'archevêque de Tolède, malade, l'évêque reçut aussi, à la place de ce dernier, le titre de légat apostolique en Espagne. Son successeur fut encore un prélat guerrier.

La première cathédrale de Plasencia était sur la hauteur, à côté de l'Alcazar, puis, comme les évêques de la ville, elle devint moins guerrière. C'est au début du XI^e^ siècle que l'on commença, dans un autre emplacement, une autre cathédrale. Bientôt, cette cathédrale parut trop petite pour un évêché dont les revenus étaient considérables, et, en 1498, sous le XXIV^e^ évêque, Don Gutierrez Alvarez de Toledo, fut commencée la magnifique cathédrale actuelle, où l'on trouve, entre autres belles œuvres, des sculptures de Gregorio Hernández. Les sculptures excellentes des stalles du chœur portent la marque d'un esprit qui n'est plus seulement satirique comme celui du Moyen-Age, mais violemment antichrétien, comme celui de l'époque de crise qui n'a pas trouvé d'équilibre entre la Renaissance et la Réforme.

La défaite des chrétiens à la bataille d'Alarcos, en 1195, avait entraîné, l'année suivante, l'occupation de Plasencia par les Arabes, qui reçurent sans doute, en cette affaire, l'aide des nombreux Juifs depuis longtemps établis à Ambroz : mais au bout de très peu de temps, Alphonse VIII reprit sa conquête, la rebâtit et construisit, vers 1200, les murs, qui subsistent.

« Indubitablement, dit l'auteur que nous avons déjà cité [9], l'établissement des Sarrasins ne dut pas durer longtemps à Plasencia, puisque rien ne reste qui atteste la domination sarrasine; comme Maures vivant en paix au milieu de nous, ils ont pu laisser, ils ont

9. *España, Sus monumentos*, etc., p. 915.

effectivement laissé, des souvenirs qui se reflètent dans nos coutumes (industries, instruments, cultures); mais, comme maîtres de Plasencia, ils n'ont laissé ni un édifice ni même une ruine qui rappelle leur domination. »

Les Juifs ont laissé plus de souvenirs... « Il semble que, au temps de Sancho el Bravo, la juiverie de Plasencia, d'après les impôts spéciaux qu'elle payait, se composait de 5.414 personnes. » Suivent, dans notre auteur [10], des renseignements assez confus. On sait que les Juifs furent expulsés d'Espagne en 1492; ceux de Plasencia se réfugièrent au Portugal, en mars de cette année-là. L'ancienne synagogue est devenue l'église de Santa Isabel; c'est autour de cette synagogue qu'était, bien entendu, le quartier juif. L'église de Santa Isabel a été brûlée au temps des Comuneros. Un cimetière juif reste, au lieu dit *el Berrocal* (chaos de rochers).

Au xv[e] et au xvi[e] siècle, la prospérité de Plasencia ne fit que grandir. Au milieu du xvi[e] siècle, le quartier des Morisques comportait environ 1.000 habitants; en 1589, l'évêché de Plasencia avait 1.008 Morisques [11].

Les Morisques furent expulsés en 1609.

Plasencia conserve de nos jours une certaine activité. Moins hautaine que Cáceres dominée par des palais au front rectiligne, elle forme des étages adoucis, au pied de son admirable cathédrale. Elle a respecté son passé, mais elle ne s'y absorbe pas.

§ 6. — Rapprochons-nous encore de las Jurdes. Nous trouverons, au nord-ouest de ce pays, la petite ville de Ciudad-Rodrigo; au sud-est, celle de Béjar.

Ciudad Rodrigo n'est pas très ancienne; sans doute elle fut fondée à peu près sur l'emplacement de Mirobriga, mais elle le fut au temps de Ferdinand II, pour contenir le Portugal. L'évêché fut institué en 1171, mais confirmé seulement quatre ans plus tard par le pape Alexandre III. Le Concordat de 1851 a décidé, en principe, sa suppression. Favorisée par les rois, qui avaient besoin d'elle, la nouvelle ville épiscopale fut mal vue de Salamanque, dont elle démembrait l'évêché. Elle eut un rôle agité dans les guerres contre le Portugal et dans les guerres civiles de l'Espagne. En 1385 s'y rassembla l'armée, qui allait être battue à Aljubarrota. Après 1640, elle redevint un boulevard contre le Portugal, et les Portugais l'occupèrent pendant la guerre de la Succession d'Espagne

10. P. 915-917.

11. Ouvr. cité, p. 923-924. — Ce nombre se décomposerait ainsi : 430 hommes au-dessus de 18 ans, 423 femmes au-dessus de 15 ans; 575 enfants au-dessous de 15 ans (et sans doute au-dessous de 18 pour les garçons); 102 vieillards et 85 vieilles femmes (de plus de 50 ans), et 3 esclaves.

(1706-1707). Elle souffrit encore beaucoup dans la guerre de l'Indépendance, et fut occupée par les Français, du 10 juillet 1810 à janvier 1812.

La ville est encore entourée de ses murailles. Sa cathédrale, commencée dans le dernier tiers du XII^e^ siècle, reçut des additions importantes et des ornements nouveaux jusqu'au XVI^e^, mais elle a conservé beaucoup d'unité dans son caractère. Aujourd'hui, Ciudad-Rodrigo n'est plus très vivante. Le temps des luttes avec le Portugal est passé, et le temps des relations pacifiques aussi étroites que les anciennes relations guerrières n'est pas encore venu. Ciudad-Rodrigo conserve ses anciennes coutumes. Aux jours gras, on lâche des taureaux dans la ville, où les portes restent ouvertes sous les *soportales* pour que les passants, en cas d'alerte, puissent trouver un refuge; le soir seulement, on attire les taureaux aux portes de la ville pour leur donner leur nourriture. Ce pays, et celui de Salamanque, a de très bons élevages de ces animaux sauvages. On les aperçoit dans les grands pâturages, entremêlés de bouquets de chênes verts, et parfois de chênes-rouvres. Peut-être, en certains endroits, le sol pourrait-il donner des productions plus utiles. Mais ces pays, longtemps dévastés par les guerres, n'ont pas encore une population très dense.

§ 7. — Récemment encore, Béjar faisait contraste avec les vieilles cités que nous venons d'énumérer. C'était la ville moderne, industrielle, florissante. « Jusqu'en 1850, Béjar n'était même pas classée parmi les cités, et, à cette date, sa population de 10.000 âmes dépassait celle de capitales historiques, et suivant une progression constante, elle semblait devoir égaler bientôt celle même de Salamanque.

Entourée de grands châtaigniers, dominée par une sierra, contrefort de l'énorme barrière de Gredos, Béjar est arrosée par la rivière Cuerpo-de-Hombre, qui féconde sa vega et a favorisé le développement de l'industrie des draps. Notons que Béjar porte dans ses armes cinq abeilles[12]. » On ignore si la ville fut reconstruite ou fondée par Alphonse VIII de Castille. Cette incertitude prouve au moins que, si elle a existé dans l'antiquité, elle n'avait pas grande importance. Les archives municipales de Béjar conservent le témoignage de la sollicitude du roi; « on y voit que le roi avait l'intention de constituer la cité la plus libre que l'on pût alors concevoir : égalité des conditions et des cultes, exclusion de l'élément aristocratique, propriété des biens sans aucune restriction, et faculté d'en disposer de même, sans autres réserves que celles

12. J. M. Quadrado, dans *España, sus Monumentos*, etc., vol. consacré à Salamanca, Ávila y Segovia, 1884, p. 258.

relatives à la mainmorte, amnistie totale, quant au passé, pour ceux qui viendraient habiter là, et peines sévères contre les haines et délits qui se reproduiraient au grand dam de la paix publique, concession de ferias pour quinze jours, avec de terribles châtiments pour ceux qui attenteraient à la securité des biens et des personnes. telles sont les dispositions qui prédominent dans le fuero [13]. »

Alfonso el Sabio prit des mesures complémentaires, en particulier sur l'usure (prêt à intérêt), permise aux Maures et aux Juifs, et défendue aux chrétiens.

Quadrado note que Montemayor, importante aux XIII[e] et XIV[e] siècles, n'a plus, à l'époque où il écrit, qu'une centaine de mauvaises maisons, et que Candelario n'est guère qu'un faubourg de Béjar. Ce village mérite cependant une mention spéciale; ses habitants ont conservé des modes particulières et se marient entre eux; ils peuvent communiquer avec le reste du monde mais ils ne veulent pas se mêler à lui.

D'une façon générale, l'industrie et l'élevage sont prospères autour de Béjar. « Quel contraste, ajoute Quadrado, avec l'aspect sauvage de las Hurdes, voisines de ce pays, où les montagnes escarpées sont couvertes jusqu'à leur cime de chênes-verts et de châtaigniers, et où les vallées sont converties en jardins par le travail opiniâtre des habitants [14]. »

Actuellement, Béjar est en pleine crise. L'industrie de la laine, restée assez primitive, périclite, et beaucoup d'ouvriers ont dû émigrer. Peut-être cette charmante cité pourrait-elle refaire sa fortune comme centre de tourisme. Elle est desservie par le chemin de fer qui va de Salamanque à Plasencia, à peu près parallèlement à la frontière de Portugal. Des services d'automobiles la mettent en relation avec Avila d'une part et avec Sequeros de l'autre, c'est-à-dire avec la sierra de Francia.

§ 8. — Ainsi, quand on regarde autour de las Jurdes, on trouve la vieille cité universitaire de Salamanque, où l'on venait de toute la chrétienté et où les diverses époques historiques ont laissé chacune un sédiment de gloire; la vieille cité féodale de Cáceres, qui conserve les souvenirs de la reconquête et ceux de la conquête des Indes Occidentales; la vieille cité ecclésiastique de Coria; la cité militaire, plus récente, mais déjà vénérable, de Ciudad-Rodrigo; la cité industrielle, plus récente encore, mais avec de beaux souvenirs des XIII[e] et XIV[e] siècles, de Béjar. Les étudiants, les soldats, les prélats, les marchands ont mis ce pays en relation avec les

13. Ouvr. cité, p. 259.
14. P. 269.

Espagnes, le Portugal, l'Europe, les Amériques. Il y a eu autour de las Jurdes comme un fourmillement humain.

§ 9. — Et cette activité s'est approchée de notre région bien plus encore que ne le feraient croire les noms des villes que nous avons rappelés. Les villages de la sierra de Gata, s'ils sont encadrés entre deux hautes murailles montagneuses, jalonnent du moins un chemin facile au milieu de productions qui doivent attirer et retenir les hommes. Descargamaria, recueillie dans sa vallée, se présente sous un aspect charmant; les pins aux troncs bien droits dévalent de la montagne en un grandiose mouvement vert sombre, qui se jette, au fond de la vallée, dans l'azur fin d'un beau lac d'oliviers. Au bas de la tour de l'église, que bien des soleils ont dorée depuis le temps où l'on construisait en ce pays des tours romanes, un gros laurier rose s'étale.

A la sortie de Descargamaria, il y a une scierie mécanique et une usine de lumière électrique; nous sommes loin de las Jurdes, que rappellent les pins, les châtaigniers, souvent énormes, et les oliviers abondants.

De Descargamaria à Robledillo, l'olivier diminue et la vigne s'étend, cultivée en gradins; le phylloxera a malheureusement obligé d'importer ici des plants américains, mais le terroir est bon et le vin reste généreux.

En somme, la vallée de Gata, où l'on circule facilement, mais qui court parallèlement à une des frontières de las Jurdes, contribue à l'isolement de ce pays. Quand elle attire quelques travailleurs jurdanos, c'est pour les renvoyer bien vite chez eux.

Il n'en est pas tout à fait de même des villages de la sierra de Francia, dont les relations avec le reste du monde sont plus larges, comme le nom seul de la Sierra suffirait à le faire présumer. « Soit que, au moment où l'Espagne fut perdue pour les chrétiens, les fugitifs ne se soient pas retirés tous aux Asturies, et que beaucoup d'entre eux aient trouvé un asile plus voisin dans les montagnes de leurs pays respectifs, soit que l'incursion audacieuse d'Alonso Ier dans le centre de la Péninsule ait laissé des colonies établies dans les lieux les plus difficiles, il semble certain que l'imposante cordillière qui s'étend du sud de Salamanque aux confins de l'Estrémadoure a abrité dans son sein des habitants chrétiens bien avant que la reconquête du pays ne fût assurée [15]. »

Une légende, où il serait fort intéressant de rechercher les parcelles de vérité qu'elle doit contenir, fait remonter ce nom aux temps carolingiens. Un comte Teobaldo (vulgairement appelé Montesinos,

15. Quadrado, ouvr. cité, volume consacré à Salamanque, p. 243.

fils du comte Grimaldo, aurait été exilé par son oncle Charles Martel et serait venu là. Selon d'autres, quelques compagnons de Roland, n'ayant pu franchir les Pyrénées, se seraient retournés vers le sud et auraient fini par s'interner dans ces montagnes. Il existe aux confins de las Jurdes et de la sierra de Gata, au pied de la Bolilla, une fontaine de Roland (*fuente de Roldan*); est-ce un souvenir de l'épopée carolingienne ? Aucun autre élément d'appréciation ne se trouve, à notre connaissance, dans la nomenclature géographique du pays. Mais, comme nous l'avons vu, les Français ont eu leur rôle dans la reconstitution de Salamanque, ruinée par une longue période de guerres; c'est en 1102 qu'ils peuplèrent le principal quartier de la cité, celui dont la paroisse devait être la cathédrale. Il est possible qu'ils ne soient pas restés tous confinés à Salamanque; il est également possible qu'ils aient eu, dans cette région, des précurseurs de leur nation. Ce qui est certain, c'est que, lorsque le Français Simon découvrit, en 1434, dans des circonstances miraculeuses, la statue de Nuestra Señora de la Peña de Francia, c'est bien le nom de la sierra de Francia, connu par lui à Salamanque, qui l'avait attiré dans ce pays.

Au surplus, et quoi qu'il en soit de l'origine de ce nom, une fois le sanctuaire bâti sur la cime de la Peña, la montagne de France devint le lieu d'un pèlerinage qui attirait les fidèles de tous les pays d'alentour, qui était connu dans toute l'Espagne et même au Portugal et dans les Amériques. Il y a une Notre-Dame de la Peña de Francia à Lisbonne, et une autre au Mexique. Actuellement encore, il y a, à Valladolid, une confrérie de Notre-Dame de la Peña de Francia. « Cette Notre-Dame de France, dont le culte fut propagé par les missionnaires et les soldats, fut acclamée comme patronne à Oran et aux Philippines; elle donna son nom à une ville nouvelle [16]. »

Les pèlerinages accomplis à la Peña, difficilement accessible et vraiment séparée du monde pendant l'hiver, contribuaient à mettre les villages de la sierra de Francia et des pays voisins en relations entre eux et avec des villes et des pays plus éloignés. Tous ces villages portent encore le cachet du passé sous sa forme la plus pittoresque. C'est Sequeros, aujourd'hui chef-lieu de canton (*cabeza de partido*) avec ses vieilles rues étroites et ses balcons couverts de fleurs; Miranda del Castañar, qui conserve sa vieille église, ses murailles et son Castillo; Cepeda « où l'on a découvert récemment un couvent qui, pense-t-on, était aux Templiers [17] ». San Martin del Castañar, qui eut un couvent de Franciscains, fondé en 1437, et où, quelques années plus tôt, le Français Simon trou-

16. Quadrado, livre cité, p. 245.
17. Quadrado, p. 246.

vait les aides qu'il lui fallait pour dégager la statue de la Vierge des Rochers de la Peña de Francia; Villanueva del Conde, las Casas del Conde, Monforte, Mogarraz, où l'on fabrique des alpargatas et aussi de ces bijoux d'argent et d'or filigranés que portent les serranos; enfin et surtout, la Alberca.

Quadrado a mal vu la Alberca; l'église lui a paru sans intérêt et, sous la pluie, il a aperçu des pentes couvertes d'olivettes et de vignobles, alors que le climat frais de la Alberca n'est pas favorable à la vigne et que l'olivier ne pousse pas sur le territoire de ce village. Il y a de belles vignes à Mogarraz et des oliviers aux Batuecas. Les gens de la Alberca boivent comme bon vin ordinaire celui du Soto Serrano.

La Alberca est un antique village qui, avant de porter son actuel nom arabe, porta celui de Valdelaguna, qui signifie la même chose et rappelle l'existence d'un réservoir d'eau.

Après la reconquête, la Alberca conserva son nom et son importance. On y conserve une chaire où prêcha saint Vincent Ferrier; une chasuble brodée d'or sur satin cramoisi, taillée dans un manteau donné à la paroisse par le roi Don Juan quand il la visita, après la victoire d'Olmedo, 1455 [18], et une bannière aux armes du prieur d'Ocrato, prise en 1475 aux Portugais par les femmes de la Alberca. La tradition est d'ailleurs incertaine sur la façon dont cet étendard fut pris [19]. On le porte solennellement à l'aire du village le lundi de Pâques. Quant à la chasuble de Juan II, elle est portée par l'officiant à la messe de minuit.

Les archives de la Alberca ont été brûlées en partie au XIX^e^ siècle, mais un grand coffre qui se trouve dans l'église, près du maître-autel, du côté de l'épître, conserve encore des pièces intéressantes. La Fuente signale un privilège de Pierre le Cruel (1355), confirmant deux cédules de l'Infant Don Juan, seigneur de la villa de Granada (Granadilla) données, l'une au Zarzoso [20] trois ans auparavant, l'autre à Montemayor un an auparavant. Ces cédules montrent la Alberca s'émancipant progressivement de la juridiction de Granadilla.

Un autre privilège de Ferdinand d'Aragon (1413) exempte ses soixante veneurs des pays de Salvatierra, Granada, Galisteo, Mon-

18. Olmedo (le nom désigne un lieu planté d'ormes) a joué un rôle important dans les guerres civiles d'Espagne et Nadoz cite ce vieux dicton : « Quien de Castilla Señor pretenda ser, a Olmedo y Arevalo primero de su parte ha de tener. » (Quiconque prétend régner sur la Castille doit commencer par avoir pour lui Olmedo et Arévalo.)

19. Voir Vicente de la Fuente, « Expedicion científica à la sierra de Francia », dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. III, p. 165.

20. Hameau situé à quelques kilomètres de la Alberca, sur le chemin de Tamames de la sierra.

temayor et Miranda del Castañar de certains impôts, à Granada et sur son territoire.

La Alberca n'a été atteinte que récemment par une grande route, et par le téléphone; et elle conserve un trésor de vieilles coutumes, mais elle n'a jamais été sans relations avec l'extérieur; un de ses prêtres, qui avait été aux Indes Occidentales et en était revenu riche, a construit et orné la chapelle dite de los Dolores; La Fuente, qui écrit en 1857, dit qu'il y avait encore à cette époque, à la Alberca, des gens qui avaient connu ce prêtre. Citons encore un prêtre de la Alberca qui publia, en 1830, à Salamanque, un ouvrage sous ce titre : *El Peregrino de los Peregrinos, ordenado para instrucción de peregrinos, por el peregrino Ildefonso, hermano Sindico Apostólico de Jerusalem, y limosnero en ella de los Obispados de Coria y Salamanca.*

La Alberca est le village le plus voisin de las Jurdes, et, nous l'avons vu, celui qui a eu historiquement le plus de liens avec las Jurdes. Or, quand on passe de la Alberca, si riche de savoureuse histoire, à las Batuecas et à las Mestas, on a vraiment l'impression de passer d'un monde dans un autre.

§ 10. — Au sud-est de la Alberca part le vieux chemin frayé dans le granit, et sur lequel, de çà et de là, empiètent encore des blocs où le mica scintille dans la pénombre des châtaigniers et dans l'ombre des noyers, arbres géants plantés au milieu de champs de céréales, défendus par des murs en pierres sèches; à quelques centaines de mètres du village, après avoir passé devant une *nevera*, maison bâtie exprès pour conserver dans une cave de la neige de l'hiver, le chemin sort des frondaisons et prend la direction du sud, suivant le flanc ouest de la vallée très largement ouverte de l'arroyo de la Alberca. A l'ouest du chemin, c'est déjà le *monte*, terrain de montagne, rocailleux, couvert de bruyères; à l'est, jusqu'au ruisseau, ce sont, sur une pente douce, des cultures irriguées, de céréales et de pommes de terre principalement. Le chemin monte à peine, la pente est juste suffisante pour l'établissement du canal d'irrigation, qui le suit jusqu'à ce qu'il traverse, par un pont, l'arroyo de la Alberca. Alors, il se met à serpenter sur la pente rocheuse où croissent diverses espèces de bruyères, qui laissent mille passages pour de nombreux raccourcis. Selon que l'homme est plus ou moins pressé ou que sa bête est plus ou moins chargée, selon qu'il monte ou qu'il descend, il suit plus ou moins exactement les détours du chemin principal, ou il emprunte le raccourci qui le tente.

Deux proverbes, que l'on entend souvent redire dans le pays,

posent en termes clairs le petit problème que le voyageur, à chaque moment, doit résoudre :

No hay atajo
Sin trabajo.

(Il n'y a pas de raccourci qui ne donne surcroît de peine.)

Más vale arrodear
Que mal pasar.

(Mieux vaut faire le détour que se mettre en un mauvais pas [21].)

Peu à peu, le silence devient plus intense. On parvient enfin au portillo de la Cruz, qui se trouve à 1.265 m., c'est-à-dire à 197 m. au-dessus de la Alberca (1.068). Un peu avant d'arriver au col, on peut, en se retournant, apercevoir quelques toits de tuiles roses émergeant, autour de l'église, des châtaigneraies de la Alberca; du col même, on aperçoit, en se retournant, les cultures. Un monolithe est planté là sur quelques marches, portant une très simple croix en fer. C'est le dernier vestige et le résumé de la civilisation.

Un tapis d'herbe rase et drue étouffe le bruit des pas comme pour conserver dans cet endroit, où l'on est forcé de passer, le silence des cimes voisines. Encore sur les pentes et sur les cimes, le vent sifflera-t-il dans les bruyères ou sur les arêtes des rochers. Ici, l'air se déverse en un torrent furieux, mais silencieux, de la profonde vallée des Batuecas, généralement surchauffée, sur les pentes adoucies qui descendent au territoire frais de la Alberca : pas un brin d'herbe ne se dresse qui puisse vibrer. Devant le voyageur, rien qui puisse déceler l'homme ou son activité. Les crêtes des trois vallées de las Jurdes chevauchent les unes sur les autres derrière celle qui sépare les Batuecas de la vallée de Ladrillar. Aucune maison sur les pentes, aucune fumée, si timide soit-elle. Aucun bruit. Parfois, seulement, des profondeurs éblouissantes du ciel, tombe le cri aigu d'un immense vautour, perdu dans l'azur.

Aujourd'hui, une route qui part, non pas, comme le chemin, de l'est de la Alberca, mais de l'ouest, du vaste emplacement où se trouve l'aire, parvient au col de la Croix et traverse là l'ancien chemin pour reprendre, sur la pente descendante, des zigzags plus nombreux et plus brusques que ceux de la pente ascendante. Cette entaille, fraîche aujourd'hui, ne modifiera guère le caractère de cet immense paysage. Les talus de terre mise au jour se recou-

21. *Más vale rodear que no ahogar* (Mieux vaut tournoyer que se noyer). *Refranes o proverbios castellanos, traduzidos en lengua Francesa*, par Cesar Oudin, éd. de 1659, à Paris, p. 174.

vriront vite de la végétation du *matorral* et peut-être la route elle-même disparaîtra-t-elle sous les débris de schiste éboulés chaque hiver, si le budget espagnol n'y veille pas.

Devant le voyageur, s'étendent et se déroulent des pentes veloutées, bientôt interrompues au sud-est par l'entaille sombre de la Cuchilleja, et, à l'ouest, crevées par les âpres rochers des Batuecas et couronnées par les falaises abruptes qui blanchissent dans la lumière.

Or, les autres accès du pays jurdano ressemblent à celui-là. A l'ouest de la vallée des Batuecas, c'est le puerto de Monsagro, qui présente un seuil vers le nord, en direction de la peña de Francia, Monsagra Alto (1.400 m.), moins battu des vents mais plus froid, et un autre (Monsagro Bajo (1.400), vers l'Ouest, c'est-à-dire vers la vallée où se trouve le village de Monsagro, et n'est pas moins désolé que le portillo de la Cruz. La pauvre herbe des cols est moins drue ici qu'à l'est; de toutes parts, le rocher crève son tapis; mais elle a la même couleur claire et fade, comme si les grands vents la délavaient; seulement, à l'automne, le colchique aux profondes racines y pique quelques notes d'un violet encore pâle.

Tandis que la Alberca est à 3 km. à peine du portillo de la Cruz, Monsagro est à une distance plus que double du puerto bajo de Monsagro; d'ailleurs, on ne descend pas directement de ce col dans les épaisses frondaisons des Batuecas, impraticables à tout commerce.

Plus proche de Monsagro est le puerto de Ladrillar ou de Rio Malo de Arriba dont le sentier rejoint, au pied de la muraille qui ferme, à l'ouest, le pays de las Jurdes, un des sentiers partis du puerto de Monsagro Bajo; ce dernier sentier touche la crête limite de las Jurdes à la *fuente del Robledo* (la source de la Rouvraie); la fuente del Robledo brille sur un petit terre-plein, couvert d'herbe rase; il y a, dans l'eau, un pied de cresson; une odeur de menthe flotte dans l'atmosphère, mêlée bientôt à une forte odeur de tomillo, de tomillo aceitunero. Mais Monsagro n'est pas un débouché, et, ni le sentier qui franchit le col de Ladrillar, ni celui qui, plus au sud, franchit, pour rejoindre ce dernier, le col de Rio Malo de Arriba, n'ont d'importance.

Deux autres sentiers partent du même puerto de Rio Malo, non plus vers le nord, où se trouve Monsagro, mais vers l'ouest, où se trouve d'abord (sensiblement plus loin que Monsagro) Serradilla del Llano. L'un des sentiers longe un certain temps la muraille limite de las Jurdes, dont il se détache au puerto del Robledo (très distant de la fuente del Robledo) où le rejoint un chemin venu de Casares par le hameau de Robledo.

Le nom de Monsagro rappelle encore la montagne, mais le nom

de Serradilla del Llano suffirait à indiquer que nous sommes déjà parvenus à la plaine (*Llano*). Il s'agit en réalité de larges croupes, mais ces croupes se prêtent bien à la culture des céréales. Malgré tout, il n'y a pas lieu à échanges par ces mauvais chemins entre Casares, ou même Ladrillar, et Serradilla del Llano, qui n'est guère, pour les gens de las Jurdes, qu'une étape sur le chemin de Cuidad-Rodrigo.

Plus au sud, et face à la frontière du Portugal, les lieux habités (quand il y en a) s'éloignent encore de las Jurdes. Aussi, les cols, d'ailleurs élevés, puerto del Aceituno, encaissé entre la peña Canchera (1.529 m.) et le pico Berezoso (1.562 m.), et le puerto de Esparaban (1.320 m.), n'ont-ils pas grande importance; aucun sentier ne passe par le premier; le second sert aux communications entre la vallée du rio Esparaban et la région de Ciudad-Rodrigo par le petit village d'Agallas.

Plus au sud encore, le puerto de los Corrales, dont le nom rappelle ces enceintes de pierre où l'on met le bétail à l'abri des loups, est à 2 lieues au moins du petit village de Martiago, où mène aussi, plus longuement encore, le sentier qui part de l'extrême ouest de las Jurdes, par le puerto viejo de las Erias (1.353 m.), lequel domine, de l'ouest, la fuente de Roldan.

Plus au sud, la limite de las Jurdes rentre, en quelque sorte, vers le sud-est, et elle tend à s'abaisser; mais alors, la sierra de Gata continue la direction N.-E.-S.-W. qu'avait prise la sierra de Francia, si bien que l'échappée, toute relative, de las Jurdes, se trouve captée. Le rio de Ovejuela n'est pas flanqué, sur sa rive ouest, d'une haute barrière montagneuse, c'est plutôt à l'est, du côté de las Jurdes, que se dressent les hauts obstacles, mais c'est tout de même de ce côté qu'il est bientôt rejeté quand il se heurte, dans son progrès vers le sud, à la sierra de los Angeles. Et, d'autre part, les pentes est et sud-est de la sierra de Gata, plus richement boisées et plus fertiles que celles de las Jurdes, avec de beaux champs d'oliviers, des vignes et des bois de pins, abritent des villages relativement riches auxquels les gens de las Jurdes ne peuvent vendre que leur travail, et où ils ne peuvent rien acheter.

L'accès du pays devient un peu plus facile le long de sa frontière sud. Toutefois dans cette direction, il n'existe aucun centre d'attraction pour las Jurdes; la seule ville qui se trouve précisément au sud du pays est Coria, chef-lieu nominal du diocèse, mais Coria, nous l'avons vu, a perdu son importance; Coria n'a pas, à l'heure actuelle, autant d'habitants que la Alberca et se trouve dix fois plus loin de las Jurdes que ce gros village. En fait d'ailleurs, l'évêque de Coria réside à Cáceres, qui est trois fois plus loin encore que Coria, mais qui, du moins, comme capitale civile de la pro-

vince, exerce une attraction, réduite souvent au minimum, sur la région déshéritée. Observons en passant que Salamanque se trouve beaucoup plus près que Cáceres de las Jurdes, et que la principale issue de las Jurdes, par la Alberca, est du côté de Salamanque. L'administration semble avoir fait ce qu'elle a pu pour compléter l'isolement que la géographie imposait déjà si fortement à ce pays.

Le puerto de la Mata offre un passage au chemin qui, après avoir descendu la vallée du rio de Ovejuela et avoir gravi celle du rio de la Mata, franchit les hauteurs où se rencontrent la sierra de los Angeles et celle de Muño Garra; cette dernière est franchie au puerto del Término par le chemin, beaucoup plus important que le précédent, qui vient du Pino Franqueado; les deux chemins convergent vers le sud et se rejoignent à quelques kilomètres du joli village de Torrecilla de los Angeles, dont le nom évoque d'anciennes relations avec le couvent de los Angeles, tout en ruines aujourd'hui.

Il y avait là un foyer de vie qui pouvait donner un peu d'animation à las Jurdes, et dont l'influence ancienne est encore attestée par la nomenclature géographique; nous en reparlerons en étudiant l'état religieux du pays. Et nous nous bornons à constater ici qu'il n'y a guère qu'une masure dans l'enceinte de l'ancien couvent; quelques arbres fruitiers retiennent là un ménage de cultivateurs qui travaillent cette terre semée de ruines; et, des deux sentiers qui partent de l'ancien couvent vers le sud-est, l'un, qui aboutit directement à la Torrecilla est à peu près effacé, l'autre, qui rejoint celui du puerto de la Mata, est sans importance.

C'est encore entre le Pino Franqueado et la Torrecilla qu'il existe quelques communications; là, le sentier s'élargit bientôt en une piste où l'on voit parfois errer les troupeaux; les croupes où se trouve le puerto del Término n'ont d'ailleurs rien d'abrupt. De la Torrecilla de los Angeles on peut gagner le village plus important de Villanueva de la Sierra, et, de là, Coria. Le nom de cette «Villeneuve», comme celui de la Torrecilla de los Angeles, lié à l'existence du couvent, n'évoque pas une lointaine antiquité.

Avant de rejoindre le chemin du puerto de la Mata, le chemin du puerto del Término, c'est-à-dire celui du Pino Franqueado est lui-même rejoint par un autre chemin, qui, à la différence des précédents, dont la direction générale est nord-sud, suit presque exactement la direction est-ouest, du moins après avoir franchi la sierra de Altamira. Ce chemin vient du Casar de Palomero, et il évite, d'une part, les pentes assez abruptes de la sierra de Altamira, du côté de las Jurdes (un autre chemin, beaucoup plus près du rio de los Angeles, fait communiquer entre eux les villages de

cette vallée), et, d'autre part, les ravins que creusent, sur la pente sud de la sierra, les affluents de l'Alagón; il se tient donc, sur ce versant sud, assez près de la crête et aussi parallèlement à elle que possible, puisque, en obliquant vers le sud, il aurait à franchir des vallées de plus en plus creusées.

C'est ainsi que le Casar de Palomero communique avec la Torrecilla de los Angeles. Entre les deux chemins, grossièrement parallèles, qui suivent, l'un la vallée du rio de los Angeles, l'autre le versant sud de la sierra de Altamira, il n'y a guère de raccords. Seul, un sentier parti du Pino Franqueado franchit la sierra au puerto del Judío, pour aboutir au village sans importance de Bronco, à 2 lieues environ du Pino; c'est sans doute l'existence du petit village de Pedro Muñoz qui a servi d'amorce à ce chemin de mince utilité. Entre le puerto del Judio, si peu important pour les communications et le col (non dénommé) où passe à l'est du pico Gorrero, le chemin du Casar de Palomero à la Torrecilla de los Angeles, la barrière de la sierra de Altamira est compacte; sur 8 km. environ, aucun chemin ne la franchit, moins à cause de l'altitude, certainement, que faute de raisons de la franchir. Il est remarquable que le chemin qui, parti du Casar, prend la direction est-ouest, aussitôt franchie la sierra de Altamira, n'envoie même pas une bifurcation au sud, sur Marchagaz et sur Palomero, auquel il est bien vraisemblable que le Casar de Palomero doit son origine. Ici encore, nous sommes amené à supposer que le peuplement du pays s'est opéré plutôt sous des influences violentes que par un développement progressif de la richesse et des familles. Comme dans les espèces animales inférieures, la parenté entre groupes sociaux, issus les uns des autres, ne survit pratiquement pas à la séparation matérielle.

Il est plus instructif encore qu'il n'y ait pas, actuellement du moins, de route directe entre las Jurdes et Granadilla, qui fut le chef-lieu de canton de ce pays. Tant étaient fortes les raisons qui ont déplacé, de Granadilla à la Alberca, l'influence politique, et d'abord économique, sur las Jurdes ! Du Casar de Palomero, un chemin part vers le sud-est, franchit la crête (à 630 m.) entre le pico de Santa Bárbara et la sierra de Castillejo, et, là, se divise, une branche gagnant la vega de Plasencia, une autre, mal entretenue, aboutissant à Mohedas de Granadilla, c'est-à-dire à plus d'une lieue de Granadilla, qui, au surplus, est sur l'autre rive de l'Alagón. Le col d'où partent, en bifurquant, ces deux chemins, s'appelle le puerto del Gamo. A 3 km. environ plus à l'est, un autre col permet les communications entre Ribera Oveja et Mohedas de Granadilla; c'est le puerto de Mohedas.

Entre Mohedas et Granadilla, les communications sont assez

faciles, parce que la topographie n'est pas très accidentée et qu'il y a un pont sur l'Alagón, mais il n'y a pas de route; et c'est seulement à une quinzaine de kilomètres à l'est de Granadilla que passe la route nord-sud (aujourd'hui suivie de plus ou moins près par le chemin de fer), qui relie Salamanque à Cáceres, en passant par Béjar et par Plasencia; ce n'est d'ailleurs pas, avec Béjar même, trop au nord, ni avec Plasencia, trop au sud, que Granadilla communique le moins indirectement, mais avec Aldeanueva del Camino (centre de peuplement peu important et relativement récent ; *Aldea nueva* : village nouveau), que la petite ville plus importante de Hervas sépare encore de Béjar.

En résumé, au sud de las Jurdes se trouve l'obstacle compact de la sierra de Altamira, que nulle raison n'incite à franchir. Au sud-ouest, l'échappée serait un peu plus facile, en ce sens que l'on franchit moins malaisément les hauteurs qui séparent la vallée du rio de Ovejuela du monde extérieur que celles qui la séparent du reste de las Jurdes. Mais cette sortie, qui n'est que relativement facile, se perd en quelque sorte dans un compartiment que délimitent les sierras de Gata et de los Angeles, la première au nord-ouest, la seconde au sud-est; par surcroît, les deux gros et riches villages de cette région, Descargamaria et Robledillo de Gata, s'ils utilisent parfois, au temps des moissons, la main-d'œuvre de las Jurdes, n'ont rien d'autre à acheter, ni rien non plus à vendre, à ce pays.

Au delà, c'est bientôt le Portugal, c'est la zone déserte, longtemps désolée par les guerres.

Quant à l'échappée qu'il y aurait vers le sud-est où la vallée du rio de los Angeles s'abaisse et s'élargit, elle est barrée par la vallée plus importante de l'Alagón; ici encore, aucune ville, aucun centre n'attire les Jurdanos ou n'a besoin d'eux; loin dans cette direction, à une bonne journée de marche du sud de las Jurdes, et bien au delà de l'Alagón, se trouve la vieille cité de Plasencia; ici encore, comme à Ciudad-Rodrigo, comme à Salamanque, comme dans la sierra de Gata, etc., on utilise, au temps de la moisson, la main-d'œuvre à bon marché qui vient de las Jurdes, mais il s'agit là de relations temporaires, et cette infanterie du travail et de l'économie, comme celle de la guerre, passe partout; elle n'a même pas besoin de sentiers.

N'oublions pas de rappeler, avant de quitter cette région, que cette partie sud-est de las Jurdes fait à peine partie du pays, et qu'elle ne lui est guère rattachée, précisément, que par la difficulté de se rattacher à un autre pays qui soit vraiment un centre.

En remontant l'Alagón, à partir de Granadilla, vers le nord, on ne rencontre aucun pont; ainsi, comme nous avons déjà été amené

à l'observer, la barrière est particulièrement nette du côté où la topographie et la direction des vallées semblaient disposer le pays à s'ouvrir. La rivière, au débit déjà abondant, empêche les communications sûres et régulières, même de l'infanterie du travail. Nous avons, personnellement, un ami qui a pensé se noyer en passant à gué, à mulet, l'Alagón entre Rio Malo de Abajo et Cabaloria, c'est-à-dire à l'endroit de cette frontière où il y a le moins d'eau.

A quelques kilomètres au nord de Rio Malo de Abajo, mais sur la même rive de l'Alagón, on peut, par le puerto del Lomo Pintó (ou Porciel Ventoso) gagner Herguijuela de la Sierra, puis Cepeda et Sequeros, chef-lieu de canton de la Alberca. Mais la Alberca est plus importante que son chef-lieu de canton, et, pour gagner la région de la Alberca, les gens des Jurdes basses profitent plutôt de la basse vallée du rio Ladrillar, plus peuplée que la campagne de Herguijuela, et où ils se sentent en quelque sorte chez eux, et qui est continuée par le chemin facile de la Cuchilleja, avant d'arriver à la rude montée qui ramène au portillo de la Cruz. Ce chemin doit l'emporter, désormais, de plus en plus sur celui qui passe à l'extérieur du pays, aujourd'hui que l'on a tracé une route, à peu près terminée au moment où nous écrivons, qui va de la Alberca aux Batuecas et des Batuacas à las Mestas.

Quant à la crête qui se dresse à l'est de la Cuchilleja et parallèlement à cette entaille, elle est vraiment infranchissable; c'est elle qui, vue du couvent des Batuecas, donne si poétiquement l'illusion que le monde est borné là; nulle part le mystérieux pays n'est mieux gardé par la montagne; mais, en outre, les basses pentes, déjà très raides, que dominent ces crêtes, sont couvertes d'une végétation inextricable, et, enfin, aucun centre de population de quelque importance ne se trouve ni d'un côté ni de l'autre. Ici, le désert et l'isolement ont conservé tous leurs droits. Nous terminons ainsi le circuit de las Jurdes, dans la région où ce pays est le plus impénétrable. Cette région est d'ailleurs voisine de celle par où le pays a entretenu le plus de communications avec le monde extérieur : le portillo de la Cruz se trouve, en effet, à l'ouest de cette infranchissable barrière, et il est suivi, rappelons-le, d'une autre défense presque aussi rigoureuse, celle dont fait partie le *risco buitrero* (la corniche aux vautours). Aussi bien n'est-ce pas la seule géographie qui explique l'importance relative qu'a prise ce passage. Il faut ici tenir compte, nous le verrons, de l'histoire du couvent de las Batuecas et se rappeler l'espèce de domination qui fut concédée à la Alberca sur las Jurdes.

§ 11. — Voyons, maintenant, l'état des communications intérieures à las Jurdes.

La difficulté des communications est non pas plus grande (d'une façon générale), mais plus sensible quand on considère les relations des Jurdanos entre eux et non plus leurs relations avec les gens du dehors.

Une après-midi de juillet 1921, nous nous rendions, accompagné du tío Ignacio, de Castillo, à las Erias; nous fûmes rejoints par un homme de Castillo, assurément très bon marcheur, qui, au cours de la conversation bientôt engagée, eut l'occasion de nous dire qu'il n'était pas allé depuis cinq ans à Ovejuela; or il avait dans ce village de nombreux parents et, en particulier, une sœur, et Ovejuela n'est guère, en ligne droite, à plus d'une lieue de Castillo. Mais le chemin est dur; nous avons signalé, un peu plus haut, que la vallée de Ovejuela est plus sévèrement séparée du reste de las Jurdes (à moins de faire le détour par le rio de los Angeles), que des villages de la sierra de Gata. Mais cet exemple n'en est pas moins très typique; et l'homme alléguait bien la difficulté du chemin pour expliquer qu'il n'eût pas vu depuis cinq ans de si « proches » parents. Dans ce pays, où la chaussure est un luxe et où peu d'hommes disposent pour eux seuls d'une bête de somme (les bêtes de somme étant d'ailleurs inutilisables là où la pente est trop raide), la faible distance qui sépare le Castillo de Ovejuela devenait un obstacle presque insurmontable. N'arrive-t-il pas ailleurs que la nécessité d'une journée de voyage, d'un voyage qui n'a rien de pénible, mette aussi de très longs intervalles dans les relations familiales ?

Si le voyage d'un homme dans la force de l'âge, et bon marcheur, est ainsi rendu difficile, le commerce proprement dit, le transport de marchandises pondéreuses, ou fragiles, ou périssables, apparaît presque impossible, et il est inutile d'exagérer, comme on l'a fait souvent, les dangers du chemin à las Jurdes pour expliquer le manque de communications.

« Je voudrais graver, d'une façon indélébile, dans l'imagination des Congressistes qui n'ont pas visité las Hurdes, ce labyrinthe de sentiers qui serpentent, et qui, cachés dans la broussaille, traversent les montagnes et passent les ravins pour chercher la cabane obscure qui donne un abri inhospitalier à nos frères infortunés, plongés dans le plus déplorable isolement.

» Ces chemins, Messieurs, mais ce nom est d'une lamentable ironie, ont un demi-mètre de largeur, et, comme ils suivent ordinairement le flanc de la montagne à une hauteur considérable, il y a sans cesse aux pieds du voyageur un précipice sans fond qui met dans une perpétuelle agitation les nerfs de quiconque n'est pas accoutumé à ce spectacle.

» Rare est le hameau qui est accessible au cavalier, à cause de la

barrière infranchissable de roches amoncelées, dont le capricieux assemblage forme de raides escaliers, difficiles même pour le piéton. Et la rencontre de deux voyageurs à cheval est aussi périlleuse que le choc de deux locomotives; il arrive parfois, et on peut dire fréquemment, qu'il faut rebrousser chemin jusqu'à ce que l'on trouve un point relativement accessible pour se garer sans risquer de rouler dans l'abîme, et l'on cite plus d'un cas où les montures sont allées s'écraser dans le fond du lit du ruisseau [22]... » On raconte un peu partout dans le pays l'histoire de l'homme et du sanglier qui se rencontrèrent en un chemin si étroit qu'ils ne purent ni se croiser ni reculer, et qui allèrent tous deux se rompre les os dans le précipice. Le tableau fait par D. Tómas Gómez noircit un peu la situation. Plus exactement, il dramatise; mais, pratiquement, les communications, surtout pour l'échange des marchandises, sont aussi difficiles que si le précipice bordait partout le chemin : on ne se tue pas, comme le ferait croire la description citée, et le touriste peut, sans héroïsme, se lancer dans le pays; mais l'habitant, mal nourri , sans bêtes de somme, n'effectuera que les voyages et les transports rigoureusement nécessaires, et négligera tout progrès plutôt que d'affronter des fatigues vraiment excessives.

Santibañez note comment le manque de communications se fait sentir dans le cas privilégié du Casar de Palomero : « La principale raison de la décadence de ce village, outre celles que nous avons indiquées, tient au mauvais état des chemins et au poids insupportable des contributions qui l'écrasent. Ses productions se vendent sans être appréciées à leur valeur, qui est excellente. Les vins, en particulier, sont meilleurs que ceux de Baños, de Hervas, et de la sierra de Francia, en dépit du peu de soins qu'on met à les élaborer. Les châtaignes sont petites, mais douces et exquises. L'huile est si claire et si pure, qu'elle peut, sans désavantage, rivaliser avec les plus réputées de la péninsule. A l'Exposition qui eut lieu à Madrid, en 1855, l'huile, le vin et le vinaigre de ce village remportèrent des prix... [23] »

Accoutumés aux étapes longues et pénibles, les Jurdanos donnent souvent aux étrangers, presque toujours pourvus d'une bonne monture, des indications faussement rassurantes sur le chemin qu'il leur reste à parcourir. « If *a pastor* on the hills tell you that you have only two short leagues to go, *dos leguas cortitas*, or a wrinkle old woman bowed under a load of brushwood say *adelantino* « it is just a little farther on », or a tottering old with a face of yellowed ivory and quavering voice declare that he would undertake to

22. Tomás Gómez, dans *Crónica...*, p. 25.
23. Santibañez, ouvr. cité, p. 243.

arrive there with his *cigarro* alight, then beware and make haste if you would reach your destination before nightfall [24]. »

§ 12. — Nous avons eu déjà à indiquer qu'il existe un chemin relativement facile à las Jurdes, celui qui a donné son nom à la circonscription municipale de Camino Morisco. « Le Camino Morisco, dit Bide, est sans aucun doute la voie de communication importante du territoire, bien qu'elle laisse, à droite et à gauche, la plupart des hameaux de la municipalité. Elle est, en outre, le chemin qui met en relation les villages de la sierra de Francia et ceux de la sierra de Gata. » On remarquera ce paradoxe d'une route qui semble unir mieux encore deux régions extérieures au pays qu'elle traverse que les villages de ce pays lui-même; rien ne souligne mieux le fait que las Jurdes ne sont propices ni à l'établissement humain ni aux communications.

« Ce chemin, continue Bide, a dû exister du temps des Arabes, comme son nom l'indique, et très probablement au temps des Romains. C'est très justement que D. Francisco Coello fait observer que, en Estrémadoure, particulièrement, on qualifie de mores ou de morisques bien des ouvrages ou monuments antiques, qui doivent être à bon droit attribués à l'époque romaine...

» Ce chemin est bien supérieur, sous tous les rapports, à ceux qui existent dans la région; sa largeur aussi est supérieure. Dans toutes ses parties, il est accessible aux bêtes de somme, et on pourrait à peu de frais le convertir en une excellente route [25]. »

Le Camino Morisco entre dans las Jurdes au nord, près de Rio Malo de Abajo, venant de Herguijuela de la Sierra; il franchit le rio Jurdano à Vegas de Coria, seul village de quelque importance où il passe, puis inclinant de plus en plus vers l'ouest, après avoir été presque nord-sud, il laisse, un peu à sa droite, ou à sa gauche, la plupart des hameaux qu'il dessert (le village le plus important de la région, Cambroncino, est à environ 1 km. du chemin) et c'est seulement au moment de sortir du pays en franchissant le rio de los Angeles qu'il passe par une agglomération de quelque importance; encore passe-t-il entre le Pino Franqueado et le Pino Alto, mais les deux villages sont très proches l'un de l'autre; il rejoint enfin le Torrecilla de los Angeles, où se concentrent d'assez nombreux chemins. Tout semble indiquer que le chemin n'a pas été tracé pour relier entre eux des centres de peuplement préexistants, mais que les centres de peuplement se sont constitués sur les positions les moins défavorables, à proximité d'un chemin qui reliait deux régions extérieures à las Jurdes, celle de la sierra de Francia

24. *A Pilgrim in Spain*, by Aubrey, F. G. Bell, London, 1824, p. 223.
25. Bide, p. 51.

et celle de la sierra de Gata ou peut-être même de Coria; le nom de Vegas de Coria témoignerait encore d'une sorte de colonisation issue de cette dernière région, à moins qu'elle ne révèle simplement le souvenir des évêques de Coria ou celui d'un tío Gorio.

Le Camino Morisco n'est que relativement facile, avons-nous dit, il traverse, en effet, trois vallées dont la troisième, si elle est plus basse que les deux autres, est aussi d'une topographie plus compliquée, et il doit franchir une série de cols, dont l'un s'appelle le Confesionario, un autre la Portilla Alta.

§ 13. — S'il en est ainsi du meilleur chemin, on ne doit pas s'étonner des difficultés que présentent les autres; à quelques kilomètres au nord du Confesionario, sur le chemin qui va de las Mestas à Nuñomoral, se trouve le *portillo de los Ladrones* (le col des Brigands).

Sans doute, ces noms (le Confessionnal, le col des Brigands) évoquent le caractère désert du pays plus encore que les obstacles apportés par la géographie au transit, mais ils supposent aussi de ces obstacles. Il existe réellement des passages très difficiles à cause de la raideur de la pente, et il suffit de quelques-uns de ces passages pour rendre un chemin impraticable. C'est souvent aux abords des villages que le roc est le plus dénudé et que les dénivellations sont le plus brusques et glissantes. Dans son voyage de juin 1922, le roi d'Espagne, pourtant fin cavalier, a dû parfois mettre pied à terre dans les chemins.

Il y a des pentes très raides, par exemple dans le chemin du Gasco au « volcan éteint », dans la descente sur Rio Malo de Arriba, quand on vient de Casares, dans la descente de la peña del Huevo aux Batuecas. Il y a une partie du sentier, entre Rubiaco et las Mestas que les gens du pays appellent *vereda de Mataburros* (sentier de la mort-aux-ânes). (A Baquerizo, dans la *Correspondencia de España*, 8 juillet 1922.)

Mais, d'une façon générale, le chemin apparaît comme long et dépourvu de ressources, plutôt que comme dangereux. Nous avons déjà expliqué comment il doit serpenter au flanc des vallées que compliquent les dénivellations d'innombrables ravins.

Ces chemins à flanc de montagne ne sont jamais trop près du lit de la rivière, qui serait dangereux dans la saison des pluies et, en outre, augmenterait encore l'amplitude des dénivellations.

Taillés dans la pierre, envahis par la pierre, les chemins ne sont jamais larges; quelquefois, ils ne sont qu'une bande légèrement aplanie dans un immense éboulis de cailloux; c'est le cas sur les deux flancs des Batuecas et sur le flanc nord de la chaîne qui sé-

pare les Batuecas de la vallée de Ladrillar; la marche est alors particulièrement pénible.

Il n'y a pas actuellement, à las Jurdes, une seule route, ni même un seul chemin vicinal, mais un effort sérieux est fait pour assurer au pays une artère qui l'associe enfin à la circulation nationale. Il s'agit, d'ailleurs, de savoir si une pareille artère, quand elle existera, permettra au pays de vivre ou bien de se vider en quelque sorte et de se transporter ailleurs; jusqu'ici les efforts qui ont été commencés n'ont pas abouti et ne permettent pas de préjuger de cet avenir.

§ 14. — Dans un *Plan de routes de seconde et de troisième classes pour les provinces de Tolède et de Cáceres*, publié à Madrid, en 1876, l'auteur anonyme, étudiant le réseau qui devrait être établi en relation avec les voies ferrées, n'a pas même lieu de signaler le pays de las Jurdes. Sur ce point encore, ce pays exagère les traits caractéristiques de l'Espagne : la nation est particulièrement pauvre en communications; et, dans cette nation, la province de Cáceres est particulièrement pauvre; enfin, dans la province, las Jurdes sont spécialement déshéritées.

L'auteur du mémoire de 1876 concevait son réseau routier soutenu par deux lignes de chemin de fer se coupant l'une l'autre, celle de Salamanque à Mérida, qui existe, en effet, mais qui, d'ailleurs, est divisée entre de petites compagnies dont les services sont assez mal combinés entre eux, et celle de Madrid à Malpartida de Plasencia, prolongée jusqu'à Monfortinho (première petite ville du Portugal), en passant par Coria. Mais ce prolongement reste toujours à l'état de projet, et il n'y a, actuellement, aucune probabilité, pour des routes qui se construiraient à las Jurdes, de se rattacher à un système général de communications. Etudiant les possibilités de trafic que présente la région, l'auteur du mémoire ne fait, bien entendu, aucune mention de las Jurdes, mais, parlant des circonscriptions judiciaires (analogues à nos arrondissements) de Hoyos et de Coria (las Jurdes appartiennent politiquement à Hoyos et ecclésiastiquement à Coria) il dit : « Leur principale production est l'huile, en grande quantité, car, selon les données que nous avons, on en récolte plus d'un demi-million de cántaros de une arroba [26] et quart chacun et d'une qualité excellente, si bonne qu'elle peut faire concurrence aux meilleures huiles de Valence. Elle est, en effet, connue sur tous les marchés, et sur tous on considère l'huile de la sierra de Gata comme une huile supérieure. On l'exporte aujourd'hui à Avila et à Valladolid; lorsque sera terminé le chemin

26. L'arroba d'huile est, en Castille, de 12 litres 563.

de fer de Malpartida, ce produit aura des débouchés faciles et économiques vers Madrid et la Castille.

» Il y a également abondance de fruits secs, d'oranges, de miel et de cire, car il existe un nombre considérable de ruches. En effet, au Cañaveral et à Serradilla, on entretient de trois à quatre cents mulets pour exporter vers le nord les oranges, le miel, et la cire, et rapporter, en échange, le sucre, le cacao, etc., c'est-à-dire des produits coloniaux et, en outre, des fers.

» Les chèvres y sont très nombreuses; on y trouve aussi, quoique en moindre abondance, des moutons et des porcs, que l'on engraisse dans cette partie de la province. La production de grains est faible[27]. »

Les produits mentionnés, à l'exception des oranges, appartiennent aussi bien à las Jurdes qu'au reste de la circonscription. Mais las Jurdes n'éprouvent guère le besoin d'en exporter.

L'auteur du mémoire propose la construction de routes de troisième classe, qui passeraient à plusieurs kilomètres au sud de las Jurdes, l'une allant de Granadilla à Coria, l'autre se greffant sur celle-ci à Santa Cruz et se dirigeant vers la frontière de Portugal par Villanueva, Hernan Pérez, Torre de Don Miguel et Gata. Mais il faut rappeler ici que l'Espagne et le Portugal n'ont pas cherché, jusqu'ici, avec beaucoup d'énergie, à améliorer leurs communications.

§ 15. — Il est d'ailleurs très possible que la région de las Jurdes n'ait pas toujours été aussi délaissée. Car, si sa pauvreté économique laisse l'état moderne assez indifférent, la misère morale de ceux qui l'occupent depuis longtemps a mérité la sollicitude de plusieurs des évêques du diocèse et celle des religieux qui connaissent le pays. L'illustre évêque de Coria, Don Juan Porras y Atienza, mort le 28 juillet 1704, avait donné une forte impulsion aux travaux d'utilité publique dans ce coin de son diocèse; ses successeurs continuèrent à faire construire des chemins, menaçant les récalcitrants d'amendes et même de peines spirituelles. « Le Camino Morisco, voie principale du territoire, reçut alors d'importantes améliorations, et les religieux des Batuecas et de Nuestra Señora de los Angeles construisirent ceux qui conduisent à leurs monastères en franchissant respectivement les accès de la sierra de Francia et de la sierra de Gata.

» L'expulsion de ces communautés, la diminution des ressources de l'évêché et les changements politiques de la nation mirent fin à ces améliorations si importantes, quoique, depuis quelques an-

27. *Plân de carreteras de secundo y tercer orden de las provincias de Toledo y Câceres*. Madrid, 1876, p. 91.

nées, les habitants eux-mêmes aient montré quelque intérêt pour ces travaux, et que ceux de la Alberca aient tracé le chemin qui descend en durs zigzags dans la vallée des Batuecas [28]. »

C'est seulement dans les premières années du xx[e] siècle que le zèle d'un prêtre admirable, le futur Mgr Jarrin, groupant une élite de collaborateurs et d'amis, rappela l'attention sur la misère de las Jurdes et reprit l'œuvre du grand évêque Porras. En juin 1903, à la suite d'une réunion tenue au presbytère de Cambroncino, fut constituée la société « La Esperanza de las Jurdes », qui se proposait de travailler à l'amélioration de la condition morale et matérielle du pays. Dans l'ordre matériel, elle s'occupa surtout des chemins et des ponts, qui en sont le complément indispensable. Une année ne s'était pas écoulée, que M. Rafael Duran, député de la circonscription et membre influent de la société nouvelle, avait obtenu du gouvernement la désignation d'un ingénieur chargé d'étudier le tracé d'une route : « Mon cher ami, écrivait au député M. Manuel Allendesalazar, alors ministre de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce et des Travaux publics, j'ai le plaisir de vous envoyer le décret qui dispose que l'ingénieur des ponts et chaussées D. Francisco Guerra de la Vega s'occupera exclusivement de mettre au point l'étude de la route de Plasencia à la Alberca, comme vous le désiriez... [29] »

L'étude sans argent ne pouvait pas mener loin. Mais, de 1909 à 1917, la Esperanza de las Hurdes reçut du gouvernement une subvention annuelle de 30.000 pesetas. L'emploi de cette subvention, qui paraissait énorme aux habitants d'un pays si délaissé, mais qui était en réalité peu de chose au regard de ses besoins, devait donner lieu à beaucoup de compétitions, de jalousies et de difficultés de toutes sortes. Ce sont, précisément, ces difficultés qui ont donné lieu à la publication d'un mémoire justificatif, où nous pouvons puiser des données sur les travaux publics destinés à faire sortir las Jurdes de leur isolement [30].

§ 16. — Le mémoire cité distingue trois périodes, dont la première, qui comprend les années 1909, 1910, 1911 et 1912, se termine par la mort de Mgr Jarrin. Le travail le plus important qui ait été réalisé dans cette période, le pont de Pino Franqueado, sert plutôt aux communications de las Jurdes avec l'extérieur qu'aux

28. Mgr Francisco Jarrin, article « Doscientos años », pour l'anniversaire de la mort de Mgr Porras, dans la revue *Las Hurdes*, 1re année, 1904, p. 150.

29. *Crónica del Congreso nacional*, etc., p. 114-115.

30. *La liga Hurdana. Real Orden de 23 de julio de* 1907, *y memoria de las obras realizadas por « la Esperanza de las Hurdes » en los ocho años de subvención*. Tipografia de El Noticiere, Cáceres.

communications de las Jurdes entre elles. « Jeté sur le rio de los Angeles, à la place fixée pour le passage de la route de Plasencia à la Alberca, il met en communication las Hurdes avec le reste de la province de Cáceres. Il a sept arches, dont cinq de 8 m. de portée, et une de 5 m. 50; il mesure 4 m. 70 de largeur, 95 m. de longueur, 9 m. de hauteur entre le niveau ordinaire des eaux et le parapet, des fondations à 3 m. 50 au-dessous de ce niveau pour deux des piles, et de 1 à 3 m. pour les autres piles.

L'œuvre est en maçonnerie de schiste et de chaux de Cáceres, au-dessus du niveau des eaux, et de ciment pour les fondations; les carrières, pour les pierres du revêtement et des angles, se trouvaient à 1 km. 500 de distance; les pierres de taille furent apportées de 11 km., et les matériaux de remplissage de 100 à 200 mètres [31]. »

Dans un autre mémoire, publié en 1911 [32], Juan Pérez, secrétaire de la municipalité du Pino Franqueado, compare les dépenses faites pour la construction de ce pont avec celles qui avaient été antérieurement faites pour la construction du pont du Casar de Palomero. Il a fallu, pour le pont du Pino Franqueado, 284 mc. de fondations au-dessous du niveau des eaux, dont 89 mc. de béton et 195 de maçonnerie de ciment, soit, à 40 pesetas le mètre cube, 11.360 pesetas; 1.071 mc. de murs, de piliers et de voûtes au-dessus du niveau de l'eau, soit, à 16 pesetas le mc., 17.136 pesetas; 185 mc. de murs d'accès au pont, soit, à 8 pesetas le mc., 1.480 pesetas (le mémoire, par erreur, donne le chiffre de 1.465); 75 mc. de pierre concassée, soit, à 2 p. 25 le mc., 167 p. 75 (le mémoire, par erreur, porte 169,75); enfin, 2.000 mc. de terre et de murs de soutènement pour la chaussée et les terre-pleins d'accès au pont, soit, à 0 p. 50 par mc., 1.000 pesetas. La dépense totale fut ainsi, pour les travaux mentionnés, de 31.143 p. 75. Il y faut ajouter, pour poulies, cordes, chaînes, chevrons, 325 pesetas; pour quatre cintres et deux wagonnets, 1.937 p. 50; un petit chariot de 140 pesetas, la taille de la pierre (632 pesetas), les caissons destinés à recevoir le ciment, les échafaudages (175 pesetas), enfin, les indemnités à des particuliers (41 pesetas) portèrent la dépense à 34.394 p. 25. Les travaux du pont du Casar de Palomero, dont la longueur est de 50 m., tandis que les travaux du pont du Pino Franqueado ont 95 m. de longueur, se sont élevés à 31.332 pesetas. Il faut seulement remarquer, avec Juan Pérez, que, pendant la première année de la construction, le transport de la chaux et du ciment, ainsi que celui des grosses poutres pour les cintres ont été exécu-

31. Mémoire cité, p. 7-8.
32. *La Esperanza de las Hurdes*, Junta general del año 1911, s. l. n. d., p. 6 et suiv.

tés au moyen de prestations personnelles. On n'a pas fait intervenir non plus dans le total certains services qui n'ont pas eu d'équivalent dans la construction du pont du Pino ni les honoraires du personnel de la direction et de l'administration des travaux, somme qui, dans le cas du Casar de Palomero, s'est élevée à 4.000 pesetas environ.

Il est évident que les dépenses nécessaires à de pareils travaux dépassent la faculté contributive du pays intéressé, et elles ne sont qu'une partie des dépenses que suppose l'établissement des voies de communication et l'entretien de ces voies.

Dans la même période de l'activité de la Esperanza de las Hurdes fut construit le pont de Sauceda. « On le construisit pour mettre en communication le village de ce nom avec la paroisse [33] et avec l'Estrémadoure, car, à l'époque des pluies, il restait complètement isolé des semaines entières. Il est placé à 2.700 m. en amont du confluent du rio de los Angeles et du rio Esperaban, sur le premier.

» Il a deux arches de 8 m. de portée et deux canalisations à ses deux extrémités, pour le service de deux canaux d'irrigation; il a 8 m. de hauteur, 3 m. 30 de largeur et 30 de longueur; sa construction s'est faite, comme celle du pont du Pino Franqueado, les matériaux ayant été extraits à pied d'œuvre. »

Un autre pont fut commencé en 1912, sur le rio de los Angeles pour mettre en communication Ovejuela et le chef-lieu de sa municipalité, le Pino Franqueado. Il est fait, comme les autres, d'une maçonnerie de schiste et de chaux, avec une arche de 5 m. 50 de portée; au moment de la mort de Mgr Jarrin, l'arche commençait à s'élever, et tous les matériaux nécessaires pour le terminer, et qu'on tirait d'une carrière de schiste située à 300 m. du pont, étaient prêts [34].

Outre les ponts construits, il faut signaler les très importantes réparations faites aux ponts de Vegas de Coria et de las Mestas qui dataient de l'époque de l'évêque Porras, dont les arches menaçaient ruine et dont les parapets avaient été emportés par des crues [35].

Dans cette même période, un chemin vicinal fut entrepris, et presque complètement terminé, pour relier Nuñomoral à Casares, d'où l'on peut gagner Ciudad-Rodrigo; on traça 4.090 m. de chemin, dont 3.050 constitués en chaussée solide. Mais ces travaux eurent leurs vicissitudes, parce que, pour des raisons d'économie sans doute, on s'adressa, par deux fois, à des entrepreneurs peu

33. Pino Franqueado.
34. Mémoire cité, p. 11.
35. Mémoire cité, p. 9.

compétents; le premier était un contremaître du service des travaux publics, qui donna à une partie du chemin, pour franchir un col, une « pente invraisemblable », si bien qu'il fallut refaire de 500 à 600 m. de chemin; le second acheva de démontrer que «pour faire des chemins, il n'y a que les ingénieurs des ponts et chaussées [36]. »

Un autre chemin vicinal, destiné à réunir le Casar de Palomero à las Calabazas, fut également fait, pendant cette période, sur 2.040 m.; et comme on s'était adressé, là aussi, à la seconde des incompétences déjà citées, le chemin coûta cher, parce qu'il fallut en refaire plusieurs tronçons. Le même entrepreneur étudia, mais, heureusement, se contenta d'étudier, les deux chemins vicinaux de Nuñomoral au col de Casares et le reste du chemin du Casar de Palomero à las Calabazas, qui devaient s'étendre sur une longueur d'une vingtaine de kilomètres.

Un autre travail, exécuté dans la période que nous étudions, et qui peut être rapproché des travaux de routes et de ponts, est celui de la digue de Nuñomoral. Les inondations du rio Jurdano avaient été si fortes, en 1909, qu'elles avaient fait craindre que l'église et le cimetière de Nuñomoral ne fussent emportés, ainsi que le quartier dit *barrio de abajo* (quartier d'en bas). Il y a là des maisons et de beaux oliviers. On construisit une digue en pierres sèches, de 90 m. de longueur et de 2 m. de hauteur.

§ 17. — Ces travaux, faits pour assurer et pour maintenir les communications, s'imposaient avant tous les autres, et cela est bien révélateur des conditions que la géographie impose, dans ce pays, à l'établissement humain. Les autres dépenses exécutées sous le patronage de la Esperanza de las Hurdes, tout en présentant une grande utilité, étaient beaucoup moins importantes que celles dont nous venons de donner un aperçu.

Une maison fut acquise « dans de bonnes conditions », et l'on sait que les maisons ne coûtent pas cher à las Jurdes, pour fournir une école au hameau de Huerta. La maison, « moderne », avait deux étages : un pour le maître et un pour la classe [37].

D'autre part, la maison d'école de Vegas de Coria, très humide, fut planchéiée.

La société fournit encore à ceux qui en faisaient la demande des semis de pins. Elle subventionna des praticiens : un pour les Jurdes hautes (1.000 pesetas); un pour le Camino Morisco (500); deux pour le Pino Franqueado (250 pour chacun); à chacun d'eux on donna une petite boîte d'instruments.

36. Mémoire cité, p. 9.
37. Mémoire cité, p. 9.

Enfin, au printemps de 1909, une subvention fut donnée pour qu'un ouvrier de la situation séricicole de Murcie vînt enseigner la manière d'élever les vers à soie.

Une seconde étape ne comprend que l'année 1913 et va de l'époque de la mort de Mgr Jarrin jusqu'à celle où se retirèrent du Conseil directeur de l'œuvre les membres qui dataient du temps de cet évêque. La présidence fut alors donnée à l'évêque du diocèse, Mgr Peris Mencheta. Et il fut décidé de mettre en adjudication les travaux suivants : 2 km. du chemin vicinal de Nuñomoral au col de Casares; 1 km. du chemin vicinal de Camino-Morisco au Casar de Palomero (c'est-à-dire une partie du Camino-Morisco); 2 km. 500 du chemin vicinal du Pino Franqueado à Villanueva de la Sierra; ce chemin rejoindrait à Villanueva la route de Valverde del Fresno à Hervas, pour mettre las Jurdes en communication avec l'extérieur; l'achèvement du pont jeté sur le rio de los Angeles pour faire cesser l'isolement d'Ovejuela; la construction d'un pont sur le Zambrana, qui, en hiver, empêche les communications entre las Erias et la basse vallée du rio Esparaban et le Pino Franqueado; les ouvriers étant fournis par la corvée et les matériaux se trouvant à pied d'œuvre, la dépense prévue par l'adjudication fut de 1.366 p. 75; le pont devait avoir une arche de 8 m. de portée et s'élever jusqu'à 8 m. de hauteur; enfin, on mit en adjudication la construction d'un pont sur le rio de las Batuecas, pont qui devait avoir une arche de 8 m. de portée, s'élever à 9 m. de hauteur, avoir 4 m. 70 de largeur et 23 m. de longueur; il devait permettre à las Mestas et à Rio Malo de Abajo de communiquer avec la Castille et au Cabezo, à Ladrillar et à Rio Malo de Arriba de communiquer avec l'Estrémadoure ; en effet, il n'y a pas de communication directe entre las Mestas et la Castille par la rive est du rio de las Batuecas, où se trouve situé ce village, et, d'autre part, les villages de la vallée du rio de Ladrillar, situés sur la rive nord de cette rivière, et d'où quelques chemins mènent en Castille, ne trouvent pas de débouchés sur l'abrupt versant sud de la vallée, et doivent aller chercher à las Mestas, en franchissant le rio de las Batuecas, le chemin qui rejoint Vegas de Coria et le Camino Morisco; les habitants des villages intéressés devaient fournir la pierre et le transport de la chaux, et l'adjudication fut faite pour 2.500 pesetas.

L'ensemble de ces travaux, destinés à améliorer les communications, représentait une somme de 28.959 pesetas sur les 30.000 de la subvention gouvernementale annuelle; et 1.041 pesetas étaient prévues pour les praticiens [38].

38. Mémoire cité, p. 12-13.

Des divisions politiques amenèrent la dissolution de la Commission, qui, jusqu'alors, avait administré la subvention de l'Etat à las Jurdes, mais le mémoire donne encore quelques détails sur les dépenses faites dans les années 1914, 1915 et 1916, et dont ses auteurs ont pu avoir connaissance. La prédominance des dépenses faites pour faciliter les communications apparaît encore dans cette troisième étape, moins absolue toutefois que dans la seconde.

Pendant cette période, la digue qui défend le quartier bas de Nuñomoral fut continuée sur 180 m.; 550 m. furent tracés du chemin vicinal de Nuñomoral au col de Casares; 650 sur celui de las Mestas au Cabezo; 1 km. 500 sur celui de la portilla Alta à Cambroncino; 300 m. sur celui du Pino Franqueado à Villanueva. Le pont de las Mestas, endommagé par une crue, fut réparé. Mais le travail le plus important fut la construction, poussée dès cette période assez avant, d'un pont sur le rio de Ladrillar à Rio Malo de Abajo [39].

Ce pont devait mettre en communication Rio Malo de Abajo avec les villages de la sierra de Francia et le hameau de Rebollosa, situé sur la rive nord de la rivière, avec l'église paroissiale, qui se trouve à Rio Malo de Abajo, sur la rive sud. Le pont est fait d'une maçonnerie de schiste et de chaux, les fondations sont en ciment; il a trois arches de 8 m. de portée, et il est large de 4 m. 70, long de 34 m. et haut de 6 m. 5. La pierre fut extraite à pied d'œuvre, et les habitants fournirent la main-d'œuvre.

Presque tous ces travaux donnèrent lieu, paraît-il, à quelques mécomptes; ceux des chemins furent exécutés d'une façon assez rudimentaire et incomplète, et rapidement détériorés. Plus qu'en beaucoup d'endroits, en effet, les travaux ont ici besoin d'entretien; dans certaines autres régions, une piste plus ou moins mal tracée est entretenue par le passage même des voyageurs, qui affermit le sol et empêche la végétation de redevenir maîtresse du terrain; ici, à cause des fortes pentes, des pluies, relativement abondantes, et de la facilité avec laquelle le schiste se délite, des torrents d'eau et de pierres viennent couper les chemins mal établis et mal entretenus; l'eau passe après avoir creusé le chemin et, parfois, emporté quelque mur de soutènement, et les pierres les plus lourdes restent, obstruant le passage.

En comparaison des dépenses faites pour ces travaux, les autres dépenses sont certainement modestes; et cette ressemblance avec les périodes précédentes est d'autant plus remarquable que la nou-

39. Le mémoire dit sur le rio de las Batuecas, mais cela veut dire que les auteurs du mémoire considèrent le rio de Ladrillar comme un affluent du rio de las Batuecas. (Mémoire cité, p. 1415.)

velle direction se piquait certainement de faire autrement que l'ancienne. Des subventions furent accordées aux praticiens : 500 pesetas pour 1914, et autant pour 1915 à un praticien établi à Horcajo pour la partie des Jurdes hautes qui dépend du Pino Franqueado; mais on réussit à ne pas payer l'autre praticien du Pino Franqueado.

Quelques maîtres d'école furent subventionnés à raison d'une peseta par jour : un à Fragosa et un à Rubiaco, à partir du 1er juillet 1915; un à Sauceda à partir du 1er octobre 1916; cela fait, au total, une assez petite dépense.

Enfin, on construisit une chapelle en torchis et en schiste à Ovejuela, et une mairie, avec maison d'école, à Ladrillar, le tout avec les prestations personnelles des habitants et en réduisant au minimum les frais de matériaux, puisqu'on se contenta, à Ladrillar, de la pierre, trop peu solide, qu'on avait dû retirer pour aplanir l'emplacement du bâtiment.

Signalons aussi que la nouvelle direction laissa interrompus les ponts commencés sur le Zambrana et sur le rio de las Batuecas et que les travaux se détériorèrent.

§ 18. — En somme, au moment où eut lieu le voyage du roi d'Espagne à las Jurdes, en 1922, il n'y avait pas une seule route proprement dite dans le pays. Deux chemins seulement avaient été amorcés sur une largeur suffisante pour permettre le passage d'un véhicule, et l'un et l'autre n'avaient ni commencement ni fin; le premier fragment, particulièrement court, se trouvait à las Mestas, en direction du Cabezo; l'autre se trouvait au sud de Vegas de Coria, en direction de Cambroncino; les travaux d'art qu'il avait fallu faire pour assurer l'écoulement des eaux sous la route se détérioraient peu à peu; ailleurs, les parois de la route, creusée en tranchée dans un schiste humide et retournant à l'argile s'effondraient et obstruaient presque complètement le passage; la jara a recommencé d'envahir la chaussée, qui, moins dure que la montagne elle-même, offre des conditions particulièrement favorables à sa végétation; en plusieurs points de cette route, avant les grands obstacles, les gens du pays, quand il s'en trouve qui travaillent à proximité, vous engagent charitablement à aller chercher l'ancien chemin qui serpente plus bas que la « route ».

Peu de temps après le voyage royal, le député du district, comte de Romilla, prononça à la Chambre des députés (session du 2 juin 1922), un intéressant discours sur les besoins du pays, et il ne manqua pas d'insister sur la nécessité de construire des routes.

« Je demande, disait-il, que l'on construise le tronçon de route

de Villanueva de la Sierra à la Alberca (le tronçon qui doit passer par las Jurdes)...

» Je demande également à M. le Ministre du Fomento d'envoyer à las Hurdes une commission d'ingénieurs qui étudieront sur le terrain l'établissement d'un réseau de chemins vicinaux... et je me permets, d'ailleurs, de signaler ceux qui, à mon avis comme à l'avis des gens du pays, sont les plus indispensables... Je demande d'abord un chemin de Camino Morisco à la station de Oliva Villar, en passant par Mohedas et le Guijo de Granadilla... il reste seulement 17 km. sur 37 à construire, et je ne crois pas que ce soit beaucoup pour mettre en communication las Hurdes avec une station de chemin de fer. Je demande ensuite le chemin de Mesegal à las Hurdes; le chemin de Nuñomoral à Casares, celui de Casares au Cabezo et celui de Rio Malo au Cabezo...

» En outre, jusqu'ici, il n'y a, à las Hurdes, ni télégraphe ni téléphone... »

Cette dernière question valait d'être posée, la ligne télégraphique ou téléphonique, autrement facile à établir que la route, permettant de demander des secours et, en particulier, ceux du médecin. Depuis plusieurs années, le téléphone fonctionne entre le couvent des Batuecas et la Alberca mais il ne pénètre pas dans las Jurdes proprement dites.

Peu de temps après le voyage royal, une route était entreprise de la Alberca aux Batuecas et à las Mestas, pour commencer; en décembre 1925, la route n'était pas encore praticable; la partie la plus avancée, de la Alberca au portillo de la Cruz n'était pas encore macadamisée; le tronçon qui va du col aux abords du couvent avait été détérioré par les pluies d'hiver sur divers points, et aucune automobile n'aurait pu la parcourir, comme l'avait fait à la belle saison, nous l'a-t-on assuré, l'automobile de l'entrepreneur des travaux; enfin, le tronçon des Batuecas à las Mestas n'était pas encore complètement tracé, et il restait quelques masses rocheuses à faire sauter. En 1927, la route parvient aux Batuecas.

En résumé, à l'heure actuelle, l'isolement de las Jurdes n'a pas encore cessé. Le pays ne possède encore que de rudes chemins, et il n'a pas une seule route. Beaucoup d'habitants du pays ignorent encore ce que c'est qu'une voiture, et beaucoup, sans doute, verront voler un avion avant de voir rouler un chariot.

L' « Inventeur de la roue, inconnu demi-dieu » (Sully-Prudhomme) est beaucoup plus inconnu à las Jurdes qu'ailleurs, puisqu'il n'y est même pas connu par son invention.

Les gens des alentours, en général, n'éprouvent pas le besoin de communiquer avec les Jurdanos, et ceux-ci, qui, pour la plupart, veulent rester chez eux, n'ont point assez de ressources pour

améliorer les communications indispensables malgré tout. Ce qui se passe du côté de la sierra de Gata est caractéristique. Il y a un mauvais chemin de las Jurdes à Descargamaria, et ce chemin est ancien « *es de toda la vida* », nous disent le tío Ignacio et Bernardo Crespo, lorsque nous y passons. Le chemin de Robledillo est plus récent; « *es del* 73 », c'est-à-dire que le tío Ignacio avait une quinzaine d'années lorsque ce chemin a été construit. Mais seuls les Jurdanos entretiennent leur secteur; chacun des intéressés doit, en théorie, vingt journées de corvée (*peonadas*); en pratique, il en fournit sept ou huit, ce qui suffit à peu près. Quant aux gens de Robledillo et de Descargamaria, ils ne veulent pas entretenir leur secteur, quoique les Jurdanos offrent leur travail à des conditions très modestes : un morceau de pain (3 livres pour quatre hommes) et un peu de vin à chaque ouvrier.

§ 19. — Il résulte de tout cela que les transports sont réduits à un minimum que conçoivent difficilement les gens qui vivent dans nos villes, ou même dans nos campagnes.

Les gens de la vallée de Gata pensent que les ouvriers Jurdanos, pressés par la faim, n'ont pas besoin d'un bon sentier pour venir leur demander du travail; et si un homme de Descargamaria a affermé pour quatre ans la récolte de résine des pins de la région voisine de las Jurdes, il s'agit là d'une denrée qu'on transporte assez facilement.

« *Aqui tenemos que morir* », disent les Jurdanos quand ils voient fermées les issues de leur pays : « C'est ici qu'il nous faut mourir. »

Les transports ne peuvent être effectués qu'à dos de bêtes de somme et à dos d'homme; mais les bêtes de somme les plus puissantes, le cheval et le bœuf, ne conviennent pas à ce pays; elles sont trop grandes consommatrices de paille et de foin; en outre, le cheval n'a pas le pied assez sûr; il représente un capital énorme, qui serait trop facilement détruit. Le précieux mulet représente déjà un capital trop fort pour la plupart des chefs de famille; du moins a-t-il d'excellentes qualités de travail et de sobriété; l'âne, plus humble, convient mieux encore aux ressources du pays, mais il est aussi plus délicat. Au total, c'est le mulet, être hybride, rude, patient et sobre, qui convient le mieux à ce pays de pierre et de côtes brutales.

Il a fallu seulement, puisqu'un mulet est déjà cher, organiser une sorte de propriété spéciale : deux ou quatre personnes achètent un mulet; on dit que chacune possède une patte; chacun des co-propriétaires dispose de la bête quinze jours ou une semaine par mois; dans les derniers jours où l'on se sert d'elle, la bête est parti-

culièrement mal nourrie, puisque les forces que lui donnerait une bonne nourriture profiteraient au suivant [40].

Il y a aussi des muletiers qui louent leurs bêtes, et l'on peut s'étonner, au premier abord, que cette profession ne soit pas exercée par un assez grand nombre de personnes; mais il y a peu de denrées qui donnent lieu à des transports réguliers. On doit le regretter, à la fois pour l'économie du pays et pour sa civilisation proprement dite. La conversation d'un de ces muletiers, notre ami Bernardo Crespo, de Fragosa, intéressa vivement Miguel de Unamuno, lorsque nous eûmes l'honneur d'accompagner le grand écrivain dans sa première excursion à las Jurdes. « Un gars, déjà homme fait, vigoureux, propre, au geste élégant, nommé Bernardo, nous fit apprécier sa claire et vive intelligence. Le pauvre hurdano avait un désir passionné de connaître les langues des divers royaumes (il nous entendit parler français), de traverser du pays, de voir le monde, de sortir du chaos pierreux de Fragosa (*de las fragosidades de Fragosa*). Il savait que, pour aller à Rome par terre, il faut passer par la France [41]. »

Mulets et ânes transportent, outre les gens, des ruches, aux époques de transhumance, des châtaignes, des olives, du charbon, des outres de vin, de la feuillée.

Tous ces transports lents grèvent d'une façon très considérable, proportionnellement, le prix de la matière transportée. C'est ainsi qu'une charge de charbon de bois fait de racine de bruyère est obtenue en un jour, mais pour vendre cette charge à Ciudad-Rodrigo, il faut deux jours, un pour l'aller, un pour le retour, la bête n'allant guère plus vite lorsqu'elle est déchargée. Le transport par mulet, qui paraît assez bon marché au touriste, est très coûteux pour le commerçant et pour le consommateur.

En outre, si ces procédés de transport sont possibles pour le charbon de bois, les céréales, légumes et fruits, denrées peu pondéreuses, ils ne conviennent guère pour le transport des matériaux de construction, ni pour celui des richesses minérales; il est difficile de transporter, dans des chemins aussi rudes, les grandes tables de schiste que l'on trouve, par exemple, à proximité du chorro de los Angeles.

Et là où la force de l'animal n'est pas indispensable, c'est l'être humain débilité, la femme souvent, qui effectue les transports sur les chemins, construits eux aussi sans l'aide de bêtes de somme et de machines, par la corvée humaine.

On parcourt les durs chemins pour aller travailler aux champs

40. *Asno de muchos lo comen los lobos;* César Oudin, p. 44, donne le proverbe sous cette forme : *Asno de muchos lobos le comen.*

41. M. de Unamuno, *Andanzas y visiones españolas*. Madrid, 1922, p. 118.

répartis le long des vallées et des ravins, pour rapporter les récoltes ou les éléments du fumier à la maison, pour exporter ou pour importer quelque denrée. Leurs lenteurs, leurs difficultés sont d'ailleurs funestes aux denrées périssables, qui sont à peu près les seules à exporter.

§ 20. — Mais, bien entendu, ces chemins ne servent guère pour ce que nous appelons des déplacements. Ils sont utilisés pour l'émigration temporaire des travailleurs et des mendiants. Ils ne servent pas, nous en avons donné un exemple typique, pour les relations familiales, sauf quand l'état civil doit intervenir dans ces relations.

On rencontre parfois, sur le chemin, une noce ou un baptême, pauvre cortège, où les familles sont réduites à leur plus simple expression parce que les femmes et les enfants affrontent le moins possible la rudesse du sentier.

Encore, ces cérémonies ont-elles lieu à une date que les intéressés peuvent choisir, quand la saison n'est pas trop inclémente.

Mais on ne choisit pas la date de sa mort, et c'est dans la mauvaise saison que les gens meurent le plus. Les morts des hameaux qui n'ont pas de cimetière doivent être transportés au cimetière paroissial. Il nous est arrivé de rencontrer un homme qui faisait une longue route avec un enfant mort dans ses bras. Mais, si considérable que soit la mortalité infantile, les cadavres ne peuvent pas toujours être transportés aussi simplement; on les attache entre des planches et on les charge à dos de mulet.

Et ce spectacle, par quelque lugubre temps d'hiver, d'un cadavre qui gagne péniblement sa dernière demeure, symbolise bien ce que Vidal de la Blache a justement appelé la « grande fatalité géographique » de l'Espagne, l'extrême difficulté des communications entre ses divers pays [42].

42. Vidal de la Blache, *Etats et nations de l'Europe*, Paris, 1889, p. 405.

CHAPITRE V

Le commerce à las Jurdes.

§ 1er. — Un pays qui, comme celui que nous étudions, ne produit même pas ce qui serait nécessaire à sa population surabondante, devrait importer beaucoup. Mais nous savons aussi que manquent la richesse et les routes qui pourraient permettre les importations.

Dans ce cas, vraiment exceptionnel, nous pouvons mesurer à quel minimum le commerce peut descendre dans une société humaine, et jusqu'où s'étend la notion « du superflu, chose fort nécessaire ». Dans tel pays désert, passent des caravanes, ou encore des expéditions d'explorateurs importent avec des troupeaux de bêtes de somme tout ce qu'il faut pour rendre leur séjour à peu près confortable, puis exportent toutes sortes de produits, d'échantillons, de documents pour l'étude du pays.

Ici, rien de pareil. On n'importe que ce qui est rigoureusement nécessaire, et on ne peut pas toujours l'importer. L'importation et l'exportation, au lieu de représenter de grands courants, comme ailleurs, ressemblent à l'eau qui filtre, goutte à goutte, sous la chaleur torride de l'été, au travers des rochers.

Le commerçant n'existe pas à las Jurdes. Nous avons vu un jour, cheminant sur le Camino Morisco, un homme dont l'allure nous intrigua; de loin, le tio Ignacio reconnut l'homme pour l' « aveugle qui vend le pain ». L'homme était, en effet, un aveugle de Cambroncino, qui achetait du pain au Casar de Palomero et le vendait dans plusieurs villages et hameaux; il avait aussi quelques autres articles dans les alforjas de son mulet; souvent, il vendait des œufs; parfois, il allait jusqu'à la Alberca, toujours tenant son mulet par la queue, pour acheter des pommes de terre; il faisait aussi les diverses commissions que pouvaient lui donner, sur son parcours, les gens de las Jurdes. « *Y se mantiene de eso* » (il vit de cela), concluait le tio Ignacio.

Cet aveugle héroïque est vraiment le commerçant typique de las Jurdes. Aveugle, et, par une rare exception, ne voulant pas mendier, il ne pouvait travailler la terre, ni exercer une des petites, des minuscules industries du pays : il ne pouvait que faire, grâce

aux yeux de son mulet, un petit commerce pour ne pas mourir de faim.

§ 2. — L'aveugle est le commerçant du pays même. Mais il y a aussi le commerçant qui vient de l'extérieur dans le pays; ce dernier est indispensable, puisqu'il y a un minimum (ce mot doit revenir souvent dans notre étude) d'instruments, d'ustensiles, dont il est impossible de se passer et que le pays ne peut produire. Il faudra seulement que cette indispensable importation soit d'un transport facile, qu'elle ne comprenne ni des unités trop pondéreuses, ni même un trop grand nombre d'unités de faible poids; il faudra aussi que les objets qui la composent soient de prix modestes. C'est le cas des ciseaux, couteaux, aiguilles, épingles, clous, des petites lampes où une mèche trempe dans l'huile (*candiles*) [1], des assiettes, plats, vases, verres, d'une rudimentaire passementerie, et même de quelques ornements et bijoux grossiers.

L'homme qui vend tout cela est le *baratillo*, c'est-à-dire l'homme du bon marché; le plus souvent, il vient non de Castille, mais du pauvre pays de Portugal, en contrebande : la misère renoue les liens que la politique a brisés.

§ 3. — Sur ce chapitre, comme sur plus d'un autre, la situation à las Jurdes ne s'est pas améliorée, en dépit du progrès de la civilisation matérielle, depuis plus d'un siècle, parce que le pays s'est surpeuplé, et aussi parce que les troubles révolutionnaires ont ruiné les instituts religieux, dont le dévouement était la meilleure ressource du pays. Un voyageur, décrivant le couvent des Batuecas, cite l'écurie où étaient les mulets qui faisaient le voyage de Bilbao et d'autres ports pour aller chercher la morue [2].

Il faut mettre un peu à part, naturellement, les villages du sud, surtout le Pino Franqueado où il y a, relativement, de la richesse et des communications [3].

En octobre et novembre 1925, nous avons vu, à Madrid, dans une épicerie de la calle de Cadiz, la Ibérica, des noix qui étaient présentées comme « nueces frescas de las Jurdes ».

§ 4. — Un article du chanoine Polo Benito [4] évoque le marché qui se tient au Pino, le 14 septembre, le jour de la grande fête. L'Exal-

1. Quelques Jurdanos « riches » importent un peu de pétrole pour s'éclairer.

2. J. Vazquez de Parga, « El Valle de las Batuecas », dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 207.

3. Juan Pérez nous écrit, à propos du Pino Franqueado : « Le commerce consiste à exporter en Castille, ou dans les villages d'Estrémadoure, des fruits et des légumes du pays, et à les échanger contre du seigle ou du blé. »

4. «El Cristu del Pino », dans la revue *Las Hurdes*, 1904 p. 224.

tation de la Sainte Croix semble être, éloquent symbolisme, la fête par excellence de las Jurdes; c'est aussi le jour de la grande fête de Casares, de Nuñomoral et de las Mestas.

« L'heure du marché est arrivée, dit le chanoine Polo Benito dans l'article que nous citons.

» Chèvres, montures, et ces petits animaux qu'on ne nomme qu'en ajoutant « avec votre permission », la faune de las Jurdes étale son élite.

» Les acheteurs vont et viennent, reviennent sur leurs pas, palpent, bavardent, tentent une petite pointe.

» Ah ! si ce n'étaient pas ces diables de *paiements* (ce mot désigne les impôts à las Jurdes), j'achèterais quelque chose au compère, dit une femme qui explique à d'autres les incessantes allées et venues de son mari.

» Le bétail a renchéri; la chèvre qui, naguère, te coûtait quelques réaux, cette année te coûte aux environs du double.

» Ce sont les trains, compère; on nous exporte en Castille tout ce qu'il y a de bon et il ne reste à las Jurdes que le mauvais... et aussi, c'est cher[5].

» Ainsi, on fait des commentaires et on assaisonne les transactions dans lesquelles l'argent n'intervient pas immédiatement, puisque l'on conclut les contrats à la condition de payer « *p'al Cristu que vieni* » (à la prochaine fête du Christ), c'est-à-dire au bout de l'année. » Le Jurdano, il faut le dire à son honneur, est bon payeur.

§ 5. — Il faut mettre aussi un peu à part les relations commerciales avec la Alberca, puisque longtemps ces relations ont été, pour ainsi dire, la doublure des relations politico-sociales entre ce pays et le village qui en était en quelque sorte suzerain; enfin, jusqu'à nos jours, mais cette survivance s'éteint peu à peu, les Albercanos ont eu des propriétés à las Jurdes, et, par conséquent, en ont exporté les produits, quoique ces produits n'eussent, en général, pas été de trop pour les habitants du pays : l'exportation, dans ce cas, n'est pas un indice de prospérité économique, mais au contraire une marque de mauvaise organisation. Quoi qu'il en soit, ce commerce avait une certaine activité et il n'était pas sans entraîner des avantages pour les Jurdanos.

« Les Jurdanos, dit Julian Mancebo, ont dû et doivent encore entretenir de constantes relations commerciales avec les gens de la Alberca...

5. Le dialogue est reproduit en langage du pays : « El ganau encareci; cabra que enantis te costaba pocus realis, orgañu te cuesta por lo dobláu.
» Son los trenis, compadri; pa Castilla nos yevan lo buenu y en las Jurdis solu quea lo malu... y p'aesu caru. »

» Le marché qui se tient le dimanche à la Alberca, depuis les temps très anciens, attire dans ce village un contingent important de Jurdanos, et l'on peut dire, sans hyperbole, que ce sont eux qui font le marché, où ils venaient vendre leurs produits et se pourvoir de ce qui leur était nécessaire.

» Jamais un Jurdano n'alla à l'auberge.

» Celui qui écrit ces lignes se rappelle avoir vu, dans son enfance, la maison de son père (que Dieu ait en sa gloire !) fréquentée par un grand nombre de Jurdanos de différents villages, qui, le samedi soir, et sans aucune rémunération, y recevaient le vivre et le couvert, et il a pu, là, observer leurs coutumes et voir les denrées qu'ils apportaient au marché; c'étaient des fruits frais et secs, du gibier, des poules, des œufs, du poisson, de l'huile, des fils de lin, du fromage, des chevreaux, des porcs et quelquefois des vaches...[6] »

§ 6. — Voyons, maintenant, quelles sont les conditions du commerce dans las Jurdes proprement dites, lorsqu'il n'existe aucune tradition qui le favorise.

Dans ce pays, il n'existe guère de capitaux liquides. Les traitements des curés et des instituteurs représentent fort peu de chose; il y a bien aussi quelques riches, d'une richesse relative, et beaucoup d'usuriers, mais les achats et les ventes que peuvent faire les uns et les autres ne modifient pas sensiblement l'économie du pays.

A défaut de capitaux liquides, toute importation doit être précédée d'une exportation : triste nécessité pour une contrée où il y aurait énormément à importer et où il y a très peu à exporter.

Nous avons déjà vu (ch. I[er], § 21) que le pays n'a guère de ces richesses minérales avec lesquelles commencent souvent la fortune de pays non mis en valeur, parce que l'on peut, au besoin, les exploiter d'une façon intensive pour constituer un premier capital. Et il y a, croyons-nous, quelque exagération dans ces lignes, qui sont pourtant d'un grand connaisseur du pays : « Quand on pénètre dans l'intérieur de las Jurdes, on rencontre... en abondance des scories qui trahissent les procédés que les Arabes employaient avec leurs fourneaux portatifs pour traiter le meilleur et le plus malléable du minerai de fer avec lequel ils fabriquaient ces armes et ces ustensiles que nous admirons encore.

» On trouve des gisements de charbons minéraux et des vestiges d'exploitation de mines de cuivre et d'autres métaux, mais sur une petite échelle[7]. »

6. « Las Jurdes en la Historia », dans la revue *Las Hurdes*, 1904, p. 235-236.

7. Julian Mancebo, « Las Jurdes en la Historia », XVII, dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 127-128. — Après tout, l'opinion de Julian Mancebo

§ 7. — L'exportation d'un pays, où rien ne surabonde que l'homme, sera nécessairement, en premier lieu, le travail humain. Seulement ce travail est celui d'hommes débilités par le paludisme, sous-alimentés, dépourvus d'instruction. Ce sera donc, d'une façon générale, du travail non qualifié; mais il faut aller plus loin : ce sera souvent du travail d'infirmes, infirmes du corps, ou de l'intelligence, ou de la volonté, et ce travail tombera au degré le plus vil, où il ne mérite plus le nom de travail, malgré la peine souvent considérable que se donnent les gens; il tombera à la mendicité. Nous aurons à revenir sur ce sujet, puisque, par une douloureuse et typique exception, la mendicité réclame son chapitre dans l'étude de la géographie humaine de ce pays. Notons seulement ici que l'émigration temporaire des travailleurs et des mendiants est la condition de quelques menues importations à las Jurdes; ces importations se font généralement de la façon la plus simple : travailleurs et mendiants rapportent des croûtes de pain et des vêtements hors d'usage (hors d'usage ailleurs); enfin ils rapportent, sur eux-mêmes, quelques pièces de vêtement pour remplacer celles qui sont définitivement, irrémédiablement tombées dans le chemin ou en cours de travail (ou qu'ils n'avaient pas en partant) : chapeaux, gilets, chaussures, etc., ou quelque instrument, couteau, hachette, etc. Ces importations constituent à peine un chargement, un bagage; elles font corps, pour ainsi dire, avec l'importateur, et même, pour être tout à fait exact, il faut noter que le travailleur jurdano, s'il travaille beaucoup pendant la moisson, est aussi beaucoup mieux nourri qu'il ne l'est chez lui et qu'il rapporte dans son sang, dans ses muscles, un petit supplément de vigueur et de santé : l'émigration temporaire aboutit à une importation d'énergie physique, et aussi à une importation d'idées.

Parfois, il est vrai, ce travailleur sans défense est exploité. On voyait naguère d'assez nombreux Jurdanos qui avaient été au « Canal »; ce n'étaient ni les plus riches ni les plus vigoureux. Le « Canal », c'est le canal de Panama, la grande œuvre du génie français et du labeur espagnol, accaparée par l'impérialisme yankee.

Nous lisons, dans les notes de notre premier voyage à las Jurdes, le récit de la rencontre d'un de ces travailleurs qui reviennent du « Canal ». Un gros orage menaçait, et nous nous trouvions avec le tío Ignacio dans un chemin tracé entre les bruyères en direction du village de Rebollosa. « A notre droite éclatent, d'abord à de res-

ne contredit pas nécessairement celle de l'aubergiste cité. Car il se peut que le petit capital minéral de las Jurdes ait été épuisé par les Romains et par les Arabes, sans qu'il y ait eu aucune raison, à ces époques-là, de profiter de cette exploitation pour mettre en valeur le pays, qui ne devait pas être peuplé.

pectables intervalles, des éclairs qui cuivrent tout le ciel; mais le rythme s'accélère et c'est bientôt une succession à peine interrompue. Par bonheur, la chute d'eau est modérée encore, et rien n'empêche de goûter la grandeur incomparable du spectacle. Le sentier entre deux murs de bruyère est facile à suivre; mais il débouche soudain sur une nappe d'eau qui clapote dans l'obscurité fulgurante; je saute, en croupe d'Ignacio, sur la mule [8]. A l'autre rive, déception : le sentier ne se discerne plus; les éclairs ne nous montrent que des touffes de bruyères disséminées et des pierres éparses; nous nous consultons, nous cherchons à nous reconnaître, mais la lueur précipitée des éclairs rend plus profonde l'obscurité des intervalles.

» Soudain, nous entendons tout proche, sur les pierres du ruisseau, le bruit d'un sabot de mule, que le fracas des coups de tonnerre nous avait empêchés de percevoir plus tôt. Le paysan qui nous rejoint immédiatement se rend au même village que nous, son village [9]. C'est une belle chance. La mule de notre guide improvisé suit imperturbablement le chemin qui monte en serpentant; je ferme la marche en me fiant à la répétition rapide des éclairs pour bien emboîter le pas dans les brusques sinuosités de l'escalade, jusqu'au moment où, dans l'obscurité protégée par des arbres, je ne puis distinguer les pierres sur lesquelles on passe un ruisseau; comme je ne désire pas, à cette heure-là, prendre, tout habillé, un troisième bain, je saute sur le mulet. Un quart d'heure plus tard, nous sommes au village, qui n'est point endormi; on attend, cette nuit, des hommes qui reviennent du « Canal ». C'est un de ces hommes, dont la rencontre nous empêcha ce soir-là de recevoir tout l'orage en pleine campagne. »

Une autre émigration temporaire aboutit à une petite importation d'effets : c'est le service militaire; mais très peu de Jurdanos font le service militaire, parce qu'ils n'ont généralement pas le développement physique requis à l'époque de leur conscription.

§ 8. — Après l'exportation du travail, il faut mentionner une exportation, plus proprement commerciale, de denrées alimentaires. C'est que, si le pays ne fournit pas suffisamment de nourriture à ses habitants, il y a des moments de l'année où il y a surabondance de denrées périssables, spécialement de fruits; en outre, même si

8. Nous traversions, venant de Vegas de Coria, le rio de Ladrillar, assez large à cet endroit, et plus profond que ne sont la plupart des ruisseaux à las Jurdes.

9. Il s'agit du hameau de Rebollosa, situé sur la rive nord du rio de Ladrillar et entouré d'un beau bois d'oliviers.

les fruits ne risquent pas de se perdre, les Jurdanos ont avantage à les échanger contre d'autres aliments complémentaires ou contre d'autres denrées plus utiles.

Nous avons déjà observé que les produits de las Jurdes, à l'exception du miel, sont de très bonne qualité. Les fruits du pays sont fort appréciés à Ciudad-Rodrigo.

« Les Jurdanos, nous dit le tio Ignacio, viennent à la Alberca, en Castille et dans la province de Cáceres; ils transportent des cerises, des guignes, des prunes, le miel et la cire de leurs ruches. Ils vendent aussi du poisson, surtout de Rio Malo de Abajo, mais ils ne dépassent pas, alors, les villages de la sierra de Francia. On les voit venir, après avoir fait 2 bonnes lieues, le dos chargé de bottes de genêt, qu'ils vendent 15 centimes pièce pour faire des balais, et aussi de bottes de lentisque, qui servent à balayer les rues.

» Ils font aussi du charbon de racine de bruyère, qu'ils vont vendre à Herguijuela, à Cepeda, à Miranda, à la Alberca [10]; la fanega [11] se vend environ 3 réaux (75 centimes) ou 17 perras (entendez perras chicas, 17 sous). Il leur faut un jour pour le faire et un jour pour le vendre, en se fatiguant beaucoup. Encore, faut-il avoir un mulet ou un âne...

» Ils vendent aussi des chevreaux dont la chair est très fine; les chèvres sont toutes petites, comme les gens, mais leur viande est très savoureuse et très nourrissante, leur lait aussi... Ils vendent aussi presque tous leurs œufs... »

Nous lisons encore dans un « Dialogo hurdano », publié dans la revue *Las Hurdes*, sous les initiales T. G. [12], ce renseignement :

« C'est ici qu'il faudrait voir venir les petits messieurs de Madrid, qui nous chargent de tant d'impôts, pour apprendre ce qu'il en coûte de les payer et ce que c'est que de s'éreinter. J'ai encore les épaules moulues, compère, des 3 arrobas [13] d'oignons que j'ai portés mardi à Ciudad-Rodrigo; ainsi donc, il faut parcourir sous la charge 8 lieues [14] pour gagner 15 réaux... »

Qu'est-ce donc que ce commerce qui transporte quelques fanegas ou quelques arrobas de temps en temps ? « Il est clair que, sans chemins, tout trafic commercial est paralysé, car on ne peut quali-

10. Ces villages sont situés à l'est et au nord de las Jurdes.

11. La fanega représente un peu plus du vingtième d'un mètre cube (55 l. 501).

12. Tomás Gómez, sans doute, car l'article est daté de Camino Morisco, dont l'auteur était secrétaire. Revue citée, 1906, p. 156. Voici le texte espagnol : « Aqui habian de venil los señoritus de Madril, esus que echan tantus pagus, aprendel lo que cuesta ganalos y lo que son fatigas. Entadia me duelin, compadri, los ombrus de las 3 arrobas de cebollas que llevé el maltes à Ciarrodrigu; miste que tenel que dir cargau 8 leguas pa sacal 15 realis... »

13. Douze litres environ l'arroba.

14. Lieues de 5 km. — 15 réaux font 3 p. 75.

lier de commerce la vente d'une *arrobita* de cerises que les Jurdanos apportent chaque année de leur hameau à Ciudad-Rodrigo... [15] »

§ 9. — Ce commerce est parfois associé à un peu de mendicité. En septembre 1920, nous descendions, avec un ami français et le tío Ignacio de la Alberca, aux Batuecas, lorsque nous aperçûmes, assise sur une pierre au bord du sentier, une vieille femme en haillons, échevelée, à mine de sorcière. La femme avait sur ses genoux une corbeille remplie de pêches. A notre passage elle demanda l'aumône. Elle reçut peut-être un peu plus qu'elle n'espérait; à peine l'avions-nous dépassée, qu'elle courut après nous avec quelques-uns de ses plus beaux fruits, que nous dûmes accepter pour ne pas l'offenser. Elle allait vendre ses pêches au village voisin de la Alberca, c'est-à-dire que, toute vieille qu'elle était, elle affrontait un dur chemin de huit heures au moins pour vendre quelques fruits.

« J'ai vu un Jurdano, avec une corbeille de cerises sur les épaules, arriver au Casar de Palomero sous un soleil de feu. Son hameau était à 4 lieues de distance du Casar, et sa corbeille pesait 3 arrobas, et, le plus cruel de l'affaire, c'est qu'il dut vendre la arroba à 3 réaux [16]. »

En 1922, les gens de Horcajo vendent le kilo de guignes ou de cerises, 12 sous et 10 sous à Ciudad-Rodrigo. A cette époque la fanega de haricots vaut à Horcajo 10 à 12 douros.

Ce dernier prix peut être considéré comme valable pour l'exportation aussi bien que pour le marché intérieur, car c'est une des caractéristiques de las Jurdes que de ne pas connaître, au sens précis du mot, ce que les économistes appellent un prix. On exporte non pas pour faire des bénéfices, à proprement parler, mais pour ne pas mourir de faim. Dans ces conditions, la peine que l'on se donne pour exporter, et le temps que l'on y emploie, n'ont pas de valeur. Le Jurdano qui va vendre une denrée assez loin, puisqu'il faut qu'il trouve un marché capable d'absorber cette denrée offerte à l'improviste, ne dépense rien sur sa route; il mendie, ou il consomme de sa denrée, si elle est comestible. Comme il ne choisit pas son moment, il peut arriver à contre-temps sur le marché. Lorsque Bernardo Crespo, de Fragosa, pour faire honneur à un engagement, allait précipitamment vendre cinq jeunes porcs à la Alberca, il ne savait nullement si l'époque était favorable pour la vente de ses porcins; manifestement, il devait être à la merci des acheteurs et, par

15. J. Polo Benito, Lettre ouverte à S. M. Alphonse XIII, publiée dans la revue *Las Hurdes*, 1904, p. 173.

16. Cela fait à peine plus d'un sou le kilogramme. Article « Las Jurdes », signé Crontontilo, dans la *Revista de Extremadura*, t. III, 1901, p. 51-513.

surcroît de disgrâce, dans la précipitation de son voyage, il estropiait deux de ses bêtes, qui arrivaient boiteuses et impropres à l'engraissement.

La situation est moins désavantageuse pour les Jurdanos quand il vient du dehors des acheteurs. A Casares, par exemple, on vient acheter des chevreaux, de l'huile, du miel, de la cire, de la rafle de maïs, des peaux, du lin.

A vrai dire, les bénéfices de ce commerce ne peuvent être grands pour les Jurdanos, parce que les acheteurs connaissent leur misère et les dominent économiquement. Une partie de ces acheteurs sont également vendeurs de quelque chose, et le commerce des Jurdanos, chez eux comme hors de chez eux, revient parfois au troc, dans des conditions médiocrement avantageuses pour ceux que presse le besoin.

§ 10. — G. Santos Diego nous présente ainsi les ressources d'une famille jurdana : « Un bout de jardin qui, si les orages ne le ravagent pas, leur donnera des pommes de terre et des choux pour leur pauvre nourriture; quelques charges de fruits vendues à Ciudad-Rodrigo pour acheter de quoi se couvrir un peu la peau; quelques misérables châtaignes et olives pour arriver jusqu'au bout de l'hiver sans avoir besoin d'aller mendier par ces mondes du bon Dieu; une demi-douzaine de ruches et autant de chèvres pour payer les contributions du gouvernement, et voilà tout l'avoir de cette famille qui n'était pas des plus déshéritées de las Hurdes [17]. »

Les Jurdanos exportent encore des figues, du raisin et des lupins, que l'on vend dans les fêtes des alentours, cuits et trempés dans de l'eau.

Ils vendent du gibier (perdrix et lapins) et du poisson. Les perdrix ont dû être plus abondantes qu'elles ne le sont aujourd'hui dans le pays, car, autrefois, un assez grand nombre de redevances et d'amendes consistaient en un certain nombre de paires de perdrix. Il y a dans le pays quelques fusils à un coup; le chasseur ne jette pas sa poudre aux moineaux et il ne tire qu'à coup sûr, au posé, ce qui est déjà assez coûteux. La plupart des chasseurs chassent au moyen de pièges. Il y a un piège spécial, qu'on appelle, dans le pays, *lora*, pour la fouine qui ravage les ruches et dont la peau est chère.

La pêche se fait parfois en empoisonnant un tronçon de rivière (par exemple au moyen de la graine du bouillon-blanc), ou à l'aide d'explosifs. Nous avons signalé déjà que le poisson de Rio Malo de Abajo est abondant et réputé.

17. *El Bichu* (ce mot désigne le loup, qu'on n'ose appeler par son nom), récit publié dans la revue *Las Hurdes*, 1906, p. 93.

§ 11. — Le 11 avril 1922, cheminant dans le pays avec les membres de la mission sanitaire envoyée par le gouvernement, nous rencontrâmes des gens de las Calabazas qui allaient vendre une charge d'huile à la sierra (de Francia); nous vîmes également plusieurs Jurdanos qui revenaient de Cepeda à Vegas de Coria, après avoir vendu du charbon. Ce sont là, en effet, deux produits qui s'exportent. Il y a dans le pays de très beaux oliviers, à las Mestas, le village le plus chaud de las Jurdes, à Vegas de Coria, à Ovejuela, etc., et, comme il y a des moulins à huile, il est plus avantageux d'exporter l'huile que l'olive. C'est un produit relativement cher; à la date que nous venons d'indiquer, le cantaro [18] valait sur place 22 p. 50. Presque toute la production de Ovejuela est exportée. Rappelons que l'olivier ne vient pas sur le territoire de la Alberca [19], mais il va sans dire que l'huile y joue le même rôle que dans le reste de l'Espagne pour les usages domestiques.

§ 12. — Quant au charbon de racine de bruyère, la charge d'une mule représentait, vendue à Ciudad-Rodrigo, 5 à 6 pesetas; et, comme nous l'avons dit, il fallait un jour pour la fabrication et deux jours pour le transporter. La richesse de las Jurdes en charbon de bois a peut-être été exagérée par un excellent connaisseur du pays, le Dr Víctor Sánchez, du Casar de Palomero, qui, avec le plus grand dévouement, allait soigner les malades dont il pouvait connaître les besoins. « Vous savez tous, disait le Dr Sánchez au Congrès Hurdanophile de 1908, que les Hurdes sont un labyrinthe de montagnes élevées, couvertes de bruyère, que limitent de profondes vallées où il n'existe que de petites parcelles labourables. La bruyère, qui couvre les quatre cinquièmes du territoire hurdano, a une racine grosse, courte, dense, dont le bois et le charbon surpassent en calories le bois et le charbon du chêne-vert et servent excellemment non seulement pour le chauffage et les usages domestiques, mais aussi pour la forge et les fonderies de métaux, pour les chaudières à vapeur, etc. Ce bois constitue une richesse immense et les calculs dont je vous ai déjà entretenus prouvent qu'il y a sur le territoire hurdano plus de trois milliards de kilos de bois qui pourraient approvisionner un tramway à raison de 50.000 kilos par jour, de bois ou de charbon, pendant cinquante ans, tandis que cette immense richesse se perd [20]. »

Le Dr Sánchez est, en effet, grand partisan d'un tramway à las Jurdes et son enthousiasme lui fait sans doute exagérer la propor-

18. Environ 16 litres.
19. En 1919, pendant que l'huile vaut de 24 à 25 pesetas (le cantaro) à la Alberca, elle en vaut 22 à Martinandran.
20. *Crónica...*, p. 73.

tion de la bruyère dans le tapis végétal du pays et méconnaître le danger qu'il y aurait à arracher trop brutalement de la montagne ce tapis végétal : les cultures des vallées seraient alors noyées dans la pierraille après chaque orage... Mais, en revanche, s'il existait une route permettant les transports par camions, la racine de bruyère, exploitée sagement et non d'une façon exhaustive, pourrait fournir au pays une ressource appréciable : elle a le grand avantage d'exister.

§ 13. — Signalons encore l'exportation du liège et de la résine; à la différence des produits alimentaires qui seraient si facilement consommés sur place, le liège et la résine n'ont guère d'utilisation que s'ils sont exportés. Mais il n'y en a pas une grande quantité. Le liège n'est très abondant qu'aux Batuecas. C'est un produit riche et de transport facile. Dans le pays même, il sert pour les ruches.

Quand nous traversâmes, en 1919, les bois de pins qui se trouvent entre las Erias et Horcajo, on nous dit que la récolte de résine était affermée par un habitant de Descargamaria; ce village est situé dans la sierra de Gata; il y a, aux alentours, des bois de pins qui sont plus beaux que ceux de las Jurdes, lesquels nous apparaissent ici comme une annexe de ces derniers. Nous savons que des Jurdanos vont temporairement travailler à Descargamaria, quoique les communications ne soient pas très faciles entre les deux régions.

Le bois mort, si abondant aux Batuecas, n'est pas exploité, faute de moyens de communication. Le ciste ne l'est pas non plus, quoiqu'il soit susceptible d'exploitation; il existe, en effet, une industrie, celle du labdanum, qui, en Espagne même, extrait du ciste des huiles essentielles utilisées par la parfumerie.

§ 14. — Il est, enfin, une exportation dont les gens de las Jurdes ne prennent pas toujours eux-mêmes l'initiative (peut-être est-ce en partie le cas de l'exportation de l'huile), c'est celle du miel et de la cire. En effet, l'importance de cette production, si elle répond bien au caractère du pays, répond moins à ses besoins primordiaux, et si elle s'est développée, c'est dans l'intérêt de la Alberca et de l'industrie de la Alberca. Il est donc naturel que les gens de la Alberca, même s'ils ne sont plus propriétaires des ruches de las Jurdes (et des oliviers de las Jurdes) se rendent dans le pays pour acheter du miel et de la cire (et de l'huile). C'est ainsi que des fabricants de turrón de la Alberca parcourent chaque année le pays de las Jurdes pour s'approvisionner de miel : naturellement, ils ont annexé le commerce de la cire à celui du miel : modeste exemple rural d'intégration. Nous avons dit que ce miel est de qualité médio-

cre. « Ces montagnes, dit le correspondant qui a fourni à Ponz ses renseignements, produisent... surtout de la bruyère, qui est la nourriture commune aux chèvres et aux abeilles; de là vient que le miel n'est digne d'être apprécié ni par sa couleur ni par sa saveur, car il conserve de la plante un certain goût amer et il n'y a que la cire qui donne lieu à un trafic utile [21]. »

§ 15. — L'exportation du travail, celle des produits de la culture, de la chasse et de la pêche, enfin des petites industries du pays, les traitements des curés et des instituteurs, enfin, pendant quelques années, l'argent gagné dans les travaux exécutés grâce à la subvention gouvernementale, permettent quelques modestes importations en ce pays où il en faudrait beaucoup.

Le choix de ces pauvres importations est commandé par les besoins les plus urgents. Nous savons que les besoins primordiaux de l'homme, nourriture, vêtement, habitation, sont mal satisfaits à las Jurdes. L'amélioration dont on se passe le plus facilement est celle de l'habitation; et, comme d'autre part, les matériaux sont abondants pour des habitations rudimentaires et que les communications et les moyens de transport ne se prêtent guère à l'importation de matériaux de construction, on se passe de ceux-ci, sauf en un petit nombre de cas.

Le pays fournit sans doute encore moins pour le vêtement que pour la nourriture, mais comme on se passe, surtout sous ce climat, beaucoup plus facilement du vêtement que de la nourriture, ce sont en somme, les aliments qui constituent la principale importation.

§ 16. — Les Jurdanos importent des *garbanzos*, pois chiches qui sont l'essentiel de la nourriture du paysan castillan, et que le pays de las Jurdes ne produit guère; ils importent des céréales, seigle et blé, leur pays ne produisant guère de blé et ne produisant de seigle que d'une façon très irrégulière, puisqu'il suffit d'un orage pour anéantir la moisson qui a poussé entre les pierres toujours prêtes à rouler sur elle. Les Jurdanos importent même le pain, et il y a peu d'années qu'ils l'importent sous la forme que nous connaissons et non plus simplement sous les espèces des vieux croûtons récoltés par les mendiants.

Le voyageur anglais Aubrey F. G. Bell nous dit, à propos du village de las Mestas : « La plupart des provisions doivent être apportées de la Alberca par les sentiers de montagne, mais à l'occasion, on tue un chevreau au village pour un mariage ou pour une

21. Ponz, t. VII, p. 191. — Le passage se rapporte spécialement aux Batuecas, mais il vaut également pour las Jurdes; la sévérité du correspondant est d'ailleurs un peu excessive pour l'un comme pour l'autre pays.

autre fête, et las Mestas est plutôt prospère pour un village Jurdano. Le pain et le vin, cependant, doivent être importés de villages distants de plusieurs lieues...

» Pour le pain, un homme apporte de temps en temps, dans le bât de sa mule, cinquante ou soixante miches de Cepeda, à 3 lieues de l'autre côté des crêtes [22]. »

Dans bien des hameaux, on n'importe pas encore de pain d'une façon ordinaire, et il est toujours difficile au voyageur de s'en procurer dans le pays.

Le pain est parfois donné aux malades, sinon comme un remède, du moins comme une nourriture de choix.

Il arrive aussi que, pour un malade, on achète un peu de chocolat, du sucre, des biscuits.

Le besoin du vin n'est sans doute pas comparable physiquement à celui du pain, et il est vrai que la boisson ordinaire de presque tous les habitants est l'eau, qui partout ruisselle. Mais la misère et la fièvre sont assurément des excitants à la consommation du vin, pour peu que l'habitant ait de quoi en acheter quelques cuartillos. La vigne n'est pas assez abondante dans le pays pour fournir à la consommation des habitants, mais il y a, aux alentours, des crus qui ne sont pas à dédaigner, comme le Soto Serrano, dans la sierra de Francia, et Robledillo, dans la sierra de Gata.

A côté de l'importation du vin, il faut signaler celle de l'alcool; toutefois, pour l'alcool, le pays est à peu près en mesure de produire ce qu'il consomme, grâce à l'abondance de ses fruits et, particulièrement, des arbouses; les gens ont des alambics portatifs (autre importation) pour traiter leurs fruits. Il n'y a donc guère que des alcools de luxe, pour quelques maisons riches, qui soient importés [23].

Dans l'ordre du vêtement, nous trouvons l'équivalent de ce que sont, dans l'ordre de la nourriture, les croûtes de pain : ce sont les hardes de rebut que récoltent les mendiants. Et, de même qu'il faut souvent faire subir une préparation aux croûtes de pain, avant de les utiliser, de même qu'il faut les concasser, les humecter, les réduire en pâte, de même, souvent aussi, il faut composer, avec les pièces des vêtements hors d'usage que l'on récolte, de quoi faire un accoutrement qui tienne. Nous avons déjà vu ce qu'est l'industrie des *menderas*. (Ch. IV, § 18.)

Malgré tout, ces haillons ne suffisent pas; et ce n'est pas avec eux que l'on s'habille les jours de fête, dans les familles qui ne sont pas

22. Aubrey F. G. Bell, *A Pilgrim in Spain*, p. 199 et 200.

23. Nous avons trouvé dans une maison riche, à Nuñomoral, en 1922, une bouteille de punch d'une forme que nous n'avions jamais vue et que nous n'avons pas revue depuis.

complètement écrasées par la misère; on importe donc pour le très relatif luxe que comporte la vie à las Jurdes. On importe peu de linge; mouchoirs et chaussettes sont à peu près inconnus; pour les draps et les chemises (il y a beaucoup de maisons où l'on ne se sert pas de draps), on cultive dans le pays un peu de lin et de chanvre; on file à las Jurdes, et le seul paiement que l'on ait à faire dans quelques villages des alentours est celui du tissage : il existe encore, à la Alberca, par exemple, quelques métiers à main [24].

Mais en dehors du linge, les femmes doivent acheter des rubans, de la passementerie, quelques ornements et des bijoux très simples. Il leur faut aussi acheter quelques instruments pour recoudre les haillons quand il leur arrive de s'en contenter. Si les machines à coudre sont rares (il y en a au Pino Franqueado, chez la couturière du Cabezo, etc. [25]), il est nécessaire qu'il y ait dans la plupart des maisons du fil, des aiguilles, des épingles, des ciseaux. On achète cela au baratillo, ou aux boutiques de la Alberca, de Ciudad-Rodrigo ou de Plasencia, quand on a été vendre là son travail ou quelque denrée. Il est probable que les Jurdanos ont avantage à faire leurs achats dans quelque ville où existe une certaine concurrence et une certaine publicité de prix. « Les *menderas*, dit G. Santos Diego, les exploitent, comme les exploitent les usuriers, comme les exploitent les vendeurs ambulants qui, depuis quelques années, se sont mis à aller à las Jurdes avec des draperies, des toiles, du sel, du riz, du piment, des souliers, etc. [26]. »

§ 17. — L'article souliers est un de ceux dont il est le plus difficile de se passer. Le vêtement peut être rudimentaire; il le serait davantage encore s'il n'y avait, comme nous l'avons vu, la ressource des vêtements rapportés par les mendiants. Et, en cela, las Jurdes ne se distingueraient pas de bien d'autres cantons de l'Espagne. Aujourd'hui encore, il y a beaucoup d'endroits, en Andalousie et dans le Levant, où les enfants sont à peu près nus. A Cuevas de Vera, dans la province d'Almería (et nous citons ce pays parce que nous avons sur lui un témoignage direct), il y a encore une vingtaine d'années, cette nudité continuait jusqu'à l'âge de la puberté.

A la différence des autres parties du vêtement, les chaussures, dans la pierraille de las Jurdes, sont souvent indispensables. Nous avons déjà signalé avec quelle rapidité s'était répandu dans ce pays l'usage de la chaussure faite de débris de pneus; cette chaussure

24. Les belles chemises que l'on porte à la Alberca, aux jours de fête, se tissent sur commande.

25. A Fragosa, Bernardo a une machine qui lui a coûté, neuve, plus de 300 pesetas.

26. Article sur les menderas, dans la revue *Las Hurdes*, 1908, p. 273.

venant très utilement se substituer à l'espadrille (*alpargata*) et à la chaussure de cuir, plus chère et moins résistante : curieuse dérivation, à las Jurdes, d'une culture tropicale et de l'industrie automobile.

Les chapeaux, si l'on peut assez facilement s'en passer pendant une bonne partie du temps, sont presque nécessaires sous le soleil torride, l'été, et ils sont, d'autre part, difficiles à fabriquer par des moyens de fortune. Les Jurdanos, nous dit le tio Ignacio, achètent ces chapeaux à Tamames, à Plasencia, au Casar de Palomero, à Ciudad-Rodrigo, lorsqu'ils vont vendre quelque chose.

Si rudimentaires que soient les échanges entre eux, les Jurdanos ont parfois besoin de peser ou de mesurer les denrées dont ils trafiquent; de là les importations : Bernardo, à Fragosa, a trois balances, deux *romanas* dont la plus grande, qui lui a coûté 4 douros, peut peser jusqu'à 4 arrobas et demie, et un *peso*, balance à deux plateaux.

Beaucoup de récipients sont importés. D'abord, tous ceux qui sont de métal ou de céramique. Ainsi, Bernardo a une *dama-juana* pour conserver l'eau-de-vie ou l'huile. Dans une maison, nous voyons une terrine qui vient de Tamames de la Sierra. Dans le nord, spécialement dans la région de Casares, les ustensiles ou récipients de fer ou de fonte viennent du *rastro* (marché aux puces) de Ciudad-Rodrigo, ou sont fabriqués par de petits artisans de Monsagro ou de la Alberca. Le petit chaudron de fonte fait partie du matériel que les Jurdanos emportent quand ils vont mendier; c'est grâce à ce chaudron qu'ils pourront consommer quelques aliments chauds. Mais les petites auges (*artesillas*, *gamellas*) ne se fabriquent plus, comme naguère, à Monforte; l'industrie s'est perdue. Bernardo a dû s'en fabriquer une, en bois.

Nous avons vu que le pays ne peut élever les bêtes de somme qui lui sont nécessaires; au nord, ce sont des Gallegos qui viennent vendre des mules.

Il y a aussi (mais cela ne représente pas un commerce proprement dit) quelques importations de luxe; ainsi le progrès de l'architecture jurdana a entraîné une importation de tuiles. A Casares, il y a sept ou huit toits de tuiles; ces tuiles viennent de Serradilla del Llano ou de Casa portero, et elles sont chères : 6 pesetas le cent et autant pour le transport (en 1923).

Les vendeurs ambulants apportent encore, avec les comestibles nécessaires (riz, etc.), des condiments (poivre). Ils apportent aussi du savon.

§ 18. — Une des raisons qui paralysent le commerce du pays avec l'extérieur, c'est que son commerce intérieur est extrêmement

réduit : les produits de tous les villages sont sensiblement les mêmes, et là où il y aurait quelques différences, il n'y a aucune surproduction qui détermine des courants d'échange. Le commerce des villages jurdanos entre eux est moins important encore que celui de las Jurdes, prises en bloc, avec l'extérieur, parce que l'extérieur, du moins, peut demander du travail jurdano et fournir des denrées ou des instruments que le pays ne peut pas produire. Cependant, un village riche en oliviers pourra vendre un peu d'huile à des villages voisins; l'homme qui a tué une bête, ou dont une bête a été tuée, va, avec sa balance romaine, vendre quelques quartiers dans d'autres hameaux que le sien, dont la capacité d'absorption est insuffisante, en la saison surtout où la viande ne se conserve pas; nous avons ainsi acheté de la chèvre à un boucher ambulant. Nous avons aussi acheté de la viande de sanglier; il est vrai que c'était au Pino Franqueado, village relativement riche.

§ 19. — Une des expressions de la pauvreté du pays est l'insuffisance du numéraire en circulation, insuffisance qui paralyse les transactions et le crédit et accule les habitants au troc. « En plusieurs endroits, dit Bide, ils ignorent jusqu'à la valeur de la monnaie, préférant une poignée de sous à une monnaie d'argent, pour la simple raison que le poids est ce qui leur prouve qu'ils ne sont pas volés. C'est ce que nous avons eu l'occasion de vérifier en la personne du guide qui nous accompagnait à la cascade de la Meancera, et qui se figura recevoir 2 réaux seulement (50 centimes) quand il avait dans la main deux pièces de 1 peseta. Toutes les explications que nous pûmes lui donner furent inutiles. Nous n'arrivâmes pas à le convaincre [27]. » Il nous est arrivé à nous-même, en 1910, et dans un village de la périphérie, Rio-Malo de Abajo, de voir préférer nos sous à nos pesetas par une femme à qui nous avions à payer une provision de poisson frit; sans doute, la marchande de poisson connaissait la valeur de la peseta, mais les sous lui paraissaient plus sûrs et plus utilisables. Nous fîmes d'ailleurs une partie du voyage, cette année-là, avec une valeur de 30 pesetas en sous dans notre sac.

La revue *Hurdes*, du 15 mai 1926, raconte l'histoire d'un Jurdano qui, après avoir bien vendu ses excellentes pommes de terre du Gasco, revient « avec une grande bourse pleine de réaux, le tout en gros sous et en petits sous « pour éviter la fausse monnaie », parce que, par les temps qui courent, disait-il, on ne peut se fier

27. Bide, p. 83-84. — Voici un détail caractéristique : « Le Dr Marañon visita le malade, diagnostiqua une pneumonie et prescrivit le traitement; comme il partait, la femme voulut lui donner dix centimes. » (Chronique officielle du voyage du roi; du Cabezo.)

à personne... et puis, ensuite, toutes les difficultés qu'on avait au hameau pour changer[28]... »

§ 20. — Il nous reste, pour achever de caractériser l'économie de cet étrange pays, à montrer l'une des conséquences logiques de sa pauvreté : le développement de l'usure, et une autre conséquence, plus contingente : l'élevage des enfants trouvés, sorte de location de services qui ne suppose pas l'émigration et qui n'est, à proprement parler, ni importation ni exportation, l'importation d'enfants trouvés ou *pilus* rapportant quelques ressources à la façon d'une exportation.

Dans certains cas, il semble que la difficulté de commercer, le manque de numéraire et l'isolement économique fassent survivre ici certaines cultures. Ainsi, la persistance de la culture du lin paraît bien être une des conséquences de l'isolement commercial de las Jurdes. On sait que, dans l'Europe occidentale, en général, la culture du lin a énormément diminué, et la disparition progressive de cette culture, que certains ont voulu attribuer à une modification du climat, vient simplement de l'impossibilité, pour les pays de l'Europe occidentale, de produire le lin aussi économiquement que la Russie. En Espagne, même, cette évolution s'est fait sentir, quoique la hausse des prix du lin russe, inévitable conséquence de la désorganisation économique causée par le bolchevisme, donne parfois à penser que le lin national pourrait redevenir rémunérateur. Le journal *El Sol* (étroitement soumis à l'influence d'industries ultra-protectionnistes) plaidait, dans un article publié le 26 mars 1925, pour le retour à la culture du lin. Il signalait que, tandis que l'Espagne avait, en 1919, importé 29.438 kilos de lin en rame, pour une valeur de 28.849 pesetas, elle en avait, en 1922, importé 249.120 kilos, pour une valeur de 629.000 pesetas. D'après ce journal, la culture du lin, aux Asturies et en Galice, eût pu alors donner un bénéfice net de 1.000 pesetas à l'hectare, et même de 3.000, si on le transformait en filasse au lieu de le vendre brut. Ces calculs étaient faits d'après les données empruntées au *Progrès agricole* d'Amiens, et supposaient toutes sortes d'améliorations. Il va sans dire que, à las Jurdes, cette culture survit sans donner de pareils bénéfices.

Plus qu'ailleurs, dans ce pays de misère toujours poignante, la richesse doit apparaître au vulgaire comme le suprême bonheur.

Mais comme le travail ne parvient que rarement à constituer un capital, comme ce travail est presque toujours très dur, et intermittent, trop souvent les Jurdanos se découragent et se démoralisent.

28. Revue citée, p. 84. « *pa evital monea falsa.* »

Quand ils reviennent de la moisson avec 20 ou 30 douros, ils rentrent dans leur hameau en tirant des pétards. Leur « richesse » est bien illusoire pourtant, non seulement parce qu'elle est très petite, mais surtout parce qu'elle n'est même pas le commencement d'un capital : ce qu'ils rapportent est destiné surtout à payer de l'arriéré. Pendant une dizaine de jours, défilent chez eux le savetier, le tailleur, le boulanger, le boucher, le mastroquet et l'usurier. En même temps, ils mangent, boivent et jouent, du mieux qu'ils peuvent.

Alors ils se retrouvent *sin un centavo*, comme disent ceux qui ont été en Amérique. Ils sont réduits à manger leurs fruits à noyau, non sans se donner de bonnes fièvres. Puis ils se rendent à la Vera de Plasencia, pour la récolte du piment, où ils ne gagnent plus qu'une peseta par jour, mais aussi la nourriture (en 1922).

En somme, pour que l'homme moyen mange, pour qu'il conçoive ce que c'est qu'un commencement de capital, il faut qu'il commence par se déraciner et par sortir de ce pays, qui ne nourrit pas et qui ne supporte pas le capital.

Quand on étudie ce que sont, à las Jurdes, les voies de communication et les échanges, l'étude aboutit à des résultats négatifs : elle montre que ce qui existe ailleurs n'existe pas ici. Ce qu'il y a de caractéristique de l'économie de las Jurdes, c'est la misère, et dans cette misère même, quelques traits singuliers, que produit son exagération.

Il nous faut exposer, maintenant, ce qui ne rentre pas dans les cadres ordinaires, ceux qui sont faits pour les pays ordinaires, même si l'on se borne aux plus déshérités de ces pays. Il nous faut montrer combien le travail est ingrat et décevant; combien il est difficile pour les privilégiés, et impossible pour la masse, de constituer une vraie propriété, un capital; comment, par conséquent, le pays entier est condamné au régime de l'usure, dans tous les sens du mot, pourrait-on dire; comment il arrive un moment où le Jurdano, qui, par suite des conditions de son immigration en ce pays, ne voudrait pas émigrer, est forcé quand même d'émigrer pour ne pas mourir de faim; comment un étrange commerce de nourrissons, produit par de la misère, entretient la misère et continue l'immigration en ce pays; comment la ruine de la santé est un fait général à las Jurdes, et comment, jusqu'ici du moins, la mendicité seule, constituant une sorte d'aristocratie abjecte, a permis partiellement aux Jurdanos d'échapper aux conséquences les plus brutales de la loi d'airain qui les écrase.

CHAPITRE VI

Le travail et la propriété.

I. Le Travail.

§ 1er. — Le travail, à las Jurdes, n'apparaît guère que sous son aspect maudit. Rien n'en adoucit la dureté; en d'autres pays, le travailleur, après avoir durement peiné, connaît parfois la joie de la récolte abondante, ou celle du produit fini bien présenté; l'artisan trouve dans son « chef-d'œuvre » une récompense de sa peine. A las Jurdes, la terre est toujours avare et l'industrie de l'homme n'aboutit qu'à des produits grossiers.

Un jour du mois de mai 1906, M. Teodoro Sánchez, qui l'a raconté plus tard dans la revue *Las Hurdes* [1], rencontrait sur un chemin trois hommes d'aspect misérable, qui venaient de las Jurdes pour chercher du travail à Malpartida. Les hommes se lamentaient sur leur misère. « Mais quoi ? leur dit M. Sánchez, est-ce que vous ne travaillez pas ? car, quand on travaille la terre, si mauvaise qu'elle soit, la terre nourrit l'homme qui la travaille.

— Nous ne travaillons pas ! s'écria notre troisième interlocuteur, un jeune homme fort et grand, mais au teint pâle et aux regards éteints. Et que nous sert de travailler, si cette terre ne produit que des cistes, des loups et des sangliers ? Cela est impossible, continua-t-il en s'animant de plus en plus; *cela* ne mérite pas d'être habité par des personnes humaines. Le gouvernement aurait bien pu nous tirer de ce pays et nous donner ailleurs des terres. Vous verriez alors si nous sommes amis du travail ou non ! Là-bas, c'est un plaisir de cultiver la terre, continua-t-il en jetant un regard d'envie sur les champs d'oliviers verdrés et de moissons dorées; cela, c'est la gloire même. Si nos champs étaient moitié aussi bons, nous ne souffririons jamais de la faim. Et voyez, nous avons beau revenir de la moisson avec vingt-cinq ou trente douros d'économisés, à quoi ça nous sert-il ? arrivés au village, allez, il faut payer ici et là et on se trouve sans un réal... »

Le travail, qui est, avant tout, le travail de la terre, car tous les

1. 22 septembre 1907, p. 206 et suiv. *Mi interviu con un Hurdano.*

Jurdanos travaillent plus ou moins à la terre, est, en même temps que très dur, très irrégulier : en quoi il n'est pas éducateur.

§ 2. — En janvier, ils commencent à préparer le terrain pour les pommes de terre, et ils récoltent les olives. En février, ils sèment quelques pommes de terre. En mars, quelques-uns s'en vont par les villages de la sierra, à Miranda, à Cepeda, à Mogarraz, à San Martin del Castañar pour gagner leur vie en louant leurs bras, les autres travaillent les olives en les foulant ou en les mettant au pressoir; celui qui n'en a que peu les foule chez lui. En avril, ils s'occupent du lin et des pommes de terre; ceux qui possèdent des ruches vont les visiter. En mai, quelques-uns se rendent dans la province de Cáceres pour moissonner l'orge et le seigle, et d'autres vont mendier, parce que c'est le mois où les aliments arrivent à épuisement. En juin, ils vont de la province de Cáceres à la province de Salamanque, où la moisson est beaucoup plus tardive. Ils finissent de moissonner là en juillet, et ils rentrent chez eux pour *trillar* (c'est l'équivalent de battre; nous expliquons ailleurs en quoi consiste ce travail) le seigle et un peu de blé, et pour récolter les pommes de terre. Quand ils ont fini de trillar et de récolter leurs pommes de terre, pendant ce mois de juillet, ils irriguent les récoltes tardives et récoltent quelques haricots.

En août et en septembre, le travail est très ralenti. Puis vient octobre; ils commencent les semailles et cueillent quelques olives pour les manger. En novembre et en décembre, ils récoltent encore quelques olives, partie pour les manger, partie pour faire de l'huile. Celui qui a un cochon le tue. C'est alors qu'ils recueillent les arbouses; il y a des arbouses en quantité aux Batuecas, en novembre et en décembre; il y en a qui se font de l'eau-de-vie pour quatre ou cinq mois; la première eau-de-vie est très bonne. Ils consomment eux-mêmes toute celle qu'ils font.

C'est ainsi que le tío Ignacio, de la Alberca, résume les travaux de l'année agricole à las Jurdes. Comme on le voit, à de certaines époques, les Jurdanos n'ont rien à faire chez eux; à quelques époques même, ils n'ont rien à faire ni chez eux ni au dehors : épreuve terrible, puisque, aux époques où s'impose le travail, il s'agit d'un travail intensif, rendu beaucoup plus dur encore par la nature du sol et par le climat. Dans ces conditions, il est inévitable que les plus faibles, moralement ou physiquement, succombent à la fainéantise.

§ 3. — « L'ardeur au travail, dit Santibañez, dans certains villages est très honorable, et les habitants, en majorité tout au moins, se donnent au labeur quotidien. Pourtant, l'art de cultiver les plan-

tes et les arbres est si en retard qu'ils se bornent aux travaux qu'ils ont pu apprendre de leurs ancêtres, ce qui, en très peu d'endroits, donne de bons résultats, et en beaucoup d'endroits de très mauvais, pour cette raison principale que le terrain foisonne de mauvaise végétation, et ne donne pas ce qu'il devrait produire, à quoi ne laisse pas de contribuer le manque ou l'insuffisance des engrais...

» Quant au reproche de fainéantise appliqué sans distinction à tout le pays de las Jurdes, nous sommes en mesure de le repousser énergiquement pour la majorité des habitants; car ils travaillent et ils travaillent sans repos, pour récolter les pauvres légumes qui doivent servir à leur alimentation pour toute l'année, émigrant en outre à diverses époques dans les villages d'Estrémadoure et de Castille, pour moissonner et pour défoncer la terre des vignobles, etc.; employant, là où ils peuvent, le terrain qu'occupaient leurs châtaigniers, et cultivant les plantes que produit le pays, travail à certaines époques si pénible, qu'il les laisse à peine reposer, que ce soit de jour ou de nuit. Mais si nous repoussons énergiquement le qualificatif en question pour la plus grande partie des habitants, nous ne pouvons en faire autant pour une forte minorité (*no pequeña porción*) dont la paresse est telle que, semblables aux sauvages, ils préfèrent la misère au travail [2]. »

Santibañez revient un peu plus loin [3] sur la même idée, signalant le cas de ceux qui n'arrivent pas, même par le travail le plus opiniâtre, à subvenir à leur subsistance, ni à trouver un travail salarié. Il évalue au quart de la population les « vrais pauvres », et il voit dans leur misère affreuse et désespérée l'une des causes de la lamentable exploitation des nourrissons.

§ 4. — Sur le travail intense et prolongé des journées d'été, sur ce travail qui, d'après Santibañez, ne laisse de repos ni jour ni nuit, nous pouvons rappeler l'observation de Bide, qui a vu les Jurdanos travailler dans les champs au clair de lune. Nous les avons vus, nous aussi, travailler de nuit, et sans clair de lune, dans l'ombre diaphane d'une soirée d'été. Voici comment nos notes de voyage de 1910 décrivent notre arrivée au Castillo : « La vallée est à nos pieds et le chant ami du ruisseau nous parviendra bientôt dans le calme du soir. Une petite blancheur s'affirme au loin dans le gris. Sans doute, c'est une église; inutile donc de nous arrêter sur la pente pour nous coucher dans l'odeur des sapins réveillée par la nuit. La descente se fait plus rapide, plus variée; voici, dans la cendre du crépuscule, une plaie noire au flanc de la montagne; le feu a passé là; nous dévalons entre des spectres de sapins.

2. Santibañez, ouvr. cité, p. 51.
3. P. 56.

» Alors, quelques notes humaines se mêlent à la chanson de l'eau; notre sentier tombe tout à coup dans un chemin, et nous sommes au Castillo, sans avoir vu de lumières. Dans les champs, pleins d'ombre qui bordent le village, on devine des formes qui travaillent encore... »

La loi tyrannique de ces travaux forcés, sans autre libération que celle de la mort, saisit la faiblesse humaine à tous ses degrés : l'homme, insuffisamment nourri, travaille pour ne pas mourir de faim; la femme et l'enfant, plus faibles que l'homme, doivent l'aider. L'enfant est saisi de très bonne heure. « Je suis de Fragosa, dit une pauvre femme à Tomás Gómez, je m'appelle Quica, je suis veuve et j'ai quatre enfants; le plus grand a sept ans et c'est lui qui irrigue le petit jardin où nous semons des pommes de terre pour l'hiver [4]. »

La femme dont nous venons de citer quelques paroles travaille elle aussi, et d'autant plus rudement qu'elle est veuve. Lorsque Tomás Gómez la rencontre, elle fait un travail de bête de somme ; elle porte sur sa tête un énorme fardeau retenu à son front par une corde noueuse, une corbeille est suspendue à son bras; son front, penché vers la terre, ruisselle de sueur, et elle est si essoufflée qu'elle ne peut tout d'abord articuler des mots pour répondre aux questions de celui qui la rencontre. Elle rapporte de loin de la nourriture et, en particulier, du pain pour ses quatre enfants.

Même mariée, la femme a souvent en partage les plus rudes travaux. Ce n'est pas toujours parce qu'elle est la plus faible. Il arrive aussi qu'elle fasse le travail qui est proche de la maison, tandis que l'homme sort du pays, va au loin, soit pour transporter des denrées, soit pour louer son travail. Si le ménage possède un mulet ou un âne, les transports au loin sont moins pénibles que le travail des champs au village; pourtant, il est assez naturel que ce soit l'homme qui coure les risques du voyage, et la femme qui travaille au village.

Il faut signaler, en passant, le travail intensif des jeunes hommes, qui n'est pas toujours subi, mais qui est parfois voulu, parce qu'il entrave leur développement physique et leur permet ainsi d'arriver à l'âge de la conscription dans les conditions qu'ils jugent les meilleures.

§ 5. — Le travail se fait parfois, assez souvent même, en commun; il n'est presque jamais organisé.

4. Tomás Gómez. « Contrastes », article daté de Camino Morisco, 6 juillet 1904, et publié dans le n° du 22 juillet de la revue *Las Hurdes*, p. 140. Sur le travail des enfants, voir aussi Blanco Belmonte : *Por la España desconocida*, p. 40.

Le travail du pasteur est de tous le moins organisé et le moins spécialisé; et c'est lui qui a donné le ton. Il suppose non une organisation, mais une entente, puisque les bêtes de plusieurs propriétaires sont souvent confiées à un seul pasteur.

Les travaux agricoles et les travaux domestiques amènent plus facilement les travailleurs à se rassembler. Une partie des travaux domestiques ne se font pas dans l'intérieur de la maison, qui est sans air, et surtout sans lumière. Les femmes se rassemblent sur quelque mur de pierre de la place publique, sur quelque banc de pierre adossé à une maison, pour filer, pour coudre, pour soigner leurs enfants, tout en bavardant.

Volontiers aussi, on se rassemble pour aller ramasser du bois mort, des feuilles, pour aller travailler la terre, pour aller récolter des fruits; on fait ainsi plus agréablement le long chemin qui, souvent, sépare le travail de la maison; on se sent moins à la merci d'un accident lorsqu'on se trouve loin. Au surplus, le peu de variété des occupations fait que ces gens, à chaque moment de l'année, ont des travaux semblables à accomplir, dans des terrains semblables, tantôt au fond de la vallée, tantôt sur la pente des montagnes. Mais tous ces travaux sont parallèles, ils ne se rencontrent pas.

Seuls quelques-uns des rares travaux industriels, qui sont connus des gens du pays, demandent un minimum d'organisation du travail : ainsi la fabrication de l'huile.

§ 6. — « Les fileuses, dit Santibañez, travaillent d'une façon si soutenue que, pendant la saison consacrée à ce travail, on peut dire qu'elles ne lâchent pas le fuseau. Si elles sont à la maison, elles filent; si elles sortent dans la rue, c'est en filant; si elles vont à leur potager, c'est encore en filant; si elles doivent se rendre à un village, ou aller d'un hameau à l'autre, pour ne pas perdre le temps que la course demande, et pour que ce temps leur paraisse plus court, c'est encore en filant qu'elles y vont[5]. »

Ces conditions si primitives de travail sont, bien entendu, surtout celles des Jurdes hautes. Santibañez nous donne une idée assez avantageuse de l'activité économique qui s'arrête à la porte de las Hurdes au Casar de Palomero. « Il y a, dit-il, 1 médecin, 1 chirurgien, 1 boutique de pharmacie et 1 notaire. Il y a 1 vétérinaire, 5 tailleurs, 7 savetiers, 1 sellier, 5 charpentiers, 3 forgerons, 20 muletiers, 6 boulangers, et l'on est en relations régulières avec Salamanque, Béjar et Plasencia.

» Il y a 3 pressoirs pour la fabrication de l'huile, 4 moulins à

5. Ouvr. cité, p. 59-60.

farine, 4 pressoirs pour le vin, 1 fabrique de tuiles, 2 métiers à tisser le gros drap et 5 à tisser la toile. Il y a aussi un peu de commerce, mais sur une petite échelle.

» Près du village se trouve un atelier, appartenant à un des habitants du pays, où l'on fabrique de très bons draps...

» Les jours ouvrables, tous les habitants s'occupent à leurs travaux des champs; en été ils travaillent depuis le lever du jour jusqu'à 10 heures du matin; il suspendent alors le travail, prennent des vêtements un peu plus propres et vont à la plaza jusqu'à l'heure de manger; ils retournent au travail après 3 heures, jusqu'à ce que la cloche appelle à la prière [6]... »

On voit assez bien ici ce qui différencie le Casar de Palomero de las Jurdes proprement dites, sans l'en séparer complètement. Aujourd'hui encore, il n'y a, dans les Jurdes hautes, qu'un seul moulin à farine, sur le rio Jurdano, entre Gasco et Fragosa; les moulins à huile sont plus nombreux (Mestas, Rio Malo de Abajo, Cabezo, Ladrillar, Casares (deux), Nuñomoral, Vegas de Coria, Cambroncino, Aceña, etc., mais les petits récoltants continuent d'employer « *el molino de sangre humana* » (la machine humaine). La loi du travail pèse, au Casar, beaucoup moins tyranniquement sur l'habitant que dans les Jurdes hautes; nous avons vu que, dans cette région, on travaille jusque dans la nuit, profitant au surplus des périodes de clair de lune. Santibañez nous dit lui-même, en parlant des territoires de Nuñomoral, de Casares, et du Cabezo que « en été, les habitants dorment généralement dans leurs huertas, afin de profiter des heures du matin pour leur travail [7]. »

La variété des métiers doit aussi être notée comme une particularité du Casar. Cependant, notre auteur spécifie bien que « tous » les habitants travaillent aux champs. Enfin, il n'est pas jusqu'au nombre de représentants de certains métiers (tailleurs, savetiers, charpentiers, etc.) qui ne prouve que l'organisation du travail reste tout à fait rudimentaire : il s'agit d'une industrie qui dépasse à peine le champ d'action de l'industrie domestique, et qui n'en modifie pas les procédés. Sans la difficulté des communications, qui reste grande, quoique nous soyons ici à la périphérie du pays, et que Santibañez nous signale des relations régulières avec Salamanque, Béjar et Plasencia, ainsi que l'existence de vingt muletiers, cette industrie n'en resterait pas à ce stade : ou elle resterait purement domestique, chez ceux qui s'obstineraient à ne pas profiter de la facilité des communications pour faire venir du dehors des produits fabriqués dans de meilleures conditions, ou bien, pour les produits qu'il y aurait réellement avantage à fabriquer sur place,

6. Ouvr. cité, p. 242-243.
7. Ouvr. cité, p. 59.

elle s'outillerait et s'organiserait de façon à servir une clientèle plus nombreuse, plus riche, et plus exigeante.

C'est là une industrie stagnante, due à des accidents heureux qui, tout heureux qu'ils sont, ne valent pas les conditions d'un développement normal. L'auteur, que nous venons de citer plusieurs fois, insiste précisément sur la « décadence » de ce village, décadence qu'il attribue, en même temps qu'à l'excès des impôts, au défaut des communications.

§ 7. — Nous avons vu nous-même, dans la région de Casares, l'exemple de deux habitants, qui, ayant construit habilement une maison pour leur propre compte, ont été ensuite pris comme architectes par d'autres. Ainsi se font les commencements de spécialisations, les essais de division du travail social, qui, dans ce pays, ne peuvent pas dépasser la phase primitive.

§ 8. — Le travail est triste et infécond, en même temps qu'il est dur et rebutant. Il est un peu moins triste quand les gens s'y livrent ensemble. Les fileuses s'assoient ensemble, et les lavandières, sans installation spéciale, vont ensemble à l'endroit de la rivière le plus commode pour laver, le plus près possible du village; en général, elles ne font pas sécher le linge sur des cordes, mais, utilisant ce que le pays leur fournit, la chaleur et la pierre, elles étendent leur linge sur les galets surchauffés ou sur la pizarra. Ensemble, les hommes vont remuer la terre avec la azada. Ensemble, quand ils le peuvent. Mais les distances sont longues, et les champs où travaillent les hommes sont souvent de petits champs isolés. Parfois aussi, la faim, et plus ordinairement la misère physiologique qui résultent d'une alimentation insuffisante, les gênent ou les paralysent dans leurs essais de travail[8], parfois c'est la fièvre qui les fait trembler; on les voit assis sur leur seuil, les yeux brillants, tempes et joues creuses, affaissés. Les ressorts de leur activité sont brisés. Le travail qui, si souvent, entraîne et passionne l'homme au moins en quelqu'une de ses phases, les a épuisés. Ils sont vaincus.

Qu'ils puissent ou non travailler, le travail leur apparaît comme cruel et odieux. Si bien que, outre ceux qui ne peuvent pas travailler, il y a ceux qui, volontairement, cherchent à se soustraire à la malédiction du travail.

Comme les premiers, ils mendient; mais ils sont des mendiants volontaires, dont les moyens sont plus puissants et le rayon d'action

8. Voir la citation du Dr Marañon, ch. VIII, § 8.

plus étendu. L'extension et la relative importance de la mendicité nécessaire dans ce pays qui ne se suffit pas à lui-même, sont un des traits les plus caractéristiques de las Jurdes. Sans les mendiants, du moins sans l'aristocratie de la mendicité, le pays ne pourrait être surpeuplé comme il l'est. Nous allons étudier à part cet important sujet. Mais il nous faut encore, auparavant, insister sur le caractère pénible du travail, aux résultats toujours incertains et aux exigences intermittentes, à las Jurdes; ce travail reste très primitif, ne connaît qu'au minimum les collaborations qui, presque partout ailleurs, déchargent des hommes, pourtant beaucoup mieux nourris que les Jurdanos, du plus dur de leur tâche : la collaboration de la bête de somme, et celle de la machine.

§ 9. — Le travail, disons-nous, est le travail primitif.

C'est exceptionnellement que le Jurdano peut préparer le terrain à la charrue, avec l'aide de la bête de somme; pour semer son seigle ou son blé, il prépare la terre motte à motte avec le hoyau. Pour récolter ses pauvres céréales, il devra employer, non la faulx, qui trop souvent s'ébrécherait sur les pierres, mais la faucille, sur laquelle il lui faut péniblement se courber des journées entières.

Enfin, quand il s'agit de séparer le grain de la paille, il emploie le plus ancien système que nous connaissions. Il défait les javelles, les étend sur une aire, et fait passer sur sa récolte ainsi étendue la *trilladora*, sorte de traîneau de bois, garni en dessous de pierres coupantes ou de clous déchirants. Généralement, la trilladora est tirée par une bête de somme, ou plutôt par deux (surtout en dehors de las Jurdes), et, pour augmenter son poids, la personne qui guide les bêtes dans leur trajet circulaire est assise sur le traîneau, avec ou sans tabouret. Ce procédé primitif et lent est encore employé dans beaucoup de régions de l'Espagne, mais dans la plupart de ces régions, on peut, dès qu'on le connaît, employer un système plus moderne; dans les grandes régions agricoles de Valladolid et de Séville, les machines agricoles, dès maintenant, jouent un rôle important.

A las Jurdes, il faut bien conserver le système ancien, très ancien, auquel font allusion plusieurs textes de la Bible.

« Le battage du blé, dit le *Lévitique* (XXVI, 5), se prolongera chez vous jusqu'à la vendange ». Mais cette expression, encore vague, est précisée dans les *Paralipomènes*, dans *Amos*, dans *Isaïe*, etc. Nous lisons, en effet, au livre I des *Paralipomènes* (XX, 20 et suiv.) : « Porro Ornan, cum suspexisset et vidisset angelum, quatuorque filii ejus cum eo abscunderunt se, nam eo tempore terebat in area triticum...

» Dixit autem Ornan ad David : Tolle et faciat Dominus meus rex

quodcumque ei placet, sed et boves do in holocaustum, et tribulos in ligna et triticum in sacrificium. »

De même, au chapitre XX, v. 3, c'est probablement au traîneau qui hache la paille qu'il est fait encore allusion. David a vaincu les Ammonites : « Quant au peuple qui se trouvait là, il le fit sortir et le déchira avec des scies, avec des herses de fer et des haches; et David traita de même toutes villes des fils d'Ammon. »

Amos (I, 3) est plus clair : « Parce qu'ils ont broyé Galaad avec des traîneaux de fer... »

Et, enfin, *Isaïe* (XLI, 15) l'est tout à fait :

« Voici que je fais de toi un traîneau aigu, neuf, à deux tranchants; tu fouleras les montagnes et tu les broieras et tu rendras les collines *semblables à de la balle*. Tu les vanneras et le vent les emportera. »

Les effets produits par ce traîneau sont effrayants : «... le roi de Syrie les avait fait périr et les avait rendus semblables à la poussière broyée sur l'aire. » (II *Rois*, XIII, 7.)

Aujourd'hui encore, et pour bien longtemps, sans doute, les Jurdanos travaillent le blé comme on le travaillait au temps du roi David et plus anciennement. La trilladora disparaîtra du reste de l'Espagne et de l'Orient même, avant de disparaître de chez eux.

Peut-on s'étonner que le reste des opérations agricoles se fasse par les moyens les plus rudimentaires ?

II. La Propriété a las Jurdes.

§ 1[er]. — Nous voyons, sur un exemple simple et comme schématique, à las Jurdes, comment le travail crée la propriété individuelle. Mais, s'il finit par la créer juridiquement, il n'arrive pas à la constituer économiquement d'une façon solide.

Le pays, nous l'avons montré, est trop pauvre naturellement pour être peuplé normalement, surtout aussi longtemps qu'il y aura de la terre à occuper aux alentours; il a donc été propriété de l'Etat, comme sont, en général, les *montes*, terrains plus ou moins montagneux, mais toujours rocailleux, où la végétation spontanée elle-même n'est pas très abondante, mais où, lorsqu'elle réussit à s'implanter, le défrichement ne s'opère qu'avec difficulté. Une partie de cette propriété publique est devenue, d'assez bonne heure, propriété privée de la maison d'Albe : ce sont les Batuecas. A son tour, la maison d'Albe en a cédé la propriété aux Carmes déchaussés, à la fin du XVI[e] siècle. Cette propriété a été sécularisée au XIX[e] siècle. Après bien des vicissitudes, les Carmes ont racheté ce qui, en réalité, leur appartenait; mais ce fut pour le revendre

au bout de quelques années (1925). Actuellement, le domaine des Batuecas est la propriété particulière d'un commerçant de Salamanque. Les Batuecas, ici encore, se distinguent de las Jurdes et, dans l'histoire que nous venons de résumer, la formation de la propriété individuelle par le travail humain n'apparaît pas dans toute sa netteté. La première constitution de propriété individuelle, au profit de la maison d'Albe, résulte d'une donation royale. Il faut toutefois ajouter que la valeur actuelle du domaine des Batuecas vient du travail des religieux, qui ont aménagé le terrain et les eaux, et qui ont introduit dans la vallée de nombreuses espèces végétales. Encore, dans leur dernier et tout récent séjour, ils ont introduit une espèce nouvelle qui modifie certains aspects de la vallée : c'est l'eucalyptus.

§ 2. — Considérons maintenant las Jurdes proprement dites. La propriété en appartenait à l'Etat, et l'usufruit, jusqu'au premier quart du XIX^e^ siècle, aux habitants de la Alberca. Mais déjà, à cette époque, la propriété individuelle avait commencé à se constituer, en vertu du travail, en faveur des habitants du pays.

Ceux-ci n'avaient connu d'abord que la propriété de leurs troupeaux, mais dès qu'ils s'enracinèrent dans le pays, ils eurent la propriété immobilière (si ce terme, ici, n'est pas trop ambitieux) de leurs misérables maisons, si faciles à construire et si peu coûteuses.

Ils eurent aussi, assez facilement, la propriété mobilière des quelques instruments qu'ils pouvaient fabriquer eux-mêmes ou se procurer, par achat, par échange ou par mendicité.

Mais la véritable propriété, la propriété de la terre, fut, juridiquement et réellement, longue à se constituer. Il fallut d'abord créer la terre. Lentement, péniblement, la propriété et l'indépendance se dégagèrent du chaos de las Jurdes. Juridiquement, ce ne fut pas sans empiétements, et l'aide de l'Etat a manqué constamment à ces outlaws.

Santibañez préconisait la création d'une banque hypothécaire pour la mise en valeur du pays. « Les terrains communaux de las Jurdes ont été vendus conformément à la loi contre la main-morte [1] et le gouvernement a perçu intégralement leur valeur vénale, dont 80 p. 100 reviennent aux villages et doivent être employés à leur profit.

» Or, il y a-t-il une façon plus utile et plus sûre d'employer ces fonds pour ces villages que de créer, avec ce capital, qui leur appartient, cette institution, cette banque ou maison de secours ?...

1. Vendue aux municipalités. Cela est vrai du moins pour Casares.

» Ces 80 p. 100, qui feraient un capital de 25.000 douros, suffiraient, sans causer de préjudice à personne, à faire le bonheur de plus de quinze cents familles qui, depuis des temps bien éloignés, gémissent dans le malheur.

» Mais, à supposer que ce capital si modeste ne suffise pas... ne pourrait-on réunir davantage au moyen d'une souscription volontaire ouverte dans le royaume [2] ?... »

§ 3. — Les observations de Santibañez soulignent, une fois de plus, le caractère le plus marqué de las Jurdes, qui est le défaut de communications : ici c'est précisément le capital qui, malgré sa fluidité, n'arrive pas à ce pays. Ailleurs, le capital, amassé quelque part, sert à mettre en valeur des régions nouvelles, colonies ou autres, nettement séparées de la première. Ici, il n'en est pas de même, et nous avons constaté, par exemple, que le travail reste inorganisé, quoique le pays soit loin d'être dépourvu de la force motrice qui pourrait travailler, soit sur place, soit à distance.

Au Congrès hurdanophile de 1908, M. Juan Pérez, alors secrétaire du Pino Franqueado, avait, entre autres propositions, formulé les suivantes :

« 2° Les immenses terrains incultes du territoire, qui appartiennent à ses habitants, se trouvent actuellement indivis, et il conviendrait, sans qu'il fût nécessaire de procéder maintenant à la répartition, qui serait très coûteuse et exposée à des échecs, de faire des essais en concédant des parcelles ou des lots aux familles qui le solliciteraient, à la condition expresse que ces familles devraient y planter des essences d'arbres que l'on aurait préalablement choisies.

» 3° Demander au gouvernement que, en vertu des lois sur la reconstitution des forêts, on octroie des prix avec les récompenses qui s'ensuivent, ou plutôt des récompenses supérieures, puisqu'il s'agit d'un pays exceptionnel, à tous ceux qui consacreraient leurs efforts à planter des arbres.

» 4° Que l'on charge la « Esperanza de las Hurdes » de protéger ceux qui demanderaient des terrains pour planter, ou, pour mieux dire, que cette société assume la charge de concéder le terrain à chacun des solliciteurs en donnant une solution rapide aux conflits qui surgiraient entre éleveurs et arboriculteurs [3]. »

Juan Pérez, en somme, propose d'appliquer ici, en le généralisant, à l'arboriculture, le procédé qui a été employé dans l'agriculture. Comme nous l'avons vu en traitant de la culture dans ce pays, le boisement ou le reboisement suppose une ampleur de vues.

2. Ouvr. cité, p. 304.
3. *Crónica...*, p. 21.

une domination de l'avenir qui dépasse l'intelligence de la plupart des gens de las Jurdes, parce qu'elle dépasse d'abord, et beaucoup trop, leurs facultés économiques.

§ 4. — Mais, pour l'agriculture à récolte immédiate, pour celle du moins qui donne son produit dans l'année qui suit les semailles, les gens de las Jurdes n'ont pas ménagé les longs efforts préalables et les sacrifices qu'exige la création de la terre.

Sauf en quelques endroits privilégiés [4] (généralement appropriés par les gens de la Alberca), la terre n'existait qu'en puissance; elle était dispersée, disséminée, grossière poussière de rocher, dépourvue des éléments nourriciers que réclament les plus humbles des végétaux utiles à l'homme.

Il a donc fallu racheter la bonne terre qui appartenait aux gens du dehors, ou rassembler, et contenir par des murailles de pierre, la terre médiocre qui se forme des débris de la montagne, si lentement que des générations humaines ont tout le temps de souffrir et de mourir avant qu'il ne se constitue de quoi nourrir un homme.

Petit à petit, les Jurdanos ont racheté la plupart des propriétés (terres cultivables ou ruches) qui appartenaient aux gens de la Alberca. En effet, la culture proprement dite ne peut pas être faite à las Jurdes directement par les gens de la Alberca, puisqu'elle suppose pour eux des déplacements longs et fatigants, hors de proportion avec le maigre bénéfice éventuel; d'autre part, la surveillance de la récolte est d'une difficulté extrême, elle est même impossible, dans un pays sans police, pour un propriétaire que beaucoup de temps et d'obstacles séparent de son champ. Il y a bien encore, de-ci delà, des terres qui appartiennent aux Albercanos, mais ces terres sont de plus en plus rares; c'est le cas d'un champ de vieux oliviers qui se trouve à Vegas de Coria, mais ce champ est, pour ainsi dire, dans le village même; on le voit de beaucoup de maisons; il se trouve sur une des rives, vraiment plate à cet endroit, du rio Jurdano, et de l'autre rive, qui s'élève en pente douce et où se trouvent des champs assez nombreux, on le voit encore très bien : il serait donc, ici, difficile de dérober les fruits sans s'exposer à une dénonciation corroborée par plusieurs témoins. Comme le territoire de la Alberca ne possède pas d'oliviers, on comprend que le propriétaire albercano, Ramón Luis Hoyos, n'ait pas vendu son

4. « Le bassin de cette petite rivière (l'arro Sierpes, affluent du rio de la Fragosa où il se jette en aval de Martiandran) est extrêmement fertile, et les potagers suspendus sur les deux flancs de la vallée sont merveilleux par leur fertilité et par la quantité d'arbres fruitiers de toute espèce qui les enrichissent, tels que les cerisiers, les poiriers, les noyers, les châtaigniers, les pruniers, les figuiers et les vignes. » (Bide, p. 37-38.)

champ. C'est ici un cas exceptionnel. Mgr Jarrin [5] cite le cas d'un capitaine en retraite, qu'il rencontra à Salamanque, Don Sebastian Arias, qui lui déclara être propriétaire du moulin qui se trouve à Vegas de Coria, de quelques huertas et champs d'oliviers, de l'auberge, et d'une maison en ruines. Don Sebastian Arias était né à Herguijuela de la Sierra, qui est séparée de las Mestas par la dure Sierra de las Mestas, mais qu'un sentier d'une petite lieue met en communication avec Rebollosa. Don Sebastian se montra tout de suite disposé à donner sa maison pour abriter une école.

Il est évident que, si le pays n'est pas doté, à assez bref délai, de voies de communications, les quelques propriétaires de l'extérieur, dont la situation correspond à un état juridique fondé il y a des siècles, et périmé, disparaîtront.

§ 5. — Une raison supplémentaire qui décide ces propriétaires à se défaire de leurs biens, c'est que la terre, si peu abondante, est très chère à las Jurdes. Mais nous devons ajouter aussitôt, que si les Jurdanos paient très cher la terre achetée à prix d'argent, ils paient très cher aussi même celle qu'ils usurpent, ou plutôt dont ils usurpent l'emplacement et les éléments. La passion de la terre, chez ces gens, qui descendent pour la plupart de pasteurs, n'est pas seulement la passion ordinaire du paysan; elle ne répond pas seulement à un sentiment d'indépendance et d'amour-propre; elle est, plus primitivement, un signe de l'acharnement à se défendre contre la mort. La géographie, même seule, proclame assez clairement que les habitants d'un tel pays ont dû, par tous les moyens à leur portée, procéder à la conquête de la terre. L'histoire confirme et précise cet enseignement.

Julian Mancebo raconte, d'après les documents conservés dans les archives de la Alberca, la visite que fit, le 1er août 1520, à las Jurdes, Don Francisco de la Cuba, corregidor de l'antique « villa » de Granadilla.

Le corregidor et ses assesseurs font porter leur enquête d'abord sur les questions de religion et de moralité proprement dite. « L'interrogatoire continuait pour rechercher si, sur le territoire du pays, quelque chose avait été pris sur les biens municipaux, les terrains en friche, occupés sous cette forme, pour en faire des terres à céréales, des enclos pour le bétail, des potagers, des champs de lin, ou si l'on avait déplacé des bornes pour augmenter son bien aux dépens de terrains en friche ou d'autres terrains enclos ou de pâtis réservés au bétail, qui eussent été ou fussent pâturages communs. A quoi les témoins répondaient en disant ce qu'ils savaient, le

5. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 mai 1906, p. 98.

corregidor procédant ensuite, par voie d'autorité, à remettre les choses en leur état primitif, et infligeant les pénalités qu'il estimait les plus convenables sous forme d'une certaine quantité de maravédis et de *cantaros* (environ 16 litres de vin, qui étaient répartis moitié à la municipalité, moitié à la villa (Granadilla)[6]. »

On peut croire que, depuis des siècles, les « témoins », quand il y a eu des enquêtes, n'ont pas dénoncé tous les délits; en outre, le sentiment de leur droit a pu s'affaiblir chez les gens de Granadilla, puis chez ceux de la Alberca, et, certainement, il s'est fortifié chez ceux de las Jurdes. Enfin, avec le XIX^e^ siècle, un nouvel état juridique a accéléré la décomposition de la propriété communale en propriété individuelle.

L'ancienne réglementation a certainement retardé la mise en valeur agricole de las Jurdes. Bide, si favorable, en général, aux Jurdanos, attribue à leur paresse la lenteur du défrichement de certaines régions de leur pays; et il cite à ce propos les alluvions, couvertes seulement de fougères, des bords du rio Jurdano entre Nuñomoral et Vegas de Coria. Il estime que là les céréales donneraient « por cierto » cent pour un. « Por cierto » nous paraît imprudent; Bide ne tient compte ni de la mauvaise qualité du terrain, ni du risque fréquent des inondations[7].

Mais ailleurs, où le terrain a prouvé sa fertilité, le défrichement est pourtant récent; la belle vega de Sauceda ne date guère que d'un demi-siècle; et il y a bien des défrichements plus récents dans la terre rose des abords de ce village.

En face du confluent du rio Avellanar et du rio Esparaban, on nous montra, il y a six ans, la belle *finca* (propriété) de Francisco el rico; il n'y avait pas très longtemps que ce Francisco, surnommé le riche, était mort; pas très longtemps non plus, par conséquent, que sa propriété, rectangle de 250 m. environ de longueur, bien clos de murs, avait été plantée de pins, de châtaigniers et d'oliviers.

§ 6. — Actuellement, presque tous les Jurdanos sont propriétaires; mais nous n'oublierons pas que dans ce pays, exceptionnel ou exagéré, on peut être à la fois propriétaire et mendiant, le métier de mendiant étant souvent plus profitable que l'autre, et la propriété ne donnant que l'appoint pour la subsistance.

« Ces pauvres et héroïques Jurdanos s'agrippent à leur terre : car elle est « leur ». Elle est leur en toute propriété : presque tous sont propriétaires. Chacun a son bien : quatre oliviers, deux pieds de vigne, un jardinet comme un mouchoir de poche (ce mouchoir

6. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 février 1903, p. 37. — Voir ce qui a été dit plus haut des Ordonnances de las Jurdes.

7. Contre lesquelles il a fallu bâtir une digue à Nuñomoral.

qu'ils ne connaissent pas). Et ils aiment mieux vivre dans la peine, besogner, arracher une misérable subsistance à ce qui est à eux, que de se tirer d'affaire plus largement en se soumettant à un maître et en payant un fermage. Et puis, cette terre est leur parce que ce sont eux qui l'on faite; elle est leur fille; c'est une terre à cultiver qu'ils ont arrachée, par d'héroïques sueurs, aux griffes de marâtre nature. Ce sont eux qui l'ont faite; chacun a fait la sienne, plantant un olivier, construisant une terrasse pour un pied de vigne, refaisant l'enceinte détruite par l'avalanche d'eau ou par le sanglier [8]. »

La propriété communale est maltraitée à las Jurdes plus que dans la plupart des autres pays où elle subsiste, parce que le Jurdano, faute d'horizon, faute d'éducation, faute d'encadrement social, ne comprend pas le bénéfice que l'individu peut tirer des avantages de la collectivité; il ne voit, au contraire, le bénéfice de l'individu que comme antagonique des avantages de la collectivité. C'est ainsi que se produisent si fréquemment ces incendies du maquis, dont nous avons déjà eu à parler. « Sur tous ces versants abrupts, dit Unamuno, du pays du Nuñomoral et de Casares, il y avait de grandes taches de brûlure; on brûle pour que la bruyère pousse ses rejets avec plus de vitalité, mais ils brûlent aussi les pinèdes, ils s'acharnent contre elles. C'est-à-dire quand elles appartiennent à la communauté, quand c'est la municipalité qui les a plantées, non quand elles sont aux particuliers. Il intervient bien là le sentiment du pasteur de chèvres, ennemi farouche des arbres; mais il y a aussi la guerre à la propriété communale. Le Hurdano est radicalement, fondamentalement individualiste [9]. »

§ 7. — Dans ces conditions, la propriété est très divisée, l'individualisme étant renforcé par la pauvreté. Il faut d'ailleurs adjoindre ici à la propriété de la terre, propriété par excellence, celle des bêtes de somme, dont l'importance est extrême, et par suite de la pauvreté générale, et par suite du défaut de moyens de communication et de transport. Ici encore s'exagère un trait qui est général en Espagne.

« La misère est si grande, dit M. Pedro Antonio Baquerizo [10], que, dans quelques villages, les trois ou quatre châtaigniers qu'il y a appartiennent à plusieurs familles, et, quand meurt le Jurdano, il assigne à chacun de ses enfants une branche de l'arbre, établissant

8. Miguel de Unamuno, *Andanzas y visiones españolas*, p. 121-122. Un article du même auteur dans *El Liberal* du 22 juin 1922, « *Sobre eso de las Hurdes* ».

9. Unamuno, ouvr. cité, p. 119. Une fois de plus le Jurdano est très espagnol.

10. Article paru dans la *Correspondencia de España* du 27 juin 1922.

non un codominium sur l'arbre, mais un droit de propriété sur chacune de ses parties; car le Jurdano est essentiellement individualiste, et il ne comprend le communisme que dans le cadre du régime familial [11].

» C'est ici un pays où il n'y a pas de riches, tous sont propriétaires... Chacun possède un petit potager ou un jardinet en terrasse. Les uns comme les autres ont des parcelles de terre cultivable aux bords des ruisseaux ou des sources ou sur les berges de rivières, formant des bandes très étroites qui mesurent à peine 3 mq. (l'auteur parle ici de la région de Rubiaco), et où ils sèment, non sans grandes peines et inquiétudes, des pommes de terre, des haricots, du lin, parfois du sarrasin ou de l'orge. »

Le même auteur, dans le même article, nous donne un exemple de la propriété d'une bête possédée en commun par plusieurs personnes, mais d'une façon aussi individualiste que possible :

« Comme nous avions pris le chemin qui mène à Rubiaco, nous voyons sur l'étroit sentier un vieux Hurdano qui tire sur son bourricot famélique pour l'écarter de notre passage en le mettant dans la broussaille.

» — Que Dieu vous garde ! nous dit-il. Monsieur va-t-il bien ?

» — Très bien ! répondons-nous.

» — Et la « *jacienda* » (*hacienda*) ? continue le paysan en montrant notre monture.

» Nous avons su ensuite que ces pauvres gens appellent la *hacienda* (terme qui désigne le bien, la fortune et, plus spécialement la propriété foncière) leurs montures, et que c'est la coutume entre eux de s'informer de la santé des animaux avant de demander des nouvelles de la famille.

» Tout d'abord, je n'en pouvais croire mes oreilles, mais je dus me laisser convaincre.

» Narciso, le guide qui m'accompagne depuis mon départ de Plasencia, et qui, né en pleines Jurdes, est une irrécusable autorité en la matière, m'explique que la misère va jusqu'au point d'obliger ces gens à établir un condominium sur les rares bêtes de charge qu'ils possèdent. En général, un bourri appartient à quatre familles, et l'on dit alors que chacune possède *una pata de hacienda* (une patte de bien). La mort de l'âne cause au bon Hurdano la plus profonde douleur qui puisse l'affliger, parce qu'elle rend plus aiguë sa pauvreté.

» Pour cette raison si humaine, nous ne devons pas nous étonner

11. La fin de la phrase surprend, on attendait « pas même dans le cadre de la famille »; peut-être faut-il entendre ici ce mot de famille au sens très strict de père, mère et enfants encore mineurs. — On observe aussi en Kabylie des cas de partage d'un arbre.

quand, pour prouver l'intérêt sincère qu'ils portent à une personne, ils s'informent d'abord de la santé, ensuite de la *jacienda* et, en dernier lieu des *obligaciones*, mot qui désigne les individus de la famille. »

§ 8. — Il n'est pas impossible que cet emploi du mot *hacienda* s'explique par une tradition arabe, dans ce pays où ne manquent pas les souvenirs arabes.

« Ibn Abbas — Dieu l'agrée ! rapporte que David, prophète et lieutenant de Dieu sur la terre, aimait passionnément les chevaux, si bien que jamais il n'entendait vanter un cheval pour sa race, sa beauté ou sa rapidité sans se le faire amener. Il rassembla de la sorte mille chevaux, et il n'y en avait pas d'autres, alors, sur la terre.

» Puis, Dieu ayant repris David, Salomon hérita de lui et régna à sa place. Il dit alors : « David ne m'a rien transmis qui me soit » plus cher que ces chevaux ». Il les fit entraîner, traiter et soigner, et les demanda un jour.

» Qu'on me les présente ! dit-il, afin que je connaisse leurs marques, leurs noms, leurs origines.

» On commença à les lui présenter après qu'il eût prié le *dohr*, et la prière de l'*açr* se passa ainsi, les chevaux défilaient; et ce n'étaient que coursiers rapides et généreux qui lui firent oublier les prières jusqu'à ce que le soleil eût disparu, caché derrière le voile. Alors Salomon s'aperçut de son oubli, se souvint des prières, implora le pardon de Dieu et dit : « Il n'y a rien de bon dans un *bien* [12] » qui vous fait oublier Dieu et la prière. Qu'on les emmène ! »

» Neuf cents avaient été présentés, il n'en restait que cent. Les neuf cents furent donc emmenés et Salomon se prit à leur trancher jarrets et cous, tant il était affligé que le temps de l'açr eût passé. Et comme il restait encore cent chevaux à présenter : « Ceux-» là, dit-il, me sont plus chers que les neuf cents qui m'ont dé-» tourné de la prière. »

» Et il les conserva.

» Dieu a dit (Koran, ch. XXXVIII, v. 29-32) : « A David nous » donnâmes Salomon. Quel excellent serviteur ! Il aimait à revenir » à Dieu. Lorsque, une après-midi, on lui présenta les coursiers » nobles, il dit : « J'ai aimé le *bien* [13] au point d'en oublier mes de-» voirs envers le Seigneur, jusqu'à ce que (le soleil) fût caché der-» rière le voile. Ramenez-les devant moi... »

Par deux fois, dans ce texte, tiré de *La parure des cavaliers et l'insigne des preux*, le mot traduit par « bien » désigne les che-

12. C'est nous qui soulignons.
13. C'est encore nous qui soulignons.

vaux. Or le traducteur de ce livre arabe, M. Louis Mercier, observe en note, à propos de ce mot, lorsqu'il est employé pour la seconde fois : « Il y a ici un jeu de mots impossible à rendre en français et qui est basé, en arabe, sur la ressemblance des mots *Keïr*, bien et *Keïl*, chevaux. Venant du Koran ce calembour ne pouvait que faire fortune, et nous en verrons, en effet, d'innombrables exemples. »

L'auteur du livre, Aly Ben Abderrahman Ben Hodeïl El Andalusy, est un arabe d'Andalousie qui vivait dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle. On a donc bien connu, dans la péninsule ibérique, la confusion des deux mots arabes signifiant l'un « bien » et l'autre « cheval ». Ajoutons que, en Estrémadoure (et ailleurs encore dans la campagne espagnole), la confusion de l'*r* et de l'*l* est constante dans la prononciation [14].

Les cas que nous venons de signaler, et qui, du moins en ce qui concerne les bêtes, ne sont pas isolés, nous présentent précisément le contraire de la propriété collective : ils nous montrent le morcellement de la propriété poussé bien plus loin que la distinction des objets par la nature : un arbre, un âne sont des unités plus réelles qu'une branche d'arbre et une patte d'âne. Comme nous l'indiquions plus haut, l'amour de l'animal qui est le compagnon du travail quotidien et qui exempte le travailleur de ce qu'il y a de plus dur dans ce travail, n'est pas un trait spécial à las Jurdes, mais bien un trait commun à tout le rude pays d'Espagne : ici, seulement, le trait s'exagère au point que l'animal passe avant la famille (aux yeux de certains tout au moins).

L'animal est cher, au double sens de ce mot; la terre, qui ne peut attirer la même affection, est chère au sens économique.

Ecoutons Sancho Panza pour comprendre le sentiment général du paysan espagnol envers sa bête, et spécialement envers cette bête, si pleine de qualités et si méconnue ailleurs, qu'est l'âne. L'âne est endurant, modeste et digne; son œil souvent mélancolique brille d'intelligence et de bonté, sans que cette bonté exclue une innocente malice; il y a dans tout cela plus d'un caractère du terroir.

On sait que Ginés de Pasamonte, délivré par Don Quichotte, ne tarda pas, en récompense, à voler l'âne de Sancho : « Lorsque celui-ci se vit sans son grison, il se mit à pousser la plus triste et douloureuse lamentation du monde, et il fit si bien que Don Quichotte fut réveillé par ses cris, et entendit qu'il disait : « O fils de mes en» trailles, né dans ma maison même, bijou tout scintillant aux yeux » de mes enfants, délices de ma femme, envie de mes voisins, sou-

14. La traduction de *La parure des cavaliers*... a été publiée par M. Louis Mercier, en 1924, à Paris. On voit là aussi l'amour de l'homme pour sa monture. Nos citations sont prises p. 11-13.

» lagement de mes travaux, toi qui, enfin, soutenais la moitié de » ma personne, car avec vingt-six maravédis que tu gagnais chaque » jour, je pourvoyais à la moitié de ma dépense !... [15] »

Le jour de la San Anton (17 janvier) à Madrid, les montures des gens de Madrid et des environs sont amenées par leurs maîtres à la rue de Hortaleza, où elles reçoivent une bénédiction; élégamment caparaçonnées, les bêtes portent aussi, très souvent sur la croupe, des inscriptions très adroitement taillées aux ciseaux, et dont plusieurs laissent voir le sentiment de véritable affection que le cavalier et sa famille portent à la monture :

Vive la fiancée
De l'homme qui me harnache !
C'est elle la plus belle
De toute la route.

***

Je suis la préférée
Et Mariano me mène.

***

Vive mon maître et moi ! [16]

§ 9. — Le prix des bêtes de somme et le prix de la terre sont très élevés à las Jurdes, à la différence du prix des maisons.

« La conversation, chemin faisant, porta sur les contributions, sur la lourdeur du tarif des mariages, sur le prix des ânes, sur la faculté qu'on avait de se procurer une maison entière pour 10 douros, tandis qu'un âne en coûtait 18 ou 20... [17] »

On se représente mal, hors de las Jurdes, qu'un âne puisse coûter deux fois plus qu'une maison. Le fait n'en est pas moins certain.

Très chère aussi est la terre, dont il est encore plus difficile de se passer que de la bête de somme.

Le prix de 300 pesetas pour une maison est tout à fait exceptionnel; la vente d'une maison à ce prix, à Martinandran, suscita un conflit d'intérêts entre une vieille femme de plus de quatre-vingts ans et son fils; la vieille femme, ayant fait, comme c'est la coutume à las Jurdes, le partage anticipé de ses biens à ses enfants, n'avait

15. *Don Quichotte*, 1re partie, ch. XXIII.
16. Exemples cités par Frankowski (Eug.) : « *Los signos quemados y esquilados sobre los animales de tiro de la Peninsula Ibérica* », *Memorias de la Real Sociedad de Historia Natural*, 2 de julio de 1916.
17. Aubrey F. G. Bell, *A pilgrim in Spain*, p. 224.

pas cru léguer une pareille valeur et réclamait une partie de la plus-value. En revanche, nous avons vu, près de Ladrillar, un petit champ de trois oliviers, dont la propriétaire venait de demander 150 pesetas. Chacun a un peu de terrain à lui, mais presque personne n'en a assez. Quant aux maisons, les mendiants eux-mêmes en possèdent; il est vrai qu'ils ont aussi parfois de la terre, mais les plus pauvres eux-mêmes ont une maison; entre deux tournées, ils afferment leur bien, pour deux, trois ou quatre ans; ils reviennent au pays toucher, puis ils rejoignent leur famille, qui n'a pas perdu son temps.

§ 10. — La propriété de la terre représente des travaux énormes. A Ovejuela une propriété, La Ladera, a mille pieds d'oliviers, et huit cents petits murs se soutènement ont été construits par deux hommes. Ce n'est pas tout de rassembler la terre et de constituer la propriété; il faut encore l'entretenir et la défendre : un orage, une inondation peuvent emporter non seulement la récolte, mais le champ lui-même.

On conçoit que l'homme soit attaché à cette terre d'une passion farouche. Des haines tragiques, des crimes restés mystérieux s'expliqueraient par la convoitise de la terre. En général, la propriété est très strictement respectée, surtout parce que le propriétaire est disposé à la défendre de toute son énergie [18].

Le respect de la propriété est, d'ailleurs, entretenu par des mesures souvent abusives. Une jeune fille, descendant de la montagne avec un fagot de bois, butte contre une pierre et le fagot tombe dans un champ de seigle; l' « autorité » gouvernementale la condamne à une corvée (une veillée pour faire peur au sanglier qui pourrait venir ravager ce champ) et à une amende de 5 réaux. Il y a là aussi une conséquence de l'extrême difficulté à cultiver. Et, la nuit, ils laissent parfois leurs bêtes ravager les potagers des voisins.

La répartition de la terre se fait, dans les héritages, d'une façon égale entre les enfants; le testament, dans ce pays où si peu de gens savent écrire, et où les « autorités » sont rares et dispersées, se fait presque toujours oralement.

Ainsi, presque tout le monde est propriétaire, mais la propriété, exiguë dès sa constitution, tend à se morceler encore. La loi de Malthus, à la condition, nous l'avons dit, de ne pas prétendre à la rigueur mathématique, se vérifie dans ce pays : la population croît plus rapidement que les subsistances.

18. La coutume règle certaines questions qui pourraient donner lieu à d'âpres discussions : si le fruit du châtaignier tombe dans un autre champ, il est au propriétaire de ce champ, mais le fruit de l'olivier reste au propriétaire de l'arbre.

§ 11. — En outre, cette propriété de la terre, qui a été longtemps interdite aux Jurdanos, conserve quelque chose de précaire, devant la nature et devant la loi. Un orage, une inondation peuvent enlever non seulement la récolte, mais encore le champ lui-même, la terre, avec les murs de schiste qui la retenaient. « Comme nous félicitions le Jurdano de la beauté de son potager : « Cela se présente » bien cette année, nous dit-il, et si tout cela ne s'en va pas dans » un tourbillon, nous aurons de quoi remplir un sac et le jabot de la » chèvre Décornée [19]. »

Au regard de la loi, les Jurdanos n'ont pas toujours les titres de propriété requis. Car il n'y a guère que pour les héritages qu'ils paient les *derechos reales;* les ventes et les échanges se font sous seing privé, et souvent sans témoins; mais du moins la majorité des contrats de propriété sont écrits.

A propos des propriétés des Albercanos, souvenir du temps où la Alberca était suzeraine de las Jurdes, Bide cite le mot de l'inspecteur de l'enseignement Pizarro : « Les Jurdes ne sont pas aux Jurdanos, car si ces derniers les possédaient, ils auraient un bien-être passable. » Cependant, les Jurdanos ont racheté beaucoup de ces propriétés depuis Pizarro et depuis Bide, et le bien-être passable n'est pas venu. En une seule matinée, sur le Camino Morisco, le tío Ignacio nous montra de nombreux corrales, corral Redondo, corral de la Esquina, etc., qui *avaient appartenu* aux Albercanos; ceux-ci avaient vendu même des propriétés plus précieuses, par exemple, sur le même chemin, l'*olivar del Orégano* (l'olivette de la Marjolaine), qui, aux temps de la jeunesse d'Ignacio, appartenait encore à un albercano.

Mais ce qui diminue la valeur sociale de cette propriété, enfin acquise, c'est son extrême morcellement, le partage périodique entre des enfants trop nombreux pour les ressources du pays, ce partage allant, nous l'avons vu, jusqu'au morcellement d'un arbre. Les maigres récoltes individuelles ne peuvent donner lieu à un approvisionnement, à un commerce, à une division du travail.

La propriété, à las Jurdes, pouvait être profitable et bonne comme annexe d'une propriété principale, située en territoire de la Alberca; elle ne peut plus suffire, si elle est elle-même promue au rang de propriété principale.

§ 12. — Ainsi, on arrive à s'expliquer ce qui, en soi, pourrait paraître paradoxal : que sur cette terre, où la proportion des propriétaires, propriétaires de champs et surtout propriétaires de mai-

19. P. A. Baquerizo, *Correspondencia de España*, 27 juin 1922 : « Hogaño sa dau bien y si no se arrituercen, vamos a llenal un saco y el zurron de la cabra *Mocha*. »

sons, est si grande, la proportion des miséreux et des mendiants soit aussi énorme. Economiquement, pourrait-on dire, le Jurdano est un *minus habens*.

Ici, la propriété n'est pas synonyme de richesse. Elle est, à la rigueur, une garantie contre la mort, elle n'est pas une garantie contre la misère. Comme le travail, dont elle est péniblement née, elle ne connaît pas le resplendissement de l'abondance et du bonheur, ni même l'éclair d'une joie passagère.

Il y a, d'ailleurs une partie de la population qui reste encore au-dessous de ces misérables propriétaires. L'enfer a plusieurs cercles.

Ainsi, de toute leur puissance, les forces naturelles semblent se conjurer pour accabler et pour chasser les hommes qui ont eu l'imprudence de chercher un refuge en ce pays déshérité.

CHAPITRE VII

L'immigration et l'émigration à las Jurdes.

Avant de consentir à mourir, on peut essayer d'émigrer. Mais l'émigration est rendue difficile par suite du caractère qu'a eu l'immigration dans ce pays.

§ 1er. — L'immigration et l'émigration, phénomènes élémentaires du mouvement de la population, se produisent, à las Jurdes, avec une sorte de brutalité. Et, ici encore, ce pays n'est une exception en Espagne que par l'exagération des traits communs. L'Espagne est une péninsule compacte, défendue par une barrière montagneuse ou par la mer, celle-ci formant barrière, parce que les fleuves qu'elle reçoit ne se prêtent guère à la pénétration. Ce n'est pas par lentes et régulières infiltrations que les immigrations des temps historiques se sont faites en Espagne, mais par brusques invasions.

D'autre part, il est difficile de sortir de ce pays. Pour deux raisons : parce que la difficulté des communications ne s'oppose pas moins à la sortie qu'à l'entrée, et que, au surplus, l'Espagne a été longtemps le bout du monde; mais aussi parce que l'homme s'attache fortement à cette terre.

Il en est ainsi de las Jurdes; on n'y pénètre que par violence; et, une fois qu'on y est entré, on n'en trouve plus la sortie. Enfin, cette terre qui, dans son ensemble, paraît maudite pour l'homme, mais qui, en de nombreuses parcelles, est fille de l'homme, s'attache celui-ci par tout ce qu'elle lui impose de misère et par le peu qu'elle lui accorde de richesse.

§ 2. — La première idée, historique ou légendaire, que le commun des Espagnols ait eue de las Jurdes est celle d'un pays de refuge : des amants, qui fuyaient la colère de leur seigneur le duc d'Albe, cherchèrent là leur paradis terrestre.

Mais un pays ne se peuple pas seulement d'amants en fuite; ceux de la maison d'Albe, au surplus, n'y voulurent point demeurer.

D'autres réfugiés, d'un caractère moins noble, ont sans doute

cherché à échapper, dans cet isolement, au châtiment dû à des délits de droit commun ou à des crimes. « La préoccupation principale de la « garde civile » [1], dit Bide, est d'éviter que ne viennent s'interner et s'établir dans la région des individus du dehors qui, fuyant la justice, ou échappés de quelque bagne, viendraient donner de mauvais exemples aux habitants, alors que ceux-ci s'entendent facilement et, sans qu'il soit besoin de tribunaux, arrangent leurs petites discussions et difficultés; et, à coup sûr, ce n'est pas une des moindres surprises du voyageur, que de voir les femmes et les enfants baiser la main du garde civil avec la même déférence qu'ils montrent au prêtre, lorsque, respectueusement, ils viennent lui baiser la main et recevoir sa bénédiction [2]. »

Il va sans dire que toute la vigilance de la garde civile ne suffit pas à garder la longue frontière de las Jurdes. Nous nous rappelons avoir vu, à Cerezal, un individu, originaire d'Alicante et qui, nous disait-on, devenait invisible lorsque la garde civile était signalée dans les environs.

Des cas distincts, mais isolés aussi, se présentent. Au moment du voyage royal de 1922, un reporter, M. Luis Antonio de Vega, eut la surprise de rencontrer, à Nuñomoral, une femme de Bilbao, d'où il était lui-même originaire. « Sous les regards stupéfaits des habitants de Nuñomoral, la femme inconnue et moi nous parlons fraternellement de notre ville natale. Elle me pose des questions sur l'Arenal... Ensuite elle me raconte son histoire... Elle a quarante ans, et elle en a passé vingt et un enfermée à las Hurdes. C'est en 1900 qu'elle s'est mariée dans la zone minière avec le Jurdano qui est là, et l'égoïsme brutal de son mari lui a fait abandonner le pays basque. Elle a vécu tout d'abord dans un état d'inquiétude perpétuelle. Puis est venu le premier enfant, et le second et ainsi de suite jusqu'au neuvième. Le dernier a été ce petit monstre qui s'accroche à son sein épuisé [3]. »

§ 3. — Ce cas d'immigration est, on le voit, subordonné à un cas d'émigration temporaire. Ce ne sont pas les cas d'immigration individuelle qui ont pu peupler le pays. Mais le remous des invasions,

1. On sait que la garde civile est une gendarmerie très bien organisée et disciplinée. Depuis quelques mois seulement (écrit en 1926), il existe des postes de garde civile à demeure, à las Jurdes; au temps du Dr Bide, de loin en loin seulement, une « paire » de gardes civils faisait une tournée dans le pays. En 1910, M. Canalejas, président du Conseil, nous offrit de nous faire accompagner par une « paire » de gardes civils pour visiter le pays, réputé, bien à tort, dangereux.

2. Bide, p. 89. — Il y a sans doute plus de crainte que de respect dans le geste noté par Bide.

3. « La Bilbaina de Nuñomoral », dans le journal *Vida Nueva*, du 3 juillet 1922.

et, semble-t-il, surtout celui de la reconquête, ont eu une bien autre importance.

« A mon avis, dit M. Luis R. Miguel,... cette ignorance, cet isolement qui ont fait tomber las Jurdes dans l'oubli, furent intentionnels et motivés par le désir de sauver les faibles restes de sa race et de sa fortune, chez un peuple... dont une minorité, tout au moins, chercha, à las Jurdes, un refuge et un asile sûr. Effectivement, le fameux décret d'expulsion des Morisques, rendu, en 1609, par Philippe III, poussa dans la pierraille des sierras jurdanas ceux qui, d'Andalousie, d'Estrémadoure, et peut-être de Castille, se dirigeaient vers le Portugal; c'est là que, durant de longues années, ignorés par suite de l'isolement qu'ils avaient cherché, ils virent leur race s'éteindre petit à petit, faute de communications et faute d'infusion d'un sang nouveau; et l'isolement, qui, primitivement, avait été dû à la volonté de rester cachés, devint la conséquence inéluctable d'une vie de misère et d'une réduction de besoins qui tuait les énergies et supprimait les éléments de la sociabilité.

» La sierra de Francia, las Jurdes et même les sierras de Gata conservent dans les tournures du langage, dans les coutumes, dans les costumes, dans la manière de cultiver, etc., beaucoup des races (*sic*) arabes qui habitèrent les régions méridionales, à supposer que, auparavant ou en même temps, il n'y avait pas eu, à las Jurdes, de population de race hébraïque. Sans autre preuve, il suffit de citer le nom de *Hurdes*, *Surdes* ou *Jurdes* ainsi que les noms de lieux de la *Alberca*, rio *Jordano*, rio *Morisco*, *Alabea*, *Hueste* (*sic*), *Mesejar*, *Joya*, *Arro*, *Erias*, ainsi que beaucoup d'autres qui, tout en ayant subi des altérations phonographiques (*fonográficas*) et orthographiques, laissent voir quelque chose de leur première origine [4]. »

Ce passage n'est pas d'un savant, et l'auteur ne se donne pas pour savant, mais il a recueilli une tradition que corroborent bien des vraisemblances. « Eux-mêmes, dit Aubrey Bell, en parlant des Jurdanos, croient qu'ils descendent directement des Maures. En fait, un d'eux déclarait que les Maures avaient vécu longtemps dans cette région, et « qu'ils n'en avaient été chassés que récemment. » Et comme on lui demandait quand cela était arrivé, il répondait : « Vers 1900, je pense ». Celui qui parlait ainsi pouvait avoir une dizaine d'années à cette date et il pouvait avoir entendu, à cet âge, quelque confuse histoire de Maures autour de l'âtre en une soirée d'hiver [5]. »

Nous avons nous-mêmes fait un de nos voyages à las Jurdes en compagnie d'un médecin militaire qui avait parcouru en tous sens

4. Luis R. Miguel, « Las Jurdes », article publié dans la *Revista de Extremadura*, t. III, 1901; p. 424-425.
5. Ouvr. cité, p. 204-205.

le Maroc français, où il avait recueilli beaucoup de documents et fait de minutieuses observations : à chaque instant, le Dr André Paris notait des ressemblances frappantes entre les paysages, entre les maisons, entre les habitants des deux pays. L'encadrement blanc de plâtre aux portes ou aux fenêtres des noires maisons de schiste est un procédé pour éloigner les mauvais esprits au Maroc. C'est également pour éviter les mauvais esprits que l'on construit, au Maghreb, les moulins à huile avec de si petites ouvertures, alors que la lumière y serait bien utile; ces moulins sont construits de la même façon à las Jurdes [6].

« Il nous a toujours paru, dit de son côté M. R. Rodriguez Miguel, que cette région de notre péninsule a dû être le refuge de quelque race persécutée, et que, en raison de son isolement et de la pauvreté du sol, elle est arrivée, en des occasions critiques pour cette race persécutée, à être un asile sûr... [7] »

Nous avons vu plus haut, d'après Santibañez, que le village de Corzas s'était peuplé « un peu après la reconquête [8] »; mais il s'agit ici d'un village à la périphérie, et, en outre, d'un village qui n'a pas subsisté. A Corzas, c'étaient des pasteurs qui étaient venus s'installer. Observons, d'ailleurs, qu'il n'y a pas nécessairement opposition entre pasteurs et réfugiés, surtout quand il s'agit de l'intérieur du pays : il est vraisemblable, au contraire, que plus d'un pasteur est venu habiter les Jurdes hautes avec des bêtes dérobées.

§ 4. — Il faut mettre enfin à part le peuplement, très particulier, très discipliné et très bien limité, dans l'espace, surtout, mais aussi dans le temps, de la vallée des Batuecas et de la partie supérieure de celle de los Angeles.

Nous parlerons de l'établissement des religieux lorsque nous traiterons de la situation religieuse du pays.

§ 5. — Il nous reste ici, maintenant, à parler de l'émigration, qui, comme l'immigration, mais avec plus d'ampleur aujourd'hui, se fait par violence : c'est par violence que ce pays, qui se refusait à

6. Voir encore, sur cette question, Eduardo Saavedra, *Estudio sobre la invasion de los Arabes en España*, éd. Progreso Editorial, 3, Duque de Osuna, 1892.

7. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 février 1908, p. 27 « La Campana Jurdana ». Dans la suite de cet article, paru dans le numéro suivant de la revue (22 mars), l'auteur cite une curieuse inscription gravée sur une ancienne cloche de l'église collégiale de Logroño, et reproduite dans l'ouvrage du P. Augustin Fray Francisco Méndez, *Del arte de la Imprenta en España*, Madrid, 1796. On trouve, dans cette inscription, les mots : *Io soi Jurdana*... L'auteur en conclut, avec beaucoup d'invraisemblance, qu'il y a eu par là, au Moyen-Age, une fonderie (la cloche serait de 1282). Il s'agit, probablement, d'une cloche *redevenue chrétienne*, après la Reconquête.

8. Ouvr. cité, p. 181.

l'habitat humain a été peuplé; mais on peut dire qu'il n'a pas digéré ses habitants; par violence aussi, il les rejette, en dépit de la ténacité avec laquelle ils se sont attachés à lui. Il ne semble pas que, dans l'histoire démographique de las Jurdes, il y ait eu une période de stabilité; et même il ne semble pas qu'il puisse y avoir, en ce pays, une telle période. L'immigration tourne sans transition à l'émigration. De temps à autre seulement, une épidémie vient adoucir, pour les survivants, l'âpre difficulté de trouver une subsistance; mais bientôt, malgré la mortalité infantile, le nombre des naissances détermine l'émigration. Nous avons vu, d'ailleurs, que, pendant longtemps, la mortalité infantile a été, en partie, compensée par une immigration spéciale, celle des *pilus* : cas extraordinaire d'un pays où la difficulté de nourrir les indigènes amène une immigration.

Car c'était souvent une immigration définitive; le *pilu*, enfant abandonné, devait s'enraciner, et s'enracinait. Il s'enracinait comme les autres; il était, physiquement et moralement, naturalisé. Si ce terme « s'enraciner » paraît trop fort dans ce pays de roche ingrate, disons que les habitants s'accrochent là à la manière du lichen, du petit lichen, presque perdu dans le réseau de fentes du rocher, et qui ne donne prise à rien qui puisse l'en arracher.

§ 6. — Ces gens veulent mourir au pays. « Plus loin, une autre femme criait aussi. Son mari, qui était allé à Granadilla pour les semailles, était tombé malade. Des moissonneurs avaient apporté la nouvelle, mais le fils ne voulait pas aller le chercher.

» Nous entreprîmes de consoler la femme :

» Mieux vaut qu'il soit tombé malade là-bas qu'ici. A Granadilla, il sera visité par un médecin; il sera soigné.

» Non ! criait la femme. Que le fils aille le chercher ! Qu'il meure avec nous. Le mauvais fils ! Le mauvais fils ! et en récriminant elle semblait le maudire[9]. »

Comme nous l'avons déjà dit, le Jurdano tient à cette terre qui, si elle ne lui donne pas assez à semer ni surtout à récolter, a été faite par lui. Mais une autre raison encore le retient au pays : il se sent étranger dès qu'il en sort; sa misère, sa faiblesse, ses haillons, son ignorance des coutumes, lui font sentir une gêne perpétuelle, bientôt insupportable. Presque toujours, ces deux sentiments si divers s'accordent et, par attachement à sa terre en même temps que par suite du malaise ressenti à l'extérieur, le Jurdano ne se résigne qu'à l'émigration temporaire. Parfois, il ne pousse pas jusqu'au bout l'expérience, même limitée, à laquelle il s'est laissé

9. Voir Gutierrez de Miguel, « Nuestro viaje a las Jurdes », article paru dans le journal *La Voz*, juin 1922.

entraîner. « M. Sanz Gallego emmena un Jurdano comme serviteur à Cáceres. Il lui donna de bons vêtements et il le traita bien. Au bout de quelques jours, l'homme retourna à sa cabane de las Jurdes, disant qu'il revenait parce qu'on lui donnait du chocolat. » (Il faut dire que là-bas le chocolat n'est pris qu'en cas de maladie grave [10].)

§ 7. — Même un long séjour à l'étranger ne fait pas oublier au Jurdano sa terre natale. Nous avons vu, en 1921, à Avellanar, un savetier que les autres habitants nous engagèrent à visiter parce qu'il venait de France; cet homme avait passé plus de vingt années à Béziers; il parlait d'ailleurs très mal le français et il n'avait guère dû sortir d'un petit cercle de compatriotes. Il revenait achever sa vieillesse dans son pays. Dans cet exemple, assurément, ce n'est pas la gêne dont nous parlions un peu plus haut qui, après plus de vingt ans d'accoutumance à un milieu nouveau, détermine le retour. Ce n'est pas non plus, chez ce savetier, la religion primitive de la terre qui nourrit et qui sauve. C'est, semble-t-il, quelque chose de plus spirituel et de plus puissant : dans ce retour, qu'aucune phrase n'embellit, il y a un singulier hommage au pays de las Jurdes.

§ 8. — Pourquoi les gens de las Jurdes émigrent-ils donc ? Pour manger. Ils n'ont guère, en général, la curiosité que Lope prête à certains des personnages de sa comédie *Las Batuecas del Duque de Alba* : la curiosité de savoir s'il y a un autre monde et quel est cet autre monde. Nous avons cité plus haut, mais comme une exception, le cas de Bernardo Crespo, de Fragosa, qui voulait connaître les divers royaumes. Le Jurdano moyen manque d'imagination, parce qu'il manque d'images de types variés. Il a peu de curiosité.

Mais il a faim. Et l'émigration l'affranchit de la faim. Il s'agit presque toujours d'une émigration individuelle, anarchique. Dans certains cas, les Jurdanos émigrent par groupes, mais c'est parce que les mêmes nécessités s'imposent à la fois à de nombreux individus, et parce que le travail s'offre pour plusieurs à la fois; c'est ainsi que la moisson, dans la province de Cáceres, offre aux Jurdanos une occasion d'être bien nourris et de gagner des sommes importantes pour eux, à une époque où leurs approvisionnements sont complètement épuisés. Ils prennent l'habitude d'aller faire la moisson dans la région de Cáceres, dans celle de Plasencia, puis, plus tard, dans celle de Salamanque et partout, enfin, aux alentours, où l'on peut avoir besoin de main-d'œuvre à bon marché.

A l'intérieur du pays, il n'y a guère de salaires à gagner. Les

10. Mariano de Santiago Cividanes, « Atravesando las comarcas jurdanas », article paru dans *El Sol*, 19 juin 1925.

Jurdanos se donnent entre eux l'aide indispensable, l'employeur provisoire donnant à l'employé provisoire la nourriture.

Cependant, et surtout dans les parties les moins pauvres, il y a moyen de gagner un peu d'argent en louant son travail. Au Pino Franqueado, vers 1920, les salaires étaient, en moyenne, de 2 pesetas par journée; de même à Cambroncino; au printemps et en été, où il faut plus de main-d'œuvre, on ajoutait à ce salaire une collation : un morceau de pain avec un peu de boudin, de lard ou de fromage. Dans les Jurdes hautes, à la même époque, quand il y avait salaire, ce salaire se composait d'une peseta et de la nourriture; ordinairement, le salaire des femmes et des enfants n'est que la moitié de celui des hommes. Et l'on nous fait observer que les chiffres donnés ont doublé depuis 1917.

Au moment du voyage du roi (1922) V. Gutierrez de Miguel, dans une chronique publiée par la *Voz*, note que, au Pino Franqueado, pour l'ouvrier agricole, les salaires vont de 2 pesetas à 9 réaux (2 p. 25).

Dans la sierra de Gata, on ne gagne pas davantage. Il faut tout de même y aller, parce qu'on a faim. Il y a là une population honnête, mais, selon les voisins, un peu couarde et pingre. A de certaines époques, cette population a besoin de la main-d'œuvre de las Jurdes; mais ce sont des gens de régions très pauvres qui viennent : de Fragosa, de Casares même, mais non de Ladrillar, d'où l'on émigre pourtant facilement. En 1919, on nous signale que ces travailleurs gagnent 2 pesetas; naguère ils n'en gagnaient qu'une. Et ils ne sont pas nourris, on leur donne seulement un peu d'huile.

Il faut aller plus au dehors pour gagner de bons salaires. Dans les campagnes d'alentour, on gagne, en temps ordinaire, 2 pesetas et la nourriture, et, au temps de la moisson, de 5 à 7 pesetas, et la nourriture. Aussi, quand nous passons, par exemple, à Avellanar, en 1919, tous les hommes, sauf les vieillards et un jeune homme qui vient de rentrer, parce qu'il a « les fièvres », sont à la moisson. Au Gasco, vers la même époque, tous sont à la moisson, où ils gagnent de 12 à 14 réaux et jusqu'à 1 douro (c'est une population très pauvre, qui se contente plus facilement que d'autres) et où ils sont bien nourris.

A Casares, où l'on n'aime pas à émigrer au loin, quoiqu'il y en ait quelques-uns aux Asturies et même en France, chaque année, tous vont à la moisson, y compris le maire et le secrétaire. Il ne reste au pays que le curé et les malades. Les uns vont en Estrémadoure, ceux qui le peuvent vont en Castille, où l'on est encore mieux traité. En dehors du temps de la moisson, qui dure deux mois, parce qu'on va dans des pays de climats différents, il y a encore deux

courtes émigrations à la sierra, où l'on va préparer le terrain (à la *cava*, bêcher), et à l'automne, vendanger.

En pleine moisson, quand il y a grand besoin de main-d'œuvre, les femmes et les enfants gagnent autant que les hommes, ce qui suppose qu'ils travaillent à peu près autant : ce fait est plutôt un indice de misère que de richesse.

Le travail est rude, mais la vie paraît, en somme, heureuse pour le travailleur; il est nourri mieux qu'il ne l'est en général chez lui; il peut se procurer du vin plus facilement; il achète les vêtements ou les chaussures dont il a besoin, et il amasse encore un pécule. Mais c'est au pays qu'il reviendra dépenser ce pécule.

§ 9. — Exceptionnellement, l'émigration a quelque chose d'organisé. Pendant les travaux de percement de l'isthme de Panama, des entrepreneurs avaient découvert ce foyer de travailleurs à bon marché; les hommes se laissaient embrigader pour aller au « Canal »; mais ceux que la fièvre jaune et les autres maladies laissaient survivre revenaient à la terre natale. Nous avons raconté plus haut comment, un soir d'orage, nous fûmes guidés par un de ces travailleurs qui revenait du « Canal ». Ici encore, le Jurdano ressemble à beaucoup de ses frères les travailleurs d'Espagne, et Angel Ganivet a célébré, dans une page émouvante, la grandeur de ces humbles, qui accomplissent, pour le compte des autres, les plus durs travaux d'utilité universelle, et qui n'ont pas toujours la possibilité de mourir dans la paix de la terre natale [11]. D'autres, peu nombreux, vont de leur propre initiative à « Buenos Aires » dont le nom conserve le prestige des temps glorieux de la conquête et de l'empire. Et ceux-là aussi refont le long voyage et abandonnent le pays plantureux pour revenir s'enfermer dans leur misérable vallée.

« Au Cabezo, on nous demanda si nous voulions acheter un perroquet, et un pauvre homme vint pour se faire traduire par moi une lettre en anglais, qu'il avait reçue de la Compagnie du Canal de Panama où il avait travaillé [12]... »

« A Ladrillar... un grand et vigoureux jeune homme, tanné par le soleil, et qui portait un enfant dans ses bras, s'écria qu'il en avait assez d'entendre répéter qu'il n'y avait pas de pire pays; qu'il n'en était pas ainsi, à beaucoup près; qu'il avait couru le monde, ayant été au Canal (celui de Panama), au Brésil, à la Martinique, à la Jamaïque... et qu'il avait vu bien des pays pires que celui qu'ils habitaient. « Mais ces pays étaient-ils habités ? », lui demandai-je; et

11. Ganivet, *Idearium Español* et *Epistolario*, p. 43-45.
12. Unamuno, *Andanzas*, etc., p. 123.

lui : « Non, Monsieur, parce qu'on ne les cultive pas », me répondit-il. « C'est là la différence », lui dis-je... [13] »

Cette anecdote montre bien l'étrange privilège de cette terre ingrate, qui se fait aimer. Le grand jeune homme qui avait couru le monde la défendait même en paroles. Les autres l'appellent « terre de misère », mais ils lui restent attachés.

§ 10. — Il est une émigration qui est entre toutes odieuse à ces typiques espagnols : c'est celle du service militaire.

L'espagnol moyen ne voit dans le métier militaire que la servitude. Ganivet a bien montré que si le peuple espagnol est un peuple guerrier, il n'est pas un peuple militaire. Et la montagne de las Jurdes, excellent repaire de guerrilleros, hostile à la pénétration et au contrôle de toutes les autorités, entretient la passion de l'indépendance, qui se refuse au service militaire.

« Par suite de faiblesses de constitution et de maladies ou de défauts physiques, le nombre des hommes qui peuvent être chaque année incorporés est proportionnellement plus réduit en Espagne que dans n'importe quelle autre armée; les exemptions légales ôtent à leur tour un nombre important de soldats à la patrie. Que l'on ajoute à cela le scandaleux coefficient d'insoumis, qui s'élève en moyenne à 21 p. 100, et nous aurons une idée claire du résultat du recrutement militaire en Espagne. »

Ainsi s'explique le comte de Romanonès dans son livre sur *l'Armee et la politique* [14] et, dans un appendice, il donne quelques chiffres effrayants. Dans la province d'Almeria, d'où l'on émigre facilement en Algérie, il y a eu, en 1919, pour 1.934 hommes déclarés bons pour le service, 1.099 exemptés (à des titres divers) et 1.480 insoumis (soit 31,27 p. 100 d'insoumis). Dans la province de Cadix, d'où l'on émigre facilement en Afrique et en Amérique, il y a eu, pour 2.603 hommes déclarés bons pour service, 1.134 exemptés et 1.603 insoumis (soit 30,02 p. 100 d'insoumis). Dans la province de la Corogne, d'où l'on émigre facilement en Amérique, pour 3.461 hommes déclarés bons pour le service, il y a eu 1.263 exemptés et 2.170 insoumis (31,48 p. 100 d'insoumis; c'est ici la plus forte proportion).

Une seule province, celle de Cuenca a moins de 2 p. 100 d'insoumis; trois autres (Guadalajara, Ségovie et Saragosse) ont moins de 3 p. 100; mais les provinces frontières ont toutes des chiffres plus ou moins élevés, et Madrid près de 30 p. 100 (29,73).

La province de Cáceres est une de celles où le nombre des insoumis est faible : 5,92 p. 100. Mais en ce qui concerne las Jurdes,

13. Même ouvrage, p. 121.
14. *El Ejército y la politica*, Madrid, 1921, p. 147.

on peut dire qu'il existe une forme particulière d'insoumission, qui ne figure pas dans les statistiques.

Les Jurdanos, avons-nous dit, ont l'horreur du service militaire. Il est certain que la plupart d'entre eux trouvent à l'armée une meilleure nourriture, un meilleur vêtement, un meilleur logement et des travaux moins durs que chez eux. D'autre part, il est vrai (surtout sous l'ancien régime), ils figuraient parmi les contingents qui avaient le plus de chances de participer à l'ingrate campagne du Maroc [15], mais cette perspective était superflue pour les détourner du devoir militaire. Les Jurdanos exploitent, pour échapper au service, leur misère, et plus spécialement leur misère physiologique; ils retardent leur croissance par des travaux excessifs et par une alimentation délibérément insuffisante. Lorsque nous sommes passé à Nuñomoral, en 1921, on nous a signalé que, au dernier conseil de revision, à cette date, sur une vingtaine de conscrits, deux seulement avaient été reconnus bons pour le service. Plus tard, une partie de ces gens continuent à se développer et à grandir.

§ 11. — Le Jurdano n'émigre donc que quand il est forcé d'émigrer. Et il y a encore des villages, où l'on subsiste mieux qu'ailleurs et d'où l'on n'émigre pas. On émigre de la région de Ladrillar (c'est, rappelons-le, le village le plus peuplé) plus qu'ailleurs. On émigre le moins loin possible, pour le temps le plus court possible, et presque toujours pour de durs travaux, pour le travail non qualifié.

Par exception, nous avons vu, au Cabezo, un ménage qui avait été en service domestique à Madrid. Cette femme de chambre et ce valet de chambre jurdanos avaient conservé un très bon souvenir de leurs maîtres, et, sûrs aussi d'avoir laissé un bon souvenir, ils nous engagèrent à aller voir ceux chez qui ils avaient servi.

Nous avons vu plus haut le cas, exceptionnel aussi, d'un Jurdano qui avait émigré, et pour longtemps, en France. L'Amérique ne paraît pas si lointaine que la France. Un indice curieux des immenses remous que la grande guerre a produits, c'est l'émigration temporaire de quelques Jurdanos chez nous. Nous en avons vu au Cabezo, qui étaient revenus, et qui disaient à peine, en les prononçant mal, quelques mots de français. En 1921, à las Erias, on nous a signalé que quelques habitants étaient allés en France. Le 17 décembre 1922, le journal *El Sol* donnait la dépêche suivante, datée de Bilbao, 16 décembre : « Hier, dans l'après-midi, sont arrivés

15. Nous avons été frappé, dans notre premier voyage, du nombre relativement important de Jurdanos qui avaient été au Maroc : les gens de ce pays ne connaissaient à peu près rien du monde, sauf le « Canal » et le Maroc.

seize femmes, hommes et enfants, qui viennent de las Hurdes et qui, à cause du retard des trains, n'ont pas pu continuer leur voyage. Ils se dirigent sur la France, ne trouvant pas moyen de vivre dans leur pays. » Il s'agit ici, on le voit, de familles entières qui émigrent, et l'émigration risque d'être plus longue que celle des moissonneurs.

Cette décision suppose une terrible misère, puisque le Jurdano ne veut pas, même pour quelques jours, s'éloigner de chez lui. Lorsque la Société La Esperanza de las Hurdes voulut présenter une douzaine de Jurdanos au roi d'Espagne, elle eut de la peine à les trouver. « La générosité de celui qui était alors évêque de Plasencia leur fit faire le voyage de Salamanque en leur assurant, avec un salaire double de celui qu'ils gagnaient au pays, les frais de voyage, la nourriture, et, pour qu'ils fussent plus *présentables*, il leur acheta à tous des alpargatas et des blouses.

» En dépit de tout cela, ce ne fut pas un petit travail que de les arracher à leurs montagnes. Voyage du chanoine Polo Benito à Nuñomoral, exhortations du curé, harangues, tout faillit échouer devant leur infatigable ténacité [16]... »

Dans ces conditions, les émigrés qui reviennent au pays, restés rebelles à toute influence étrangère, ne modifient ni les idées ni les mœurs. On ne peut pas dire que l'émigration soit sans influence, puisqu'elle décongestionne le pays et qu'elle est une atténuation à la misère générale : il reste moins de gens sur place à partager les maigres produits du pays, et ainsi la famine tenaille moins l'ensemble de la population. Mais c'est là un résultat purement matériel de l'émigration. Même dans l'ordre économique, le résultat est limité : on n'a encore vu personne, à las Jurdes, qui soit revenu avec des ressources suffisantes pour vivre sans travailler. L'émigration reste, sur toute la ligne, un phénomène social douloureux et tragique.

Le 8 février 1912, le journal le *Correo Español* signalait le débarquement, à Santander, de « nombreux émigrés espagnols qui avaient été travailler... au Canal de Panama ». « Les malheureux viennent dans une telle situation, disait le journal, qu'on éprouve de la compassion à les regarder. La faim et la misère se reflètent sur leurs visages exténués. L'insuffisance d'alimentation et la dureté du travail qu'ils avaient à faire en Amérique sont cause que onze de ces malheureux ont perdu la raison. » Dans l'énumération qui suit des onze travailleurs que les épreuves et la misère ont rendus fous ne figure aucun Jurdano : sans doute, les Jurdanos sont-ils mieux préparés que tous les autres Espagnols à supporter de

16. *Crónica del congreso nacional...*, etc., p. 115.

si grandes souffrances; pourquoi souffriraient-ils d'aliénation, quand ils sont précisément dans leur élément ?

Nous n'avons pas encore mesuré toute leur souffrance, et nous avons laissé de côté, jusqu'ici, un contingent d'émigrants, qui mérite une étude spéciale et qui nous fera voir de nouveaux abîmes de misère : c'est celui des mendiants. Pour caractériser le mouvement de la population à las Jurdes, il faut mettre en regard de l'immigration des *pilus* l'émigration des mendiants.

Mais, en cet étrange pays, où la mendicité nous apparaît comme l'aboutissement de la vie sociale, et où les mendiants, certains mendiants tout au moins, constituent une sorte d'aristocratie, il intervient encore un facteur dont il nous faut préciser l'action pour ne pas risquer de tomber dans d'inexactes appréciations et dans de grandes injustices; ce facteur, c'est la maladie. Il y a des gens qui mendient non pas seulement parce qu'ils sont pauvres, mais aussi parce qu'ils n'ont pas la santé qui permet de travailler régulièrement.

Il y a sans doute des mendiants vigoureux, plus vigoureux que bien des travailleurs, mais c'est peut-être parce qu'ils ont choisi la confortable mendicité au lieu de l'épuisant travail.

Les causes que nous étudions ici, misère et maladie, sont assez puissantes pour exercer leurs effets sur la Société tout entière : elles produisent une certaine mentalité; et si, à considérer les individus, on constate que ce ne sont pas toujours les plus pauvres et les plus débiles qui mendient, il n'en reste pas moins vrai que, dans l'ensemble, si la mendicité a eu chez les Jurdanos une extension exceptionnelle, c'est parce qu'il y a chez eux, beaucoup de misère et très peu de santé.

CHAPITRE VIII

La santé à las Jurdes.

§ 1er. — La santé des habitants d'un pays donné n'est pas, ordinairement, l'objet d'une longue étude. Quelques considérations à propos de la mortalité, sur les causes les plus communes de la mort par usure de l'organisme ou de la mort prématurée, suffisent à faire connaître ce qu'il y a de particulier à l'état sanitaire de ce pays. On admet parfois, avec raison, que la majorité des habitants jouit d'une bonne, ou assez bonne santé. Peut-être y aurait-il lieu, souvent, d'y regarder de plus près. L'étude de la santé est de celles qui peuvent atteindre la plus profonde réalité sociale. Il n'y a peut-être pas plus de peuples bien portants qu'il n'y a de peuples heureux, au sens un peu naïf du dicton qui veut que les peuples heureux n'aient pas d'histoire. Il y a une histoire du bonheur des peuples et il y a une géographie de leur santé (et une histoire), même quand cette santé est assez bonne.

A las Jurdes, il est impossible d'éluder ce problème, car il ne s'agit plus ici de rechercher ce qui limite en quelque sorte, d'une façon plus ou moins originale, la bonne santé moyenne; il faut constater, tout de suite, que, dans cet étrange pays, la bonne santé est manifestement anormale, et que la maladie tourmente constamment la majorité des habitants.

Les conditions naturelles et les conditions sociales concourent à priver les Jurdanos de cet élément de bonheur, indispensable à l'immense majorité des hommes, la santé.

Les conditions naturelles privent les Jurdanos d'une nourriture suffisante, soit en quantité, soit en qualité. Les conditions sociales, qui, en partie, résultent de certaines des conditions naturelles du pays, les empêchent de profiter de ce que d'autres de ces conditions naturelles leur donneraient de bon. Les Jurdanos, mal alimentés, profitent mal de l'air pur de leurs montagnes désertes, parce qu'ils sont conduits à s'entasser dans des taudis. Ils ne profitent pas des eaux pures, parfois trop pures, qui abondent chez eux; les plus pures de ces eaux leur donnent sans doute le goitre; les moins pures, si rares qu'elles soient relativement, suffisent à entretenir chez eux le paludisme.

A défaut d'un peu plus de richesse, un peu plus d'instruction les amènerait à observer quelques règles élémentaires d'hygiène. Mais ils évitent de faire les travaux que demanderait l'hygiène, parce que, disent-ils, « no nacieron para señoritos ». Aussi, les épidémies sont-elles d'autant plus redoutables; en 1899, il y eut celle de petite vérole; récemment la grippe dépeupla quelques hameaux, comme Casas del Castañar, las Eras, Cabaloria.

§ 2. — Nous verrons (et ici les causes d'ordre social agissent à peu près seules) que, pendant longtemps, l'élevage des *pilus* a eu ce double effet de compromettre la santé des enfants de beaucoup de familles et, dans une certaine mesure, celle des pilus eux-mêmes, et d'introduire dans le pays des éléments tarés du point de vue de la santé, enfants d'alcooliques, de débauchés, de syphilitiques. La syphilis, nous dit-on, n'est pas fréquente lorsqu'elle n'est pas importée par les pilus.

Ainsi, le pays est privé des rares avantages de son terrible isolement, et il devient, en quelque sorte, perméable aux maladies lointaines. D'une autre façon encore, ces maladies s'insinuent en lui : nous avons vu, en étudiant le vêtement, qu'une bonne partie des vêtements portés dans le pays sont des vêtements obtenus par les mendiants, et que l'on donne à ceux-ci parce que ceux qui les portaient sont morts, parfois de maladies contagieuses; il suffit qu'il y en ait quelques-uns dans un lot pour contaminer le reste.

Nous avons vu encore que la misère même des Jurdanos est une cause puissante de diffusion de l'alcoolisme.

Nous avons donc, dans les chapitres qui précèdent, les éléments d'un tableau très noir. Mais il nous faut, maintenant, montrer le résultat d'ensemble de ces causes concourantes très variées.

§ 3. — Aussi bien, est-ce la mauvaise santé des Jurdanos, plus encore que leur misère, qui a fini par attirer vers eux la sollicitude de l'Etat. Et l'on peut bien supposer (pour une lointaine échéance, à vrai dire) que les fils d'un saint François ou d'une sainte Thérèse enseignent à une population déshéritée le moyen de trouver encore du bonheur dans un extrême dénuement, qui pourrait être volontaire; mais il n'y a pas d'élément de bonheur possible chez ceux dont des maladies douloureuses et avilissantes rongent constamment l'activité et la vitalité.

En octobre 1921, une Real Orden du Ministère de l'Intérieur nommait une commission scientifique, chargée d'étudier les causes de la dégénérescence de la population à las Jurdes, et les considérants étaient exposés en ces termes : « Sire, l'angoissante situation de tous les habitants de la province de Cáceres, qui appartiennent

aux municipalités et aux hameaux de la région de las Hurdes, situation qui se traduit par une effrayante dégénérescence physique et intellectuelle de la race, oblige ce ministère à chercher la solution de ce problème sous ses deux aspects distincts, médical et social.

» Il faut pour cela, en premier lieu, une connaissance scientifique exacte des causes qui déterminent des effets aussi funestes sur le développement physique, intellectuel, et moral des habitants de toute cette région, et qui font de ces individus des êtres dégénérés, incapables de vie sociale civilisée, et il est également indispensable d'en venir à une organisation de l'assistance médicale et pharmaceutique, préventive et constante, qui manque aujourd'hui absolument dans ces municipalités.

» Cette région est si complètement abandonnée, que dans les statistiques démographiques figurent seulement comme causes de décès, la mort naturelle ou une « maladie inconnue », et le taux de la mortalité dépasse, sans doute, les taux les plus élevés que l'on ait enregistrés dans notre pays... »

C'est au mois d'avril 1922 que la commission scientifique, nommée par le ministère de l'Intérieur, put accomplir son voyage d'études; ne perdons pas l'occasion de noter, une fois de plus, combien sont récentes les manifestations de la sollicitude de l'Etat envers las Jurdes.

La commission était composée d'hommes de très haute valeur; elle comprenait deux membres de l'Académie de médecine de Madrid, le chirurgien José Goyanes et le médecin Gregorio Marañon, le professeur d'anthropologie Luis Hoyos Sainz, un inspecteur provincial des services de santé, le Dr Bardaji, et elle était en outre assistée d'un jeune médecin de Madrid, le Dr Ortega, et de deux médecins du Casar de Palomero, les Drs Sánchez Hoyos et Pizarro. Ces deux derniers connaissaient directement, et très bien, le pays de las Jurdes [1].

§ 4. — La cause la plus générale des troubles de la santé, à las Jurdes, est l'insuffisance de l'alimentation en quantité et en qualité.

1. Nous nous sommes trouvé, nous-même, dans la région en même temps que la commission officielle, et nous avons profité de la compétence de nos éminents amis pour observer un aspect capital de la vie à las Jurdes. Nous étions arrivés dans le pays accompagnés d'un autre médecin, Français celui-ci, notre ami le Dr André Paris. Ce dernier était, depuis plusieurs années, médecin de troupes coloniales françaises au Maroc, et il eut très fréquemment, au cours de ce voyage, à noter des ressemblances très frappantes entre l'aspect du pays, le type des habitants, leurs mœurs, etc., à las Jurdes et sur bien des points du Maroc. Comme l'Espagne dans son ensemble, ce raccourci de l'Espagne a son élément africain, mais, bien entendu, cet élément n'a ni la prédominance, ni le caractère dégradant que supposent si gratuitement les malveillants.

Cette insuffisance se manifeste surtout dans les Jurdes hautes, où la terre est plus rare encore et plus pauvre que dans les Jurdes basses, où la pauvreté est plus grande, et où il est plus difficile de communiquer avec les régions d'où l'on pourrait tirer un supplément de nourriture, où, enfin, les eaux sont plus complètement dépourvues des éléments minéraux indispensables à l'organisme.

Une fois de plus, notons que las Jurdes diffèrent de l'ensemble du pays par l'exagération morbide d'un trait qui est assez général. Les Espagnols n'aiment pas entendre dire que l'Espagne est un pays où l'on se nourrit insuffisamment, et il est vrai que cette affirmation doit être entourée de beaucoup de réserves; dans les classes riches et aisées, on mange, au contraire, surabondamment; le voyageur qui ne connaîtrait l'Espagne que par les hôtels emporterait de ce pays l'idée d'une abondance que peut envier la France d'après-guerre. Mais cette abondance n'existe que pour une petite partie de la population; la classe moyenne qui, dans la France d'avant-guerre, appréciait la solide réalité d'une bonne alimentation, est peu nombreuse en Espagne, et le paysan qui forme la majorité de la population est très sobre, sans doute par une longue habitude de la pauvreté, qu'il a toujours patiemment et noblement acceptée. On a découvert brusquement, en 1926, des statistiques officielles, d'après lesquelles l'Espagne, qui est un des pays (à statistiques) où l'on consommait le moins de viande, serait en réalité un des pays où l'on en consomme le plus; ce sont là les surprises de la statistique, mais nous ne savons s'il faut ajouter plus de foi à la nouvelle statistique qu'à l'ancienne. Il est certain que le paysan andalou est, par pauvreté, très mal nourri, et que le paysan castillan, par sobriété et par pauvreté, mange peu; des statistiques qui, il est vrai, ne sont pas de la dernière manière, prétendent que le paysan galicien ne consomme qu'une quantité dérisoire de viande, alors que la Galice est un grand pays producteur de viande. C'est dans les villes, dans une grande partie de la Catalogne[2] et dans tout le pays Basque que la population se nourrit bien et il est assez probable qu'il y a, tout au moins dans les villes, un gaspillage qui peut faire mentir les moyennes tirées de la statistique plus encore que les moyennes ne mentent généralement[3].

2. Le professeur Pi y Suner, dans une conférence que nous citons plus loin, n'admet nullement cette exception pour Barcelone. Viande, poissons et légumes, quoique produits en abondance à proximité, sont très chers.

3. Il y a bien, en Espagne, des cas de géophagie, mais ces cas ne semblent pas provoqués par la misère. Au Portugal comme en Espagne, il ne semble pas que cette géophagie soit due à l'insuffisance d'alimentation, mais nous pouvons quand même, à ce propos, remarquer que les affinités sont grandes entre las Jurdes et le Portugal voisin, si pauvre lui aussi. « On a vu ainsi, en Espagne et au Portugal, bien des femmes savourer comme

L'illustre Aragonais Joaquin Costa écrivait que l'homme qui a faim, « même s'il ne sent pas de douleur, est un malade; même si son pouls bat, c'est un décédé, c'est un cadavre qui marche, un vivant mort, un vivant qui porte sur lui des millions de cellules cadavériques, véritable cimetière où s'installe avec une effrayante facilité et se retranche n'importe quelle maladie pour emporter, de là, la forteresse de l'organisme exténué et ruineux, privé de vivres, indifférent à la gloire de la lutte pour la vie, et même dépourvu d'amour pour cette vie, qui ne présente pour lui aucun charme. Si le déséquilibre ne saute pas aux yeux, si la différence entre les forces dépensées et les forces récupérées n'est pas trop grande, cette vie, ou, pour mieux dire, ce mélange informe de vie et de mort pourra se prolonger pendant des années, mais l'homme portera gravé sur son visage l'attestation vivante de ce que nous disons; cet homme aura sa dose de mort, il aura constamment une partie de son être qui sera morte et sa vie aura présenté, à un degré plus ou moins fort, tous les caractères d'une agonie. Et comme je pense, ce que pensent avec moi tous ceux qui connaissent, pour leur malheur, les dessous de la vie individuelle dans notre pays, que les trois quarts des Espagnols, au moins, se nourrissent d'une façon insuffisante, se couchent sans dîner, comprend-on pourquoi je disais en une phrase crue, je le confesse, que 75 pour 100 des Espagnols meurent de faim et que le pain que mangent 4 millions d'Espagnols est trempé du sang des 12 autres millions [4] ? »

« Une nourriture insuffisante, dit le professeur Pi y Suner, se traduit par une diminution de poids et de taille, par une moindre capacité fonctionnelle, par des perturbations psychiques, soit dans le sens d'une dépression soit dans le sens d'une excitabilité anormale, par l'impulsion, par la tendance à chercher des stimulants artificiels, ce qui implique la propension à l'alcoolisme, qui vient encore assombrir la situation, par une vieillesse prématurée...

une délicieuse confiserie une sorte d'argile rougeâtre, connue sous le nom de *bucaro*, qui a été délayée dans des liquides appropriés, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la consistance d'une pâte. En particulier, l'argile gréseuse, qui sert à fabriquer, en Espagne, les vases fameux connus sous le nom d'alcarazas, est réputée comme terre comestible. Pour le Portugal, on a spécialement cité les habitants d'un village appelé Penacova comme ayant l'habitude de mâcher tout comme du tabac de la terre provenant d'un champ voisin. » (Gustave Redelsperger, « Notes sur la géophagie », dans la *Revue générale des Sciences*, 30 juillet 1921, p. 431.)

4. Cité par le professeur Pi y Suner dans son discours inaugural de 1922 à la Real Academia de Medicina de Barcelone. L'éminent professeur de physiologie ajoute : « Julio Senador reproduit, dans sa *Canción del Duero*, cette affirmation de Baldomero Argente qu'il y a réellement d'ordinaire 10 millions d'Espagnols qui ne mangent pas de pain. Cette faim chronique espagnole est sans doute le facteur le plus effectif de la décadence actuelle. »

D'autre part, cette insuffisance... diminue la résistance aux maladies infectieuses, et spécialement à la tuberculose, la maladie sociale par excellence [5]. »

L'organisme humain, on le sait, a besoin de recevoir, en quantités suffisantes, quatre grandes classes d'aliments : albuminoïdes, hydrates de carbone, graisses et sels minéraux. Il faut en outre qu'il reçoive ces vitamines dont l'action, si importante, est constatée mieux que la nature n'en est connue.

§ 5. — Voyons donc dans quelle mesure ce que nous connaissons de l'alimentation à las Jurdes peut fournir tous ces éléments indispensables.

Les albumines alimentaires nous viennent soit des animaux, soit des végétaux : d'une part, la viande, le jaune d'œuf, le lait, le fromage; d'autre part, la graine des céréales et des légumineuses.

En ce qui concerne le premier groupe, nous savons que, à las Jurdes, on consomme très peu de viande. En de rares occasions, lors de la *matanza*, lors d'un mariage, on consomme, en quantité excessive, d'excellente viande de chèvre, et surtout de porc, mais cet excès, qui ne peut manquer de produire des toxines, est loin de compenser l'ordinaire disette de viande.

On mange de temps à autre une « paire d'œufs frits », mais les poules sont peu nombreuses, parce qu'il n'y a guère de quoi les nourrir, dans ce pays où manquent les céréales, et l'on préfère aussi vendre les œufs. Le lait de chèvre est consommé, nous l'avons vu, plus ordinairement que la viande de ces animaux, et ce lait est bon; mais les chèvres sont petites, médiocrement alimentées, et il y a de longues périodes où elles ne produisent guère de lait.

Quant aux albumines d'origine végétale, elles manquent encore plus que les précédentes, à las Jurdes, très pauvres en céréales, où le pain est encore presque partout un luxe, et où l'on ne cultive ni les pois ni les lentilles. On y consomme, du moins, les haricots en assez grande quantité.

Les graisses sont d'autant plus indispensables aux Jurdanos, que, pendant la plus grande partie de l'année, leur corps n'est défendu suffisamment contre les intempéries, ni par le vêtement, ni par l'habitation. Or, les animaux élevés dans ce pays sont moins bien engraissés que les animaux des pays d'alentour : la viande du porc lui-même, d'ailleurs exquise, a, relativement, peu de gras.

Le lait fournit un peu de graisse, le jaune d'œuf beaucoup moins encore; le beurre est inconnu.

5. Conférence citée.

Sur ce chapitre, ce sont les végétaux qui fournissent le plus; c'est grâce à l'huile d'olive que les pauvres Jurdanos ne sont pas presque complètement privés de graisses. L'huile est, comme la viande de porc, excellente. Mais nous savons déjà qu'une partie des oliviers de las Jurdes n'appartiennent pas aux Jurdanos; une partie de l'huile produite par leurs oliviers est vendue hors du pays pour faire face aux dépenses indispensables ou au paiement des impôts; nous avons noté que bien des gens ne peuvent assaisonner ni de lard, ni d'huile leur maigre plat de pommes de terre.

Si nous passons aux hydrates de carbone, que peuvent fournir les céréales, les pommes de terre, les châtaignes, les racines (carotte, navet), le miel, la situation apparaît comme un peu moins mauvaise. Sans doute, les céréales sont très insuffisantes, mais les pommes de terre et les châtaignes sont assez abondantes, et il y a des terrains très favorables à la production de la pomme de terre, comme celui de Fragosa [6].

La carotte est à peu près inconnue, mais le navet est assez souvent cultivé.

Quant au miel, il est en grande partie, par suite d'une longue tradition, vendu au dehors pour la fabrication du turrón, et il y a encore des ruches qui n'appartiennent pas aux Jurdanos. Les habitants les moins pauvres achètent un peu de sucre; l'ensemble des habitants est loin de consommer ce qu'il lui faudrait de sucre.

Les Jurdanos n'ont pas davantage leur ration indispensable d'éléments minéraux. Le terrain est peu varié, presque complètement décalcifié.

La chaux leur manque. Le sel, acheté en petite quantité comme tout ce qu'il faut acheter, leur fournit à peu près le peu de soude et de chlore que réclame l'organisme.

Enfin l'eau, surtout dans les Jurdes hautes, paraît être dépourvue d'éléments indispensables, et en particulier d'iode, d'où la fréquence du goitre dans la partie la plus déshéritée du pays.

§ 6. — Passons aux vitamines.

On distingue les vitamines A, antixérophtalmiques, vitamines B, antibéribériques, et vitamines C, antiscorbutiques.

Les Jurdanos ne peuvent pas facilement trouver les premières, car si beaucoup de corps gras en contiennent, ce n'est le cas ni de la graisse de porc, ni de l'huile d'olive. Or, l'« organisme a d'autant plus besoin de ces vitamines A qu'il manque lui-même de

6. Voir dans la revue *Hurdes*, n° 5, p. 83-84, une historiette qui montre à quel point les pommes de terre de Fragosa sont réputées.

graisse alimentaire [7] » ce qui est précisément le cas à las Jurdes. Les Jurdanos peuvent cependant trouver quelques vitamines antixérophtalmiques dans le lait et dans les jaunes d'œufs qu'ils consomment. Parmi les autres sources de ces vitamines, il en est une qui ne jaillit pas dans leur pays, et une autre, qui est très incomplètement utilisée : « Deux sources importantes s'offrent... Ce sont d'abord les organes internes, le foie, surtout celui du poulet, le rognon, la laitance, le cerveau, le cœur, puis les parties vertes des végétaux...[8] »

On ne mange pas beaucoup de poulet à las Jurdes, et les parties vertes des végétaux ne sont que très partiellement utilisées : nous n'avons pas vu par exemple que l'on consommât les feuilles (cuites, bien entendu) de la pomme de terre et du maïs.

Les vitamines antibéribériques se trouvent « en abondance dans les levures, le pancréas, le ris de veau, la laitance, et aussi dans les noix, les amandes, les noisettes, les châtaignes. Mais leur véritable lieu de prédilection, c'est la cuticule, l'enveloppe, l'écorce des légumineuses, telles que les pois, les haricots, les lentilles, etc. » Dans cette liste sommaire de l'essentiel, que pouvons-nous relever qui soit à l'actif de las Jurdes ? Les noix et les châtaignes, d'abord. Toutefois, à propos de ces dernières, qui sont souvent consommées en grande quantité, il faut remarquer que leurs vitamines B, plus fragiles que les vitamines A, ne résistent pas à une température de 120° et que les châtaignes bouillies ou crues, mais non rôties, conservent leurs vitamines B. Parmi les légumineuses, seuls les haricots sont consommés en quantité appréciable, et, fort heureusement, sans être décortiqués. Il y a aussi de ces vitamines dans la pomme de terre, pourvu qu'elle n'ait pas été épluchée, ou que, si elle est cuite tout entière dans la cendre, elle ne soit pas soumise à une température de 120°.

Les vitamines antiscorbutiques sont très fragiles et ne résistent pas à la cuisson. Il est vrai que, à las Jurdes, on n'a pas tendance à faire d'inutiles cuissons. Si l'on n'a guère des fruits acides qui sont particulièrement riches en vitamines C, on a d'autres fruits et légumes qui en contiennent aussi : raisin et tomate, un peu de salade et des oignons; les haricots verts et les choux qui existent dans le pays en fourniraient seulement s'ils étaient consommés crus.

§ 7. — Pour résumer ce qui précède, nous dirons que las Jurdes possèdent, mais fragmentairement et par petites quantités, à peu près tous les éléments indispensables à une bonne alimentation. Le voyageur qui, en passant, peut consommer du lait, quelques tran-

7. Dr Paul Farez « L'alimentation variée », feuilleton du *Journal des Débats* du 29 avril 1923.
8. Dr Farez, *ibid.*

ches de jambon, des œufs, des pommes de terre, des haricots, des fruits, du miel, peut imaginer que l'on mange bien à las Jurdes. Mais la réalité est que les Jurdanos mangent très mal, et ce qui précède suffit à en rendre raison. Les mets que nous venons de rassembler dans une phrase n'existent là-bas qu'en ordre dispersé : tel village n'a guère que des châtaignes pour se nourrir, tel autre n'a guère que des pommes de terre. Partout manque la variété indispensable à l'alimentation complète d'un adulte.

La grande guerre a fait découvrir, en Allemagne principalement, et c'est là qu'on l'a baptisée, une « maladie de la pomme de terre (*kartoffelkrankheit*); cette maladie survient chez ceux qui se nourrissent presque exclusivement de pommes de terre... Elle se manifeste par l'amaigrissement, la dénutrition et diverses déchéances [9]. » La pomme de terre est un aliment excellent, mais l'organisme nourri exclusivement de pommes de terre manque de graisse. Le cas est fréquent à las Jurdes, et ce mal doit rentrer dans la « maladie inconnue » dont on meurt là-bas.

La carence des aliments azotés se manifeste par un symptôme très fréquemment observé à las Jurdes : l'arrêt de croissance.

Le manque d'aliments hydrocarbonés doit être pour beaucoup dans la faiblesse qui interdit à tant de Jurdanos l'effort puissant et prolongé et qui les pousse si facilement à l'acceptation de la misère et à la mendicité.

La carence d'iode semble être à l'origine du goitre et du crétinisme; la carence de calcaire et de phosphore produit le rachitisme.

Parmi les carences de vitamines, la plus sensible à las Jurdes paraît être la carence des vitamines antixérophtalmiques, mais nous ne saurions dire si la cécité, si fréquente dans le pays, est due à la xérophtalmie.

V. Gutierrez de Miguel, dans un article publié par *La Voz* (juin 1922) à l'occasion du voyage royal, note que beaucoup des gens qu'il a rencontrés sur son chemin n'ont pas de cils. Ce peut être un symptôme de xérophtalmie.

Il n'y a pas un seul village de las Jurdes, peut-être (s'il y a une exception, c'est celle du Pino Franqueado), qui ne souffre d'une ou de plusieurs des carences fondamentales que nous venons d'indiquer.

Quand elles ne se produisent pas par une maladie ou par une infirmité caractérisée, ces carences diminuent la vigueur et la vitalité de ceux qui les subissent. Elles imposent à leur existence une sorte de tonalité lasse et triste; elles les privent de la joie du travail et de la joie de vivre.

9. Dr P. Farez, « Les carences alimentaires », feuilleton du *Journal des Débats* du 15 avril 1923.

§ 8. — Encore ceux qui ne souffrent que de ces carences sont-ils, à las Jurdes, des privilégiés; ils ont l'illusion de satisfaire leur appétit.

Mais la plupart des habitants du pays n'ont pas cette illusion et ne peuvent pas rester inconscients du mal qu'entraîne pour eux leur mode d'alimentation. Ils n'éprouvent que très rarement la sensation de « refaire leurs forces »; ils sentent la vie qui s'en va, douloureusement, qui se rétrécit, comme la Peau de Chagrin de Balzac. Comment ces gens, forcément avares de leur misérable vie, consentiraient-ils volontairement à dépenser dans le travail des forces qui ne reviennent pas ? Ils travailleront seulement pour éviter le genre de mort le plus proche, pour ne pas mourir de faim d'un seul coup.

Car tous ces aliments dont nous venons de voir l'insuffisante qualité n'existent, pour le commun des Jurdanos, qu'en insuffisante quantité. Ce que nous avons dit de la terre, de la culture, et de l'élevage à las Jurdes, rapproché de ce que nous savons de la statistique de la population, et de l'impossibilité d'acheter explique cette insuffisance de quantité.

« Lorsque nous passions dans les villages, venaient à notre rencontre des foules de Jurdanos de tous les âges, qui, tous, se plaignaient d'une douleur, toujours la même, et que, pour abréger, nous avons tout de suite dénommée « mal de las Hurdes ». Le malade atteint de ce mal éprouve, au milieu de la matinée, quand il a déjà passé quelque temps à cheminer par les sentiers qui le conduisent au potager, ou qu'il travaille à la terre, une sensation de douleur aiguë à l'épigastre « comme un chien », « comme une griffe »; tout tourne autour du malade et celui-ci se trouve obligé de s'asseoir et, pour adoucir la douleur, de se serrer le ventre avec les mains. Le très rapide déjeuner de midi calme ces troubles, qui reparaissent deux ou trois heures plus tard.

» Le diagnostic de cette affection est élémentaire; il s'agit de la *faim aiguë*. Parfois, aux douleurs de la faim se mêlent des symptômes d'hyperchlorhydrie ou d'autres manifestations digestives qui dépendent, soit de la nature exclusivement végétarienne du régime, soit de lésions, principalement de lésions hépatiques d'origine paludique [10]. »

Le Dr Goyanes signale lui aussi « la faim chronique, qui se traduit

10. Ces lignes sont tirées de la brochure publiée par le Dr Marañon au nom de la commission sanitaire envoyée à las Jurdes, pour indiquer par avance les conclusions générales du rapport détaillé dont la rédaction devait prendre plus de temps. La brochure a paru, en juin 1922, sous le titre : *El problema de las Hurdes es un problema sanitario*. (V. p. 15.) Le Dr Marañon n'a pas cessé de s'occuper, avec la plus grande et la plus généreuse sollicitude, des Jurdanos.

par une maladie spéciale (entendez : spéciale à las Jurdes), spéciale parce que, partout ailleurs, elle ne se manifeste que sporadiquement et isolément... [11] » Il y a là une remarque très juste et qui s'applique à bien d'autres aspects de la misère de las Jurdes : on trouve ailleurs, très souvent, des exemples de misères analogues, mais ce qui est bien spécial à las Jurdes, c'est l'énorme proportion des cas de misère.

Le Dr Marañón a observé une relation entre le goitre et la pauvreté à las Jurdes. « Il n'est pas facile, dit-il, de faire une statistique approximative du pourcentage des cas de goitre à las Jurdes, et cela, en réalité, n'aurait guère d'intérêt, car ce qui est instructif, ce n'est pas le nombre des cas, mais leur distribution en relation avec les conditions de chaque lieu habité. Dans les hameaux misérables des hauteurs, comme le Gasco et Martilandran, 50 pour 100 des femmes avaient des goitres développés, et 95 pour 100 du total des habitants avaient le corps thyroïde palpable; dans les villages bas et moins pauvres, cette proportion est assez inférieure [12]. »

Même en ne se rapportant qu'aux Jurdes basses, on ne comprend pas comment Bide (un médecin), a pu écrire : « Dans les trois expéditions que nous avons faites, nous avons trouvé peu d'individus affligés du goitre, qu'ils appellent papa (il y a ici un lapsus, les Jurdanos disent papo) et qui, d'après eux, se guérit en portant un ruban vert avec la médaille de San Blas ...

» Mais si nous avons vu quelques goitres, aucun, cependant, ne se présentait avec les symptômes de crétinisme qui accompagnent les variétés graves de ce mal, comme il arrive assez souvent aux Asturies, dans les vallées de la Lena et du rio de Aller... [13] »

§ 9. — Pour le Dr Marañón, il est probable que la fréquence du goitre, et celle du crétinisme, dont la répartition est la même que celle du goitre, est due en partie à la sous-alimentation. « Cette observation que nous avions déjà faite en parcourant d'autres régions d'Espagne et de l'étranger, affligées de crétinisme, et que nous avons, à las Hurdes, complétée et confirmée pleinement, nous permet d'émettre en toute vraisemblance cette hypothèse que *dans la pathogénie du goitre et du crétinisme endémiques, et spécialement à las Jurdes, intervient en première ligne le facteur sous-alimentation*. Il est bien clair que cette hypothèse n'infirme pas les faits, actuellement bien prouvés, qui démontrent la part primordiale qu'ont, dans la genèse du goitre endémique, les facteurs toxiques

11. Article publié dans *El Sol*, 15 juin 1922.
12. Brochure citée, p. 17.
13. Bide, p. 74-75.

et toxi-infectieux qui se transmettent par l'eau et qui ont été étudiés depuis vingt ans. Mais ce facteur indiscutable n'explique pas tout. Il explique la première atteinte au corps thyroïde, la production du processus kystique de la glande, peut-être, mais non pas la dégénérescence endocrine multiple qui caractérise le crétinisme et qui a sa répercussion ensuite, sur le système squelettique, produisant l'énanisme, l'infantilisme et le pseudo-rachitisme; sur le sang, en produisant divers états discrasiques, surtout hémorragipares, et sur le système nerveux central, produisant l'idiotisme, l'imbécillité et la surdi-mutité, qui constituent le degré le plus avancé de l'endémie.

» Or, cet état de dégénérescence du thyroïde, des glandes génitales et suprarénales, paraît être en relation, comme nous l'avons indiqué, avec l'insuffisance d'alimentation. Ce qui le démontre, c'est la coïncidence absolue que nous avons notée des cas graves avec les régions qui souffrent des plus grandes privations alimentaires; et l'observation qui, même dans une région déterminée, montre que les familles les plus misérables sont seules atteintes, et non pas celles qui mangent un peu mieux; enfin (et malheureusement cette preuve ne joue pas à las Hurdes), la lente disparition du crétinisme dans des régions qui en avaient toujours souffert, à mesure que l'augmentation des voies de communication a permis un régime alimentaire plus abondant et plus varié [14]. »

Le goitre n'est pas le triste privilège des Jurdes hautes; on le retrouve (en plus ou moins forte proportion il est vrai) un peu partout :

« Pino Franqueado, dit le Dr Goyanes, est la capitale des Hurdes basses. Là, il y a encore des personnes qui jouissent de quelque bien-être; mais déjà nous notons chez quelques habitants le goitre et le commencement de la dégénérescence crétinique... [15] »

« A Rubiaco..., tous les habitants, qui nous attendent sur le chemin, présentent une figure de stupeur et de dégénérescence cachectique... Mais l'impression la plus désastreuse est celle que nous éprouvons dans la visite d'un des hameaux du haut pays de Nuñomoral : Martinandran. Dans ce misérable hameau, et aussi dans ceux de Fragosa et du Gasco, on constate la plus grande dégénérescence et la plus grande misère. Tous ou presque tous les habitants ont le goitre et tous sont infectés, malades, dégénérés, par suite du paludisme et de la faim chronique... [16] »

14. Marañón, brochure citée, p. 17-19.

15. « Las Hurdes, baldon de España », article publié dans *El Sol*, 15 juin 1922.

16. Goyanes, article cité, dans *El Sol*, 15 juin 1922.

« Comme nous revenions à Nuñomoral et que nous passions le pont du

§ 10. — Pour le Dr Marañón, il n'y a pas de relation, comme d'autres l'ont supposé, entre le goitre endémique et le paludisme. Des villages des Jurdes basses, qui souffrent beaucoup du paludisme, n'ont que très peu de goitreux.

Notons enfin, avec l'auteur que nous venons de citer, que, au cours de la mission sanitaire de 1922, il n'a pas été reconnu, à las Jurdes, d'autres maladies caractérisées dues au régime alimentaire; les médecins de la mission n'ont relevé aucun cas d'œdème, ni de pellagre, quoique cette dernière maladie « soit très répandue dans d'autres régions pauvres de l'Espagne... Le fait que les Jurdanos ne consomment guère de céréales appuie l'hypothèse que cet aliment a un rôle prépondérant dans la production des troubles de la pellagre ». A quelque chose malheur est bon : las Jurdes ont très peu de blé, et si elles ont un peu plus de maïs, elles n'en ont pas assez pour faire de mal aux habitants.

Si le goitre et tous les désordres de santé corrélatifs caractérisent les Jurdes hautes, les Jurdes basses, presque exemptes de cette plaie, paient un terrible tribut au paludisme.

Ici encore, las Jurdes ne sont pas une exception en Espagne.

Une commission d'hygiène de la Société des Nations s'est rendue, en 1925, chez cette nation où, sur 9.621 municipalités, 1.818 sont atteintes de ce mal. On estime que, chaque année, plus de 300.000 habitants sont touchés par la maladie, et que la mortalité dépasse 2.000 habitants. « On estime, de ce fait, que l'économie nationale perd tous les ans, à cause du paludisme, plus de 72 millions de pesetas [17]. »

Sept provinces espagnoles seulement, sur quarante-neuf, sont indemnes de paludisme. Même dans la province de Madrid, il existe un secteur de 197 hectares, où 2.500 habitants se trouvent contaminés. Mais c'est en Andalousie et en Estrémadoure, c'est-à-dire dans la région où sont encastrées las Jurdes, que le mal est le plus redoutable [18].

La province de Cáceres, pour une zone contaminée de 1.600 hectares seulement, vient de loin en tête de liste, pour le nombre des habitants intoxiqués : 52.000. Séville, qui vient ensuite, n'a que 36.906 intoxiqués à la date de la correspondance que nous venons de citer. Et ce nombre, bien moindre, est réparti sur la superficie, beaucoup plus grande, de 97.492 hectares.

Il est vrai que le chiffre d'hectares donné pour les secteurs palu-

rio Hurdano, nous trouvâmes, nous attendant, toute la population du Cerezal, village de quarante chefs de famille, la moitié affligés du goitre, presque tous de paludisme chronique et beaucoup de gale. » (Goyanes, art. cité.)

17. Correspondance Havas, en date de Madrid, 22 août 1925.

18. Miguel de Unamuno a noté dans *Por tierras de España y de Portugal*, l'aspect fiévreux des habitants d'Estrémadoure.

diques de la province de Cáceres paraît bien faible. Si l'on ne compte pas seulement la superficie effectivement habitée, las Jurdes basses, à elles seules, représentent plus de 1.600 kmq. Or, elles ne constituent pas, loin de là, malheureusement, la seule région paludique de la province de Cáceres. Dans une conférence, donnée à l'Ateneo de Madrid, le 11 février 1924, le Dr Sadi de Buen a traité du paludisme dans les provinces de Cáceres et de Tolède, et la partie de la province de Cáceres dont il a parlé ne comprend pas las Jurdes. Notons ici que le paludisme sévit aussi au Maroc, où plus d'un trait de la géographie rappelle souvent las Jurdes. On sait que c'est dans l'Afrique du Nord, à Bône, que Laveran, médecin militaire, commença en 1878, les recherches qui devaient l'amener à découvrir l'haemamaela malariae, l'hématozoaire qui produit le paludisme, et l'agent de transmission de ce parasite, l'anophèle.

Il est d'autant plus triste de constater la diffusion du paludisme à las Jurdes, que les eaux de ce pays sont surtout des eaux courantes et que, en somme, même dans les Jurdes basses, le régime des eaux n'est pas celui qui favorise d'ordinaire la reproduction des anophèles. Cependant, comme nous l'avons signalé (ch. Ier, § 18), dans les basses vallées des rivières de las Jurdes, il subsiste, dans la saison chaude, quelques flaques stagnantes dans le lit trop large laissé par les hautes eaux; cela suffit à la propagation du moustique qui attaque ensuite des organismes sans défense. « Le paludisme, dit le Dr Marañon, existe à l'état endémique dans tous les villages et les hameaux de las Jurdes... Pratiquement, il n'est pas un lieu habité qui soit exempt du mal, et, dans presque tous, la forme en est profondément grave. C'est plus spécialement dans les villages bas comme Vegas de Coria, Rubiaco, etc., que l'on observe, au passage même d'une rapide inspection, l'état de cachexie palustre de la majorité des habitants... dont beaucoup tremblent de fièvre. Les enfants de ces villages sont tous gravement anémiques; même les personnes qui ne sont pas malades ont presque toujours la rate hypertrophiée et, chez les adultes, nous avons pu observer, outre les types fébriles ordinaires, de nombreux cas de complications paludiques graves, cachexie, hépatite, polyneurie, etc. [19]. »

§ 11. — Mais, du moins ici, l'espoir est permis de mettre fin rapidement aux ravages du mal. Le grand médecin que nous venons

19. Marañon, brochure citée, p. 10 et 11. « A la porte d'une cabane, un homme se débattait en crispations épileptiques. (*Le dolian las tripas con un dolor de morirse.*) Il était atteint d'une affection intestinale de caractère paludique... » (Voir Gutierrez de Miguel, art. publié dans *La Voz*, juin 1922.)

de citer est très frappé de ce trait que nous notions plus haut que, à las Jurdes « *n'existent pas les conditions topographiques et agricoles qui, dans d'autres régions, expliquent les endémies graves de paludisme*, et dans une certaine mesure justifient leur ténacité [20]. »

La cause de la persistance du mal, c'est que jusqu'à l'époque actuelle, il n'y avait ni médecins ni hygiène dans le pays. Ce ne sont pas seulement les eaux stagnantes qui permettent la propagation du mal, ce sont les malades eux-mêmes « *chaque homme attaqué est un perpétuel porteur de germes*, et le moustique trouve sans aucune espèce d'entraves, un terrain de multiplication dans l'organisme de chaque habitant [21]. »

Presque aucun des malades examinés par les membres de la mission sanitaire n'avait été traité convenablement. « La plupart avaient été soumis tout au plus au traitement par les lupins (*altramuces*), par les pousses d'olivier ou par les « boules de genêt » qu'administrent les guérisseurs locaux; à défaut de ce traitement, ils avaient décidé de danser neuf matins alrededor del marrubio ou de boire quelques gorgées de l'huile de l'église de la paroisse la plus proche, ou bien, stoïquement, ils se bornaient à attendre que les fièvres « s'en allassent par où elles étaient venues [22]... »

Les plus riches avaient consulté le médecin et acheté un peu de quinine, mais la plupart du temps ils n'avaient pu répéter l'achat de quinine pour achever le traitement.

On voit ici, par un exemple typique, comment des conditions sociales déplorables favorisent l'extension de maux que la nature n'inflige à l'homme qu'avec une certaine modération. « Nous avons, dit le Dr Marañon, la conviction que *deux ou trois années d'assistance médicale et de distribution de quinine, sans plus, suffiraient à mettre fin à l'endémie paludique de las Hurdes, qui décime et abrutit leurs habitants* [23]. »

§ 12. — Les maux que nous venons d'exposer sommairement et qui atteignent, peut-on dire, tous les habitants de las Jurdes, produisent un état d'anémie générale; ils préparent aussi un terrain favorable à toutes les maladies, « surtout à la tuberculose, dont nous avons reconnu assez de cas, bien que, à vrai dire, notre impression soit que son processus n'atteint pas ici des formes trop graves, et que le mal n'est pas extraordinairement fréquent; cela tient peut-être à ce que la dénutrition est compensée par l'admirable

20. *Loc. cit.*, p. 11.
21. *Loc. cit.*, p. 12.
22. *Loc. cit.*, p. 12.
23. *Loc. cit.*, p. 12.

salubrité du climat et par le grand nombre d'heures passées à l'air libre, car l'éloignement des terrains cultivés oblige les gens à sortir de leurs tanières de bien bonne heure et à n'y rentrer que lorsqu'il ne fait plus jour [24]. »

Cela revient à dire que les conditions naturelles du pays auraient dû le préserver de la tuberculose, et que les conditions sociales y ont importé ce fléau; et l'on peut considérer comme certain que ce mal, lui aussi, ne ferait que s'étendre et s'aggraver, s'il n'était pas pris contre lui d'énergiques mesures, qui ne sont pas du ressort de l'assistance privée. Il faut, ici, que la société, que l'Etat, interviennent.

Le Dr Marañon déclare « n'avoir pu confirmer l'observation de certains auteurs, suivant lesquels la syphilis atteint une diffusion et une intensité grave chez les Jurdanos ». L'observation est purement négative, c'est-à-dire qu'elle n'infirme pas les observations faites par des médecins qui ont visité le pays assez fréquemment, et il nous faut répéter, une fois de plus, que certainement, dans l'état d'abandon où, hier encore, se trouvaient les Jurdanos, le mal ne pouvait que se propager. Il en est peut-être de même de la variole, qui, selon Marañon, ne constitue pas un péril, bien que la vaccination soit complètement inconnue. Mais on rencontre toutefois assez fréquemment des Jurdanos plus ou moins défigurés par la variole. Et, dit un médecin qui a visité le pays : « Je pourrai citer un hameau, des plus peuplés, où tous les habitants sont atteints de syphilis. La petite vérole et le typhus épidémique font de grands ravages [25]. »

La typhoïde non plus n'est pas très fréquente, mais cette observation, encore, porte sur les époques normales, et l'on entrevoit facilement quels ravages peuvent, en un pareil pays, causer les épidémies. Il est vraisemblable que les variations, souvent considérables, que l'on note entre les diverses statistiques du nombre des habitants, ne tiennent pas seulement à l'infirmité de toute statistique, et spécialement des statistiques faites à las Jurdes, mais aussi aux violentes épidémies qui, de temps à autre, font beaucoup plus que décimer ces habitants.

« Nous avons vu beaucoup de tracomatoses et assez de cas de teigne et de vitiligo. Et, enfin, notre attention a été appelée sur la complication et l'abondance des états de névroses graves, et même des véritables *hystérismes*, et pas seulement dans le sexe féminin. »

24. *Loc. cit.*, p. 16.

25. Dr González Castro, dans la *Crónica...* p. 63. Nous avons lieu de croire que, en ce qui est dit ici de la syphilis, l'auteur fait allusion à un village de la sierra de Gata, qu'il confond avec ceux de las Jurdes.

Il y a, dans cette dernière observation, un élément d'appréciation important pour qui se demandera ce que peut être approximativement le degré de bonheur accessible à las Jurdes. Les maladies assombrissent plus ou moins l'existence des patients. Les maladies des Jurdanos, par leur ténacité et par leur nature, sont de celles qui interdisent le bonheur de vivre.

§ 13. — Il n'est pas impossible de rencontrer, en certains points de las Jurdes, de beaux et robustes types humains. Certains villages, en quelque sorte intermédiaires entre les Jurdes hautes et les Jurdes basses, par exemple le Cabezo, échappent dans une assez large mesure aux tourments du paludisme, en même temps qu'au tourment de la faim; Avellanar a de la terre à peu près en quantité suffisante pour nourrir sa population actuelle; ailleurs l'émigration temporaire permet aux gens de reconstituer leurs forces et d'échapper, pendant de longues périodes, aux agents débilitants : cela, du moins, quand ce n'est pas une extrême misère qui les force à émigrer après avoir tari définitivement le réservoir de leurs forces vitales. Enfin, parmi les *pilus* qui, une fois sortis des bras de leurs nourrices, restent dans le pays, il n'y a pas seulement des fils de gens débauchés et tarés, mais aussi quelques robustes gaillards qui, précisément, ne sont venus au monde que parce que leurs parents avaient plus de vigueur animale que de moralité. Mais toutes ces exceptions réunies prouvent seulement que l'on peut vivre en bonne santé dans le cadre géographique de las Jurdes; elles ne prouvent pas que l'agglomération des Jurdanos, dans les conditions où elle s'est constituée, soit saine.

§ 14. — La race humaine, dans les conditions que nous venons d'analyser sommairement, est appauvrie, atteinte dans sa constitution intime, diminuée.

Non seulement la plupart des Jurdanos se défendent mal et ne sont pas défendus (jusqu'à une époque très récente) contre cette diminution, mais il arrive même que, par imprudence ou par calcul, les Jurdanos se diminuent encore.

Par imprudence : la précocité des mariages est signalée avec raison par le Dr Bide, comme une des causes de la dégénérescence dans ce pays. On pourrait se demander si cette précocité étrange ne vient pas de la fusion brutale d'une population venue du nord avec une autre venue du midi; la première aurait adopté les traditions de la seconde, qui pourtant ne convenaient pas à son tempérament. Dans ce pays, où la misère retarde le développement de l'être humain, même une race arrivée précoce n'aurait pu le rester; il

aurait fallu retarder l'âge ordinaire du mariage : c'est le contraire qu'on a fait. Et il faut bien croire que la misère, directement ou indirectement (par exemple en privant les gens d'instruction et en favorisant l'imprévoyance), est pour beaucoup dans cette malheureuse précocité, puisque les mariages précoces sont surtout fréquents dans la partie nord du pays. Lorsque notre guide Bernardo, de Fragosa, racontait qu'il avait une nièce qui s'était mariée à douze ans, les gens de Sauceda trouvaient cela un peu fort.

Mais plus encore que cette imprudence, le calcul de certains Jurdanos nous déconcerte : « L'examen des conscrits, disait au Dr Pulido un médecin du Casar de Palomero, nous a fait constater que s'il y a des types grands, forts, et robustes, ce sont les moins nombreux; la majorité ont des défauts physiques, les hernies sont très nombreuses, ainsi que les goitres volumineux, et le crétinisme. Il y a d'autres types, caractérisés par le retard de leur nutrition; sans avoir aucun défaut physique, ils ont, alors qu'ils ont vingt ans accomplis, l'air d'enfants de douze ans; ils sont de tempérament nerveux, leurs parents les emploient à de rudes travaux des champs, au transport du bois et du fumier, et leur font savoir qu'ils les traitent ainsi de propos délibéré, pour les empêcher d'atteindre la taille et les dispenser du service militaire.

» Cet objectif une fois atteint, on leur permet de travailler moins, on les nourrit davantage, et ils grandissent jusqu'à atteindre parfois la taille d'un garde civil. J'en ai vu quelques-uns que j'avais réformés parce qu'ils ne présentaient absolument aucun des signes de la puberté et qui se riaient, quelques années plus tard, de manière à donner à penser que c'était volontairement qu'ils n'avaient achevé de grandir qu'après le conseil de revision [26]. »

Mais il n'est pas toujours possible de rendre à l'organisme la vitalité qu'on a commencé par lui ôter, et l'on nous a même cité, à Casares, le cas d'un homme qui était mort des privations qu'il s'était infligées afin de ne pas être déclaré bon pour le service. Comme certains Jurdanos exploitent leur misère économique pour déserter complètement leur poste de travailleurs, d'autres exploitent leur misère physiologique pour déserter leur poste de soldats. Ils se rendent ainsi, pour ainsi dire, complices du mal que la nature leur fait.

Et ils ajoutent à l'horreur du tableau que nous esquissons.

« Les types représentatifs de las Hurdes, dit le professeur Hoyos, sont les dégénérés ataviques, qui dominent dans les Hurdes hautes, celles dont la guérison n'est possible que par un traitement vraiment révolutionnaire. On voit dans nos photographies... les types

26. *Crónica...*, p. 52.

de plusieurs foyers : celui de Aldehuela, avec le nanisme généralisé, et les types dignes de Velázquez chez les hommes et chez les femmes, type qui se répète dans les deux recrues, l'un, de cette année, qui a 1 m. 168 mm.; l'autre, de l'an prochain, qui a 1 m. 017 mm.; le type de Horcajo, qui fournit un exemplaire d'infantilisme caractérisé, et deux mères lilliputiennes...; ceux de la Fragosa, avec la jeune fille de dix-huit ans, qui a 830 mm., véritable régression à l'origine négroïde de la race; celui de Carabusino, où l'on voit trois « dégénérations » d'une famille qui se termine par la naine de vingt-quatre ans, et de 832 mm. de hauteur...»

« Aucun de ces cas, dit encore le professeur Hoyos (dans son article déjà cité du 16 juin 1922 publié par *El Sol*) n'est spécial à las Jurdes; on peut les étudier à l'état sporadique dans les Pyrénées, chez les nains de la vallée de Ribas, dans les zones de l'Alcarria du centre, et dans les hautes vallées des terres cantabriques. »

Mais sur ce chapitre, comme sur tant d'autres, ce qui est caractéristique de las Jurdes, c'est la forte proportion de ces cas lamentables, qui, ailleurs, sont l'exception, et l'effrayante attraction que pays.ces semblent exercer sur l'avenir de la population de ce

§ 15. — Dans ces conditions, la mort est reine du pays. La mortalité y est effrayante. « Nous sommes cinq à la maison et cinq au cimetière », nous disait un Jurdano que nous interrogions sur sa famille. Et ce cas n'est pas une exception.

« Il suffit de dire que la mortalité normale, à las Hurdes, dépasse 90 p. 1.000 pour provoquer une intervention d'urgence de l'Etat dans l'ordre sanitaire. Dans aucun pays connu, d'aucune partie du monde, on n'a enregistré un pareil chiffre, et ce chiffre est doublement scandaleux pour l'Espagne, car nous sommes fermement convaincu que le remède pourrait être obtenu moyennant un effort qui, devant la grandeur d'un tel désastre, est relativement petit [27]. »

Une fois de plus, il nous faut observer que las Jurdes ne se distinguent que par l'exagération d'un trait qui est commun à toute l'Espagne. Dans ce pays, où l'on pousse très loin le respect de la vie humaine, et où le sentiment populaire s'attendrit si facilement sur le pire des criminels quand celui-ci est sur le point de recevoir un juste châtiment [28], la négligence des pouvoirs publics et des particuliers permet un terrible gaspillage de vies humaines.

Le Dr González Castro, dans son rapport au Congrès de Plasen-

27. Marañón, *loc. cit.*, p. 10.
28. Voir Ganivet, *Idearium Español*, p. 66-69.

cia, en 1908, donnait les chiffres suivants, qui étaient ceux de l'année antérieure, sur la mortalité et la natalité à las Jurdes :

MUNICIPALITÉS	NOMBRE d'habitants	NOMBRE DE DÉCÈS absolu	pour 1000	NOMBRE DE NAISSANCES absolu
Pino Franqueado.	1.106	66	56,60	70
Camino Morisco ..	980	43	43,47	48
Nuñomoral	1.168	77	65,92	63
Casares	378	35	92,59	40
Cabezo	925	38	41,08	46[29]

Ainsi, parmi les inégalités de las Jurdes, il y a celle de la mortalité; ici non plus il n'y a pas de moyenne. On a atteint 92,59 pour 1.000 à Casares, mais les chiffres de 56 au Pino et de 41 au Cabezo sont inférieurs à ceux de bien des localités riches[30]. On remarquera que le Pino et le Cabezo sont deux des villages où les habitants sont le plus travailleurs.

L'effrayante mortalité infantile n'est pas, hélas ! ce qui pourrait distinguer las Jurdes de l'ensemble de l'Espagne; et il vaut la peine de donner ici quelques détails, parce que, *jusqu'ici*, l'augmentation de la population espagnole, en dépit de l'émigration, atténuait l'impression de tristesse que donnaient les chiffres absolus de la mortalité : au total, la vie triomphait; mais il se peut que, désormais, elle ait besoin d'être aidée énergiquement pour triompher : «... De ces enfants engendrés en plein travail, enfantés avec tant de douleur, allaités par des mères qui devaient exprimer jusqu'à la moelle de leur organisme épuisé, il ne survit pas la moitié; souvent moins, parfois un, ou aucun. Il semblera que j'exagère; mais je vais copier une statistique macabre qui prouvera que non.

» Cette statistique n'est pas fabriquée dans les antres de quelque ministère ou officine publique, où n'entre jamais la vérité nue. Je l'ai recueillie moi-même dans la documentation sincère et modeste de mon hôpital et je réponds de son exactitude. Elle se rapporte à des femmes de toutes les provinces d'Espagne, sauf de la Catalogne, les Baléares et les Canaries.

» Toutes ces femmes, prises au hasard, appartiennent au prolétariat. Toutes ont achevé leur cycle sexuel; aussi, les données qu'elles nous fournissent sont-elles désormais invariables. Et voici ce qu'elles nous disent :

» 28 p. 100 de ces femmes avaient eu plus de 8 enfants... souvent de 14 à 17; dans deux cas, jusqu'à 20. Cette proportion de femmes de grande fécondité est vraiment extraordinaire, bien supérieure à celle des pays les plus cultivés d'Europe.

29. *Crónica*, p. 62-63.
30. *Crónica*, p. 52-53.

» Mais des 473 enfants de ces femmes très fécondes, 382 sont morts... Ainsi la mortalité dépasse 80 p. 100... les auteurs donnent des statistiques du même genre pour les femmes fécondes de certaines régions pauvres de France et de Russie; mais cela n'arrive pas à l'hécatombe espagnole.

» 54 p. 100 des femmes examinées avaient eu un nombre d'enfants oscillant de 1 à 7; la mortalité dans ce groupe, tout en étant très élevée, est moindre que celle du groupe précédent : 65 p. 100. Si, de cette catégorie, nous mettons à part le groupe de celles qui ont été mères d'un nombre que nous pourrions appeler le nombre normal d'enfants, de 3 à 5, nous verrons que le chiffre de la mortalité descend à 59 p. 100. Hamburger, en Allemagne même, cite une statistique personnelle parallèle à la nôtre, mais atténuée...

» Voilà donc l'héroïque, mais stérile, effort de nos femmes pauvres ! Quel grand nombre d'enfants ! Seules 19 sur 100 n'ont pas contribué à la grande œuvre, plutôt par stérilité que par célibat... Mais presque tous ces nombreux enfants disparaissent avant d'être des hommes ou des femmes utiles, parce que la mère n'a pu les engendrer assez vigoureux... parce que la pauvreté du foyer n'arrive pas à les alimenter suffisamment, parce que l'Etat, enfin, ne supplée pas, par une intervention protectrice, à la misère de la famille.

» ... Quel sera, dans cette voie, l'avenir national ? Car, bien que les statistiques générales, qui comprennent les familles riches, où la mortalité infantile est beaucoup moindre, ne donnent qu'atténués ces chiffres terrifiants, il y a déjà trois années que, malgré tout, la mortalité globale de l'Espagne (18,147) a dépassé la natalité (16.309)[31]. »

§ 16. — S'il en est ainsi dans l'ensemble de l'Espagne, comment s'étonner de la situation particulière de las Jurdes ? Ici, la défense contre le mal est beaucoup plus faible que partout ailleurs.

Il n'y a pas si longtemps que, dans d'autres nations, la maladie, certaines maladies tout au moins, sont considérées comme un fait qui n'intéresse pas seulement les individus, mais aussi la société elle-même, et au sujet duquel l'Etat a des mesures à prendre. « L'Espagne ne demeure pas indifférente à ce mouvement d'idées, qu'elle connaît fort bien par son élite intellectuelle très au courant de tout ce qui se passe à l'étranger. Cependant, son évolution est fort lente. Un savant éminent, qui est en même temps un haut fonctionnaire du Ministère de la Gobernacion[32], le Dr Manuel Martin

31. G. Marañon, « Maternidad y feminismo », dans : *Tres Ensayos sobre la vida sexual*, Madrid, 1926, p. 89-93.

32. Ministère de l'Intérieur.

Salazar, inspecteur général de l'administration sanitaire, dans une intéressante étude sur la *Sanidad y los Seguros sociales*[33], en donne la raison : « Je souffre, écrit-il, de le confesser : je ne trouve pas, dans notre pays, le milieu idéologique qui, comme inévitable précurseur, est nécessaire pour que de telles réformes médico-légales produisent promptement leur effet. Ici, les grands problèmes sanitaires n'intéressent pas, au point qui conviendrait. Nous vivons sous l'influence ancestrale d'un certain fatalisme arabe qui croit à l'action providentielle de causes productrices de la maladie et de la mort. Nos plus illustres hommes d'Etat, eux-mêmes, n'arrivent pas à placer le problème de la défense de la santé et de la vie des hommes, à la place de choix qui lui convient par rapport à d'autres questions politiques et sociales d'ordre secondaire, comme le sont, par exemple, le développement de l'agriculture, des industries, du commerce, et, d'une façon générale, de la richesse publique. La preuve en est qu'en Espagne, tandis que nous avons une loi sur les épizooties, votée par les Cortès, en 1914, et qui assure parfaitement la défense de la santé et de la vie des animaux, qui ne représentent qu'un élément de la richesse matérielle du pays, en revanche, on n'a pu obtenir du Parlement qu'il approuve un projet de loi sur les épidémies, qui lui avait été soumis en 1915, et qui doit empêcher la propagation des maladies infectieuses entre les hommes, et diminuer le chiffre annuel de notre mortalité, chiffre supérieur au chiffre moyen d'un grand nombre de pays d'Europe et d'Amérique. »

« On ne doit donc pas s'attendre à trouver l'Espagne au premier rang des nations en ce qui concerne l'organisation sanitaire[34]... »

En 1911, l'Espagne compta 2,33 décès pour 100 habitants; cette même année, les autres grandes nations présentaient les proportions suivantes : Angleterre et Galles, 1,46 p. 100; Ecosse, 1,51; Irlande, 1,66; Danemark, 1,34; Norvège, 1,32; Suède, 1,38; Finlande, 1,65; Autriche, 2,18; Hongrie, 2,50; Suisse, 1,58; empire Allemand, 1,73; Pays-Bas, 1,45; Belgique, 1,64; France, 1,96; Portugal, 2,20; Italie, 2,14; Bulgarie, 2,17; Roumanie, 2,53; Japon, 2,04. Cette statistique n'est pas à l'avantage de l'Espagne. En 1921, l'Espagne atteint le chiffre de 2,15; l'Angleterre n'atteint que 1,21; l'Ecosse 1,36; le Danemark 1,10; la Norvège 1,14; les Pays-Bas 1,11; la Belgique 1,35; la France 1,77, etc. Cette dernière statistique n'est pas plus favorable à l'Espagne que la précédente.

33. La Santé et les Assurances sociales.

34. André Vovard, « La défense de l'Espagne contre la maladie », dans le *Musée social* de décembre 1924, p. 353-354. L'auteur reconnaît d'ailleurs que des efforts sérieux ont été faits, et ce sont ces efforts qu'il fait connaître dans cet article et dans le suivant (janvier 1925).

Or, parmi les causes qui produisent cette excessive mortalité, il en est dont l'action pourrait être beaucoup atténuée. C'est ainsi que, sur 4.330.154 décès qui se sont produits de 1911 à 1922 inclus, les plus nombreux sont ceux qui sont causés par la diarrhée et par l'entérite infantiles : 50.000 environ chaque année (59.201 en 1911, puis dans les années suivantes, 34.751, 45.959, 43.384, 47.373, 42.091, 45.165, 55.591, 47.271, 51.781, 54.121, 46.453), au total 411.786. On remarquera que la moyenne serait plus forte pour ces dernières années que pour les précédentes.

Après ces maladies, qui déciment les enfants, celles qui causent le plus de décès sont les maladies organiques du cœur (323.945 décès pour la période considérée), la tuberculose (242.918 pour la tuberculose des poumons, 17.383 pour celle des méninges, 45.542 pour d'autres tuberculoses, au total 305.843), les maladies de l'appareil respiratoire, sauf la tuberculose (273.071), la grippe (221.367); il faut rappeler que dans cette période se trouve comprise la grande épidémie du mal que l'on désigna en France sous le nom de grippe espagnole [35].

Il paraît évident que certains de ces chiffres, et surtout les plus considérables, pourraient être sensiblement réduits; il en est de même de plusieurs autres moins importants, mais encore déplorables, par exemple ceux qui concernent la fièvre typhoïde (49.594), la petite vérole (21.411), les accidents consécutifs aux accouchements (22.498), la fièvre intermittente et la cachexie paludéenne (17.342).

Un chiffre encore montre combien est grand le gaspillage des vies humaines : « 19,88 p. 100 des décès concernent des enfants de moins d'un an et 15,82 des enfants de un à quatre ans. Ainsi, chaque année, parmi les morts on compte 35,70 p. 100 de petits enfants [36]. »

On est frappé, quand on vit à Madrid, de la forte proportion des petits cercueils blancs que l'on voit sur le chemin des cimetières. Et il importe d'observer que, en Espagne, l'amour et la sollicitude des parents pour les enfants sont extrêmes; les pères, plus qu'en France, s'occupent des enfants en bas âge. Mais c'est l'Etat qui, sur ce point comme sur tant d'autres, est défaillant, et, faute d'exercer sa tutelle, perd dans chaque décade, plus de soldats et de contribuables que ne lui en feraient perdre quelques guerres sanglantes.

Dans la grande Danse Macabre que la nature et les hommes ont peinte sur la noire fresque schisteuse de las Hurdes, où la misère

35. Tous ces chiffres sont empruntés, par M. Vovard, à l'*Anuario estadistico de España*.

36. Vovard, *loc. cit.*, p. 357.

a mis son uniformité, et où ne figurent pas les rois et les prélats, la vieillesse, si ordinairement associée à l'image de la mort, est assez rare : ce sont les petits enfants qui mènent la danse.

Le rythme de la danse est toujours d'une hâte sinistre; ce ne sont pas les pauvres recettes des Jurdanos qui peuvent le ralentir [37].

Mais parfois, ce rythme s'accélère et prend des allures folles. Une épidémie a fondu sur le pays. Les habitants sont enlevés comme les feuilles mortes le sont par les grandes bourrasques de fin d'automne; on croirait que vient l'hiver définitif : la fin du monde.

Nous avons vu, en traitant de la statistique du pays, qu'il y a de brusques variations dans le nombre des habitants. Depuis plusieurs siècles, selon toutes les apparences, cette terre ingrate est presque toujours surpeuplée; la population s'y multiplie jusqu'au moment où une véritable loi d'airain condamne à mort tous nouveaux arrivants. Ainsi, dans les conditions normales, normales pour las Jurdes, les gens vivent à l'extrême limite de la zone où l'humanité peut vivre; il sont en état d'équilibre instable entre la vie et la mort. La moindre perturbation de ces conditions « normales » les précipite en masse dans la mort.

Un de ces cataclysmes s'est produit de nos jours : l'épidémie de grippe de 1917, plus meurtrière encore que la grande guerre, franchit les barrières de ce pays si isolé que la plupart des habitants ignoraient les massacres qui désolaient le monde.

Le récit des scènes qui se passèrent alors, tout incultes que soient les pauvres gens qui vous le font, évoque immédiatement, par sa grandeur, ce que Thucydide et Lucrèce ont écrit de la peste d'Athènes. L'horreur fut extraordinaire, chez ces hommes pourtant accoutumés à toutes les misères et à toutes les douleurs. Dans ce pays, qui est en marge de l'histoire, la maladie devint un point de repère chronologique. Pour localiser un fait dans le passé récent, un Jurdano se rapporte à l' « *año de la enfermedad* ».

A las Jurdes, où, dans beaucoup de familles, tous reposent sur la même litière, on s'offrit aux ravages du mal en rangs serrés. Les gens moururent les uns sur les autres, littéralement.

A Ladrillar, il y avait, en moyenne, six ou sept morts par jour.

A Casares, la grande épidémie dura un mois environ; il y avait, chaque jour, de trois à sept morts, et il n'y avait, pour les malades, aucun secours; ils mouraient les uns à côté des autres, sur la même couche, et les vivants restaient à côté des cadavres. La proportion des décès fut sensiblement la même partout. Il y eut, dans le res-

37. Nous donnerons une idée de la médecine et de la pharmacie de las Jurdes en traitant de l'état intellectuel de leurs habitants.

sort de Casares, 96 morts. Le nombre absolu fut plus grand encore sur Nuñomoral. Quoiqu'il soit prescrit de transporter les cadavres dans des cercueils, cela était alors impossible; on les transportait sur des claies.

« A Rubianco (*sic*, pour Rubiaco), hameau de moins de soixante feux, treize personnes moururent le jour de la Toussaint, et, à Casares, à une date très voisine de celle-là, on fit vingt-cinq enterrements. Tous ces détails nous sont donnés par le médecin du Casar (Victor Sánchez). » (P. A. Baquerizo, dans la *Correspondencia de España*, du 30 juin 1922.)

Au Cabezo (un des villages certainement les moins malsains de las Jurdes), l'épidémie parvint dans la seconde quinzaine d'octobre. Dans une des cabanes du village, le père et la mère moururent, presque ensemble. Les voisins n'osaient pas entrer dans la maison maudite; le sacristain et les fossoyeurs étaient absents; alors les deux enfants, de dix et douze ans, qui restaient enveloppèrent dans une couverture le cadavre du premier mort, et, ne pouvant le porter, le traînèrent, rebondissant, sur les cinq marches de la maison, jusque dans la rue.

L'égoïsme, que renforçait la terreur, ne sauva personne. Les maisons, d'ailleurs, sont les unes sur les autres, et leurs murs en pierres sèches sont percés d'innombrables fissures. En ce même village du Cabezo, où l'on n'osait entrer dans la maison des premiers morts, quarante chefs de famille sur soixante moururent.

Partout, il y avait des cadavres, plus de cadavres, parfois, que de vivants.

Le 5 novembre, dans un autre village, un prêtre, appelé par une pauvre femme pour administrer le mari de celle-ci, trouvait l'homme couché sur un grabat avec trois petits enfants; le grabat était appuyé contre un mur badigeonné d'argile blanche, sur lequel les malades crachaient, et leurs crachats sanguinolents dessinaient sur cette paroi comme les veines d'un marbre. Pendant que le prêtre administrait le père, un des enfants expirait. Le lendemain, on enterrait trois des quatre malades; un seul survécut, après avoir passé vingt-quatre heures auprès des trois cadavres [38].

Il faut qu'il y ait, même dans l'épuisement de las Jurdes, une prodigieuse volonté de vivre et des ressources de vitalité insoupçonnées pour qu'il y ait, en de telles occasions, des survivants. Mais quand, périodiquement, dans un pays, une génération grandit sous le signe d'une aussi effroyable catastrophe, on doit voir là l'un des éléments essentiels qui caractérisent la mentalité et la vie tout entière dans ce pays.

38. Cette scène, comme la précédente, nous a été contée par un témoin oculaire.

CHAPITRE IX

La grande misère de las Jurdes.

I. Les Usuriers.

§ 1er. — Les traits de la géographie physique, les conditions dans lesquelles s'est fait le peuplement d'un pays inhabitable, les limitations qui s'imposent de toutes parts, pour sa quantité et pour sa qualité, à l'activité humaine, nous font comprendre que le pays de las Jurdes est condamné à la misère.

De ce que nous venons d'exposer, il résulte que les Jurdanos ne connaissent pas, en général, l'épargne.

Mais on ne peut même pas dire qu'ils vivent au jour le jour; ils sont au-dessous de ce genre de vie précaire. Il est ordinaire qu'ils dépensent d'avance, souvent une pleine année d'avance, leurs misérables gains. Ce n'est pas seulement la non-épargne, c'est précisément l'inverse de l'épargne. Celui que la maladie empêche d'aller à la moisson, gagner le commencement de capital qui le libérera de ses dettes d'une année, a sur lui le poids accablant de deux années de dettes. Normalement, il n'arrivera plus à surnager. Il lui reste la ressource de mendier. Car il y a tout de même deux catégories de gens qui peuvent épargner à las Jurdes : les mendiants et les usuriers.

La mendicité et l'usure rompent (à quel prix !) un des cercles vicieux de la misère à las Jurdes.

§ 2. — Voyons ce qu'est l'usure.

L'usure est tellement inhérente au régime économique de las Jurdes, que la plupart des Jurdanos ne cessent d'en être victimes que pour en devenir fauteurs. On a même vu des institutions, destinées à réprimer l'usure, tourner à son développement. Nous avons entendu dire que certains administrateurs du *Pósito* (v. plus loin, § 4), déclarant les fonds de celui-ci épuisés, prêtaient des fonds comme étant des leurs, à 15 p. 100; d'autres gens, déjà « riches », empruntaient au Posito à 4 p. 100 pour prêter à 20 p. 100.

Il n'est donc pas étonnant que les mendiants pratiquent l'usure. D'autre part, on sait que la vente à crédit (presque toujours inévi-

table à las Jurdes) est un des moyens les plus sûrs que l'on ait trouvés, dans les sociétés avancées où sévit la réclame, pour voler la clientèle. Beaucoup de ceux qui, à las Jurdes, vendent quelque chose, prennent un bénéfice de 50 p. 100.

Or, les *barateros* ne viennent pas tous du dehors; il y en a dans quelques hameaux du pays, et ceux-ci, qui connaissent particulièrement bien le marché, parcourent les hameaux voisins, laissent à bon escient leur marchandise à crédit, mais en relevant de 50 p. 100 le prix, qu'ils toucheront au retour de la moisson.

Ici encore, las Jurdes sont une Espagne exagérée; car l'Espagnol, peu commerçant en général, rançonne le client au risque de tarir la clientèle.

Celui que la faim aiguillonne peut choisir entre la mendicité et le recours de l'usurier. Comme les rapaces ignobles, l'usure est d'autant plus vorace, que sa proie est plus faible, qu'elle est déjà plus fortement saisie par la mort. L'usure est d'autant plus forte, que l'instruction est moins répandue, que les communications sont moins faciles, que le contrôle d'une opinion publique ou des autorités sociales est plus lointain. « Nous pourrions citer le cas d'un homme qui, en quelques années, comme secrétaire d'une municipalité de las Hurdes, a réuni plus de 200.000 pesetas. » (P. A. Baquerizo, *Correspondencia de España*, 28 juin 1922.)

Santibañez [1] proteste contre « ce trafic maudit, par lequel celui qui est à l'aise, hypocritement, sous couleur de rendre service, mais semblable à un oiseau de rapine, à un noir vampire, suce un sang appauvri, l'infime produit du travail incessant du besogneux... » L'abus est ancien; au temps où étaient en vigueur les ordonnances qui fixaient les droits des gens de la Alberca sur las Jurdes, des amendes, fréquentes, mais imprévues, obligeaient souvent les gens à se procurer de l'argent à l'improviste. « Il est facile de deviner, dit Bide, à quel taux d'intérêt on faisait ces emprunts. En d'autres occasions, ils vendaient, pour assurer le paiement de l'amende, leurs maisons, leurs champs et leurs jardins aux enchères publiques, à la Alberca, à des prix qui, parfois, n'atteignaient pas le sixième de la valeur du domaine. On s'explique ainsi que tous les bons vignobles et les bonnes olivettes de la Ribera de Ladrillar, de Nuñomoral et de Camino Morisco, qui ont coûté tant de sueurs, appartiennent à des habitants de la Alberca [2]. »

1. Ouvr. cité, p. 60.

2. Bide, p. 95. — Bide est quelque peu prévenu contre les gens de la Alberca. La vente des maisons est peu vraisemblable, les maisons n'ayant pas de valeur et la villégiature à las Jurdes n'offrant pas d'attrait pour les Albercanos.

Personne n'a plus besoin de crédit que les malheureux Jurdanos, et il n'est pas sans exemple que des prêts soient consentis sans intérêt; l'auteur d'une série d'articles, *Concejos de las Hurdes*, signale, à Ovejuela, « un brave homme ayant quelque bien, qui prête aux autres 4 ou 5 douros sans intérêt [3]. » Mais ce cas est exceptionnel. De vallée à vallée, de Jurdes basses à Jurdes hautes, simplement d'un village au village voisin, l'intérêt peut monter à 50 p. 100.

§ 3. — « L'usure les dévore brutalement, dit J. Polo Benito dans son très intéressant rapport du Congrès hurdanophile de Plasencia [4]. Voici un cas qui n'est pas unique et qui s'est produit à las Mestas, petit village de la circonscription municipale du Cabezo : les usuriers faisaient leurs affaires avec les pommes de terre qu'ils procuraient aux hurdanos, pourvu que le prêt fût restitué *revu et corrigé*, comme les secondes éditions des livres.

» Le village mourait lentement, aux mains de mercantis sans honneur et il fallut qu'intervînt le très zélé et vénérable curé Don Julián Mancebo [5], toujours attentif au bien de ses ouailles. »

Notre auteur raconte ici l'histoire de ce curé défricheur, que nous avons signalée plus haut. (P. 165.)

Et il y a là un bel exemple de ces travaux énormes par lesquels les Jurdanos arrivent parfois à corriger, dans une mesure encore insuffisante, les défauts de leur pays.

A las Mestas, ils ont réussi exceptionnellement bien, parce que le travail a été non seulement énorme, comme il l'est souvent, mais intelligemment dirigé.

Et le chanoine Polo Benito conclut :

« L'initiative du prêtre ne fut pas inféconde; il avait semé pour ses fidèles, il avait travaillé pour que les idées du progrès qui, sous leur forme abstraite, n'entrent pas dans l'étroite mentalité des gens de las Hurdes, pussent entrer ainsi par les yeux, et que, voyant les bénéfices obtenus par le voisin, ils imitassent l'exemple, et qu'ainsi l'usure cessât.

» C'est ce qui se produisit, heureusement.

3. Dans la revue *Las Hurdes*, 1908, p. 69. — Dans un même village, d'une maison à une autre, ils se prêtent des denrées sans intérêt. Y aurait-il là une tradition juive ? « Tu n'exigeras de ton frère aucun intérêt ni pour argent ni pour vivres, ni pour aucune chose qui se prête à intérêt. Tu peux exiger un intérêt à l'étranger, mais tu n'en tireras point de ton frère... » (*Deutéronome*, XXIII, 20-21.)

4. Compte rendu cité, p. 89.

5. Ne pas confondre avec le notaire de la Alberca, qui portait le même nom et le même prénom et qui est l'auteur de nombreux articles historiques sur las Jurdes.

» Aujourd'hui la « Vega del Cura » alimente non seulement ce village, mais les villages voisins [6]. »

Mais il faut rappeler ici que las Mestas est un village de la périphérie, relativement privilégié pour les communications. Bien d'autres villages ou hameaux n'ont pas encore bénéficié d'un exemple ou d'un travail semblable à ceux de l'abbé Mancebo et l'usure continue de dévorer le pays.

§ 4. — Il y a eu, cependant, des tentatives de défense, inorganisée ou organisée. Nous avons connu, il y a peu d'années, l'exemple d'un usurier qui avait commencé sa fortune en tripotant comme sergent-fourrier ou sergent-major, dans la guerre de Cuba, était venu ensuite exploiter las Jurdes, mais dut soudain quitter le pays et se réfugier dans une propriété qu'il avait à quelque distance de là, en un pays moins propice à l'usure.

Quant à la défense organisée, elle se réduisit à une tentative, l'institution d'une caisse de prêts portant le nom ancien de *posito*, qui désignait plus exactement des magasins publics de blé.

L'institution a d'ailleurs été définie, au Congrès hurdanophile de 1908, par celui qui allait l'appliquer à las Hurdes, le comte de Retamoso, délégué royal aux Pósitos :

« Que va être, disait le comte de Retamoso, le Pósito de las Hurdes ? Il y a en Espagne une idée vulgaire des Pósitos et c'est cette idée vulgaire qui détourne d'eux l'opinion.

» Les Pósitos ont été, jusqu'à présent, un instrument de vengeance et de spoliation...

» Et celui-ci va-t-il être une institution de bienfaisance, à la manière de celles dont parlent les Pragmatiques du temps de Philippe II ?

» Elles doivent avoir beaucoup de ces institutions, mais au XX^e^ siècle, étand donnée la marche du progrès, nous devons modifier les institutions espagnoles, qui, au XVI^e^ siècle, étaient les meilleures du monde.

» Ce Pósito va être un syndicat, un organisme d'une telle efficacité, que son action n'aura d'autres limites que celle de ses ressources économiques pour réaliser le bien.

» Non seulement il sera destiné à prêter aux individus, mais aussi à constituer les biens collectifs que réclament les nécessités de la région.

» Et l'on entend par là qu'une partie du fonds social sera consacrée au reboisement, à des œuvres d'irrigation, à des achats en

6. *Crónica...*, p. 89-90.

commun, ou à faire venir des races sélectionnées de bétail qui s'adaptent aux conditions climatologiques de ces terres[7]... »

Ce Pósito était régi par des statuts approuvés, le 21 avril 1908, par le Conseil de « La Esperanza de las Hurdes », réuni à Vegas de Coria, sous la présidence de Mgr Jarrín.

Le capital était constitué par :

a) Le fonds initial, octroyé par la délégation royale des Pósitos, conformément à l'article 9 de la loi du 23 janvier 1886, et qui fut de 50.000 pesetas;

b) Le capital de « La Esperanza », provenant des cotisations de ses membres;

c) Le droit d'entrée payé par les nouveaux membres;

d) Les bénéfices réalisés dans les opérations de la Esperanza;

e) Les subventions, dons ou legs qui pourraient être octroyés ou faits.

Le chapitre II des statuts, relatif aux opérations, stipulait que nul prêt ne pourrait excéder 500 pesetas, que ces prêts, consentis en principe pour un an, pourraient être prorogés jusqu'à trois, si la Commission administrative le jugeait bon; que les demandes seraient satisfaites dans l'ordre suivant : 1° les membres effectifs de la Esperanza, par ordre d'ancienneté; 2° les nouveaux membres, dans l'ordre de leur entrée; 3° en suivant rigoureusement l'ordre des municipalités : Nuñomoral, Cabezo, Casares, Camino Morisco et Pino Franqueado; que le prêt s'effectuerait par contrat simple, le débiteur étant responsable sur tous ses biens, ou devant fournir caution, ou les deux à la fois.

Les membres du Pósito devaient être les membres de la Esperanza et ceux qui entreraient dans la société en payant un droit d'entrée de une peseta.

Le Conseil d'administration devait comprendre au moins un représentant de chaque municipalité, et se réunir chaque mois, sauf cas urgents.

Si l'on tient compte de la pauvreté à las Jurdes, la somme de 50.000 pesetas présentait une réelle importance, mais, précisément pour cela, elle devait donner lieu à bien des convoitises et à bien des jalousies. Déjà, dans son rapport destiné au Congrès de Plasencia, et daté du 29 novembre 1908, Tomás Gómez, secrétaire du Conseil d'administration, fait allusion aux difficultés. «... Il y eut des prétentions à accaparer les avantages du Pósito, bien tentants à la vérité de la part de gens qui s'étaient montrés indifférents à d'autres œuvres ou à d'autres concessions en faveur de las Hurdes.

» On fit paraître des entrefilets avec *arrière-pensée* dans certain

7. *Crónica*... p. 140-141. Nous avons traduit exactement ces phrases, où se note parfois le flottement de l'improvisation.

journal, et l'on essaya de faire croire que le capital du Pósito avait été concédé grâce à des interventions qui n'étaient pas les vraies, pour des Syndicats agricoles qui, nominalement, s'étaient fondés à las Hurdes avec une profusion et une activité inusitées.

» Mais le chèque de 50.000 pesetas fut remis à l'évêque de Plasencia en sa qualité de directeur de la Esperanza [8]... »

Lorsque la Commission administrative du Pósito se réunit pour déterminer les formes et garanties à fixer pour la distribution des prêts, « il y eut un membre de la Commission qui montra le bout de l'oreille, tantôt en trouvant des difficultés dans la formule proposée pour les demandes de prêts (qui, si elle a un défaut, n'a que celui de fermer toutes les fissures par où l'argent pourrait se perdre), tantôt en se refusant à enquêter sur les demandes et en créant mille difficultés ou obstacles, jusqu'à ce que se révélât la pensée secrète qui était la prétention des représentants de certaines municipalités, d'une répartition proportionnelle du capital de 50.000 pesetas, dont chacune ensuite distribuerait sa part à sa guise. Cette exigence était contraire aux statuts, et elle ne put prévaloir... et l'on convint que, dans les municipalités où les membres du Conseil d'administration du Pósito refuseraient de faire l'enquête sur les demandes, cette enquête serait faite par les autorités (alcalde ou juge municipal) ou par deux contribuables payant 10 pesetas de contribution annuelle [9]... »

«... Une fois passé le délai qui avait été fixé sans que le Président convoquât les commissions locales, il promit, en réponse à d'amicales objurgations, qu'il le ferait... puis, enfin, il déclara qu'il ne pouvait ni convoquer ni présider une commission sans l'autorisation du prélat du diocèse [10]; on lui demanda alors de solliciter cette autorisation, et il dit qu'il le fit, mais ce qui est certain, c'est qu'il n'y eut point de convocation.

» Il fallut se cramponner au Règlement des Pósitos, et une convocation fut faite par un gérant, habilité par le tiers de la Commission administrative..., le Président s'étant carrément, et par écrit, refusé à toute convocation, et ayant ensuite donné sa démission.

8. *Crónica...*, p. 125.

9. On voit ici une nouvelle marque de la pauvreté de las Jurdes. Il s'agit évidemment de gens pris parmi les principaux contribuables.

10. Nous avons ici un nouvel indice des difficultés que les défenseurs de las Jurdes ont rencontrées. Comme nous l'avons déjà remarqué, la métropole religieuse de las Jurdes était, non Plasencia, dont Mgr Jarrín était alors l'évêque, mais Coria, dont l'évêque était Mgr Peris Mencheta. Ce dernier était malheureusement beaucoup moins actif que Mgr Jarrín, et connaissait beaucoup moins bien le pays et ses besoins. Il ne semble pas que Mgr Perris Mencheta ait été reconnaissant à Mgr Jarrín de tout ce que celui-ci faisait à sa place.

Le successeur de Mgr Mencheta fut, lui, un apôtre de la plus ardente charité.

» On examina les demandes et l'on eut la surprise de constater que, dans les municipalités de Nuñomoral et de Casares, aucune demande n'avait été présentée, quoique ce fussent là deux municipalités particulièrement pauvres. Les habitants n'avaient-ils donc pas besoin de l'argent du Pósito ? Certes si, et le jour de la session de la Commission, un grand nombre d'entre eux le déclarèrent en se lamentant de ce que ni les curés, ni les membres de la Commission, ni les autorités n'avaient voulu examiner leurs demandes.

» Oh ! pouvoir satanique du *réal par douro et par mois !*

» Le fait est que l'on a distribué 40.000 pesetas, et que, alors que l'on aurait pu faire du bien à cinq cents ou à mille familles, on n'en a pas atteint la moitié [11]... »

L'auteur de ce rapport désigne ici très clairement les usuriers qui exigent un réal (0 p. 25) par douro (5 pesetas) et par mois, c'est-à-dire un intérêt de 60 p. 100 par an, et qui ne pouvaient tolérer des prêts qui leur ôtaient leur clientèle. Les adversaires (car, en cette affaire, l'esprit de parti et la politique même ont joué un grand rôle), ont prétendu, de leur côté, que les prêts avaient favorisé des gens déjà riches et leur avaient permis d'exercer l'usure sur une plus large échelle en mettant à leur disposition un supplément de capitaux. Nous ne saurions prendre parti rétrospectivement dans un débat aussi obscur [12], mais nous devons retenir la conclusion sur laquelle les adversaires sont restés pleinement d'accord : c'est que l'usure n'a pas cessé de dévorer les Jurdanos.

II. Les Pilus.

§ 1er. — Le développement de l'usure est, nous l'avons déjà observé, une plaie commune à tous les pays de misère. La plaie qu'il nous reste à exposer, maintenant, est quelque chose de plus particulier à la région qui nous occupe.

Il s'agit d'un véritable « élevage » d'enfants trouvés, qui est à la fois une exploitation de la misère des enfants trouvés et une exploitation de la misère des Jurdanos.

Voici ce que dit à ce sujet Santibañez, après avoir exposé qu'il y a, à las Jurdes, environ un quart des familles qui, quelle que soit leur bonne volonté et leur ardeur au travail, ne peuvent échapper à la misère, parce que le travail fait défaut pendant une partie de

11. Rapport, p. 128-129.

12. Tout en déclarant que nous sommes persuadés de la haute honnêteté des dirigeants de la Esperanza.

l'année : « Cette classe déshéritée, répétons-le, est très nombreuse dans le pays jurdano, et sa description est faite, mieux que nous ne pourrions la faire nous-mêmes, par Eugène Sue, lorsqu'il dépeint la famille du malheureux Mosrel... Dans toutes ces familles vraiment déshéritées, il est courant que les femmes s'emploient à élever les enfants trouvés des hospices de Ciudad-Rodrigo et de Plasencia, parce qu'elles trouvent là un peu de soulagement à leur misère. Mais nous ne pouvons que protester énergiquement... contre l'imputation selon laquelle chaque femme se chargerait de quatre ou cinq enfants, avec l'aide d'une chèvre, et que ce serait là une spéculation si criminelle que la majorité des bébés périraient de faim et de froid, et ne survivraient, en très petit nombre, que pour arriver à une jeunesse valétudinaire... Car si les femmes de Nuñomoral élèvent effectivement des enfants trouvés, nous ne voyons pas qu'elles en élèvent plus d'un à la fois, et nous ne pouvons comprendre que les administrateurs des hospices fussent assez immoraux pour confier à une même nourrice trois, quatre ou cinq enfants, ce qui conduirait inévitablement au résultat que l'on devine. Elles en *élèvent un seul*, naturellement dans la même misère où vit la mère elle-même, mais nous ne voyons pas, pour notre part, que cette mère manque d'affection et de soins maternels, comme on le prétend, et l'on ne voit aucune différence entre les soins qu'elle prodigue à ces enfants trouvés et à ses propres enfants; or, vouloir dire que ces mères, toutes jurdanas qu'elles sont, n'ont ni amour ni tendresse pour leurs enfants, est une absurdité complète et une calomnie[1]... »

Santibañez a raison de protester contre la légende, qui toujours dramatise ce qui se passe à las Jurdes. La réalité est assez triste, sans qu'elle soit défigurée par ces exagérations. Le nombre des enfants trouvés est malheureusement assez grand aux environs de las Jurdes. Unamuno a noté la brutalité de ces gars d'Estremadoure, qui guettent chez les filles, pour les violer, l'âge de la puberté[2].

Les députations provinciales (conseils généraux) des provinces intéressées, dont les finances ne sont pas prospères, cherchent à faire élever ces enfants dans les conditions les plus économiques qu'elles puissent trouver; il n'est pas étonnant que, si les entrepreneurs des travaux du canal de Panama ont découvert las Jurdes, l'administration des hospices de Ciudad-Rodrigo (qui est bien près de l'Estremadoure) et de Plasencia, qui est en Estremadoure, les aient découvertes aussi.

Quels que soient les sentiments des femmes de las Jurdes, leur misère physiologique ne leur permet pas d'être de bonnes nour-

1. *Loc. cit.*, p. 56-57.
2. Dans son livre *Por tierras de España y de Portugal*.

rices, et c'est seulement leur misère économique qui les pousse à assumer un rôle qu'elles ne peuvent remplir. De toute façon, donc, l'élevage des enfants trouvés, des *pilus*, comme on dit dans le pays, a des résultats déplorables, et il ne faut pas s'étonner qu'il ait donné lieu à de vives critiques. Le Congrès national des Hurdanophiles, en 1908, put entendre les deux sons de cloche.

Le rapport de M. González Castro critique vivement les gens de las Jurdes. Après avoir parlé de l'effrayante mortalité à las Jurdes, l'auteur ajoute : « Une grande partie de ces décès correspond aux enfants trouvés, à ces malheureux enfants dont la vie fait l'objet d'un commerce infâme entre la méchanceté et la faim des femmes de las Jurdes, qui, usant de procédés illicites, au moyen de comédies et de mensonges, se font confier des enfants trouvés des hospices de Plasencia et de Ciudad-Rodrigo, pour les laisser mourir de faim après de longs mois d'un martyre inénarrable, les faisant passer par toutes les phases du dépérissement auquel ils arrivent faute d'alimentation.

» Il est clair que, à l'hospice, on examine attentivement la nourrice qui demande un enfant.

» Presque toujours la femme qui se présente pour faire cette demande a bon aspect, physiquement. Elle est robuste à souhait, elle a un lait abondant et de bonne qualité. Mais ce n'est pas cette femme qui allaitera l'enfant. Elle n'est qu'une intermédiaire pour l'arracher à l'hospice, et moyennant une petite commission, elle le livre ensuite, à las Hurdes, à une autre femme qui, généralement, nourrit son propre enfant, auquel elle réserve son lait, alimentant l'enfant trouvé avec la répugnante bouillie d'huile et de pain complètement impropre et insuffisante à la nutrition du malheureux enfant trouvé [3]... »

C'est ce qui n'arriverait pas, ajoute seulement l'auteur, s'il y avait une inspection sanitaire à las Jurdes.

Mais le rapport de J. Polo Benito au même Congrès [4] donne une appréciation différente du rôle des gens de las Jurdes :

« ... Dans une lettre, reçue en mars 1905, on m'écrivait ce qui suit : « Si mes renseignements sont exacts, comme je le crois, la » Députation (Conseil général) de Cáceres doit aux nourrices de » las Hurdes le second et le troisième trimestre de 1893; le pre- » mier et le second de 1894; *idem*, *idem* de 1895; les années complè- » tes 1898 et 1899; le quatrième trimestre de 1900; l'année 1901 » complète, et le quatrième trimestre de 1903.

» ... D'après des données reçues de l'administration de l'hospice » de Ciudad-Rodrigo, on a envoyé à las Hurdes, pour être allaités,

3. *Crónica...*, p. 63.
4. *Crónica...*, p. 96 et suiv.

» de 1904 à 1907, 170 enfants trouvés, et de l'hospice de Plasencia, » de 1895 à 1907, 817 enfants trouvés.

» Les chiffres sont terrifiants, mais ce qui l'est plus encore, c'est » que la quantité de milliers de douros qui correspond à ces chif- » fres est restée presque tout entière accrochée dans la brous- » saille du chemin... »

Cependant, d'après le même auteur, les malheureuses femmes qui reçoivent ainsi des *pilus* font de grands efforts pour les nourrir le moins mal possible [5].

Comme Santibañez, Polo Benito estime que les nourrices de las Jurdes éprouvent une véritable affection pour leurs pilus. Une poésie consacrée à « El Pilu », par Gumersindo Santos Diego, et publiée dans le n° d'avril 1904 de la revue *Las Hurdes* [6], met dans la bouche de la nourrice des expressions pleines de tendresse pour le pilu. Cette femme conte qu'elle a demandé à élever un enfant pour remplir la place de son propre fils, enlevé par la mort. Lorsqu'elle a parlé de ce projet à son mari, celui-ci a réfléchi quelques instants, puis il a dit : « Amène-le quand tu voudras et que la bénédiction de Dieu soit avec le pilu, car, bien que nous soyons pauvres, il ne manquera jamais ici de pain ni de tendresse. » L'enfant était « comme un chevreau perdu dans la montagne, comme un oiseau tombé du nid »; c'est peut-être poussée par la misère que sa mère a dû le confier à l'hospice des enfants trouvés. « Je serai ta mère, je serai celle qui aura pour toi de la tendresse, celle qui te donnera des caresses, qui te choiera, qui te mangera de baisers, et qui t'appellera son fils... Et mon homme est fou du pilu... »

Y a-t-il, dans cette poésie, un peu de littérature ? Cela n'est pas impossible; mais il n'est nullement besoin de supposer, contrairement aux témoignages que nous venons de citer, que les pilus n'étaient pas aimés de leurs nourrices pour condamner l'institution. Deux faits sont, en effet, certains : l'un, c'est que les conditions sanitaires, à las Jurdes, auraient dû dissuader d'y importer des nourrissons; le second, c'est que l'argent destiné aux nourrices devait inévitablement se perdre en bonne partie. La revue *Las Hurdes*, du 22 juillet 1907, publiait une ordonnance de la Députation provinciale (Conseil général) de Cáceres, disposant que les nourrices des enfants trouvés, pour toucher le second trimestre de l'année en cours, devaient se présenter avec leurs nourrissons et leurs livrets avant le 15 août à l'Administration des établissements provinciaux de Cáceres pour ceux qui habitaient les villages situés à gauche du Tage au sud) et aux bureaux de Plasencia pour ceux des villages à droite (au nord) du Tage. Ce dernier cas était

5. *Crónica...*, p. 96-98.
6. P. 61-63.

celui des habitants de las Jurdes. Il est possible que ce mode de recouvrement des sommes dues par le Conseil général ne gênât pas trop les nourrices de la plupart des villages de la province; il apparaît, cependant, qu'un voyage, qui pouvait être assez long, dans des voitures publiques, avec un enfant, sous une chaleur torride devait être relativement coûteux et absolument fatigant; mais en ce qui concerne les gens de las Jurdes, aucun doute n'est possible : la plupart du temps, la nourrice et le nourrisson ne pouvaient pas risquer le déplacement imposé [7]. L'éminent chirurgien José Goyanes nous donne, dans les termes qui suivent, une opinion particulièrement compétente, et récente [8] :

« ... Un autre problème qui concerne las Hurdes est celui de l'industrie de l'élevage des enfants trouvés. On les envoie à Nuñomoral de Ciudad-Rodrigo, et, dans d'autres régions de las Hurdes, des villes qui entourent le pays. Il y en a ici, actuellement, près de 300 sur les 1.300 personnes qui composent la population [9]. Les femmes vont les chercher, car la rétribution de 80 réaux par mois [10] (naguère, c'était 40) qu'elles perçoivent pour les élever, est pour elles d'un attrait puissant et, bien souvent, constitue la seule source de revenus de toute la famille. Le fils de leur sang est abandonné et supplanté par l'anfant trouvé, et souvent il meurt. Les enfants trouvés, que l'on appelle ici *pilos*, meurent aussi en grand nombre; mais la mère adoptive les traite avec grand soin. Cet afflux constant de sang nouveau, produit du grouillement sexuel des villes voisines, est certainement ce qui maintient le peuplement de las Hurdes; sans lui, villages et hameaux arriveraient à se dépeupler sous l'action de ces fléaux qui produisent à las Hurdes une mortalité de 90 p. 100, la plus forte de tous les pays connus, et toute proche de celle de la Russie affamée.

» Quand les enfants trouvés arrivent à l'âge de deux ans, la mensualité est réduite à 30 réaux (7 p. 50); les pilos changent de nom dans le langage du pays et deviennent *pilos de pan* (de pain) par opposition à ceux *de leche* (de lait). Cette absurde charité des hospices d'enfants trouvés... est ce qui soutient, régénère et fait dégénérer en même temps la population de las Hurdes. »

Malgré l'autorité du Dr Goyanes, il nous paraît difficile d'admet-

7. Voir l'Ordonnance du 26 juin 1907, dans *Las Hurdes*, 1907, p. 154-155.

8. Article paru en feuilleton dans *Le Sol* du 15 juin 1922, sous le titre « *Las Hurdes, baldón de España; Impresiones de un viaje* » (Las Hurdes, opprobre de l'Espagne). Le voyage dont il s'agit est celui qui fut fait en avril 1922 par la commission chargée d'étudier l'état sanitaire à las Jurdes.

9. Il s'agit, vraisemblablement, de la population de la municipalité de Nuñomoral, l'auteur ayant estimé, un peu plus haut, dans le même article, la population totale de las Jurdes à « 6.000 ou 7.000 personnes. »

10. Vingt pesetas.

tre que le pays se dépeuplerait s'il n'y avait pas importation d'enfants trouvés. L'auteur reconnaît lui-même que, souvent, l'enfant trouvé, pour lequel on perçoit une subvention, fait tort à l'enfant de la famille, pour lequel on ne perçoit rien, et que, d'ailleurs, la mortalité est grande chez les pilus eux-mêmes. Mais, précisément, ce très intéressant et très impartial témoignage nous montre que nous pouvons admettre ce que d'autres auteurs disaient des soins et de la tendresse même que l'on accorde aux enfants trouvés.

J. Polo Benito estime que les pilus étaient bien soignés, en vertu d'un intérêt auquel pouvait se mêler l'affection jusqu'à l'âge où l'on pouvait exiger d'eux quelques services. Voici les déclarations que lui firent les directeurs des asiles d'enfants trouvés de Ciudad-Rodrigo et de Plasencia : « La comparaison des nourrices hurdanas avec les autres me permet d'affirmer que, jusqu'à quinze mois, le *pilongo* est traité par elles peut-être avec plus de soin et de sollicitude que par aucune autre, mais cet âge passé, tout change... Une fois arrivé l'âge de quinze mois, lorsque le *pilongo* désormais est de *pan* (de pain, sevré), l'innocent commence un calvaire, parce qu'il a alors l'âge de compenser les frais qu'a coûtés sa nourriture. On l'instruit et on l'exerce dans l'unique métier du père, la mendicité, et, quand il a appris à dire « una limosna por amor de Dios, que no tengo madre », il sait ce qu'il doit savoir et il peut servir de quelque chose à ceux qui l'élèvent... »

Et le directeur de Plasencia : « Il est bien prouvé que la plus grande partie des nourrices hurdanas ont plus de soin des enfants trouvés que les nourrices d'autres régions; c'est que, en effet, cet enfant est pour elles une propriété de rapport (*finca*), qui périt si elle n'est pas bien soignée, et l'on a des témoignages des Hurdanas elles-mêmes, reconnaissant qu'elles portent plus d'intérêt à l'enfant trouvé qu'aux leurs propres. »

Observons seulement que ces directeurs n'ont vu les nourrices hurdanas que hors de chez elles, et que si leurs jugements sont fondés sur des faits, il faut éviter toutefois de les généraliser. D'autres témoignages cités par nous en limitent la portée [11].

De toute façon, il faut bien reconnaître que cette importation, qui procure un peu d'argent, parfois le seul argent que touche une famille, est une des causes qui contribuent à débiliter cette malheureuse population; beaucoup de ces enfants portent les stigmates de la misère, du vice ou de maladies héréditaires. Quelques-uns, assurément, sont robustes; il y a peu d'années, l'homme le plus vieux de Ladrillar était un pilu; mais ce cas est exceptionnel.

Dans ce commerce si spécial à las Jurdes, les femmes du pays

11. Les témoignages précédents sont pris dans la *Crónica...*, p. 101.

vendent, en réalité, leur sang et le sang de leurs propres enfants. Et nous retrouvons ici, sous un aspect spécialement triste, le caractère que nous avions noté de ce pays de réfugiés, pays qui n'est pas fait pour être peuplé et qui est peuplé. Il n'enferme pas seulement les descendants de gens qui, volontairement, ou tout au moins consciemment, ont fui la société; il enferme encore en forte proportion de ces petits réfugiés inconscients, victimes des fautes ou de la misère de ceux qui les ont engendrés, messagers de la mort, qui joue avec eux.

Ce commerce a désormais cessé. On saura plus tard si sa suppression amène le dépeuplement de las Jurdes. Mais, aussi longtemps que las Jurdes seront peuplées, leur population gardera, fortement gravé, son caractère de population de réfugiés, entretenu par le long commerce d'argent chichement distribué et de sang chèrement et douloureusement élaboré, dont nous venons de donner une idée.

III. La Mendicité de las Jurdes.

§ 1er. — Il n'y a guère de mendicité à las Jurdes, mais il y a une mendicité de las Jurdes : c'est, en somme, le pays tout entier qui a besoin de l'aide des pays voisins, d'une aide sans réciprocité.

Ce pays produit des mendiants.

Il ne faudrait pas, ici, verser dans les puérilités plus ou moins romantiques de ceux qui n'imaginent pas un coin d'Espagne sans quelque pittoresque mendiant. C'est, simplement, une occasion de comprendre pourquoi il y a des mendiants en Espagne plus qu'en certains autres pays, et ce que signifie cette mendicité.

L'Espagne est en tout un pays de contrastes; le contraste violent de la pauvreté et de la richesse produit de la mendicité; mais ce contraste d'ordre économique n'est pas le seul, ni peut-être le principal; il y a le contraste, d'ordre moral, entre le courage et la lâcheté, entre l'activité et la paresse, entre la vertu chrétienne et le fatalisme musulman. Dans la lutte pour l'existence, comme dans toute lutte, il y a deux façons d'être vaincu [1] : avec ou sans gloire;

1. Ou vainqueur, réciproquement. Comme le dit Corneille :

« A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. »

Et cette maxime, qui se traduit fort bien en Castillan, trouverait son application dans une histoire encore récente : Lorsque, en 1898, les Etats-Unis, dans une guerre provoquée sous un prétexte mensonger, pour la satisfaction de convoitises inavouées, emportaient la victoire par la supériorité de leur matériel, uniquement, ils réalisaient assez bien le type du vainqueur sans gloire. Et ce ne fut pas la dernière fois de leur histoire. Reconnaissons du moins que ce pays, qui s'entend si bien à dépouiller les autres (y compris ses amis), n'évoque pas l'idée de la mendicité.

le Jurdano vaincu meurt à la peine ou devient mendiant professionnel (*pordiosero de oficio*). Il est vrai que, de cette dernière catégorie, il y en a qui se déclarent vaincus sans même avoir essayé de combattre. Ils pourraient travailler, mais ils ne veulent pas le faire. Ce qu'il faut dire, c'est que ces mendiants amateurs n'existeraient pas s'il n'y avait pas les autres, ceux que la force des choses, contre laquelle ils n'ont pas en eux de recours, conduit à la mendicité; et cette cour des miracles rappelle ce que Pascal dit des miracles : qu'il n'y en aurait pas de faux, s'il n'y en avait de véritables [2].

La force des choses ne produit pas les mêmes effets sur toutes les âmes; il en est qui sont héroïques, comme celle de l'aveugle qui ne mendie pas; mais il faut rappeler ici que le peuplement de las Jurdes s'est fait en partie de gens qui avaient une moralité inférieure à la moralité chrétienne : arabes ou autres envahisseurs, enfin chassés, ou chrétiens dévoyés, criminels de droit commun.

Nous avons déjà vu, au cours de cette étude, la tentation de la mendicité apparaître, se faire plus insistante, travailler, en quelque sorte, petit à petit, la mentalité et la moralité de l'homme. Il y a des mendiants temporaires, accidentels, comme il y a des émigrants temporaires. Mais il arrive que l'émigré se laisse saisir par le pays nouveau où il vit mieux, et que le mendiant se laisse saisir par la mendicité, et définitivement marquer par elle.

§ 2. — Nous avons vu que le Jurdano moyen est forcé de s'endetter. Or, le Jurdano est, en général, bon payeur, comme les gens de la province de Cáceres en général. Le Dr Pulido remarque que l'impôt des cédules est payé à las Jurdes plus scrupuleusement que dans bien des régions plus riches [3]. Les gens de la province de Cáceres, dit un autre auteur, paient très bien l'impôt : « plus de 96 p. 100 pendant la période où le versement est volontaire. Le ministère des finances peut l'attester [4]. »

Le souci de faire honneur à leurs engagements les oblige au travail. Mais quand il arrive, par exemple, que le Jurdano soit malade au temps de la moisson, et que, dépourvu de numéraire, il doive s'endetter des dépenses de deux années, n'ayant que le tra-

2. « Ayant considéré qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y en a de vrais; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on donnât tant de créances, s'il n'y en avait de véritables... il ne serait pas possible qu'il y eût tant de faux miracles, s'il n'y en avait de vrais... »

3. *Crónica...*, p. 47-48.

4. Narciso Maderal, dans *El Sol* du 15 janvier 1924.

vail d'une année pour se libérer, il faut qu'il cherche un remède héroïque.

On nous a cité, dans le nord du pays, des exemples de ce genre : Un homme doit-il cent pesetas ? Il loue sa maison et surtout son petit terrain moyennant cinq douros, puis il part avec les siens pour une province plus ou moins lointaine : Zamora ou Valladolid, Badajoz, Cordoue ou Huelva. Au bout de deux ans, la famille revient vêtue, avec ce qu'il faut pour payer sa dette, et, en outre, elle touche sa location.

Qu'a-t-elle fait pendant ces deux années ? L'homme est parti, bien entendu, sans contrat de travail. Comment la famille n'aurait-elle pas commencé par mendier en route ? Puis, même si l'homme a trouvé du travail, les autres se sont occupés en mendiant.

§ 3. — L'étude de las Jurdes fournit, en chacun de ses chapitres, quelque illustration de la thèse très justement soutenue par le Dr J. B. Hurry, dans son livre sur *La Pauvreté et ses cercles vicieux* [5].

La pauvreté est à l'origine d'un certain nombre de phénomènes sociaux fondamentaux, qui, à leur tour, accroissent la pauvreté. Ainsi, la pauvreté empêche le Jurdano de s'alimenter suffisamment; la nutrition défectueuse entraîne une diminution de la capacité de travail, qui aggrave la pauvreté. Par pauvreté, le Jurdano doit se contenter d'un logement insalubre : les maladies et la débilité qui s'ensuivent aggravent la pauvreté. La pauvreté le réduit à s'habiller de hardes insuffisantes et parfois malsaines : de là, encore, une diminution de santé qui aggrave la pauvreté. Par pauvreté, il n'achète que par quantités minimes (et, ajoutons-le, quand il est forcé d'acheter) : il ne peut donc soutenir son niveau de vie, comme la moyenne des acheteurs, puisqu'il paie les choses plus que leur prix, alors qu'il aurait souvent besoin de les avoir au rabais.

La pauvreté prive les Jurdanos d'instruction et de véritable éducation; de là, dans leurs occupations les plus simples et les plus générales, une limitation de leur compétence, qui est aussi une limitation de la production dont le pays serait à la rigueur capable : aggravation de la pauvreté. La pauvreté non seulement les prive d'instruction, mais elle les accoutume à l'imprévoyance : elle les livre ainsi aux mercantis et aux usuriers qui les appauvrissent. La pauvreté les rend insouciants dans le mariage; les ravages de la mort ne suffisent pas à ramener à la mesure de leurs forces la charge d'enfants presque toujours maladifs.

La pauvreté engendre la maladie, qui engendre la pauvreté. La

5. Traduction sur le texte de la seconde édition anglaise, revu et augmenté, avec une préface de M. Anatole Weber, Paris, Les Presses universitaires de France, 1924.

pauvreté favorise l'alcoolisme qui aggrave la pauvreté. La pauvreté favorise la démoralisation qui aggrave la pauvreté. La pauvreté provoque des explosions de gaspillage qui aggravent la pauvreté.

Nous avons déjà vu la plupart de ces actions et réactions; nous avons dès maintenant une idée de celles que nous n'avons pas étudiées, mais que nous étudierons en traitant de l'état intellectuel et de l'état moral à las Jurdes.

Or, nulle part encore, à las Jurdes, ces cercles n'ont été rompus comme ils le sont ailleurs par une intervention efficace de la société ou de particuliers assez puissants. C'est seulement depuis de récentes interventions, dont le voyage royal de 1922 rassemble et amplifie les heureux effets, que l'on peut entrevoir une libération. Jusqu'à l'époque présente, par conséquent, les Jurdanos ont été condamnés, non pas seulement à la pauvreté, mais à une misère croissante. Une population qui, dans un autre pays, aurait pu se maintenir à un niveau à peu près constant de pauvreté, dans le pays de las Jurdes est condamnée à déchoir. Elle est inévitablement entraînée à la mendicité, et l'on peut dire que les mendiants ne mendient pas seulement pour leur compte, mais pour tout le pays; même ceux qui, individuellement, sont des types accomplis d'égoïsme rapace, contribuent, au moins négativement, à alléger la misère du pays, en cessant de prélever leur part de ses infimes ressources; quelques-uns d'entre eux allègent positivement cette misère, en important à las Jurdes quelques éléments de richesse : croûtons de pain, vieux vêtements, et même un peu d'argent.

Il nous faut donc voir ce que sont ces mendiants, qui jouent ici un rôle social qu'ils ne paraissent avoir nulle part ailleurs.

§ 4. — Santibañez note soigneusement, pour chacune des régions diverses de las Jurdes, la plus ou moins forte proportion de pordioseros de oficio. Comme ceux qu'il contredit, rectifie, ou, à l'occasion, confirme, Santibañez, dans ce recensement, se place d'un point de vue moral. Aussi est-il, en dépit de son vigoureux effort de justice pour les Jurdanos, encore trop sévère. La géographie humaine doit, préalablement à tout jugement de valeur proprement morale, faire le départ des causes physiques qui concourent à produire le phénomène étudié.

Disons d'ailleurs tout de suite, que depuis Santibañez, il semble que l'action des causes physiques soit de plus en plus réprimée, vraisemblablement par des causes d'ordre moral, que nous aurons à rechercher. Mais enfin les mendiants n'ont pas disparu.

Près de vingt ans après Santibañez, Bide constate leur existence : « Parmi les Jurdanos, dit-il, et spécialement parmi ceux de la municipalité de Nuñomoral, il y a des familles entières qui n'ont pas

d'autre occupation que de mendier, et qui préfèrent cette situation à celle qu'elles pourraient acquérir par leur travail. Dans certains hameaux, ces gens forment encore le quart de la population... Réunis en caravanes, ou, parfois, en ordre dispersé, hommes et femmes, vieillards et enfants, parcourent les provinces voisines en demandant l'aumône. Le sac à l'épaule, ils recueillent les croûtes de pain, et tout ce qu'ils peuvent obtenir, vêtements et linge, qu'ils vendent ensuite, ainsi que le pain rassis qu'ils importent; c'est pourquoi on les appelle *panaderos*... Ils ne négligent aucun moyen d'inspirer la compassion... On les voit couverts de haillons immondes, et si la charité leur fournit quelque vêtement, ils le vendent ou ils le déchirent pour se donner plus mauvaise apparence. Aux yeux de semblables êtres, le plus digne et le plus respecté est celui qui a le plus de tours dans son sac pour tromper, et pour attraper plus d'aumônes.

» Chez eux, règnent tous les vices que Madoz et Velasco ont jetés à la tête des Jurdanos en général, avec une extrême injustice... Cette race dépravée qui forme une classe complètement à part des autres habitants de las Jurdes, disparaît petit à petit, à mesure que se propagent l'instruction et la moralité[6]... »

Il faut s'entendre sur cette expression « complètement à part »; cette classe est à part comme un précipité au fond d'une solution qui en contenait tous les éléments.

Il se peut aussi que les renseignements donnés par Bide viennent, au moins en partie, de Santibañez; toutefois, Bide, très favorable aux Jurdanos, n'eût sans doute pas hésité à dire qu'il y avait très peu de mendiants, s'il n'en avait pas vu, ou plutôt s'il n'avait pas eu connaissance de leur existence présente, puisque, généralement, on ne les voit pas au pays; notre auteur a bien déclaré qu'il n'avait guère vu de goitreux.

Mais il est très certain que, actuellement encore, les Jurdes produisent des mendiants, professionnels ou autres. On trouve encore, dans le nord du pays, un assez grand nombre de mendiants professionnels, et il arrive à un plus grand nombre encore d'être mendiants d'occasion pour occuper les loisirs que leur laisse l'année agricole. Les professionnels comprennent deux catégories bien distinctes : ceux qui ne peuvent pas travailler, vieillards, infirmes (la mendicité est l'équivalent barbare des retraites de la vieillesse et des pensions pour l'invalidité), et ceux qui ne veulent pas travailler. Ces derniers s'instruisent de père en fils, et ils emploient les loisirs que leur laisse le métier à boire, à jouer et à mener une vie crapuleuse.

6. Bide, p. 82-83.

Les autres, *por no perder tiempo*, disent-ils (et l'argument ne manque pas de valeur), lorsqu'ils ont mis en jarres leurs 12 ou 20 cántaros d'huile, serré leurs 50 arrobas de pommes de terre et de châtaignes, et procédé à leur *matanza* de 15 arrobas, se font quelques égratignures à la figure, simulent la fièvre et vont se faire nourrir dans les bonnes maisons des villages d'alentour. Ce qu'ils recueillent, en plus de leur nourriture, leur sert, lorsqu'ils reviennent, à faire un peu d'usure.

Quelques-uns, nous dit-on, ont été en France avec leurs familles. Ils étaient d'abord bûcherons ou terrassiers, et, pendant qu'ils travaillaient, la femme et les enfants mendiaient; en général, ils s'arrêtaient bientôt de travailler; peut-être la mendicité rendait-elle au delà de ce qu'ils avaient escompté.

Assurément, pour quelqu'un dont l'extrême pauvreté du pays a réduit les besoins au minimum, tout en portant au maximum la dureté du labeur, la mendicité peut apparaître comme la solution adéquate du problème de la subsistance et du travail.

Les mendiants les plus typiques sont ceux qui ne veulent pas travailler. Et cette espèce subsiste, moins nombreuse qu'autrefois, sans doute, mais avec tout son caractère. Plus d'un mérite encore qu'on lui applique le jugement que Lazarillo de Tormes portait sur son premier maître, le mendiant aveugle : « *en su oficio, era un águila* » (dans son métier, c'était un aigle).

Précisément, les belles histoires de mendiant que nous conte le *Tratado primero* de *La Vida de Lazarillo de Tormes* ne se passent pas bien loin de las Jurdes. Lazarillo était né à Tejares, qui est aujourd'hui la première station de ceux qui, partant de Salamanque, veulent se rapprocher, par chemin de fer, de las Jurdes. Hurtado de Mendoza ne nous dit pas où était né cet aveugle, qui fut un aigle en son métier, mais nous sommes fort tenté de croire que, si l'homme n'était pas né à las Jurdes, c'est que las Jurdes, au milieu du XVI^e^ siècle (le Lazarillo fut publié en 1558), étaient encore complètement inconnues de la littérature, les Batuecas, elles-mêmes, n'y ayant été introduites qu'à la fin de ce siècle par Lope de Vega.

Les histoires qui suivent, et qui sont rigoureusement authentiques et contemporaines, ont vraiment la forte saveur de celles de l'aveugle du Lazarillo. On comprendra que nous n'ayons pas pu donner les noms de personnes, ni même les noms des villages où les faits se sont passés, et où il aurait été trop facile de reconnaître les personnes. Mais nous pouvons affirmer que ces histoires ont été recueillies sur place et notées dans le langage même des gens du pays, au moment où elles venaient d'être contées. Nous nous sommes efforcé de conserver (dans la mesure du possible) le caractère de ce langage dans la traduction qui suit.

Histoire du tio Barulla.

Comme tant de gens émigraient vers Cuba et les Etats-Unis, je me décidai, du soir au matin, à m'en aller à la première occasion, avec mon Juanitu, en compagnie d'autres Jurdanos. J'avais tout le nécessaire pour le voyage, puisque je suis un des riches du village. Ma femme voulut m'ôter l'idée de la tête en prétextant que les quatre enfants qui restaient n'étaient pas capables de venir à bout du travail que réclamaient les bêtes et la terre, que nous avions. Je vins à bout sur-le-champ de la difficulté : « Va-t'en, lui dis-je, à l'hospice [7] et ramène un gamin qui puisse t'aider et soigner les bêtes. » On trouva ce qu'on désirait pour 50 pesetas. L'affaire réglée, nous partîmes, Juanitu et moi, en quête d'un vapeur, à La Corogne, où nous nous embarquâmes, arrivant au bout de quinze jours à La Havane. Là, nous nous plaçons comme *serenos* [8], et, travaillant la nuit, nous nous reposions le jour, jusqu'à ce que l'idée nous vint de mettre à profit la journée pour mendier. Aussitôt fait. Lorsque nous quittions notre travail le matin, je faisais l'aveugle, et mon Juanitu le Lazarillo [9]; nous nous installions alors à la porte des églises; ensuite, nous faisions la tournée des caboulots, où on nous donnait du café; ensuite, on allait visiter les restaurants, où on nous donnait à manger gratis; enfin, nous allions aux portes des cercles, où nous recevions des pourboires sans avoir rien à faire pour le service des beaux messieurs.

L'après-midi, on se reposait.

Sept mois se passèrent ainsi. Alors vint le moratorium [10]. J'obtins du Consul espagnol, en faisant l'innocent dans mes allées et venues au consulat, le passage gratuit pour nous deux, avec un sac rempli de vêtements, de chapeaux et de chaussures, comme bagage pour chacun. Et je suis revenu en Espagne, avec l'orgueil d'être le premier Jurdano qui ait mendié à Cuba, et satisfait des 8.000 pesetas de renfort que rapporta cet essai si heureux.

Histoire du tio Valeriano.

J'avais donné ma garantie pour mon frère Chupa-Colas [11], pour la somme de 25 pesetas, et l'usurier se retourna sur moi, en vertu de

7. Il s'agit de l'Hospice provincial; c'est encore une petite expédition.

8. Veilleurs de nuit, qui complètent la surveillance de la police, ouvrent les portes des maisons aux gens qui rentrent chez eux (on ne réveille pas les concierges), et, autrefois, annonçaient l'heure et l'état du ciel, généralement serein (*sereno*) en pays castillan.

9. Ce nom, immortalisé par l'œuvre que nous venons de citer, désigne le guide de l'aveugle, qui est généralement un enfant.

10. Il y eut une crise financière, dont le moratorium n'est qu'une des conséquences, qui ne touchait pas directement notre homme. Mais ce mot mystérieux l'a évidemment frappé et représente pour lui le brusque renversement de sa situation prospère.

11. Suce-mégots.

la loi, lorsque mon frère eut disparu par les Estrémadoures ou les Andalousies. Alors je décidai de suivre sa trace avec la femme et les trois enfants tout petits, jusqu'à ce que je tombe sur lui : alors il me paierait ou il me perdrait. Pour m'en aller plus libre de soucis, j'affermai mon bien pour une année, moyennant 15 pesetas; ainsi assuré, je harnachai mon petit bourricot, et, avec la poêle et cinq cuillers de bois, je me lançai de très bon matin, sans que personne s'en aperçut, à travers le monde de la mendicité, qui rend si bien pour si peu de travail.

J'avais douze mois libres devant moi, comme les enfants étaient tout petits et la femme enceinte, je me voyais obligé de cheminer avec lenteur. Pour commencer, nous mendiâmes avec de petits bouquets de laurier, qui sont très appréciés dans les villages où on en manque, et ainsi se passèrent peu à peu les jours et les nuits; nous couchions en plein air, pour que le bourri puisse trouver sa nourriture, car de jour il ne pouvait pas [12], puisque nous installions le fricot à proximité des villages, où la mère se présentait avec un enfant, puis, dans la journée, c'était moi qui mendiais avec les deux autres; de cette façon-là, nous faisions les villages deux fois sans que les habitants se doutent que nous étions les mêmes pauvres. Les nuits d'hiver, nous les passions sous le porche des chapelles, ou dans les granges à paille, où on nous concédait gratis la place que nous demandions. Nous parvînmes à Fernan Nuñez, dans la province de Cordoue, et là, dans une étable, pareille à celle de Bethléem, ma femme mit au monde un enfant, autre petit Jésus; là, nous le baptisâmes et la municipalité m'aida un peu pour faire transporter ma femme à la Posa-Real (Asile public ? Posada Real ?), où elle fut assistée par le médecin et alimentée par la justice. Au bout de huit jours prit fin la quarantaine, et nous reprîmes nos pérégrinations sans rencontrer ce Chupa-Colas qui était cause de ma ruine.

En marchant et en mendiant, nous arrivons à Fregenal de la Sierra, dans la province de Huelva, en plein hiver; nous nous logions dans un baraquement en construction, et c'était avec profit que nous exercions là notre profession; mais voilà que, au bout de quatre jours, comme j'étais sorti à midi avec deux enfants, pour chercher de quoi manger le soir, une femme m'appelle en poussant des cris : « Courez vite, mon brave homme, le toit de la baraque s'est effondré et votre famille est ensevelie sous les décombres. » Vous pensez en quel état cela me mit. J'aurais voulu voler et je ne pouvais pas marcher... Enfin j'arrive. On avait déjà retiré l'aîné de mes fils, un gars de douze ans, mais il manquait ma femme et le petit Jésus. J'avais beau appeler le pauvre petit, il ne répondait pas, il ne pouvait parler. J'avais perdu le souffle... J'enlevais des décombres et encore des décombres, et rien

12. C'était évidemment aux dépens des récoltes d'autrui.

ne paraissait. Quelle angoisse ! quelle peine ! Tout à coup, au milieu de mes efforts haletants, j'entends crier : « Béni soit Dieu et la Sainte Vierge Marie ! » C'était Canuta, ma femme, qui, avec le petit, était allée au ruisseau pour laver les chemises et les langes de l'enfant.

M. le Médecin examina le blessé, qui fut soigné gratis, et nous reprîmes la route, pour nous rapprocher de la mer, parfois trouvant à mendier et, d'autres fois, pleurant; parfois, nous étions seuls, d'autres fois, nous étions suivis, comme d'une ombre fâcheuse, de petits colporteurs et de gitanes. Nous avions cheminé sans accident avec toute cette racaille, et nous étions arrivés dans la Manche, lorsque, une belle nuit disparut mon bourricot. La garde civile eut beau faire des tours et des tours, nous restâmes sans bourri. Nous avions une bonne petite charge de croûtes de pain, de vêtements et d'espadrilles; il ne s'agissait pas de perdre cela, mais que faire, puisque le bourri s'était évaporé ? Il n'y avait qu'à en acheter un autre avec 100 pesetas que j'avais économisées en monnaie. Je finis par m'arranger avec un gitane. Eh bien ! c'est renversant : lorsqu'elle vit l'animal, ma femme poussa un cri : « C'est celui-là qu'on nous a volé, à la seule différence qu'on l'a mutilé et qu'il est sans queue ! »

Nous revînmes à la maison au bout d'un an juste.

Histoire de Curubico.

Nous avons été la trinité de Jurdanos, de mendiants professionnels, mon beau-frère Cardoso, manchot et aveugle, mon oncle Chago, manchot, et moi-même, qui servais de Lazarillo à mes deux parents. Nous avons fait bien des voyages; le dernier se passa comme je vais vous le dire.

Nous sortons de très bonne heure, pour ne pas être vus des autres, afin d'éviter d'être suivis par des copains, dont la présence eût réduit pour nous les bénéfices de la tournée. Nous allons vers la sierra de Gata, où les villages sont très riches et charitables, et où nous avons toujours bien réussi. On nous reconnaissait tout de suite à la façon de répondre de Cardoso. J'appelais aux portes des maisons, en frappant un coup discret et en disant : « Deo gratias ». A quoi patrons ou servantes répondaient : « Qui va là ? » — « Les Ventres-Creux », répondait le beau-frère Cardoso. C'était toujours Cardoso, attendu que l'oncle Chago, qui était plus vieux, nous le laissions à la garde du bourri, de la marmite, des cuillers, des hardes, des croûtes et du fricot, à l'entrée des villages, dans les champs.

La tournée finie dans la sierra, nous allons par Moraleja, Coria, Torrejoncillo, à Plasencia, Cáceres, Trujillo, Mérida et d'autres villes, jusqu'à ce que nous arrivions à Badajoz, d'où nous envoyons un man-

dat de 300 pesetas à notre famille à tous trois. Nous étions hors de chez nous depuis six mois et ces six mois avaient été d'assez bon rendement.

C'était le temps où commencent les *ferias* et les courses de taureaux; en mendiant à l'entrée des plazas, on récolte beaucoup de petits sous et de bons morceaux de grillade de taureau; c'était le temps le meilleur pour nous qui arrivait. Nous passons cinq jours à Badajoz, et là, Cardoso se saoule un soir dans un caboulot de la rue des Peintres (faut dire qu'il aimait bien l'eau-de-vie et le vin); de fort méchante humeur, il se jette sur moi comme un chien enragé, m'ouvrant la lèvre d'un coup de dents. Je commence, pour dire vrai, par le planter là; ensuite je revins le chercher, inquiet de ce qui pouvait lui arriver, étant seul. Il me demande pardon et nous allons retrouver Chago, qui avait dîné de quelques croûtes et d'un doigt de vin; moi, encore tout ennuyé, je m'endors sans dîner, et Cardoso recommence à grogner comme un cochon. Alors arrive une paire de gardes civils avec un municipal; ils nous font lever, et il faut aller avec ces messieurs à leur caserne, où le capitaine nous demande nos cédules [13] (nous n'en avions pas) et nos prénoms, nos noms, sobriquets, villages, provinces, et le reste de la famille. Il écrit tout ça sur un gros bouquin et il nous fourre dans une pièce obscure. Là, Cardoso recommence à m'insulter; il m'appelle canaille, voleur de poules, bon pour que les tripes lui pourrissent, et toutes sortes d'histoires; jusqu'à ce que, au matin, on nous ramène au frichti de Chago, à qui on demande aussi les mêmes renseignements, et on nous expulse du pays.

Tous les trois, pas mal embêtés, nous continuons la tournée en bons parents, non sans souffrir la faim dans quelques patelins, où la municipalité nous secourt, mais ne nous laisse pas mendier dans les rues. Enfin nous retrouvons les *ferias* et les corridas de taureaux, et nous nous rattrapons en bouffant des grillades de taureau.

On arrive à Fuente-Maestre et, en sortant de la porte d'un couvent, voilà un *guindilla* [14] qui nous interpelle : « Hé ! Cardoso, te voilà encore par ici ! » Mon beau-frère répond : « Eh ben ! oui ! » et le

13. La cédule délivrée en quittance de paiement d'un impôt personnel pour lequel les contribuables sont divisés (actuellement, 1926) en treize catégories, sert de pièce d'identité.

14. Ce mot, qui est un diminutif de *guinda* (cerise, guigne), désigne une espèce de piment rouge très fort; on l'applique à Madrid aux agents de police institués en 1848 et qui portaient à leur tricorne un petit pompon rouge « lequel fut, peut-être pour cette raison, remplacé par un pompon blanc, sans que pour cela on laissât de leur prodiguer le même sobriquet, tant et si bien que, pour éviter des affaires, on publia un décret interdisant de se servir de ce sobriquet. Mais, non seulement le décret ne fut pas obéi, mais encore il donna l'idée aux personnes les plus sérieuses, à celles qui n'employaient pas le mot *guindilla*, d'appeler les agents « ceux qui n'ont pas de sobriquet. » (*Nuevo Diccionario de la Lengua Castellana*, Paris, s. d., Libreria de Rosa y Bouret, art. *Guindilla*.)

guindilla réplique : « Tu ne me reconnais donc pas ? » Et ce pauvre aveugle de Cardoso me dit d'aller lui payer un petit verre et de lui donner un morceau de pain du grand sac à croûte. Ainsi fait. Nous allons à une petite taverne; je fais servir et je paie; et je laisse là le copain, après qu'il m'a demandé et que j'y ai dit que sous les grands noyers de la huerta nous avions installé le fricot.

Il ne me disait rien de bon, ce type qu'on connaissait. Partout où on pouvait aller, on le trouvait toujours sur notre chemin.

Cette nuit-là, il y avait des feux d'artifesse sur la grande place, et nous traînons un peu plus que d'ordinaire pour aller croûter; Chago, qui en avait marre de nous attendre, dormait sous la couverture; je le réveille, ça le fâche, et il ne dîne pas; moi, avec Cardoso, on mange quelques croûtes de pain et on boit de l'eau du tonneau, et on se met alors en disposition de roupiller.

Tout d'un coup, on me flanque sous le nez un mouchoir avec du coliforme [15], qui me retourne; la même chose au beau-frère et à l'oncle; et on nous soulève les couvertures, la marmite, les cuillers, les hardes et 200 pesetas que nous avions comme capital social.

A dater de ce moment, adieu le guindilla.

Alors, on prit le chemin du retour, en mendiant pour avoir à manger. Quand on appelait aux portes : « Ave Maria » et qu'on répondait : « Qui va là ? », « Les pauvres qu'on a volés l'autre jour », disait Cardoso en pleurant.

Et voilà comme, après un an passé hors du village, on est rentré chez nous, sans couverture, sans argent, sans marmite, mais avec une solide bronchite.

Histoire du tio Higinio.

J'avais un fils qui avait l'air flapi. Il était dingo, très tourte, et mal foutu. Ces avantages, bien utilisés, me permettaient de soutenir la famille sans avoir à travailler : il mendiait. Bien sûr qu'il nous a fait passer de sales moments, et qu'il y a eu de la dispute des fois, mais jamais ce type-là n'aurait dû claquer, car il n'y avait qu'à le jucher sur les pattes du bourricot, et il était fin prêt pour le métier. Et si par hasard la bourrique était à travailler pour un des trois autres patrons, on mettait au gosse quelques débris d'espadrilles et il était bon pour commencer sa tournée de mendiant et sauver la situation. Un mois avant les principales fêtes de l'année, il avait coutume de parcourir les campagnes de Castille, surtout la partie de Salamanque, pour récolter les croûtes et les vieux vêtements de la saison.

15. Chloroforme.

Mais alors, voilà ce qui est arrivé :

Avant que je marie mon fils Pericu, il profitait des bénéfices de la tournée du mendiant; après le mariage, nous ne lui donnions plus à manger, parce qu'il y avait alors moins de ressources à la maison et qu'il fallait vendre davantage des hardes que mon Quicu rapportait pour acheter la graisse, le piment, le fil et le savon qu'il nous fallait. On en était là au moment de la dernière tournée, et voici ce qui est arrivé :

Après avoir mendié chez les paroissiens [16] de Morasverdes, Cabrillas, Buena Barba, Gallegos, Mora, Casa Sola, Llen, Villar de los Alamos, Carascal, Coquilla et d'autres villages et hameaux du pays Salamantin, où nous avions rempli à craquer nos sacs de croûtes de pain blanc, de hardes, de pois chiches et de vieilles patates, j'envoie un mot à mon neveu Robustiano pour qu'il vienne avec la bourrique de son père Pericu nous chercher à Dios le Guarde, pour qu'on puisse emporter la bonne petite charge que nous avions recueillie; il arrive l'avant-veille de la fête de notre village, el Cristu Benditu; nous partons le lendemain de très bonne heure, de manière à arriver à la maison de nuit et à éviter d'être pincés par les habitants, car les autres sont collants comme des mouches quand nous arrivons de tournée. Nous cheminions en excitant la bête avec nos « *Arre, arre* », jusqu'à ce que nous passions un pont.

Là surgissent deux hommes avec la figure noire comme charbon; ils sortent de petits pistolets et nous arrêtent; alors ils nous font reculer du pont après nous avoir bandé les yeux. Ils déchargent le bourri, et emportant nos sacs sur le dos, ils s'en vont et nous laissent dans une épouvante qui nous sèche la gorge...

Alors, mon Quicu et moi, nous décidons que Robustiano retournera à la maison avec la bourrique et dira à Pericu ce qui s'est passé, tandis que nous autres nous recommencerons notre tournée de mendiants.

Nous choisissons une route nouvelle pour ne pas embêter les clients au bout de si peu de temps.

Nous arrivons à Tejada. Quicu sentait une rude fièvre qui lui donnait des taches sur la peau; il était sans goût pour rien; et il se met à délirer, voyant sans cesse des voleurs. Quand je le vois dans cet état-là, je lui flanque deux bonnes frictions à l'huile et au vinaigre, je le purge avec des crottes de souris, notre purge ordinaire; mais ça n'allait pas mieux. Je me décide à le faire voir au médecin, qui nous envoie avec un papier chez M. l'apothicaire; celui-ci fait prendre un petit cachet à Quicu, qui commence par aller mieux; mais, en prenant un autre cachet, voilà mon Quicu qui tourne de l'œil.

Ah ! mon pauvre enfant ! Voilà que je reste tout seul dans le monde

16. Le mot n'a aucun sens religieux ici.

et sans avoir de quoi manger. Personne n'a voulu me l'enterrer, et c'est moi, pour que les rapaces ne viennent pas le manger, qui ai dû le mettre en terre. Adieu, mon Quicu ! Adieu pour toujours !

Alors je retourne au village en pleurant, et lorsque j'arrive dans la première rue, qu'est-ce que je vois ? Mon fils Pericu, sans chaussures ni chaussettes, qui arborait un pantalon rouge de militaire avec un vilain manteau et un chapeau de *Charro* [17], qui venaient des sacs qu'on m'avait volés.

En voyant ça, j'ai été secoué d'une pensée amère : « Celui-ci était un des hommes au masque noir. »

Je me suis tu, pour ne pas perdre Pericu, alors que mon Quicu venait de mourir.

§ 5. — Ces histoires si picaresques et si tristes demanderaient un long commentaire, si ce commentaire n'était épars dans les chapitres qui précèdent et ne devait être complété dans ceux qui suivent. Les grandes lignes de notre étude convergent ici et s'entrecroisent. Nous venons de voir, sur des cas concrets, le passage du travail à la mendicité, la séduction de la mendicité, et la force d'attraction des bas-fonds. Nous avons vu la mendicité génératrice, chez les mendiants ou autour d'eux, de délits et de crimes. La force des choses, ou, si l'on préfère, l'impulsion de ce que les rousseauistes appellent la « bonne nature » pousse les Jurdanos au plus bas des bas-fonds. Et le fond de l'enfer de las Jurdes n'est pas une fournaise ardente, mais un grand lac de boue. On y parvient en franchissant les cercles intenables de la faim, de la maladie, du labeur des corps épuisés sous un ciel de plomb : on s'y repose dans la boue, mais ceux qui s'y reposent sont assurément plus misérables que ceux qui luttent et meurent dans les cercles de grande souffrance.

Nous sommes bien au cœur de notre sujet. Ces mendiants, que nous venons de voir défiler sous leurs haillons, ont constitué une sorte d'aristocratie de l'intelligence et de la richesse. A la différence des autres Jurdanos, ils connaissaient le monde extérieur, et ils l'observaient; c'étaient des psychologues et leurs esprits étaient meublés d'une multitude de concepts, que les pauvres prisonniers de las Jurdes ne soupçonnaient même pas. Économiquement, ils ont su, à la différence de la plupart des autres, constituer des capitaux, dans un pays qui se refuse à la constitution de capitaux. Ils ont accru leurs capitaux en faisant de l'usure. Et, quand ils n'ont pas sombré dans la vie crapuleuse que leur richesse leur permettait, il leur est arrivé de devenir des dirigeants, de constituer l'aristocratie

17. On désigne ainsi les paysans de la campagne de Salamanque. Ces paysans portent un chapeau de feutre à larges bords.

politique et sociale, après avoir constitué l'aristocratie intellectuelle et économique du pays.

Ce qu'ils n'ont jamais été, c'est une élite morale. Toutefois, nous venons de voir qu'une partie d'entre eux se sont libérés de la crapule. Ceux-ci ont fondé des familles, alors que la famille se dissout dans la mendicité. Dans les histoires que nous avons relatées, dans ces troubles histoires, où nous entrevoyons de vilains crimes contre la famille, nous devinons aussi, parfois, un reste de vrai sentiment familial.

Il y a donc, même sur le lac de boue, quelques reflets de ciel. Les forces brutales qui poussent les Jurdanos à l'abjection ne sont pas seules à agir sur eux.

Si isolés qu'ils puissent être, la société, avec ses ressources immenses, peut les atteindre et les aider; elle ne s'est pas bien acquittée, jusqu'ici, de sa mission, mais l'histoire de ses échecs, si lamentable qu'elle soit, montre assez bien ce qu'il était possible, ce qu'il est, plus que jamais, possible de faire.

En outre, quelque violente qu'ait été, pour les gens qui se sont internés à las Jurdes, la rupture de leurs traditions, ils ont tout de même apporté en eux quelque chose de la société dont ils se séparaient, quelques idées, quelques maximes juridiques, quelques principes moraux.

Tout cela les a ralentis, et souvent retenus, dans la déchéance à laquelle les condamnaient les lois de la nature; tout cela offre prise à ceux qui ont voulu ou qui veulent encore travailler à la rédemption des Jurdanos. La géographie humaine doit faire une sorte d'inventaire de ces éléments intellectuels et moraux, sans l'intervention desquels on ne s'expliquerait pas les restrictions que subit heureusement l'action des lois purement naturelles. Car non seulement, en négligeant ces éléments, la géographie humaine ne traiterait pas les hommes comme des hommes, mais encore elle se condamnerait à ne pas comprendre les phénomènes qu'elle retiendrait en les séparant arbitrairement des phénomènes concomitants. « L'homme n'est ni ange ni bête »; il est les deux à la fois et c'est décider de ne pas le comprendre que de prétendre l'étudier comme animal, uniquement.

Il nous reste donc, pour éclaircir les données du problème que nous nous sommes posé, à étudier les rapports des Jurdanos et de la société, qui agit sur eux et qui agit en eux, administrativement, intellectuellement, moralement.

TROISIEME PARTIE

Les forces de rédemption.

CHAPITRE PREMIER

Les Jurdanos et la Société civile.

§ 1er. — Le pays de las Jurdes a été peuplé, au moins en partie, par des gens suspects, proscrits ou criminels de droit commun. En s'internant à las Jurdes, ces gens rompaient brusquement avec la société, et ils se condamnaient à laisser bientôt tomber en désuétude leur propre tradition.

Ces réfugiés devaient inévitablement se résigner à souffrir beaucoup avant de se risquer à sortir de leur refuge. De fait, ceux qui sortent sont les mendiants, et les plus caractéristiques de ces mendiants, les mendiants professionnels, sont la lie du pays. Le spectacle de ces êtres dégradés n'a pu que confirmer les souvenirs, plus ou moins justes, que les populations d'alentour ont conservés de ceux qui se sont réfugiés à las Jurdes. Et l'ensemble de la population n'a pu être connu que par des légendes défavorables, légendes injustes, en somme, mais avec un fond de vérité.

Bide note, non sans raison, que, dans les rapports des Albercanos et des Jurdanos, on sent du côté des premiers, fussent-ils d'humble condition, un certain ton de supériorité. Quand, au cours de nos voyages, le tío Ignacio se présentait quelque part en disant : « Yo soy de la Alberca », nous pensions aussitôt à l'antique *Civis romanus sum*. Il y a là, d'ailleurs, sans doute beaucoup plus de fierté de soi-même, ou plutôt de sa collectivité, que de mépris pour autrui. Mais il est bien vrai que, jusqu'à nos jours, les Jurdanos sont restés en arrière des Albercanos dans l'ordre de la civilisation et de la moralité. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de l'attitude des Albercanos. Au surplus, comme Bide le note égale-

ment, il y a une nuance de timidité dans l'attitude des Jurdanos vis-à-vis des Albercanos; ce qui signifie que les Jurdanos ne laissent pas de reconnaître, implicitement, une supériorité aux Albercanos.

Les sentiments que nous venons de noter vont s'affaiblissant, et ils étaient plus rudes du temps de Bide qu'aujourd'hui. Bide, qui pourrait bien avoir exagéré un peu, nous dit que « les Jurdanos ont peur de ceux de la Alberca, qu'ils considèrent comme des ennemis nés, et que ceux de la Alberca, à leur tour, tiennent les Jurdanos pour des serfs indûment émancipés et qui seront châtiés quelque jour [1]. »

§ 2. — Obsédé de cette idée, Bide résume l'histoire de las Jurdes comme s'il y avait eu une vieille population Jurdana, avec droits acquis, à l'époque où la Alberca fut investie de la suzeraineté de ce territoire, et comme si cette population avait été alors réduite en servage.

Les historiens éclairciront quelque jour cette affaire, mais, jusqu'à ce qu'ils aient prononcé, les affirmations mal documentées de Bide perdent beaucoup, par leur invraisemblance, de l'autorité qu'elles pourraient avoir; elles cadrent mal avec les réalités que la géographie saisit.

Bide résume l'histoire du pays en disant que « les pasteurs qui avaient constitué les 1.240 *majadas* dépendantes de Granadilla formèrent un Concejo (assemblée municipale) le 28 janvier 1528, demeurant maîtres de leurs terres moyennant bail emphytéotique de 18.000 maravédis et 80 paires de perdrix. Ils demandèrent à leur seigneur, le duc d'Albe, l'autorisation de faire des Ordonnances municipales, et cette autorisation leur fut concédée en date du 19 février 1571.

« Ceux de Granadilla ne laissèrent pas d'opposer quelques difficultés, et, à la suite de leurs procès, la solution définitive donna satisfaction à ceux du Pino, qui, le 1er janvier 1705, se trouvèrent libres, vivant sous le régime de leurs propres ordonnances [2]... »

Nous voyons ici, soit dit en passant, que, d'après Bide lui-même, c'est seulement au XVIe siècle que le mouvement d'émancipation se produisit; et le grand nombre des *majadas* citées nous montre que les gens de las Jurdes, ou plus exactement de la périphérie de las Jurdes, agissaient, en l'occurrence, avec bien d'autres qui appartenaient certainement à une zone plus riche et plus avancée; cela justifiait davantage leurs prétentions et en facilitait le succès; et il

1. Bide, p. 96.
2. Nous supposons que c'est alors que le Pino devint *Franqueado*.

fallut pourtant, toujours d'après Bide, attendre ce succès jusqu'au début du XVIII[e] siècle.

Est-il, dès lors, très étonnant que les quelques pasteurs qui pouvaient se trouver, en 1288, sur les territoires concédés à la Alberca par l'infant Don Pedro ne soient arrivés que plus tard à constituer des municipalités indépendantes ?

Bide admet que les gens de las Jurdes proprement dites sont devenus plus pauvres que ceux du Pino parce qu'ils étaient moins indépendants; il est plus probable qu'ils ont conçu plus lentement, puis conquis plus péniblement, leur indépendance, parce que leur pays était beaucoup plus pauvre que celui du Pino, et parce que, complètement isolés, ils étaient peu nombreux et sans alliés.

Il faut même ajouter que les Jurdanos n'ont pu parvenir seuls à l'indépendance. Il a fallu de grandes secousses qui ont bouleversé non seulement l'Europe entière, mais, ce qui était plus difficile, ce canton perdu dans l'Occident, pour que leur situation juridique se modifiât. L'invasion française supprima d'abord, juridiquement et réellement, le régime féodal. La première émancipation vint ainsi du pays qui, au Moyen-Age, avait envoyé des hommes repeupler Salamanque et, sans doute aussi, coloniser les pittoresques vallées de la sierra de Francia. Faut-il voir dans les conflits qui éclatèrent entre Albercanos et Jurdanos, lorsque les idées libérales se répandirent en Espagne, un épisode dérivé de l'opposition entre la vieille France traditionaliste et la France révolutionnaire ?

En 1823, le clergé jurdano, que sa situation rendait « avancé », ayant à sa tête le curé du village depuis longtemps affranchi, Don Vicente Sánchez, curé du Pino, présenta une requête contre les « visites » qui contrôlaient les droits des Albercanos. Le régime politique de l'Espagne n'était pas alors favorable aux émancipations, et la requête resta vaine. En 1829, dit Bide, les gens de Nuñomoral se soulevèrent contre les « visiteurs », aux cris de « Saisissez-les ! A mort ! ». Les visiteurs durent fuir précipitamment devant leurs persécuteurs, mais les Jurdanos furent durement châtiés [3].

Les ordonnances furent définitivement abolies en 1835, mais leur abolition n'a pas instauré, pour las Jurdes, une ère de bonheur et de prospérité. Il n'est pas impossible que cette mesure ait amélioré la condition des agriculteurs, mais il eût fallu, au moment où l'on favorisait le défrichement de la terre, favoriser celui des esprits; or, le libéralisme anticlérical de 1835 mit fin brutalement à l'action civilisatrice qu'exerçaient, à las Jurdes, les religieux des Batuecas.

3. Bide, p. 94-95.

§ 3. — La bonne nature allait agir à peu près seule, et, sous son patronage, la misère de las Jurdes allait faire un contraste de plus en plus tragique avec l'abondance joyeuse des pays d'alentour.

Les Jurdanos, après avoir longtemps souffert de l'abandon où, presque inévitablement, les laissait la société, allaient souffrir d'une intervention maladroite de la société civile qui, dans un pays aussi déshérité, avait plus que partout besoin du concours de la société religieuse.

On peut dire, en somme, que, jusqu'à l'époque contemporaine, les Jurdanos ont été privés des bienfaits de la société.

L'expérience qui a eu lieu là, aux dépens des Jurdanos, est d'autant plus frappante qu'on la rapproche des inventions de la légende rousseauiste, qui s'est emparée de ce pays. Il y a, en effet, à la suite de la légende espagnole, au solide fond réaliste, qui voit dans les gens des Batuecas (confondues, comme elles l'ont été presque jusqu'à nos jours, avec las Jurdes) des sauvages presque étrangers à l'humanité, une légende française, plus purement littéraire, superficielle comme l'est la mauvaise littérature, et qui imagine dans les Jurdanos des hommes de la nature, bien supérieurs à ceux que la société a corrompus. On reconnaît ici les dangereuses illusions du Rousseauisme. Sans doute, M^me^ de Genlis, qui les a colportées dans son ennuyeux roman sur *Les Battuecas*, ne leur conserve-t-elle pas le prestige du génie de Jean-Jacques; il n'en reste pas moins vrai que cette vulgarisation plus ou moins littéraire séduit toujours un public peu averti, et c'est pourquoi il ne faut pas négliger, à l'occasion, de soumettre au contrôle des faits ces hypothèses si peu solidement fondées.

La réalité est précisément à l'opposé de ce que veut la théorie rousseauiste; non seulement la nature, sans la société, ne rend pas l'homme heureux, mais elle l'accable sous une misère croissante et de plus en plus dégradante.

§ 4. — Mainte fois, sans doute, le lecteur qui nous fait l'honneur de suivre cette étude se sera demandé : « Mais que fait ici l'Etat? Comment peut-il se désintéresser aussi complètement d'une population de plusieurs milliers d'âmes? » Même s'il voulait transplanter cette population, il faudrait encore qu'il intervînt activement, par des mesures de haute et intelligente police, ou mieux encore, par l'école.

Les outlaws du pays de las Jurdes ayant fait souche de familles, ayant constitué des agglomérations, ont tendu à produire un peu de société sur cette terre antisociale. Mais il semblerait, ici du moins, que la société ne sorte pas ainsi de la nature, et, sans

doute, la société embryonnaire de las Jurdes avait besoin d'une investiture et d'une aide, qu'elle n'a pas eues, de la grande Société, qui se présente, dans tous les pays civilisés, sous le double aspect de société civile et de société religieuse.

La société civile et la société religieuse avaient certainement toutes deux leur rôle à jouer à las Jurdes. Mais il est vrai que ce rôle était difficile, ingrat, très peu tentant.

Aussi, est-ce presque toujours l'initiative privée, partie, soit de milieux civils, soit, plus souvent encore, de milieux religieux, qui a cherché à suppléer l'organisation civile et l'organisation religieuse en carence. Mais ces efforts eux-mêmes n'auraient guère eu de chances de succès s'ils n'avaient cherché à prendre la forme collective, s'ils n'avaient eu quelque chose de social.

Il nous faut donc étudier, maintenant, les efforts presque toujours incohérents, parfois malheureux, qui ont été faits pour incorporer les gens de las Jurdes à la société civile et à la société religieuse.

§ 5. — Pour concevoir ce que peut être le rôle de l'Etat, à las Jurdes, il faut se rappeler que ce pays est un pays sans communications avec le monde extérieur, et que sa population est une population de réfugiés, qui l'a choisi précisément parce qu'il était sans communications. Non seulement ces réfugiés ne devaient pas chercher à se rattacher à la société, mais ils devaient s'ingénier à rester à l'écart et à l'abri de la société.

L'Etat n'a dû rester, dans l'esprit des premiers habitants de las Jurdes, que sous un concept de compréhension très réduite, celui de police. De son côté, comme Etat proprement dit, il a été longtemps sans avoir rien à gagner dans ce pays singulier; comme police, il pouvait se contenter de la réclusion que s'étaient à eux-mêmes infligée ceux qui le fuyaient.

Cette situation devait se modifier inévitablement, pour des raisons d'ordre matériel et pour des raisons d'ordre moral. L'Etat va peu à peu se perfectionnant comme administration, et ses besoins augmentent : il lui faut faire des dénombrements de plus en plus complets de ses contribuables et de ses soldats. Si la police, au bout d'un certain temps, perd ou abandonne facilement la piste de ceux qu'elle poursuit, le fisc déniche de plus en plus savamment les malheureux auxquels il peut faire rendre quelque chose. Enfin aujourd'hui, grâce au télégraphe et au téléphone, l'Etat peut assurer quelques relations avec les régions les plus isolées, sans se condamner aux dépenses excessives que suppose l'établissement de bonnes routes.

§ 6. — L'Etat a donc repris l'initiative des communications avec ses fils déshérités. Mais ce ne fut évidemment pas dans l'intention de les aider à vivre.

De leur côté, les outlaws, les réfugiés, ont évolué. Ils se sont enracinés dans le pays; ils sont devenus agriculteurs; ils ont fondé des familles. Les descendants des outlaws n'ont pas de raisons personnelles de redouter la loi et l'Etat; il est bien vrai qu'ils conservent, par hérédité, une instinctive défiance de cette puissance, mais, d'autre part, ils sentent de plus en plus durement le besoin de la tutelle publique.

L'Etat, en effet, n'arrive pas à germer à las Jurdes. Il semblerait, d'un point de vue théorique, que, sous sa forme élémentaire, celle du cadre municipal, il devrait spontanément se constituer ici. Les besoins fondamentaux de la population, qui se multiplie et qui s'agglomère, devraient, semble-t-il, dicter des mesures d'évident intérêt commun.

La réalité dément les hypothèses de la théorie. L'homme n'a rien fait ici pour sauvegarder le premier de ses biens, la santé. Aucun règlement d'hygiène, aucune précaution imposée dans la construction et dans la disposition des maisons; rien qui ressemble à de la voirie. Dans ce pays, où l'air est pur comme au désert, où l'eau courante surabonde, les habitants, livrés à la bonne nature qui leur dispense ces biens, vivent comme les habitants des taudis dans les plus populeuses cités, comme ceux à qui de mauvaises canalisations apportent périodiquement la typhoïde.

La municipalité n'est pas arrivée à se constituer dans le pays. Sans doute, ne suffit-il pas d'avoir besoin d'un gouvernement et d'une administration pour se donner l'un et l'autre. Au-dessus des besoins, des nécessités d'ordre physique, il y faut des idées, des traditions. Or, les premiers habitants du pays avaient pour idée principale et obsédante de rompre avec la société ou avec la tradition, ce qui revient au même.

Le « contrat social » ne s'est pas institué, ni même le quasi-contrat. Et, pourtant, les Jurdanos n'ont pas connu le bonheur idyllique que les parasites de la société se plaisent souvent à attribuer à ceux qui pourraient vivre selon la nature.

§ 7. — L'expérience sociale qui s'est poursuivie ainsi avec les caractères convaincants de l'expérimentation (car le pays de las Jurdes est aussi hermétiquement isolé que peut l'être un laboratoire, et la simplicité des effets et des causes y est aussi schématique que les faits choisis par un expérimentateur), cette expérience n'est pas terminée, puisqu'il reste à savoir ce que la société pourra faire des habitants de ce pays : si elle les rendra heureux selon

les conditions normales, modestes, du bonheur social; si elle pourra seulement conserver leur existence. C'est ici la dernière phase, la phase décisive de l'expérience, celle qui se poursuit actuellement, depuis qu'une série d'initiatives privées, dont le voyage royal de 1922 a consacré et amplifié les résultats, a mis en mouvement les pouvoirs publics et attiré l'attention de l'opinion sur ce malheureux pays. Mais, sur un point capital, l'expérience est terminée, a donné sa conclusion : la « nature » n'a pas procuré le bonheur (aucune des conditions du bonheur, ni la santé, ni l'abondance, ni le repos) aux hommes qui, tout entiers, s'étaient livrés à elle; bien au contraire, ceux-ci ont souffert d'une misère croissante, misère économique, misère physiologique, misère morale, sans espérance.

Jusqu'à l'époque présente, l'intervention de l'Etat, à las Jurdes, est restée insignifiante, et, dans son insignifiance, peut-être aussi malfaisante que bienfaisante. Désormais, l'Etat intervient décidément, et dans quelques années, on pourra juger de l'arbre à ses fruits.

§ 8. — On pourrait se demander, dans quelques cas isolés, si, contrairement à ce que nous avons dit un peu plus haut, une certaine organisation sociale ne pourrait pas se constituer spontanément à las Jurdes. Voici ce qui s'est passé à Ovejuela, village relativement riche de la municipalité du Pino Franqueado, et qui tend à l'autonomie qu'ont atteinte, en 1844, le Cabezo et Casares.

Mgr Jarrin remarque que, dans la province de Salamanque, des villages qui comptent, comme celui-là, cent cinquante chefs de feux, ont une municipalité. « Les gens de Ovejuela, dit-il, laissent percer quelques petites fumées d'indépendance, se croyant émancipés du Conseil municipal du Pino Franqueado, parce qu'ils se réunissent au son de la cloche qui a été achetée du produit des tributs imposés aux pasteurs de la sierra de Gata, qui traversent avec leurs troupeaux le territoire du village. » Les gens se réunissent *sous* une mauvaise baraque construite sur quatre piliers, comme les *horreos* où l'on conserve le grain, aux Asturies; ces trois mètres carrés contiennent les anciens du village avec les bavards et l'alcalde pedaneo [4]; les autres citoyens forment un cercle. « On discute, et de la discussion sort ce qui peut [5]. »

On dirait donc qu'une municipalité tend à se constituer sur place; mais elle ne se constitue que par réaction contre la municipalité

4. Adjoint, ou plutôt substitut du maire trop lointain.

5. « *Y salga lo que salga* ». — F. Jarrin, « Concejos de las Hurdes », dans la revue *Las Hurdes*, 22 mars 1908, p. 69.

du Pino Franqueado, à l'imitation de celle-ci, et autour du substitut de l'alcalde. Il n'y a rien ici d'une création politique.

§ 9. — La municipalité n'ayant pu se constituer dans le pays, celui-ci a reçu comme une projection de la municipalisation telle qu'elle avait fini par s'organiser dans l'État centralisé moderne. Il va sans dire que cette projection n'a pu se faire sans déformation. Ici, le maire, l'alcalde, n'a aucune importance; on pourrait croire qu'il n'existe pas. Le personnage qui existe, c'est le *secretario*, le secrétaire de la municipalité, l'homme qui sait lire et écrire, et qui a le sens de l'administration. Les secretarios que nous avons personnellement connus étaient des hommes intelligents, ou même très intelligents. Comme tout se simplifie, à las Jurdes, et c'est ainsi que s'accusent, et prennent tout leur relief, des traits qui sont communs à toute l'Espagne, le secretario réunit, ou, plus exactement, réunissait en sa personne deux rôles souvent séparés dans le reste de la nation, celui de l'« autorité » officielle, et celui du « cacique », c'est-à-dire de l'homme influent, qui a su, par son habileté, parfois de bon aloi, parfois peu scrupuleuse, se rendre maître d'un district. Le cacique n'assumait pas, en général, les charges officielles (aussi bien ne pouvait-il guère en assumer qu'une), mais il les contrôlait toutes.

Ainsi le caciquisme a été, à las Jurdes, plus complet que dans le reste de l'Espagne. Peut-être faut-il ajouter qu'il a été plus utile que dans le reste du pays. Le caciquisme n'a pas une bonne presse, et les abus du caciquisme, qui n'ont jamais pu rester longtemps cachés, ont été souvent d'une scandaleuse évidence. Mais cette forme déplaisante de l'organisation sociale est sans doute moins malfaisante que l'aimable individualisme, qui est un des caractères du tempérament espagnol, et qui, livré à lui-même, entretiendrait indéfiniment une funeste anarchie.

L'influence des *secretarios*, même si l'on prête à ceux-ci tous les vices que l'on attribue un peu trop généreusement aux caciques, n'a pas été, croyons-nous, sans avantages pour le pays. Elle a introduit un peu d'organisation là où l'organisation manquait complètement; elle a donné l'exemple et le signal de certains progrès économiques; elle a parfois mis en mouvement de bonnes initiatives privées.

Tomás Gómez, lui-même secrétaire, à cette époque, de la municipalité de Camino Morisco, nous a donné, dans la revue *Las Hurdes* [6], quelques éclaircissements sur le rôle du *secretario*. L'article est intitulé : *El cuarto el oficio* (*del oficio*), c'est-à-dire La salle

6. 1re année, 1904, p. 44 et suiv. Tableau des mœurs, *El cuarto el oficio*.

de la fonction. Le secrétaire est *le* fonctionnaire aux yeux du Jurdano. « Ces mots, que nous donnons pour titre à notre article, désignent communément, dans les municipalités jurdanas, le bureau du secrétaire. » « Ce fonctionnaire est, si l'on peut s'exprimer ainsi, un centre de consultations gratuites, honorifiques et obligatoires; à lui ont recours les époux qui s'entendent mal, et qui viennent exposer leurs griefs; les parties belligérantes qui se disputent un droit; le pacifique habitant qui se croit lésé; le père de fils turbulents et désobéissants; le pauvre orphelin opprimé par ceux qui l'élèvent... » Et Tomás Gómez conte une scène où il a été témoin et acteur, et où il a fait office de juge de paix. Il s'agissait de deux époux qui ne s'entendaient pas. L'un et l'autre étaient veufs avec enfants lorsqu'ils s'étaient unis par le mariage, et la femme était sensiblement plus âgée que l'homme. Or, cette femme avait, en se mariant, quelques petites dettes, qu'elle désigne par le mot pittoresque de *trampas* (pièges), comme si l'on ne pouvait avoir de dettes que si l'on a été trompé dans un marché. Le mari voulait, pour éteindre la dette, lui faire vendre un petit champ qui était à elle. « Moi, je voulais que, avec quelques petites châtaignes que nous aurions vendues, l'argent du *pilu*, si on nous paie, et ce qu'il pourrait gagner en allant à la moisson, nous essayions de nous dépêtrer sans vendre; mais il ne veut pas, il dit qu'il n'est pas obligé de payer pour mes trampas... » Là-dessus étaient venues les violences dont la femme se plaignait; et, comme elle se plaignait, arrive le mari. Le secrétaire adresse alors aux époux une semonce « à moitié ecclésiastique » et les menace d'un châtiment pour le « scandale public » qu'ils donnent. La discussion reprend et, sur un geste violent de la femme, se termine en bataille. C'est seulement après la bataille que le secrétaire arrive à mettre d'accord la femme et le mari; il suppose que l'accord a duré, parce qu'il ne les a pas revus à son bureau.

§ 10. — Mais on entend souvent sur les secretarios un autre son de cloche, ce qui s'explique d'autant mieux qu'ils ont, entre autres fonctions, celles de répartiteurs des contributions. J. Polo Benito a résumé, dans la revue *Las Hurdes*, les critiques présentées dans une autre revue par le Dr González Castro [7].

« L'isolement de ces vallées, entourées d'énormes murailles de schistes, semblables à des sentinelles silencieuses et éternelles; l'exploitation réalisée par les villages d'alentour, où la malice est fertile en ressources; la disparition des couvents enclavés dans le

7. L'article de Crotontilo (pseudonyme du Dr González Castro), paru dans *Gente Joven*, de février 1906, est résumé dans *Las Hurdes* du mois suivant.

territoire de las Jurdes; le caciquisme rural, représenté par les secrétaires de municipalité, race corruptrice et experte aux intrigues, qui sont la raison d'être du métier, et, par-dessus tout cela, l'abandon absolu de la part du pouvoir central, connu à las Jurdes sous les aspects odieux de l'agent électoral et du porteur de contraintes..., voilà quelques-uns des facteurs externes de l'actuel appauvrissement de las Jurdes.» Citons un fait, recueilli par nous-même dans le pays. Un secretario, après avoir gouverné sa municipalité bien des années, se trouva sujet à quinze procès, pour lesquels il fut mis en prison préventive à Hervas; revenu au hameau, en liberté sous caution, il fut reçu à coups de pierres, et, comme la garde civile venait le reprendre, il se sauva par le toit et émigra. Son maire qui, dans un autre hameau, allait, lui aussi, être arrêté, feignit une attaque de paralysie; sa femme appela le prêtre, et, tandis que les gardes attendaient le prêtre, il se sauva, pour rejoindre en France le secrétaire.

Bide était, lui aussi, sévère pour les secretarios, mais ses appréciations concernent le personnel en place il y a une génération et davantage. « Las Jurdes, dit Bide, comprennent quarante-quatre centres habités (alquerias), répartis en cinq municipalités. Chaque municipalité a son Conseil, présidé par l'alcalde.

» Dans certains villages plus importants, il y a un représentant du maire (*teniente alcalde*) ou un maire de seconde classe (*alcalde pedaneo*). Les conseils municipaux ont également leurs secrétaires; mais, à las Jurdes, la situation sociale et le prestige de ceux-ci sont bien supérieurs à ce qu'ils sont partout ailleurs, à cause, sans doute, du manque total d'instruction des habitants et des alcaldes eux-mêmes, dont beaucoup ne savent ni lire ni écrire. Aussi, ces fonctionnaires sont-ils complètement opprimés par leurs secrétaires, et il est constant que l'on a vu des alcaldes ruinés au moment où prenait fin leur mandat, et obligés de satisfaire sur leurs biens personnels aux dettes que leur avaient fait contracter leurs secrétaires.

» Il y en eut, parmi ceux-ci, quelques-uns, à ce que nous ont raconté des personnes dignes de foi, qui furent la terreur de leurs administrés, et qui arrivèrent à inspirer une telle crainte aux alcaldes, aux curés et aux instituteurs, qu'aucun de ceux-ci n'aurait osé procéder judiciairement contre celui qui les lésait.

» Les vues aussi ambitieuses que méchantes d'un grand nombre d'entre eux déterminèrent, en 1844, la subdivision de la municipalité de Nuñomoral en trois parties qui devinrent les municipalités de Nuñomoral, de Cabezo et de Casares.

» De cette façon, en même temps que ces messieurs créaient pour eux des places lucratives, les dépenses administratives de chaque

municipalité doublaient ou triplaient de telle façon que, dans ces villages déjà appauvris, il ne restait pas de ressources pour les travaux d'utilité publique et pour la conservation des édifices publics [8]. »

Bide paraît ici noircir un peu les secrétaires et reproduire les plaintes de leurs ennemis. Il n'est pas évident que l'amour du lucre ait amené les secrétaires qui avaient le fief du Nuñomoral, en 1844, à partager ce fief; les nouveaux secrétaires pouvaient, peut-être, trouver des sources nouvelles de profits en étudiant plus minutieusement leur circonscription réduite, mais la part du secrétaire de Nuñomoral devait, en tous cas, être diminuée. Il est plus probable que la très naturelle tendance à l'autonomie municipale a reçu alors satisfaction. D'ailleurs, Bide ne parle guère que par ouï-dire, et ce qu'il rapporte remonte, d'après ses propres déclarations, à la première moitié du XIX^e^ siècle. Ses observations personnelles corrigent quelque peu la conclusion que lui inspiraient les observations des autres. « Il y a lieu, dit-il, heureusement, de faire d'honorables exceptions, et nous avons le plaisir de compter parmi ces exceptions le secrétaire du Pino, Don Felipe Pérez y González, ancien conseiller général (ex-diputado provincial) et véritable gloire du district qu'il a représenté et qu'il a doté, comme nous le verrons, de maîtres d'enseignement primaire; personne instruite et d'une irréprochable probité, bienfaiteur et conseiller désintéressé de tous les autres habitants, qu'il aide avec une paternelle sollicitude. Quiconque parcourra la région en sa compagnie notera partout des preuves péremptoires du respect et de la considération qu'il a su inspirer et des sympathies générales qu'il a chez ses administrés.

» Sur tout le territoire de las Jurdes, dans le territoire municipal du Pino et au delà, son nom est connu et vénéré de tous [9]. »

Le tableau de cette autorité paternelle (pour un cas particulier, il est vrai) est encore plus favorable que celui que nous donnait Tomás Gómez. Remarquons que les effets de cette action bienfaisante sont plus durables que les effets des exactions de certains : celui qui introduit une culture nouvelle ou un nouveau procédé de culture fait quelque chose de définitif.

La municipalité du Pino est la plus riche de las Jurdes, et la plus peuplée. Si sa situation géographique est pour beaucoup dans sa prospérité, l'action de ses secrétaires et de ses prêtres a eu aussi un rôle important. Nous avons nous-même connu le fils de celui que Bide estimait si fort. Don Juan Pérez était, comme son père, secretario, et très considéré. Mais il était riche, plus riche sans

8. Bide, p. 49.
9. Bide, p. 49-50.

doute que la moyenne des secrétaires; les jaloux voulaient voir dans cette richesse le produit des exactions du secrétaire et non le résultat d'initiatives intelligentes du propriétaire, comme la plantation de pins dans des terrains auparavant improductifs. La politique aidant, la situation de Juan Pérez finit par devenir intenable au Pino.

§ 11. — Il n'est pas sans danger d'être l'homme intelligent et habile du district. Et il est sans doute inévitable que les secretarios aient, avec bien des tentations et parfois des défaillances, toujours une mauvaise presse. J. Polo Benito raconte l'histoire d'un secretario qui se fait mal voir, parce qu'il avait entrepris de sulfater (gratuitement) les oliviers de quelques habitants qui se plaignaient des maléfices des sorcières contre leurs arbres [10].

Santibañez, qui attribue la relative prospérité du Pino à ses secrétaires, attribue aussi au mauvais choix de secrétaires, pris au rabais, une grande partie des défauts de l'administration à las Jurdes [11].

Quand le secretario n'était pas du type mollusque, il était inévitable qu'il devînt un dictateur. Seulement, il pouvait être le bon ou le mauvais dictateur. Dans ce pays, en effet, il ne pouvait craindre aucun contrôle, non plus qu'espérer aucune aide.

« Un témoin oculaire raconte que, lorsque se réunissait le Conseil municipal de Nuñomoral, les conseillers ne s'entendaient pas, parce qu'ils voulaient tous parler à la fois, et ce devint un dicton appliqué à toute réunion tumultueuse que « Nous ne sommes pas » au Conseil municipal de Nuñomoral ! » Comme, en outre, les conseillers avaient à s'absenter des semaines entières de chez eux, au préjudice de leurs intérêts, ils résolurent de s'émanciper, et c'est ce qu'ils firent, tous en s'abritant sous la loi, faisant glisser de leurs épaules les charges de conseillers, trop lourdes pour leurs bourses plates [12]. »

D'autres témoignages feraient croire que le métier de conseiller permet de vivre sans travailler, mais un témoignage cité par Madoz, dans son *Diccionario* (article « Hurdes », note finale), corrobore celui que nous venons de donner : lorsque le bon curé Don Vicente Moreno s'efforçait de répandre l'instruction primaire dans la région du Pino, relativement avancée, la plupart des parents répondaient que « si on apprenait à lire et à écrire à leurs en-

10. « El mal de Ojo », dans la revue *Las Hurdes*, 22 février 1908, p. 480-483.

11. Voir la revue *Las Hurdes*, 22 février 1908, p. 44-45.

12. Fr. Jarrin, « Concejos de las Hurdes », dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 146.

» fants, on les mettrait de l'Ayuntamiento », comme si c'était là le pire des maux... »

§ 12. — Il semblerait, en somme, qu'il y ait eu une certaine évolution du rôle du secretario. D'abord, tout-puissant par force, exposé à toutes les tentations de cette puissance sans contrôle, le secrétaire a fait payer cher les services certains qu'il rendait. Puis, peu à peu, une opinion s'est formée; la politique, en dépit de tous ses vices, a tempéré les abus par la crainte des représailles, puisque les partis, et leurs clientèles respectives, alternaient au pouvoir; enfin, au dehors, on a commencé à s'inquiéter de ce qui se passait à las Jurdes. Une amélioration incontestable, dont certains secretarios avaient pris l'initiative, s'est alors dessinée.

§ 13. — Entre la municipalité et le pouvoir central, le Jurdano a encore quelque perspective d'organisation dans le cadre de la province. Mais ces perspectives sont troubles. Les rapports les plus importants que ce pays ait eus, pendant longtemps, avec la députation provinciale (conseil général), concernaient les *pilus* [13].

« Je ne sais », écrivait Mgr l'évêque de Coria au roi Alphonse XIII, le 24 juin 1922, « si vos augustes mains ont reçu certains paquets soigneusement enveloppés dans des attestations envoyées par des mères du pays qui ont allaité des enfants trouvés et qui, depuis des années, attendent d'être payées; ces femmes sont si nombreuses que, d'après ce qu'assure une personne bien informée, dans une seule municipalité la députation provinciale doit à ces pauvres mères plus de 30.000 pesetas, et qu'une dette du même genre existe, en diverses proportions, pour un grand nombre de hameaux, puisque l'on doit encore les frais d'allaitement de jeunes gens qui ont fait leur service militaire [14]. »

Presque tout de suite, les affirmations de Mgr de Coria furent contestées par les intéressés, et un collaborateur de *Vida Nueva*, journal anticlérical, alla recueillir les déclarations du président de la députation provinciale. Mais ces déclarations sont bien loin d'infirmer ce que disait le grand défenseur des Jurdanos : « Cette députation provinciale a fait honneur, jusqu'à présent, à tous ses engagements, avec la plus grande ponctualité possible. La députation a des moyens suffisants pour faire face à ses obligations... » Suit une énumération, qui comprend des dépenses de bienfaisance étrangères à las Jurdes et des dépenses concernant las Jurdes, mais étrangères à la bienfaisance, et concernant exclusivement l'enseignement. Le président arrive ensuite à une distinction entre les

13. Voir IIe part., ch. IX, II.
14. La lettre a été publiée par *El Debate* du 29 juin 1922.

dettes véritables et « celles qui ne doivent pas être payées ». « Depuis 1904 jusqu'à ce jour, nous avons payé ponctuellement les sommes dues aux nourrices des enfants que nous protégeons, et c'est uniquement pour l'année 1916 qu'il reste dû 25.000 pesetas. » Nous ne sommes pas loin des 30.000 pesetas de l'évêque de Coria; mais écoutons encore : « Avant 1904 furent reconnues 129.000 pesetas de dettes aux nourrices, dettes dont le paiement reste en suspens par suite des irrégularités découvertes... Ces irrégularités ont donné lieu à une instruction judiciaire... dont on ignore, à la date actuelle, les conclusions... »

Ainsi, en 1922, la justice qui, en Espagne (comme en bien d'autres pays, d'ailleurs), n'était pas sans rapports avec la politique, n'avait pas donné de solution à une affaire dont les éléments sont antérieurs à 1904. Les abus dénoncés par le président de la députation provinciale sont certains; c'est cette forme d'usure qui consiste à acheter au rabais, aux nourrices qui désespéraient de toucher leur dû, les reconnaissances de la dette de la députation provinciale. Mais, précisément, cet abus n'était possible que parce que la députation payait fort mal. Les débrouillards, qui espéraient se faire payer intégralement une créance achetée au rabais à des gens qui meurent de faim, versaient du moins aux intéressés une petite partie de ce qui leur était dû. Les 129.000 pesetas pouvaient n'être pas dues à ceux qui les réclamaient; elles étaient dues aux nourrices jurdanas, et elles n'avaient pas été payées en temps voulu.

Tout cela corrobore aussi ce que disait J. Polo Benito dans son rapport au Congrès de Plasencia, où il dénonçait à la fois les retards de la députation et les abus des *papeleteros*, usuriers qui achètent les titres de paiement des nourrices. « Pour mieux faire leurs affaires, ils tiennent d'ordinaire boutique d'étoffes et magasin de comestibles; les nourrices touchent ce qui leur est dû en marchandises, et, au bout du compte, ce sont les marchands qui sont les nourrices, eux, les papeleteros [15]. »

§ 14. Si maintenant nous nous demandons ce que l'Etat lui-même a fait pour las Jurdes, nous verrons la société encore plus négligente de ses devoirs.

Si l'Etat a introduit un rudiment d'organisation dans le pays, ce n'est pas tant pour lui donner un peu de prospérité que pour y découvrir des soldats et des contribuables. Assurément, les deux préoccupations devraient concorder, et le pays donnerait plus de soldats et plus de contributions s'il était plus prospère. Mais il est arrivé que l'Etat négligeât des moyens élémentaires d'améliorer la

15. *Crónica...*, p. 97 et p. 99-100.

situation d'un pays comme celui-là. Il y avait, au ministère du Fomento (Développement économique), il y a quelques années, une carte encore incomplète du paludisme en Espagne, destinée à guider la campagne contre le fléau qui, nous l'avons vu plus haut, coûte si cher à la nation. « Non seulement le ministère ne réalisa pas les travaux d'assainissement..., mais un ministre, qu'on a flatté sans mesure en lui attribuant d'avoir introduit des méthodes européennes à la direction du ministère, M. Cambo, « por la necesidad de hacer economías », supprima jusqu'au service qui avait dressé cette très remarquable carte [16]. »

L'Etat demande donc aux Jurdanos l'impôt du sang et l'impôt de l'argent, alors qu'il y a dans le pays si peu de sang et si peu d'argent.

Nous avons déjà parlé du service militaire, qui, pour les gens d'un pays aussi fermé que las Jurdes, est vraiment une forme de l'émigration. Le service militaire pourrait être bienfaisant pour les Jurdanos; il pourrait leur donner le goût du confort (tout est relatif), de la propreté, améliorer leur santé, leur inculquer, avec un grand nombre de notions nouvelles et utiles, des qualités d'initiative. Mais nous avons vu que les Jurdanos sont rebelles à ces avantages certains; en outre, ce n'est qu'une très faible proportion de cette chétive population qui peut en profiter.

§ 15. — Mais le fisc est plus puissant, plus tenace et plus âpre que le recrutement. Il réussit à prélever sur la misère des Jurdanos une série d'impôts directs et indirects. Les plaintes contre les impôts reviennent souvent dans les confidences des Jurdanos; sans doute, il en est ainsi de toutes les classes de la société, dans tous les pays, mais il faut reconnaître que l'idée même de l'impôt paraît incompatible avec la réalité de profonde misère que nous avons présentée. Les idées de justice fiscale, heureusement à la mode aujourd'hui, voudraient, semble-t-il, le dégrèvement total de las Jurdes.

Nous lisons, dans nos notes de voyage de 1910, ces deux lignes qui se rapportent à notre passage par Martinandran : « Il y a là un vieil innocent, et une femme qui demande, en larmoyant, un *real* que le fisc lui réclame, et des enfants, toujours nombreux... » La pauvre femme cherchait-elle à tromper, pour l'apitoyer, l'étranger ?

Ici le collecteur d'impôts est particulièrement mal vu. J. Polo Benito décrit (sans citer le lieu, sans doute à cause de la nature du fait relaté) l'émoi produit dans un village par l'apparition d'une maladie de l'olivier, qui est aussitôt attribuée à des maléfices.

16. Dans le journal *A B C*, du 23 juin 1922.

Les versions variaient. Toño croyait que c'étaient les collecteurs de l'impôt qui avaient amené cela. « Je vous le dis, s'écriait Toño, ces gens-là ne peuvent nous amener rien de bon; ils nous enlèvent l'argent, ils nous ruinent avec leurs paiements, et, pour nous ruiner davantage, ils font venir les sorcières, et ce sont bien elles, car elles ont jeté le mauvais œil à mes petites pommes de terre, qui maintenant ne poussent plus.

» Je pense comme toi, Toño, disait Julianin, le fils du père Manuel. Les oliviers sont en train de sécher et de tourner à la couleur de la terre...

» Les commères disent la même chose, ajoutait le sous-alcalde avec un air d'autorité [17]... »

Tomás Gómez cite ces paroles de Jurdanos qui s'entretiennent de l'annonce d'un nouvel impôt sur la consommation : « Vous voyez, on n'a pas de quoi acheter du pain et il faut payer les impôts; toutes les petites mesures de cerises ou de châtaignes, tout ce qu'on peut gagner hors du pays, tout est enlevé par les impôts; si tu ne manges pas de pain, vas-y voir ! si tu ne manges pas de graisse [18], vas-y voir ! si tu meurs de faim, vas-y voir ! C'est ici que devraient venir ces petits messieurs de Madrid, ceux qui nous surchargent d'impôts, pour apprendre ce qu'il en coûte de les gagner et ce que c'est que de s'épuiser !... »

Le compère attribue ces excès de la fiscalité moins aux exactions des gouvernants qu'aux dépenses occasionnées par le choix d'un évêque « qui fut très mauvais aux Gelepines. » Il s'agit ici des Philippines, et l'allusion vise la célèbre affaire du P. Nozaleda, qui remua si fort les passions politiques. Ce qui est sûr, c'est que les deux interlocuteurs sont d'accord sur l'insupportable lourdeur de l'impôt [19].

Dans son rapport au Congrès national de Plasencia, en 1908, le Dr Pulido écrit : « La preuve du zèle que met l'administration à lever des impôts abusifs sur ces malheureux, c'est que l'on a retiré 1.351 cédules, quantité qui décèle une proportion de contribuables plus grande ou des contribuables plus scrupuleux que n'en font ressortir les statistiques de certains centres ou régions prospères...» Ce nombre de cédules correspondait, en effet, à un chiffre d'habitants que le Dr Pulido évaluait à 4.439 [20].

Le Jurdano est, en effet, bon payeur. En cela, il ne représente pas la moyenne des Espagnols, ou, pour être plus exact (car en

17. J. Polo Benito, « El mal de Ojo »; dans la revue *Las Hurdes*, 22 février 1908, p. 40-42.

18. Il s'agit de la graisse qui sert d'assaisonnement.

19. T. G. (Tomás Gómez), « Dialogos hurdanos », dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 156.

20. *Crónica...*, p. 47-48.

Espagne il y a encore moins de moyenne qu'ailleurs), il représente une seule catégorie de contribuables, la plus malheureuse. Il y en a une autre, celle des fraudeurs, et c'est parce qu'il y a des fraudeurs que les honnêtes gens sont plus lourdement imposés que ne le demanderait l'intérêt commun.

Dans une lettre au roi Alphonse XIII, datée du Désert des Batuecas, 24 juin 1922, Mgr Pedro Segura, alors évêque de Coria, s'exprime ainsi :

« Je crois, Sire, que l'heure est venue d'appliquer des remèdes extraordinaires, en raison de la gravité et de la profondeur du mal. Dans les hameaux de las Jurdes, la petite propriété, constituée au prix d'immenses sacrifices et entretenue par des sueurs de sang, est condamnée à périr sans rémission, au profit des usuriers, à cause des droits de transmission par héritage. Une exemption sur ce seul chapitre suffirait à contenter les habitants exténués de Rio Fragua (Fragosa ?).

» Quelle peine on éprouve à entendre que le salaire, gagné pendant l'été en Castille et en Estrémadoure par les hommes, les jeunes gens et les jeunes filles, est absorbé entièrement, pour 95 p. 100 des Jurdanos, par les « pagos » (impôts, paiements par excellence, dans ce pays où la monnaie ne circule guère). Ici, peut-on affirmer, pour ces 95 p. 100, tous les ans la récolte est perdue, la récolte qui se réduit à quelques sacs de pommes de terre, à quelques arrobas de légumes et d'olives. N'y aurait-il pas lieu à une remise judicieuse sur les contributions ? »

Nous voyons ici, signalée en toute conscience, la malfaisance du fisc. Sur ce point, l'Etat est nettement malfaisant, et il ajoute aux maux de la bonne nature. Le chiffre donné par Mgr de Coria nous fait comprendre, avec le rappel des conditions naturelles du pays, pourquoi la mendicité est devenue une institution régionale typique de las Jurdes. Le mendiant est plus riche que la moyenne des travailleurs propriétaires, par cela qu'il échappe au fisc. L'Etat donne une prime à la mendicité, qui le ruine.

Sous un ancien, ou même très ancien régime, l'Etat, plus généreux, accordait des remises d'impôts justifiées par les circonstances. Sous Philippe IV, au cours d'interminables guerres entre l'Espagne et le Portugal, les populations espagnoles, dans une zone de 5 lieues, à partir de la frontière, furent exemptés des impôts royaux [21].

Santibañez nous représente les femmes du Pino, pendant les soirées d'automne, à la lueur de flambées allumées dans les rues, filant les écheveaux qu'elles vendront pour payer les contribu-

21. Le fait est rappelé par Julian Mancebo, « Las Jurdes en la historia », dans la revue *Las Hurdes*, 22 décembre 1906, p. 260 et suiv.

tions. Le lin est vendu à la feria de Coria, ou, le 14 septembre, au Pino, parce que ce jour-là, à la suite d'une cérémonie religieuse, s'est institué une sorte de marché; mais les habitants, ajoute Santibañez, évitent de donner du développement à ce marché, « craignant d'être accablés d'impôts plus lourds. Le fisc leur inspire une telle frayeur qu'ils vont jusqu'à renoncer à gagner. Et il est vrai que, pour arriver à payer les contributions, ils doivent s'ôter les aliments de la bouche [22].

A l'époque où écrivait Santibañez, le Pino Franqueado payait 2.600 réaux de contributions (p. 617), Mensegar, 450 (p. 618); « cela les ruine, dit Santibañez, et quant à l'Etat... »; Muela, 900 (p. 619); Robledo, 875 (p. 619); Avellanar, 1.094 (p. 620); Horcajo, 1.328 (p. 621); Castillo, 1.300 (p. 622); Heridas (*sic*), 2.126 (p. 623); Aldehuela, 1.400 (p. 623); Sauceda, 2.000 (p. 624); Ovejuela, 3.000 (p. 626); l'auteur ne donne pas de chiffres pour la municipalité de Nuñomoral; pour celle de Casares, il donne le chiffre global de 988 écus, 523; pour celle du Cabezo, il la déclare comparable aux autres, sans préciser.

Madoz, antérieurement, donne des chiffres, qui, eux aussi, montrent l'aveuglement de l'Etat, arrachant le nécessaire aux Jurdanos pour ne se procurer à lui-même que d'insignifiantes ressources.

Selon cet auteur (art. *Hurdes* de son *Diccionario*), le capital productif du pays était évalué (matrice cadastrale de 1842) à 2.659.900 réaux, le revenu imposable à 132.995 réaux, et les contributions étaient de 18.113 réaux et 11 maravédis. La population était, à la même date, évaluée à 740 chefs de feux et à 4.053 âmes. Il résulte de ces chiffres que, à cette époque, la richesse du pays donnait environ 33 réaux de revenu pour chaque habitant (8 p. 25), et que l'Etat prenait à chacun plus du septième de ce maigre revenu, cela, bien entendu, sans compter les impôts indirects.

§ 16. — L'impôt indirect frappe, ou, parfois gêne simplement les Jurdanos. C'est ainsi que la culture du tabac, qui réussit bien dans leur pays, leur est interdite. Comme, jusqu'ici, la surveillance ne s'exerçait que de loin en loin, et très superficiellement, on plantait tout de même quelques carrés de tabac, et les gens pouvaient fumer sans payer l'impôt. Il nous est arrivé, personnellement, d'être pris pour un contrôleur de la Compagnie fermière des tabacs; notre présence, signalée de village en village, précipitamment, détermina l'arrachage d'un grand nombre de pieds de tabac. Il n'y a plus d'inconvénients à signaler un fait de ce genre, aujourd'hui que, la garde civile étant installée dans le pays, cette

22. Santibañez, p. 560.

innocente fraude est devenue impossible. La culture contrôlée pourrait d'ailleurs être une ressource appréciable pour le pays, ressource non plus poétique ou artistique, comme autrefois, mais ressource économique, si les Jurdanos, au lieu de fumer leur tabac, le vendaient. « Le gouvernement, dit Bide, pourrait encore procurer un plus grand secours aux Jurdanos, et les aiderait à sortir de leur situation précaire, rien qu'en autorisant la plantation et la culture du tabac, dans ce terrain qui lui offre des conditions très avantageuses, comme c'est le cas des régions voisines, Baños, Aldehuela, etc., d'après ce qu'affirment les auteurs du *Diccionario Geográfico Universal*. Il est bien certain que las Jurdes l'emportent sur ces régions par l'abondance des vergers qui se prêtent à l'irrigation, et, ce qui a une grande importance, par l'abondance des journaliers qui se trouvent là sans travail actuellement. »

L'auteur ajoute en note que ce pays lui paraît comparable au seul pays d'Andorre, où la culture du tabac est une des principales sources de richesse. Et il poursuit : « Il faut tenir compte, ici, des inappréciables avantages qu'offre, à las Jurdes, la difficulté des communications, qui éviterait la contrebande et favoriserait la récolte. En outre, il serait très facile de surveiller les quelques défilés qui permettent d'entrer dans le pays, surtout si c'était au centre (à Nuñomoral par exemple) que l'on établît les dépôts et les magasins [23]. »

L'Etat réussit donc à tirer de las Jurdes quelques soldats, qui lui rendent service et auxquels il rend service (quand il ne les fait pas tuer), et quelques pesetas, qui font grand défaut dans le pays et qui ne lui servent de rien à lui-même, dans le désordre des finances publiques.

§ 17. — Que donne-t-il en échange de ce qu'il prélève ainsi ?

Il fait régner un peu d'ordre et de justice, une ombre d'ordre et une ombre de justice; il entretient, par le service postal, un lien ténu avec l'extérieur et, par l'école, un peu d'instruction, une ombre d'instruction. Car il y a beaucoup d'ombres à las Jurdes, et là, plus qu'ailleurs, la vie est un songe.

Il y a, dans chaque municipalité, un juge de paix. Nous avons vu que le secretario fait souvent office de juge; il y a aussi, dans chaque village, un *regidor*, qui a prêté serment à l'alcalde, et s'occupe d'ordre et de justice. C'est une fonction qui ne chôme guère,

23. Bide, p. 101.

car les querelles et les discussions sont fréquentes. La police, jusqu'à présent, était, dans ce pays, un luxe exceptionnel; de là, sans doute, le prestige dont elle jouissait, ou la grande crainte qu'elle inspirait, comme nous l'avons noté d'après le Dr Bide.

Aujourd'hui, trois postes de garde civile sont installés dans le pays. Mais il est certain que naguère, même de loin, la police avait son influence, et que la seule possibilité de la voir paraître a prévenu bien des crimes, de ceux qui ne résultent pas d'un mouvement de passion violente et irréfléchie.

La poste n'a qu'une importance réduite dans un pays où très peu de gens savent lire et écrire. Cependant, elle entretient quelques liens entre les Jurdanos et le reste du monde; elle apporte des journaux, et ceux qui savent lire communiquent aux autres ce qu'ils ont lu. Le service ne peut pas être rapide, mais cela importe peu dans un pays si éloigné des événements historiques et de la préoccupation de ces événements.

J. Vazquez de Parga nous représente, dans un article sur *El Correo de las Jurdes* [24], l'étrange facteur, juché sur un cheval maigre, qui s'en va, par la vallée de l'Ambrox, au pays de las Jurdes, suivi d'un énorme mâtin et lisant son journal carliste *El Fusil*.

Il y a aujourd'hui quatre facteurs à las Jurdes; deux d'entre eux, qui vivent l'un au Cabezo et l'autre à Vegas de Coria, sont Andalous. Comme le carliste de l'article cité plus haut, ces modestes fonctionnaires sont assurément dépourvus de protection. Ni l'un ni l'autre ne se plaignent. L'un d'eux a travaillé à dresser un croquis des chemins de son secteur.

« Le service public de la poste, dit Mgr de Coria dans la lettre déjà citée, du 24 juin 1922, est tout à fait défectueux, puisqu'il consiste uniquement en quatre facteurs mal rétribués, avec, à Vegas de Coria, une administration qui manque d'un local adapté à son travail. Bon nombre de hameaux n'ont pas de service postal, et doivent envoyer (c'est le cas de Rio Malo de Abajo, Horcajo, etc.), des particuliers recueillir la correspondance au domicile des facteurs, souvent distant de plusieurs heures de mauvais chemin. »

En 1922, à Casares, trois personnes recevaient des journaux : le curé, l'instituteur et le secretario; aucun journal ne parvenait dans les hameaux de la circonscription municipale. A Casares même, il arrivait environ trois lettres par jour, mais c'étaient surtout des lettres officielles; de vraies lettres, particulières, il pouvait en arriver une trentaine, une cinquantaine au plus dans l'an-

24. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 mars 1904, p. 35 et suiv.

née. On citait un homme du village, émigré à Buenos-Ayres, qui écrivait une lettre par an.

§ 18. — En examinant, maintenant, l'état de l'instruction publique à las Jurdes, nous verrons se préciser encore quelques-uns des traits que nous avons déjà notés. Dans l'ensemble, tout d'abord, une ressemblance, poussée jusqu'au caricatural, avec le reste de l'Espagne. On sait que l'instruction publique est très négligée en Espagne; les locaux scolaires qui existent dans le pays ne peuvent guère recevoir plus de la moitié de la population en âge d'être instruite. Il est possible que, grâce à l'irrégularité de la fréquentation scolaire, plus de la moitié de cette population défile par l'école, mais les connaissances acquises ainsi se perdent facilement, et une bonne moitié de la population ne sait ni lire, ni écrire. L'ignorance de la lecture et de l'écriture n'empêche pas, d'ailleurs, l'acquisition et la transmission de beaucoup de connaissances justes, par tradition orale dans le plan de vie de chacun, ou, en descendant, des plus compétents à ceux qui le sont moins. A las Jurdes, les inconvénients de l'ignorance scolaire sont aggravés parce que le capital de connaissances mises à la disposition de tous est très réduit, et parce que les chefs de file n'existent guère plus dans l'ordre intellectuel que dans les autres ordres. A las Jurdes, l'école pourrait faire proportionnellement plus qu'ailleurs, et il est probable que, à bref délai, cette région, jusqu'ici abandonnée, sera une heureuse exception en Espagne pour le développement de l'instruction publique; mais à l'heure actuelle, elle est, dans cet ordre comme en tant d'autres ordres, de celles qui souffrent le plus de la carence des pouvoirs publics en Espagne.

Un autre trait commun au reste de l'Espagne et à las Jurdes, où il s'exagère, c'est le caractère aussi peu public que possible de l'instruction publique, et l'intrusion de la politique dans ce département administratif.

« L'école, la mauvaise école d'Espagne, dépeinte sous de lugubres couleurs par un ministre du Fomento, n'arrive pourtant pas à ressembler à la réalité de ce qu'on appelle (et je l'ai vu) l'école à las Jurdes [25]. »

La première école *publique* a été due à l'initiative privée. « C'est en 1839, dit le Dr Bide [26], que l'initiative privée fonda la première

25. Mgr Jarrin, au Congrès de 1908. *Crónica...*, p. 133.

26. Bide, p. 84. — Les renseignements de Bide viennent, au moins pour la plus grande part, de Santibañez (p. 556-7). Mais ce dernier appelle Montero le prêtre que Bide et Mgr Jarrín (*Crónica...*, p. 134) appellent Moreno.

école. Don Vicente Moreno, nommé curé du Pino en 1835, et qui, pendant que son oncle, Don Vicente Sanchez, était curé, s'était consacré à l'enseignement, fut le créateur de cette école et son directeur pendant dix-huit ans, jusqu'à ce que le travail eût ébranlé sa santé à tel point qu'il dût abandonner la tâche entreprise. Il fut aidé dans cette fonction par Don Nicolas Amores Bueno, originaire de Ceclavin, qui, plus tard, fut député de Cáceres aux Cortès et vivait à Avila.

Don Vicente Moreno mourut en 1871. Lorsque, par force majeure, il dut renoncer à continuer d'enseigner, la municipalité du Pino nomma un maître rétribué sur les fonds municipaux, et c'est dans ces conditions que l'école s'est maintenue jusqu'au temps présent.

Dans d'autres municipalités, l'exemple de ces illustres hommes de bien fut suivi par MM. les curés, qui firent l'office des maîtres qui manquaient, jusqu'à ce que la Députation provinciale de Cáceres complétât l'œuvre commencée et créât des écoles élémentaires bien dotées au Cabezo, à las Mestas et dans la circonscription du Pino Franqueado. Dans ce dernier cas, « les trois écoles qui existent dans les villages de Horcajo, Erias et Ovejuela, furent créées, en 1876, sur la demande de Don Felipe Pérez y González, alors député provincial, actuellement secrétaire du Pino... dont on ne fera jamais assez l'éloge. »

Mais il est difficile à l'initiative privée de remplacer, sur une large échelle, une bonne administration. Aujourd'hui encore, l'organisation de l'instruction publique reste très défectueuse à las Jurdes. « Les écoles publiques, dit Santibañez, exigent une organisation spéciale à las Jurdes; si l'on veut rendre durables ces précieux foyers d'instruction et de moralité, il est nécessaire que ce soit le gouvernement central qui les dote et qui les entretienne. Autrement, ou elles ne survivront pas une fois établies, ou, si elles survivent, elles ne rempliront pas leur vraie mission [27]. »

C'est que, en effet, la municipalité, à las Jurdes, est trop pauvre pour entretenir une école; la province n'est pas assez riche pour l'entretenir bien, et si elle l'entretient, c'est pour faire du maître un agent politique. Mgr Jarrín a bien montré [28] les lamentables tâtonnements avec lesquels on a procédé au recrutement des maîtres.

§ 19. — Au temps où écrivait Bide, la situation était la suivante : « Il y a aujourd'hui, dit cet auteur, dans les cinq municipalités de las Jurdes, dix écoles, dont la moitié sont payées par la députa-

27. Santibañez, p. 305.
28. *Crónica...*, p. 134 et suiv.

tion provinciale et la moitié par les municipalités, conformément au tableau suivant :

Municipalité de	Ecoles entretenues	
	Par la Députation.	Par la Municipalité.
Pino Franqueado	Las Erias. Horcajo. Ovejuela.	Pino Franqueado.
Camino Morisco	Aucune.	Las Calabazas. Cambroncino
Cabezo	Cabezo. Las Mestas.	Aucune.
Nuñomoral	Aucune.	Nuñomoral.
Casares	Aucune.	Casares.

Les Jurdes hautes étaient, naturellement, les plus déshéritées. « Il y a peu d'années, dit J. Polo Benito, dans son rapport au Congrès de Plasencia, il n'y avait pas d'écoles à las Hurdes. Les généreuses initiatives d'un député provincial, Don Felipe Pérez, eurent pour résultat la création d'écoles dans les villages des *Hurdes hautes*, Vegas de Coria, Nuñomoral, Casares, las Mestas et le Cabezo : cinq écoles pour vingt-six villages, qui ont un total de plus de 2.500 habitants [29]... »

En 1922, la députation provinciale, selon les déclarations de son président [30], soutenait dix écoles à las Jurdes : une au Cabezo, avec 30 enfants; une à las Mestas, avec 22; une à Huertas, avec 30; une à Aceitunilla, avec 16; une à Vegas de Coria, avec 30; une à Huetras (Huetre ?), avec 15; une à Erias avec 25; une à Horcajo, avec 26; une à Ovejuela avec 20, une au Castillo avec 23. C'était un total de 237 enfants instruits par les soins de la députation provinciale, pour une population qui, nous l'avons vu, peut être évaluée à 6.000 personnes au moins. Et la population en âge d'aller à l'école était, en 1925, selon l'évaluation de l'éminent directeur de la Mission pédagogique à las Jurdes, Don Fausto Maldonado, de 932 enfants. La fréquentation scolaire est encore plus rare à las Jurdes que dans le reste de l'Espagne [31].

§ 20. — Nous avons pu constater nous-même, il y a quelques années, à Ovejuela, qu'il y avait bien un instituteur, mais non pas

29. *Crônica...*, p. 103. Vegas de Coria et las Mestas peuvent être considérées comme n'appartenant pas proprement aux Jurdes hautes.

30. Interview parue dans *Vida Nueva*, 5 juillet 1922

31. Voir aussi le rapport de Mgr Jarrin au Congrès de 1908 dans la *Crónica*.... p. 138.

un bâtiment pour l'école. En revanche, à la même époque, il y avait bien une église, mais il n'y avait pas de curé. Nous avons vu aussi le barbier, auxiliaire bénévole du maître d'école, enseigner la lecture à une demi-douzaine d'enfants sur la place publique.

Ailleurs, lorsque l'instituteur voulut nous montrer la petite pièce où se faisait la classe, il fut impossible de trouver la clef. « L'enseignement se donne dans la cuisine, dans le galetas, sous le porche de la maison du maître, parce qu'il n'y a pas de local, ou que, si le local existe, il manque des conditions les plus indispensables. Le matériel est réduit, pauvre, et à peu près inutilisable. Sur les douze mois de l'année, ces écoles en ont passé plus de quatre sans avoir de maître, parce que le traitement infime et mal payé, et la renommée de misère du pays mettaient le maître en fuite; ceux qui se décidaient à y aller le faisaient afin que leur exil leur fût compté pour un mérite lorsqu'ils se présenteraient au concours pour un nouveau poste; la majorité prenaient possession par l'intermédiaire d'un fondé de pouvoirs et ne visitaient jamais l'école [32]. »

Nous avons nous-même, lors de divers voyages, en des saisons diverses, trouvé l'école de Ladrillar toujours fermée (il y a de cela assez longtemps). Le maître était bien venu prendre possession, mais jamais il n'avait fait la classe, et on ne l'avait revu qu'en période électorale.

En somme, les maîtres désignés pour las Jurdes ne pénétraient pas dans ce pays sans communications. C'était le comble de l'absentéisme. « On s'efforça de remédier à cette calamité en choisissant des maîtres originaires du pays, mais ceux-ci ne touchaient pas leur misérable traitement, et les écoles restèrent abandonnées. Je connais trois de ces maîtres : l'un d'eux, celui de Aceitunilla, dut consacrer la meilleure partie de son temps à d'autres travaux pour se procurer de quoi manger. Celui de las Mestas s'en fut deux fois à Cáceres, uniquement pour toucher une petite fraction de ce qu'on lui devait; la première fois, il fit à pied 16 lieues, et, au second voyage, plus heureux, il put profiter d'un tiers de monture qui lui appartenait, car la bête complète avait trois maîtres.

Le calvaire de ce maître fut dur; après trois journées passées à Cáceres, son argent et ses provisions étant épuisés, il dut descendre à la rue pour mendier, *parce que l'épuisement le faisait chanceler*. Ces mots sont de lui (*porque se tambaleaba de necesidad*) [33].

32. Rapport de J. Polo Benito au Congrès de 1908, *Crónica...* p. 103.
33. Voir aussi « El calvario de un maestro », dans la revue *Las Hurdes*, 1er numéro, p. 13 et suiv.

« Heureusement, les choses changent peu à peu, grâce au zèle des députés dans ces dernières années et à l'activité de la Esperanza [34]. »

« Il y a un maître qui est mort de faim; le fait est public et notoire », dit Mgr Jarrin dans son rapport au Congrès de 1908 [35]. Et le même auteur note, ailleurs, que l'école de Aceitunilla est devenue inutilisable parce qu'elle s'est convertie en un aquarium; que celle de Nuñomoral est dans une cave, et celle de las Mestas dans un galetas [36].

§ 21. — Certains de ces traits ont heureusement changé. Dès la date où écrivait Mgr Jarrin, il y avait déjà des exceptions. Tel était la cas de la Huerta, et, là encore, c'était l'initiative privée qui avait procuré un peu de bien. La meilleure maison du pays, bien plantée sur un monticule, « relativement luxueuse », bien aérée, avait été mise par son propriétaire à la disposition de l'école [37].

Mgr Jarrin, lui-même, eut, à titre particulier, de bienfaisantes initiatives. Tomás Gómez [38] raconte que, lorsqu'il devint secrétaire de la municipalité de Camino Morisco, en 1894, il fut agréablement surpris, la première fois que ses fonctions l'amenèrent à Rio Malo de Abajo, de voir là un édifice neuf, blanchi à la chaux, couvert de tuiles. On pourrait dire que la maison typique de las Jurdes n'est jamais neuve, puisqu'elle n'est qu'un agencement grossier et noir des roches primaires qui constituent le sol ingrat du pays. Or, cette maison abritait une école privée, et logeait la maîtresse d'école, Doña Marta.

« Doña Marta disait chaque soir le rosaire du haut d'un tertre qui domine le hameau, afin que chacun prît sa part de cet aliment spirituel. Elle donnait trois classes par jour à ses élèves des deux sexes, les lavait quand ils allaient à l'école, les soignait pendant les heures où leurs mères étaient occupées aux travaux des champs, réprimait les vilains mots entendus dans la rue, remettait l'accord dans les ménages désunis et pourchassait vaillamment le blasphème [39]. »

Tout cela était payé, dit-on, à Tomás Gómez, par un Monsieur Curé de Salamanque. Un peu plus tard, l'école devint église [40],

34. J. Polo Benito, rapport cité, *Crónica...*, p. 103. — Il s'agit ici de la société *La Esperanza de las Hurdes*, dont nous parlerons plus loin.
35. *Crónica...*, p. 136. Voir aussi la revue *Las Hurdes*, 3e année, p. 185.
36. « Concejos de las Hurdes. II », dans *Las Hurdes*, 22 juin 1904, p. 98.
37. Art. cité, p. 97-98.
38. Cité par J. Polo Benito dans son rapport au Congrès de Plasencia, *Crónica...*, p. 106 et suiv.
39. Voir encore, sur Doña Marta, *Las Hurdes*, 22 juin 1904, p. 123.
40. Voir *Las Hurdes*, 22 octobre 1904, p. 185 et suiv.

mais il y eut une autre maison d'école et aussi un cimetière, le tout aux frais de ce « curé de Salamanque », qui était le futur évêque de Plasencia, Mgr Jarrin. Les malheureux Jurdanos « n'avaient plus à faire 13 km. de chemin pour assister au saint sacrifice de la messe, ni pour enterrer leurs cadavres, ni pour baptiser leurs enfants »; l'église avait été donnée à l'évêque de Coria, et le curé de las Mestas, Don Julian Mancebo, venait pour les cérémonies religieuses.

En 1902, l'école provinciale de Fragosa ayant été fermée à la suite d'une visite de l'inspecteur primaire de Cáceres, l'abbé Jarrin « vendit quelques petites propriétés qu'il possédait je ne sais où et constitua, en titres de la dette publique, une rente suffisante pour assurer la dotation d'un maître après sa mort. La nouvelle école commença de fonctionner en 1903[41]. Lorsque nous avons, en 1910, visité pour la première fois le pays, nous avons noté la phrase qui revenait sans cesse dans la conversation des gens de Fragosa : « l'homme qui a fait le plus de bien ici, c'est Jarrin ». Nous ne pûmes visiter alors l'intérieur de l'école, parce que le maestro était allé à la pêche, distraction des plus légitimes à cette époque de l'année, la canicule, surtout, comme c'était le cas, dans l'après-midi. La date des vacances est mal déterminée à las Jurdes : le même jour, nous avions vu le maestro de las Mestas attendant des élèves : mais c'était à 7 heures du matin.

Depuis cette première visite à Fragosa, Mgr Jarrin est mort, et l'école est tombée dans l'abandon. Lorsque nous passâmes dans le pays, avec la mission médicale envoyée par le gouvernement, en avril 1922, la première requête présentée par les habitants de Fragosa fut d'avoir une école. Pendant quelques mois, la classe avait été donnée par un malheureux religieux portugais, chassé de sa patrie par la persécution antireligieuse; l'évêque de Coria lui versait un très modeste traitement, mais, au bout de peu de temps, ce religieux mourut dans le plus grand dénûment. Rien de tragique comme cette rencontre de deux misères qui n'arrivent pas à se secourir mutuellement.

§ 22. — On voit, par les détails qui précèdent, le fort et le faible de l'initiative privée. Celle-ci a commencé la tâche et elle a fait beaucoup de bien, mais elle n'est pas assez forte pour assurer la continuité et le plein développement de l'œuvre entreprise. L'école, à las Jurdes, est restée misérable jusqu'à l'époque actuelle, où un disciple du grand éducateur Manuel Siurot, M. Fausto Maldonado, a été chargé d'une mission pédagogique et a préparé

41. Une photographie de cette école a été publiée dans la revue *Las Hurdes*, 22 octobre 1904 p. 197.

une organisation complète de l'instruction publique dans ce pays déshérité [42].

Mgr Jarrín, au Congrès de Plasencia [43], dépeignait ainsi l'école : « Local où l'air est insuffisant et ne se renouvelle pas; où l'on éprouve toutes les rigueurs de chaque saison, comme en plein champ; petit, bas, de forme irrégulière, sur les murs duquel l'eau a laissé sa trace, et sur le plafond duquel les araignées tissent leurs toiles; sol inégal et humide au point de se changer en aquarium, voilà l'édifice destiné à l'enseignement.

» S'il y a un tableau à calculer, il ne calcule pas; s'il y a une pendule, elle ne donne pas l'heure; là où il y a des tables, ces tables boitent, ou, si elles ne boitent pas, elles blessent les poitrines à force d'être basses, ou elles blessent la vue à force d'être hautes.

» En fait de matériel d'enseignement, vous ne trouverez que quelques livres, qui ont passé par beaucoup de mains crasseuses, et des papiers où les écritures se recouvrent en tous sens...

» Pour l'encre, on a recours aux coquelicots ou aux baies de certains arbustes... »

Déjà, à l'époque où Mgr Jarrín parlait ainsi, quelques progrès avaient été réalisés; c'était précisément parce que lui et ses amis de la société *La Esperanza de las Hurdes*, fondée en 1903, avaient constaté les défauts dont la citation précédente donne une idée.

Il y avait, dès lors, dix-sept instituteurs affectés au pays [44]. Il est vrai que plusieurs d'entre eux n'occupaient pas leur poste ou l'occupaient mal. Mais l'évêque lui-même signale des exemples qui, tout modestes qu'ils sont, sont réconfortants auprès de ce qu'on vient d'entrevoir.

A las Mestas, le professeur de français du lycée de Salamanque, visitant l'école, a sorti de sa poche un journal (espagnol, il va sans dire) « et plusieurs élèves lisent couramment, faisant sentir le sens par l'intonation. »

A Fragosa, les évêques de Palencia et de Salamanque assistent à l'examen, et ils sont si satisfaits qu'ils décident de récompenser d'abord le maître « ce qu'ils firent en lui donnant chacun 1 douro ». Et ce détail nous éclaire encore sur la situation morale et matérielle des maîtres, dont certains ont eu, de déception en déception, des traitements de 50 centimes et même de 25 centimes par jour [45].

En 1910, nous notions, en visitant l'école de las Mestas : « C'est un bâtiment simple, assez vaste, sans étages, couvert d'un toit

42. Voir ce qui s'est passé au Castillo, dans la revue *Las Hurdes*, 22 novembre 1907, p. 252 et suiv.
43. *Crónica...*, p. 133 et suiv.
44. *Crónica...*, p. 136.
45. Même rapport que Mgr Jarrín, *Crónica...*, p. 136

à une seule pente. Aux murs de la classe sont suspendus une vingtaine de tableaux qui résument, en autant de leçons, la science de la nature, quelques cartes géographiques, quelques représentations de plantes et d'animaux. »

Quelques écoles ont la meilleure maison, ou l'une des meilleures maisons du village. C'est le cas à la Huerta [46], à las Mestas, au Pino Franqueado. Il s'agit, remarquons-le une fois de plus quand un rayon de lumière vient éclairer ce triste tableau, des Jurdes basses principalement.

L'école de las Mestas, inaugurée en octobre 1907, était destinée à être une école modèle. Au Pino Franqueado, « l'école est, avec l'église, un des deux édifices notables, et si elle ne laisse pas d'être hurdana, au bout du compte elle est un centre d'enseignement et elle mérite une attention spéciale. Elle occupe l'étage principal de la Casa Consistorial... On y accède par un mauvais escalier; la salle est relativement spacieuse, et la meilleure des salles municipales de la région (des anciennes s'entend), quoique le parquet ait ses obstacles, et que le toit soit plus incliné qu'on ne le désirerait. Quant au matériel, les fameux bancs, mal ouvrés, parfois boiteux, et les tables aussi mal faites que les bancs...

» Pédagogiquement, l'école appartient à la catégorie des écoles mixtes, c'est-à-dire que les petits garçons et les petites filles y assistent ensemble, les petits et les petites avec d'autres déjà grands, qui savent marcher tout seuls, même derrière les chèvres, occupation qui les rend moins assidus que les autres... Elle est confiée à une maîtresse, parce que le raccommodage des bas, pour les filles, est encore plus important que n'est l'art de compter pour les garçons [47]... »

Le Pino Franqueado, on se le rappelle, s'est distingué depuis longtemps par son amour pour l'enseignement. Quelle sera donc la situation dans les centres moins privilégiés ?

« A Vegas de Coria, dit Mgr Jarrín [48], l'école est hospitalisée puisqu'elle vit dans l'auberge (*el meson*), seul édifice connu sous ce sobriquet dans toute la région...; ce qui est sûr, c'est que dans l'auberge en question, il y a une salle en désordre, destinée à l'enseignement, et qui manque de ce qui est nécessaire pour l'instruction des enfants.

» Nous eûmes la malechance de ne pas rencontrer, là non plus, le maître, bien que, nous dit-on, il y eût un titulaire qui partageait son modique salaire avec un autre faisant fonction de remplaçant... »

46. Voir la revue *Las Hurdes*, 22 juin 1904, p. 97.
47. Mgr Jarrín, dans la revue *Las Hurdes*, 22 janvier 1908, p. 11-12.
48. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 mai 1906, p. 97.

A Cambroncino, Mgr Jarrin, demandant à visiter l'école, crut voir le *toril*, réduit où l'on enferme les taureaux avant la course, tant la porte était basse et large; puis un énorme verrou évoqua l'idée d'une prison. C'était l'entrée de la salle du conseil municipal, l'école fonctionnant à l'étage supérieur. « Sera-ce comme à Calabazas ? Non, ici il n'y a pas de fumée, mais il y a des gouttières, et le vent entre de tous les côtés. Trop de ventilation ici, et dans l'autre, pas assez... »

« Comme matériel, une table de cuisine, deux encriers et une demi-douzaine de livres[49]. »

A las Calabazas, la salle de l'école est tellement enfumée que les sujets des tableaux pendus à la muraille n'ont pu être identifiés[50].

« A Nuñomoral, l'école officielle est installée dans la maison du Conseil, et je la vis par un petit trou de la porte... salle plus longue que large, où « toda incomodidad debe tener asiento[51] », comme il en était de fait de la prison de Cervantès. Les raisons ? Absence de meubles, surabondance des araignées suspendues, manque de briques, raréfaction de l'air pur, insuffisance de la lumière. Je ne pus distinguer s'il y avait des livres et des encriers... »

A Aceitunilla, l'école a un édifice à elle, et « avec aquarium ». On y élève des grenouilles, têtards et rats d'eau. « Heureusement, le maître habite une maison qui n'est pas trop mal, qui est même très propre, et le portail se convertit en école, bien que pour cela il faille chaque jour monter un petit auvent, comme font les vendeurs ambulants. C'est là qu'est le matériel d'enseignement, nous disait le maître, très fier, en nous montrant un coffre un peu plus grand que celui où les fillettes gardent les petits chiffons de leurs poupées.

» C'est là que l'instituteur, n'ayant pas de quoi vivre, avait dû se mettre à vendre du pain[52]. »

A Casares, avant qu'il n'y eût une municipalité, le curé donnait l'enseignement. Les gens se cotisèrent pour lui donner, d'abord, 300 réaux par an (75 pesetas), puis 700 (175 pesetas). Lorsque le village devint chef-lieu d'une circonscription municipale, pour faire grandement les choses, le Conseil vota 1.600 réaux pour un instituteur (400 pesetas). Aucun instituteur ne vint; on nomma instituteur provisoire un citoyen du village, qui fit ce qu'il put. Lorsque les traitements durent être portés à 500 pesetas, « il se présenta une institutrice de Avila, qui parcourut une partie de cette pro-

49. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1904, p. 77.
50. Même revue, 23 mai 1904, p. 77.
51. Toute espèce d'incommodité a sa place marquée.
52. Mgr Jarrin, dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 145-146.

vince, puis celles de Salamanque et de Cáceres, non sans grand péril, car elle voyageait à cheval, et la bête n'était point accoutumée de grimper par ces sierras. Le secretario de village lui donna l'hospitalité, et une petite salle pour l'école, mais il n'y avait ni livres, ni papier, ni encre; pour tout matériel, une table, deux chaises et une jarre pour l'eau. » Un visiteur (Mgr Jarrín ?) envoya le plus nécessaire, mais dès qu'elle eut la possibilité d'obtenir un autre poste, l'institutrice partit, et la série des intérims recommença.

A l'époque où Mgr Jarrín donnait ces détails, le curé joignait à l'enseignement de la doctrine chrétienne, le soir, celui de la lecture et de l'écriture, pour quelques adultes[53].

§ 23. — On comprend que, dans ces conditions, le progrès des lumières ait été lent. A l'époque de Santibañez, personne ne savait lire ni écrire à Vegas de Coria, au Gasco, à Fragosa, à Martinandran, à Cerezal, à Aceitunilla, à Heras, à Casa Jurde, à Casa Rubia, au Castañar, à Robledo, à Carabusino, à Rebollosa, etc.

A Casares, note Santibañez, quelques personnes savent lire et écrire.

En 1904, Mgr Jarrín note que les gens de Rio Malo de Abajo n'ont plus besoin d'aller à Cabaloria pour qu'on leur fasse leurs comptes, qu'on leur lise leurs lettres, qu'on leur traduise les reçus des contributions ou les convocations[54].

Certes, la puissance de l'instruction est grande, mais l'instruction doit être en rapport avec l'éducation, avec les mœurs, avec les traditions, avec l'état économique d'un pays. Il est difficile d'améliorer l'instruction sans améliorer le reste : l'histoire des tentatives si souvent malheureuses que nous venons d'esquisser le montre bien.

Aujourd'hui, une réorganisation d'ensemble est en voie d'exécution à las Jurdes; elle porte sur l'ensemble du pays; elle est confiée à un personnel très qualifié; enfin elle s'accompagne d'une série d'améliorations en divers ordres; c'est ici, précisément, que cesse notre étude.

§ 24. — Il nous reste à dire quelques mots d'une des formes sous lesquelles l'Etat a agi à las Jurdes : à côté de l'administration, jusqu'ici presque toujours inerte ou impuissante, il y a la politique, qui a fait du bien et du mal. Elle a fait du bien, parce que plusieurs des représentants de cette malheureuse circonscription

53. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 septembre 1906, p. 193-195.
54. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 octobre 1904, p. 188.

au Parlement ont fait en sa faveur des efforts et ont mis en mouvement tantôt des initiatives privées et tantôt la puissance publique. L'un des derniers députés de la circonscription de Hoyos, dont font partie las Jurdes, a joué un rôle heureux dans l'histoire de la *Esperanza de las Hurdes;* un autre a contribué pour sa bonne part à décider le voyage royal à las Jurdes.

Mais la politique a malheureusement ses vices profonds, et l'un des principaux est d'user les unes contre les autres, dans les querelles de partis, les bonnes volontés dont l'union ne serait pas superflue pour sauver le pays. Les hommes auxquels il y a lieu de rendre hommage n'étaient pas tous en bon accord. Dans ce pays, où l'union serait plus qu'ailleurs une condition de salut public, les passions politiques sont plus aveugles et, par conséquent, plus violentes qu'ailleurs. La politique, nous dit-on dans un village du nord, a fait de profonds ravages, et le poids des impôts accable ceux qui sont de l'opposition : de là l'âpreté de la lutte pour le pouvoir. Il y a parfois un agent de recouvrements, mais il arrive aussi que tout le conseil municipal doive aller de hameau en hameau pour recouvrer, seulement, les conseillers en profitent pour se faire nourrir : « Año de concejal, año de comel sin trabajal. » Le Jurdano est, de toute évidence, un mauvais électeur. Il est très ignorant, il n'a pas l'idée exacte des moyens de se procurer ce qui lui manque, il est sans défense contre les tentations de l'alcool et de l'argent. Lors d'une des plus récentes élections, une cartouche de dynamite éclata dans un mur de la maison de Juan Pérez, au Pino Franqueado. On peut voir là un progrès des connaissances scientifiques; mais ce fait, où la violence prend une ampleur exceptionnelle, répond en réalité à la violence, ordinairement moins bien outillée, de ces âmes frustes, qui ne résistent pas à la fièvre électorale. Plus encore que la pauvreté, la politique a placé, et maintenu, de mauvais instituteurs, qui n'étaient que des agents électoraux, et qui bientôt se rendaient odieux aux gens.

A Ladrillar, en 1914, le maestro Indalecio Mosqueira fut chassé à coups de pierres par les habitants et remplacé par son frère, qui paraissait seulement le dernier jour du mois pour recevoir le certificat du maire et toucher son traitement, dont le tiers était pour le conseil municipal; le successeur fut un dévoyé ruiné, qui mourut là; le successeur vint prendre possession de son poste, accompagné de la garde civile, mais repartit le soir du même jour.

Il semble bien, en somme, que les Jurdanos ne puissent améliorer leur misérable condition, et rompre les cercles vicieux où ils étouffent, que par le moyen d'une bonne organisation sociale. Ils n'ont, sous aucune forme, le capital, économique, intellectuel, ou moral, qui peut assurer l'indépendance.

Mais ils ne peuvent se donner eux-mêmes l'organisation sociale dont ils ont tant besoin.

Or, jusqu'à la date toute récente du voyage royal, qui inaugure sans doute une ère nouvelle dans l'histoire de ce pays, la société civile, qui leur devait aide et protection, a manqué à sa tâche. La générosité de quelques particuliers au grand cœur n'a pas réussi à leur procurer, d'une manière assez simple et durable, ce que leur refusait, manquant à sa mission propre, la société civile.

CHAPITRE II

Les Jurdanos et la Société religieuse.

§ 1er. — Si nous étudions maintenant le rôle de la société religieuse à las Jurdes, nous constatons, une fois encore, l'extrême difficulté qu'a la société à s'implanter dans ce pays.

On peut, à la rigueur, supposer que la société civile naisse dans un canton, sous forme de municipalité, et prendre ainsi, pour un moment, au sérieux l'invention du « contrat social »; mais, même théoriquement, une Eglise ne naît pas ainsi.

D'autre part, la société civile et la société religieuse, quand elles ne se confondent pas comme dans les civilisations antiques, restent indispensables l'une à l'autre. Si la société religieuse n'a pas pu se mieux développer à las Jurdes, c'est, en grande partie, parce que la société civile n'y existait pas. En essayant de se développer, elle devait assumer certaines des fonctions que la société civile moderne a tendance à accaparer : c'est ainsi que nous avons vu un certain nombre de prêtres donner l'instruction primaire. La société civile n'a pas moins besoin de la société religieuse que celle-ci de la société civile. Des mesures purement politiques, administratives et économiques ne suffiraient pas à régénérer un pays comme las Jurdes : elles pourraient suffire à dépeupler ce pays, à transplanter ailleurs sa population. Mais si les Jurdanos doivent survivre comme Jurdanos, survivre, régénérés, aussi bien à la misère où les réduit la nature qu'au progrès où pourrait les entraîner la société (en les entraînant ailleurs), ce ne sera que grâce aux vertus que la société religieuse propage et rend agissantes : désintéressement, respect des faibles, esprit de sacrifice, en un mot : charité.

§ 2. — La société religieuse, comme la société civile, s'est pour ainsi dire insinuée dans le pays par initiatives privées. Mais dans la société religieuse, les initiatives privées se rattachent plus fortement que dans la société civile à l'action de la puissance publique. Ici, la discipline est plus forte et plus profonde; et le missionnaire isolé représente souvent mieux la société religieuse que l'employé d'administration lui-même ne représente la société civile, qu'il peut servir sans zèle.

Par surcroît, les initiatives privées, dans l'ordre religieux, sont beaucoup plus tenaces que dans l'ordre civil. Et, par principe, l'Eglise va au secours des misères que l'Etat oublie ou dédaigne si facilement.

§ 3. — Dans l'Eglise, les initiatives de mission et de conquête appartiennent d'ordinaire aux ordres religieux. Il en a bien été ainsi à las Jurdes, où l'évangélisation a commencé, au sud par les Franciscains du couvent de Los Angeles, au nord par les Carmes du Désert des Batuecas. Une partie de la nomenclature géographique du pays, peut-être son nom même (s'il est vrai que le nom des Jurdanos vienne du sens métaphorique attribué au nom du Jourdain), rappellent l'évangélisation du sud. Mais les initiatives dont nous parlons ici sont anciennes, et il n'entre pas dans notre sujet d'en retracer l'histoire. A l'époque caractéristique sur laquelle porte essentiellement notre étude, à l'époque où l'étreinte de la misère se fait de plus en plus angoissante pour les Jurdanos, il n'y a plus que ruines là où s'élevaient les monastères de los Angeles et de las Batuecas.

Combien est poignante aujourd'hui la poésie des deux déserts qui furent les foyers spirituels de las Jurdes, et où l'on ne voit plus que des cendres ! Le silence éternel est souligné aux Batuecas par le chant voisin du ruisseau, à los Angeles par la rumeur lointaine de l'immense cascade du Chorrituero, qui ondule au fond de son cirque sauvage.

Le site de chacun des monastères est d'une émouvante beauté, mais le paysage, purement grandiose pour le moine qui l'eût contemplé de sa cellule, réservait des fatigues épuisantes, et des dangers sans nombre, à celui qui allait évangéliser les habitants des ravins de las Jurdes. Dans ces deux sites, on a beaucoup aimé, aimé jusqu'à souffrir. Aussi plane-t-il encore de l'âme, sur les pierres écroulées des Batuecas et de los Angeles.

Aux Batuecas, l'amour profane a d'abord jeté sa violente et brève flambée : c'est là que, selon la légende, s'étaient réfugiés les amants qui craignaient la colère de leur seigneur, duc d'Albe; mais, comme l'a bien compris le solide réalisme espagnol de Lope, l'amour profane ne résista pas longtemps à l'épreuve de la grandiose solitude, et les amants surent rentrer en grâce auprès de leur seigneur de ce monde. L'amour profane n'est plus revenu là qu'à titre de pénitent, afin de faire amende honorable à l'amour divin. Le plus illustre des religieux dans la mémoire populaire, celui qu'on appelait le Padre Cadete, car, ancien officier, il avait sans doute gardé l'allure bien portée à l'école des Cadets, s'en vint aux Batuecas chercher les plus dures austérités, parce que, la

veille de la bataille des Arapiles, pour un rendez-vous d'amour, il avait donné son poste à un camarade, qui fut tué.

Si l'amour profane a jeté son éclair, l'amour sacré s'y est épanoui pendant des siècles; presque jusqu'à nos jours, et même après des révolutions et des incendies, le monastère est resté l'une des plus glorieuses maisons du Carmel réformé.

A los Angeles, les ruines règnent plus souverainement encore qu'aux Batuecas. Un vieux pont s'écroule, indéfiniment; des arceaux essaient de s'élever; des habitations sont crevées comme par la guerre, de telle façon qu'on voit bien l'interruption brutale de ce qui existait; partout des souvenirs; il n'a pas passé assez de temps pour que tout se soit réincorporé à la poussière et à la pierraille; un fort ciment agrège encore des blocs, attestant qu'il y eut là une œuvre humaine, et il fallait que cette œuvre fût noble, pour avoir choisi là son centre de rayonnement, et qu'elle fût forte, pour vaincre la dureté de la nature, qu'elle eût, en effet, vaincue si les hommes ne s'étaient pas faits les complices de la nature.

Au milieu des ruines prospèrent encore, témoignage survivant de ce qui a passé, les évangéliques figuiers, au vert si profond et si frais; et çà et là jaillissent les fûts des chênes-lièges, empourprés de leur sang; le tout dominé par quelques châtaigniers géants, qui ont vu des temps plus heureux.

•

§ 4. — On ne doit pas s'étonner de la vitalité de ces souvenirs. Saint François d'Assise et sainte Thérèse ont rayonné jusque-là.

Ce serait saint François d'Assise, allant au Portugal, en 1214, qui aurait lui-même désigné l'endroit près duquel devait se fonder le couvent de los Angeles. La désignation en fut faite à Don Clemente Paterna, chanoine de Saint-Jacques de Compostelle, qui accompagnait le saint. Mais l'affluence des dévots détermina Paterna à transférer son ermitage près de la cascade de la Meancera. C'est là qu'il fut rejoint, quelques années plus tard, par des frères italiens que lui envoyait saint François. Les gens du pays conservent traditionnellement le souvenir de celui qu'on appelait le *cardinal* Paterna, parce que les chanoines de Saint-Jacques de Compostelle, en vertu d'un antique privilège, portent un costume semblable à celui des cardinaux. Le cardinal Paterna mourut en odeur de sainteté [1].

Le tío Ignacio et Bernardo Crespo, de Fragosa, n'ont pas man-

1. Voir Barrantes, *Las Jurdes y sus leyendas*, conferencia leida por Don Vicente Barrantes en reunión ordinaria de la Sociedad geográfica de Madrid, la noche del 1° de julio de 1890. Dans le *Boletin de la Societad*, 1er semestre de 1891, p. 241 et suiv.

qué de nous montrer la grotte, difficilement accessible, où le cardinal Paterna vécut longtemps, dans les hauteurs d'où se précipite la cascade. Mais le couvent a été établi beaucoup plus bas, plus avant dans las Jurdes, au milieu de terres cultivables, en vue des grandioses parois rocheuses d'où se précipite la cascade.

L'histoire du couvent de los Angeles est racontée dans la *Memoria de la Santa Provincia de San Gabriel*, recopilada por Fray Juan Bautista Moles, in-4° publié à Madrid en 1592. On aurait trouvé, au XII^e^ siècle, dans une petite grotte, une image de Notre-Dame des Anges. Beaucoup de sanctuaires espagnols ont pour origine la découverte, réputée miraculeuse, d'une statue de la Vierge. C'est, près de là, mais à une époque plus tardive, le cas de Notre-Dame de la Peña de Francia. Le couvent de los Angeles fut, d'après le P. Moles, « la maison la plus dévote et de plus noble mémoire qu'il y ait dans tout l'ordre franciscain ».

Barrantes estime que le couvent eut un rôle vraiment civilisateur. La nomenclature géographique montre que les religieux ont pénétré assez avant dans le pays ingrat de las Jurdes.

Le couvent eut une école de novices, et l'un de ses gardiens fut, au XVI^e^ siècle, saint Pierre d'Alcantara, homme si propre à se plaire en un tel pays et si admiré de cette même sainte Thérèse, dont les disciples allaient fonder un autre monastère au Désert des Batuecas.

Les Franciscains de los Angeles « donnaient la main, dit Barrantes, aux Carmes des Batuecas. »

Ainsi, la sainteté a investi, pour ainsi dire, par le nord et par le sud, ce pays dont la légende fait un repaire de sorcières et de démons. Il semble bien que la bure de saint François ait frôlé les rochers de las Jurdes. D'après Joergensen, le voyage de saint François au Portugal serait de 1213-1214; d'après Sabatier, de 1214-1215. (Voir *Etudes Franciscaines*, XV, p. 384, et XVI, p. 60.) D'après la *Vita Prima*, le saint, malade, aurait dû rebrousser chemin au cours de ce voyage. Les biographes ultérieurs le conduisent jusqu'au saint Jean (*sic*) de Compostelle et lui attribuent la fondation de nombreux couvents en Espagne, comme au Piémont et dans le midi de la France (*Analecta Franciscana*, III, p. 9). Mais les Bollandistes rejettent absolument toutes ces traditions.

Lucas de Tuy, dans son *Histoire Universelle*, dit de l'année 1217 : « A cette date, les Frères Mineurs construisirent des monastères par toute l'Espagne. » (*Acta S. S.*, octobre 1911, p. 603, n° 303.)

Sainte Thérèse n'a pas dépassé Salamanque, mais on peut dire qu'elle a personnellement, par sa réforme, préparé les Pères du Désert des Batuecas; quant à saint Pierre d'Alcantara, il a réellement vécu à las Jurdes.

Saint François avait une très haute idée de ses frères d'Espagne; Joergensen, d'après Thomas de Celano [2], nous le représente s'écriant, à la suite d'un crédit relatif à leur pitié surnaturelle : « Seigneur Dieu ! je te remercie de m'avoir donné des frères comme ceux-là.» Et puis, se tournant vers le point de l'horizon où était l'Espagne, il bénit d'un grand signe de croix ses fidèles enfants de là-bas.

La fondation du couvent de los Angeles résulte d'une mission au Portugal, ce qui n'est pas surprenant pour un pays situé comme le sont las Jurdes. En 1216, les Franciscains étaient venus au Portugal, affectueusement accueillis par la pieuse sœur du roi Alphonse II [3]. En 1218, six frères partirent encore pour le Portugal, passant par l'Aragon, où l'un d'eux tomba malade, puis par la Castille.

Mais, sur la terre ingrate de las Jurdes, les démons ont pu se retrancher fortement contre les attaques des saints; c'est ce que nous dit la légende.

L'œuvre poursuivie par les religieux de los Angeles et des Batuecas ne pouvait être rapide, parce que la misère allait croissant, et que la population s'éloignait de ce « minimum de bien-être qui est requis pour l'exercice de la vertu ». « Les lois contre les biens de mainmorte donnèrent à las Jurdes le coup de grâce », dit Barrantès [4].

Le couvent de los Angeles était de construction simple et pauvre; il se composait de deux galeries de cellules, de quelques pièces indispensables, d'une petite chapelle qui n'avait qu'un seul autel en dehors du maître-autel, mais il eut de riches ornements, une bonne bibliothèque, de nombreux manuscrits. Surtout, il eut pour frère gardien, en 1515, puis en 1525, saint Pierre d'Alcantara. C'est en 1515 que fut instituée la province de Saint-Gabriel, à laquelle fut affecté ce couvent, qui, jusque-là, appartenait à celle de Santiago.

Saint Pierre nous apparaît vraiment comme le saint typique de las Jurdes. C'est un Extremeño; l'Alcantara où il naquit, en 1499, est en Estrémadoure. Il était fait, ou plutôt il s'était fait vraiment pour vivre dans le terrible pays que nous avons décrit; il cherchait, de toute son ardente volonté chrétienne, les souffrances que la nature impose aux Jurdanos. Il mangeait d'ordinaire un jour

2. *Vita secunda*, II, ch. CXXXV.
3. *Analecta Franciscana*, III, 581.
4. Conférence citée, p. 304. *La desamortización dió a las Jurdes el golpe de gracia*. Voir, sur *Los Franciscanos en Las Jurdes*, une série d'articles de Don Eugenio Escobar Prieto, dans la revue *Las Hurdes*, avril, mai, juillet, septembre 1906.

sur trois, et il lui arrivait de rester huit jours sans prendre de nourriture. Dans les plus grands froids, il ôtait son pauvre manteau et s'exposait à des courants d'air. Il dormait assis, et la tête sur un morceau de bois, une heure et demie seulement. (Nous avons vu que les Jurdanos, en certaines saisons du moins, travaillent une partie de la nuit.) Il avait perpétuellement les yeux fixés à terre, semblable, ici encore, aux Jurdanos, mais, au contraire de ceux-ci, parce qu'il s'était libéré des soucis de la vie terrestre. Quand sainte Thérèse, qui nous donne ces détails, le connut, il était déjà avancé en âge, et il était si maigre, que son corps semblait être un paquet de racines d'arbres [5]; type idéalisé du Jurdano, qui n'a pas de jeunesse, et dont le corps est noir et décharné.

Pendant des siècles, l'ardente charité des Franciscains assuma, pour ainsi dire, la misère du pays pour adoucir les souffrances de ceux qui ne l'avaient pas cherchée et qui seuls ne pouvaient en tirer un profit moral. Sans nul doute, le rayonnement de ce foyer, allumé par saint François d'Assise, ravivé par saint Pierre d'Alcantara, qui avait l'âme d'un réformateur [6], fut puissant et bienfaisant.

Par les Franciscains, le pays des Jurdanos connut les premières effluves de la rédemption, même dans l'ordre terrestre. Un autre couvent, situé à 3 lieues du couvent de los Angeles et à 1 lieue de la « villa » de Gata, le couvent de Nuestra Señora de Monte Celi, connu du peuple sous le nom de couvent del Hoyo, formait comme un nouveau chaînon entre le pays fermé et le monde extérieur. Par les Franciscains, les Jurdanos purent attendre avec moins de souffrances les nouveaux secours, matériels et spirituels, que devaient leur procurer les Carmes des Batuecas et, dans le progrès de l'organisation de leur diocèse, les évêques de Coria.

Le couvent de Monte-Celi remonte, comme celui de los Angeles, à l'époque de saint François d'Assise. Il était situé en pays beaucoup moins pauvre que celui de las Jurdes, et il possédait quelques beaux bois de chênes-rouvres, qui permettaient aux religieux d'élever des porcs. Aux grandes fêtes religieuses, des pèlerins se rendaient aux deux sanctuaires, et les gens de las Jurdes, qui n'étaient pas oubliés dans les aumônes des religieux de Monte-Celi, prenaient contact avec les gens de l'extérieur. Les lois contre les ordres religieux mirent fin à tout cela. « Six ans après l'expulsion des religieux, le couvent était déjà presque complètement en ruines; la pioche et la poudre de ceux qui cherchaient les richesses rêvées par

5. *Vida de Santa Teresa*, cap. XXVII, *passim*. « Era muy viejo cuando le vine a conocer, y tan extrema su flaqueza, que no parecía sino hecho de raíces de árboles. »

6. Il réforma effectivement son Ordre en fondant, en 1540, le couvent du Pedroso

eux n'avaient même pas respecté l'église de Monte-Celi qui était des plus grandes et des mieux construites de la région [7]. »

Signalons enfin, toujours à l'actif des Franciscains, et comme un chaînon de plus entre las Jurdes et le monde extérieur, le couvent de San Marcos de Altamira, situé aux confins du pays, à une demi-lieue de Palomero et à une lieue du Casar, sur les pentes de cette sierra de Altamira, qui fut ainsi nommée parce que, disait-on, de son sommet on pouvait apercevoir sept évêchés. On ignore à quelle date fut fondé ce monastère, qui appartint d'abord à la province franciscaine de Santiago. Il était complètement en ruines au début du XVI[e] siècle, et la reconstruction en fut commencée en 1514, grâce à la générosité des religieuses Commendataires de Sancti-Spiritus de Salamanque, puis continuée grâce à celle de Diego Enriquez de Almanza, évêque de Coria. Une bulle de Léon X (23 mars 1515) approuva la désignation du couvent reconstruit pour un des vicariats des Déchaussés, en Estrémadoure. La sauvagerie du site et l'aridité du terrain étaient parfaites; les conditions de la vie étaient ce qu'elles sont à las Jurdes.

« Là, les religieux ne recevaient d'autres visites que celles des pauvres Jurdanos, avec lesquels la communauté partageait de bon cœur les maigres aumônes dues à la piété de ce pays de misère, et, de leur côté, ils ne se permettaient d'autres visites que celles qui étaient destinées à apporter les secours spirituels aux hameaux solitaires et oubliés de las Jurdes...

» Pendant bien des années, jusqu'à ce que fussent créées des paroisses sur ce territoire, les Jurdanos n'entendirent parole plus autorisée, ni plus éclairée, que celle des frères, et ne connurent qu'eux comme instituteurs, comme médecins et comme conseillers [8]. »

§ 5. — Les Carmes déchaussés des Batuecas ont commencé beaucoup plus tard que les Franciscains, mais, semble-t-il, ont poursuivi plus longtemps en pleine activité leur rôle de bienfaisance, dans l'ordre matériel et dans l'ordre spirituel, à las Jurdes. Peut-être faut-il dire que les efforts des Franciscains, aidés par la situation même de la région où ils opéraient surtout, a plus tôt obtenu un résultat qui lui permît de se ralentir. Nous avons vu que la vallée du rio de los Angeles n'est pas aussi caractéristiquement Jurdana que celles des rios Jurdano et Ladrillar. Quoi qu'il en soit,

7. E. Escobar Prieto, dans les articles cités de la revue *Las Hurdes*, septembre 1906, p. 203. « Les stalles du chœur étaient remarquables et parfaitement sculptées; mais leur valeur artistique ne les exempta pas d'être brûlées au milieu de l'église par une bande de carabiniers. » (*Ibid.*)

8. E. Escobar Prieto, dans la revue *Las Hurdes*, 12 mai 1907, p. 104.

l'histoire des Batuecas, qui gardent en quelque sorte la dure voie d'accès tolérée par la nature, aux Jurdes hautes, reste plus intimement mêlée, dans les derniers siècles, que celle du couvent de los Angeles à l'existence sans histoire (ou à peine) de las Jurdes. On conserve encore, dans des villages du nord de las Jurdes, des objets de culte ou des statues qui viennent des Batuecas et qui rappellent le temps où des Carmes déchaussés venaient célébrer quelque solennité religieuse ou prêcher dans les hameaux perdus de la sierra.

Le désert des Batuecas fut fondé, nous l'avons vu, en 1599, dans toute la ferveur du Carmel réformé [9].

Le livre du licencié Gonzalez de Manuel, *Manifiesto Apologético de la Antiguedad de las Batuecas*, est fréquemment cité par ceux qui ont parlé de ce pays. J. Vazquez de Parga, qui a donné, dans la revue *Las Hurdes* (année 1906), une intéressante série d'articles (*El Valle de Batuecas*, descripción, historia, leyendas y tradiciones) possédait un manuscrit en vers écrit par un prêtre de la Alberca, qui séjourna quelque temps avec les Pères du Désert et qui, à la suite de ce séjour, écrivit, daté de mai 1749, un *Compendio histórico del Santo Desierto de San José del Monte de las Batuecas*. Dans ces dernières années, les Carmes avaient reconstitué, aux Batuecas, une bibliothèque intéressante sur l'histoire du couvent; cette bibliothèque a, d'ailleurs, été transférée (à Alba de Tormès, sauf erreur) avant l'aliénation si malencontreuse du couvent, qui a eu lieu à la fin de 1925, et qui, peut-être, va réaliser pour toujours ce que la persécution anticléricale n'avait réalisé que pour trois quarts de siècle. Pendant que cette bibliothèque se trouvait aux Batuecas, le digne curé de Ladrillar, Don Tomás Avila Gómez (actuellement curé de Galisteo) avait écrit une histoire documentée du Désert. Le roi d'Espagne, lorsqu'il passa à Ladrillar, s'intéressa à ce bel effort et déclara qu'il ferait les frais de l'édition. Le manuscrit fut confié à une personne de la suite royale; il n'a pas reparu.

« Spirituellement, le nord de las Jurdes fut une annexe des Batuecas. D'ailleurs, sous le nom de Batuecas, on comprenait non seulement cette vallée, mais celles de las Jurdes, qui n'a commencé à prévaloir comme nom séparé que bien avant dans le XIX^e^ siècle [10]. »

La relation faite au milieu du XVIII^e^ siècle, et utilisée par J. Vazquez de Parga, montre que, à cette époque, la vie du Désert conservait toute son intensité. Le cadre en était sans doute plus beau qu'il n'a jamais été; les fleurs y étaient plus variées qu'elles ne le

9. Voir à ce sujet le livre du P. Silverio de Santa Teresa.

10. J. Vazquez de Parga, dans la revue *Las Hurdes*, février 1906, p. 47-48. « Ce qui excuse, ajoute l'auteur, la confusion faite par *Lope de Vega*. »

sont actuellement, et les arbres géants n'avaient point encore été brûlés par des vandales ou abattus par des spéculateurs maladroits. Deux palmiers ornaient la vallée, évoquant, avec d'autres plantes, qui n'ont pas toutes disparu, la Palestine et le mont Carmel, d'où ils étaient originaires. A cette époque, le culte avait toute sa splendeur, et les ermitages étaient régulièrement habités. Les religieux avaient une troupe de mules, qui avaient, dans l'enceinte du domaine, un chemin à elles, la Machera (on désigne souvent le mulet sous le nom de macho), et qui allaient régulièrement à Bilbao et d'autres ports de mer chercher la morue.

Il y avait alors vingt cellules (et non vingt-quatre, observe l'auteur que nous suivons et qui contredit Yepes dans sa *Crónica de San Benito*, qu'a suivi pourtant la *Crónica carmelitana de la reforma de los Descalzos*); ces cellules, à l'exception d'une seule, semblaient être occupées : on attendait un Père pour en remplacer un autre, récemment mort, et c'est la cellule vide que l'on montra aux visiteurs. Il y avait aussi seize ermitages dont l'un était fait dans le tronc d'un chêne-liège ; seul le plus élevé des ermitages, celui de San Onofre, battu de tous les vents, n'avait ni fleurs ni plantes, sauf quelques mousses et lichens, des arbustes rabougris et des cyprès nains; un genévrier isolé avait su grandir et donnait un peu d'ombre; mais pour arriver à cet austère ermitage, on franchissait une croupe « nommée *El Frontal* (le Devant d'Autel), parce que la quantité et la variété de ses fleurs, au printemps, le faisaient ressembler à l'étoffe qui porte ce nom dans l'église, et qui est brodée de fleurs aux vives couleurs [11]. »

A cette même époque, la ferveur était grande, et la narration faite en 1749 laisse, en maint endroit, arriver jusqu'à nous un air de mysticisme et aussi de légende.

Le XIX^e^ siècle devait être fatal au noble Désert des Batuecas et à ses fleurs.

Pendant la fin de l'occupation napoléonienne de l'Espagne, il ne demeura, paraît-il, au Désert qu'un seul Père, celui qui, précisément, venait de renoncer au métier des armes, et qui est resté célèbre sous le nom de Padre Cadete [12]; c'est lui qui habita longtemps l'ermitage du chêne-liège; le souvenir de l'ancien élève officier, le seul des moines que la guerre n'ait pas distrait de la vie religieuse, est resté très vivant dans le pays d'alentour.

La période des troubles guerriers une fois passée, la Communauté se reconstitua, mais le trouble restait dans les idées et dans les opinions. En 1836, les religieux furent proscrits, et l'isolement

11. J. Vasquez de Parga, *ibid.*, p. 230.
12. On appelle de ce nom les élèves des Ecoles militaires.

du Désert ne protégea pas ceux des Batuecas, dont le couvent fut saccagé.

On peut dire que, depuis lors, la barrière que la nature a dressée entre le pays de las Jurdes et le reste du monde est redevenue à peu près hermétique.

Après avoir été volés par une personne interposée, à qui ils avaient cru pouvoir se fier, les religieux rachetèrent leur bien, et, pendant quelques années, réoccupèrent, pour ainsi dire par une sentinelle double, ce poste avancé de la civilisation. Puis, le manque de personnel les contraignit à affermer le domaine. La dernière catastrophe, la moins réparable, et aussi celle où leurs ennemis ne sont pour rien, fut l'aliénation définitive, en 1925, du Désert, que le souvenir de ceux qui y sont inhumés n'a pu défendre de cette profanation.

Pour les gens de las Jurdes, la catastrophe n'est pas aussi grande, ni surtout aussi irréparable que pour l'ordre du Carmel. Il se trouve, en effet, comme nous le verrons un peu plus loin, que l'œuvre civilisatrice que le monastère reconstitué aurait pu poursuivre, fidèle à sa tradition, est maintenant entreprise d'une façon plus complète et plus administrative par les efforts combinés de l'organisation de l'Etat et de l'organisation religieuse séculière.

Mais, au moment où se termine la glorieuse histoire des Batuecas, il importait de fixer son souvenir. Nous avons encore entendu évoquer, dans des paroisses de las Jurdes, les services rendus par les moines du Désert; nous avons connu personnellement l'hospitalité, si précieuse en un tel pays, qu'ils accordaient à ceux qui se rendaient à las Jurdes ou qui en revenaient. Mais, au delà des services d'ordre matériel, au delà même des aumônes, au delà même des rayons d'idéalisme salubre dont les religieux illuminaient de temps à autre la vie trop continûment rivée à la terre abjecte des pauvres Jurdanos, il est certain que leur vie de pauvreté et d'austérités livrait, à ceux des gens du pays qui avaient l'âme un peu noble, le secret d'être quand même heureux, ou tout au moins pour ne pas succomber à la misère dans ces vraies vallées de larmes. Il est bien significatif que les Batuecas soient apparues à beaucoup de voyageurs comme un paradis terrestre, alors que las Jurdes apparaissaient comme un enfer. Et, sans doute, la nature a été moins avare envers la vallée des Batuecas qu'envers les autres vallées de las Jurdes. Mais la grâce a plus fait que la nature pour mettre une telle différence, ou plutôt une telle opposition, entre deux pays si étroitement liés l'un à l'autre, et qui, nous l'avons vu, ont tant de traits communs. La vega de plus d'un des hameaux de las Jurdes aurait pu, elle aussi, devenir le paradis terrestre d'une petite communauté; mais c'est précisément cela que la « bonne »

nature ne permet pas. Aux Batuecas mêmes, le touriste peut bien, par une belle journée d'été, découvrir le paradis terrestre, mais pour y vivre habituellement en paradis, il faut assurément avoir l'amour et l'intelligence de la pauvreté, de la solitude et du sacrifice; il faut savoir qu'il n'y a de paradis terrestre que s'il y a un paradis céleste, ce que la génération apostolique appelait « le royaume », et que ce royaume est d'abord intérieur.

C'est cela que les religieux des Batuecas enseignaient par la parole et par l'exemple. Maintenant, le Désert, où la vie fut si intense, est muet.

§ 6. — Depuis plusieurs siècles, heureusement, l'Eglise séculière a commencé, à las Jurdes, sa mission exceptionnellement difficile en ce pays, mission complémentaire, et, pour ainsi dire, stabilisatrice de celle de l'Eglise régulière. Mais l'isolement du pays est tel, que, même cette immense organisation, qui embrasse la terre entière, n'a guère procédé ici, jusqu'à nos jours, jusqu'à l'époque de la vapeur, de l'électricité et de l'avion, où toutes les communications semblent théoriquement faciles, que par les avant-gardes de l'initiative privée. Au delà des initiatives privées qui ont amorcé l'œuvre de l'Etat, nous trouvons dans le passé, les initiatives privées qui ont amorcé l'œuvre de l'Eglise.

Lorsque Don Juan de Porras y Atienza prit possession du diocèse de Coria, en juillet 1684, il n'y avait encore que trois paroisses à las Jurdes; encore faut-il observer que deux de ces paroisses étaient à la frontière du pays : celles du Pino Franqueado et de las Mestas; une seule, celle de Nuñomoral, était vraiment de las Jurdes. Le 16 juillet, l'évêque Porras avait fait son entrée solennelle dans sa cathédrale; le 17, il partait pour Lagunilla, afin de faire édifier une maison, d'où il pourrait s'occuper davantage et mieux de las Jurdes: en moins d'un an. la nouvelle résidence fut construite. Evidemment, avant son intronisation, l'évêque connaissait l'abandon lamentable de cette partie du diocèse de Coria; ce fut aussi la première région qui eut sa visite pastorale, et, depuis lors, il la visita à peu près chaque année. D'après E. Escobar Prieto, à qui nous empruntons les données qui précèdent [13], le nouvel évêque aurait essayé de grouper les Jurdanos en villages. Il est fort probable, en effet, que leur dispersion était alors plus sensible, et leur misère matérielle moins sensible qu'aujourd'hui, la

13. Le chanoine Escobar Prieto, alors doyen du chapitre de Plasencia, a publié, dans la revue *Las Hurdes*, une série d'articles sur Don Juan de Porras y Atienza, évêque de Coria. (1re année, 1904, p. 30 et suiv., 51 et suiv., 257 et suiv.)

misère ayant augmenté avec le peuplement. « Ce projet, qu'il avait caressé avec beaucoup d'enthousiasme, n'arriva pas à se réaliser à cause de la résistance des habitants, motivée, plutôt que par l'attachement au terroir, par la difficulté de travailler convenablement à leurs champs à longue distance avec des chemins si mauvais [14]. »

L'évêque décida alors de fonder trois nouvelles paroisses, et de construire trois maisons rectorales : ce furent celles de Cambroncino, de Vegas de Coria et de Martinebron. La construction des églises et des presbytères se fit à ses frais; pour l'entretien des paroisses, il sollicita du pape l'attribution à cet effet d'une annuité perpétuelle de 300 ducats sur les rentes de la mitre; ce que le pape Innocent XII accorda par la bulle du 13 janvier 1692. Puis il sollicita une augmentation de cette dotation, afin de terminer une église en construction à Casares. En même temps, l'évêque, véritable pontife, construisait un pont, dans la vallée des Batuecas, pour faire communiquer las Mestas avec la Alberca [15]; un autre à Rio Malo de Abajo pour faire communiquer las Mestas avec Vegas de Coria; un autre pour faire communiquer ce dernier village avec Arrolobos.

Le chanoine Escobar Prieto cite deux documents contemporains sur les intentions de l'évêque. L'un est une déposition faite, en 1734, au cours d'une enquête sur la question de savoir s'il convenait de grouper les Jurdanos en villages, et l'autre est l'acte d'érection des trois paroisses nouvelles, qui montre à quel point les Jurdanos étaient dispersés et difficiles à secourir spirituellement (comme matériellement).

« Le témoin ne sait pas si le seigneur évêque Don Juan de Porras voulait grouper les fidèles de Cambroncino à l'endroit où il bâtit l'église, mais il se rappelle fort bien que, ledit seigneur évêque étant près de cet endroit du Pino [16], au moment de monter le petit mulet sur lequel il faisait ses voyages par ici, comme il y avait beaucoup de fidèles rassemblés, parce que c'était jour de fête, il entendit l'Illustrissime s'exprimer ainsi : « Allons ! du courage ! et celui qui bâtira ici une maison, je lui donne 100 réaux. » Et il est de notoriété que ledit seigneur évêque travailla beaucoup pour remédier aux besoins spirituels dont souffraient les habitants des hameaux de l'intérieur du pays, que l'on appelle proprement Jurdes et Batuecas, nom que quelques-uns, qui ne connaissent pas

14. Art. cité, p. 32.

15. Les trois anciennes paroisses de las Jurdes dépendaient de celles de la Alberca.

16. Il faut entendre sans doute la partie du territoire du Pino Franqueado où avait été bâtie l'église de Cambroncino.

spécialement la région, appliquent aussi aux hameaux de cette paroisse [17]... »

Quant à l'acte d'érection, il donne des renseignements aussi intéressants que précis : « L'Illustrissime Seigneur Don Juan de Porras y Atienza, évêque de Coria, du Conseil de S. M., etc., ayant visité cette partie de la sierra qui fait partie du territoire de la Alberca et de la circonscription judiciaire de la villa de Granada [18], et ayant reconnu que, sur ses 11 lieues de longueur et ses 5 ou 6 lieues de largeur, il y a un grand nombre de hameaux ou lieux habités qui sont, au total, cinquante-trois, et que le plus important a trente chefs de feux, et que l'on descend ensuite jusqu'aux petits nombres de cinq, quatre, deux, et un chef de feu, et que ces hameaux sont, les uns à 3 lieues, les autres à 2 lieues de leurs paroisses, et que, à cause de cette distance, et parce qu'il y a sur les chemins des ruisseaux et des rivières qui s'enflent en hiver, tandis que, en été, la chaleur fatigue à l'excès, et que beaucoup de personnes restent sans entendre la messe, sans être instruites dans la doctrine chrétienne, et meurent sans recevoir les sacrements, car quand elles les demandent, n'ayant pas de médecin ni de chirurgien, il est si tard que le prêtre arrive après le décès : l'Illustrissime Seigneur ayant grande commisération de ces brebis, et comme il n'était pas en son pouvoir de les grouper en villages plus importants, il eut recours à l'érection de trois paroisses... [19] »

Ce passage confirme une fois de plus la façon dont se sont peuplées las Jurdes, par petits groupes aussi peu « sociaux » que possible, isolés comme des pasteurs et des réfugiés. Il montre l'extrême difficulté de les incorporer dans une organisation administrative, car il est trop évident que l'on ne peut fonder ni une paroisse, ni une municipalité pour trois ou quatre chefs de famille: il fait comprendre comment la surpopulation et la misère devaient perpétuellement devancer les efforts de quelques âmes charitables qui n'acceptaient pas la tragique conclusion de la force des choses.

§ 7. — Il nous apparaît aussi que le bon évêque qui chemine sur sa mule en des vallées perdues, et qui bâtit des églises à ses frais pour de petits groupes d'âmes abandonnées, agit plus encore en apôtre qu'en administrateur; sans doute, il est le chef d'un diocèse, il représente la grande organisation catholique; mais il repré-

17. Entendez : celle du Pino Franqueado; nous avons vu déjà, par Ponz, que les habitants de cette partie du territoire ne voulaient pas passer pour Jurdanos.

18. On sait qu'il s'agit de Granadilla.

19. *Loc. cit.*, p. 54 et 55.

sente davantage encore la charité catholique, qui suscite les initiatives privées. Cela est si vrai que son œuvre est restée interrompue après sa mort, étant moins l'œuvre d'une administration, qui ne meurt pas, et qui développe régulièrement son action, que celle d'une personnalité exceptionnelle qui, en faisant le bien, a passé. C'est seulement après deux siècles, que l'on a pu voir d'autres saints évêques recommencer, dans des conditions de ressemblance émouvante, l'apostolat de Don Juan Porras, dans le pays où la misère n'avait fait qu'empirer.

Le caractère privé de l'œuvre de l'évêque Porras est encore souligné par la collaboration de ses sœurs Doña Aldonza et Doña Mariana, qui s'installèrent à Lagunilla, où elles moururent toutes deux, avant leur frère. Doña Aldonza éleva, à Lagunilla, un hôpital, où elle vécut, et mourut au mois de janvier 1702. Mais la fondation n'était pas, à cette date, légalement constituée, et la fondatrice, en mourant, délégua ses pouvoirs à son frère. Le 2 mai de la même année, la situation était régularisée, et l'hôpital, placé sous le patronage de saint Dominique de Guzman, était doté de revenus dont une bonne part était prise sur les biens particuliers de la sœur et du frère.

Les lois contre la mainmorte dépouillèrent de presque tous ses revenus cet hôpital, qui est le plus proche du pays de las Jurdes, et c'est tout récemment que sa destination bienfaisante lui a été pleinement restituée, par un nouveau Porras.

Le grand évêque mourut à Lagunilla, le 28 juillet 1704, et c'est là qu'il repose, dans une sépulture très simple, à côté de sa sœur Doña Aldonza, et aussi près que possible des Jurdanos qu'il avait tant aimés. Son souvenir n'est pas éteint dans ce pays si pauvre en souvenirs; beaucoup savent encore que tel pont a été bâti par Porras; le 28 juillet 1904, comme deux siècles étaient accomplis depuis sa mort, des cérémonies commémoratives furent célébrées à Lagunilla, sous la présidence de l'évêque Peris Mencheta, au Pino Franqueado, et dans les trois paroisses de las Mestas, de Martinebron et de Vegas de Coria, ces deux dernières fondées par lui.

§ 8. — « Anciennement, dit le correspondant qui a donné à Ponz ses renseignements sur ce pays [20], il n'y avait, dans tout ce territoire, que deux églises, à Nuñomoral et au Pino; aujourd'hui, Vegas de Coria en a une, fondée au commencement de ce siècle par Mgr Porras... A Cambroncino, quoique l'église soit très petite, tous ceux qui la voient disent que c'est un malheur (*es lástima*)

20. *Viaje de España*, t. VII, p. 198.

qu'elle soit dans un tel endroit, et c'est ainsi que lui est resté le nom d'église de *las lástimas*. Son mérite consiste en ce qu'elle est voûtée, avec une coupole. C'est Mgr Porras qui la fit construire, en 1700. »

D'après Barrantes [21], il y avait, de temps immémorial, à Nuñomoral, une paroisse avec un registre des baptêmes et un bréviaire très antique, probablement mozarabe. Entre 1645 et 1693 (c'est-à-dire un peu avant Porras, et dans les premières années de l'épiscopat de celui-ci) furent fondées deux paroisses auxiliaires (*ayudas de parroquia*) et trois chapelles (*ermitas*) : Casares et Mestas; Cabezo, Ladrillar et Vegas de Coria. La Pesga avait aussi une paroisse antique, mais ce village n'appartient pas vraiment à las Jurdes, et dans cette seconde moitié du XVII[e] siècle, la marquise de Villafranca en fit construire une autre à Oveja (il faut entendre sans doute Ribera Oveja, qui est à la limite de las Jurdes).

Porras, qui se fit construire une résidence à Lagunilla, où plusieurs de ses prédécesseurs avaient temporairement résidé, obtint d'Innocent XII, par une bulle du 12 janvier 1692, la séparation de la Alberca et du Pino Franqueado. Cette décision administrative pouvait avoir une grande importance pour l'évangélisation du pays, surtout s'il faut en croire Bide, qui a recueilli à las Jurdes plus d'une tradition de défiance envers les gens de la Alberca. « Pendant bien des années, dit Bide, dans le territoire inculte de las Jurdes, les paroisses dépendaient, comme tout le reste, de la Alberca, qui, traditionnellement, rognait sur la dotation, et envoyait un personnel peu éclairé ou peu zélé pour les devoirs de sa charge, ou même des prêtres qui avaient à expier quelque péché ou quelque infraction aux lois canoniques. On conçoit ce que devait être l'indifférence de ces personnes, et il résultait de là que les pauvres Jurdanos étaient aussi abandonnés des ministres de Dieu que des représentants de l'autorité gouvernementale.

» C'est à cet état de choses que voulut remédier, dès qu'il eut été élevé au siège de Coria, Don Juan Porras de Atienza, qui a largement mérité le titre d'Ange et d'Apôtre de las Jurdes [22]. »

La dispersion des habitants et la difficulté des communications continuèrent à se faire sentir d'autant plus durement que le nombre des âmes allait croissant. L'évêque Garcia Alvaro (1750-1783) dut restaurer les ponts de las Jurdes, et, toujours soucieux d'évangélisation, au moment de l'expulsion des Jésuites, il fit valoir en faveur de la Compagnie que, tous les trois ans, les Pères du collège de Salamanque venaient donner des missions dans ce pauvre

21. *Las Jurdes y sus leyendas*, conférence citée plus haut.
22. Bide, p. 85-86.

pays. Notons, en passant, le rayonnement de Salamanque, mieux placée sans doute que Coria par rapport à las Jurdes.

En 1791, les curés de Vegas de Coria, Cambroncino, Ladrillar, Casares, Martinebron, recevaient chacun 1.650 réaux de l'évêché; celui de Nuñomoral recevait une aide de 550 réaux.

A la suite d'une réorganisation, obtenue en 1878, par l'évêque Nuñez, la situation fut la suivante :

Nom du Village	Paroisse ou Catégorie	Patron de la Paroisse	Traitement de la Cure	Dotation de la Fabrique
—	—	—	—	—
Pino Franqueado	de Termino	Nª Sª de la Encina	1.500 pes.	525 pes.
Casares	de Entrada	Smo Sacramento .	875 pes.	400 pes.
Ladrillar.....	»	El Salvador ...	875 pes.	400 pes.
Mestas.....	»	Nª Sª del Carmel	1.000 pes.	450 pes.
Nuñomoral.....	»	La Asunción.....	875 pes.	400 pes.
Cambroncino....	Rural de Iª	Stª Catalina	825 pes.	350 pes.
Vegas de Coria..	»	La Asunción.....	825 pes.	350 pes.

Le Pino Franqueado avait, en outre, deux coadjuteurs, avec 1.225 pesetas, et las Mestas un coadjuteur, avec 625 pesetas. Ces trois coadjuteurs résidaient, respectivement, à Ribera Oveja, à Pesga, et au Cabezo.

Au moment où Barrantes, à qui nous empruntons ces détails, rédigeait sa conférence (c'est-à-dire en 1890), l'évêque de Coria, Mgr Ortiz, achevait de faire construire une église au Castillo. Il y avait donc, à cette époque, en comptant déjà l'église du Castillo, onze lieux consacrés au culte à las Jurdes. Mais il faut remarquer que la population avait beaucoup augmenté depuis le commencement du XVIIIe siècle, que les paroisses n'ont pas toujours des titulaires, et que, enfin, les églises du Pino Franqueado, de las Mestas, de Ribera Oveja et de la Pesga sont aux confins de las Jurdes et du monde extérieur. La vallée du rio Ladrillar, avec les églises de Cabezo, Ladrillar, Mestas, était relativement favorisée; de même la vallée du rio de los Angeles, avec les églises du Pino Franqueado, de Ribera Oveja, de la Pesga et de Cambroncino. Il faut aussi noter que le Pino Franqueado, las Mestas, Cambroncino, Vegas de Coria, Ribera Oveja et la Pesga sont dans les Jurdes basses et que le Cabezo, et peut-être bien Nuñomoral, s'ils ne sont pas des Jurdes basses, sont encore moins des Jurdes hautes.

On ne saurait, nous devons y insister, incriminer ici, d'une façon générale, l'administration ecclésiastique; il y a eu, sans doute, à côté des évêques héroïques, des évêques médiocres, mais ce qu'il y a eu surtout c'est le paradoxe, partout présent, de l'existence d'une

population dans ce pays qui n'est pas fait pour être peuplé. Nous avons dénombré quarante-trois lieux habités à las Jurdes; encore les villages de Ribera Oveja et de la Pesga n'étaient-ils pas compris dans ce dénombrement; on voit donc que, en 1890, il n'y avait pas un village sur quatre qui possédât une église; depuis lors, quelques églises ont été construites (Rio Malo de Arriba, Rio Malo de Abajo, Horcajo, Ovejuela, etc.), mais comme toutes ces églises ne sont pas toujours pourvues de titulaires, il reste vrai que la grande majorité des lieux habités manque de prêtres. En revanche, il faut reconnaître que les villages desservis sont, en général, les plus peuplés. Il s'est fait, depuis le temps de l'évêque Porras, une certaine concentration de la population, puisqu'il comptait, à son époque, cinquante-trois lieux habités. Malgré tout, à l'époque où Barrantes et Bide appelaient si opportunément l'attention publique sur le pays déshérité, on peut dire qu'un tiers à peine des habitants pouvait recourir au prêtre sans avoir à affronter d'extrêmes difficultés.

§ 9. — Mais avant de rappeler les efforts qui ont été accomplis depuis lors, et jusqu'à l'époque tout à fait contemporaine, qui doit être décisive, il nous faut montrer l'autre aspect de la question : nous venons d'indiquer l'étendue de l'action de la société religieuse, depuis qu'elle a donné à ce pays un commencement d'organisation; il nous faut maintenant indiquer ce qu'a été la qualité de cette action.

Nous touchons ici, pour la première fois, au problème moral, qui est sans doute le plus difficile à traiter, mais qui est le problème capital, celui dont les solutions des autres problèmes, plus faciles, doivent éclairer et préparer la solution.

Il ne faut pas s'étonner que le rôle du clergé séculier dans ce pays ait donné lieu à des appréciations diverses. Las Jurdes ressemblent plutôt à un pays de missions qu'à un pays d'administration stabilisée. Il faut des prêtres exceptionnels par leur valeur dans un pays où les conditions de l'œuvre apostolique sont si ingrates.

Santibañez, qui connaissait bien le pays, a été sensible aux défectuosités qu'il observait. « Le clergé d'aujourd'hui, dit-il, et cela depuis 1834, est tombé en décadence. » La date de 1834 peut surprendre; c'est l'avènement d'Isabelle II, c'est surtout, pour les gens de las Jurdes, l'abolition définitive du régime féodal, qui, pendant des siècles, les avait soumis aux fameuses « ordonnances » de la Alberca, contre lesquelles le clergé jurdano, présidé par Don Vicente Sánchez, curé du Pino, adressait, en 1823, une protestation, d'ailleurs vaine, au roi et aux Cortès. En 1834, les libertés muni-

cipales sont instituées, et les Jurdanos sont heureux de ne plus dépendre de la Alberca et de Granadilla.

Pourtant, Santibañez, qui note ces faits, fixe à 1834 le point de décadence du clergé « parce que, avec sa misérable dotation de 3.300 réaux (pour les paroisses qui ne sont pas des paroisses rurales), les prêtres ont à peine de quoi subsister, et, partant, ne peuvent guère subvenir aux besoins de leurs fidèles, mais la décadence est pire quand ces paroisses ont peu à peu été destinées aux prêtres les moins qualifiés pour elles, soit qu'on en ait fait une espèce d'exil pour les curés punis, soit qu'on y ait envoyé ceux qui n'avaient pas l'heur de plaire à leurs supérieurs. Ce manque de discernement dans la nomination des pasteurs, qui avaient à leur enseigner les bons chemins, a produit tout le mal que l'on pouvait en attendre dans une population où il y avait à déraciner tant de mauvaises habitudes [23]. »

L'Etat, ajoute notre auteur, n'a pas mieux rempli son rôle, et la première raison en est qu'il a trop mesquinement doté les secrétaires de municipalités.

Nous voyons bien ici la suite logique des malheureuses conditions naturelles du pays. La mesquinerie de l'Etat n'est pas compensée, comme elle peut l'être ailleurs, par la richesse ou par l'aisance des particuliers. Dans beaucoup d'autres sociétés, les magistratures locales ont été gérées longtemps, non sans abus, mais en somme pour le profit de la communauté, par de riches particuliers, qui ne recevaient aucun traitement; la prospérité et la vigueur politique de l'Angleterre ont reposé longtemps sur un tel système.

Quant au clergé, c'est à peu près partout que la mauvaise gestion des finances publiques a amené l'Etat, parfois à plusieurs reprises, à le dépouiller, puis, quand il fallait bien en venir à la paix religieuse, à ne lui donner, en guise de restitution, qu'une dotation mesquine. Mais, en général, le traitement chichement calculé recevait un petit supplément par le casuel; il arrivait aussi que de riches particuliers pussent subvenir à la détresse du prêtre. A las Jurdes, rien de tel n'est possible. Là, donc, le prêtre est condamné à ne pas faire l'aumône, à ne pas acheter *un* livre. Il est, comme ses ouailles, violemment courbé vers la terre. Avec la malédiction de la misère, il subit celle de l'isolement; si, par surcroît, il se sent exilé, injustement ou non, sa mentalité va s'accorder avec celle des réfugiés, qui subsiste diffuse dans les âmes, à las Jurdes. Ni livres, ni amis, ni exemples réconfortants, ni contrôle; mais la perpétuelle dépression de la misère et les fréquentes tentations d'une vie de plus en plus sévèrement réduite à une vie machinale, presque

23. Santibañez, p. 747.

animale. Il fallait ici des héros et des saints; sans trop généraliser ce que dit Santibañez de l'exil des indignes à las Jurdes, il faut bien reconnaître qu'on n'a pas assez souvent envoyé à ce pays l'élite qu'il lui fallait.

§ 10. — Pourtant, les bons prêtres n'ont pas manqué, même à l'époque dont parle Santibañez; une autre citation de ce dernier, sur laquelle nous aurons à revenir, suffirait à le prouver : « Leurs tendances religieuses, dit-il en parlant non plus des prêtres envoyés dans le pays, mais du commun des habitants, ne laisseraient rien à désirer, si les curés, au lieu d'être ce qu'ils tendent à être, étaient, comme ils devraient être, choisis pour remplir la mission sacerdotale dans ce pays... » Et l'auteur nous montre les Jurdanos accomplissant ponctuellement, souvent au prix de très grandes fatigues, leurs devoirs religieux. Il y a là quelque contradiction, et il n'y aurait pas tant de bons fidèles, s'il n'y avait pas de bons prêtres, surtout en un pays où aucune influence ne peut venir au secours de celle du prêtre.

Ce qui revient à constater, une fois de plus, que, si l'administration reste impuissante à organiser un pareil pays, où tout la rebute, où elle n'a pas de prise, il y a toujours eu des individus généreux, perpétuelle avant-garde de ce qui doit venir, et qui, tout isolés qu'ils fussent, ont réussi à entretenir une idée de la civilisation chrétienne. Bide, plus indulgent que Santibañez, est peut-être plus vrai : « Puisque nous avons, dit-il, cité les curés du Pino, nous dirons que tous ceux qui, à las Jurdes, portent le nom de prêtre font des efforts inouis pour tirer le peuple de sa misère, en lui donnant des conseils, de l'instruction et de l'éducation; il faut savoir que, en règle générale, on a pour eux beaucoup de respect et d'attentions, et qu'une bonne partie des progrès réalisés dans ce pays leur sont dus.

» Nommer le curé, c'est citer un héros, car, en toutes circonstances, ils se portent au secours de leurs fidèles, soit dans les périls de la vie, soit pendant les maladies et les épidémies.

» Celui qui n'a pas lu les articles publiés dans *La Locomotora*, de Béjar (1er mai 1881), sur la fièvre typhoïde qui, à cette époque, désolait la contrée, ne peut soupçonner tout ce que l'on doit à Don Victoriano Sánchez Saude et à Don Ramón Diez, qui succombèrent aux attaques de la maladie, comme de vaillants officiers sur le champ de bataille; à Don Crisanto Pedraza Santos, curé de Vegas de Coria, actuellement à Nuñomoral; à Don Manuel Pascual, curé de Casares, et à Don Julián Mancebo, curé de las Mestas, que nous avons vu, il n'y a pas longtemps, combattre contre toute la population ignorante pour éviter la propagation d'une épidémie

de variole, et qui est parvenu, peut-être par sa seule influence, à faire que les médecins envoyés par le gouvernement pussent venir à bout de leur mission.

» Il suffit de dire cela pour réfuter tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Madoz et ceux qui l'ont copié, en affirmant qu'il y a des hameaux où jamais n'est passé un prêtre.

» Nous pouvons, au contraire, affirmer qu'ils portent le viatique et l'extrême-onction à tous les hameaux, et que, quand ces cas ne se présentent pas, il n'y a pas de hameau que ne visite le prêtre qui en a la charge, à plusieurs reprises dans l'année. Les Jurdanos respectent et aiment leurs curés... [24] » Suivent, sur la piété des Jurdanos, des renseignements qui se rapprochent beaucoup de ceux de Santibañez.

Le témoignage de Bide a ici le mérite d'être plus précis que celui de Santibañez; nous pouvons ajouter que nous avons pu encore saluer personnellement le vénérable Don Crisanto Pedraza Santos, lorsqu'il finissait, à Ribera Oveja, sa longue et admirable carrière, et que nous avons entendu, tant sur lui que sur Don Julián Mancebo, des témoignages directs et émouvants. Ce n'était pas seulement dans les grandes occasions, en temps d'épidémie et de péril de mort que ces curés intervenaient; ils avaient aussi le dévouement, plus difficile, des tâches quotidiennes, modestes ou ingrates. Nous avons vu que Don Julián Mancebo avait, par son travail opiniâtre, largement augmenté la superficie cultivable en pommes de terre, à las Mestas. Quant à « Don Crisanto », qui a voulu vivre et mourir à las Jurdes, il est vraiment de la lignée spirituelle de l'évêque Porras. Dans la nouvelle revue *Hurdes* [25], un anonyme qui dut, pour ses occupations professionnelles, se rendre à Aceitunilla, à la fin de 1891, rend témoignage de l'impression profonde que lui laissa Don Crisanto, alors curé de ce village; il « ressemblait à un squelette, dont la peau révélait par sa couleur la cachexie paludique, dont la soutane avait des pièces et le bonnet aussi », mais dont l'accueil « était joyeux et plein de bonté ». On croirait voir ici un reflet de la beauté toute spirituelle de saint Pierre d'Alcantara, semblable à un paquet de racines d'arbre.

§ 11. — En appréciant à sa valeur le témoignage de Bide, nous devons observer qu'il ne contredit pas, autant qu'il le paraît, celui de Santibañez et celui de Madoz, qui sont, ce dernier surtout, sensiblement antérieurs. Les différences mêmes que l'on observe encore dans la piété et dans la moralité, d'un village à un autre, suffiraient

24. Bide, p. 86, 87.

25. La revue *Hurdes*, paraît chaque quinzaine, depuis le 15 mars 1926. L'article que nous citons est du n° 7 (15 juin), p. 106.

à prouver, actuellement encore, que l'action des prêtres a été, dans ces divers villages, inégale en intensité et en qualité. Les progrès de l'organisation ecclésiastique ont eux-mêmes subi des retards, et il se trouve que c'est Bide qui en administre la preuve : « Aujourd'hui, dit-il, il existe sept paroisses, celles de las Mestas, de Ladrillar, de Vegas de Coria, de Nuñomoral, de Cambroncino, du Pino Franqueado et de Casares. Il y a un coadjuteur au Cabezo et il y en aura bientôt un à Horcajo, où l'on vient de terminer une belle église, qui n'était pas encore inaugurée quand nous sommes passé par le village, en juillet 1891... [26] »

Plus récemment, nous avons bien connu un coadjuteur à Horcajo, mais le service de l'église du Cabezo était assuré par le curé de las Mestas. En somme, il n'y avait eu aucun progrès entre 1878 et 1892, du moins dans l'organisation administrative de la société religieuse.

Mais c'est précisément à partir de cette époque, et l'honneur en revient, pour une bonne part, à Bide, que le progrès allait s'accélérer, parce que l'attention était attirée sur ce pays.

Toutefois, cette accélération n'allait s'opérer, pendant de longues années, que par des initiatives individuelles, dont la plus remarquable est celle du chanoine de Salamanque, ensuite évêque de Plasencia, Jarrin. Le seul fait que, pendant des années, les efforts de régénération de las Jurdes soient partis des diocèses de Salamanque et de Plasencia, montre assez que ces efforts étaient de l'initiative privée.

Nous avons déjà eu à citer le témoignage de Tomás Gómez, lu par le chanoine Polo Benito, au congrès de Plasencia, et selon lequel, en 1894 (deux ans par conséquent après la conférence de Bide), il y avait, à Rio Malo de Abajo, une maison neuve blanchie à la chaux, qui servait d'école, et où enseignait une excellente maîtresse, Doña Marta. « Je demandai qui avait fait les frais de la maison et qui entretenait l'institutrice, et l'on ne sut que me répondre : un monsieur curé de Salamanque.

» Un peu de temps passa, et ce local d'école devint église à courte distance de l'édifice destiné à l'école, et, hors du village, il y eut un cimetière; le tout payé par ce monsieur le curé de Salamanque, qui était adoré de ces malheureux Hurdanos...

» Et ce fut en l'année 1902, si j'ai bon souvenir, que j'eus la surprise de recevoir la visite de Don Francisco Jarrin, Magistral de Salamanque, accompagné de l'avocat de cette ville, Don Julián Mancebo et d'Alfredo, fils de ce dernier [27]. Je sus alors que le mon-

26. Bide, p. 87-88.

27. Nous avons eu déjà souvent l'occasion de citer Don Julian Mancebo qui, élevé à la Alberca, connaissait très bien las Jurdes. Il devait aussi se

sieur curé de Salamanque, dont parlaient les gens de Rio Malo, était le Jarrin qui parcourait las Jurdes, parce qu'il désirait les connaître complètement; ce qui est sûr, c'est qu'alors il apprit que l'école provinciale créée à Fragosa, hameau de la municipalité de Nuñomoral, avait été fermée à la suite d'une visite d'inspection faite par l'inspecteur des écoles de la province de Cáceres, et comprenant que c'était là une lamentable erreur de Don Maximiano, il pensa en créer une à ses frais, car il avait pitié de l'ignorance de ces pauvres gens; la pensée se réalisa l'année suivante, dans ces conditions : le chanoine Jarrin vendit quelques petites propriétés qu'il possédait je ne sais où, et il investit en titres de la Dette une somme suffisante pour assurer, après sa mort, la dotation du maître [28]. »

§ 12. — C'est dans cette entrevue de 1902 qu'aurait été lancée la première idée de la société qui devait être *la Esperanza de las Jurdes* et où l'on voit l'initiative privée chercher dans l'association une puissance qui lui avait manqué jusque-là.

Le 8 juillet 1903, convoquée par le chanoine Jarrin, eut lieu, dans la maison rectorale de Cambroncino, une assemblée d'où la société devait sortir constituée, et à laquelle prirent part les chanoines Jarrin et Polo Benito, l'avocat Mancebo, de Salamanque, le député provincial (conseiller général) Don Florencio Durán Martín, une représentation officielle des cinq municipalités de las Jurdes, et des commissions des villages voisins de Pozuelo, Torrecilla, de los Angeles, Casar de Palomero, Ribera Oveja et Pesga.

Comme on le voit, et il ne pouvait en être autrement, les Jurdanos qui, d'ailleurs, étaient représentés par quelques hommes remarquables dans leurs délégations des municipalités, ne pouvaient pas prétendre se sauver eux-mêmes; les initiateurs du mouvement venaient de Salamanque, et ils faisaient appel, en même temps qu'aux Jurdanos, à des éléments du pays voisin et de la capitale de la province, Cáceres.

La Esperanza de las Hurdes fut ainsi constituée :

Directeur (par acclamation), Don Francisco Jarrin y Moro; président d'honneur, Mgr l'évêque de Coria, Don Ramón Peris Mencheta; président du Comité directeur, Don Pablo Hernández, curé du Pino Franqueado; trésorier, Don Juan Pérez, secrétaire muni-

retirer à la Alberca, où il mourut pendant la grande guerre. Il avait très activement servi la cause des Jurdanos, qu'il aimait beaucoup, et il se mettait, avec la plus parfaite obligeance, à la disposition de tous ceux qui s'occupaient d'eux et de leur pays; nous lui devons, pour notre part, une grande reconnaissance.

28. *Crónica del Congreso*, p. 106-108.

cipal du Pino Franqueado; secrétaire, Don Tomás Gómez; membres, Don Patricio Segur, de Nuñomoral; Don Lucas Marcos, du Cabezo; Don Santiago Pascual, de Casares.

Au moment où l'initiative privée acquérait ainsi quelque chose de la force que peut donner l'association, elle s'exposait aussi aux épreuves que peuvent produire les rivalités personnelles, et aussi les divergences politiques. Dès le premier moment, il y eut des mécontents, et Tomás Gómez rapporte que, aussitôt après la constitution du bureau, l'assemblée fut surprise du discours que fit, en termes aigres-doux, le curé de Cambroncino, chez qui avait lieu la réunion. Il se peut que la prépondérance des représentants du Pino Franqueado dans le bureau ait déplu à quelques membres de l'assemblée. Il est certain que, jusqu'à l'époque présente, il y a eu, à las Jurdes, à l'égard du Pino Franqueado, qui, nous l'avons vu maintes fois, n'est pas tout à fait Jurdano, comme un report des sentiments qui, autrefois, visaient la Alberca. Comme autrefois la Alberca, le Pino Franqueado (nous l'avons vu en particulier pour la question des écoles) donnait le signal de certains progrès; économiquement, il était en avance sur le reste du pays; et on le soupçonnait de profiter de son rôle d'initiateur et de sa supériorité économique pour accaparer le principal bénéfice des progrès qu'il favorisait; peut-être y avait-il là une petite part de vérité, parce qu'il est rigoureusement inévitable que les initiateurs d'un progrès, surtout dans l'ordre économique, cherchent à en tirer tout le profit possible, à moins qu'ils n'appartiennent à quelque ordre religieux ayant fait vœu de pauvreté. Nous retrouvons ici, dans ce microcosme de las Jurdes, l'opposition qui se manifeste partout entre les colonisateurs et les adversaires du « colonialisme ».

Il était d'autant plus naturel que cette opposition se manifestât ici, que la municipalité la plus voisine de celle du Pino Franqueado, la municipalité de Camino Morisco (à laquelle appartient Cambroncino) forme, elle aussi, une région relativement riche et avancée. Jusqu'à l'heure actuelle, il y a eu rivalité, parfois assez âpre, entre le Pino Franqueado et Camino Morisco.

Il est évident que les rivalités et les suspicions devaient s'exaspérer, le jour où la société aurait à sa disposition des ressources pécuniaires, ce qui arriva quelques années plus tard, lorsque l'Etat concéda une somme de 50.000 pesetas pour la lutte contre l'usure [29].

Mais lorsque, dans cette séance constitutive du 8 juillet 1903, Don Francisco Jarrin prévoyait pour la nouvelle société un chemin semé

29. Voir ci-dessus, IIe partie, ch. IX, p. 328.

de pièges, beaucoup d'ennemis et peut-être des calomniateurs, il entrevoyait sans doute d'autres difficultés encore.

Difficultés inévitables, permanentes, dans l'ordre politique; difficultés évitables et transitoires, mais très réelles dans l'ordre religieux.

Dans l'ordre politique, nous avons déjà signalé ces difficultés en leur lieu et nous n'y revenons ici que pour indiquer comment elles avaient leur répercussion contre les généreuses initiatives du chanoine Jarrin. Dans l'Espagne de l'« ancien régime », une œuvre comme celle qu'entreprenait *La Esperanza de las Hurdes* ne pouvait prendre toute son ampleur qu'avec l'aide de l'Etat, c'est-à-dire avec la collaboration des administrations publiques, qui dépendait complètement, non de la mission propre de ces administrations mais du bon vouloir des hommes politiques, conseillers généraux et députés. Or, toute l'Espagne était divisée en deux partis, ou plus exactement en deux clientèles, qui tous les quatre ans, et même plus souvent (car les Cortès étaient dissoutes généralement avant l'expiration de leur mandat) s'affrontaient en une lutte de violences et de perfidies. Les divisions politiques ont certainement desservi la cause de las Jurdes, en quoi ce malheureux pays nous présente, une fois de plus, l'image en raccourci de l'Espagne elle-même.

Dans l'ordre religieux, la situation du chanoine Jarrin était très délicate. Sa charité avait franchi les cadres de l'administration ecclésiastique, puisqu'elle s'exerçait dans le diocèse de Coria, et que le chanoine appartenait au diocèse de Salamanque. Cette situation, toute délicate qu'elle fût, n'aurait eu sans doute que des avantages, si le siège de Coria eût été alors occupé par un Porras; la venue d'un nouveau Porras n'était pas impossible, puisqu'elle eut lieu quelques années plus tard. Mais, à la date où se constitua *La Esperanza de las Hurdes*, le siège de Coria avait pour titulaire Mgr Peris Mencheta. Nous n'avons pas à juger, ici, ni ailleurs, Mgr Peris Mencheta; mais il nous suffira de lui emprunter à lui-même quelques lignes pour faire comprendre qu'il n'était pas tout à fait de la lignée de Porras : « Ce me serait une grande satisfaction de continuer l'œuvre de ces prélats éminents dont les noms unis à celui du Père de las Hurdes, sous lequel est connu l'Illustrissime Don Juan Porras, vivent encore dans le souvenir du pays et sont prononcés avec respect et vénération. Mais je ne pourrai pas, même de loin, les imiter, parce que je n'ai pas leurs revenus; mais je consacre à une œuvre si bienfaisante mon cœur et ma volonté... [30] »

30. Lettre du 13 février 1904, adressée à Don José Polo Benito, à l'occasion de la fondation de la revue *Las Hurdes*, et insérée dans le premier numéro de cette revue. Nous nous sommes attaché à traduire très exacte-

Mgr Peris Mencheta était de ces évêques qui, sous les régimes concordataires, arrivent à l'épiscopat grâce à leurs appuis politiques. Il était le frère du directeur d'une agence d'information, alors importante, et à qui le gouvernement voulait être agréable [31].

Le prélat qui se résignait si facilement à ne pas suivre, même de loin, l'exemple de ceux auxquels il reconnaissait simplement la supériorité des rentes [32], ne devait pas faciliter l'œuvre du chanoine Jarrin.

La situation ne devait pas s'améliorer, lorsque, à la fin de 1906, le magistral de Salamanque fut nommé évêque de Plasencia. Dans son nouveau diocèse, Mgr Jarrin se trouvait encore plus près de las Jurdes qu'il ne l'était à Salamanque, mais sa nouvelle dignité ne pouvait que rendre plus aiguë la susceptibilité de l'évêque de Coria.

§ 13. — Pourtant, et c'est ce qu'il nous reste à indiquer, l'œuvre de *La Esperanza de las Hurdes* se poursuivit courageusement, pour le bien du pays. Et il n'est pas jusqu'à Mgr Peris Mencheta, qui, stimulé par cet exemple, n'ait fait, de son côté, quelque chose pour las Jurdes.

Le 22 janvier 1904, paraissait le premier numéro de la revue mensuelle *Las Hurdes*, dont un homme de bien, le marquis de Albaida, couvrait les frais d'impression, laissant à *La Esperanza* le produit des abonnements. Le directeur de la nouvelle revue était Don Francisco Jarrin, activement secondé par Don José Polo Benito et par une série de collaborateurs qui allaient donner, pendant près de

ment le texte espagnol. « ...Pero no podré ni siquiera de lejos imitarlos por no contar con las rentas de aquellos; pero consagro á tan benéfica obra mi corazon y mi voluntad... »

31. On nous a conté, à propos de la nomination de Mgr Peris Mencheta, l'anecdote suivante : Une personne qui apprenait cette nomination, mais qui ignorait complètement l'existence d'un ecclésiastique de ce nom, s'écriait, stupéfaite, en pensant au directeur de l'agence d'information : « Je savais bien que Peris Mencheta avait de l'influence, mais je ne pensais pas que ce fût au point de pouvoir se faire nommer évêque ! »

32. Citons, à ce propos, un trait rapporté par Escobar Prieto, dans la série d'articles consacrés à Porras, que nous avons cités. Après avoir signalé que, transféré du siège de Ceuta à celui de Cadix, Mgr Porras écrivait au chapitre de Cadix « qu'il retarde un peu son arrivée, afin de payer les dettes qu'il laissait à Ceuta », notre auteur ajoute que « ces dettes avaient sûrement une origine analogue à celle que nous trouvons indiquée dans une lettre du même prélat, écrite au chapitre de Coria quelques années plus tard. Il existait, en faveur du chapitre, sur le revenu de la mitre, une somme destinée aux travaux de la cathédrale. Mgr Porras, qui avait accepté bien volontiers de la payer, demanda pour cela un délai, de Garrovillas où il se trouvait en visite à l'archiprêtré, lorsque le chapitre la lui réclama, « parce qu'il avait, non seulement épuisé toutes ses ressources à secourir les pauvres, mais qu'il avait en outre contracté des dettes pour cet objet. » C'étaient plus de 10.000 réaux qu'il avait répartis en aumônes dans cette région... » (Dans la revue *Las Hurdes*, 23 janvier 1905, p. 258.)

quatre ans, des articles très intéressants sur la géographie, l'histoire et surtout les mœurs du pays. Lorsque la revue cessa de paraître (le dernier numéro est d'avril-mai 1908), on était à la veille du Congrès de Plasencia (14-15 juin 1908), et l'on peut dire que la revue avait accompli son œuvre, en recrutant, bien au delà du pays, et même des diocèses de Coria et de Salamanque, et de la province de Cáceres, des bonnes volontés dévouées. Il était devenu difficile aux gouvernements eux-mêmes de continuer à ignorer des misères sur lesquelles l'attention publique, en Espagne, et jusqu'à l'étranger, était éveillée; et, en effet, le Congrès de Plasencia allait montrer, pour la première fois, la conjonction de l'action gouvernementale et des initiatives privées. Il marque, en ce sens, une date décisive, quoique l'Etat ne fût pas encore prêt à collaborer assez judicieusement avec ceux qui connaissaient bien le pays, et que la désorganisation politique ne lui permît pas, dans son effort, la continuité, pourtant essentielle à son rôle.

La Esperanza de las Hurdes reçut les adhésions de l'archevêque de Burgos, des évêques de Salamanque, de Zamora et de Badajoz, du duc d'Albe, du ministre des Affaires étrangères, R. San Pedro, etc. Lors de la première assemblée générale (1er août 1904), la société comptait 181 membres protecteurs et 91 membres ordinaires; la proportion des membres protecteurs dans cette société, d'une composition peu ordinaire, souligne, une fois de plus, les conditions exceptionnelles de la régénération de las Jurdes. Il est instructif, aussi, de noter que près de la moitié des membres ordinaires étaient du Pino Franqueado (44); il y en avait 22 de Camino Morisco, 13 du Cabezo, 11 de Nuñomoral et 1 de Casares; les nombres diminuent à mesure que nous nous enfonçons au cœur de las Jurdes. Parmi les membres protecteurs, 118 appartenaient à la province de Salamanque, 48 à celle de Cáceres, et 15 à diverses autres provinces; on voit combien, à cette date, l'œuvre conservait un caractère local; comme il arrive toujours en Espagne, c'est par les relations personnelles, beaucoup plus que par des publications, que la propagande se faisait en faveur de l'œuvre; s'il en eût été autrement, Madrid seule aurait dû donner plus des 15 membres qui représentaient « différentes provinces ».

A la date de cette première assemblée générale, la société avait un capital de 3.470 pesetas 90 c., dont 3.573 avaient été réparties en prêts sans intérêt entre 52 membres ordinaires. (Ici encore nous entrevoyons des causes de suspicions.)

Dans l'assemblée, des félicitations furent décernées, en raison de leur active propagande, aux délégués Don Modesto Batuecas et Don Joaquin Gutierrez, respectivement médecin et curé de Pozuelo, à l'excellentissime Don Modesto Duran, de Villanueva de la Sierra,

a Don Leopoldo Periañez, de la Torrecilla de los Angeles, à Don Martin Botejara de Villa del Campo, « à l'inoubliable poète Don José Maria Gabriel y Galán, de Guijo de Granadilla, dont la mort prématurée a fait perdre à las Hurdes un de leurs plus enthousiastes défenseurs [33]. »

Une fois de plus, nous constatons le caractère local, mais en même temps extérieur au pays même de las Jurdes, de l'effort de régénération en faveur de ce pays.

A partir de l'époque où nous sommes arrivés, le travail de réorganisation ou d'organisation est poursuivi, dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel, conjointement et méthodiquement, d'abord par cette société, fondée et inspirée par un ecclésiastique éminent, et comprenant des représentants de tous les intérêts, ou plutôt de tous les besoins à satisfaire.

Dans la première année d'activité de *La Esperanza* Don Rafael Duran obtint de M. Allendesalazar, ministre de l'Agriculture, de l'Industrie, du Commerce et des Travaux publics, la désignation d'un ingénieur des ponts et chaussées, Don Francisco Guerra de la Vega, exclusivement chargé d'étudier le projet d'une route de Plasencia à la Alberca, qui devait passer par las Jurdes. Don Rafael Duran intervint deux fois aux Cortès en faveur de las Jurdes. Cette année-là, aussi, des Jurdanos furent présentés au jeune roi d'Espagne, qui visitait Salamanque, et qui promit d'aller les voir un jour dans leur pays.

Le député provincial Don Luis Grande Baudesson fit attribuer, sur le budget de la province, 3.000 pesetas pour construire des écoles à las Jurdes.

Enfin, une douzaine de Jurdanos furent présentés au roi, cette fois à Madrid, Don Francisco Jarrin couvrant à peu près seul les frais de ce voyage.

Dans sa seconde année, la société ne reçut pas autant de subventions que dans la première (1.663 pesetas 21 c., dont 584 de Don F. Jarrin; 200 de la députation provinciale de Badajoz; 175 de Don R. Duran et de sa famille, et 704,21 de cotisations et abonnements); les ressources nouvelles furent, comme les précédentes, déduction faite de quelques menus frais de plantations de pins au Pino Franqueado et à Camino Morisco (78 p. 59), employées en prêts sans intérêt, à la fureur croissante des usuriers.

La même année, l'éminent député du district de Sequeros (dont fait partie la Alberca), Don Eloy Bullon, obtint pour *La Esperanza* l'appui, d'ailleurs assez platonique, de la Real Sociedad Económica Matritense de Amigos del Pais.

33. *Crónica...*, p. 114.

Et lors d'une visite royale à Cáceres, où il y eut une réception des maires de la province, celui du Pino Franqueado, vice-président de *La Esperanza*, remit au souverain un nouvel appel en faveur de las Jurdes.

« Cette même année furent ouverts, aux frais de Don F. Jarrin, deux chemins, l'un de Rio Malo de Arriba à la Collada de Clemente (limite de la Castille), et l'autre de Fragosa à la Huerta. Ces deux voies de communication, pauvrement établies, économisent la moitié du temps que les Jurdanos employaient auparavant, les uns pour aller en Castille et les autres pour venir au marché du Casar : ils révèlent la connaissance pratique que leur auteur n'avait pu acquérir que par ses fréquentes visites à las Jurdes... [34] »

En 1906, le comte de Retamoso donna une conférence sur las Jurdes au Centro de Defensa Social de Madrid. Le pays fut aussi visité par une excursion militaire. La colonie Extremeña de Salamanque, organisée en société, décida d'appuyer *La Esperanza*. Tous ces menus faits, qui seraient ailleurs dénués d'importance, montrent ici quel progrès rapide faisait la connaissance de ce pays, resté si longtemps complètement ignoré; et c'est précisément la notoriété donnée aux misères de las Jurdes, qui allait peu à peu conduire le gouvernement à assumer enfin son rôle.

L'assemblée générale de 1906 eut lieu à Cambroncino, et elle fut honorée de la présence des évêques de Salamanque et de Plasencia, Valdés et Mgr Almaraz, qui devait mourir primat d'Espagne. Il se trouva, d'ailleurs, que l'évêque de Coria fut empêché, par ses nombreuses occupations, de recevoir dans son diocèse les prélats qui témoignaient si heureusement leur intérêt pour las Jurdes; il se fit représenter par le curé du Pino Franqueado.

C'est encore au cours de cette année que Don Francisco Jarrin fut nommé évêque de Plasencia, et que le médecin Don José González Castro lança l'idée de réunir un Congrès en faveur de las Jurdes.

L'idée prospéra, et Plasencia fut choisie comme siège du Congrès, ce qui ne laissa pas de provoquer encore des susceptibilités.

En 1907, il n'y eut pas d'assemblée générale, mais, en 1908, l'évêque de Plasencia, activement secondé par son secrétaire, Don José Polo Benito, obtint du comte de Retamoso la concession de 50.000 pesetas, à titre de *pósito*, c'est-à-dire, pratiquement, d'argent à employer en œuvres sociales.

L'assemblée générale eut lieu à Vegas de Coria, et se réjouit fort de la concession des 50.000 pesetas, pour l'administration

34. *Crónica...*, p. 118.

de laquelle le comte de Retamoso nomma, aussitôt après, une Junta.

Le Congrès de Plasencia aurait pu être encore beaucoup plus bienfaisant qu'il ne le fut pour las Jurdes. Le gouvernement s'y fit représenter par le vicomte de Eza, spécialiste des questions agricoles, et qui devait, par la suite, jouer un rôle de plus en plus important dans la politique espagnole, parmi les membres du parti libéral-conservateur, en réalité conservateur. Mais un représentant du parti libéral, plus âgé et plus illustre dans la vie politique que le vicomte de Eza, prit aussi part au Congrès : Don Segismundo Moret. A côté d'autres hommes politiques, comme Don Eloy Bullon, le Dr Pulido, etc., on vit figurer l'évêque de Salamanque. Celui de Coria ne parut point.

Cependant, les divisions qui allaient compromettre l'œuvre de *La Esperanza* ne pouvaient se manifester alors. Le 31 août eut lieu à Vegas de Coria l'assemblée générale annuelle, où la concorde fut maintenue. L'évêque de Plasencia venait encore d'obtenir du ministre de l'Intérieur 2.000 pesetas pour le service sanitaire à las Jurdes. Mais, comme suite à l'assemblée générale, eut lieu, en présence de l'évêque de Plasencia et de son secrétaire, la réunion de la Junta chargée d'administrer les 50.000 pesetas. C'est là que se produisirent les difficultés que nous avons eu l'occasion de signaler plus haut.

Nous n'avons pas à revenir ici sur ce point, mais nous avons à noter que les difficultés obstinément apportées à la convocation d'une autre assemblée de la Junta prirent pour prétexte que le président ne pouvait réunir aucune Junta sans l'autorisation du prélat du diocèse, et qu'aucune convocation n'ayant eu lieu, il fallut, pour observer les prescriptions de la loi espagnole sur l'administration des pósitos, faire faire une convocation par un gérant autorisé par le tiers de la Junta. Nous avons dit plus haut comment la commission n'avait pas reçu une seule demande de prêt des deux municipalités les plus pauvres de las Jurdes, celles de Nuñomoral et de Casares.

A ce moment, il devint évident que la désunion paralysait les efforts si généreusement dépensés par l'évêque de Plasencia. La concession de 50.000 pesetas n'avait de valeur que comme un commencement, et cette concession n'avait même pas produit tout le bien qu'elle pouvait produire ! L'Etat avait pris contact avec las Jurdes, ou plus exactement avec leurs défenseurs, mais dans sa décadence, où les discours remplaçaient trop facilement les actes, où le gaspillage des finances ne permettait guère de s'occuper des misères, même les plus tragiques, lorsque les misérables ne savaient pas se faire entendre, qu'allaient donc pouvoir obtenir les Jurda-

nos, dont les défenseurs les plus ardents allaient être découragés par ceux-là mêmes dont ils assumaient la mission ?

§ 14. — En somme, peu de temps après le Congrès de Plasencia, on était revenu au régime de la dispersion des efforts. Mais il y avait quelque chose qui était changé, et changé pour toujours : c'est que la question de las Jurdes avait été posée d'une façon retentissante, qui ne pouvait plus être oubliée, devant l'opinion publique et devant ceux qui avaient la responsabilité du gouvernement. L'Etat restait paresseux et impuissant; et l'Eglise, momentanément, était divisée dans ses représentants. Comme il était arrivé après 1834, une grande espérance aboutissait à une grande déception. Seulement quelques âmes héroïques, isolées, allaient maintenir la tradition du dévouement aux Jurdanos.

La situation du prêtre, à las Jurdes, restait bien celle qu'avait caractérisée J. Polo Benito, en 1904 [35] : isolement et misère.

« A las Hurdes, comme partout, le prêtre doit secourir ses fidèles les plus nécessiteux; or, ils le sont ici presque tous et nous voudrions bien savoir le moyen de faire œuvre si méritoire et si urgente avec 500 ou 600 pesetas, sujettes à une retenue. Pourtant, les Jurdanos reçoivent beaucoup de leurs prêtres.

» S'il est vrai qu'ils manquent de pain, leur curé n'en mange pas davantage, et si, par un extraordinaire hasard, le pain arrive à lui, c'est que ce jour-là le village est en fête. Alors tous en ont.

» On ne connaît pas, à las Jurdes, l'assistance médicale, et le prêtre ne saurait être mieux traité que les autres... » Nous copions ce qui suit d'une lettre envoyée à la *Semaine Catholique :*

« Le curé de Vegas de Coria est mort, il y a peu de temps, dans la plus grande misère, et sans aucun secours médical, parce que cela n'existe point dans ce pays et parce que sa pauvreté ne lui permit pas de faire venir le médecin le plus proche qui est à 5 lieues.»

« Que voulez-vous ? répondit le curé à des amis qui se lamentaient de ne pouvoir appeler un médecin. C'est là la condition de mes fidèles et ils ne se plaignent pas. »

Nous avons déjà eu l'occasion de citer ce prêtre qui « pour tout mobilier, avait deux chaises malades, sans dossier, et un fauteuil de l'église. Son lit était fait de quelques planches courtes et mal jointes, sa paillasse était une pauvre botte de fougères sèches. La porte qui séparait son bureau de sa chambre à coucher était un rideau blanc, raccommodé avec des chiffons de diverses couleurs. »

Or, il faut que ce prêtre, si dépourvu de tout, s'occupe de tout

35. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 juin 1904, p. 111 et suiv.

Bien souvent, et cela est assez naturel, et, par surcroît, ne suppose pas de débours, le curé donne l'enseignement. Jarrin l'a vu, à Vegas de Coria : « L'école était installée dans la maison rectorale et le notaire était remplacé par le curé. Fort bien ! C'est là ce qu'il faut à las Jurdes, que les prêtres soient en même temps maîtres d'enseignement primaire, et même secondaire [36]...

La chose n'était pas nouvelle à Vegas, puisque déjà Don Crisanto Pedraza avait régenté l'école pour le plus grand profit des garçons et des filles; et ce curé faisait le médecin, le pharmacien, le peintre, trouvait des chansonnettes, de petites comédies, gouvernait en donnant des secours et donnait des secours en gouvernant, sans détriment pour son ministère sacré, dont il augmentait, au contraire, le prestige [37]. »

Semblable cumul est inévitable dans un pays qui ressemble à un pays de mission ou à nos campagnes du haut Moyen-Age. Non seulement le premier devoir du pasteur est d'aider ses ouailles à vivre, mais encore bien des travaux d'ordre matériel importent à la célébration régulière du culte et à l'administration des sacrements. « Sans le pont, les devoirs religieux des habitants de Rebollosa ne pourraient être remplis pendant une bonne partie de l'hiver [38]. »

Pendant l'hiver aussi, ou à la suite des orages, le viatique ne peut être porté aux malades, ou ne peut l'être que moyennant de graves dangers, si les chemins et les ponts font défaut; les cadavres non plus ne peuvent être portés au cimetière. « Si les habitants de Batuequilla, Rubiaco, Horcajada et Aceitunilla peuvent se rendre facilement à l'église de Vegas de Coria, il n'en est pas ainsi de ceux de Cerezal, Asegur, Gasco Fragosa et Martinandran [39]. »

C'est le manque d'églises et de prêtres qui oblige les Jurdanos à ces lugubres transports de cadavres où il n'est pas toujours facile de garder tout le respect dû aux morts. Dans le cimetière récent de Ovejuela, on enterre seulement les grandes personnes, sans doute parce que les enfants sont plus facilement transportables.

Construire des églises n'est encore que la moindre des difficultés, quoique l'église, si modeste qu'elle soit, exige déjà une ampleur et une solidité qui excluent les procédés ordinaires et expéditifs de la construction à las Jurdes. La grande difficulté est d'avoir des prêtres et de les doter. Cependant l'œuvre se poursuit

36. Il va sans dire que l'enseignement secondaire vient ici par une boutade; le style de Don Francisco Jarrin était toujours d'un ton enjoué.
37. Dans la revue *Las Hurdes*, 22 mai 1906, p. 99.
38. Tomás Gómez, dans *Crónica...*, p. 32.
39. F. Jarrin, dans la revue *Las Hurdes*, 22 février 1906, p. 26.

peu à peu. Le 22 août 1907, la revue *Las Hurdes* signale qu'une église est en construction à las Calabazas et que *La Esperanza de las Hurdes* a envoyé à l'évêque Peris Mencheta une subvention pour les travaux. « Mgr Peris Mencheta projette aussi de terminer le plus tôt possible les travaux d'une petite église au hameau de Rio Malo de Arriba [40]. »

A Ovejuela, une église fut inaugurée en 1918, mais lorsque nous la visitâmes, un peu plus tard, il n'y avait pas de prêtre.

Ainsi, jusqu'à l'époque actuelle, la misère continue d'étreindre les gens de las Jurdes, qu'elle prive même des consolations spirituelles, ailleurs à la portée des plus pauvres.

Quelle peut être la conception qu'ont de la vie et de la mort des gens qui passent de longues années sans qu'une fête, une cérémonie, une parole leur rappelle qu'il y a là, au delà de leur vallée, une autre terre, et, au-dessus du ciel de plomb qui pèse sur leurs labeurs d'été, un autre ciel ?

Ces enterrements que nous venons d'évoquer, où le cadavre ambulant, en quête de la dernière demeure, est accompagné de figures parentes, hâves et terreuses, et n'est pas sûr de pouvoir passer les torrents grossis par l'orage, restent jusqu'ici le symbole d'un pays qui ne sait pas comment mourir.

Non moins tragique est le spectacle d'un père emportant dans ses bras, d'une mère emportant sur une mule, enveloppé dans une couverture d'usage courant, un petit cadavre au cimetière lointain, où l'on n'aura guère l'occasion de visiter la fosse. Nous avons eu l'occasion de cheminer quelques heures avec un homme qui portait dans ses bras un cadavre d'enfant. Nous avons aussi rencontré la famille qui transporte le petit cadavre sur sa mule. Et rien n'était plus triste que de voir à quel point cela leur paraissait à tous naturel. Entre une extrême et absolue résignation et une indifférence qui est peut-être la suprême défense de la nature humaine, livrée à elle-même, contre l'excès du malheur, il n'y a pas de différence perceptible, du moins sur un visage de paysan.

40. *Ibid.*, p. 187.

CHAPITRE III

Le capital intellectuel des Jurdanos et leur mentalité.

§ 1er. — C'est à Lope de Vega que nous devons la première esquisse psychologique des gens des Batuecas, qui, comme nous l'avons vu, ne se distinguaient pas, à l'époque de Lope, des gens de las Jurdes. Mais la psychologie jurdana de Lope n'est pas le fruit de longues, ni même de brèves observations; elle est construite, ou déduite, à partir d'un fait unique : celui de l'isolement du pays; le génie de Lope, aidé peut-être de quelques vagues renseignements recueillis à Alba de Tormes, a fait l'essentiel.

Certes, l'isolement, trait caractéristique du pays de las Jurdes, met sa marque profonde dans la mentalité des habitants du pays, mais Lope nous dépeint un isolement d'autochtones, tandis que l'isolement des Jurdanos est un isolement de réfugiés. La conception du grand dramaturge est trop simple, et, dans sa simplicité, elle n'est pas très exacte.

La géographie du pays nous achemine à constater des traits plus complexes et plus vrais de la psychologie de ses habitants. Les Jurdanos sont des réfugiés; des réfugiés qui sont restés complètement isolés; isolés dans un pays sans variété, dur, ingrat; dans un pays ingrat qui, non seulement ne les nourrit pas, mais encore les débilite; qui exige de ses colonisateurs débilités un travail intense, mais intermittent; qui n'offre, pour ainsi dire, aucune prime à l'ingéniosité.

Ceux qui forcent l'entrée de ce pays inhabitable doivent « laisser toute espérance », et, à las Jurdes, il est impossible à l'homme du commun de connaître ou seulement de concevoir le bonheur de vivre.

Avant d'analyser le caractère psychologique des Jurdanos, il nous faut souligner (tant l'illusion serait facile à ce propos, puisque nous n'avons l'expérience que de pays tout différents) à quel point ce pays-ci est privé de tout concours et de tout apport de l'extérieur.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas de traditions à las Jurdes. Lorsque Barrantès a composé son étude sur *Las Jurdes et leurs légendes*, il se référait exclusivement aux légendes qui ont cours sur las Jurdes, et nullement à des légendes ayant cours à las Jurdes. Le

même auteur a publié une étude sur le folklore de l'Estrémadoure [1], et rien, dans cette étude, ne concerne las Jurdes.

Il n'est assurément pas possible que ceux qui se sont réfugiés à las Jurdes n'aient pas apporté quelque chose avec eux et en eux; « le passé, dit Fustel de Coulanges, ne meurt jamais complètement pour l'homme [2] »; mais dans cette société, à la fois si confinée et si dispersée, si insociale, les traditions se sont exténuées, elles aussi; les traditions ne se transmettent pas automatiquement; mais si, dans la plupart des pays, les traditions disparaissent ou se transforment sous la poussée des inventions et des besoins nouveaux, ici, dans ce pays sans histoire et sans innovations, elles se sont simplement desséchées. Comme il y a des individus qui, en vieillissant, perdent de l'expérience au lieu d'en gagner, l'inculte population de las Jurdes, asservie aux plus dures nécessités de l'existence, s'est éloignée de l'histoire et a perdu insensiblement les notions, même subconscientes, qui lui restaient de son passé.

L'inventaire de ce qui, aujourd'hui, peut révéler encore une vie antérieure, sera vite fait.

Les traditions survivent longtemps dans les cérémonies publiques et dans les fêtes populaires. Mais ici, nous l'avons vu, la société, sous sa forme civile, et même sous sa forme religieuse, n'a guère pénétré jusqu'à nos jours; et dans ce pays, où l'espérance et la joie de vivre sont étrangères, les fêtes détonnent [3].

Il y en a pourtant quelques-unes.

§ 2. — « Les jours de fête, dit Santibañez à propos des municipalités de Nuñomoral, de Cabezo et de Casares, ils se nettoient un peu plus que les jours ouvrables, pour assister à la messe, et une fois revenus à leurs hameaux, ils passent le temps, les hommes à des jeux simples et à boire du vin, les femmes à goûter le soleil ou l'ombre, suivant la saison; les jeunes gens à danser au son du tambour de basque [4]. »

1. *Revista de Extremadura*, t. X, p. 364 et suiv.
2. *La Cité Antique*, Introduction, p. 4.
3. « Sur tout le parcours que nous avons fait à travers las Hurdes, c'est seulement au village du Cabezo que nous avons trouvé une fête et de la danse. Les airs que l'on jouait ressemblent à ceux des autres régions montagneuses de l'Espagne; il n'y a ici rien de typique. » (Goyanes, art. cité du 15 juin 1922.)

« Ils n'ont pas de légendes, ni de chansons populaires et typiques. La danse, qui est leur unique distraction, se réduit à courailler et à sauter au son du tambourin et des castagnettes. » (S. Pérez Argemi, art. cité du 19 juin 1922.) Ici, notre auteur simplifie un peu; il y a, à las Jurdes, des danses mieux réglées et plus variées qu'il ne le croit; ce qui reste vrai, c'est qu'elles ne sont pas originales. On sait que Jurdanos et Jurdanas sont très agiles; leur valeur comme danseurs en est relevée.
4. Santibañez, p. 60.

Il s'agit ici plus spécialement des Jurdes hautes, et ce texte relatif aux fêtes revient à dire qu'il n'y a rien de caractéristique [5] dans ces fêtes, et, presque, qu'il n'y a pas de fêtes.

La situation est un peu différente dans certains villages des Jurdes basses, et, spécialement au Pino Franqueado et à las Mestas, mais, comme on le voit tout de suite, il s'agit ici de villages de la périphérie, qui ont quelques relations avec l'extérieur.

« Près de l'église, dit Santibañez en parlant de las Mestas, est son théâtre, qui consiste en une esplanade rectangulaire surélevée d'une aune et demie par rapport au niveau de la rue; l'esplanade rectangulaire est couverte de plaques de schiste; à l'une de ses extrémités se dresse le tronc d'un châtaignier qui est mort de vieillesse; à ce châtaignier et à un poteau qui lui fait pendant, on tend quelques étoffes qui servent de coulisses et de rideau. Le 14 septembre, on célèbre, dans ce village, une solennité religieuse consacrée à Jésus Crucifié (l'Exaltation de la Croix), et les majordomes sont traditionnellement des habitants de la Alberca; et comme les coutumes des Albercanos se conservent pour la plus grande part comme les coutumes patriarcales, il en résulte que la fête religieuse se continue par une fête profane, où l'on ne néglige pas les danses (las danzas, los bailes, los ramos), les comédies, etc.; c'est pourquoi, pour la fête de las Mestas, les majordomes ont bien soin de faire venir des danseurs, des acteurs comiques et tout ce qu'il faut pour embellir la fête [6]. »

On voit que les fêtes de las Mestas sont, en quelque sorte, des annexes de celles de la Alberca, et que les Jurdanos ne s'élèvent pas par leurs seuls moyens à un tel degré de gaîté.

« La fête de las Mestas, dit, beaucoup plus récemment, Aubrey Bell, a lieu le 14 septembre; il y a, ce jour-là, une procession dans le village et, après le repas de midi (*comida*), une *comedia*, qui dure de deux à quatre heures, est jouée en plein air, à l'ombre d'un noyer, par les *mozos* (garçons) et *mozas* (filles) du village. Le *teatro* est fait de planches faisant face au mur d'une maison (mais il ne faut pas imaginer que les fenêtres de la maison peuvent servir d'entrées pour la scène; les fenêtres ne sont pas de cette dimension à las Hurdes). Les rôles, copiés par Don Angel, le *parroco* [7], ou par une femme de Cepeda, qui a vécu vingt ans dans

5. A Fragosa, « des groupes de femmes près de la porte de l'église chantent en chœur des airs montañeses, très semblables à ceux de Santander ». (*Chronique officielle du voyage royal*, du 22 juin 1922.)

6. Santibañez, p. 111. *Danzas*, *bailes* et *ramos* sont diverses espèces de danses, danses nobles, danses légères, danses dans lesquelles un des figurants promène une grande branche d'arbre ornée de rubans.

7. Don Angel, curé de las Mestas, est mort depuis l'époque où Aubrey Bell vit ce spectacle.

le village, sont appris pendant les mois de juillet et d'août. Chaque année la pièce change et il arrive que l'on choisisse le *Don Juan Tenorio*, de Zorrilla (1844). Le terme de *comedia*, on le voit, inclut la tragédie [8]. »

On voit ici une éclatante confirmation de la popularité du grand drame romantique de Zorilla. Chaque année, pour le jour des morts, et parfois, les jours suivants, tous les théâtres de l'Espagne donnent des représentations de *Don Juan Tenorio*. Dans une étude extrêmement intéressante et pénétrante, *Notas para la biologia de Don Juan*, parue dans la *Revista de Occidente*, de Madrid, et reproduite dans les publications de la Sociedad Luz, de Buenos Aires, le Dr Marañon prend la défense du drame de Zorrilla; après avoir rappelé les nombreuses critiques dont ce drame a été l'objet, même de la part de son auteur, il s'exprime ainsi : « Il est clair que nous devons distinguer la valeur artistique et la valeur biologique du Tenorio. Du point de vue de l'art, n'étant pas qualifié pour le juger, je réserve pour moi-même mon adhésion au jugement de Clarin, qui affirmait que Don Juan Tenorio « est grand comme le sont presque toutes les créations de Shakespeare, avec de fortes inégalités, et malgré les inégalités ». Mais, du point de vue physiologique et humain, j'affirme que, dans aucune des autres conceptions antiques ou modernes, ne court la palpitante sève donjuanesque qui anime le personnage du grand poète romantique... » (P. 20 de l'édit. de Buenos-Aires, 1926.) On voit que, ici encore, las Jurdes se rattachent à l'Espagne.

Nous avons vu exécuter diverses danses au Cabezo. Ce village, qui est le centre de la municipalité à laquelle appartiennent las Mestas, reçoit d'ailleurs par celui-ci quelques effluves du dehors.

La scène se passe le mardi de Pâques (3 avril 1921). Tout le village est en fête. On est en train d'exécuter le baile de la Cruz; des jeunes gens accompagnent les danseurs avec de petits gâteaux, *floretes* (en forme de fleur) et *tiroletes*, *perronnillas* (sorte de sablés, qu'on appelle aussi, ailleurs, *polvorones*); des vieillards qui jouent aux cartes sur les marches de l'église donnent des sous aux danseurs.

Le gâteau appelé *borrachuelo*, recette importée par des Andalous, est fait de farine et de sucre avec de l'eau-de-vie, du vin et de l'huile, en parties égales; le *tirolete* est fait d'huile, de farine et d'eau. le *florete* est fait (au moyen d'un moule) de farine, d'œufs et d'eau-de-vie.

Le lundi de Pâques, on sort la statue du patron; on l'orne de cœurs en forme d'as de pique, de rubans, de fleurs de papier. On

8. Aubrey Bell, p. 201.

allume des cierges jaunes faits de cire du pays et des cierges blancs, importés.

J'assiste encore au *baile del ramo*. Un *gracioso* accompagne la troupe des danseurs, groupés autour d'un arbuste coupé, orné de rubans et de fleurs de papier; le groupe se rend devant les maisons les plus importantes, le gracioso débite un compliment plus ou moins malicieux, les danseurs dansent, on fait circuler pot de vin et gâteaux, et les gens de la maison donnent quelques sous.

§ 3. — Comme à las Mestas, et aussi à Casares et à Nuñomoral, la fête du Pino Franqueado est celle de l'Exaltation de la Sainte Croix. J. Polo Benito en a donné une bonne description dans la revue *Las Hurdes* [9].

La fête commence par la messe « où les larynx et les tambourins ne plaignent pas leur peine. L'*Incarnatus* a duré cinq bonnes minutes...

» Après la messe, le repas à l'air libre en plein champ. *Ceux des hameaux du bas pays* au bord du ruisseau, *ceux du haut pays* près du moulin. Petit à petit les taciturnes Jurdanos s'animent, et les femmes finissent par faire plus de bruit que la rivière.

» Bientôt commence le marché, où les transactions portent sur le bétail : chèvres, ânes, mulets, porcs.

» Puis, la cloche appelle les fidèles à l'offrande (*ofretoriu*). L'ofretoriu a lieu près de la maison du recteur. Là sont placées des corbeilles, et l'alguacil est prêt avec son crayon et du papier à la main.

» L'alcalde a fait ranger la masse humaine réunie là, et sur cette mer de têtes se détache, majestueuse et magnifique, l'image divine qui étend les bras comme pour accueillir les joies et les tristesses de ses enfants.

» Le meilleur lin, la pomme de terre la plus savoureuse, la chèvre élevée avec des soins spéciaux, le *bollo* qu'ont pétri des mains blanches et fines, tout tombe aux pieds du Christ... »

Mais bientôt les jeunes gens attendent avec impatience le signal du curé pour *lanzarse*. L'offrande est terminée et, comme disait le secrétaire, « acto seguido el funeral [10] ».

On commence par des danses lentes « aux mouvements rythmés cérémonieusement ». Ce sont les danzas; mais elles durent peu. Quand le recteur ne regarde plus, la musique attaque un *agarrado*, c'est-à-dire une danse où les danseurs se tiennent, au lieu de se faire face comme dans les précédentes.

9. 22 nov. 1904, p. 223 et suiv.

10. L'humoristique secrétaire désigne ainsi le moment culminant de la fête, qui en sera aussi la fin : le bal.

Enfin, la nuit vient; les vieillards sortent de la taverne, s'approchent des danseurs, discutent les rythmes nouveaux. On allume dans l'air calme du soir un candil.

« Cependant, à la chapelle (*ermita*) voisine, des femmes prient avec ferveur; leurs prières mêlées de larmes baignent les pieds du Christ, et une voix mâle, sereine, dont la sérénité laisse percer l'émotion, rompt le silence :

Cristu benditu del Pinu
Padri de tou esti pueblu
Damus ogañu cosecha
Y yevanus hasta el cielu [11]. »

C'est en somme, ici encore, la fête chrétienne, sans originalité marquée. Encore est-il probable que l'influence du Casar de Palomero s'est fait sentir ici comme, à las Mestas, l'influence de la Alberca.

§ 4. — Santibañez a raconté avec quelque détail, comment, à la suite d'une profanation commise par les juifs, la population du Casar avait décidé d'honorer tout particulièrement la Croix, et institué une fête le 3 mai de chaque année. « Ce jour-là, on célèbre une *romeria* qui, comme presque toutes celles de ce genre, a abouti à une petite *feria*. On a institué, en outre, deux autres cérémonies l'une le 16 juillet et l'autre le 14 septembre.

» A l'occasion de la romeria qui se célèbre le 3 mai, les dévots qui venaient visiter la sainte Croix laissaient des aumônes pour le culte qu'on lui rendait (nous reconnaissons ici l'origine probable de l'offrande du Pino Franqueado); ces aumônes ne tardèrent pas à être supérieures aux besoins, et l'on put ainsi faire des économies, qui furent employées à enchâsser le bois de la Croix et à le consolider ainsi, de manière à pouvoir le conserver, tout en le portant dans des processions. A cet effet, on fit usage d'argent en feuilles, dont on recouvrit toutes les arêtes du bois sous forme de jolis filets festonnés, rehaussés et consolidés par des crochets d'un joli travail, le tout encore embelli par l'incrustation d'une multitude de pierres de cristal de roche de diverses couleurs [12]. »

Les aumônes furent enfin assez abondantes pour permettre de reconstruire complètement l'église, sur l'emplacement de l'église actuelle.

11. Christ béni du Pino — Père de tout ce village, — donne-nous cette année une récolte, — et élève-nous jusqu'au ciel.
Ces gens ne souhaitent pas une bonne récolte, mais une récolte !
12. Ouvrage cité, p. 236.

§ 5. — Bien entendu, les villages qui ont des églises et des curés ont aussi leur fête patronale. Par exemple, la fête de Horcajo est celle de saint François d'Assise. Il est, par conséquent, très probable que l'évangélisation de ce pays est due aux religieux du couvent de los Angeles; il est vraisemblable aussi que l'influence du Pino Franqueado, c'est-à-dire, en dernière analyse, celle du Casar, a pénétré ici : de fait, on y vient du Pino, de Sauceda, de Pedro Muñoz, de Azabal, etc. La cérémonie est organisée par un majordome; il y a, le matin, messe solennelle et procession; l'après-midi, offrande et procession. « L'un, me dit-on, donne une peseta, un autre deux sous, d'autres des haricots, des pommes, des fruits de la saison. »

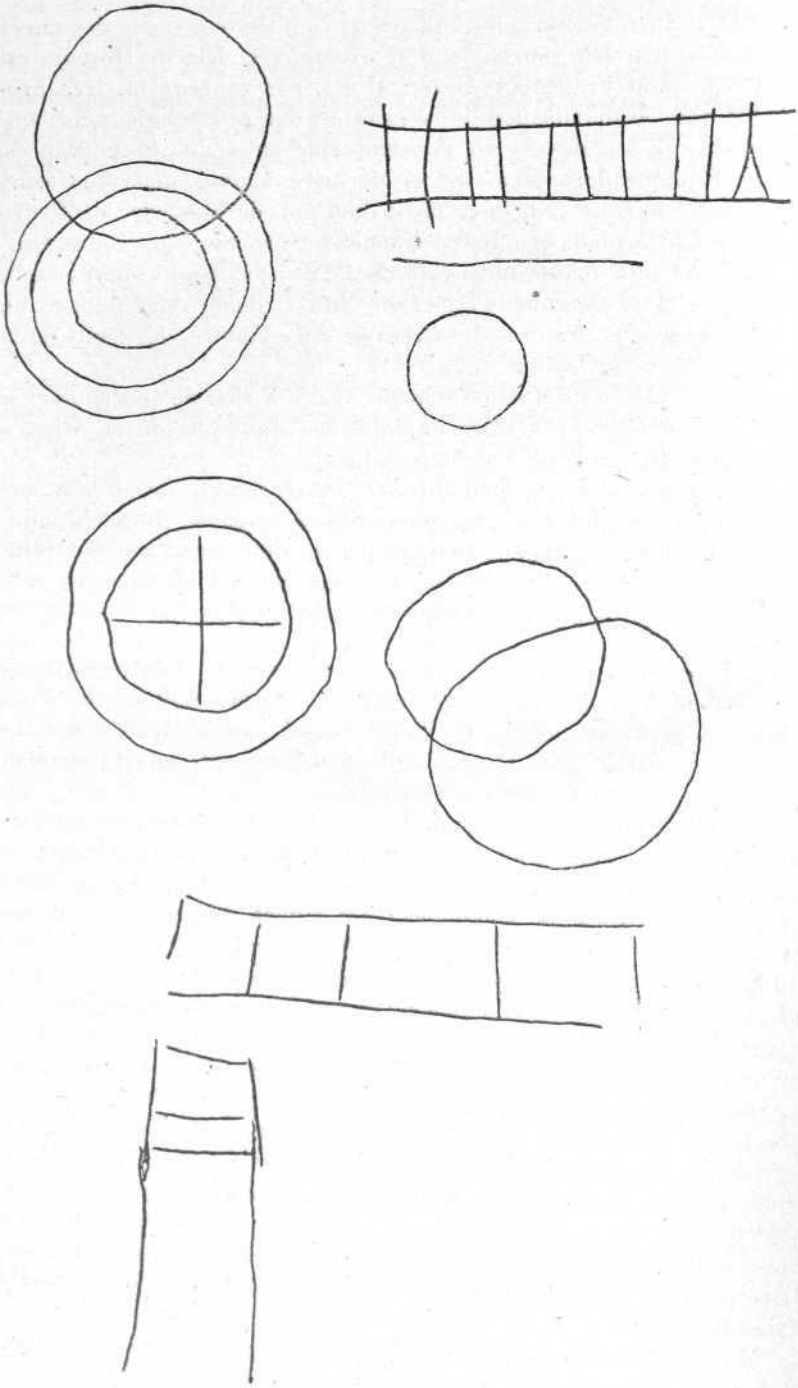
Dans toutes ces fêtes, en résumé, il n'y a rien de particulier, si ce n'est quelques souvenirs affaiblis des traditions de la Alberca au nord, du Casar de Palomero au sud.

Il faut bien pourtant qu'il subsiste, fût-ce sous la forme la moins consciente, la plus fanée, la plus dérivée, quelque chose du capital de civilisation dont participaient ceux qui sont venus se réfugier et s'interner à las Jurdes. Rassemblons ici les maigres renseignements que nous avons pu recueillir à ce sujet.

§ 6. — Nous ne croyons guère, avons-nous dit, que ce pays ait été habité de tout temps, parce qu'il ne se prête nullement à l'habitat; nous avons noté, avec l'abbé Breuil, que les vallées de las Jurdes n'avaient pas, comme celle des Batuecas, ce qui pouvait attirer et retenir l'homme préhistorique.

Nous nous bornerons à signaler ici, en nous abstenant prudemment de toute conclusion, et même de toute hypothèse, l'existence de quelques signes gravés dans la pierre, que l'on nous a montrés aux environs de Nuñomoral; ces signes se trouvent sur une dérivation du chemin qui va de Nuñomoral à Aceitunilla, au-dessus et un peu au delà de la propriété appelée Huerta del Cura. Les vieillards du pays en parlent comme de choses antérieures à leur génération, mais il n'y a aucune tradition à leur sujet. Il y a deux sortes de signes : des circonférences, les unes concentriques, les autres se coupant, l'une d'elles timbrée d'une sorte de croix, et des dessins scaliformes. Nous donnons la reproduction grossière de ces signes, sans prétendre que cette reproduction puisse servir à les étudier, mais dans l'espoir qu'elle pourrait permettre aux personnes compétentes de discerner s'il y a là quelque chose d'intéressant, ou si, au contraire, on doit attribuer à quelque pasteur désœuvré ces signes qui seraient, dès lors, sans grande signification.

Mais s'il ne semble pas, autant du moins qu'on en peut juger



actuellement, que cette population, par certains traits si primitive, se rattache par quelque lien précis à la préhistoire, elle porte en elle des souvenirs d'une lointaine histoire orientale. Parmi ces souvenirs, les uns, et ce sont en général ceux qui remontent le plus haut, lui sont communs avec l'ensemble de la population espagnole, les autres, au contraire, paraissent s'être pour ainsi dire figés ici à l'époque de la reconquête, tandis que, dans le reste de l'Espagne, ils évoluaient ou s'évanouissaient.

Les premiers se rapportent aux plus anciennes occupations des hommes, à l'agriculture et à l'élevage.

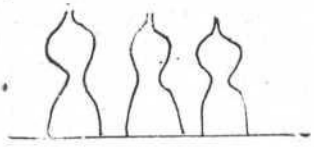
Nous avons vu que l'élevage des abeilles se pratique à las Jurdes de la façon la plus naturelle et la plus primitive; il se peut, d'ailleurs, nous l'avons noté, que l'importance de cet élevage soit due au rôle que joue le miel dans l'antique médecine orientale. Nous avons vu que, dans ce sol dur, l'emplacement des pressoirs à huile est creusé comme il l'était en Palestine au temps de l'Evangile. Nous avons vu que les céréales, après avoir été coupées à la faucille, sont traitées au moyen d'un instrument qui tient du traîneau et de la herse, et qui, en séparant le grain de l'épi, hache la paille. Cette manière de traiter les céréales est très antique, et elle a fourni aux écrivains bibliques de saisissantes comparaisons.

D'autre part, nous avons, à la suite du Dr André Paris, noté de nombreuses ressemblances dans les figures, dans les gestes, dans certaines habitudes, entre les Jurdanos et les habitants de l'Afrique du Nord. Ajoutons aux faits déjà en partie notés (l'encadrement blanc des fenêtres, l'obscurité des pressoirs à huile, l'usage des gros bas à carreaux, comme on en porte dans toute la région de Salamanque, l'emploi d'étoffes tissées non au moyen de fils, mais au moyen de bandes multicolores prises sur des chiffons) quelques autres faits : la façon dont souvent les Jurdanos montent leurs ânes [13]; des traces d'ornementation que l'on voit encore sous le porche à demi ruiné qui donne entrée au domaine des Batuecas [14]; enfin, pour certaines maladies, le diagnostic à l'œuf.

Nous savons aussi que les habitants, sans pour cela se consi-

13. Tous ceux qui ont vu l'Orient savent que l'Arabe s'assied volontiers sur son âne; c'est l'attitude immémoriale des peuples des régions syriennes ou de la vallée du Nil. (Em. Mâle, *La sculpture religieuse en France, au* XVIIe *siècle*, p. 74.)

14. Voici ce dessin :



dérer comme descendants des Arabes, disent que les Arabes ont longtemps habité le pays et y ont laissé des marques de leur activité. « Se dice que la obra se hizo cuando los Moros », nous disait-on à las Mestas, à propos du grand pont qui franchit le rio de Ladrillar.

On pourrait se demander s'il n'y a pas, dans la population de las Jurdes, quelque sédiment et quelque tradition sémites indépendants de la tradition arabe [15].

On pourrait se demander aussi, à propos des ripailles qui suivent la *matanza*, s'il ne subsiste pas ici, sous une forme dérivée et dégénérée, quelques coutumes très anciennes. « Cette même nuit », est-il dit dans l'*Exode* [16], au sujet de l'agneau pascal, « on en mangera la chair rôtie au feu : on la mangera avec des pains sans levain et des herbes amères. Vous ne le mangerez point à demi cuit et bouilli dans l'eau, mais il serait rôti au feu avec la tête, les jambes et l'intérieur. Vous n'en laisserez rien jusqu'au matin; et s'il en reste quelque chose le matin, vous le brûlerez au feu. » Et encore : « On ne la mangera (la Pâque) que dans la maison; vous n'emporterez point de chair hors de la maison, et vous ne briserez aucun os [17]. »

§ 7. — Mais nous avons beaucoup mieux que cette hypothèse, et il nous faut ici recueillir une tradition rapportée par Santibañez sur la présence des juifs dans cette région. Comme il est fort probable que l'histoire est ici mêlée de légende, nous devons éviter de faire, entre les détails donnés par notre auteur, un choix qui risquerait d'être arbitraire; voici donc, tel quel, le récit de Santibañez :

« Dans la période qui s'étend de 1100 à 1500, le Casar se trouvait dans un état florissant, comme il le fut sous la domination arabe, grâce à l'activité et à l'esprit travailleur de ses habitants; mais ensuite commença la période de sa décadence, dont l'origine fut le fait que nous allons rapporter. La *villa* du Casar était habitée par des chrétiens et par des juifs. Ceux de cette dernière race, tout en affectant de vivre contents et d'apprécier les chrétiens, ne pouvaient supporter patiemment que ceux-ci eussent sur eux la prépondérance que leur donnaient les lois, et toutes les fois qu'ils pouvaient, sans danger, faire quelque chose qui ne leur fût pas

15. Il faut remarquer ici que le sédiment et la tradition « arabes » ne sont pas purement sémites, puisque l'invasion a déversé en Espagne plus de Berbères que d'Arabes, et que, au surplus, ce sont précisément les Berbères qui devaient rencontrer à las Jurdes des conditions de vie assez semblables à celles de leur pays.

16. XII, 8 et suiv.

17. *Exode*, XII, 46.

favorable, ils ne laissaient pas d'y mettre la main. Toutefois, il nous reste peu de renseignements sur les frottements et les guerres intestines qu'il put y avoir dans le village entre chrétiens et juifs, bien que les habitants de la *villa* ne fussent pas moins zélés pour leur culte que ceux des autres pays.

» Et voici ce qui arriva.

» Nous sommes en 1487. Le Casar qui, à n'en pas douter, était le village le plus riche et de plus haut développement social de la région, et cela depuis bien des années, donnait, en vertu d'une décision ou d'une coutume, une course de taureau avec mise à mort la veille du *Sanctissimum Corpus* (la Fête-Dieu). A ce divertissement accouraient, comme aujourd'hui encore, bien des personnes des villages voisins. Parmi ces personnes, cette année-là, vint un jeune militaire du village de Bronco. La fête populaire commence devant une assistance d'indigènes et d'étrangers qui remplissait la *plaza*, et le taureau que l'on courait, dans une charge qu'il fit, mit dans un péril imminent un jeune homme du village, d'une famille distinguée, de telle façon que sa vie était perdue, si le militaire dont nous avons parlé, non sans risquer fortement la sienne, ne s'était élancé, et, par une feinte, n'avait arraché au taureau sa proie. La vaillance du jeune militaire attira par cet exploit l'attention de la population, et il reçut les félicitations les plus ardentes et les plus sincères.

» Les deux jeunes gens, le sauveur et le sauvé, se retirèrent alors en lieu sûr, pour voir la fin de la représentation. De leur place, on apercevait une jeune juive d'une des principales familles du village, qui, par sa beauté et par l'élégance de son port, attirait l'attention des spectateurs. Mais celui qui fut le plus ému et captivé, ce fut le jeune militaire, qui, dès l'instant, devint follement amoureux d'elle : il trouva l'occasion de lui parler, et il résulta de cette entrevue que les deux cœurs demeurèrent unis par les liens les plus étroits. Depuis ce jour, Hernan Bravo (c'était le nom du militaire) faisait fréquemment le chemin qui va de Bronco au Casar.

» Il semble bien que la jeune fille était promise à un sien cousin, appelé Don Yusé Salomon, qui, lui aussi, était follement épris de sa beauté et de ses qualités; mais, depuis qu'elle avait pris de l'affection pour Hernan Bravo, elle ne répondait plus aux hommages d'amour de son cousin. Celui-ci, mis au courant de tout, sentit brusquement les blessures de la jalousie, et cela fit que, entre lui et l'heureux militaire, il se produisit des querelles et des scènes insolites dans ce pacifique village. Hernán Bravo, pourtant, ne laissait pas de venir au Casar visiter sa belle Raquel, car tel était le nom de la juive.

» C'est l'année suivante qu'eut lieu la lapidation de la croix du col du Gamo, dont l'histoire paraît être la suivante :

» C'était en 1488. Un berger, dont on ignore malheureusement le nom et le village, avait fait, de bois grossièrement taillé, une croix qu'il avait dressée au col appelé puerto del Gamo.

» Il y avait alors une disposition des lois (1re et 2e, titre 24, paragraphe 70 *per totum*), selon laquelle, les jours où l'Eglise catholique célèbre les mystères de notre Rédemption, les juifs ne pouvaient sortir dans les rues; principalement le jeudi saint et le vendredi saint, pendant les offices divins, ils devaient fermer les portes et les fenêtres de leurs maisons, et la loi autorisait les chrétiens à lapider impunément les contrevenants.

» Sous l'empire d'une prescription aussi formelle, les juifs se voyaient dans l'obligation de respecter exactement les prescriptions de la loi, car les chrétiens qui habitaient le Casar étaient fort zélés pour l'observation de ces lois, et ne toléraient pas, sur ce point, la plus petite infraction.

» Le jeudi saint de cette année-là, quelques juifs, parmi lesquels se trouvaient des gens d'âge, et respectés parmi leurs coreligionnaires, sortirent pour prendre le soleil sur la petite place dite de los Barreros, qui était située tout près de leurs propres maisons, étant délimitée par ces pâtés de maisons eux-mêmes; et bien que les cloches de la paroisse eussent appelé les chrétiens à l'église, pour la célébration des divins offices, les juifs demeurèrent là et ils se mirent à jouer aux palets (*al tejo ó molón*).

» Un jeune chrétien, appelé Juan Caletrio, n'était pas encore à l'église, et, passant par cette petite place, il nota le bruit confus de voix [18], et le tapage qu'ils faisaient dans leur jeu désordonné, et il les admonesta avec prudence, afin qu'ils se retirassent chez eux, et obéissent aux prescriptions que leur imposait la loi.

» Indignés de cette admonestation, les juifs menacèrent le chrétien qui les rappelait ainsi à l'ordre, si bien que celui-ci s'en fut à l'église fort contrarié.

» Les chrétiens étaient là, rassemblés, et quand ils eurent connaissance de ce qui était arrivé, douze d'entre eux se réunirent, tous jeunes gens, résolus à obtenir de force ce que les simples représentations n'avaient pas obtenu. Ils se dirigèrent vers la place en question, et comme ils y trouvèrent les juifs qui continuaient de jouer, ils commencèrent à leur lancer des pierres et ils les obligèrent à s'enfermer dans leurs maisons respectives.

» Les juifs virent dans cet outrage le comble de l'ignominie à laquelle leur race était soumise, puisque douze gars imberbes, sans

18. *Algaraza;* nous ne pensons pas qu'il faille entendre ici avec plus de précision un cri de guerre des Maures.

autre autorité que celle que leur donnait la loi, et parce qu'ils étaient d'une autre religion, les avaient obligés à s'enfermer chez eux, les privant de jouir des rayons du soleil; c'est pourquoi ils convoquèrent une assemblée cette nuit-là, et, réunis à la synagogue, ils cherchèrent le moyen de se venger des chrétiens, et de secouer le joug ignominieux que ceux-ci leur avaient imposé.

» Il ne leur était pas facile d'atteindre ce double objectif; mais le *rabbi*, qui était profondément offensé du peu de considération que les chrétiens avaient eu pour sa dignité, imagina de proposer une vengeance qui, bien qu'indirecte, devait plus vivement que toute autre blesser au cœur les chrétiens.

» La croix que le berger avait placée au haut du puerto del Gamo était très révérée des chrétiens : les juifs le savaient, et le rabbi mieux que personne. C'est pourquoi, il proposa à l'assemblée que la croix du puerto del Gamo servît de cible à leurs colères, et qu'ils soulageassent sur elle leurs rancœurs, lavant ainsi les injures que leur avaient faites les chrétiens.

» La proposition acceptée par toute la gent judaïque, ils décidèrent que, puisqu'ils avaient été maltraités à coups de pierres, à coups de pierres aussi ils détruiraient la croix, et que l'offense devait être lavée par le même procédé qui l'avait constituée. Comme décision pratique, ils confièrent l'exécution du projet à cinq personnes, et, puisque l'injure faite par les chrétiens ne concernait pas personnellement ceux qui avaient été lapidés ce matin-là, mais la race juive en général, ils décidèrent de confier au tirage au sort la désignation de ces agents d'exécution. Le tirage au sort ayant été effectué, les élus se trouvèrent être le rabbi, Don Yusé Salomon, Fumbroso, Sicala et Rendaña ou, d'autres l'appellent vulgairement, Regaña [19].

» Fumbroso était très âgé, et il ne pouvait qu'à peine se livrer à des exercices corporels; pour cette raison, comme il avait un jeune fils nommé Zaguito, on décida que celui-ci prendrait sa place. On décida aussi que l'expédition aurait lieu le lendemain, vendredi saint, lorsque les chrétiens seraient rassemblés à l'église.

» Le matin venu et l'heure arrivée, les cinq bourreaux [20] partirent pour exercer leur fureur sur la croix du puerto del Gamo. Quand ils furent arrivés, on plaça en sentinelle le Zaguito et Rendaña, le premier au haut d'une roche, à une portée de balle de l'endroit où devait se commettre le crime, et d'où l'on aperçoit tous les chemins qui, du sud, de l'est et de l'ouest se dirigent là, et le second

19. Regañar signifie gronder, bougonner, grincer (des dents).

20. *Sayones*. C'est le terme dont on désigne les tortionnaires qui figurent dans les *Pasos*, souvent admirables, que l'on porte en procession pendant les cérémonies de la semaine sainte, en Espagne.

observant le nord; les sentinelles devaient annoncer d'un coup de sifflet l'approche de n'importe quel passant, afin qu'ils pussent se cacher dans la broussaille pour ne pas être surpris perpétrant un tel sacrilège.

» Chacun une fois à son poste, les trois autres commencent leur exercice infâme, et ils s'acharnent tellement, que, même après avoir détruit la forme de la croix, ils lapident encore les morceaux de bois qui la constituaient, de manière à les rompre et à les diviser en petits morceaux.

» Et comme cela ne leur paraissait pas encore suffisant, ils profanèrent d'autres manières, que la pudeur ne permet pas de rapporter, les restes déjà dispersés de ce qui avait été la croix del Gamo.

» Des outrages aussi sacrilèges ne pouvaient demeurer sans un châtiment providentiel, et c'est ce qui advint.

» Hernan Bravo, le jeune militaire qui appartenait aux armées de Don Fernando et de Doña Isabel, était, comme nous l'avons dit, habitant de Bronco, et comme, à cette époque, la Castille jouissait de la paix, il était venu résider dans son pays; mais comme les Rois Catholiques projetaient et préparaient la campagne glorieuse qui mit fin à la domination des Sarrasins dans notre pays, Hernan Bravo reçut de ses chefs la mission de parcourir cette région pour recruter toutes les gens qu'ils pourrait.

» Sachant donc que le vendredi saint était le jour le plus convenable pour remplir sa mission dans ce village, il s'y dirigea par le puerto del Gamo, et il dut passer précisément là où s'était commis cet horrible sacrilège.

» Le Zaguito, qui avait été placé sur le haut de la roche, n'oublia qu'une chose : ce fut d'observer la consigne qui lui avait été donnée; et il n'était pas plutôt arrivé là-haut, qu'il s'endormit.

» Les autres juifs, confiants dans leurs sentinelles, continuaient à s'acharner à leur sacrilège exercice; ils ne virent rien et ne pensèrent à rien. Et c'est ainsi que Hernan Bravo arriva, suivant son chemin près de cet endroit, et put voir tout ce que perpétraient les juifs.

» Soudain, et avec cette résolution que seuls inspirent les grands sentiments, il se jette au milieu des criminels, que sa vue rend stupéfaits, et il se met à leur faire de grands reproches sur leur sacrilège. Eux se remettent pourtant de la première impression que leur avait produite la présence de Bravo, et ils imaginent que de le mettre à mort serait l'expédient le plus simple pour effacer la preuve directe de leur crime : la chose était facile, si l'on considère que le militaire était seul, et qu'ils étaient quatre bien armés. Le rabbi, cependant, se rendit compte de la fâcheuse position où

ils se trouvaient, et où, en engageant la lutte, ils plaçaient tous les habitants juifs du Casar; aussi chercha-t-il, par tous les moyens à sa portée, à acheter le secret sur ce crime. Pour cela, il n'épargna ni les offres d'or, ni les arguments les plus tendres et les plus suppliants; mais voyant que ni l'or ni les plus tendres promesses ne pouvaient ébranler le cœur généreux du soldat, il eut recours à un autre argument ingénieux, qui fut de lui promettre formellement la main de Raquel.

» Hernan Bravo, en militaire épris du point d'honneur, et plus encore chrétien que militaire, ne voulut pas se rendre à ces artificieuses propositions, et préféra rendre compte.

» Il s'éloigna donc de ce lieu lamentable et continua son chemin en direction du village.

» Une fois seuls, les juifs se rendirent compte de la situation terrible où ils se trouvaient; ils pensèrent à leur crime; leur imagination leur représenta toutes les horreurs du châtiment, et la peur les étreignit. Dans cette crise violente, ils conçoivent l'idée de courir après Hernan Bravo, et en l'atteignant, de supprimer par un nouveau crime les traces du premier.

» Ainsi l'entreprirent-ils, mais Herman Bravo, qui, à mille pas, les vit arriver en courant et les armes menaçantes, n'accepta pas un combat aussi inégal; profitant de son avantage, il accéléra le pas et gagna de plus en plus sur ses persécuteurs.

» Comme les juifs voyaient leur nouveau recours leur manquer aussi, le rabbi, en arrivant au lieu qu'on appelle le Chapallar, lui décocha un trait qui, passant entre ses jambes, se cloua dans le sol.

» Hernan Bravo s'empara de l'arme homicide, et courut jusqu'à ce qu'il parvînt au village.

» Il s'approcha de l'église, où les chrétiens étaient réunis, et à grands cris il appela l'attention du peuple dévot, qui, tout recueilli dans le lieu saint, ne pouvait soupçonner ce qui se passait.

» L'arrivée de Hernán Bravo coïncida avec la cérémonie que l'on célèbre ce jour-là pour l'Adoration de la Sainte Croix; ses cris interrompent la cérémonie sacrée et on l'écoute. Au milieu du silence le plus religieux, il rend compte de ce qui s'est passé au puerto del Gamo; et le juge, en considération de ce récit, prend aussitôt les dispositions opportunes pour l'incarcération des auteurs du crime, le contrôle des faits et la préservation des restes de ce qui avait été la Croix del Gamo, chargeant quelques individus de l'exécution de ces diverses mesures.

» Ceux qui avaient reçu mission de garder les restes de la croix recueillirent tous les fragments et les gardèrent, jusqu'à ce que, la cérémonie religieuse étant terminée, les magistrats pussent venir.

» Toutes diligences ayant été faites, on disposa aussi que les

restes de la croix, convenablement gardés, resteraient au lieu même où ils se trouvaient, jusqu'à ce que, le lendemain, samedi saint, après la cérémonie, les gens du village vinssent accompagnant le clergé et, processionnellement, les conduire en triomphe.

» Les juifs furent arrêtés : le Zaguito, encore endormi, sur la roche où il avait été placé, et les autres dans la sierra qui se trouve à l'ouest, sur le territoire de Ribera de Oveja, relevant de la juridiction de la *villa* de Granada (Granadilla), propriété du seigneur duc d'Albe; sauf le rabbi, qui s'en était allé à sa tannerie, située sur le même territoire, et au bord du ruisseau appelé aujourd'hui Arromblazquez.

» Le lendemain, samedi saint, les cérémonies et la messe une fois terminées, tout le peuple chrétien se rendit en procession expiatoire au puerto del Gamo pour recueillir les restes de la croix détruite. La procession, une fois arrivée, les fragments furent lavés et recueillis par le curé, et les femmes pieuses ayant offert des rubans, on réunit et on relia les éclats de bois, on leur restitua la forme de croix, et la procession commença de descendre en entonnant l'hymne *Vexilla Regis*. Lorsqu'elle fut arrivée au village, la croix fut placée dans l'église paroissiale où, depuis lors, on lui rendit un culte comme à une relique que Dieu avait voulu placer là pour être l'honneur des Casareños.

» Comme les juifs avaient été arrêtés sur le territoire et la juridiction de la villa de Granada, et que le crime avait été commis à la limite des pouvoirs de juridiction du Casar, qui appartiennent aux Dames Commendatrices de Sancti Spiritus, il résulta de là que l'instruction subit quelque retard, jusqu'à ce que la question de juridiction fût éclaircie; les criminels furent alors remis au parquet de Granada pour être jugés au tribunal de la villa.

» Plaintes et rapports arrivés (*llegadas las diligencias*), la procédure fut poursuivie avec toute l'activité et la clairvoyance qui distinguent toujours le magistrat zélé et juste, mais comme l'enquête (*las diligencias inquisitoriales*) ne faisait rien ressortir de plus que ce qu'avait dit Hernán Bravo et ce qu'on déduisait de la vue du corps du délit, joint à la conviction, plus ou moins profonde, que le magistrat enquêteur pouvait se faire, étant donné aussi que les inculpés (*criminales*, dit Santibañez), contrairement au précepte de la loi, ne se trouvaient pas dans leurs maisons, et que parmi les juifs, à l'heure où s'étaient passés les faits et aux heures suivantes, seuls les cinq personnes arrêtées étaient dans ce cas, il résolut de procéder à l'épreuve de la question. Comme on allait en venir à l'exécution, et au moment où ils allaient être mis sur le chevalet, le Zaguito, Sicala et Rendaña firent des aveux complets, sur toutes les circonstances et les antécédents; sur le cheva-

let, Don Yusé Salomon avoua aussi; mais le rabbi souffrit la torture avec une singulière force de caractère, et il s'obstina à nier.

» Comme le juge d'instruction opinait que le crime se trouvait pleinement prouvé par les aveux de quatre de ses auteurs, et par les très graves présomptions qui existaient contre le rabbi, il décida que l'enquête était terminée et que le moment de dicter la sentence était venu.

» Le seigneur duc d'Albe, qui, en cette occasion, se trouvait en son palais de la Abadia, fixa la réunion d'un Conseil composé de sept juges *letrados*, afin que ce Conseil, après avoir revu l'enquête, prononçât la sentence. Le Conseil, que S. E. voulut présider, se réunit et, à l'unanimité, prononça la sentence, qui condamnait les quatre inculpés qui avaient leur majorité, c'est-à-dire le rabbi, Don Yusé Salomon, Sicala et Rendaña, à être brûlés sur le bûcher qui serait allumé dans un lieu désert, et le Zaguito, qui était mineur, à avoir la main droite coupée; les biens de tous étaient confisqués.

» La sentence fut exécutée, car, comme le seigneur duc avait pleine juridiction féodale, et qu'il avait été le président du tribunal, il n'y avait pas d'autre recours. On coupa la main droite au Zaguito et on le mit en liberté. La blessure causée par l'instrument qui servit à l'exécution ne se cicatrisa jamais, quoique l'homme ait vécu longtemps et dépassé soixante-dix ans.

» Les autres furent menés au supplice. On alluma le bûcher au nord de Granada, au confluent de deux ruisseaux qui courent vers le sud-ouest, près de la villa.

» Le lieu de supplice conserve encore aujourd'hui le nom de *Pozo de los Judios* (Puits des juifs).

» Les autres juifs du Casar commencèrent dès lors à s'expatrier, et déjà, en 1492, quand les Rois Catholiques décrétèrent l'expulsion de cette race, il en restait peu dans le village. Le Zaguito, jeune encore, nous l'avons dit, lorsqu'il reçut son châtiment, reconnut l'aveuglement où vivait sa secte, et, abjurant avec d'autres ses croyances, il embrassa la religion chrétienne. Il vécut jusqu'à soixante-dix-neuf ans, et, s'étant marié, il eut six fils qui, comme le père, bien qu'ils fussent chrétiens, furent toujours considérés comme de race sacrilège [21]. »

Il est permis de se demander s'il n'y avait pas des juifs, dans cette région, ailleurs qu'au Casar, et, en outre, si quelques-uns de ceux qui s'expatrièrent du Casar, quand la vie y devint à peu près intenable pour eux, ne s'internèrent pas à las Jurdes; moyennant un déplacement, pénible, il est vrai, mais très court, ils trouvaient un pays assez semblable à celui qu'ils quittaient, et où la persécu-

21. Santibañez, p. 229-236.

tion ne pouvait guère les atteindre. Sans doute, ils pouvaient aussi passer au Portugal, mais las Jurdes étaient région frontière, et il n'est pas invraisemblable que, même après le décret de 1492, des juifs aient trouvé le Portugal à las Jurdes.

La présence de descendants de Maures et de juifs à las Jurdes, expliquerait assez bien les sentiments quelque peu défiants et hautains que l'on entretenait dans les pays d'alentour à l'égard des Jurdanos, et qui s'expliquent très mal par la pauvreté de ceux-ci, la pauvreté n'ayant jamais été méprisée en Espagne. La mauvaise renommée des juifs de la région se répandit au loin. « La lapidation de la croix du Casar, dit Santibañez, vola sur les ailes de la Renommée, et finit par être très connue dans toute l'Espagne; on écrivit, pour faire connaître plus exactement le fait, une petite histoire qui fut imprimée à Barcelone et qui s'intitulait *Centinela contra Judios* (Sentinelle contre les Juifs) [22].

Après l'expulsion des juifs d'Espagne, raconte encore Santibañez, la croix fut transférée dans leur ancienne synagogue, devenue chrétienne, afin que l'expiation fût plus complète, mais lorsque les aumônes des pèlerins permirent de construire une grande église, on construisit l'église, restée d'ailleurs inachevée, sur le même emplacement, et l'on fit malheureusement disparaître toute trace de la chapelle qui avait été synagogue.

Santibañez suppose que la décadence du Casar date de l'expulsion des juifs; les riches passèrent au Portugal avec leurs capitaux. Toutefois, l'administration bienveillante et intelligente des Dames Commendatrices de Sancti Spiritus aurait ramené une certaine prospérité dans le pays, n'eussent été les profondes divisions qui persistèrent entre les vieux chrétiens et les descendants des juifs convertis et restés sur place. Quand cette haine commençait à s'éteindre, elle fut ravivée par les divisions entre royalistes et libéraux.

Nous pouvons croire que ce furent sensiblement les mêmes éléments qui, après s'être opposés comme juifs et chrétiens, puis comme vieux chrétiens et nouveaux chrétiens, s'opposèrent encore comme royalistes et libéraux. Car les haines furent spécialement violentes, et, dit encore Santibañez, « le fléau cruel fit, en peu de points de la Péninsule, autant de ravages que dans ce malheureux village. Les exils, les emprisonnements, les injures les plus atroces... tout eut lieu au Casar [23]... »

§ 8. — On pourrait, à la rigueur, se demander, mais nous ne pouvons ici que nous borner à poser la question, parce que les traditions du pays, qui la posent en effet, n'offrent pas les éléments

22. Santibañez, p. 236.
23. Santibañez, p. 239.

d'une réponse même hypothétique, si les dissensions entre chrétiens, à l'époque de la Réforme, ont eu aussi leur répercussion à las Jurdes. A la Alberca et dans la sierra de Francia, il y eut aussi, quoique la fidélité aux traditions caractérise cette région, d'assez vives dissensions à l'époque où les gens du Casar se divisaient en royalistes et en libéraux. Là aussi, les libéraux devaient avoir des ancêtres. Or, nous avons noté que, chaque année, à l'occasion de la fête de la Alberca, on représente, sur la place de l'église (*el Solano*), deux pièces, dont l'une est un *auto* dont le sujet est invariable : c'est la tentative faite, à l'instigation du démon, par quelques gentilshommes dévoyés, de convertir les gens de la Alberca au protestantisme; et l'intervention miraculeuse de la Vierge de la Peña de Francia est nécessaire pour déjouer les embûches du démon.

Comme il est évident que le péril protestant n'existe pas aujourd'hui, et qu'il n'a pas existé, de mémoire d'homme, à la Alberca, il faut bien supposer que la représentation traditionnelle a eu pour origine une réelle tentative de propagande protestante dans le pays; on remuait assez d'idées aux environs de Salamanque. Mais cette propagande, étouffée partout en Espagne, ne réussit pas à la Alberca mieux qu'ailleurs. Ceux qui avaient pu se compromettre continuèrent-ils à vivre dans un milieu de plus en plus hostile ? Cherchèrent-ils un refuge à las Jurdes ? Ce qui limite l'importance de la question, c'est qu'ils furent vraisemblablement peu nombreux; toutefois, on sait fort bien que les dissensions religieuses n'opposent pas seulement les gens qui sont capables de discuter théologie, et que des causes d'ordre social viennent, le plus souvent, grossir les deux groupes qui se font la guerre.

S'il faut ajouter à une immigration de juifs une immigration de protestants ou de suspects de protestantisme, on aura un élément d'explication du fait, très certain, que le catholicisme paraît s'être propagé dans des conditions très variables, selon les divers villages et hameaux de las Jurdes, et l'on saisira mieux aussi, comme nous l'indiquions plus haut, certaines nuances des sentiments que les gens d'alentour, et spécialement les gens de la Alberca, ont traditionnellement conservés pour les gens d'un pays où le démon (Lope de Vega nous en est témoin) avait longtemps régné.

Mais tout cela confirmerait aussi ce que nous disions en commençant ce chapitre : que les Jurdanos sont extrêmement pauvres en traditions; car leur caractère de déracinés apparaît ainsi de plus en plus; ils ne pouvaient pas ne pas avoir de traditions, mais leurs traditions étaient compromises, brisées, par les mêmes faits qui les obligeaient à s'interner à las Jurdes. Et ceux qui avaient espéré de retrouver dans ces vallées un nouveau Jourdain (quand

le rio *Jurdano* fut-il baptisé ?) [24] virent sans doute leur espérance tourner bientôt, sur ces rives arides, au désenchantement.

Dans ce pays, qui débilite et disperse les hommes, et où il n'y a pas de culture intellectuelle possible en dehors de la vie monastique la plus austère, il n'y avait pas possibilité de résister et de « maintenir ». L'évangélisation, poursuivie tant bien que mal par les religieux du couvent de los Angeles et des Batuecas, s'adressait vraisemblablement à des dissidents, ou à des chrétiens dégénérés, beaucoup plutôt qu'à des primitifs demeurés dans un paganisme plus ou moins naturel. Ce que nous allons voir maintenant confirme encore cette vraisemblance.

§ 9. — Nous allons, en effet, donner quelques renseignements sur la langue que l'on parle à las Jurdes. Sans prétendre, bien entendu, faire une étude philologique de ce langage, nous devons rechercher en lui ce qui peut éclairer le problème que nous rencontrons ici. Nous recherchons quel peut être, dans l'isolement où ils se trouvent, la mentalité des Jurdanos, leur bagage intellectuel. Nous venons de voir que, dans ce pays, les traditions sont réduites à un minimum, qu'elles sont vagues, lointaines, et que, très probablement, elles ont subi comme une déchirure, parfois une complète rupture, qui en a desséché la sève.

Or, le langage est le véhicule élémentaire, souvent imprécis, en fait, et trop général, mais certain et obligatoire, de la plupart des notions qui illustrent une mentalité. Voyons donc ce qu'est le langage à las Jurdes.

Miguel de Unamuno, dont l'opinion peut faire autorité en la matière, constate que les Jurdanos parlent un bon castillan [25]. Leur castillan n'a rien de spécialement archaïque; comme il est évident que, faute de communications et d'échanges d'aucun genre, l'évolution de la langue, dans la zone qui entoure las Jurdes, n'a pu se faire sentir dans ce pays, il faut bien constater, une fois de plus, que le peuplement de las Jurdes s'est fait à une époque relativement récente, à une époque où, déjà, le castillan était sensiblement ce qu'il est de nos jours; nous disons seulement *relativement* récente, parce que la langue castillane paraît s'être fixée plus tôt que la langue française. En d'autres termes, le castillan de las Jurdes diffère sans doute du castillan tel qu'on le parle actuellement (en Estrémadoure) moins que le français du Canada ne dif-

24. Ce nom pourrait s'expliquer (c'est une des catégories d'explications possibles) soit par l'espérance de réfugiés dissidents, soit par l'espérance et les succès des religieux qui se consacrèrent ensuite à la conversion de ces dissidents.

25. *Andanzas y visiones de España*, p. 117.

fère du français qu'on parle actuellement en Normandie, mais il est probable, pourtant, qu'on a parlé le castillan à las Jurdes un peu avant qu'on ne parlât le français sur le plateau de Québec et dans la vallée de la Péribonka.

Le langage, à las Jurdes, serait assurément très différent de ce qu'il est, si le peuplement de ce pays avait été antérieur à la conquête arabe, peut-être même à la reconquête.

D'autre part, nous l'avons noté un peu plus haut, le castillan que l'on parle ainsi est le castillan d'Estrémadoure; nous avons, à dessein, au cours de ce travail, donné le texte espagnol des phrases les plus typiques que les auteurs cités par nous avaient notées à las Jurdes; on reconnaîtra dans ces notations les particularités du castillan d'Estrémadoure : les habitants de las Jurdes ne sont donc pas venus de loin; le peuplement du pays n'est pas l'effet de grandes migrations, d'une houle venue directement du large, mais un effet local de ressac. Est-il possible de préciser davantage, et de retrouver l'origine exacte de quelques-uns de ceux qui sont venus peupler las Jurdes ? Possible, oui, mais il y faudrait une documentation dont les éléments ne sont pas encore réunis. Nous signalerons ici deux observations qui peuvent servir de point de départ à des recherches plus précises :

D'abord, il semble y avoir quelques expressions employées à las Jurdes et qui ne sont pas actuellement d'usage courant, dont certaines même, peut-être, ne sont pas connues dans le pays d'alentour;

En second lieu, il y a, dans la sierra de Gata, un certain nombre de mots particuliers, que l'on ne retrouve pas à las Jurdes.

Ces deux observations, si un minutieux contrôle venait les confirmer, permettraient, semble-t-il, les conclusions suivantes :

Si la grande majorité des Jurdanos descend d'immigrants du voisinage, puisque les Jurdanos parlent comme leurs voisins, pour l'ensemble, il y a eu, cependant, quelques apports hétérogènes, puisqu'il y a, en petit nombre, des expressions spéciales.

D'autre part, parmi les pays voisins, il ne semble pas que la sierra de Gata ait fourni des éléments à la population de las Jurdes. Il n'y aurait rien là que de très naturel, car la sierra de Gata, qui enferme sa population dans des compartiments assez hermétiques, ne ressemble pourtant point à las Jurdes : las Jurdes gardent prisonnière, comme ferait un piège, la population qui s'y est risquée; la sierra de Gata retient, par ses ressources et par son charme, la population que, dès longtemps, elle a attirée; la tour romane de Descargamaria décèle une autre ancienneté que les pauvres clochers de las Jurdes; et il est naturel que, de bonne heure, cette terre qui produit de si beaux arbres, le pin, le chêne, l'olivier; qui

a des vignes excellentes, des légumes et des céréales, et qui peut nourrir le gros bétail, ait attiré la colonisation. Ses colons, ensuite, n'en sont pas sortis parce qu'ils n'avaient nul besoin d'en sortir; ils ont pu se multiplier sans que leur bonne terre cessât de les nourrir; ils ont donc vécu sur eux-mêmes, et leur vocabulaire montre des traces d'archaïsme.

Nous donnons ici quelques indications sur le vocabulaire de la sierra de Gata, indications empruntées à un article assez difficilement accessible, puisqu'il a paru dans la *Revista de Extremadura* [26].

1° Voici les mots que notre auteur donne comme particuliers à la sierra de Gata :

Aballar — abangar — abusion — acachinar — adio — afrontar — aginar — ajotar — alaju — alrente — amielga — arrelba (andar a) — arriscarse — becedero — britar — cantear — cotorina — cuestas — cachapuche — ciste — condio — crio — dagal,a — desamoragado — desborcellar — desbrunchar — derriza — dongolondo — encampar — endoque — engamonitar — engarrio — ensetar — enterria — entrillar — escarrapacharse — espigarrar — estojar — frexnoso,a — geito — guarro — huelliga — harrapal — jicso,a — joche — jurichear — landear — machar — malaenconia — ondon — otuño — pusio — reboldano,a — recencio — roijo — sajerrar — serano — uñir.

2° Des mots que l'auteur donne comme étant pris dans une autre acception que l'acception donnée par le *Dictionnaire de l'Académie espagnole* :

Bochar — cebadera — destinar — fechar — fusca — gagho — orilla (dicese del temporal) — pecho rolla — rutar — rucho,a — vagar — zoiza.

3° Des mots « archaïques, mais d'usage courant dans la sierra de Gata » :

Acedo — ajorrar — amollecer — attorar — azafate — candar — calar — cenojil — cobijar — cobanillo (diminutivo de cuevano [27]) — cundir — chapoar — chocallo — chufa (burla [28]) — dua — destral — empicarse — encetar — endilgar — escotero — estricarse — esturar — fenecer — gualdrapear — guardapiés — horrox — jalbegar — joque (hoque [29]) — mondar — mercar — mesamantel — ogaño [30] — otear — parejo — reundir — semejar — tumbar — turma — verbenear.

26. *Revista de Extremadura*, t. XI. Comme on le verra dans un assez grand nombre de cas, il ne s'agit pas précisément de mots spéciaux mais de formes spéciales de mots employés dans les pays d'alentour.

27. Hotte de vendangeur.

28. Moquerie.

29. Gratification, ou pot de vin.

30. Ce mot, du moins, est courant à las Jurdes et dans la sierra de Francia.

Nous donnons maintenant quelques expressions que nous croyons être (sous toutes réserves) particulières au vocabulaire jurdano :

Mangar (mendier), encuajinar (faire déplaisir), engarbanzar (disputer), pirlar (mourir), escarrapichar (monter, dans le sens de monter une bête), zarangüellos (alpargatas, espadrilles), catar (manger), candalla (repas), regotos (miettes, petits morceaux) [31], sombrerino (cachet, au sens pharmaceutique), tragantos (peines; l'expression est énergique : ce qu'il faut avaler), socotible (empachoso, embarrassant), engullir (avaler), trasmorear (dormir).

Ces expressions ont été recueillies dans la partie septentrionale de las Jurdes. Santibañez, au cours de son travail, en cite quelques-unes qui, si elles n'étaient usitées partout, appartiendraient à la partie méridionale qu'ils connaissent spécialement bien. « En hiver, dit-il des femmes (à propos des municipalités de Nuñomoral, de Cabezo et de Casares), elles se couvrent la tête d'une espèce de mouchoir... qu'elles appellent *serenero* [32]. » Ce mouchoir les protège contre le *serein* (?).

Un peu plus loin, dit-il encore à propos de la même région, « en hiver, les habitants réunis dans la maison de l'un d'eux passent les premières heures de la nuit, à ce qu'ils appellent *hacer sereno*, les hommes s'occupant de bavarder ou à faire de menus travaux, cependant que les femmes filent leurs écheveaux [33]. »

Un autre auteur donne de cette expression une forme un peu différente : « Si tu veux, cher lecteur, assister à une tertulia hurdana (ce qu'on désigne ici du nom de *sereno*) [34]. »

La *fritanga* est une friture qui se fait les jours de fête [35].

La *Correspondencia de España* (30 juin 1922) cite l'expression « freitar (et non freir) patatas ».

Nous avons déjà signalé le mot *vicio* employé pour désigner le fumier [36], et celui de *chocochones*, pour désigner un certain plat de

31. Ce mot est employé ailleurs qu'à las Jurdes, mais il doit être peu usité dans les pays d'alentour, et c'est sans doute pour cela qu'il nous a été signalé comme spécial à la région jurdana.

32. Santibañez, p. 55; nous avons déjà eu à citer ce texte.

33. Santibañez, p. 59.

34. *Diálogos hurdanos*, par T. G., dans la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 154. L'article est daté de Camino Morisco, et son auteur est évidemment Tomás Gómez, qui connaissait le pays, où il vivait, non moins bien que Santibañez; il est donc difficile de choisir entre les deux formes, qui, peut-être, sont toutes deux usitées.

35. J. Polo Benito, *Del Dia-Gosto* (notons au passage la crase, qui est très fréquente aussi dans la nomenclature géographique du pays, et spécialement dans les noms de rivières, où arroyo se réduit presque toujours à arro), dans la revue *Las Hurdes*, 22 déc. 1906, p. 265.

36. Nous avons souvent entendu employer ce mot; il est signalé dans la *Crónica...*, p. 88, et dans un article de *Vida Nueva*, 28 juin 1922.

châtaignes cuites [37]; celui de *papo*, pour désigner le goitre, celui de *pilu* pour désigner les enfants trouvés mis en nourrice; ceux de *mendos* et de *menderas* pour désigner les vêtements faits de vieux chiffons et les ouvrières qui fabriquent ces vêtements; l'emploi, probablement d'origine arabe, du mot *hacienda* pour désigner la monture. Un plat de châtaignes grillées est désigné sous le nom de *carbocha* [38].

La fleur de l'arbousier (*madroño* en castillan) s'appelle, d'un mot parent du mot français, *arboza* ou *alboza*.

Un terme non pas spécial, mais qui a pris une acception spéciale, et très caractéristique, est celui de *panadero*, qui veut dire ailleurs boulanger et qui désigne, à las Jurdes, les mendiants qui reviennent avec une provision de croûtes de pain.

§ 10. — Citons, à part et avec quelques détails, parce qu'elle se rapporte à une coutume qui pourrait orienter des recherches sur les antécédents de certains des Jurdanos, celle de *cabañuelas*, qui n'est d'ailleurs pas particulière aux seuls Jurdanos. « Il est, dit Santibañez, très intéressant de noter, et ce serait commettre un oubli impardonnable que de ne pas le faire connaître à nos lecteurs, le moyen qu'ils emploient pour déterminer les variations du temps et de l'atmosphère, et pour faire leurs pronostics pour les mois et pour les jours, afin de se guider dans leurs travaux agricoles. Le mois d'août est le centre de leurs observations météorologiques. Le nombre de ses jours et heures, qu'ils appellent *las Cabañuelas*, est le point de départ de leurs calculs. Les jours qui comptent vont du 2 au 13 inclusivement, puis du 16 au 27. Les heures qui se passent depuis que l'on commence à voir par réflexion les rayons de l'aurore jusqu'à ce que le soleil paraisse, sont celles où se font les observations. La plus petite altération météorologique dans le firmament, le plus petit nuage qui se présente, est examiné avec soin; on détermine la place qu'il occupe et la direction qu'il suit, et la brise la plus douce, fraîche ou tiède, qui remue leurs cheveux, ou la force de tout autre vent qui se lève, sont des signes qu'ils regardent comme infaillibles dans l'établissement de leurs pronostics, que nous pouvons vraiment qualifier d'aussi exacts en ce pays que ceux que nos plus savants astronomes déterminent

37. Le mot est signalé par le Dr Victor Sánchez, grand connaisseur de las Jurdes; on le retrouve signalé dans la *Correspondencia de España* du 30 juillet 1922.

38. Art. de Tomás Gómez, cité plus haut, de la revue *Las Hurdes*, 22 juillet 1906, p. 156 : « una carbochá (castañas asadas)... »

dans leurs calendriers [39]. Ils font, le 2 et le 16, les observations pour janvier; le 3 et le 17, les observations pour février, et ainsi de suite. Si, à l'expérience, les pronostics de ces deux premiers mois sont à peu près confirmés, ils ont la plus grande confiance dans l'ensemble de leurs prévisions [40]. »

Ce procédé évoque une antiquité bien antérieure à l'époque de la colonisation de las Jurdes et il n'est pas étonnant que, comme nous l'avons noté, il soit connu en dehors de ce pays.

§ 11. — Les quelques particularités que nous venons d'indiquer précisent, en la limitant quelque peu, mais ne suppriment nullement, la constatation faite par Unamuno et par bien d'autres, que l'on parle, en somme, le castillan très honorablement à las Jurdes. Est-il besoin de dire qu'il s'agit d'un castillan forcément appauvri dans son vocabulaire et dans ses tournures, ailleurs si ingénieusement perfectionnées par un peuple éminemment propre à l'observation psychologique et morale. La population d'une petite région sans communications avec le reste du monde, ou n'en ayant que de très limitées, et surtout par les mendiants, qui ne peuvent guère rapporter que de l'argot [41], une région où l'on n'a pas de meubles, pas d'instruments, pas de métiers divers, où les relations sociales sont réduites à leur plus simple rudiment, où il n'y a guère d'écoles et point de livres, doit laisser tomber une bonne partie des richesses d'expression qu'elle avait pu importer. A l'occasion, elle doit fabriquer des équivalents de termes qu'elle a laissé perdre. « Dans leurs conversations aussi, dit Santibañez, ils font usage de mots et de dialectes (*sic*) spéciaux, sous lesquels ils désignent les individus suivant leur classe; c'est ainsi que pour désigner un avocat ils disent : *l'homme qui vend les paroles* (*el hombre que vende las palabras* [42]), et ainsi pour le reste.

§ 12. — L'esprit des Jurdanos est donc, comme leurs maisons, peu meublé. Mais on aurait grand tort de les mépriser pour cela, car un esprit peut être très juste et très bon sans être très meublé, et il est certain que l'ameublement de beaucoup d'esprits qui se croient forts, en dehors de las Jurdes, comprend beaucoup de bric-à-brac et de colifichets à la mode au lieu de meubles réellement utiles. Si certains traits de la géographie du pays ont favorisé par-

39. Cette façon de s'exprimer ne nous indique nullement si Santibañez a des raisons, dans son expérience, d'avoir confiance en la prévision jurdana du temps.

40. Santibañez, p. 52.

41. Plusieurs des expressions particulières que nous avons citées sentent l'argot.

42. Santibañez, p. 53.

fois, avec le développement du goitre, les cas de crétinisme, il ne manque pas, par ailleurs, de gens remarquablement intelligents dans le pays. Il arrive que l'intelligence se développe plus lentement que dans les régions voisines. « Je crois, nous disait un maître de haute valeur professionnelle et morale, qu'il n'est pas aventuré d'affirmer que les enfants, à las Jurdes, sont en moyenne en retard de deux ans sur les autres dans leur développement intellectuel. » Mais nous savons qu'il en est ainsi du développement physique, et que ce dernier même est parfois retardé de bien plus de deux ans, beaucoup de Jurdanos n'étant encore que des enfants à l'âge du service militaire, et continuant de grandir encore pendant une dizaine d'années, en certains cas. Rien ne sert de courir; cette lenteur, dans l'ordre intellectuel, n'a pas uniquement des inconvénients; elle a aussi des avantages : elle évite le déséquilibre dangereux qui se produit trop souvent dans notre civilisation, éprise de hâte, entre l'instruction livresque des enfants et leur expérience du réel.

Les inconvénients sont évidents : superstitions, médecines bizarres; mais ni les superstitions ni les médecines ne sont particulières aux Jurdanos; d'autres, qui sont moins excusables qu'eux, partagent ces superstitions et se droguent d'une façon aussi étrange; et surtout, il y a des superstitions plus prétentieuses que les leurs, et, à la huitième page des journaux, des remèdes qui ne valent pas mieux que les leurs, et pour lesquels une foule de lecteurs, plus ou moins instruits, s'enthousiasment.

§ 13. — Au Congrès de Plasencia, J. Polo Benito a résumé dans son rapport, d'après les renseignements fournis par M. Santos Diego, les principales superstitions jurdanas, qui se « réduisent à la croyance aux *duendes*, *zanganos* et *brujas* » (lutins, sorciers et sorcières).

« Le *duende* jurdano n'a pas de figure déterminée, et il est aussi bien une main froide et invisible, qui, dans l'obscurité du retrait où l'on couche, se plaît à tourmenter ses victimes en leur comptant les os de l'épine dorsale, qu'un coursier ailé et ferré, qui, dans le silence de la nuit, fait retentir un bruit sinistre de chaînes dans les ruelles du hameau, ou encore un corbeau très noir, énorme, au croassement terrifiant, qui se pose sur le clocher ou passe des nuits entières à voleter sur les cabanes du village. A Ladrillar, il y eut une saison où ce méchant duende effrayait les gens et les obligeait à rester enfermés chez eux, du crépuscule à l'aube, jusqu'à ce qu'un curé les convainquît que de ses propres mains il avait tué le *duende*. Certains assurent en avoir vu à forme humaine.

» Un chevrier gardait son troupeau, pendant une nuit très claire

du mois de juin, sur les cimes de la Gineta. Il eut envie de fumer une cigarette, et, au moment d'allumer, il se trouva sans briquet. Tout déçu et tout triste, sa cigarette sans feu à la bouche, il tourna ses regards vers le ruisseau qui courait au pied de la montagne, et, ô stupeur ! il vit un énorme et gigantesque duende, qui, sous la forme humaine, coiffé d'un chapeau haut de forme et vêtu d'une redingote, venait d'Arroceno et descendait la vallée, ayant à la bouche un très grand cigare allumé. La stature du duende était telle que, trempant ses pieds dans l'eau du ruisseau, il avait le haut de son chapeau au-dessus des très hautes cimes de la Gineta et du Capallar. Mais le chevrier n'eut pas peur pour cela, car, comme il le dit lui-même, un être qui porte chapeau haut de forme et redingote, doit, fût-il duende, être personne de bonne compagnie. Avec le plus grand naturel du monde, il lui demanda du feu pour sa cigarette. « Prends ! » lui dit le duende, et sans l'obliger à monter, il lui tendit le cigare. Le chevrier saisit le cigare à deux mains, alluma sa cigarette, et rendit son cigare au duende qui s'en fut et se perdit du côté de Nuñomoral, tandis que le Jurdano fumait, tout satisfait, sa cigarette.

» Les *zánganos* sont les sorciers du sexe masculin. Ils sont peu nombreux et il n'y a aujourd'hui que bien peu d'hommes considérés comme zanganos à las Jurdes; tout ce que nous allons dire des sorcières s'applique à eux...

» Celles-ci sont très communes, et rare est le village où il n'y a pas une, deux ou plusieurs femmes accusées de sorcellerie par les habitants. Quelques-unes de ces sorcières dépassent les limites du hameau et deviennent fameuses dans toute une municipalité.

» La *bruja* jurdana est très pareille aux autres sorcières de la péninsule; elle empoisonne les eaux, jette le mauvais œil aux enfants, ensorcelle les hommes et les animaux, tarit le lait des femmes qui viennent d'accoucher, etc. La bruja ne descend pas de la cheminée à cheval sur un balai, pour cette simple raison que, à las Jurdes, il n'y a pas de cheminées et... que les balais sont très rares. Mais elles ont leurs réunions nocturnes où elles chantent et dansent au son d'un tambourin que bat le zangano le plus vieux de la bande. Ces pauvres femmes mènent une vie de chien. Si les Jurdanos ne leur refusent pas le sel et le feu, c'est par crainte de leurs maléfices; mais cette peur qu'elles inspirent à la majorité des gens ne les exempte pas, à l'occasion, de quelque bonne volée octroyée par des Jurdanos excités et vaillants, car il faut être vaillant pour s'en prendre à ces dames.

» Il y a peu d'années, une pauvre femme sorcière, fameuse dans la municipalité de Casares, dut s'expatrier, parce que les gens de son village se communiquèrent la façon de la débusquer et de la

rouer de coups. Tous les malheurs qui arrivaient dans la région étaient le résultat des maléfices de la mère... je ne sais plus le nom, mais je l'ai entendu plus d'une fois...

» Les brujas ne sont pas toujours reconnues et il se trouve qu'il y ait des hameaux où l'opinion publique ne peut identifier aucune bruja, mais où meurt le pilu d'un habitant, où un autre a les fièvres, où la chèvre d'un troisième se casse les pattes, etc., etc.; alors il n'y a pas de doute : il y a quelque sorcière sous roche (*alguna bruja oculta anda en el ajo*); alors, pour la découvrir, il y a un moyen infaillible : si le curé, en terminant la messe, laisse par oubli le missel ouvert, la sorcière qui pourrait se trouver dans l'église ne pourra bouger de sa place jusqu'à ce qu'on ferme le missel. Comme M. le Curé oublie rarement de fermer son missel, et que les femmes ne vont pas toutes à la messe, on ne trouve pas toujours la sorcière, mais le moyen est infaillible. Pour terminer, poursuit notre auteur, je dirai quelque chose des amulettes que l'on emploie pour se préserver des maléfices des sorcières... Les principales sont *la sarta de la leche* (l'amulette à lait), petite pierre blanche que suspendent à leur cou les femmes à qui, tandis qu'elles allaitaient, le lait a tari. *La sarta de las calenturas* (l'amulette aux fièvres) est une petite pierre noire, qui a la vertu de couper la fièvre. Ces amulettes sont un trésor pour leurs possesseurs, qui ne les prêtent pas pour rien, et elles sont parfois la cause de graves dissensions entre les héritiers de l'heureux possesseur de cette amulette.

» Mais la plus fameuse de toutes les amulettes, ce sont les testicules de renard.

» Celui qui porte sur lui des testicules de renard, convenablement préparés et enfermés dans une petite bourse de toile, peut faire face à tous les *duendes*, *zánganos* et *brujas* du monde. Cette amulette a atteint des prix de 10, 12 et 16 douros [43]. Les escroqueries auxquelles cette amulette et les précédentes ont donné occasion sont trop nombreuses pour être racontées.

» Les gens se servent aussi de l'huile de la lampe du Saint Sacrement, qu'ils ne volent pas, mais qu'ils remplacent par d'autre, avec l'autorisation de M. le Curé, lequel se voit obligé de transiger quelque peu avec ses ouailles en matière de sorcellerie. Ils emploient aussi l'eau bénite, dont ils font une consommation immense, et les linges d'église. J'ai entendu des prêtres se plaindre amèrement des dégâts que font aux linges sacrés les barbares ciseaux de leurs superstitieuses dévotes [44]. »

43. 50, 60 et 80 pesetas. On voit que l'amulette vaut plus cher que bien des maisons.

44. *Crónica...*, p. 90-92.

Comme on le voit, ces superstitions sont, surtout les dernières, élémentaires et peu originales. L'histoire du duende qui donne du feu pour allumer la cigarette est quelque peu suspecte; le chevrier qui est assez fort sur le chapitre des chapeaux pour connaître le chapeau à haute forme, et qui sait aussi désigner la redingote, a peut-être de la lecture ou tout au moins de la gravure, ce qui augmente considérablement les chances de mystification, et, en tout cas, ôte à son témoignage tout caractère typique.

§ 14. — Si les Jurdanos se défendent par des moyens spirituels aussi rudimentaires et aussi maladroits contre les maux de toute nature qui les assiègent de tous côtés, on ne peut guère attendre que leurs moyens de défense matériels contre la maladie soient d'une autre qualité.

Pour l'embarras gastrique, ils pratiquent l'homéopathie : manger du même plat, boire à la même source selon que l'on attribue au solide ou au liquide des douleurs d'estomac [45].

« La guérison des fièvres peut être cherchée par divers traitements, mais le plus efficace de tous est de *manger sept lupins amers à jeun*, pas un de plus ou de moins; on obtient aussi d'excellents résultats par une *décoction de genêt à fleurs blanches* (*retama*) *et de bourgeon d'olivier;* et, comme dernier remède... *se mettre des anneaux d'écorce de torvisco* (*garou*) *aux poignets et aux chevilles* [46].

» Avez-vous du brouillard dans les yeux ? Voilà une maladie difficile à guérir, car il y faut une guérisseuse d'une adresse extrême pour placer *un petit morceau de bois de pin dans le pavillon de l'oreille opposée à l'œil malade*, et si le brouillard résiste encore, il faudra mettre dans l'œil du *miel d'un essaim nouveau ou du sang de coq noir* [47]. »

La hernie se traite avec *des frictions de sang d'un lézard attrapé au printemps et écorché* [48].

45. *Crónica.*, p. 93.

46. « Garou ou garoulte, le *Daphne thymelea*, L., avec l'écorce duquel on fait des vésicatoires. » (Littré.)

Il est donc fort possible qu'il y ait ici comme une dérivation d'un usage judicieux, ou encore que l'application du remède ait été inexactement observée.

47. *Crónica...*, p. 93-94. Les renseignements qui suivent sont puisés jusqu'à indication contraire à la même source.

48. Signalons, à propos de lézard, et quoiqu'elle ne se rapporte pas à la médecine, une petite superstition que nous avons constatée nous-même aux Batuecas. Quand on a la chance d'attraper un lézard à queue bifide (nous avions eu cette chance), on peut prendre un billet de loterie avec la certitude de gagner. Nous devons avouer que nous avons oublié de contrôler scientifiquement la chose en prenant un billet de loterie.

Il va sans dire que cette petite superstition est à peine jurdana, car on

Contre les rhumatismes, on prend de la graisse de mouton, mêlée de cire, de camphre et d'eau-de-vie. Le camphre, plus clairement encore que le miel cité un peu plus haut, révèle une influence arabe.

Contre les douleurs d'estomac, on absorbe une décoction d'environ un demi-litre, préparée avec trois sous de café, quatre sous de cannelle et deux sous d'anis.

Dans son rapport au Congrès de Plasencia, le Dr González Castro, qui avait visité le pays, s'exprimait ainsi : « Voici une légère esquisse de leur pharmacopée, qui va de la poussière d'ossements de morts et de l'omelette aux poux, pour guérir le mal de cœur et l'ictère (jaunisse) respectivement jusqu'à l'inoffensive infusion de sanguinaire [49] et de racine de *retama*, et à une multitude de *formules* qui, à l'occasion, provoquent des maladies graves. Ils ont recours aussi à des décoctions de bourgeons de cistes, de petite centaurée (*hiel de la tierra*), d'écorce de garou, de graines d'épurge (*tartago*), qu'ils prennent imprudemment comme purgatif, au risque de terribles complications, qui se produisent fréquemment, avec de l'écorce de chênes-verts, des lupins amers, de l'excrément de lézard, des testicules de renard, et bien d'autres substances, les unes sans danger, les autres dangereuses, toutes agissant au surplus par persuasion [50]. »

Tout n'est pas mauvais dans cette pharmacopée hétéroclite. « La petite centaurée, dit Littré,... est le meilleur fébrifuge indigène après la gentiane », et il cite un passage de l'*Itinéraire* de Chateaubriand : « On m'avait guéri d'une fièvre avec de la petite centaurée. » Qui sait, si ceux qui ont guéri ainsi Chateaubriand pendant ce voyage n'avaient pas des ancêtres communs avec les Jurdanos ? Le nom d'épurge est « un des noms vulgaires du ricin commun » (Littré); il s'agit ici de la grande épurge et c'est plus probablement la petite épurge, *Euphorbia lathyris*, L., que désignait plus haut le Dr González Castro. Les graines de celle-ci jouissent, à la campagne, d'une grande réputation comme purgatifs. Mais il faudrait

n'a guère de quoi jouer à la loterie à las Jurdes (quoique les participations puissent s'organiser entre amis, de manière à permettre les mises les plus modestes). Les métayers des Batuecas, qui me l'ont fait connaître, ne sont pas des Jurdanos. Cette croyance m'a été confirmée à la Alberca, et elle est assurément campagnarde, car dans les grandes villes on n'a guère d'occasions d'attraper des lézards à queue bifide. Elle est signalée par P. Hurtado.

49. C'est, on le sait, un des noms (le mot espagnol *sanguinaria* est le même que le mot français) de l'anémone des bois, *Anemone nemorosa*. « La médecine populaire fait usage de ces plantes, comme vésicant, contre la teigne, la paralysie et les rhumatismes. Mais il ne faut faire qu'un usage prudent de ce remède très violent, pouvant gravement compromettre la santé de l'homme et des animaux. » (R. Sièlain, *Atlas de poche des plantes des champs, des prairies et des bois*, t. 1, p. 3, Paris, 1910.)

50. *Crónica...*, p. 61.

n'en user qu'avec de grandes précautions, une trop forte dose amenant très facilement des *accidents mortels* [51]. »

Quant au lupin, Littré nous dit encore que sa farine « constitue une des quatre farines résolutives des anciens ».

Ces quelques exemples, et ces quelques rapprochements, que des études faites par des spécialistes pourraient sans doute multiplier, suffisent peut-être à établir quelques vérités simples concernant notre sujet. La pharmacopée des Jurdanos révèle, elle aussi, un bagage intellectuel pauvre et peu original; il s'y trouve vraisemblablement des épaves de la science ou de l'expérience populaire des anciens et des Arabes. Tout n'est pas mauvais dans cette pharmacopée, mais même l'application de remèdes qui peuvent être bons produit parfois du mal. C'est qu'il est difficile à des gens qui souffrent de violentes douleurs d'estomac ou d'entrailles, douleurs démoralisantes entre toutes, de faire des dosages bien prudents et de s'affranchir de cette supposition bien naturelle que plus le remède sera abondant, plus radicalement sera guérie la maladie.

Les Jurdanos, assiégés par toutes sortes de maux, et pratiquement privés de médecins jusqu'à nos jours, ne pouvaient pas ne pas avoir une pharmacopée, parfois malfaisante en elle-même, parfois simplement mal appliquée. Quand la douleur affole l'homme, elle ne lui laisse pas grand choix de moyens [52].

§ 15. — Un des signes de la pauvreté intellectuelle des Jurdanos et de leur réclusion hors de l'histoire, c'est l'imprécision de leur notion du temps et de la durée.

Le mot, que nous avons déjà cité, d'un Jurdano qui plaçait l'expulsion des Morisques vers 1900, est très caractéristique. Dans un de nos premiers voyages aux Batuecas, nous fûmes étonné de cette espèce de contraction du temps, qui apparaît en toute occasion : une croix de bois avait été dressée près d'un gros tronc d'arbre abattu, et l'on m'apprit que ce tronc avait écrasé, en tombant, le malheureux bûcheron qui l'abattait; à la façon dont l'accident m'était narré, je crus qu'il datait de quelques jours; mais ensuite, une inscription mise sur la croix m'apprit qu'il datait d'un an au moins. Dans ce pays, où il ne se passe rien d'historique que très exceptionnellement, et qui ne participe même pas par les journaux au courant de l'historique extérieur, les faits se contractent les uns sur les autres, sans se localiser exactement dans le temps.

La plupart des Jurdanos ne savent pas leur âge. Quand on les

51. R. Sièlain, ouvrage cité, t. III, p. 53.

52. Nous aurons à signaler plus loin, en traitant de la criminalité, une forme de superstition qui se rattache à la médecine, mais qui, elle non plus, n'est pas particulière à las Jurdes : l'emploi du sang humain.

interroge sur l'âge d'un voisin, même né après eux, ils commencent généralement leur réponse en ces termes : « Il (ou elle) doit avoir entre... »

Leur vie est, en effet, monotone; la misère y a mis l'uniformité de son manteau de cendre. Nous savons qu'il y a à peine quelques-unes de ces fêtes dont l'homme a besoin pour se réconforter et qui lui servent à scander le temps, ce qui est nécessaire pour arriver à le dominer.

Les Jurdanos ont, comme points de repère, soit des phénomènes naturels qui se reproduisent à peu près périodiquement, soit des catastrophes (plutôt que des événements heureux). Mais les phénomènes naturels en question, principalement les récoltes, n'ont ni la singularité (et par conséquent la précision) des faits historiques ni l'exactitude (dans le cadre réduit de l'année) des phénomènes astronomiques.

« Maintenant, je me rappelle; cette année, au temps du raisin... » dit à J. Polo Benito le jeune Juan [53].

« Le calendrier officiel est remplacé par la *época de la aceituna* (le temps de l'olive) ou la récolte de pommes de terre [54]. »

Ce système suffit à peu près quand il s'agit de localiser les faits dans le cadre d'une année, mais quand il faut distinguer entre les années, d'autres expédients sont nécessaires; ce sera, par exemple, pour un individu, le temps où il a été au « service du roi » (service militaire), ou, s'il faut une référence d'une valeur plus précise, la visite d'un personnage, le Roi, l'Evêque, Unamuno [55]; plus fréquemment encore, on entend les gens se référer à l'« año de la enfermedad », la terrible épidémie de grippe « espagnole » qui semble avoir, plus que tout autre événement de nos jours, frappé les esprits des Jurdanos et, en quelque sorte, avoir divisé en deux époques bien distinctes (comme, pour nous, la grande guerre) la vie des survivants [56].

Le temps n'est pas grand'chose à las Jurdes. Mais à quoi bon se hâter, dans cette vie où il n'arrive guère que des disgrâces ?

Ici s'accuse un trait du caractère espagnol. Si, en France, on souhaite volontiers aux gens qu'il « ne leur arrive rien » (sous-entendu : de mal), il arrive aussi que, rencontrant un ami, on lui demande gaiement « quoi de neuf ? » dans l'attente de bonnes nou-

53. « Los amores de mi guia », dans *Las Hurdes*, 22 déc. 1904, p. 243.
54. Rapport de J. Polo Benito dans *Crónica...*, p. 85.
55. Aubrey Bell a ainsi entendu évoquer le souvenir de Don Amundo (i. e. Don Miguel de Unamuno)... *A Pilgrim in Spain*, p. 204.
56. Je dois signaler, comme une exception, le cas d'un jeune homme de Ovejuela, Eugenio Sánchez, qui, m'accompagnant de son village à la Meancera, me donna preuve de son intelligence, et, en s'aidant d'une boussole et du soleil, calcula l'heure avec une remarquable précision.

velles. En Espagne, on se défie toujours des éventualités nouvelles; quand on souhaite à quelqu'un que l'on quitte « que no haya *novedad* », quand on demande à celui que l'on rencontre « ha ocurrido alguna novedad ? », ce mot novedad est pris dans un sens péjoratif. Il faut que le temps passe lentement, sans bousculades d'événements, ramenant à leurs heures les occupations familières, douces ou dures. Si, par malheur, il arrive quelque « novedad », on l'accepte avec fatalisme ou avec résignation, suivant qu'on a dans sa mentalité plus de tradition islamique ou plus de tradition chrétienne, mais on se garde de provoquer l'irruption de la *novedad* dans l'existence.

Nous lisons dans nos notes de voyage de 1910 : « Nous partons bientôt (de Nuñomoral), malgré les conseils d'un paysan qui nous offre le repos dans sa maison, une des plus belles du pays, pour les heures torrides. A la sortie du village, nous nous rafraîchissons à la cruche qu'une femme vient de plonger dans la fontaine souterraine. Ignacio s'enquiert de notre chemin, et la femme nous accompagne pendant quelques minutes, parce que le temps n'est rien et parce que les explications abstraites sont inconcevables : elle veut nous *montrer*, fût-ce de loin, l'endroit où nous devons quitter le grand chemin. Nous passons près d'une vieille femme aveugle, accroupie à terre, à qui Ignacio me dit de laisser une petite aumône... Et la vieille, immobile comme un bronze, qui ne paraît pas m'avoir entendu venir non plus qu'elle ne me voit, serre dans sa main maigre la *perra gorda* qu'elle a sentie. C'est la mère de la femme qui nous guide; depuis des années, infirme, elle reste là. Nous apercevons enfin notre chemin; plus d'erreur possible : notre guide renonce à nous accompagner. » Que de lenteur sous ce grand soleil ! Le paysan, qui veut nous retenir, ne comprend pas notre hâte; la femme à qui nous allons demander de l'eau nous regarde venir; puis après nous avoir donné de son eau, elle nous donne de son temps; mais l'image la plus frappante de la lente uniformité de la vie, c'est la pauvre mère aveugle, qui, remarquons-le bien, n'est pas là pour mendier, et qui vient chaque jour à cette place et viendra jusqu'à sa mort, passer ses heures, vides comme ses orbites.

Pourtant, dans ce pays, l'idée de progrès a pénétré; J. Polo Benito le notait en 1907 [57], à la suite des premiers travaux de *La Esperanza*.

A las Jurdes, comme dans toute l'Espagne, le mot *esperar* veut dire attendre, mais il veut dire aussi espérer. « Il y a quelques années, dit Polo Benito, il y avait à peine un Hurdano pour désirer

57. *Impresiones de viaje*, dans *Las Hurdes*, 22 août 1907, p. 165 et suiv.

une amélioration des voies de communication... Leur résignation était la résignation de gens qui n'ont pas vu d'autre foyer que celui de leur maison, pas d'autres rues que celles de leur village, et, quand le voyageur stupéfait... leur dépeignait d'autres mondes et leur parlait d'autres genres de vie, les Hurdanos haussaient les épaules et avec un sourire de scepticisme ils répliquaient : « *Y qué ? Señol, lo hemos vistu asi siempri, y estamos acostumbrau* [58] ».

» Mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi... »

Mais nous touchons ici précisément à l'époque où cesse notre étude. Et il reste vrai que l'un des traits caractéristiques de la mentalité du Jurdano typique, *le* trait caractéristique, peut-être, c'est une grande défiance des hommes et des choses. Car, depuis des siècles, les hommes et les choses leur sont apparus comme méchants.

58. « Et quoi ! Monsieur, nous avons toujours vu cela et nous sommes accoutumés ! »

CHAPITRE IV

Esquisse d'un portrait psychologique et moral du Jurdano.

§ 1er. — Après avoir fait l'inventaire sommaire du bagage intellectuel et le tableau du milieu intellectuel du Jurdano, et avant d'esquisser les principaux traits de son caractère psychologique et moral, nous devons nous demander quels sont, dans cet ordre, les traits qui ont frappé jusqu'ici les observateurs, et qui ont chance d'être parmi les principaux.

Santibañez, qui est du pays, est sévère pour ses compatriotes de la petite patrie; il trouverait naturel que le nom de Jurdanos fût limité à ceux qui ont mérité « dès longtemps la note de stupidité, d'idiotisme, de fainéantisme et de grossièreté [1]. »

Mais il reconnaît aussi qu'ils ne méritent pas tous ce nom, injurieusement interprété, de Jurdanos, et, avant d'exposer son propre jugement, il rapporte le jugement bienveillant de Larruga et le jugement très dur de Madoz, en manifestant clairement sa sympathie pour le premier.

Larruga, au tome XXXV, page 237, de ses *Memorias*, qui datent de la fin du XVIIIe siècle, donne de brèves indications sur las Jurdes : « On ne saurait, dit Larruga, accuser les Jurdanos d'impéritie, quand toutes les circonstances physiques et politiques se réunissent pour les empêcher d'être industrieux. Le peu de misérables fruits qu'ils récoltent sont le produit d'un travail incroyable; car, quelquefois, pour planter un petit arbre, il leur faut défricher un champ de pierraille, réduire en poudre les pierres, et jeter cette poudre dans les trous pour qu'elle y joue le rôle de terre. Et la récompense de tant d'efforts, ce sont de lourdes amendes ! »

Il est difficile de faire un plus bel éloge de leur opiniâtre labeur. Or, Madoz, à l'article qu'il leur consacre dans son dictionnaire, une cinquantaine d'années après (1844), à une époque où, déjà émancipés, ils n'étaient plus paralysés dans leur travail par les lourdes amendes, ne voit en eux que des fainéants. Il croit (et sur ce point il est très injuste et inexact) que les villages de las Jurdes seraient aussi prospères que ceux des sierras de Francia et de

1. Santibañez, p. 374.

Gata si leurs habitants avaient les qualités laborieuses de leurs voisins. « Le pays, dit-il, est habité par une race dégénérée et indolente, et l'on n'y connaît pas même les métiers les plus nécessaires à la vie; leur occupation se réduit à demander l'aumône dans les provinces voisines, aussi bien les hommes que les femmes et les enfants. » Il reconnaît que quelques-uns vendent le produit de leurs jardins dans la région de Ciudad Rodrigo, mais il s'élève avec force contre l'exploitation des *pilus*, traités « sans tendresse et sans soins maternels ». Les femmes, selon lui, ont moins de tenue que les hommes et sont plus paresseuses; « elles sont vêtues de haillons qu'elles ne cousent ni ne raccommodent jamais. Leur habitude est de ne pas changer les effets qu'elles ont mis sur elles, et qu'elles ne quittent que par morceaux, quand ils tombent de vieillesse ou de saleté »; elles ne sont même pas couvertes comme le voudrait la pudeur.

« ... Rudes et sauvages, ils évitent de communiquer avec les autres hommes, fuyant les rencontres sur leur chemin, ou gardant le silence à toutes les questions qu'on leur pose. Ils ont entre eux autant de superbe qu'ils ont d'humilité avec les autres; ils ont appris à pleurer leur misères sans chercher à y porter remède; ils ne gardent guère leur parole, et ainsi, quand une affaire n'est pas réglée sur-le-champ, elle est peu sûre... Ils sont enclins à l'ivrognerie...

» La religion leur est inconnue. Leurs mœurs abandonnées et quasi sauvages, l'abjection et l'indolence que produit leur misère, l'insuffisance de curés et l'absence complète d'instituteurs, les rendent immoraux à un profond degré. Ils vivent dans une licence brutale, n'ayant pour guide que leur ignorant caprice, faisant parade, dans leurs passions excessives, d'une luxure sans frein, et commettant les crimes les plus atroces, sans en exclure le parricide ni la polygamie.

» Nombreux sont ceux qui n'entrent à l'église que deux fois dans toute leur vie, pour leur baptême et pour leur mariage ! Il y a des hameaux où jamais n'a pénétré un prêtre, et dont les habitants vivent sans notion de leurs devoirs de chrétiens... [2] ! »

On dirait que Madoz fait une revue des péchés capitaux. En réalité, son texte n'est pas aussi contradictoire qu'il le semble tout d'abord du texte de Larruga; ce dernier ne s'inscrit en faux que contre l'accusation de fainéantise. Mais il faut surtout insister sur ce point que, à las Jurdes, quelque réduit que soit le pays, quelques forts que soient les traits géographiques qui peuvent influer sur la mentalité et sur la moralité des habitants, il y a de profon-

2. Madoz, art. *Hurdes*, au t. IX, p. 301 et suiv. de son *Dictionnaire*. Ces passages sont reproduits dans Santibañez, p. 494-496.

des différences d'une localité à une autre, et parfois d'un individu à un autre. Une étude de géographie zoologique n'aurait sans doute pas à enregistrer de telles différences; mais notre sujet est un sujet de géographie humaine, et la liberté, si limitée qu'elle puisse être chez l'homme en général, et chez le Jurdano en particulier, intervient ici d'une manière ordinaire et évidente, que la science positive est obligée de constater : dans des conditions naturelles identiques, des groupes et des individus se conduisent de façons différentes et même opposées, tombant dans la fainéantise jusqu'à la mendicité professionnelle, ou dépensant jusqu'au bout leurs pauvres forces dans un travail que la nuit n'interrompt pas.

Santibañez, profond connaisseur des Jurdanos, a maintes fois noté ces différences.

« S'il y a, dit Santibañez, une grande différence de développement économique et de civilisation entre le Pino Franqueado et Nuñomoral, par exemple, c'est que « le Pino naquit avec sa franchise », tandis que Nuñomoral « naquit dans l'oppression [3]. »

§ 2. — Ce n'est pas seulement dans l'ordre de la civilisation matérielle que les effets s'en font sentir, mais dans l'ordre spirituel. « Leurs dîmes servaient à augmenter les abondants revenus du clergé de la Alberca, dont ils dépendaient, les curés de Nuñomoral étant réduits à une mesquine dotation qui leur permettait à peine de subsister ! »

Sur le territoire municipal du Pino même, il y a de grandes différences entre les gens du bas pays et ceux des Jurdes hautes. Là, du temps de Santibañez, « il y a à peine dix personnes qui sachent lire et écrire (pour cinq villages ou hameaux, Aldehuela, Alvellanar (*sic*), Castillo, Heridas (*sic*), Horcajo). Leur isolement complet empêche que les enfants ne descendent au Pino avant d'être capables de supporter les fatigues du voyage, car les montures ne se trouvent que chez les plus à l'aise, et, comme ils ne viennent pas dans leur enfance, ils n'apprennent pas même les premiers rudiments de l'éducation et des bonnes mœurs. C'est un triste spectacle celui que présente la majeure partie des jeunes gens de ces hameaux, lorsque, déjà un peu grands, ils viennent au Pino pour la première fois depuis qu'ils y furent, tout petits, apportés aux fonts baptismaux. Etrangers à toute connaissance de l'endroit et aux circonstances, ignorant, en particulier, où se réunissent les fidèles pour adresser leurs prières à l'Etre Suprême, et ne sachant pas que, quand vient le moment de se réunir pour les offices divins, c'est la voix métallique de la cloche qui les appelle, tout les sur-

3. Santibañez, p. 548.

prend et les effraie. Comme la célébration des grandes fêtes ne va pas sans pétards, tambourins et autres signes de réjouissance, et que les cris et clameurs sont les effets ordinaires de la joie chez nos campagnards, combien d'eux, en arrivant aux abords du Pino, où ont coutume de se rassembler ceux qui viennent des hameaux, se séparent de leurs parents et fuient comme des cerfs timides, effrayés par les cloches et par les pétards, sans s'arrêter avant d'être parvenus à la triste cabane où est passée leur existence ! Combien aussi, plus résolus ou mieux prémunis, grâce à leurs parents, en entrant dans l'église et en voyant les images des saints, dans leur ébahissement, commettent tant de sottises qu'ils font éclater de rire les plus stoïques, ou encore se mettent à pleurer copieusement[4] ! »

Il ne faut pas donner trop d'importance à ces petits incidents; Santibañez ajoute aussitôt que ces jeunes gens se corrigent bien vite de leur naïveté et ne tardent pas à faire bonne figure, et, quand il fait le portrait des gens du Pino, c'est en ces termes flatteurs qu'il s'exprime : « Leur opiniâtreté au travail, sans distinction de villages, est si constante, que, malgré l'aridité du terrain, à force de travail et de persévérance, ils se sont créé une situation, qui, tout en leur demandant de la peine, leur donne de quoi vivre...

» Nous pouvons affirmer, sans risque d'erreur, que le caractère des habitants du Franqueado est le revers de la médaille de la description que M. Madoz fait des Jurdanos. Dociles, paisibles, serviables, ils sont très hospitaliers et très travailleurs, et portés à entreprendre des travaux qui seraient de peu de valeur pour des gens habiles, mais sont de grande importance pour eux, qui savent peu et ont encore moins d'expérience que de savoir; ils sont tellement esclaves de leur parole, qu'il est très difficile qu'un contrat accepté, même si l'exécution leur porte préjudice, ne soit pas exécuté. Leurs croyances religieuses influent si fortement sur leurs mœurs que, bien que travaillant toute la semaine, ils observent les fêtes et viennent à la messe au Pino, leur en coutât-il trois heures de chemin. Lors des principales fêtes, il ne reste aux hameaux que les très vieux et les infirmes. La moralité doit être grande chez les gens d'esprit religieux, aussi la voyons-nous briller dans les habitants du Franqueado. La statistique criminelle fait ressortir que la population de cette municipalité est une de celles de la circonscription judiciaire où il se commet le moins de délits. Leur principal excès est celui de la boisson, vice passager et excusable jusqu'à un certain point chez les gens de la campagne, soumis à de durs travaux. Ils brillent aussi par une défiance un peu choquante,

4. Santibañez, p. 557-558.

qui naît de leur ignorance, car eux-mêmes connaissent leur ignorance et craignent la comparaison avec autrui [5]. »

Tous ces traits peuvent être contrôlés aujourd'hui encore; peut-être seulement pourrait-on ajouter que la défiance caractéristique des Jurdanos, si bien notée par Santibañez à la fin de son portrait, s'est atténuée dans la partie basse du territoire du Pino plus que dans l'ensemble du pays.

Santibañez dit encore, très justement, que leur grande joie est d'avoir de beaux potagers, et que pas une parcelle de terrain utilisable n'est négligée par eux; que, malgré leur labeur, ils ont des années de mauvaise récolte, où la misère est grande, mais que, même alors, bien peu d'entre eux vont mendier. Enfin, en un tableau champêtre qui est évidemment peint d'après nature et qui est loin d'être sans grâce, il nous fait voir que, pour cette région tout au moins, les accusations de malpropreté et de manque de tenue que lance Madoz ne portent pas.

« Il est certes poétique, dit-il, de se promener le dimanche sur les bords charmants de la rivière du Pino, quand les habitants des hameaux arrivent pour la messe; en groupes plus ou moins nombreux ils vont presque tous à pied et, généralement, les femmes pieds et jambes nus, portant sur la tête un baluchon où est leur vêtement de fête et gardant leurs souliers à la main jusqu'à l'endroit où l'on a l'habitude de faire sa toilette, qui est à l'ombre de quelques beaux châtaigniers, près du grand canal qui fait tourner un moulin à farine. Là, toutes se lavent, se peignent et nouent leur chignon rebelle avec un grand cordon à houppes, et, enfin, se font belles (*se ponen majas*) pour entrer au Pino [6]. »

Mais, en passant à des régions plus typiques de las Jurdes, Santibañez se rapproche, il le reconnaît lui-même, de l'opinion de Madoz : « L'état des habitants de ce maquis (*selvas*, dit-il, mot assez impropre), sous le rapport de la civilisation, est très triste, et, dans certains endroits, peut-être, pourrait-on dire qu'ils ont quelque air de ressemblance, encore que lointaine, avec la peinture que fait Madoz de l'ensemble de las Jurdes... [7] » Il s'agit ici des municipalités de Nuñomoral, de Cabezo et de Casares.

5. Santibañez, p. 559.

6. Santibañez, p. 564. La fin du tableau date un peu et ne donne pas la même impression d'observation exacte; on y voit défiler, comme dans une gravure de la fin du XVIII[e] siècle, les jeunes mères allaitant leurs bambins, les gars joyeux qui chantent, les robustes jeunes filles qui soutiennent leurs vieux parents, les vieillards qui « forment le centre de tous les groupes avec leurs blancs cheveux qui attirent un respect unanime ». Y aurait-il là la réminiscence d'une traduction de M[me] de Genlis ? « Tous respirent l'allégresse et rendent grâce à l'Etre Suprême qui leur a permis de venir à la messe. »

7. Santibañez, p. 49.

« L'ardeur au travail, dans quelques localités, est très honnête, et leurs habitants, en majorité tout au moins, se consacrent au travail quotidien. Cependant, les procédés de culture des champs et des arbres sont si arriérés qu'ils se réduisent aux opérations apprises des ancêtres... La qualification de fainéants étendue à tous les habitants de ce pays inculte, nous sommes à même de la répudier de façon énergique pour la majorité des habitants... Mais nous ne pouvons en faire autant pour une forte majorité dont la paresse est telle que, comme les sauvages, ils préfèrent la misère au travail...

» Si leur aspect n'est pas répugnant, il n'est pas non plus agréable, car leur saleté, et la couleur de terre jaune qui les caractérise, et le complet abandon que les hommes comme les femmes ont de leur tenue, ne sont guère propres à attirer du premier coup d'œil la bienveillance de personne...

» Leurs tendances religieuses ne laisseraient rien à désirer, si les curés, au lieu d'être comme ils sont, étaient ce qu'ils devraient être... Il existe des gens d'un âge avancé qui, par paresse plus que pour toute autre raison, ne savent pas même la prière du Pater [8]... »

Dans cette région, nombreux sont ceux qui font métier de la mendicité. Comme nous l'avons vu plus haut, Santibañez estime au quart de la population ces mendiants, qui se distinguent nettement des autres habitants par leur aspect et par leurs mœurs. Etudiant ici l'état moral du pays, il nous faut constater que, pour Santibañez, il n'y a pas de circonstances atténuantes spéciales à la fainéantise de ces mendiants; ceux qui mendient pourraient travailler comme les autres; « no *quieren* reconocer los necesarios oficios de la vida [9] »; cela est juste à la condition d'ajouter que ceux qui travaillent pourraient se laisser aller, comme les autres, à la mendicité. Autrement dit, ce dur pays exige tant de travail et un travail si ingrat de la part de ses habitants qu'il les pousse toujours vers la limite du découragement; selon la façon dont ils ont été élevés, et les exemples voisins, selon les idées de civilisation qui sont parvenues jusqu'à eux, suivant leur état de santé, passager ou permanent, enfin, suivant leur intelligence (bien souvent les plus « malins » sont les mendiants) et l'usage qu'ils font de leur liberté, ils poursuivent avec persévérance leur vie de labeur, ou ils se découragent plus ou moins vite, ou même ils n'entreprennent pas la lutte.

8. Nous avons déjà eu à citer une partie de ce texte en parlant des Jurdanos et de la société religieuse, et nous aurons encore à y revenir en parlant de l'état religieux proprement dit.

9. Santibañez, p. 55.

§ 3. — Après avoir parlé de l'habitation, Santibañez donne de nouveaux détails sur le caractère et la moralité des habitants : « La triste position où ils se trouvent, la nécessité où ils sont de dormir ensemble sur un tas de fougère ou de paille, hommes, femmes, jeunes gens et enfants; le manque d'éducation civile et religieuse, le manque de relations avec une société policée, et leur passion aveugle et haletante pour le vin, expliquent suffisamment qu'une grande partie des habitants de ce territoire vivent selon les exemples pernicieux que leur donnent les mendiants professionnels, livrés à leurs caprices brutaux, d'où les atroces délits que nous avons à signaler, sans en excepter le parricide, l'infanticide et la polygamie [10]... » Cela rappelle fort le jugement de Madoz, mais aussitôt après, Santibañez répète qu'il ne faut pas généraliser à outrance.

Il note encore que Nuñomoral, en dépit de certaines circonstances avantageuses, « est une des circonscriptions les plus arriérées, de celles où les vices sont le plus enracinés, et où abondent le plus les mendiants professionnels; à Martinandran « une grande partie sont mendiants professionnels »; il en est de même de Cerezal, où il y a assez de terre cultivable et où la majorité mendient, tandis que les autres ne travaillent guère; Asegur donne également un bon contingent de mendiants; à Aceitunilla, « il y a trois chefs de famille extrêmement pauvres, dont la majorité (!!) appartiennent à cette malheureuse catégorie des mendiants... »; même nombre de *vecinos* à Batuequilla, et s'ils ne sont pas mendiants professionnels « ils ne diffèrent guère de ceux-ci ».

A propos de Casares, Santibañez observe que « si son territoire est peut-être bien le plus pierreux de las Jurdes, ce n'est pourtant pas celui où il y a le plus de mendiants professionnels »; cette remarque, comme celle qui est relative à Cerezal, par exemple, montre que la mendicité ne dépend pas uniquement des conditions géographiques. « Il y a plus de douceur dans la civilisation et dans les mœurs à Casares qu'en d'autres villages. » Au Castañar, sur une douzaine de chefs de famille, on peut signaler un mendiant professionnel. A Cadabusino (*sic*), quoiqu'il y ait beaucoup de terre, bonne et bien arrosée, les habitants sont pauvres « et en majorité appartiennent à cette malheureuse catégorie des mendiants professionnels »; mais il faut ajouter que la plupart des bonnes terres signalées appartiennent à des gens d'autres villages de la municipalité.

Si nous passons à la circonscription municipale du Cabezo, nous constatons d'abord que ce village « tout en étant de ceux qui ont

10. Santibañez, p. 57-59, *passim*.

le moins de ressources en terre... n'est pas de ceux qui ont le plus de mendiants professionnels »; les gens sont très laborieux, mieux vêtus que beaucoup de leurs voisins et plus civilisés que ceux-ci, sauf ceux de Casares. A Ladrillar, où la terre est bonne et abondante, « il y a plus de mendiants professionnels qu'il ne devrait y en avoir. »

Revenant au sud du pays, et traitant d'ailleurs de villages qui ne sont plus proprement de las Jurdes, Santibañez note que le caractère des habitants de la Pesga est simple, franc et généreux.

Le même auteur explique, nous l'avons vu, la décadence du Casar de Palomero par les dissensions religieuses et politiques. Et il ajoute : « L'excessive division de la propriété; les inimitiés produites par les profondes discordes politiques que nous avons relatées, et qui ne sont pas encore bien éteintes; l'enseignement à l'abandon; le sens moral perdu; le respect de la propriété, ou tout au moins de certaines espèces de propriété, comme la feuille du châtaignier, la pâture et les fruits, absolument inconnu, au point que les murs de clôture n'empêchent pas de commettre les plus audacieux attentats; le service de police oublié ou tout au moins sans efficacité; le jeu et d'autres vices, qui s'infiltrent dans les mœurs sans correctif d'aucune espèce; les pères négligents pour l'éducation de leurs fils; le clergé oublieux de son devoir de corriger avec une affectueuse douceur ses ouailles, toutes ces causes, et quelques autres peut-être, influent sur l'état général de la population, lui inspirant l'égoïsme, l'orgueil, le mépris pour toute espèce d'autorités et d'institutions, et la conduisent, si Dieu n'y porte remède, à un abîme de misère, d'immoralité et de corruption [11]. »

A Azabal « le caractère des habitants est franc, simple et laborieux ».

Bide, qui a beaucoup emprunté (parfois presque textuellement) à Santibañez sur les mœurs et le caractère des habitants, mais qui a pu contrôler sur place beaucoup des affirmations de son prédécesseur, insiste sur la vaillance des Jurdanos au travail, tout en reconnaissant l'existence de mendiants professionnels. Et il résume bien Santibañez, lorsqu'il écrit : « On dirait que le Jurdano est d'autant plus travailleur que le terrain dont il dispose est plus rebelle à la culture : il lui plaît de lutter toujours contre la difficulté [12]. »

« Pour résumer ce que nous venons d'exposer, dit encore Bide, nous dirons que les Jurdanos ne peuvent être qualifiés de barbares ni de sauvages, mais qu'ils sont plutôt des gens d'un caractère timide, et peu accoutumés à se frotter à ceux de l'extérieur...

11. Santibañez, p. 239-240.
12. P. 81.

» Ce sont, pour ainsi dire, de grands enfants...

» La criminalité est faible; aussi la justice n'a-t-elle guère à intervenir que pour des larcins de peu d'importance, des rixes et des discussions presque toujours causées par la boisson, car, comme nous l'avons dit, peu alimentés et n'ayant pas l'habitude de boire, ils s'excitent dès qu'ils ont vidé un verre... Dans quelques cas d'adultère les tribunaux doivent intervenir, mais il s'agit toujours alors de la catégorie des *mendiants professionnels* [13]. »

§ 4. — Bide ne manque pas de signaler les mêmes différences que signale Santibañez entre Jurdes hautes et Jurdes basses ou, plus exactement, entre les régions du Pino et celles de Nuñomoral, de Cabezo et de Casares, et il attribue principalement le retard des Jurdes hautes, dans l'ordre de la civilisation, aux dures Ordonnances de la Alberca, que nous avons résumées en traitant de l'élevage et de l'agriculture.

Cette explication est peut-être partiellement bonne; elle n'est ni complète ni certaine. Il ne faut pas confondre la prospérité économique et le développement de la civilisation proprement dite, qui se mesure au niveau moral des habitants; c'est ainsi que la région du Casar, limitrophe de las Jurdes, et qui, malgré certaines épreuves matérielles, comme la maladie des châtaigniers, est depuis longtemps dans une situation économique bien supérieure à celle des Jurdes hautes, est, au témoignage de Santibañez, qui la connaissait spécialement bien, à un niveau moral assez bas. Les Ordonnances devaient retarder, ou même empêcher, le peuplement de las Jurdes, en entravant la mise en valeur et l'émancipation économique du pays; mais Bide remarque lui-même que les Jurdanos aiment à lutter contre la difficulté, et il est d'accord avec Santibañez pour donner, dans son tableau de la moralité des habitants du pays, une importance primordiale aux qualités laborieuses.

Nous croyons, et nous y reviendrons un peu plus loin, que l'état moral des Jurdanos ne s'explique, avec ses inégalités locales, que par la diversité des circonstances de l'œuvre d'éducation et spécialement d'éducation religieuse dans le pays.

Mais il nous faut encore rassembler quelques faits typiques et récents pour contrôler les affirmations de Santibañez auxquelles Bide n'a, en somme, rien ajouté de substantiel, et qui datent d'un demi-siècle [14].

13. P. 88-89.

14. Les articles de Santibañez ont paru, rappelons-le, dans la *Defensa de la Sociedad*, t. IX et X, du 16 juin au 1er décembre 1876.

§ 5. — A l'examen superficiel, les faits les plus typiques nous sont offerts par la criminalité; et nous devons interroger ces faits, mais sans oublier qu'ils doivent être interprétés avec toutes sortes de précautions.

Les auteurs cités estiment que, dans l'ensemble, la criminalité est faible à las Jurdes. C'est ce qu'il n'est pas facile d'apprécier. Nous avons noté, antérieurement, que les Jurdanos meurent tous ou de vieillesse ou « de maladie inconnue ». Jusqu'à ces deux dernières années, il n'y a eu ni gendarmes (gardes civils) ni médecins dans le pays. Les villages sont isolés les uns des autres, comme ils sont isolés de l'extérieur. Les gens vont travailler au loin par des chemins déserts. Les passions primitives de l'homme ne sont pas toujours bien réfrénées, chez le Jurdano, par l'éducation. Tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître qu'on s'enivre assez facilement dans le pays. Enfin, la lutte pour la vie y prend souvent un aspect terrible; la terre, en particulier, si réduite et si avare de ses dons, excite des convoitises violentes.

Il est très certain que, dans ces conditions, il s'est toujours commis à las Jurdes, même en dehors du monde spécial des mendiants professionnels, plus de crimes que ceux dont les tribunaux ont pu connaître. Même des voisins immédiats d'une scène criminelle peuvent, dans un tel pays, ignorer toujours le crime.

Mais s'il y a certainement plus de crimes commis que de crimes connus, il ne faudrait pas conclure de là qu'il y ait plus de crimes qu'ailleurs, car si la criminalité trouve, à las Jurdes, des facilités qui lui manquent ailleurs, elle trouve, en revanche, ailleurs toutes sortes d'excitants qui n'existent pas à las Jurdes. Au premier rang de ces excitants, il faut mettre les journaux et la mauvaise littérature (mauvaise moralement) qui, ailleurs, a beaucoup plus de diffusion que la bonne. Tandis que les gens de l'extérieur subissent l'influence d'innombrables exemples funestes venus de la réalité (faits divers des journaux) ou de l'imagination des fabricants de romans, de drames, et de pellicules cinématographiques, le Jurdano ne subit de contagion que celle d'un petit nombre de criminels authentiques et parfois celle de la bestialité des animaux avec lesquels il vit dans la promiscuité. On peut estimer que, au total, le Jurdano est moralement favorisé, par comparaison au moins avec le citadin.

Il ne se commet donc pas, à las Jurdes, de crimes romanesques et de crimes théâtraux; les Jurdanos ne se croient pas obligés d'avoir de grandes passions et de se les prouver à eux-mêmes et aux autres par un assortiment d'assassinats, de suicides et d'escroqueries. Le bon notaire Santibañez a lu Eugène Sue; mais on peut dire que les « Batuecas » en général n'ont pas rendu à

Madame de Genlis, à George Sand, et à leur école, l'admiration que celle-ci avait pour eux. Et si, maintenant, nous descendons au-dessous de la littérature, nous dirons qu'il ne peut se commettre, à las Jurdes, de ces crimes que la publicité des journaux crée de toutes pièces, non seulement parce qu'il y a toujours dans la publicité une bonne dose de suggestion, mais encore parce que la plupart des journaux n'arrivent pas à distinguer la publicité de la réclame.

Une autre catégorie de crimes est impossible ici : les crimes raffinés, qui supposent de savantes combinaisons et l'emploi de moyens scientifiques; il n'y a guère, à las Jurdes, que deux espèces de parasites sociaux, celle du mendiant et celle de l'usurier; les mendiants ne commettent guère de crimes qu'entre eux; aux dépens des autres ils ne vont guère au delà du modeste larcin; encore le larcin n'est-il pas dans l'esprit de la mendicité professionnelle, qui croirait s'abaisser en prenant ce qu'elle estime qu'on lui doit. Les usuriers, il est vrai, font mourir les gens, mais ils les font mourir en douceur, à petit feu, sans se douter eux-mêmes de tout le mal qu'ils font. Combien plus nombreux, plus dangereux et plus féroces sont les parasites, dont les innombrables variétés peuplent les quartiers les plus élégants des grandes villes, les stations balnéaires, les lieux de plaisir, et guettent à tous leurs passages les faiblesses et les vices humains !

Il serait donc très peu scientifique de mépriser les Jurdanos, au nom d'une civilisation raffinée, sous prétexte que l'on découvre ou que l'on a lieu de soupçonner chez eux des crimes où se trahit parfois la bestialité de l'humanité primitive.

§ 6. — On nous a conté l'histoire d'un homme qui en avait tué un autre en le précipitant dans un ravin. C'est un crime simple et facile à commettre à las Jurdes, soit qu'un vif mouvement de colère s'enflamme lorsque les adversaires sont près d'un ravin, soit qu'une longue rancune sache attendre le moment, inévitable en ce pays, où l'être odieux passera près d'un ravin. Qui pourra contrôler la plupart du temps comment a eu lieu l'accident ? Un homme, la nuit, ou même le jour, surtout s'il est un peu ivre, ne peut-il pas se tuer en tombant tout seul dans un ravin ?

On découvrit l'assassin dont nous parlons, parce qu'il se rendait chaque nuit auprès du cadavre de sa victime, pour en écarter les bêtes qui pouvaient le profaner. Voilà qui n'est pas d'un assassin civilisé; mais on peut se demander s'il y avait eu beaucoup de méchanceté et beaucoup de responsabilité dans le geste atroce qui avait eu cette conséquence irréparable.

Même sans les suggestions de la littérature et des faits divers des

journaux, la passion sensuelle peut conduire au meurtre. Une femme, qui avait épousé un homme beaucoup plus chétif qu'elle, se lia bientôt avec un autre. A la suite d'une discussion, elle étrangla son mari, dans leur taudis. C'était là un crime mal calculé, qui pouvait bien être l'effet d'une haine violente et vraiment mortelle, mais qui n'avait pu être commis à ce moment-là, quand il était si facile d'en choisir un autre, que par un emportement aveugle. Comment faire disparaître le cadavre ? La femme n'essaya pas. Chaque jour elle sortait pour travailler, et chaque soir elle rentrait se coucher à côté du mort. Au bout d'un certain temps, la disparition du mari et l'odeur de son cadavre firent découvrir le crime. La femme essaya d'alléguer que l'homme était mort de maladie, sans se rendre compte que l'explication eût été moins invraisemblable au lendemain de l'assassinat. Elle fit une douzaine d'années de bagne, puis elle vint retrouver son amant.

Mais le crime qui a eu le plus de retentissement à las Jurdes, en ces dernières années, est celui dont nous allons parler maintenant, et que l'on croit être un crime de « guérisseur ». Résignons-nous à lui donner la publicité de cette thèse, moins dangereuse que celle de grands journaux quotidiens comme celui auquel nous empruntons le récit [15] :

« Le 18 septembre (1920), deux jeunes gens de dix-huit et quinze ans et la petite Francisca Sánchez se trouvaient occupés à garder les chèvres de leurs familles respectives, sur une pente couverte de lentisques, de bruyères et d'arbousiers, végétation épaisse et de près de 2 m. de hauteur, à 150 m. d'un bois de pins qui se trouve au nord du hameau appelé Cambroncino, et un peu plus loin (500 m. environ), d'un autre hameau nommé Cambron, où habitent les parents de Francisca.

» A cette heure-là parut à la limite du bois et de la broussaille, un homme de haute taille, au chapeau de couleur claire, portant une blouse bleue raccommodée, un pantalon et des *alforjas* (bissac que l'on charge sur la monture ou que l'on porte sur l'épaule) et dont le visage était en partie caché par un mouchoir noir; l'homme s'adressa au plus grand des jeunes gens et lui demanda de l'accompagner au sommet de la montagne pour l'aider à charger des ruches qu'il avait là et qu'il devait transporter ailleurs; le jeune homme, assez malin, et qui savait comment on soigne les ruches, lui répondit qu'il n'était pas l'heure de charger des ruches, et en effet, dans la matinée, les abeilles sont hors de leurs ruches

15. *La Libertad* du 14 octobre 1920. Le lecteur aura ainsi la sécurité d'une référence; mais pour nous, ce qui fait la valeur de l'information du correspondant de Plasencia de *La Libertad*, c'est que les faits nous ont été confirmés dans le pays même par un Jurdano.

et le transport de celles-ci s'opère quand le jour tombe, alors que toutes les abeilles sont rentrées; l'autre garçon imita son aîné et refusa de suivre l'homme, mais la petite Francisca, moins maligne, plus faible, ou ayant meilleur cœur, se décida à accompagner l'individu, et, confiant aux deux garçons la garde de ses chèvres, elle partit avec l'étranger en direction d'une partie plus élevée de la montagne, appelée « Punta Corderina ».

» Pendant que cela se passait aux abords de Cambroncino, sur le versant opposé de la Punta Corderina et à quelque 25 m. du sommet, une jeune *expósita* (enfant trouvée, une ancienne *pilu*, par conséquent), de seize ans, qui était à garder les chèvres, entendit la voix d'un homme qui l'appelait sous le même prétexte de charger des ruches et lui demandait si elle n'avait pas peur, à se trouver seule dans ces montagnes; la petite répondit qu'elle n'avait pas peur parce que son père se trouvait près de là; sur cette réponse l'homme renonça à l'appeler davantage; comme elle ne l'avait pas vu, puisqu'il était resté caché dans la broussaille, on ne peut déterminer si c'est le même homme qui entraîna la malheureuse Franciscà.

» Suivant l'évaluation des deux garçons qui accompagnaient l'enfant qui fut assassinée, plus d'une heure avait passé, lorsque, voyant qu'elle ne revenait pas, ils soupçonnèrent l'homme de l'avoir enlevée, et décidèrent de la rechercher; l'un d'eux traversa le maquis et arriva à la Punta Corderina; il appelait à grands cris Francisca, mais, n'obtenant pas de réponse, il donna l'éveil à quelques hommes, qui étaient occupés à faire du charbon au fond de la vallée... Les charbonniers lui dirent de retourner au sommet et de répéter ses appels; s'il n'obtenait pas de réponse, qu'il le dît, et eux monteraient. Quand ils furent en effet montés, l'autre jeune homme apparut près de la Punta Corderina et dit qu'il venait de voir sur le sommet d'une autre colline escarpée un homme à casquette, portant un sac sur l'épaule, et qui gagnait rapidement le versant opposé.

» Les jeunes gens, avec un charbonnier, s'en furent à Cambroncino et à Cambron pour aviser les parents de Francisca de la disparition de celle-ci, et ils envoyèrent un homme au hameau de las Calabazas, résidence du juge municipal de Camino Morisco...

» Le juge municipal et plusieurs hommes, guidés par les deux jeunes gens, explorèrent toute la montagne, et ils découvrirent le cadavre de Francisca cinq heures environ après l'assassinat.

» Le cadavre était étendu sur le dos, la tête un peu inclinée à gauche; de nombreuses égratignures et ecchymoses au visage et au nez faisaient présumer que l'enfant avait été maintenue avec violence par derrière; la bouche ouverte était bourrée d'un de ces

grands mouchoirs dont les femmes de las Jurdes couvrent leur poitrine, et qui avait été tassé si fortement qu'il entrait jusqu'à la gorge, quoiqu'un morceau pendît dehors; l'enfant était morte asphyxiée par cette brutale manœuvre; elle portait une grande blessure sur le côté droit du cou et une autre plus petite sur le côté gauche, blessures exactement semblables à celles que pratiquent les bouchers pour tuer les chevreaux, en sectionnant la jugulaire et la carotide; ces blessures furent faites, à n'en pas douter, pour recueillir le sang, que le ou les criminels versèrent dans un vase de porcelaine, qui fut découvert à 2 m. du cadavre et où l'on remarquait la trace du versement du sang dans quelque autre récipient.

» L'enfant une fois morte, et le sang recueilli, l'assassin arracha les misérables vêtements que portait la pauvre petite Jurdana, et réalisa les cruelles et macabres opérations qui suivent : il sectionna les tissus tendres qui se trouvent au haut du sternum et continua à couper en contournant les deux seins jusqu'au bas-ventre, écartant un bras en forme de croix, de la peau et tous les tissus [16], de manière à laisser à découvert les viscères des deux cavités, thorax et ventre; cette partie du cadavre de la malheureuse enfant a 46 cm. de longueur, 17 cm. de largeur à la hauteur des seins, et 17 cm.

» Après quoi, le sauvage assassin sectionna les côtes au point où elles se rattachent au sternum, ouvrit le cadavre violemment, fracturant la quatrième et la cinquième petite côte du côté droit et la cinquième du côté gauche, saisit la trachée et l'œsophage, les coupa et arracha tous les viscères de la poitrine et du ventre, disposant le tout sur un lit de branches de bruyère et d'arbousier; il mit à part le cœur, les reins, un morceau du poumon gauche et une partie de l'intestin grêle; tout cela, le morceau déjà mentionné en forme de croix, et le sang, fut emporté par l'assassin, qui laissa le reste avec le cadavre. »

Le juge d'instruction de Hervas fut avisé du crime au bout de cinquante-deux heures, petit fait qui suffirait à révéler l'imperfection des communications à las Jurdes, car il n'y a que 60 km. entre Cambroncino et Hervas. Le magistrat trouva près du lieu du crime deux pains de ceux qu'on fabrique à la maison; « à l'un manquait un morceau que, probablement, le criminel avait donné à Francisca pour l'entraîner, car, comme nous l'avons dit, pour les Jurdanos, le pain est un régal exquis qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de manger... »

« Ce crime, ajoute le narrateur, produisit dans toute la région une

16. Ici la description n'est pas claire : « separando en brazo, en forma de cruz, de la piel y todos los tejidos ».

forte impression de terreur « rappelant le Tio del unto [17] », qui, d'après la tradition de ce pays, tuait les enfants, pour faire avec leur graisse un « onguent » qui guérissait tout.

» Le juge d'instruction estime que l'assassinat a été dirigé ou conseillé par un *curandero* (guérisseur), car le morceau de peau et les tissus tendres dont nous avons parlé sont employés en guise d'emplâtre ou de cataplasme; le sang était probablement destiné à être bu par le malade, et les viscères à préparer quelque macabre cataplasme ou liniment. »

On tâcha alors de faire un inventaire des grands malades, principalement des phtisiques, de la région. Mais un tel inventaire n'est pas facile à las Jurdes. On parvint bien à arrêter un suspect; mais, comme on nous le disait quelques mois plus tard dans le pays, l'inculpé « no canta »; l'homme ne voulait rien dire. Peut-être n'avait-il rien à dire, et, aussi bien la solution de l'affaire nous intéresse-t-elle, ici, beaucoup moins que le crime lui-même. C'est là, sans doute, un beau crime, bien assorti au grandiose paysage hérissé et muet de las Jurdes, bien que, à vrai dire, le paysage de Cambroncino, situé sur le Camino Morisco, ait quelque chose de modéré et d'adouci. La violence sauvage d'un primitif s'associe à un raffinement qui est aussi de primitif et qui trahit la persistance à notre époque d'une magie sanglante. L'idée horrible de chercher un regain de vigueur en buvant le sang d'un enfant est plus naturelle, par conséquent plus permanente, moins loin de nous, que ces rites magiques dont nous entrevoyons la célébration dans les circonstances de l'assassinat : dans la manière d'ouvrir le corps, d'en choisir les viscères, d'en disposer certains sur un lit de branches de bruyère et d'arbousier.

La tradition relative à « l'homme à l'onguent » est, également, effrayante et typique.

Mais il ne faudrait pas voir dans tout cela quelque chose de spécial à las Jurdes. Ce genre de crimes se retrouve dans les pays les plus civilisés. Citons un seul exemple, pris en Espagne encore, mais dans une région qui se pique d'être à la tête de tous les progrès, la Catalogne. Nous lisons dans le journal l'*A B C* du 13 avril 1926 cette dépêche de Barcelone : « On communique de Cappellades que le samedi, à neuf heures du soir, au moment de la plus grande animation dans les rues, les gens furent mis en émoi par les cris que poussait une femme nommée Antonia Albertus qui... criait qu'un de ses enfants s'était perdu...

» Dans la matinée d'hier, au lieu appelé el Cami del Prats, des paysans découvrirent le cadavre du pauvre petit. D'après les bles-

17. L'homme à l'onguent, Tio veut dire oncle; dans les campagnes, on dit en Espagne l'oncle un tel, comme en France on dit le père un tel.

sures que présentait ce cadavre, on présume que les criminels ont tué pour recueillir le sang et l'employer, dans leur barbare ignorance, comme remède pour quelque malade...

» Le cadavre de l'enfant fut trouvé hier matin dans le jardin d'une tour en construction enclavée dans l'extrémité de la rue de Gravi... L'enfant était complètement saigné... il avait reçu une blessure superficielle et une autre qui lui rompit la trachée et la colonne vertébrale... »

Capellades est à moins de 60 km. de Barcelone, sur le chemin de fer qui relie cette ville à Igualada; le milieu est encore plus industriel qu'agricole; le père et la mère de l'enfant étaient ouvriers d'usine. Toutes ces images du progrès n'écartent pas, en 1926, la possibilité de crimes semblables à ceux que l'on est tenté de trouver si bien dans leur cadre, lorsqu'ils se commettent à las Jurdes.

A vrai dire, les crimes d'emportement sans calcul, que nous avons mentionnés précédemment, sont, sans doute, plus que le dernier, caractéristiques de cette région sans traditions et sans culture, où parfois la passion brutale, presque animale, provoque le geste irréparable. Mais cette dernière espèce de crimes n'est pas non plus spéciale aux Jurdanos, ni plus fréquente chez eux qu'ailleurs.

§ 7. — C'est ici, dans l'ordre moral, une nouvelle ressemblance entre le petit canton de las Jurdes et la grande Espagne. Le cadre fait travailler les imaginations, et l'Espagne a longtemps passé, dans la légende, pour un pays de brigands et de coups de poignards. En réalité, il est curieux de constater (la constatation était encore plus frappante il y a quelques années) l'effet sensationnel que produisait sur la presse et sur l'opinion, évidemment moins blasées qu'à Paris, à Londres et surtout à New-York, la nouvelle d'un bon assassinat. On calomnie facilement las Jurdes comme on calomnie l'Espagne, mais cette fois les Espagnols en ont à peu près seuls toute la responsabilité, puisque les Français, par ignorance, il est vrai, ont voulu faire du pays inconnu d'Estrémadoure un cadre d'idylles.

Essayons de ne pas verser dans l'excès opposé à celui des calomniateurs.

Crimes et délits, à las Jurdes, résultent moins des traditions et de la réclame journalistique et littéraire que des passions élémentaires de l'animal homme, parfois ravalé au-dessous de l'animal animal, par une boisson civilisée; le jeu de ces passions élémentaires étant tantôt favorisé et tantôt surexcité par les conditions mêmes de la vie à las Jurdes.

Il est naturel, à las Jurdes, que des gens se haïssent mortellement pour un misérable lopin de terre; mais surtout il est naturel que les crimes et les vices que peut favoriser la promiscuité y soient nombreux.

§ 8. — Beaucoup de ces crimes, et à plus forte raison de ces vices, en raison de leur nature même et des circonstances qui les favorisent, ne parviennent pas à la publicité, et peuvent rester ignorés même des voisins les plus proches. Mais il y a quelques exceptions.

Ici encore, ce n'est pas ce qui paraît le plus sensationnel qui est le plus typique.

Il y a, à Martinandran, dans la partie la plus pauvre et la plus tragique de las Jurdes, un individu que l'on appelle le « Sultan » et qui pratique la polygamie la plus réelle, sinon la polygamie telle que la définissent les Codes. Or, le Sultan est très fier de son surnom et de sa polygamie. Rencontrant des voyageurs, il se présente tout de suite : « Yo soy el mesmo Sultan en pelsona de quien vujotrus quicias haigais oio jablal alguna vez ! » Don Quichotte ne se présentait pas plus glorieusement.

Cette phrase que nous rapporte, dans une lettre, un ami, nous l'avons entendue à peu près pareille; et cet ami, et d'autres amis, et nous-même avons recueilli, sans avoir besoin de les demander, toutes sortes de détails sur la polygamie du Sultan. Il faut dire que les voisins parlent de lui presque tous avec une nuance d'admiration. Faut-il voir dans sa conduite et dans les sentiments qu'il inspire un reste de tradition arabe ? C'est ce que nous n'avons pas le moyen de vérifier, mais l'hypothèse est loin d'être invraisemblable, car le cynisme n'est point un trait caractéristique des timides et défiants Jurdanos.

Valentin Dòminguez Veloz, qui avait soixante-sept ans lorsque nous le rencontrâmes, était robuste, orné d'un beau goitre et parlait d'une forte voix métallique. Nous le vîmes embrasser, non sans quelque tendresse, un très jeune bébé qu'il avait eu de sa troisième femme.

Il nous donna volontiers la liste de ses femmes, heureux de nous la voir noter. La première « la con que me caso el cura », Maria Dominguez Crespo, avait alors une cinquantaine d'années (nous avons dit que les Jurdanos ne connaissent, en général, leur âge qu'approximativement); la seconde, Francisca Crespo Azabal, avait une quarantaine d'années; la troisième, sœur de la précédente (la polygamie est donc agrémentée d'inceste), une trentaine d'années. Les deux sœurs étaient des orphelines que le bon apôtre avait successivement « recueillies »; il y avait même une troisième orphe-

line, qu'il avait recueillie aussi, non sans quelque mérite pour cette dernière (morte d'ailleurs prématurément), car elle était naine, et, comme disait Valentin dans son langage brutal, « inutil » [18].

Il avait eu des enfants de ses trois femmes. Et toutes les trois, il en était justement fier, s'entendaient fort bien entre elles; il va sans dire que la promiscuité était complète et que la maison de Valentin n'est pas plus spacieuse que la moyenne des maisons à las Jurdes.

Le jour où nous rencontrâmes le Sultan, il revenait de Nuñomoral à son hameau, perché majestueusement sur sa monture; assez loin derrière lui venait sa mère, âgée de quatre-vingts ans environ (et plutôt davantage, puisque Valentin déclarait avec précision avoir soixante-sept ans). Il y a, là encore, un petit fait significatif à propos de la moralité à las Jurdes, surtout si nous ajoutons que Valentin entendait punir sa mère en lui faisant faire à pied ce long et dur trajet; il fallait que la vieille femme eût, malgré son goitre énorme, une robuste santé, pour résister à la fatigue et à la chaleur de cette journée [19].

Le motif de la punition ainsi infligée à cette mère de quatre-vingts ans était qu'elle s'était permis de réclamer à son fils une part de la plus-value d'une maison qu'il venait de vendre, après l'avoir reçue d'elle en avancement d'hoirie. Ils étaient allés s'expliquer devant le juge ou le secrétaire de Nuñomoral, lui monté, elle à pied.

La polygamie de Valentin n'est pas substantiellement différente de celle que pratiquent bien des gens dans les milieux qui se croient le plus civilisés; et, à moins qu'il n'y faille voir, en quelques détails accessoires, des souvenirs du temps des Arabes, elle n'a vraiment rien qui caractérise le pays.

Peut-être n'en est-il pas de même de l'inceste, mais non pas de l'inceste du type cultivé par Valentin. Dans les misérables cabanes, où tout le monde couche ensemble, il arrive trop souvent que, pour l'animal humain, la fille commence à présenter l'attrait sexuel quand la mère, fanée parfois depuis longtemps, ne le présente plus. Nous avons entendu raconter par un médecin, qui avait assisté une jeune fille dans son accouchement, que, lorsqu'il posa la question : « Et qui est le père ? », l'accouchée répondit d'un air indifférent, en désignant son père : « Ese tío ».

A quoi bon insister sur cette profonde misère morale, dont les circonstances, et, en particulier, ce que nous avons dit de l'habitation, et ce que nous pourrons dire encore de l'alcoolisme, sont

18. Pas bonne pour le service.

19. La photographie que nous donnons a été prise le lendemain matin, en repassant par son village où, la veille, nous l'avions devancée.

plus responsables que les hommes ? Quand bien même cette misère ne se manifesterait jamais, il est trop évident qu'elle existe en conséquence des conditions naturelles où vivent les Jurdanos, surtout dans les Jurdes hautes et surtout chez les mendiants professionnels. Il faudrait, pour combattre efficacement une telle misère, une forte discipline sociale, et surtout religieuse, puisqu'il y a des crimes dont la société ne connaît pas. C'est pourquoi il sera capital de voir, plus loin, au terme de cette étude, dans quelle mesure cette discipline existe.

Nous en dirons autant à propos des vices contre nature, auxquels la même promiscuité et l'ivrognerie peuvent offrir aussi plus d'occasions à las Jurdes que dans la plupart des pays; il faut, par surcroît, noter l'action d'une autre cause : c'est que, en moyenne, la femme est là moins séduisante qu'ailleurs, et que, quand elle l'est (ce qui ne laisse pas d'arriver), elle l'est moins longtemps. Inutile encore d'insister ici, car nous n'ajouterions rien, en étalant cette plaie, à ce que notre travail peut avoir de valeur scientifique. Nous nous bornerons à citer ce témoignage d'un médecin qui a visité le pays, le Dr González Castro (Crotontilo), celui même qui eut la première idée du Congrès de Plasencia et qui, par conséquent, ne peut être taxé de malveillance à l'égard des Jurdanos.

« Los apetitos sexual y alimenticio, tienen en el jurdano un desarrollo exagerado, llegando al crimen, si es menester, para lograr la satisfacción de aquellos.

» La insensibilidad moral es notable en estos sujetos, y estan abolidos o por lo menos solo aparecen, como *esfumados*, los sentimientos de la moral y de la belleza...

» ... Precisamente en sujetos con simple debilidad de la inteligencia, esta el apetito sexual notablemente excitado, observando que a medida que subimos de esta a la imbecilidad y luego al idiotismo, se exagera aquél en terminos tales que es facil llegar a su perversion, cuyo ultimo termino puede expresarse con el nombre de *apetito sexual contrario*.

» La insensibilidad moral, lleva al jurdano a satisfacer el apétito genésico en la forma y modo que puede, desde el sexualismo desenfrenado, hasta el incesto. Yo he tenido ocasion de asistir al parto, dificil por ciento, de una jurdana de 18 años, que habia tenido contacto carnal con su mismo padre. Se daba el caso de estar este casado.

» Ademas, contribuye a excitar ese apetito las condiciones de las viviendas, sin separacion de sexos, la falta de vestidos que permite llevar descubiertas partes que el decoro y la honestidad mandan cubrir, la ociosidad en que viven ordinariamente, y sobre

todo la tolerancia que entre ellos existe para todos los atentados contra la honestidad.

» El llamado *apetito sexual contrario*, se expresa en las Jurdes, comunmente, por la pederastia.

» Parece a primera vista, que un pais donde tantas facilidades se encuentran para satisfacer el apetito genésico, no debiera existir caso de esa indole.

» Y sin embargo asi es, y asi debe suceder, ya que esa perversion es congénita, y depiende de la anormalidad de su organismo. A esos sujetos (me refiero solo que sufren esta perversión) las mujeres mas hermosas no les impresionan ni poco ni mucho. Huyen de ellas y en cambio la vista de un hombre y su proximidad y contacto, les causa terrible excitacion que solo cesa si satisfacen ese brutal apetito.

» Entre los recuerdos de mi vida de estudiante esta indeleble, el caso de un Jurdanito, que ingreso en una clinica de la Facultad de Medicina de Salamanca, una triste y lluviosa mañana de Enero.

» Habia llegado en el tren de la madrugada, del penal de Alcala, donde habia estinguido condena por delitos contra la honestidad. Era muy joven, pues no pasaba de los veinte años, y al ser examinado, presenciamos el asqueroso é inmundo cuadro de que hago gracia a mis lectores, pero que supondran sabiendo, que aquel desgraciado victima de la pederastia pasiva, presentaba horribles destrozos de indole sifilítica [20]. »

§ 9. — Nous avons dû, à plusieurs reprises, noter l'alcoolisme à las Jurdes, l'alcoolisme, vice et délit en lui-même, mais plus encore peut-être multiplicateur des autres vices, de délits et de crimes. Ici les gens de las Jurdes ressemblent, d'assez loin heureusement pour eux, aux gens de régions très civilisées; il y a assurément beaucoup moins d'alcoolisme à las Jurdes que dans notre Normandie, dans notre Bretagne, dans nos laborieuses cités industrielles, beaucoup moins que dans les bas quartiers de Londres et sans doute beaucoup moins que sous l'hypocrisie du « régime sec » des Etats-Unis de l'Amérique du Nord.

Mais il y en a encore beaucoup trop, et plus d'une de nos citations antérieures en fait foi.

Le général Martinez Anido, vice-président du gouvernement de Dictature civile et ministre de l'Intérieur, écrit, dans une note

20. Crotontilo, « Las Jurdes », dans la *Revista de Extremadura*, t. III, p. 510-511. — La ponctuation est parfois bizarre, et l'auteur est porté à noircir son tableau; il faut se garder de généraliser de tels détails, comme le fait aussi R. Escalada (*Rev. de Extremadura*, t. VI, p. 147 et suiv.)

publiée par la jeune revue *Hurdes* [21] : « Tant que l'alcoolisme subsistera dans les proportions que nous déplorons, et il s'étend (quelle peine d'y penser !) jusqu'aux enfants et aux femmes, il n'y aura pas de régénération possible de la race, ni conquête de richesse, ni tranquillité familiale et sociale assurée [22]. »

« Il est triste de penser à la quantité de vin qui se consomme à las Hurdes, et le conflit est encore récent de deux villages de la sierra, producteurs de vin, qui prétendaient chacun que le tracé de la route de las Hurdes partît de chez lui...

» Il y a peu de jours, un hameau voisin a célébré sa fête annuelle, et bien qu'il ne compte guère que cinquante chefs de feux, je me rappelle avoir compté, en passant par ce hameau, cinquante charges de vin de 6 cántaros chacune... [23] »

Nous nous sommes laissé dire que, à Ladrillar, par exemple, il n'y a pas de bonne fête sans une saoulerie générale; et certainement Ladrillar n'est pas seul à souffrir de ce vice.

Il importe de remarquer ici que las Jurdes, dont beaucoup de traits rappellent, en les accusant, les traits caractéristiques de l'Espagne, ne ressemblent pas ici à la grande nation dont la sobriété reste encore une des vertus nationales.

21. 15 avril 1926, p. 39.

22. Il est d'ailleurs possible que le général ministre de l'Intérieur, et surtout de la police (et qui paraît s'étonner de faits probablement plutôt dus à l'hérédité, au moins quand il s'agit des enfants, qu'à des excès personnels), soit préoccupé de rejeter sur les Jurdanos la responsabilité de leur misère, ou de réserver à sa police le grand rôle dans la régénération. Plus convaincant est le témoignage que nous donnons ensuite; mais, d'une façon générale, on exagère les méfaits de l'alcoolisme à las Jurdes, et bien des personnes placent aux dépens de la réputation des malheureux Jurdanos leur petite dissertation sur l'alcoolisme. La rédaction de la revue *Hurdes* a publié à ce sujet (n° du 15 décembre 1926, p. 306) une note des plus judicieuses : « Sur l'alcoolisme et ses fâcheux ravages dans notre pays disgracié, nous avons reçu une multitude d'écrits, tous de la plus haute valeur, dont quelques-uns ont vu le jour dans les pages de cette revue.

» Nous respectons sincèrement les opinions de nos insignes collaborateurs, et nous leurs sommes bien profondément reconnaissants de la bonne intention qu'ils mettent dans cette entreprise, mais... nous avons le devoir de faire constater que l'on a assez exagéré la note qui fait de tous les Hurdanos, sans exception, des êtres dégénérés par suite de l'abus des boissons alcooliques.

» Nous avons pu vérifier positivement qu'il y a des familles entières ou même des hameaux entiers où l'on ne connaît pas un seul exemple d'ivresse fréquente, contrairement à ce que l'on a fait croire à nos lecteurs à force de le répéter sur tous les tons. »

23. Le cántaro est de 16 litres. On boit beaucoup assurément, beaucoup trop dans ce village le jour de la fête; mais il est évident aussi (et notre auteur n'y contredit pas) que chaque famille ne boit pas ses 6 cántaros ce jour-là; ce qui arrive, c'est que la fête est l'occasion de renouveler la provision de vin, souvent épuisée depuis longtemps. On sait que le Jurdano ne sait pas supporter le passage de la disette à l'abondance.

La citation est du Dr Vidal, médecin distingué, chargé du service sanitaire dont le centre est à las Mestas, Factoría Alfonso XIII.

§ 10. — Nous n'avons pas, en faisant le portrait moral des Jurdanos, oublié les ombres de notre tableau. Nous les avons même mises au premier plan, sans les atténuer. Mais ce n'est là qu'une partie du portrait. Nous avons vu, par les exemples que nous avons donnés, comment les circonstances naturelles ont une part primordiale et prépondérante dans les traits fâcheux que l'on doit noter à las Jurdes. Sans doute, faut-il dire que si les circonstances naturelles agissaient seules, il n'y aurait que des traits fâcheux. Mais le fait est qu'il n'en est pas ainsi. Et, de même que, du milieu des fleurs surgit parfois quelque chose d'amer, il émane parfois du milieu des pierres stériles et des ronces de las Jurdes des odeurs exquises qui révèlent des fleurs de la plus rare beauté.

Au moment de représenter les clartés de notre tableau, nous devons, comme au moment où nous allions en faire connaître les ombres, noter une observation préliminaire, qui est fondamentale.

Non seulement les bonnes actions, de celles mêmes qui parfois ne s'accomplissent pas sans un véritable héroïsme, n'ont pas le retentissement et la publicité des crimes (et cela est vrai partout), mais encore, à las Jurdes, il y a à la fois bien des circonstances qui rehaussent le mérite des bonnes actions et bien des circonstances qui diminuent encore les chances qu'elles ont d'être connues.

Il serait aussi superficiel qu'injuste de juger les Jurdanos sur le récit de quelques crimes isolés, et même sur le tableau de quelques vices plus ou moins communs, sous prétexte que ni la chronique des journaux ni les récits des touristes qui ont passé ne fournissent la contre-partie de ces maux avérés.

Il faut regarder de plus près, et d'une vue plus pénétrante, un sujet aussi délicat.

Nous avons donné des exemples de violences, de pires violences, de vices, des pires vices; nous avons reconnu que l'alcoolisme fait des ravages à las Jurdes.

Mais il faut dire aussi qu'il y a, à las Jurdes, une légion de travailleurs héroïques (Santibañez, déjà, nous les signale un peu partout; Bide proclame bien haut son admiration pour eux), qui ont accompli ce que nulle population au monde n'a accompli. Ils ont, au prix d'immenses peines, créé de la terre; au prix d'immenses peines, ils la conservent et ils la fécondent; elle, jamais ne les comble; elle ne leur donne pas de joies, pas de fêtes, pas de repos; ils l'arrosent de sueurs de sang, et quand elle leur donne de quoi terminer l'année, ils doivent être heureux; ils n'auront jamais la sécurité de l'année suivante; ils n'ont pas le droit de vieillir, de s'affaiblir au-dessous du niveau de la faiblesse d'où ils font jaillir ordinairement leur effort. Tout cela est prodigieux.

« Le Hurdano, en général, nous écrit un très bon observateur

qui vit dans le pays, est extraordinairement laborieux, et il est merveilleux de voir comment il prépare ses jardins, et le travail, et l'ingéniosité qu'il déploie pour arriver à irriguer les petites parcelles qu'il a pu constituer sur les pentes escarpées, dans une lutte constante avec une nature aussi rude que pauvre. C'est au point que, si l'on faisait venir ici les hommes les plus travailleurs des autres pays, où la terre est avenante et fertile, ils aimeraient peut-être mieux mourir de faim que de travailler dans les conditions et dans la mesure où travaillent les Hurdanos. »

Santibañez donne un exemple typique des travaux auxquels ils peuvent se livrer :

« La vaillance au labeur des habitants de Ovejuela, leur talent naturel et leur génie d'entreprise, unis à la nécessité d'augmenter leurs ressources, leur fait concevoir des plans qui, pour un village, sont gigantesques, et que, avec la plus grande constance, ils exécutent. Nous serions ingrats de ne pas faire connaître un de ces travaux, exécuté lorsque, par suite de la mort des châtaigniers, ils se trouvèrent plongés dans la plus cruelle misère. Leur situation était terrible et il n'y avait aucun secours à espérer. C'est alors que José et Simon Sanchez, Clemente et Manuel Dominguez, décident de réconnaître le terrain où court le ruisseau, afin de discerner si l'on pourrait pratiquer une saignée, de manière à remplacer par les cultures potagères les fruits qui, désormais, leur manquaient complètement pour leur subsistance. Tout alla bien d'abord; ils prennent la direction voulue, détournent l'eau, mais bientôt ils viennent briser leur effort contre une roche, qui, par sa situation abrupte, était inexpugnable pour des personnes dépourvues des moyens techniques indispensables. Pour détruire le rocher, il faudrait beaucoup de journées de travail, un puissant outillage, beaucoup de poudre de mine; il faut, en outre, résoudre une question préliminaire : doit-on faire sur la roche une coupure de la dimension convenable pour le débit de l'eau, ou la forcer par une espèce de tunnel ? Mais la seule exploration du terrain est effrayante... Les entrepreneurs, sans s'effrayer, décident d'éprouver la dureté de la roche à l'endroit où il faudrait l'entailler, car telle est la solution choisie; pour cela, l'un d'eux est suspendu dans une corbeille à la façon dont on descend les mineurs dans les puits de mines, et il affronte, soutenu par ses compagnons, le péril de travailler dans ces conditions avec le pic et le levier.

» La corde était attachée à un vieux chêne-vert.

» Depuis ce jour, le travail ne cesse pas; continuellement ils montent et descendent pour pousser le travail jusqu'à ce que, au bout de quelques mois, ils voient récompensé leur périlleux effort. La roche est coupée... Depuis ce temps, Ovejuela est le plus riche

des hameaux du Pino. On y récolte des légumes en abondance; les plantations de châtaigniers se reconstituent, la culture de l'olivier augmente, et l'élevage ne diminue pas, et ainsi sa richesse égale celle des villages non Jurdanos [24]. »

« Nous ne croyons pas pouvoir être taxés d'exagération en affirmant que comme horticulteurs ils égalent ou dépassent les Valenciens eux-mêmes [25]. » L'éloge n'est pas mince; Jean Brunhes déclare, dans sa géographie humaine [26], que les cultures des Baléares (la population et les cultures sont les mêmes que dans la région Valencienne) sont peut-être les plus parfaites du monde. Or, les Jurdanos ne peuvent obtenir ces résultats, pour lesquels tout le reste leur manque, que par une somme prodigieuse de travail.

§ 11. — Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, comme le dit un proverbe que confirment, à las Jurdes, les « pordioseros de oficio », quelles vertus n'engendrera pas cet héroïque labeur ?

Et il est vrai qu'il a pour cortège les plus belles vertus. Le labeur acharné peut avoir ailleurs des mobiles assez bas; il peut tendre uniquement aux jouissances, ou à la domination d'autrui. A las Jurdes, ces hypothèses sont exclues. On travaille, quoiqu'on ait l'exemple des mendiants, pour nourrir les siens et pour se nourrir soi-même avec dignité. S'il est vrai que trop souvent le travail, exclusivement travail « servile », risque d'abaisser l'homme en lui interdisant toute contemplation de l'idéal, même par échappées, en courbant définitivement vers la terre un front fait pour regarder plus haut, du moins les Jurdanos qui ont ce malheur ont-ils l'excuse, et dans leur abjection, le correctif, de n'avoir rien concédé de trop, par leur propre volonté, à la nécessité de vivre. Tandis que, ailleurs, il arrive que l'on fuie ceux qui tentent de rappeler que le travail servile ne doit pas occuper toute l'activité de l'homme, ici c'est le secours extérieur qui, presque toujours, a manqué. La grande majorité des Jurdanos, malgré l'exemple pernicieux des mendiants, travaille.

Ils travaillent pour nourrir leur famille. Leurs enfants sont entourés de la même affection que les enfants des autres, et dans des conditions qui rendent ce sentiment naturel très méritoire. Il leur reste même parfois de l'affection pour le pilu.

Nous avons déjà vu que Santibañez déclare les habitants du Pino non seulement très laborieux, mais encore « dociles, pacifiques, serviables, très hospitaliers... esclaves de leur parole... »

24. Santibañez, p. 625-626.
25. Bide, p. 97.
26. Jean Brunhes, *La Géographie Humaine*, Paris, 1912, p. 524 et suiv.

Ces traits sont parfaitement exacts et on les retrouve bien ailleurs qu'au Pino.

Un très bon observateur nous écrit tout récemment [27] :

« Ils remplissent scrupuleusement leurs engagements et leurs contrats; ils respectent jusqu'aux marchés (*compra-ventas*) que parfois ils ont conclus à la taverne sous l'influence de l'alcool : ils paient leurs dettes religieusement, sans intervention de justice. Ils ont un grand respect pour la propriété d'autrui et très rares sont les cas de larcins de fruits. »

Est-il superflu de répéter que cette simple honnêteté est souvent héroïque chez des gens qui sont ordinairement sous-alimentés et qui, parfois, meurent littéralement de faim ? La morale de leur religion catholique, qui maintient sévèrement le respect de la propriété, excuse pourtant des actes comme celui que le jeune « Battuéca » de Mme de Genlis accomplit à la place d'une jeune mère mourant de faim, en prenant un pain chez un boulanger, et celui qui, de nos jours, a donné lieu à un jugement fameux du président Magnaud, de Château-Thierry.

Nous avons signalé des cas de polygamie et d'inceste. Mais il y a une contre-partie. « C'est une rare exception, nous écrit encore le correspondant que nous venons de citer, que la polygamie de celui qu'on appelle le Sultan de la vallée de Fragosa. »

§ 12. — « La femme, dit le même correspondant, observe la pudeur et elle est très respectée par les hommes. Les jeunes filles, dont quelques-unes sont fort jolies, vont seules dans les sentiers; seules, elles vont irriguer le potager, ramasser les châtaignes, moissonner, bêcher, etc.; il y en a qui, déjà bien grandes, gardent les chèvres dans ces montagnes, à proximité de jeunes gens, et parfois en leur compagnie, sans que l'on signale un seul cas d'offense à la pudeur ni de rapports charnels illégitimes. » On aura beau tenir compte de la débilité générale de la race, du retard fréquent dans le développement physique de l'individu à las Jurdes, ajouter que, sur ce point, ils ont, par exception, une supériorité sur les autres pays, due aux circonstances locales de las Jurdes : les attentats que l'on met ailleurs, quand on le peut, sur le compte de l'amour, sont généralement le résultat d'un régime de suralimentation, et spécialement de sur-boisson, et d'un régime de lectures, plus ou moins littéraires, mais également excitantes; à las Jurdes, ces causes convergentes n'ont guère d'action, et l'on peut réduire d'autant le mérite des Jurdanos à être chastes; ils sont trop proches de la nature pour souffrir des excitations artificielles des autres.

27. Août 1926.

Mais, même ainsi, leur mérite ne disparaît pas, et la nature, sans les pousser aux excès des milieux très civilisés, provoquerait de nombreux attentats si les Jurdanos ne réprimaient les impulsions de cette nature.

Comme ni l'organisation ni le contrôle social ne les ont, jusqu'ici, pas plus aidés dans la lutte qu'ils doivent soutenir contre eux-mêmes que dans leur lutte contre la roche avare et les éléments brutaux, et comme il ne peut pas y avoir d'effets sans causes, il nous reste à nous demander à quels principes ils ont puisé la force de résister et de s'élever.

§ 13. — Leur moralité ne s'explique que par une morale.

Il est possible, nous l'avons vu, qu'il y ait, à las Jurdes, des descendants de juifs; il n'est pas absolument impossible qu'il y ait des descendants de gens qui inclinaient vers la réforme protestante; il est très probable qu'il y a des descendants d'Arabes et surtout de Berbères, mais il est vraisemblable que, même ces derniers, quand ils s'internèrent à las Jurdes, avaient subi fortement l'influence de la mentalité et de la morale chrétiennes. Il est certain, enfin, qu'il y a eu et qu'il y a encore parfois, parmi les réfugiés de las Jurdes, des gens en rupture de ban et qui avaient violé quelques-uns des préceptes essentiels de la morale professée autour d'eux. En réalité, tous les Jurdanos admettent ainsi, dans ses grandes lignes et avec une connaissance plus ou moins délicate et plus ou moins profonde de ses nuances et de ses exigences, la morale judéo-chrétienne, dont la morale de l'Islam, au surplus, n'est qu'un écho affaibli, détériorée qu'elle est par le consentement qu'elle donne à la polygamie. Autrement dit (et il n'y a sans doute pas beaucoup de pays aussi peuplés où ceci soit aussi strictement vrai), tous les Jurdanos acceptent, en le connaissant et en le comprenant plus ou moins bien, le même *Credo* moral, qui est, en fait, celui qu'enseigne le catholicisme. Car il faut bien noter que ceux qui se sont réfugiés à las Jurdes pour avoir dans leur conduite transgressé quelque article de ce *Credo* n'élèvent pas contre lui d'objection doctrinale; ils en admettent l'autorité.

Même les dissidents d'autrefois, s'il y en a eu (s'il y a eu des gens qui se soient précisément réfugiés à las Jurdes pour maintenir leur dissidence), bien loin de trouver l'indépendance dans ce pays, y ont perdu ce qui pouvait leur rester de faculté de résistance; sans instruction, sans lecture, sans communication, même lointaine, avec des ravitailleurs spirituels, ils ont été, eux ou du moins leurs enfants, en quelque sorte noyés dans l'uniformité de leur nouveau milieu; ils ont tendu à tomber dans un paganisme naturaliste d'où ils n'ont pu être tirés que comme les autres et

avec les autres, au fur et à mesure de l'évangélisation du pays, d'abord par les religieux de los Angeles et des Batuecas, puis par les prêtres envoyés par les évêques de Coria. Un stage dans le paganisme de fait (non point de tradition ni de doctrine) aura ainsi préparé ou renforcé l'uniformité.

Nous savons que, jusqu'à nos jours, les éducateurs des Jurdanos ont été insuffisants, en quantité toujours, en qualité souvent. Il n'y a pas lieu de distinguer ici les éducateurs religieux et les éducateurs laïques, puisque, en Espagne, les instituteurs doivent enseigner la doctrine chrétienne, et que, en outre, à las Jurdes, les fonctions d'instituteur ont été plusieurs fois exercées par des curés. Avant que le régime de religion d'Etat ne fût reconstitué par le Concordat de 1851, des lois anticléricales avaient amené la ruine des couvents de los Angeles et des Batuecas, et cette ruine fut particulièrement fâcheuse pour les Jurdanos, privés ainsi d'une grande partie des pauvres secours matériels et des secours spirituels qu'ils avaient jusque-là reçus. Aussi n'est-il pas très étonnant que Madoz, en 1844, déclare, en dramatisant quelque peu la situation : « La religión es desconocida. »

§ 14. — Nous avons déjà vu que, une trentaine d'années plus tard, Santibañez protestait avec vigueur contre ce que cette généralisation avait d'injuste; mais en trente années, pendant lesquelles les entraves mises par les lois anticléricales à l'évangélisation d'un tel pays avaient disparu, il est assez naturel que la situation se fût améliorée. D'autre part, si Santibañez proteste fortement en ce qui concerne la région du Pino, et peut même nous faire une peinture précise de jolies coutumes religieuses des habitants de cette municipalité, il est obligé de faire de grandes concessions pour les municipalités de Nuñomoral, de Cabezo et de Casares où, nous l'avons déjà cité, « les tendances religieuses ne laisseraient rien à désirer si les curés, au lieu d'être comme ils sont, étaient comme ils devraient être ».

Il n'est pas très étonnant que de malheureux prêtres envoyés en disgrâce dans ce pays, complètement isolés, dépourvus des ressources nécessaires pour acheter le moindre livre, et dégagés, tant par leurs fonctions et par leur caractère que par leur misérable traitement, de l'obligation de travailler la terre avec l'opiniâtreté héroïque des fidèles, n'aient pas donné l'exemple de toutes les vertus. Dans ce pays, le pasteur ne peut pas être médiocre, car, s'il arrive médiocre, il tombe. Il faut qu'il soit un saint; et, longtemps, faute de bien connaître la profonde misère et les nécessités du pays, on a envoyé des médiocres.

Même dans ces conditions, la pratique extérieure du culte catho-

lique était assez bien observée. Ce n'est pas seulement dans la région du Pino que l'assistance à la messe est très régulière, en dépit des difficultés, et que l'accomplissement du devoir pascal est sans exception. En parlant des trois municipalités arriérées, Santibañez dit expressément : « Nous voyons que, malgré les longues distances qui séparent les gens des vallées secondaires de l'église paroissiale [28], les fidèles ne laissent pas d'aller entendre la messe les jours de précepte et, en particulier, pour les fêtes de première classe; nous pouvons affirmer que parmi ceux qui peuvent faire le chemin pour aller à l'église, peu négligent de le faire...; plus encore, nous pouvons assurer que, dans toute l'étendue de las Jurdes, bien peu sont ceux qui manquent à obéir au précepte de la confession et de la communion pascale, et, même si nous disions qu'il n'y en a pas un seul, peut-être bien l'affirmation ne serait-elle pas exagérée [29]. »

On peut dire que, sur ce point, la situation n'a pas changé, c'est-à-dire que la ponctualité à observer les pratiques extérieures du culte est toujours la même. Le curé d'un des principaux villages de las Jurdes, qui se montrait sévère quand il parlait de la moralité de ses ouailles, nous déclarait, il y a peu d'années, que personne ne manquait à l'accomplissement du devoir pascal.

Ces pratiques, tout extérieures chez beaucoup, et qui sont compatibles avec une grande ignorance des devoirs essentiels du chrétien, ne doivent pourtant pas être méprisées, pour une raison très évidente : même entretenues par des prêtres médiocres, ou mauvais, dans des fidèles médiocres, ou mauvais, elles sont pourtant un moyen, et, pratiquement, le seul, de conserver ces fidèles en état de recevoir l'influence d'autres prêtres capables de les relever.

On ne s'expliquerait pas sans cela la rapidité avec laquelle des hommes comme l'évêque Jarrin, ou l'évêque Segura, avec une poignée de collaborateurs, aidés, de temps à autre, de quelques missionnaires, peuvent faire germer dans le pays la bonne semence. Il est, sinon plus facile, du moins beaucoup plus rapide de transformer las Jurdes spirituellement que de les transformer matériellement.

§ 15. — Assurément la tâche est rude. Santibañez est le premier à reconnaître que, malgré l'assistance à la messe et l'accomplissement du devoir pascal, « l'indifférentisme religieux commence à donner des signes de vie »; il note qu'il y a des vieillards qui ne

28. Les églises étaient moins nombreuses alors qu'elles ne le sont aujourd'hui.
29. Santibañez, p. 53.

savent même pas le Notre-Père, et que certains fidèles vont à la messe comme ils iraient « à la course de taureaux, au bal ou au théâtre [30]. »

Il y a encore aujourd'hui beaucoup d'ignorance religieuse. Encore ne faut-il pas confondre avec cette ignorance certaines naïvetés enfantines. Voici un dialogue, pris sur le vif, entre maître et élève :

« Voyons, Constancio, peux-tu nous dire ce que c'est que Dieu ?

— Dieu, c'est comme les maîtres de tout, ceux qui commandent dans les nuages, dans les tempêtes qui font les années bonnes et les années mauvaises, et qui commandent aussi en nous. Ils sont maîtres de tout.

— Et sais-tu, Constancio, combien il y a de Dieux ?

— Bien sûr : il doit y en avoir cinq.

— Et pourquoi doit-il y avoir cinq Dieux ?

— Mais c'est clair : il faut bien qu'il y en ait un dans chacune des parties du monde, ces parties entre lesquelles est divisée toute la terre. »

On venait de faire à l'enfant une leçon de géographie, et pareille réponse aurait pu être faite dans l'école primaire de n'importe quel pays où on parle de Dieu à l'école primaire. Nous ne verrons pas là du polythéisme. Mais c'est un vrai symptôme d'ignorance religieuse que cette question posée à un religieux par un homme qui voyait une statue de la Vierge portant l'enfant Jésus : « Est-ce que l'enfant est à elle ? » Ce mot rappelle ce que nous dit Santibañez des réflexions ou attitudes naïves de ceux qui viennent pour la première fois à l'église du Pino.

Il est très évident que, dans ce pays jusqu'ici abandonné, et où, jusqu'ici, l'immense majorité, ou plutôt la presque totalité des habitants ne savaient ni lire ni écrire, l'instruction religieuse doit être assez défectueuse. Toutefois, cette instruction se propage surtout oralement, et la famille peut en transmettre les notions essentielles, celles surtout qui concordent le plus évidemment avec la morale naturelle et sont le plus souvent confirmées dans l'expérience des existences même les plus humbles. Les effets d'une bonne parole, d'un enseignement juste, d'un bel exemple, peuvent se propager presque indéfiniment, et parfois avec des dérivations multiples.

En réalité, si, dans ces dernières années, l'enseignement, et surtout l'enseignement religieux, a fait de grands progrès à las Jurdes, les Jurdanos n'ont pas attendu ces progrès, d'ailleurs très opportuns, pour pratiquer déjà bien des vertus.

30. Santibañez, p. 54.

Ajoutons que l'enseignement, même superficiel, même donné sans la conviction qu'il y faudrait, et non accompagné des exemples qui devraient le confirmer, même mêlé à un culte purement extérieur dont les pratiques n'excluent pas une part plus ou moins large de superstition, a encore une valeur, surtout dans une population qui respecte, ou qui craint, si profondément, les « autorités ». Pour les gens qui baisent la main des gardes civils, le commandement transmis au nom de Dieu : « Tu ne tueras point », et les autres commandements, même transmis sans explications, sans conviction entraînante, ont une force puissante, qui intervient dans le déterminisme de leurs actes.

S'il n'y a pas là une belle valeur morale, il y a une appréciable valeur sociale. Le commandement qui, même signifié par un prêtre indigne à un catéchumène ignorant et grossier, prévient un assassinat, est quelque chose de positivement bon.

§ 16. — Mais il y a, chez les Jurdanos, d'autres valeurs morales, autrement hautes et pures que celles qui résultent de la crainte des fils de réfugiés et d'outlaws pour la police humaine et divine.

Il est très remarquable que les Jurdanos, pour qui la vie est si dure, et que la faim presse ordinairement, soient généreux. L'exemple que nous avons cité d'une très pauvre femme donnant des fruits n'est pas un exemple isolé [31]. Cette femme, remarquons-le, donne au moment où elle n'a plus rien à attendre, et où elle pourrait très naturellement et très légitimement demeurer avec le bénéfice intact de la petite aumône reçue.

Nous avons très souvent demandé à des Jurdanos des fruits, des légumes, des œufs, etc. *Jamais* un seul ne nous a répondu : oui, mais ce sera tel prix. Rien n'indiquait pourtant que nous paierions bien, et nous avons cru toujours devoir voyager en ce pays dans un très modeste équipage.

Une générosité spéciale est celle de l'hospitalité. Les Jurdanos la pratiquent largement. Peut-être faut-il voir là encore une tradition des Arabes; peut-être plus simplement les mêmes causes qui ont fait apprécier cette vertu des Arabes l'ont-elles fait apprécier également des Jurdanos : dans un pays sans auberges, sans abris d'aucune sorte, chacun peut se rendre compte de ce qu'a de tragique une nuit passée à la merci de la tempête.

Mais l'hospitalité est particulièrement méritoire chez ceux dont le pauvre taudis abrite déjà mal la famille. Nous avons reçu cette hospitalité chaque fois que nous en avons eu besoin, *sans exception*. Il nous souvient qu'un soir d'orage, à Rebollosa, nous som-

31. Voir IIe part., ch. V, paragraphe 9.

mes entré dans une maison sans même en demander la permission; les pauvres gens qui étaient là ont trouvé cela tout naturel et nous ont accueilli fort poliment, sans nous poser aucune question; ils se sont empressés de nous laisser la meilleure pièce de la maison. Bien souvent, lorsque nous profitions de la tiédeur des nuits d'été pour nous étendre à la belle étoile, non loin d'un village, de pauvres gens nous ont offert l'hospitalité de leur cabane. Et jamais un mot ne nous a autorisé à supposer que cette hospitalité donnée ou offerte, le fût dans un but de lucre, et, quand elle était offerte, ceux qui l'offraient étaient sincèrement étonnés que nous n'acceptions pas.

Il est évident que nous ne parlons pas ici des mendiants professionnels, mais ces mendiants, qui se font de plus en plus rares, et qui sont un produit typique de la misère de las Jurdes, ne sont pas pour cela ce qu'il y a, en définitive, de plus Jurdano, puisque précisément, ils roulent par le monde extérieur auquel ils empruntent plus d'un vice. La diminution du nombre de ces mendiants, évidente pour qui compare les renseignements de Santibañez avec l'état actuel, est un des plus sûrs indices du progrès moral de las Jurdes, une des preuves les plus certaines qu'un levain moral travaille cette masse.

§ 17. — Au temps de Santibañez, des hameaux de la municipalité de Nuñomoral étaient peuplés, pour la totalité ou pour la majorité, de *pordioseros de oficio*. Il n'y a plus rien de tel aujourd'hui; nous n'avons pas caché que cette plaie de la mendicité est encore purulente, mais aucun observateur de bonne foi ne pourra nier qu'elle est en voie de cicatrisation. « Quant aux mendiants professionnels, nous écrit un excellent observateur que nous avons déjà cité plusieurs fois, à ces mendiants sur lesquels on a tant écrit avec des paroles de flétrissure, nous pouvons affirmer que, dans la majorité des villages et des hameaux Hurdanos, il n'y a pas un seul homme qui se livre à cet abject métier. Il existe même, à Cambroncino, un homme aveugle qui, au lieu de demander l'aumône, s'est fait marchand de volailles et d'œufs, et vendeur ambulant, n'ayant pour compagnie qu'un âne, à la queue duquel il s'accroche, par des chemins et des sentiers si mauvais que, s'il n'avait pas pour lazarillo [32] la Divine Providence, il y a longtemps qu'il serait tombé dans un précipice. »

Nous avons déjà cité le cas de cet aveugle que nous avons eu l'honneur de rencontrer dans les sentiers de las Jurdes. L'héroïsme de cet homme, qui aurait eu le droit de mendier sans être pour

32. Le lazarillo est le guide de l'aveugle, généralement un enfant.

cela confondu avec les *pordioseros de oficio*, révèle les profondes ressources morales qu'il y a à las Jurdes : image magnifique du travail qui va peu à peu libérant le pays du plus infernal esclavage, l'esclavage des âmes.

Il ne faut pas croire que cet héroïsme soit le produit de la dureté des conditions naturelles qui obligent le Jurdano à un travail opiniâtre, puisque précisément celui qui travaille, cette fois pourrait mendier, fût-il d'un tout autre pays que las Jurdes. Mais nous pouvons aussi affirmer que, à côté d'exemples de cette force d'âme, on peut observer chez les Jurdanos, à l'occasion, la plus tendre délicatesse de sentiments. Nous n'avons pour cela qu'à interroger notre propre expérience.

Plusieurs fois, de pauvres femmes, apercevant notre appareil photographique, sont venues nous offrir de l'argent afin d'avoir le portrait de leur enfant et de l'envoyer au père qui était à « Nueva York » ou à « Buenos Aires », noms qui désignent tous les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et toute l'Argentine.

Le lien spirituel qui unit entre eux les membres de la famille n'est pas rompu par l'absence, et subsiste assez fort pour provoquer de gros sacrifices. Il n'est pas rompu non plus par la mort. Tout celá peut paraître naturel, mais il fallait quand même le préciser au terme d'une étude où nous avons dû souvent montrer combien la dureté des conditions de l'existence tend à submerger l'homme dans son animalité. Nous parcourions, un matin, avec le tío Ignacio, la vallée d'une des rivières qui se jettent dans le rio de los Angeles, lorsque nous rencontrâmes une jeune fille, avec laquelle, suivant la coutume, nous échangeâmes le bonjour. Mais le tío, s'apercevant alors qu'elle était en deuil, lui demanda de qui elle portait le deuil : aussitôt des larmes mouillèrent les yeux de la jeune fille, et quand elle nous eut dit qu'elle portait le deuil de son père, nous pensâmes que ce deuil était tout récent. Or elle dit, avec un sanglot, qu'il y avait un an qu'il était mort, et, devinant sans doute nos sentiments secrets, elle ajouta d'une voix tremblante : « Il était si bon ! »

Nous savons qu'une année est peu de chose à las Jurdes, où manquent les événements, et nous ne prétendons pas que cet exemple de tendresse filiale ne se retrouverait pas ailleurs; nous disons seulement qu'il était d'une qualité et d'une délicatesse qui ne sont pas surpassées ailleurs.

Dira-t-on qu'il s'agit d'une jeune fille de la région du Pino Franqueado, qui n'est pas la plus typique de las Jurdes, et qui est, depuis plus longtemps que les autres, travaillée par le levain de la civilisation chrétienne ? Nous répondrons que cette délicatesse se retrouve en pleines Jurdes hautes et nous emprunterons un der-

nier exemple, celui qui fut pour nous le plus émouvant, à un homme de Fragosa.

Nous avions déjà vu cet homme plusieurs fois, et nous avions apprécié son intelligence et son ingéniosité; cette année-là (1923) nous décidâmes de l'adjoindre au tío Ignacio dans une partie de notre voyage à las Jurdes, afin de mieux profiter de sa profonde expérience des choses, et particulièrement des misères de son pays. Un jour, au cours d'une conversation avec le tío Ignacio et une autre personne, l'homme en vint à déclarer, d'un ton à la fois très simple et très convaincu, qu'« il ne pourrait jamais être heureux en ce monde ». Je n'aurais pas eu, à ce moment-là, le courage de l'interroger; je revoyais les souffrances gravées sur sa figure hâve : peut-être que, dans toute sa vie, cet homme n'avait pas mangé une fois à sa faim; je me rappelai que les jours précédents, à plusieurs reprises, des lambeaux de ses haillons étaient restés aux buissons du chemin, et qu'il avait dû rattacher avec une ficelle une jambe de son pantalon; je me rappelai surtout qu'il avait plusieurs enfants au cimetière, et que ceux qui restaient à la maison étaient d'une santé précaire; que sa femme, atteinte, depuis des années, d'une maladie incurable, ne pouvait plus l'aider dans son travail et n'était guère sortie de la maison, depuis des années, que lorsqu'il l'avait emmenée, sur une mule, à la petite station balnéaire de Montemayor, pour essayer de soulager un peu ses souffrances : sacrifice incroyable, qui, en somme, avait été vain et qui ne leur avait pas rendu d'espérance durable. Et tout cela rendait poignants ces simples mots : « Je ne pourrai jamais être heureux en ce monde ! »

Mais sa pensée allait plus haut encore; ce n'étaient pas de ses propres misères et de ses angoisses qu'il se plaignait. Ce qui le tourmentait dans « ce monde », et il l'expliquait aux autres, et les autres le comprenaient, c'est qu'il y a de l'injustice. Il expliqua qu'il n'aurait pas *pu* être garde civil, parce que, dans ce métier, on risque d'avoir à persécuter un innocent; moins encore magistrat, parce que le magistrat est exposé à condamner des gens qui ne sont pas coupables. Tout cela, encore une fois, était dit simplement, sans effets d'indignation ni de résignation et un nouveau détour de la conversation, aussi imprévu que celui qui avait amené cette profession de foi, nous ramena vers des horizons plus familiers.

Mais il est difficile, croyons-nous, d'atteindre une atmosphère morale plus pure que celle où ce Jurdano, se haussant au point de vue de la justice éternelle, oubliant ses obsédantes souffrances personnelles pour en assumer d'autres plus nobles, déclare pour « ce monde » un mépris qui implique une foi ardente dans un au-delà.

Cette fois, tous les cercles de l'enfer de las Jurdes sont brisés, et le pauvre canton, que fermaient les plus compactes barrières dont dispose la géographie, communique avec l'infini.

Les exemples que nous venons de citer sont, à coup sûr, exceptionnels. Mais ils ne le sont pas plus que les grands crimes que nous avions relatés auparavant. Et ils vont plus loin dans le sublime que les crimes ne vont dans l'abject. Et la criminalité diminue, tandis que l'organisation, de plus en plus régulière, et l'évangélisation, de plus en plus intense, propagent de plus en plus les sentiments auxquels nous venons de rendre hommage. Dès maintenant, on peut affirmer qu'un pays capable de produire, même exceptionnellement, de pareilles valeurs morales, ajoute à la somme des valeurs qui composent l'Espagne.

Le phénomène géographique que nous avons étudié et qui nous est apparu tout d'abord comme une affreuse monstruosité est, en fin de compte, un des plus glorieux épisodes, et des plus espagnols, des rapports si souvent tragiques de l'homme avec la terre.

CONCLUSION

Récapitulons maintenant les résultats de notre étude.

Il existe, perdue dans trois vallées de l'Estrémadoure, région intermédiaire entre les deux sierras de Francia et de Gata, entre l'Espagne et le Portugal, entre les influences méditerranéenne et océanique, entre l'aridité africaine ou andalouse et les ruissellements dont l'argent brille sous les frondaisons de notre Europe occidentale, une population, de plus de 6.000 âmes actuellement, qui a vécu, durant des siècles, dans l'isolement le plus complet, qui est restée inconnue tandis que, jusqu'aux antipodes, des mondes nouveaux étaient découverts, et qui a atteint le plus profond degré de misère collective où l'homme puisse parvenir sans perdre tout ce qui caractérise l'humanité, et, sans doute, l'existence même.

Cette population ne peut être qu'une population de réfugiés, de vaincus, d'outlaws. Le pays, en effet, est rebelle au transit non moins qu'à l'habitat, peut-être faudrait-il dire plus rebelle au transit qu'à l'habitat : il n'y a donc pas de raison pour que des passants s'y soient, pour ainsi dire, accrochés, ou y soient demeurés épuisés, ou séduits par quelque charme passager. Ceux qui ont franchi les barrières dont la nature a entouré las Jurdes ont expressément voulu trouver un refuge inaccessible. Et, sans doute, quand ils ont atteint cette retraite, ils ont, comme les amants de la maison d'Albe, cru d'abord qu'ils étaient sauvés.

Ils venaient en réalité de se perdre, eux, et surtout leurs enfants. Sans doute, dans les premiers temps, ils ont pu se figurer qu'ils avaient, en sauvant leur vie (pour certains du moins), conquis l'indépendance et quelques-unes des conditions essentielles du bonheur. Ils ont pu se le figurer, si du moins, dès l'origine, ils ne se sont pas trouvés trop nombreux, mais la roche primaire de las Jurdes n'était pas prête à permettre aux familles de croître et de se multiplier; même pour quelques individus isolés, l'hiver une fois venu, cruel sous sa relative douceur, le miel élaboré par les abeilles au temps des fleurs n'était plus qu'une ressource dérisoire et le lait que donnent les chèvres au temps des frondaisons était tari. Le sou-

rire du printemps couronné de fleurs, tel qu'on le voit s'avancer triomphal dans le tableau de Botticelli, devenait sans transition, par un contraste très espagnol, le rictus de la grande Faucheuse. Au moment où il se croyait sauvé, et dans la fierté de sa récente indépendance, l'homme se trouvait prisonnier, plus que prisonnier, asservi, diminué non pas seulement dans son activité, mais dans sa chair, non pas seulement dans sa chair, mais dans son âme, non pas seulement en lui-même, mais plus profondément encore, dans ses enfants, et non pas seulement jusqu'à la septième génération, mais indéfiniment.

Il s'est défendu avec l'énergie farouche qui caractérise les fils du terroir d'Espagne; il fallait pour vaincre dans cette lutte, désespérée selon la nature, des héros et des saints. Las Jurdes n'ont pas renoncé à les produire ou à les évoquer; les Jurdanos *ont tenu;* tout indique que les secours qu'ils ont si vaillamment mérités arrivent à temps encore pour les sauver. Il est merveilleux qu'ils n'aient pas péri. On a beaucoup répété que las Jurdes étaient l'opprobre de l'Espagne : l'opprobre des gouvernements peut-être, mais aussi l'honneur de l'Espagne, bien distincte de ses gouvernements : les Jurdanos, très espagnols, ont écrit, avec leur sang, on peut le dire, avec du sang épuisé goutte à goutte, loin des ivresses de la gloire, une des pages les plus belles et les plus étonnantes de l'épopée espagnole. Essayons de résumer cela.

Il y a de longs siècles (terriblement longs pour la lignée qui devait dès lors souffrir), un nouvel Abel a forcé la barrière de las Jurdes, un Abel très espagnol, un rude pasteur qui peut-être avait été enfant prodigue et à qui bientôt manquèrent le lait et le miel pour élever son offrande vers le Seigneur et pour se nourrir.

La famille d'Abel avait tant de peine à vivre qu'il lui fut impossible de ne pas appeler Caïn. Dans un pays où Abel était si rude, que pouvait bien être Caïn ? Ce qui est sûr, c'est que Caïn fut héroïque, plus encore qu'Abel. Il rivalisa presque avec son Créateur : il fit de la terre, molécule par molécule. En attendant que la terre fût faite, il souffrait; et, quand la terre était faite et prête à le nourrir, alors il lui était né des enfants qu'il faisait souffrir et qui le faisaient souffrir avec lui.

Grâce à Caïn, Abel put subsister; grâce à Caïn qu'il avait attiré dans le terrible piège où lui-même était pris. Abel, de son côté, rendait quelques petits services à Caïn. Cependant subsistait entre eux cette incompatibilité de caractères qui se manifeste, partout où ils renaissent, depuis le commencement du monde : toute l'étrangeté de las Jurdes n'a pu changer cela. Ce qui est nouveau, c'est que aucun d'eux n'a tué l'autre, et à vrai dire celui qui eût tué son frère eût sans doute signé son propre arrêt de mort.

Brutalement réunis dans le même piège, leurs familles vivant l'une sur l'autre, ils ont fondé une race, ils ont une descendance commune, qui ne peut être que pleine de contradictions et de souffrances... Chacun d'eux sent en lui-même les âmes des frères ennemis; il passe de l'exaltation à l'abattement, de la famine à la goinfrerie, du labeur intense qui se prolonge dans les nuits d'été à la paresse du mendiant par vocation.

Grâce au doux ciel et à l'air pur de l'Espagne, cette lignée des frères ennemis a pu reculer les limites où les carences alimentaires, où le délabrement de l'habitation et du vêtement condamnent l'homme à périr .

Ici la sobriété espagnole est devenue tragique.

A las Jurdes, la table familiale n'existe que par exception; les repas ne sont pas réglés comme ailleurs par l'ordre des travaux et par le besoin de refaire ses forces; le Jurdano dépense d'ordinaire non sur le revenu ou sur le regain de ses forces, mais sur leur capital; il commence très jeune à mourir. Peu nombreux ceux qui peuvent réciter dans la plénitude de l'espérance la demande du Pater : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ». Et l'on dirait souvent que la « Bonne Nouvelle » n'a pu franchir encore les grandes vagues pétrifiées derrière lesquelles se trouvent las Jurdes.

La plupart des Jurdanos vivent dans des taudis où les poumons se débilitent, où le sang appauvri s'intoxique, et où, vice plus grave, ce qui fait la dignité et la beauté et la douceur de la vie familiale est impossible. La famille humaine et la horde animale vivent ensemble, combinaison qui n'est heureuse, ou à peu près, que pour cette dernière. Aux douces relations des affections dans la hiérarchie familiale est substitué un entassement de souffrances et d'appétits. Matériellement, il n'y a pas de foyer. Et depuis longtemps, la dernière étincelle du feu sacré est éteinte.

Là, le vêtement est la défroque des misères d'alentour, et un véhicule de maladies. Il trahit parfois la décence, mais plus souvent la beauté. Il n'est pas ordinairement facile à las Jurdes, comme il est ordinairement facile ailleurs, à une femme d'être jeune et belle; car la jeunesse de la plupart est fanée dès le ventre de leurs aïeules et il n'y a plus de beauté pour l'animal humain, lorsqu'il retombe trop près de l'état de pure nature.

Dans leur âpre lutte contre le rocher qui use leur chair, les Jurdanos n'ont pas le secours des mille petites inventions qui ailleurs s'accumulent même en faveur de ceux qui n'ont rien inventé pour leur part d'homme; car ils manquent de la première mise de fonds et même du plus élémentaire crédit, dans tous les ordres; ils n'ont comme monnaie d'échange que leur sang de plus en plus pauvre.

et il leur est, par conséquent, dangereux de chercher à mieux vivre. Le commerce leur est interdit comme l'industrie; un résidu seulement de la monnaie du monde extérieur pénètre à las Jurdes, parce que les moyennes qui s'établissent ailleurs par de rapides et faciles échanges, facilités encore par ce commun dénominateur qu'est la monnaie, ne peuvent se dégager dans ce pays sans monnaie et sans routes. Tout marché est ici quelque chose d'unique.

Dans ces conditions désespérées, seule, semble-t-il, l'aide de la grande Société pouvait sauver le petit groupe des Jurdanos. L'Etat moderne, si prétentieux, si fier de sa puissance durement exercée par ceux qui successivement l'accaparent, pouvait facilement les sauver. Il s'est contenté de leur donner « l'indépendance »; mais nulle part la dérision des grands mots n'est plus sensible qu'ici. La notion des droits de l'homme, surtout la réalité que cette notion signifie, n'a pas pénétré à las Jurdes. Ici, les formules creuses n'ont même pas l'air d'avoir un sens.

A toutes les formules répond seule l'impassible rumeur des ruisseaux au fond des vallées, la même rumeur qui a rempli les longs millénaires antérieurs à l'homme. Que signifie, à las Jurdes, la formule du droit à la vie ? La nature était sourde, ici comme partout; la société ne l'a pas moins été, jusqu'à nos jours.

A quoi bon parler du droit à la vie, quand c'est la mort, partout, qui affirme, sans phrases, à coups de faulx, ses droits ?

Il est clair, nous l'avons vu, que le pays de las Jurdes ne pouvait pas être peuplé.

Mais, puisqu'un accident presque incroyable (il faut bien s'incliner devant les faits), a voulu qu'il fût une fois peuplé, il semble que ce peuplement devait aboutir à une complète extinction.

Pourtant, cinq ou six siècles n'ont pas suffi à l'extermination des Jurdanos; l'empire que Colomb découvrait quand les amants de la maison d'Albe découvrirent le monde inconnu d'Estrémadoure, l'empire a eu le temps de passer, puis de renaître sous une forme nouvelle, et les Jurdanos subsistent, plus hâves et plus épuisés peut-être, mais luttant toujours et à peu près semblables, en marge de l'histoire, à ce qu'étaient leurs pères quand le « vol de gerfauts » s'élança, de pays voisins d'eux précisément, de bourgades d'Estrémadoure, vers les Indes. Quelles transformations a subies la lignée des Conquistadores ! Quelle persistance a montrée la lignée des réfugiés de las Jurdes ! les uns élargissant le monde, les autres le rétrécissant, et les uns et les autres allant jusqu'aux extrêmes limites de leur entreprise.

Qu'est-il donc intervenu, pour que les Jurdanos aient tenu ?

Il y a dans l'histoire naturelle des animaux des chapitres qui commencent et qui continuent assez longtemps comme celui que

nous venons d'esquisser. Des catastrophes géologiques, l'apparition ou la multiplication d'un ennemi puissant (qui bien souvent a été l'homme lui-même) ont obligé certaines espèces à se réfugier dans des régions qui ne leur offraient pas les meilleures conditions de vie. Alors, suivant que les nouvelles conditions d'existence étaient plus ou moins dures et que les transitions se trouvaient plus ou moins ménagées, les espèces prisonnières d'un milieu nouveau se sont adaptées, ou ont dégénéré, ou ont péri. On retrouve parfois sous la chétive apparence des parents pauvres, certains types qui ont une origine commune avec les espèces qui affichent le plus glorieusement une surabondante vitalité. Un cas analogue, dans l'animalité, à celui des Jurdanos n'eût pas tardé à produire sa conclusion logique : l'extinction de l'espèce.

Si abandonnés qu'ils soient, les individus humains ont plus de ressources en eux-mêmes et plus d'aide en dehors d'eux.

Ici, l'évolution voulue par les inflexibles lois naturelles a bien commencé, mais elle ne s'est poursuivie que lentement et elle a été traversée, retournée parfois, par des accidents heureux.

Assurément l'exemplaire humain a dégénéré ici. D'abord une sorte de mimétisme s'est imposé à lui : le village de schiste ne se distingue pas dans le schiste qui partout crève le flanc de la vallée, et l'homme terreux ne se distingue pas sur le fumier où il gît. On est tenté de transposer ce que Miguel de Unamuno dit du célèbre Christ de Palencia :

« Porque el Cristo de mi tierra es tierra, tierra, tierra. »

C'est là seulement le commencement d'une adaptation, l'adaptation de l'apparence, de la surface; l'adaptation ne peut pénétrer sans grandes souffrances et sans grands risques au delà de cette surface; mais il faut bien qu'elle tente de pénétrer, pour que l'individu ne meure pas tout de suite. Il évolue; seulement il ne peut évoluer qu'en dégénérant. La nouveauté des conditions qui lui sont ici imposées ne consiste pas dans le remplacement d'un élément par un autre, ou par l'apparition d'un danger supplémentaire, avec le maintien des anciennes armes actuelles ou virtuelles; elle consiste dans un retranchement général, dans un appauvrissement sans compensations. Un organisme fait pour vivre dans la mer peut s'accommoder d'une salinité de plus en plus diluée, un organisme fait pour vivre dans l'eau douce s'accommodera plus ou moins d'une eau saumâtre, mais dans la mer Morte ou dans le rio Tinto, tous les organismes meurent. L'ouïe et le tact s'affinent chez les aveugles, mais si, pendant qu'un mal attaque la vue, d'autres maux débilitent l'ouïe et le toucher, c'est toute la sensibilité de l'homme qui est détériorée. Les effrayantes privations que la nature impose aux Jurdanos causent une dégénérescence de la race; il y a à las Jurdes une

proportion inquiétante de nains et de crétins. On peut trouver que les chiffres absolus sont faibles et il serait ridiculement injuste de se représenter les Jurdanos comme une population de nains et de crétins; on trouverait sans peine parmi eux quelques exemplaires sains et beaux d'humanité, quelques vigoureuses intelligences; mais ce qui est inquiétant, effrayant, c'est que les nains et les crétins paraissent mieux que les types opposés révéler où tendent les conditions qui s'imposent aux gens du pays.

C'est bien là que ces conditions tendent naturellement, mais il est déjà rassurant que, en plusieurs siècles, elles n'aient pas abouti à leur conclusion dernière : il faut qu'il soit intervenu quelque cause de salut au milieu des causes de perdition si évidentes .

La société civile, plus précisément sous sa forme d'Etat, a été défaillante ici; l'Eglise, ou plus exactement l'administration ecclésiastique, a été lente. Toutefois l'une et l'autre ont assez fait pour prolonger l'existence des Jurdanos, pour leur permettre d'attendre les secours décisifs. Quand les mendiants Jurdanos sortent de las Jurdes pour recueillir quelques richesses qui figurent ensuite parmi les plus grandes du pays, quels que soient les mobiles, plus ou moins relevés, en vertu desquels on leur donne, il se passe là quelque chose qui n'a pas d'équivalent dans le jeu des lois naturelles, qui régissent l'animalité. Dans la lutte pour la vie, il peut y avoir des parasites, mais ce sont des parasites subis, et non acceptés comme le mendiant. Quand un curé ou un instituteur dépensent à las Jurdes quelques faibles sommes que l'Etat a prélevées ailleurs, il se passe encore quelque chose qui n'a pas d'équivalent dans le jeu des lois naturelles. Dans le jeu des lois naturelles il y a plus de cercles vicieux que de compensations; le désert s'étend naturellement.

Mais ce n'est pas comme agents économiques que le curé et l'instituteur (qui pouvait parfois être encore le curé) ont contribué au salut des Jurdanos d'une façon appréciable. Ils les ont fait survivre, parce qu'ils leur ont donné des raisons de vivre. L'homme, qui ne vit pas seulement de pain, a besoin d'un peu d'idéal pour supporter l'extrême misère présente. On guérit de certains maux tout au moins par persuasion, et l'on meurt parfois faute d'avoir confiance en la vie. Alors que tout dans la nature conspirait à les décourager de vivre, les Jurdanos ont eu la volonté de vivre; ils ont accepté la lutte pour la vie dans les conditions les plus défavorables, puisqu'ils ont écarté la solution, matériellement possible, de l'émigration, et sont restés sur le champ de bataille que la mort avait choisi, et où elle a pour complices des forces qui rongent de l'intérieur ceux qu'elle attaque avec tous ses moyens.

Dans une société animale qui serait dans ces conditions ou

même dans une société humaine barbare, les moins faibles extermineraient les plus faibles; les parents tueraient les enfants en surnombre ou les laisseraient (ce serait si facile !) mourir de faim; les hommes valides mangeraient les vieillards. Et parfois, exceptionnellement, il se passe quelque chose qui va dans ce sens à las Jurdes : il y a des enfants et des vieillards qui n'ont pas les soins qu'on pourrait, malgré tout, leur donner. Mais c'est l'honneur des Jurdanos que, dans leur extrême misère, ce soit là pourtant une exception. Aussi bien, là comme ailleurs, il ne suffit pas d'être lâche pour se sauver. Quand bien même les moins faibles supprimeraient un assez grand nombre des plus faibles pour pouvoir bien remplir leurs estomacs (à supposer que la mise en culture du roc n'ait pas besoin de l'effort constant de ces plus faibles), leur régime alimentaire n'en serait pas moins défectueux : la quantité serait peut-être augmentée, la qualité ne serait pas améliorée. Et quand bien même, au total, l'alimentation serait meilleure, la diminution du nombre des habitants ne supprimerait pas le goitre et ne diminuerait pas le paludisme. Plus d'une fois, assurément, l'effort inspiré par le sentiment du devoir envers les plus faibles, enfants et vieux parents, a préservé le Jurdano du découragement, de l'engourdissement qui mène, plus ou moins inconsciemment, à la mort; et les Jurdanos ne sont pas assez barbares pour tomber dans des conceptions nietzschéennes sur la charité. Où, encore une fois, les Jurdanos ont-ils puisé le courage de lutter pour la vie, pour cette vie, ou mieux, le courage plus rare encore de poursuivre cette lutte contre la mort ?

Ils l'ont trouvé dans ce qu'ils avaient d'idéal. Quelque sevrés qu'ils aient été de ce qui fait pour la plupart des hommes l'enchantement de l'idéal, ils ont participé assez de l'essentiel pour vouloir vivre et pour vivre. Ils ne se sont pas tous réfugiés à las Jurdes en désespérés. Beaucoup pouvaient désespérer de leur existence ancienne, mais précisément en cherchant de nouvelles raisons d'espérer. Les déboires leur sont venus sans user cette espérance rajeunie. Ce n'étaient pas des animaux; ils avaient des familles; ils ont eu dans leur misère l'idée des profondes affections humaines. Ils auraient souffert d'une façon moins cruelle s'ils n'avaient pas aussi été capables de bonheur; mais ce n'est pas la souffrance qui fait mourir, généralement; souvent la souffrance est un avertissement contre la mort.

Avec le sentiment de la famille, ils ont eu la croyance en l'au-delà. Cela est capital. Car ils n'ont rien eu d'autre parmi les anesthésiques qui servent presque partout à pallier la douleur humaine. Le « divertissement » n'est pas du vocabulaire jurdano. L'art, la littérature, même sous leurs formes les plus basses, les plus vaines, leur manquent; le réconfort de la société n'est pas pour eux; ils ne peu-

vent pas sentir la patrie comme ils sentent la famille, parce que la patrie pour eux, déracinés qui ont oublié, c'est le sol ingrat où ils meurent et qu'ils ne connaissent rien de la glorieuse patrie au milieu de laquelle ils vivent, rien que le service militaire et les exigences du fisc.

Mais ils croient fermement qu'il y a un au-delà qui est la vraie patrie, où sont leurs pères, trop souvent avec leurs enfants, et qu'ils iront y rejoindre ceux qu'ils ont aimés, à la condition de vivre courageusement cette vie présente, et surtout de ne pas la déserter. Ils ont à leur façon « le sentiment tragique de la vie » et ils ne veulent pas mourir. Ils sont en cela Espagnols jusqu'au bout.

Comment les enfants de cet Abel et de ce Caïn, qu'une malédiction semble poursuivre à las Jurdes, ont-ils su qu'il y avait un grand au-delà, alors que dans ce malheureux pays on peut, comme les personnages de Lope, se demander s'il y a un petit au-delà d'ici-bas ? Comment ont-ils entrevu le ciel, écrasés par le firmament de plomb qui les courbe vers la terre, dans la terre ?

La plupart sans doute ont apporté cette croyance en eux comme une parcelle de feu sacré, qui a couvé longtemps sous la couche de cendre toujours plus épaisse à las Jurdes.

Enfin, le secours nécessaire de l'extérieur leur est venu. L'idéal est essentiellement un article d'exportation; il passe là où les marchandises restent accrochées aux obstacles du chemin. Nous sommes arrivés au siècle de la vapeur, de l'électricité et de l'aviation; et il y a longtemps que les hommes s'enivrent de la grandeur de leur « Progrès »; et il n'y a pas encore de route à las Jurdes et l'on n'y connaît pas la roue.

Mais, il y a sept siècles, saint François d'Assise est passé près de là; son esprit a demeuré au désert où s'élancent les eaux de la Meancera; plus tard, saint Pierre d'Alcantara y a vécu, et l'esprit de sainte Thérèse, esprit d'ardente charité, a régné souverainement dans le désert vivifié des Batuecas. Puis l'évêque Porras, l'évêque Jarrin, et de nos jours encore un autre évêque sont venus. A la suite de ces grands chefs, des religieux inconnus et d'humbles prêtres, qui dorment aujourd'hui dans les ruines des couvents de los Angeles et des Batuecas, et dans les petits cimetières sans croix cachés dans les replis des vallées schisteuses, ont annoncé la Bonne Nouvelle de l'au-delà.

C'est pourquoi les Jurdanos que la mort assiège et obsède de tous côtés ne sont pas cependant « comme ceux qui n'ont point d'espérance ». Il n'y a pas de suicides à las Jurdes [1].

1. C'est en partie aussi parce qu'il n'y a pas de mauvaise littérature, et que la réclame journalistique courante en faveur du suicide et du crime n'y pénètre pas.

Ce n'est pas ici le lieu de se demander si les Jurdanos ont raison et si, tout privés qu'ils sont de ce que procure le commerce des marchandises, ils n'ont pas, quand même, l'essentiel de ce qu'il faut à l'humanité pour vivre, grâce à leur participation à l'idéal dont s'inspire notre civilisation. Le fait est que là où les conditions naturelles ne leur laissaient d'autre alternative que de s'en aller ou de périr, ils ont tenu et ils ont vécu.

Assurément, en considérant leur cas d'un point de vue strictement économique, on peut trouver que la prodigieuse somme d'efforts et de souffrances qui a permis cette survie a été vaine. Il y a toujours des gens prêts à voir dans la capitulation la suprême sagesse et à se défier des ressources déconcertantes de l'héroïsme. Ceux-là diront que les innombrables morts semés sur le parcours de la grande danse macabre de las Jurdes n'ont pas même laissé assez de poussière pour que leurs fils exténués récoltent de quoi vivre. Au lieu de s'obstiner à vivre là, ces gens auraient pu aller ailleurs, et obéissant aux lois de l'économie politique, prenant part aux échanges, travaillant, épargnant, s'instruisant, augmentant leurs forces, ils auraient été dignes du titre d'*homines oeconomici*, au lieu de descendre au rang des espèces animales qui dégénèrent.

Qui sait jamais ce qui serait arrivé, dans les histoires des hommes, qui relèvent de l'esprit de finesse, si telle ou telle des prémisses, tel ou tel des antécédents avait été autre qu'il ne fut ? Mais admettons encore que la production, en dehors de las Jurdes même où l'on aurait eu plus de bras, et à las Jurdes même où l'on aurait pu épargner et s'aider de la puissance du capital, y aurait beaucoup gagné. Ce que nous continuerons d'ignorer, c'est si, dans un groupe d'hommes de vie plus abondante et plus facile, la somme des mérites aurait été la même. L'extrême délicatesse morale de celui qui, s'élevant au-dessus de sa misère, ne pourra jamais être heureux en ce monde, parce que, en ce monde, il y a de l'injustice, et de cette jeune fille qui, dans ce pays sans «divertissements», continue de pleurer son père, parce que rien n'a détourné son cœur de la fidélité à la sainteté de la famille, sont peut-être, en dernière analyse, ce qu'il y a de plus typiquement jurdano. De tout le mauvais de las Jurdes il y a des exemples ailleurs, sans les mêmes excuses; qui sait s'il y a des exemples de cette noblesse avec un pareil degré de mérite ? Il y a là un enseignement que l'on n'a nulle part le droit de dédaigner. L'Etat a eu tort, sans excuse pour lui, d'abandonner jusqu'à nos jours les Jurdanos à leurs souffrances. Mais il ne dépend pas de l'Etat que les souffrances qu'il inflige ou qu'il permet tournent soit au mal soit au bien. Ces êtres de souffrance ont fait du bien, même à l'extérieur; ils ont leur part dans la réalisation de la grande entreprise du canal de Panama et dans le succès des dures campagnes

qui auront introduit la civilisation dans cette Afrique du Nord matériellement si semblable à leur pays.

La production aurait gagné à une autre combinaison ?

« Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse...

» De tous les corps ensemble, on ne saurait en faire réussir une petite pensée : cela est impossible et d'un autre ordre. De tous les corps et esprits, on n'en saurait tirer un mouvement de vraie charité : cela est impossible et d'un autre ordre, surnaturel. »

La géographie humaine n'a, sans doute, pas à apprécier si ce dernier ordre est surnaturel; mais si l'étude de l'homme établit que la distinction des trois ordres répond à la réalité, la géographie humaine, pour être vraiment humaine, doit en tenir compte. Et, nous refusant ici à éluder la plus haute question qui puisse se poser à propos du sujet que nous avons traité, nous justifions les Jurdanos en rappelant qu'ils ont produit des « mouvements de vraie charité ».

Quelques-uns seront tentés de dire que le point de vue de Pascal n'est pas le bon en science positive. Et ce n'est pas ici le lieu d'instituer une discussion sur ce point. On peut seulement remarquer que les grandeurs de l'ordre de la charité n'excluent nullement les autres : il est dès maintenant probable que la colonisation du pays de las Jurdes, si misérablement menée pendant longtemps, mais si héroïquement, représentera en fin de compte un bénéfice net pour l'Espagne économique. Nous avons expliqué pourquoi la date du voyage royal de 1922 peut être considérée comme l'ère de la rédemption de las Jurdes dans l'ordre humain.

Une fois de plus, un poète aura vu plus loin et plus juste que beaucoup de gens positifs. Dans son numéro du 22 juin 1904, la revue *Las Hurdes* publiait une poésie de Gabriel y Galán : *Deux paysages*. L'un des paysages était un paysage de réalité, et l'autre un paysage de rêve; le premier était la peinture exacte de la terre jurdana, un coin de monde sans vie, une solitude de cimetière, où la terre ne produit que broussailles, où ne chante ni l'oiseau ni l'homme, où, devant les taudis horribles, des enfants en haillons sentent l'engourdissement de la mort dans le corps et dans l'âme, et où l'on dirait que sur toute chose pèse de tout son poids une dalle de plomb. Le paysage de rêve était aussi un morceau de terre jurdana, mais sur cette terre vibrait le frémissement de la vie; il y avait là des fleurs et des fruits, des oiseaux et des hommes; des olivettes azurées escaladaient les monts et il y avait des pommes d'or dans les jardins et dans les vegas; la sierra n'était plus âpre, et, conquise par

la vie, elle souriait; les mères pouvaient nourrir leurs enfants, les hommes travaillaient dans la joie; un hymne s'élevait de la terre féconde.

Le contraste est grand. Mais il en est tant d'autres en Espagne ! Et cette idée, si espagnole, que la vie est un songe, n'a-t-elle pas ici son corollaire ?

« Y a-t-il, conclut notre poète, tant de distance du rêve à la réalité ? Non, car l'amour suffit à combler cet abîme. »

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

On pourrait, même sur ce sujet singulier de las Jurdes, composer une de ces bibliographies qui en imposent, mais le nombre des œuvres qui nous donnent des renseignements de quelque valeur sur la géographie humaine de ce pays est très réduit.

Enumérons ces œuvres, en donnant sur chacune d'elles les renseignements indispensables :

Ponz, *Viaje de España* (au t. VII), Madrid, 1778.

Madoz (Pascual), *Diccionario Geográfico* (au t. IX), Madrid, 1845.

Martín Santibañez (Romualdo), *Un Mundo Desconocido en la Provincia de Extremadura. Las Hurdes.* (Dans la revue *Defensa de la Sociedad*, t. IX et X, Madrid, 1876-1877.)

Bide (Dr J. B.), *Las Batuecas y Las Jurdes.* Conférences publiées dans le *Boletîn de la Sociedad geográfica de Madrid*, 1892.

Observons, avant d'aller plus loin, que ce qui fait la valeur de ces œuvres, c'est que leurs auteurs avaient vu personnellement le pays dont ils parlent. Il est vrai que ni Ponz ni Madoz n'ont visité las Jurdes, mais ils ont su choisir dans le pays les correspondants dont ils ont inséré, le premier les lettres, le second l'article. Quant à Santibañez, dont l'ouvrage est de beaucoup le plus riche en renseignements neufs et vrais, il n'avait pas seulement vu le pays : il était jurdano, comme il le déclare dans l'Avertissement qui précède ses articles. Il raconte que dans sa jeunesse, il cherchait toutes les *comedias* qui pouvaient être jouées dans son milieu « et ajoute-t-il, un jour que des amis de villages voisins m'en avaient remis une collection, je tombai, en l'examinant, sur une qui s'intitulait *Nueve Mundo en España*, par le Dr Juan Pérez de Montalvan, et dont l'action se déroulait aux Batuecas.

» Le fait que j'étais jurdano et que les Batuecas se trouvent dans las Jurdes piqua ma curiosité et me fit désirer de faire jouer une production comme celle-là, mais lorsque j'en eus fait la lecture, lorsqu'il m'apparut qu'elle n'était qu'une invention extravagante qui, d'une façon indigne, peignait ces pauvres gens comme étant encore à l'état sauvage en 1600, je la rejetai loin de moi...

» J'avais alors à peine dix-neuf ans... mon imagination s'enflamma d'amour pour ma patrie... je ne regrettais rien tant que de n'être pas un maître écrivain pour confondre tant de mensonge et faire connaî-

tre la vérité sur las Jurdes... Et je pris la résolution irrévocable d'écrire une étude sur las Jurdes dès que j'en aurais les moyens... »

Celui qui s'exprime ainsi fut notaire au Casar de Palomero, qui n'est pas proprement de las Jurdes; mais le témoignage est formel : l'auteur considère las Jurdes comme sa *patrie*. Il est d'ailleurs très probable, d'après les vérifications qu'ont bien voulu faire pour nous MM. Fausto Maldonado et Primitivo Garrido (nous sommes heureux de les remercier ici) que Don Romualdo Martín est né au Pino Franqueado, le 5 février 1824. En effet, le registre des baptêmes de cette paroisse (Lib. in-4°, fol. 281, verso) signale à cette date la naissance de Romualdo, fils de Juan Martín et de María Matías; le nom de Santibañez est celui des grands-parents du côté maternel, auxquels notre auteur l'a évidemment emprunté.

Romualdo Martín Santibañez est donc bien un Jurdano, un Jurdano qui eut des fenêtres sur l'extérieur.

Or c'est à lui que le Dr Bide doit à peu près tout ce qui dans son œuvre concerne la géographie humaine du pays; le médecin français reproduit parfois presque textuellement Santibañez; et même lorsqu'il ne reproduit pas ce que Santibañez a publié on doit présumer qu'il lui est encore redevable, car il s'était entretenu avec lui et il avait consulté chez lui des notes inédites; Crotontilo (Dr González Castro), dans un article de la *Revista de Extremadura*, t. III, p. 507 et suiv., dit avoir eu entre les mains, lorsqu'il soigna Santibañez dans sa dernière maladie (1894), un manuscrit sur las Jurdes, qu'il remit ensuite aux enfants du défunt. Bide n'avait d'ailleurs pas séjourné assez longtemps dans le pays pour faire autre chose que de corroborer le témoignage de Santibañez sur les habitants.

La valeur propre du travail de Bide, et cette valeur est grande, se trouve dans ce qui concerne la géographie physique du pays.

C'est en 1890 que le Dr Bide fit, avec un éminent alpiniste géographe, le comte de Saint-Saud, l'excursion des Batuecas « si dangereuse, croyait-on à cette époque, qu'on exigea que nous fussions accompagnés tout le temps par une *pareja de guardias civiles*... Le comte de Saint-Saud, qui nous a donné aimablement ces détails (lettre du 18 juillet 1913), n'a malheureusement rien publié des notes qu'il avait prises lui aussi, au cours de cette expédition. Les deux explorateurs firent un excellent relevé topographique du pays, et une très bonne carte est annexée au texte des conférences que le Dr Bide donna en 1892 à la Société géographique de Madrid.

A côté des œuvres individuelles que nous venons de citer, il faut placer deux œuvres collectives et comme telles inégales, mais qui, dans l'ensemble, ne sont pas moins riches en renseignements que les deux œuvres maîtresses de Santibañez et de Bide : ce sont les deux revues *Las Hurdes* et *Hurdes*.

Las Hurdes, revue mensuelle, fut publiée à Plasencia de 1904 à 1908. Inspirée et dirigée par un véritable apôtre, le chanoine, puis évêque Francisco Jarrín, assisté du très dévoué et très actif chanoine José Polo Benito (qui voudra bien trouver ici l'expression de notre

reconnaissance), elle groupa une élite de collaborateurs qui connaissaient admirablement le pays, où vivaient plusieurs d'entre eux; il faut citer au premier rang de ces collaborateurs (avec un souvenir reconnaissant et ému) Don Julian Mancebo, qui, sans être un historien professionnel, sut, avec son expérience d'ancien notaire, interroger les documents conservés à la Alberca; Tomás Gómez, qui fut secrétaire de la municipalité de Camino Morisco, puis de celle du Casar de Palomero; Don Crisanto Pedraza Santos, qui mourut curé de Ribera Oveja, après avoir été curé d'autres paroisses de las Jurdes; le chanoine Escobar Prieto; G. Santos Diego, etc.

On doit considérer comme une annexe de la revue *Las Hurdes* la *Crónica del Congreso Nacional de Hurdanófilos celebrado en Plasencia en los dias 14 y 15 de junio de 1908*. (Plasencia, s. d.) En effet, beaucoup des collaborateurs de *Las Hurdes* prirent part, avec Mgr Jarrín et le chanoine Polo Benito, au Congrès de Plasencia, et ils y ont utilisé, résumé ou développé, suivant les circonstances, les articles publiés par eux-mêmes ou par leurs collaborateurs dans la revue. On retrouve encore, dans plus d'une de ces communications, l'influence de Santibañez.

L'autre revue, *Hurdes*, a publié des pages de Santibañez. Revista Católica quincenal ilustrada, elle paraît depuis le 15 mars 1926 à Camino Morisco, et elle a été successivement imprimée à Cáceres, à Plasencia et à Salamanque. Protégée par Mgr Segura, le grand évêque de Coria, aujourd'hui archevêque de Burgos, dirigée par l'abbé Diego M. Merino, curé de Camino Morisco, elle a groupé, comme la précédente revue, d'excellents collaborateurs qui connaissent le pays, et au premier rang desquels il faut citer Don Fausto Maldonado, qui, comme directeur de la mission pédagogique chargée de réorganiser (ou d'organiser) l'enseignement à las Jurdes, réside à Camino Morisco. La revue, qui tendait d'abord à être une revue de piété pour les gens du pays (mais la piété dépend ici moins qu'ailleurs de la lecture, et plus qu'ailleurs de la parole et de l'exemple), s'est ouverte de plus en plus largement aux études documentaires qui peuvent appeler l'attention des gens de l'extérieur et procurer des remèdes aux misères du pays; de ce point de vue, on peut signaler la collaboration des excellents médecins, Drs Olivera, Vidal et Pizarro, que le Comité de patronage de las Jurdes a installés dans le pays, où ils ont déjà sensiblement amélioré les conditions sanitaires.

Les indications qui précèdent forment une bibliographie qui ne comprend guère plus d'une demi-douzaine de numéros, et qui renferme tout ce qui a été publié de révélateur sur las Jurdes. Encore pourrait-on en retrancher, d'abord Ponz et Madoz, bien dépassés par leurs successeurs, et qui nous renseignent surtout sur l'histoire de nos connaissances, ensuite la Chronique du Congrès de Plasencia qui ne fait guère que systématiser les connaissances éparses dans la revue *Las Hurdes;* et, enfin, si l'on se bornait strictement au tableau de la géographie humaine, l'étude même de Bide, qui n'ajoute rien de substantiel à celle de Santibañez. En revanche, on réserverait une place

à l'ouvrage manuscrit inédit (et peut-être perdu) de l'abbé Vicente Moreno, ancien curé du Pino Franqueado, ouvrage cité par Barrantes dans sa bibliographie des ouvrages relatifs à l'Estrémadoure.

Ce n'est pas que le public contemporain en soit réduit, pour savoir quelque chose de las Jurdes, à ces ouvrages aujourd'hui peu accessibles, à l'exception de la revue *Hurdes*, en cours de publication. Il faut citer ici le travail que l'écrivain Blanco-Belmonte a fait paraître en 1911 en supplément de la *Ilustración Española y Americana*, de Madrid, sous le titre « Por la España Desconocida », qui résume très agréablement les travaux antérieurs, enrichis par l'expérience du chanoine Polo Benito et de Julian Mancebo, qui accompagnèrent l'écrivain pendant son voyage; le récit est accompagné de belles photographies de V. Gombau, qui ont une valeur documentaire.

Une brochure de l'ingénieur Santiago Pérez Argemí : *Las Hurdes*, publiée à Madrid, s. d. (en 1921), illustrée aussi, mais beaucoup moins bien, plus méthodique, mais plus superficielle, a eu du moins le mérite d'appeler de nouveau l'attention du gouvernement et de la presse sur ce pays abandonné. L'auteur ne semble avoir vu, avant de faire cette publication, qu'une petite partie de las Jurdes; il a suivi de très près quelques-unes des œuvres antérieures à la sienne, et, quant au reste, il n'a pas eu le secours d'une documentation orale aussi abondante que celle de Blanco-Belmonte.

Au contraire, les articles que Miguel de Unamuno a publiés dans l'*Imparcial*, de Madrid, à la suite d'un voyage que nous eûmes l'honneur de faire avec lui et avec M. J. Chevalier, articles reproduits dans *Andanzas y Visiones Españolas* (Madrid, 1922), sous le titre « Las Hurdes », sans prétendre être autre chose que des notes de voyage, révèlent à chaque ligne, avec la pénétration d'esprit de l'auteur, l'art avec lequel il tire des interlocuteurs les plus variés ce qu'ils ont pu saisir de vérité. Ces articles d'Unamuno sont à mettre en tête de tout ce que la littérature des voyageurs nous a donné sur las Jurdes.

Ces récits de voyageurs sont assez nombreux, surtout depuis que l'étude de Barrantes : *Las Jurdes y sus Leyendas* (Madrid, 1891) et les conférences du Dr Bide en 1892 eurent rappelé l'attention sur cet étrange pays.

Avant cette date toutefois se place Antoine de Latour, qui visita les Batuecas, et dans *Valence et Valladolid* (Paris, 1877) donne des renseignements intéressants, qui ne viennent pas tous de la légende.

Citons ensuite les articles de la vaillante Anna Sée : « Jurdes et Batuecas » dans le *Tour du Monde*, 1906, nos 51 et 52) et les chapitres de Chapman et Buck : *Unexplored Spain*, London, 1910 (ch. XXIII), et de Aubrey F. G. Bell : *A Pilgrim in Spain*, London, 1924, ch. IV).

Tous ces récits sont agréables, mais ils n'ajoutent rien d'essentiel à ce que nous donnaient les œuvres capitales citées plus haut. Certains ne sont pas exempts d'erreurs. Or, tous ces auteurs ont vu le pays dont ils parlent; mais ils l'ont vu plus ou moins, et rapidement : système dangereux, surtout pour les étrangers, qui comprennent en général assez mal les renseignements donnés par leurs guides, et pourtant ne

peuvent se passer ni de guides ni de renseignements. Les voyageurs qui ne font que traverser le pays ne peuvent donner de renseignements précis et exempts de naïvetés que s'ils sont capables de s'entretenir avec ceux qui ont l'expérience de las Jurdes. C'est le cas de la plupart des journalistes espagnols qui firent une excursion à las Jurdes à l'occasion du voyage royal de 1922. Bien que, par suite des mesures mesquines prises par le ministre de l'Intérieur, sous prétexte de veiller à la sécurité de la personne royale, le voyage n'ait pas eu la publicité qui eût donné au geste royal toute sa portée, un certain nombre de journaux réussirent à se procurer des informations plus ou moins directes; il parut alors une série d'articles qui, si l'on excepte ceux de la *Acción*, où brille une incompétence prétentieuse, renferment en plus ou moins grande proportion des données caractéristiques sur ce pays.

Il y eut d'ailleurs une chronique officielle du voyage, télégraphiée aux journaux au fur et à mesure des étapes et rédigée par un publiciste de talent, mais avec la sécheresse du genre télégraphique.

Parmi les articles publiés à l'occasion du voyage royal, signalons d'abord ceux de deux savants éminents qui, quelques semaines auparavant, avaient fait partie de la mission désignée par le gouvernement pour étudier l'état sanitaire de las Jurdes, le professeur L. de Hoyos Sainz et l'illustre chirurgien José Goyanes. Dans le journal *El Sol*, les 14 et 15 juin 1922, le premier donna : « Las Hurdes. La Tierra y Los Hombres »; le second : « Las Hurdes, Baldón de Espana ».

Signalons encore les articles d'Antonio de la Villa, dans *La Libertad* (21 et 24 juin), de Pedro Antonio Baquerizo, dans la *Correspondencia de España*, du 28 juin au 8 juillet 1922, etc.

Plusieurs publicistes qui, sans avoir revu alors les immuables Jurdes, les connaissaient mieux encore que les auteurs que nous venons de citer, publièrent également des articles à cette époque; tels Blanco-Belmonte (*A B C* du 17 juin), Polo Benito (*Correspondencia de España* (17 et 19 juin), Unamuno (*Liberal*, 22 et 27 juin).

De cette même époque date un document important : la lettre adressée par Mgr Pedro Segura, évêque de Coria, au roi, datée des Batuecas, 24 juin 1922, et publiée dans *El Debate* du 29.

Depuis lors, la presse a continué, surtout dans les régions voisines, de s'occuper de las Jurdes; citons, par exemple, l'intéressant récit du voyage de Juan Hidalgo (accompagné de MM. Fausto Maldonado et A. Monedero et du P. Revilla), publié dans *Nuevo Día*, journal de Cáceres, du 9 au 29 novembre 1926.

Un très bon résumé de l'ensemble des publications récentes ou anciennes sur las Jurdes a été donné par un professeur de l'Université de Séville, Joaquin Hazañas y Las Rua (Lisardo, *El Estudiante*) en des articles publiés par *El Correo de Andalucía* du 21 au 30 juin 1922 et réunis ensuite en brochure (Séville, 1922) avec une très bonne bibliographie.

Le voyage de la Commission sanitaire de 1922, puis l'installation de médecins dans le pays par les soins du Comité de patronage de las

Jurdes, ont donné lieu à la publication d'articles techniques sur la question sanitaire si importante dans ce pays.

Signalons la brochure du Dr Gregorio Marañón : *El Problema de las Hurdes es un problema sanitario* (Madrid, 1922), et les articles suivants : Javier Vidal Jordana : « El Paludismo en las Hurdes » (dans la *Unión Médica*, XII, 1923); du même : « La Profilaxis del bocio endémico por el yodo y su aplicación en las Hurdes » (dans *Archivos Españolés de Endocrinologia y Nutrición*, II, 1924); de G. Marañón : lettre sur « El Problema de las Hurdes » (*Vida Médica*, Ano III, n° 54; du même : « Notas sobres la patología de las Hurdes » (*Medicina ibera*, t. XVIII, n° 331).

Il serait facile de citer encore d'assez nombreux ouvrages où sont mentionnées Jurdes et Batuecas, mais du point de vue de l'histoire, de la littérature, ou, plus souvent encore, de la légende. Menéndez y Pelayo, dans son Introduction au t. XI de l'édition des œuvres de Lope de Vega, publiée par la Real Academia Española, a utilisé et cité à propos de *Las Batuecas del duque de Alba* les plus importants de ces ouvrages. La bibliographie de *La Rua* en signale quelques autres.

En ce qui concerne l'histoire, on trouvera de bons renseignements dans l'article de Vicente de la Fuente : « Expedición científica y artística à la Sierra de Francia », en julio de 1857 (*Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1883) et dans la collection de la revue *Las Hurdes*.

Nous avons pu vérifier qu'il existe encore dans le coffre que conserve l'église de la Alberca, près de l'autel, côté de l'épître, de nombreux documents relatifs aux rapports de la Alberca et de las Jurdes, spécialement des décisions de justice, dans les procès périodiquement intentés par les gens de las Jurdes pour se soustraire à la domination économique de ceux de la Alberca. L'histoire des rapports de la Alberca et de las Jurdes est encore à faire; elle n'a été jusqu'ici traitée que par fragments et en manière de polémique; et les divergences qui alimentent la polémique ont été d'autant plus grandes que beaucoup des auteurs qui touchaient ce sujet croyaient pouvoir se contenter de leurs documents et ne connaissaient pas le pays. L'opinion de ceux qui le connaissaient, comme le licencié González de Manuel, a une valeur particulière.

Dans ces conditions, il n'y a pas une démarcation aussi nette qu'on doit le désirer entre l'histoire d'une part, la légende et la littérature d'autre part.

La légende qui naît, tantôt dans l'obscurité, tantôt dans une lumière éblouissante, n'a été ici tellement favorable aux développements littéraires trop souvent extravagants que parce qu'il s'agissait d'un pays très mal connu. On peut admettre que, depuis les travaux de Santibañez, de Barrantes, de Bide, et la publication des revues *Las Hurdes* et *Hurdes*, l'obscurité si favorable à la légende est dissipée.

Un roman récent, *La Tragedia de las Hurdes, novela original*, publié en la Biblioteca Patria (Madrid, déc. 1922) par Luis Antonio de Vega, est un signe de ce changement; il ne présente pas l'attrait puissant de

l'œuvre de Lope et, tout en valant peut-être bien, littérairement, celle de Mme de Genlis, il ne pique pas comme celle-ci la curiosité des naïfs : c'est que l'auteur a vu le pays.

Il faut toujours en revenir là, et une conclusion s'impose : un très petit nombre d'auteurs ont donné sur las Jurdes des renseignements dignes d'être utilisés par la géographie humaine et par la science sociale, et ces auteurs sont des Jurdanos, au moins d'adoption. Sans doute ces Jurdanos étaient distincts du commun des Jurdanos : ils connaissaient des horizons plus larges que ceux de leur pays; autrement, ils n'auraient pu ni nous traduire leurs observations, ni même bien observer.

On pouvait, certes, affirmer *à priori* cette valeur unique du témoignage de ceux qui connaissaient leur sujet et qui étaient aux sources, mais cette évidence est de celles qu'on est tenté d'oublier parfois. Sur un grand nombre de sujets, en effet, une bonne partie des connaissances que nous avons sont si anciennement élaborées, si contrôlées ou si facilement contrôlables, que, dans la vaste bibliographie de ces sujets, il n'y a pas de frontière hermétique entre les auteurs qui ont été aux sources et les autres. Mais dans un sujet récemment étudié, qui a donné lieu à plus de polémique que de contrôle, et où le contrôle reste assez difficile, où aucune partie de la vérité n'a encore été vulgarisée, les auteurs qui n'ont pas été aux sources ne valent rigoureusement rien.

Il n'en est pas ici comme en histoire ou en littérature, où un témoignage quelconque enferme toujours un minimum d'intérêt, en ce qu'il nous renseigne sur le témoin et sur l'évolution d'un sentiment ou d'une idée. Mais en science sociale, il n'existe même pas cette mince valeur; et les auteurs qui nous parlent de las Jurdes sans les avoir vues n'apportent rien. On ne peut même pas prétendre, en l'état actuel de nos connaissances, qu'ils puissent tirer des inductions valables de la masse des témoignages authentiques d'autrui, car des inductions dans un sujet neuf, qui relève, comme tout sujet humain, de l' « esprit de finesse », où les « principes sont si déliés et en si grand nombre », et où « l'omission d'un principe mène à l'erreur », sont imprudentes de la part de quiconque n'a pas une expérience personnelle de l'ensemble de ce sujet : tel menu fait qu'on peut ne pas avoir noté, mais que l'on a vu, empêchera l'éclosion d'une de ces hypothèses séduisantes et erronées, où se complaisent trop facilement les sciences en formation. Les Jurdanos ne sont pas, parmi les populations mal connues, les plus éloignés de nous ni les plus énigmatiques; mais déjà dans leur cas on voit combien la science sociale doit être prudente pour rester loyale et simplement scientifique.

INDEX

DES

RÉFÉRENCES ET DES PERSONNES CITÉES DANS CE LIVRE[1]

A B C, 365, n. 16, 463.
ADÉLINE (J.) 176, n. 43.
ALBAIDA (Marqués de), 407.
ALBE (Duc ou Maison d'), IX, 47, 68 74, 274. 275, 288, 352, 348, 408, 430, 431, 486.
ALBERTUS (Antonia), 463.
ALEXANDRE III, 217.
ALHA EL GAMI, 214.
ALLENDESALAZAR (M.), 237, 409.
ALMANZOR, 215.
ALMARAZ (Mgr), 410.
ALONSO DE LA MADRE DE DIOS, 124.
ALPHONSE Ier, 220.
ALPHONSE II, 387.
ALPHONSE VI, 215.
ALPHONSE VII, 214, 215.
ALPHONSE VIII, 215, 216, 218.
ALPHONSE XIII, XII, XVI, 255, n. 15, 363, 367, 390, 409.
ALVAREZ DE TOLEDO (GUTIERREZ), 216.
ALY BEN ABERRHAMAN BEN HODEIL, 283.
AMORES BUENO (N.), 372.
AMOS, 273, 274.
ANGEL (Don), 417.
Anthropos, 64, n. 8, 171, n. 35, 204, n. 6.
ARANZADI, 83.
ARAUJO (J.), 192.
ARGENTE (B.), 304, n. 4.
ARIAS (S.), 278.
AUBREY BELL, 177, n. 46, 206, 207, n. 13, 233, n. 24, 259, 284, n. 17, 290, 417, 446, n. 55.
AVILA GÓMEZ (T.), 390.
AZCUE (Abbé M.-R.), 89.

BAQUERIZO (P.-A.), 165, n. 20, 234, 280, 286, n. 19, 324, 326.
BARDAJÍ, XV, 302.
BARRANTES, 12, 88, 90, 91, 101, 385, n. 1. 386, 387, 397, 398, 399, 415.
BARULLA (Tío), 343.
BENITEZ CABALLERO, 207.
BERNARD (P.), IX, n. 1.
BERRUETA (J. D.), 212, n. 3 et 4, 213.
Bible, 201, 273.
BIDE (Dr), 10, 12, 15, 16, 17, 18, 26, n. 29, 27, 29, 30, 31, 32, n. 39, 33, 36, n. 46, 37, 65, 80, 87, 90, 91, 100, 101, 102, 154,

1. Nous avons de propos délibéré renoncé à établir un Index des noms géographiques; les noms des hameaux de Las Jurdes reviennent mainte et mainte fois dans notre travail beaucoup moins pour l'étude de chacun de ces hameaux que pour la précision des observations présentées. En complétant les renseignements qui ressortent de la table des matières par une subdivision en paragraphes, nous avons pensé donner aux recherches proprement géographiques qui pourraient utiliser notre livre un guide moins illusoire qu'un Index donnant pêle-mêle l'indication de toutes les mentions faites de tous les hameaux.

Les noms cités dans l'Introduction, parue d'abord dans le *Bulletin hispanique* d'octobre 1927, ne figurent pas dans le présent Index.

157, 160, 175, 177, 182, 184, 185, 189, n. 69, 191, 192, n. 75, 195, 203, 233, 263, 268, 277, n. 4, 279, 286, 289, 310, 331, 340, 341, 351, 352, 353, 360, 361, 369, 370, 371, 372, 397, 399, 401, 402, 403, 456, 457, 470, 472, n. 25.
BLANCO-BELMONTE, 193, n. 79, 269, n. 4.
BLAS (San), 205.
Boletín de la Real Academia de la Historia, 161, n. 2.
BOLICHE, 166.
BOLLANDISTES, 386.
BOTEJARA (M.), 409.
BRAVO (Hernan), 425, 428, 429, 430.
BRAVO (Juan), 47.
BREUIL (Abbé), 18, n. 13, 421.
BROWN (Mme), XV.
BROWNE (G.), 116, n. 17.
BRUNHES (J.), 29, 472.
Bucoliques, 73, n. 18, 164, n. 17.
BUEN (Sadi de), 313.
BUFFON, 119, 131.
Bulletin hispanique, 95.
BULLÓN (Eloy), 409, 411.

CADETE (R. P.), 384, 391.
CALETRIO, 426.
CALLOT, 190, 193.
CAMARASA (Marquis de), 205, n. 10.
CAMBO, 365.
CANALEJAS, 289.
CELANO (Thomas de), 387.
CERVANTES, 172, 212, 213, 379.
CHATEAUBRIAND, 444.
CHEVALIER (J.), XV.
Chronique officielle du Voyage royal, 417, n. 5.
CIVIDANES (M. de S.), 293, n. 10.
CLARÍN, 418.
CLAUDEL (P.), 212.
CLÉMENT III, 216.
COELLO, 30, 233.
COLOMB, 486.
CORNEILLE, 337, n. 1.
Correo español, 298.
Correspondencia de España, 165, n. 20, 234, 280, n. 10, 324, 326, 437, 438, n. 37.
CORTÉS (Hernan), 79, 178.
COSTA (J.), 11, 106, n. 1, 304.
CRESPO (Bernardo), 245, 246, 255, 261, n. 25, 262, 293, 317, 385.
CRESPO AZABAL (Francisca), 465.
Crónica del Congreso Hurdanófilo de Plasencia, 33, n. 40, 71, 128, n. 33, 144, n. 45, 157, n. 59, 165, n. 21, 170, n. 33, 171, n. 34, 205, n. 8, 207, 232, n. 22, 237, 257, n. 20, 276, n. 3, 298, 315, n. 25, 317, n. 26, 319, n. 29 et 30, 327, n. 4, 328, n. 6, 329, n. 7, 330, n. 8, 331, n. 11, 333, n. 3 et 4, 334, n. 5, 336, n. 11, 338, n. 3, 364, n. 15, 366, n. 21, 371, n. 25, 372, n. 28, 373, n. 29, 374, 375, n. 37 et 38, 377, n. 43, 44 et 45, 404, n. 28, 409, n. 37, 413, n. 38, 437, n. 36, 442, n. 44, 443, n. 45 et 46, 444, n. 50, 446, n. 54.
CROTONTILO (Dr Gonzalez Castro), 180, n. 49, 255, n. 15.
CUBA (Fr. de la), 278.
CURUBICO, 345.

DALGADO, 22.
DANTÍN CERECEDA, 5, 22, 24, n. 23. 41, n. 54, 43, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 63, 64, 67, 70.
DAVID, 273, 274, 282.
De Senectute, 160.
Debate (El), 49, 363, n. 24.
DIAZ Y PÉREZ, 213, 214, n. 6.
DIEZ (Ramón), 401.
DOMÍNGUEZ (Clemente et Manuel) 471.
DOMÍNGUEZ BERRUETA (J.), 64, 171, 182, 183, n. 58, 204, n. 6, 212, 212, n. 3 et 4.
DOMÍNGUEZ CRESPO, 465.
DOMÍNGUEZ VELÓZ, 465.
DURÁN (M.), 408.
DURÁN (R.), 237.

ENRIQUEZ DE ALMANZA (Mgr D.), 389.
ESCOBAR PRIETO, 7, n. 5, 134, 387, n. 4, 389, n. 7 et 8, 393, 393, n. 13, 394, 407, n. 32.

Esperanza de Las Hurdes (*La*), 35, n. 41, 69, 237, 238, n. 32, 239, 240, 276, 298, 329, 330, 331, n. 12, 375, 377, 381, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 414, 447.
ETCHEGOYEN, XVI.
Evangile, 149, 202.
Exode, 424.
EZA (Vicomte de), 411.

FAREZ (Dr P.), 307, n. 7 et 8, 308, n. 9.
FEIJOO (R. P. J.), 89.
FERDINAND II, 217.
FERDINAND III, 216.
FERDINAND D'ARAGON, 222, 428.
FERNÁNDEZ (Ambrosio), 49.
FERNANDO DE LÉON, 214.
FITA (R. P.), 47, n. 58.
FRANCESCO EL RICO, 279.
FRANÇOIS D'ASSISE (Saint), 385, 386, 387, 490.
FRANKOWSKI, 284, n. 16.
FUMBROSO, 427.
FUSTEL DE COULANGES, 416.

GABRIEL Y GALÁN, 51, 409, 492.
GALGO (El), 205.
GANIVET (A.), 193, 295, 296.
GARCÍA ALVARO (Mgr), 397.
GENLIS (Mme de), 74, 354, 453, n. 6, 459, 473.
GENTE JOVEN, 359, n. 7.
GENTY (Emile), XV.
Géorgiques, 200, n. 2 et 3, 201.
GINÉS DE PASAMONTE, 283.
GÓMEZ (T.), 65, 71, 79, 171, n. 35, 232, 254, n. 12, 269, 329, 358, 359, 361, 366, 375, 403, 405, 413, n. 38, 437, n. 34, 438, n. 38.
GONZÁLEZ CASTRO (Dr); voir aussi CROTONTILO, 171, n. 34, 180, n. 49, 205, n. 8, 215, n. 25, 318, 333, 359, n. 7, 410, 444, 467.
GONZÁLEZ DE MANUEL (T.), 7, 125, n. 27, 390.
GORIO (Tío), 234.
GOYANES (J.), XV, XVI, 82, 172, 183, 202, 309, 311, 335.
GRANDE BAUDESSON, 409.
GRIMALDO, 221.
GUERRA DE LA VEGA, 409.
GUTIÉRREZ (Joaquin), 408.
GUTIÉRREZ DE MIGUEL, 75, 292, n. 9, 293, 308, 313, n. 19.

HAUSER (Dr), 63, 64.
Havas (*correspondance*), 312, n. 17.
Heraldo de Madrid, 91.
HERNÁNDEZ (Gregorio), 216.
HERNÁNDEZ (Pablo), 404.
HERNÁNDEZ PACHECO (Ed.), 20, 117, n. 18.
HÉSIODE, 199.
HIGINIO (Tío), 347.
HOYOS (Professeur Luis), XV.
HOYOS SAINZ (L. de), 64, 82, 83, 84, 85, 90, 133, n. 37, 135, 145, 172, 174, 302, 317, 318.
HUART, 116, n. 17.
Hurdes (*Las*), 5, n. 1 et 2, 6, n. 3, 7, n. 5, 12, 29, n. 33, 33, n. 40, 47, n. 58 et 59, 48, 64, n. 8, 124, 128, n. 35, 134, n. 38, 141, n. 41, 161, 163, n. 9, 15 et 16, 178, n. 47, 183, n. 58 et 59, 184, n. 63, 189, 204, n. 6 et 7, 205, n. 9, 249, n. 2 et 4, 251, n. 6 et 7, 255, n. 15, 256, n. 17, 261, n. 26, 266, 269, n. 4, 278, n. 5, 279, n. 6, 291, n. 7, 327, n. 3, 334, 335, n. 7, 358, 359, 362, n. 10, 11 et 12, 366, n. 19, 368, n. 21, 370, n. 24, 374, n. 33, 39 et 40, 376, n. 41, 377, n. 42, 378, n. 46, 47 et 48, 379, n. 49, 50 et 52, 380, n. 53 et 54, 387, n. 4, 389, n. 7 et 8, 390, 390, n. 10, 393, n. 13, 407, n. 32, 412, n. 35, 413, n. 37 et 39, 414, 419, 437, n. 34 et 35, 438, n. 38, 446, n. 53, 447, n. 57, 492.
Hurdes, 150, n. 48, 263, 306, n. 6, 402, 402, n. 25, 469, 469, n. 22.
HURRY (Dr J. B.), 339.
HURTADO DE MENDOZA, 342.

IGNACIO (Tío), V, VI, XVI, 29, 51, n. 62, 162, n. 8, 195, n. 8, 245, 248, 252, 253, 254, 262, 267, 286, 351, 385, 447, 480, 481.
Ilustración Española y Americana, 192.

Imparcial (*El*), 14.
Innocent XII, 394, 397.
Isabelle la Catholique, 428.
Isabelle II, 399.
Isaïe, 273, 274.

Jarrín (Mgr), 7, n. 6, 55, 128, n. 33, 161, 178, 184, n. 63, 237, 239, 241, 278, 329, 330, n. 10, 357, 362, n. 12, 371, n. 25, 372, 373, n. 31, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 403, 404, 405, 406, 407, 409, 410, 411, 413, 413, n. 36 et 39, 476, 490.
Jean de la Croix (Saint), 213.
Joergensen, 386.
Joffre, 89.
Journal des Debats, 89, n. 24, 307, n. 7 et 8, 308, n. 9.
Juan II, 222.
Jullian, 89.

Klein (J.), 95, 106, n. 1.
Koran, 282, 283.

La Bruyère, 73, 75, 78, 80.
La Fuente (V. de), 161, n. 2, 222, 223.
Larruga, 449, 450.
Lazarillo de Tormes, 342.
Legendre (A.), xv.
Legendre (M.), 193, n. 79.
Lejay (Abbé), 200, n. 3.
Léon X, 389.
Libertad (*La*), 460, n. 15.
Littré, 443, n. 46, 444, 445.
Lope de Vega, 25, 26, 164, 293, 342, 384, 415, 433, 490.
Lucas de Tuy, 386.
Luis Hoyos (Ramon), 277.
Luis de Léon, 193, n. 79, 213.

Maderal (Fr.), 338, n. 4.
Madoz, 30, 37, 61, 341, 362, 368, 402, 449, 450, 452, 453, 475.
Maeterlinck, 107, 108, 109, 112, n. 10, 114.
Magnaud, 473.
Maldonado (Fausto), directeur de la Mission pédagogique, 56, 58, 59, 60, 186, n. 66, 372, 376.
Male (Em.), 47, n. 58, 423, n. 13.
Mallada, 17, n. 11, 19, n. 15.
Malthus, 65.
Mancebo (Abbé), 165, 327, 328, 376, 401, 402.
Mancebo (Alfredo), 403.
Mancebo (Julián), 5, 6, n. 3, 109, 122, 123, 124, 158, 163, 250, 278, 367, n. 21, 403, 404.
Marañón, xv, xvi, 79, 82, 168, n. 30, 172, 263, n. 27, 251, n. 7, 272, n. 8, 302, 309, n. 10, 310, 311, n. 14, 312, 313, 314, 315, 318, n. 27, 320, n. 31, 418.
Marc (Saint), 202.
Marcos (Lucas), 405.
Marta (Doña), 375, 403.
Martín Alonso (L.), 184.
Martín (Bernardo), 38.
Martín Hernández, 186, *fig.*
Martinez Anido, 468.
Martins (Oliveira), 6.
Marvier (Evan), xvi.
Mathieu (Saint), 202.
Mélida, 176, n. 43.
Melitón (Tío), 189.
Mendez (Fray Fr.), 291, n. 7.
Mercier (L.), 283.
Miguel (Luis R.), 290.
Moles (Fr. J. B.), 386.
Montesinos, 220.
Morel-Fatio, 172, n. 36.
Moreno (V.), 362, 371, 372.
Moret (S.), 411.
Mosqueira (I.), 380.
Murillo, 207.

Narciso, 281.
Nomenclator, 61.
Noyan, 119, n. 21.
Nozaleda, 366.
Nuñez (Mgr), 398.

Ocrato (Prieur d'), 222.
Olóriz, 83.
Ordoño, I, 215.
Ornán, 273.
Ortega (Dr), xv, 302.
Ortiz (Mgr), 398.
Oudin (César), 169, n. 31, 224, n. 21, 246, n. 40.

Paiissy, 136.
Panadero (Fr.), 177, 184.

Paralipomènes, 200, n. 4, 273.
PARIS (Dr A.), XV, 85, 203, 291, 302, n. 1, 423.
PARIS (Pierre), XVI.
PASCAL (Blaise), 338, 492.
PASCUAL (Manuel), 171, n. 35, 401.
PASCUAL (Santiago), 405.
PASCUAL (Tomas), 65.
PATERNA (Cl.), 385, 386.
PEDRAZA SANTOS, 61, 70, 401, 402, 413.
PEDRO (Don), 101, 129, 353.
PELELE, 166.
PÉREZ ARGEMÍ, 19, n. 15, 21, 25, 41, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 67, 158, 416, n. 3.
PÉREZ Y GONZÁLEZ, 157, 361, 372, 373.
PÉREZ MARTIN (J.), 25, n. 26, 26, n. 28, 27, n. 31, 124, n. 24, 127, n. 30, 128, 136, 144, n. 45, 152, n. 49, 157, 184, 190, n. 74, 238, 249, n. 3, 276, 361, 362, 381 404.
PERIAÑEZ, 409.
PERIS MENCHETA, 184, n. 62, 241, 330, n. 10, 396, 404, 406, 407. 407, n. 31, 410, 411, 414.
PHILIPPE IV, 6, 367.
PI Y SUNER, 172, 303, n. 2, 304, 304, n. 3.
PIERRE D'ALCÁNTARA (Saint). 386, 387, 388, 490.
PIERRE LE CRUEL, 222.
PIZARRO (Dr), XV, 79, 302.
PIZARRO Y CAPILLA (Fr.), 170, 286.
POLO BENITO (Chanoine J.), 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 67, 165, 178, 180, 182, 204, n. 7, 249, 250, 255, 298, 327, 333, 334, 336, 362, 364, 365, 373, 374, n. 32, 375, n. 34 et 38, 403, 404, 407, 410, 412, 419, 437, n. 35, 440, 446, 447.
PONZ, 6, 8, 33, n. 40, 35, 37, 45, 46, 47, 66, 74, 88, 99, 122, 259, 395, n. 17, 396.
PORRAS Y ATIENZA (Mgr), 66, 236, 237, 239, 393, 393, n. 13, 394, 395, 396, 397, 399, 402, 407, n. 32, 490.
PORRAS Y ATIENZA (Doña Aldonza et Doña Mariana), 396.
Progrès agricole, 264.
PULIDO (Dr), 37, 317, 338, 366, 411.

QUADRADO (J. M.), 218, n. 12, 219, 220, n. 15, 221, n. 16 et 17.
QUÂTREFAGES, 64.
Quichotte (Don), 156, 283, 284, n. 15, 465.
QUINTILIEN, 89.
QUINTUS CECILIUS METELLUS, 213.

RAQUEL, 425, 429.
RAYMOND DE BOURGOGNE, 212.
REDELSPERGER (G.), 304, n. 3.
REGAÑA, 427.
RENDANA, 427, 430, 431.
Reseña geográfica y estadistica de España, 23, n. 21 et 22, 24, n. 24, 25.
RETAMOSO (Comte de), 328, 410, 411.
Revista de Extremadura, 180, n. 49, 255, n. 15, 290, n. 4.
RICARD (Robert), XVI.
ROBESPIERRE, 205.
RODRIGUEZ MIGUEL, 291.
RODRIGUEZ NAVAS, 87.
RODRIGUEZ SAN PEDRO, 408.
Rois (IIe livre des), 274.
ROLAND, 221.
ROLLIN, 167.
ROMANONES (Comte de), 296.
ROMILLA (Comte de), XVI, 243.

SAAVEDRA (Ed.), 291, n. 6.
SABATIER (P.), 386.
SAINT-SAUD (Comte de), 17, n. 11.
SALAZAR (Dr M. M.), 321.
SALMANTICENSES, 213.
SALOMON, 282.
SÁNCHEZ (Eug.), 446, n. 55.
SÁNCHEZ (Francisca), 461, 462.
SÁNCHEZ (José et Simon), 471.
SÁNCHEZ (T.), 266.
SÁNCHEZ (Vicente), 353, 372, 399.
SÁNCHEZ (Dr V.), XV, 164, n. 18, 257, 302.
SÁNCHEZ SAUDE (Victoriano), 401.
SANCHO EL BRAVO, 217.

Sancho Panza, 283.
Sand (G.), 74, 459.
Santibañez (R. M.), 37, 49, 57, 58, 61, 65, 66, 67, 70, n. 12, 73, 90, 91, 96, 101, 109, 111, 128, 130, n. 36, 155, 156, 161, 178, 182, 206, 207, 232, 267, 268, 270, 271, 275, 291, 326, 331, 334, 340, 341, 362, 367, 368, 371, 372, 380, 399, 400, 401, 402, 416, 417, 420, 424, 430, 431, n. 21, 432, 437, 438, 439, 449, 451, 452, 453, 454, 455, 457, 458, 470, 471, 472, 475, 476, 479.
Santos Diego, 192, 256, 261, 334, 440.
Sanz Gallego, 293.
Science sociale, xvi.
Sebastián (Dom), 6, 98, 100.
Sée (Mlle Anna), xv.
Segur (Patricio), 405.
Segura (Mgr), 79, 184, n. 62, 363, 367, 370, 476.
Senador (Julio), 304, n. 4.
Shakespeare, 418.
Sicala, 427, 430, 431.
Sielain, 444, n. 49, 445, n. 51.
Silverio de Santa Teresa (R. P.), 390, n. 9.
Simon, 221.
Siurot (M.), 376.
Sol (*El*), 64, 133, 173, n. 37, 174, 182, n. 56, 264, 293, n. 12, 297, 310, n. 11, 311, n. 15, 318, 335, n. 8, 338, n. 4.
Sorre, 39, 95.
Sue (Eug.), 332, 458.
Sultan (Le), 465, 466, 473.
Sully Prudhomme, 244.

Teobaldo, 220.
Thérèse (Sainte), 156, 213, 385, 386, 387, 490.
Tineo Rebolledo, 89.
Tío del Unto (El), 463.
Toussaint (M.), 210.
Trajan, 101.

Unamuno, xv, xvi, 14, 74, 207, n. 15, 213, 246, 280, 280, n. 8 et 9, 295, n. 12, 332, 434, 439, 446, 487.

Valdés (Mgr), 410.
Valeriano (Tío), 343.
Vázquez de Parga, 5, n. 2, 12, 29, n. 33, 48, 141, n. 41, 249, n. 2, 370, 390, 390, n. 10, 391, n. 11.
Vega (L. A. de), 167, n. 27, 289.
Velázquez, 318.
Velasco (Dr), 341.
Vida nueva, 167, n. 27, 289, 363, 373, n. 30, 437, n. 35.
Vidal (Dr), 469, n. 23.
Vidal de La Blache, 247.
Villafranca (Marquise de), 69, 68.
Villaroel, 213.
Vincent Ferrier (Saint), 222.
Virgile, 108, 110, 118, 127, n. 51, 199, 200, 200, n. 2 et 3.
Viriathe, 215.
Vovard (A.), 321, n. 34, 322, n. 35 et 36.
Voz (*La*), 75, 292, n. 9, 293, 308, 313, n. 19.
Vulgate, 200, n. 4.

Weber (An.), 339, n. 5.

Yepes, 391.
Yusé Salomon, 425, 427, 431.

Zaguito, 427, 428, 430, 431.
Zorrilla, 418.

PLANCHES

FIG. 1.

Le désert des Batuecas.

Une *vega* très fertile s'étend derrière les arbres du premier plan : cyprès, chênes-verts et chênes-lièges. La pente exposée au nord (à gauche sur la figure), abrupte et sombre, est couverte dans sa partie inférieure d'une épaisse végétation arborescente; dans sa partie moyenne et supérieure, d'un manteau serré de bruyères et de cistes. La pente exposée au midi, douce dans sa partie basse, est plantée d'oliviers, mais les oliviers sont aujourd'hui beaucoup moins nombreux qu'au temps des religieux carmes.

FIG. 2.

Vue de la vallée des Batuecas vers l'amont.

Dans toutes les directions, la vallée des Batuecas paraît bornée par des barrières infranchissables. On aperçoit ici une série de promontoires où la roche crève le mince tapis de terre végétale, et qui dessinent une suite de défilés sur le cours sinueux du rio de Batuecas.

FIG. 3.

La sierra de Mestas entre le désert des Batuecas et le Cabezo.

Les ruines du couvent sont minuscules auprès de la montagne qui forme un des éléments de la barrière compacte qui sépare la vallée des Batuecas de la première vallée des Jurdes proprement dites, la vallée du rio Ladrillar. Le plissement des couches du terrain, dessinant au sommet de la montagne un V très ouvert, révèle l'inversion du relief.

Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.

Fig. 4.

La basse vallée du rio Ladrillar.

Le fond de la vallée s'élargit et se prête aux cultures. Mais, même ainsi, le pays ne semble pas s'ouvrir sur le dehors. La montagne qui est au centre de la figure, à l'arrière-plan, est au delà de l'Alagón, hors de las Jurdes.

Fig. 5.

Le relief jurdano typique.

La photographie est prise entre las Mestas (qui se trouverait à l'arrière-plan et un peu à gauche) et le Cabezo. Elle fait voir les formes adoucies que l'érosion donne au schiste. La pente exposée au nord, celle de droite sur la figure, est toujours plus sombre et plus boisée Sur la pente exposée au sud, le tapis de bruyères et de cistes a été déchiré par des incendies. Au second plan, dans une partie assez basse de la vallée, mais au-dessus de la zone des inondations, on aperçoit des corrales.

Fig. 6.

La vallée de Ladrillar près du Cabezo.

On reconnaît à gauche de la figure la pente exposée au nord. La mule harnachée occupe toute la largeur du sentier bordé de cistes et de bruyères.

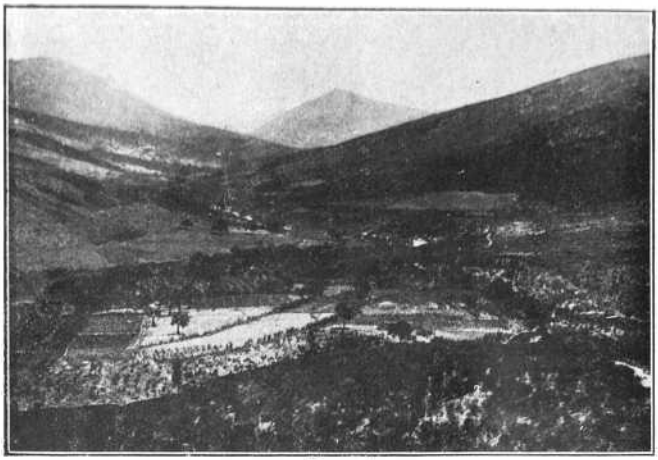


FIG. 4.

FIG. 5.

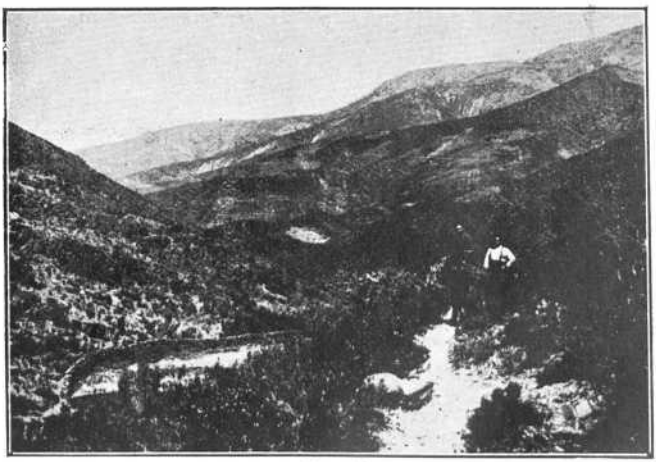


FIG. 6.

Fig. 7.

Végétation de l'été au fond des Batuecas.

Le bas de la pente exposée au nord. L'humidité permanente due au ruisseau, la chaleur concentrée dans la vallée encaissée, l'entassement de la terre au fond de la vallée favorisent la croissance des essences les plus variées.

Fig. 8.

Un méandre encaissé près de Ladrillar.

Fig. 9.

Ruches aux Batuecas.

La photographie est prise au temps du Carnaval 1922. Les cylindres de liège ont encore grand besoin d'être protégés contre les pluies par des plaques de liège.

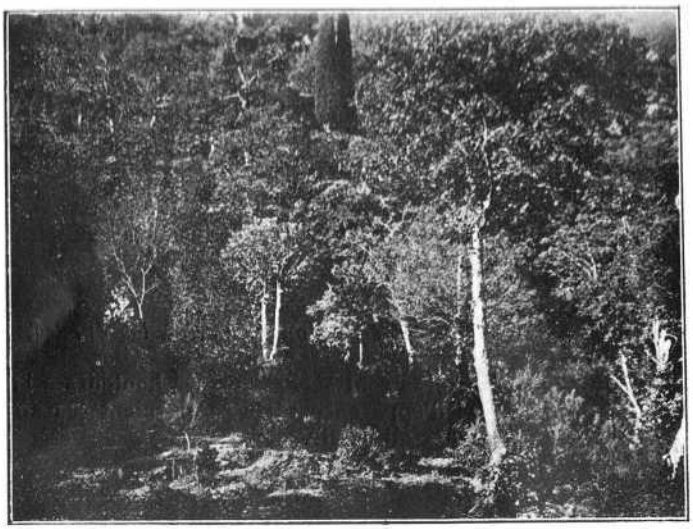


FIG. 7.

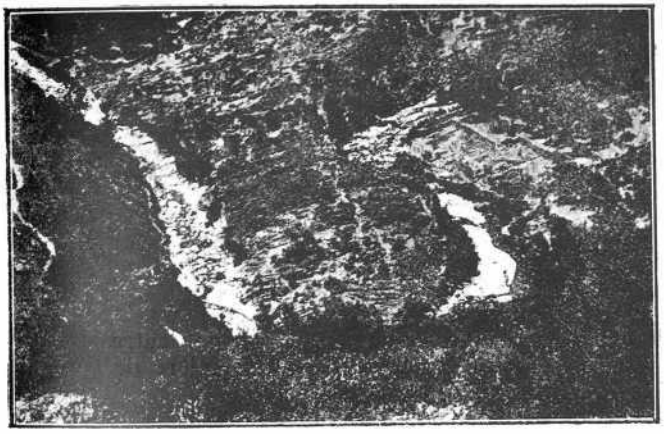


FIG. 8.

FIG. 9.

Fig. 10.

Végétation de l'été à las Jurdes.

Les bruyères sont sèches sur ces hauteurs à la fin de juillet; les genêts d'apparence verte prendraient feu au contact de la flamme d'une allumette.

Fig. 11.

Végétation de printemps à las Jurdes.

Au premier plan les touffes d'asphodèle jaillissent de la pierraille. Au second plan, à droite les cistes, à gauche les bruyères en fleurs.

Fig. 12.

Rio Malo de Arriba.

Le village, vu d'une pente abrupte, est situé sur une autre pente abrupte exposée au midi. L'intensité de la lumière du soleil sur les toits de schiste produit un effet de neige.

Fig. 13.

Casares.

L'olivier et la vigne poussent dans le village.

Fig. 10.

Fig. 11.

Fig. 12.

Fig. 13.

Fig. 14.

Champ d'oliviers à las Mestas.

Les oliviers poussent entre les pierres dans ce fond de vallée qui est la partie la plus chaude de las Jurdes.

Fig. 15.

Une vue du Pino Franqueado.

Village de la périphérie, et de la périphérie sud, relativement riche. La rue est large, les maisons bien construites avec des balcons souvent ornés de fleurs; et même (dernière maison au fond) on voit une sorte de galerie d'une architecture plus savante.

Fig. 16.

Une vue de las Mestas.

C'est un village proche de la périphérie, mais de la périphérie nord. Des cyprès magnifiques montent la garde autour de l'église; les maisons de schiste, aux toits à deux pentes généralement, ont parfois l'encadrement des portes ou des fenêtres blanchi à la chaux.

Fig. 14.

Fig. 15.

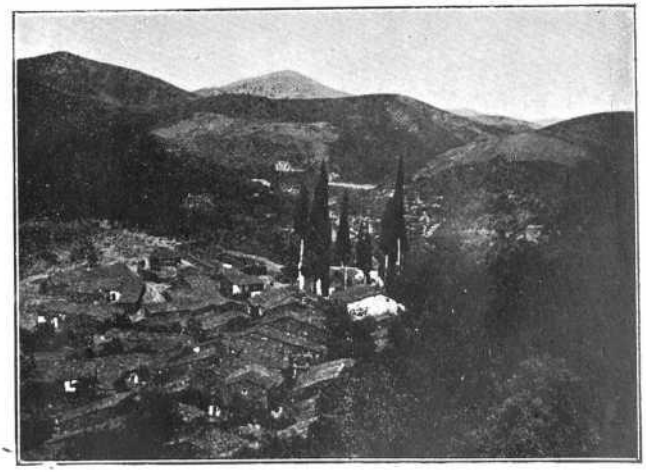


Fig. 16.

Fig. 17.

Rio Malo de Abajo.

Le village est situé sur une colline au-dessus de la *ribera* qui peut être inondée, et où l'on cultive les légumes et les arbres fruitiers. A l'arrière-plan, les formes du relief des Batuecas moins adoucies que celles de las Jurdes.

Fig. 18.

Le Cabezo.

Le village est situé sur le sommet d'une colline bien plantée d'arbres et laborieusement cultivée.

Fig. 19.

Ladrillar.

C'est le principal village de las Jurdes. Il se trouve dans les Jurdes hautes, et il n'est ni des plus prospères ni des plus misérables. De nombreux ravins confluent en ce village ou près de ce village et ont multiplié les apports de terre pour les *huertas* et les facilités pour l'établissement des cultures en terrasse. Les toits sont à une seule pente.

FIG. 17.

FIG. 18.

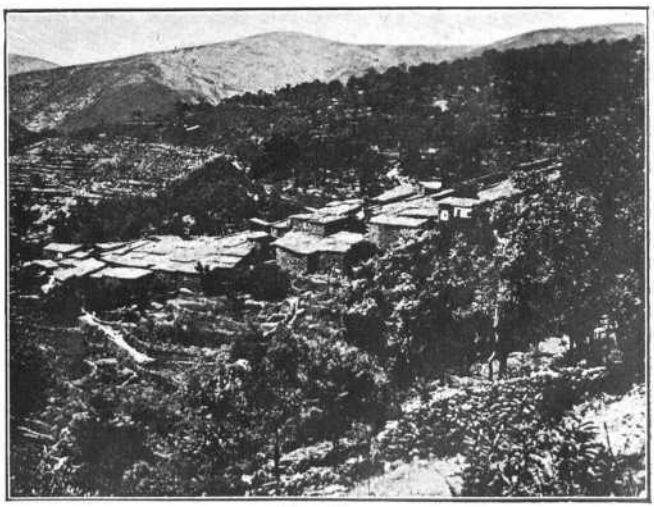


FIG. 19.

Fig. 20.

Huetre.

Bâti sur deux ravins en pleines Jurdes hautes, ce village est très semblable à un village de Kabylie. Une maison blanche récente fait ressortir le caractère des anciennes maisons noires.

Fig. 21.

La Portilla.

Col qui donne passage de la vallée des Batuecas à la moyenne vallée du rio Ladrillar. Le chemin serpente beaucoup pour l'atteindre et il traverse des zones de végétation touffue et des zones de pierraille nue.

Fig. 22.

Deux ponts.

Situés sur le chemin de Casares à Nuñomoral, ces deux ponts représentent l'un, le pont de bois, les anciennes communications; l'autre, le pont de pierre, les communications plus certaines que tenta d'assurer, à l'aide des subventions de l'État, *la Esperanza de las Jurdes.*

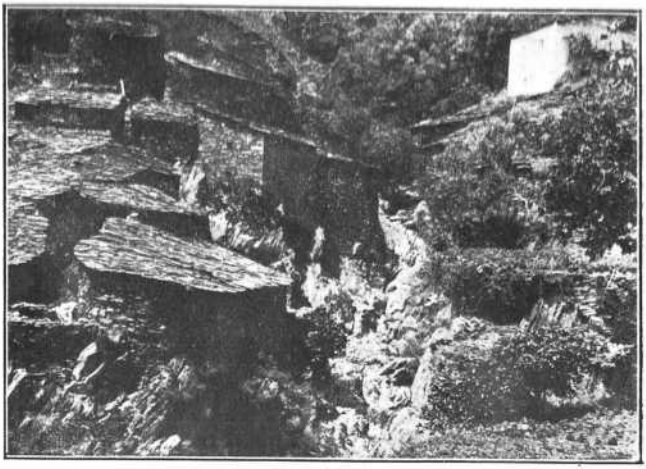


Fig. 20.

Fig. 21.

Fig. 22.

Fig. 23.

La coupure du rio Agueda.

Nous sommes ici nettement en dehors de las Jurdes, entre la frontière nord-ouest de ce pays et Ciudad-Rodrigo. Mais il apparaît ainsi qu'un obstacle extérieur s'ajoute à la barrière même de las Jurdes. Entre la coupure du rio Agueda et las Jurdes il y a une assez vaste étendue de terrain, mais ce terrain n'est pas peuplé.

Fig. 24.

Une rue à la Alberca.

On y voit des maisons à la fois anciennes et élevées d'un type tout différent de celui de las Jurdes.

Fig. 25.

Descargamaria.

C'est encore, à l'extrémité opposée de las Jurdes, dans la sierra de Gata, un vieux village tout à fait différent de ceux de las Jurdes.

Fig. 23.

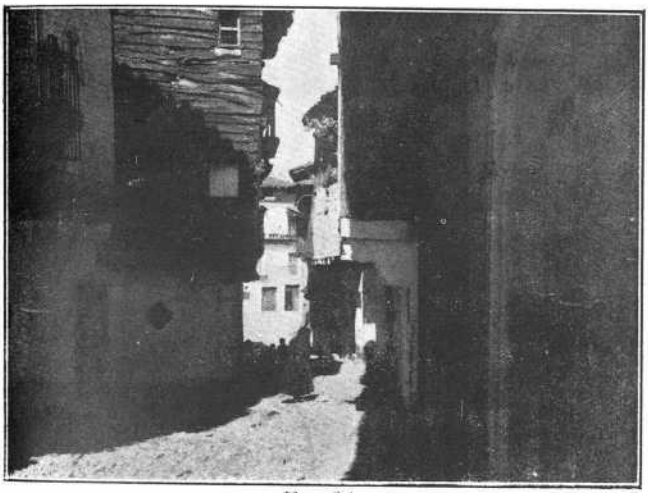


Fig. 24.

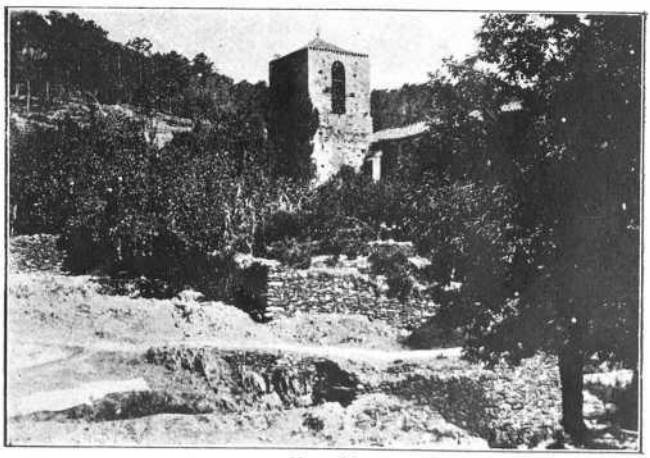


Fig. 25.

Fig. 26.

Une noce à Martinandran.

Les mariés reviennent de Nuñomoral (la paroisse). C'est une des rares heures où la vie jurdana s'éclaire d'un sourire.

Fig. 27.

L'aire et le cimetière.

A Rio Malo de Arriba. L'aire et le cimetière sont aussi réduits l'un que l'autre. Une seule pauvre croix marque la demeure des morts.

Fig. 28.

Église de Rio Malo de Abajo.

Bâtie comme maison particulière, elle a été récemment surélevée d'un étage.

Fig. 29.

Église de Casares.

Le clocher est complètement indépendant de l'église, dont quelques mètres le séparent.

Fig. 26.

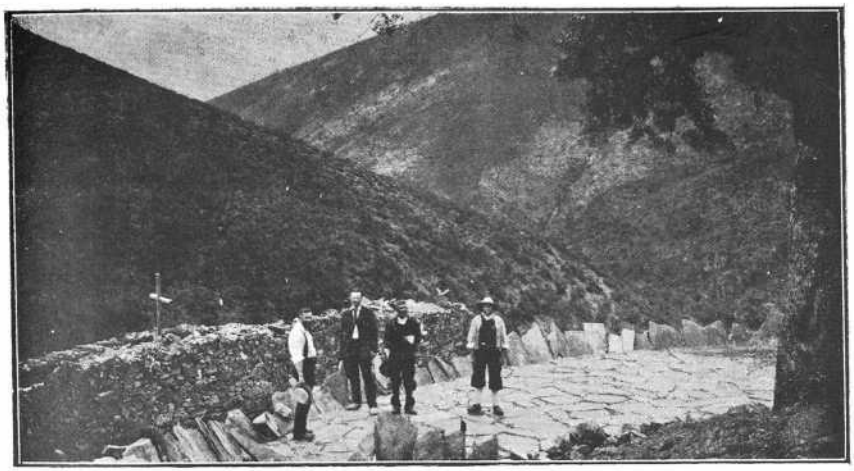


Fig. 27.

Fig. 28.

Fig. 29.

Fig. 30.

Muraille abrupte au nord des Batuecas.

C'est du côté du nord, où se trouve le Risco Buitrero (la Corniche aux Vautours), que les Batuecas sont le plus brutalement séparées du monde. La pente est si rude que les torrents ont un cours rectiligne.

Fig. 31.

Jeunes filles à la Alberca.

Le costume de fête de la sierra de Francia suppose une grande richesse et un goût raffiné, l'un et l'autre depuis longtemps développés, car ce costume remonte à de lointaines générations.

Fig. 32.

Oliviers et pins près de Descargamaria.

Quelques figuiers à droite, quelques châtaigniers à gauche rendent plus grande l'impression de richesse que donnent les beaux arbres, si bien venus, dont la fine ramure se découpe sur le ciel, alors que les sommets à las Jurdes sont généralement désolés.

FIG. 30.

FIG. 31.

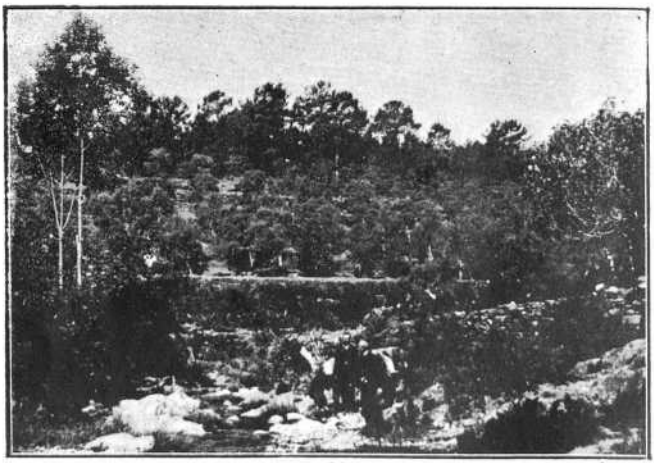


FIG. 32.

Fig. 33.

Groupe d'habitants de Horcajo.

Village moyen, peut-on dire, où l'on trouve des types robustes, évidemment bien nourris, et des types de pauvres.

Fig. 34.

Groupe d'habitants d'Avellanar.

Prévenus la veille au soir, les habitants ont mis leur meilleur costume et le groupe laisse une certaine impression de prospérité. Les deux hommes qui figurent dans la photographie accompagnaient l'auteur de ce travail. Sauf quelques infirmes, tous les hommes du village étaient à la moisson.

Fig. 35.

Habitants de Fragosa.

Ici encore se retrouvent les deux hommes qui accompagnaient l'auteur de ce travail ; le plus grand des deux est de ce village même. Au premier plan, à gauche, un jeune homme porte sur son visage les stigmates de la dégénérescence. Le village est très pauvre.

Fig. 36.

Groupe d'habitants de Rebollosa.
Un jour de fête, la Toussaint.

On remarquera combien est basse la maison à laquelle ils sont adossés.

FIG. 33.

FIG. 34.

FIG. 35.

FIG. 36.

Fig. 37.

Vieille goitreuse à Martinandran.

Cette femme de plus de 80 ans avait marché la veille toute la journée dans les sentiers pierreux, sous une chaleur écrasante.

Fig. 38.

Une aveugle à Martinandran.

Les aveugles sont très nombreux dans ce pays où il y a trop de lumière et pas assez d'hygiène.

Fig. 39.

Un berger jurdano.

Ce berger, lorsqu'il fut photographié, se trouvait employé hors du pays, entre las Jurdes et la Torrecilla de los Angeles.

Fig. 40.

Jurdano au fagot.

C'est une occupation importante dans la vie des Jurdanos que d'aller ramasser du bois. Le visage de cet homme exprime bien la défiance qui est un des caractères de la mentalité jurdana.

FIG. 37.

FIG. 38.

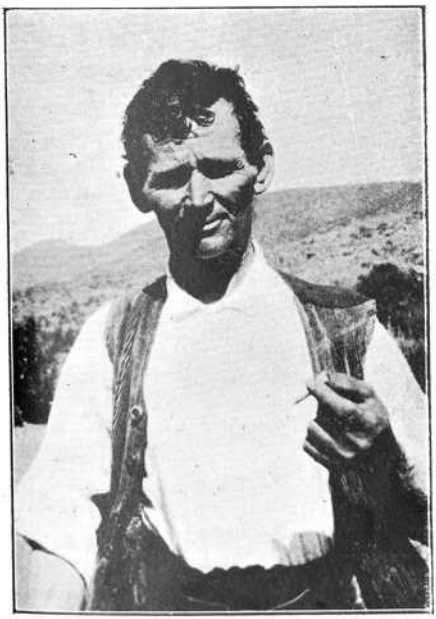


FIG. 39.

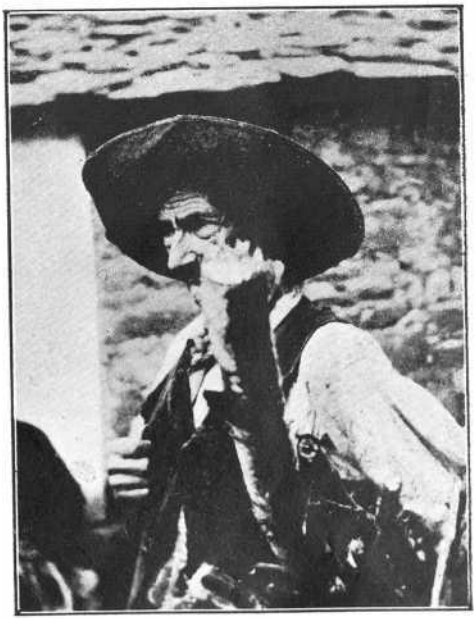


FIG. 40.

Fig. 41.

Trois générations, à Carabusino.

Fig. 42.

Mère et fille de 18 mois.

Isidora M..., à Cambroncino.

Fig. 43.

Juan H.., 42 ans, à la Aldehuela.

Fig. 41.

Fig. 42.

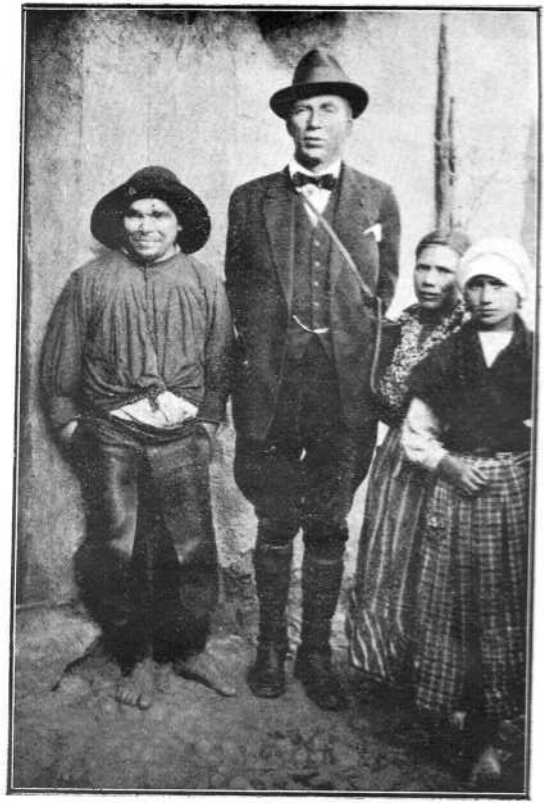


Fig. 43.

Fig. 44.

Un nain à Carabusino.

Ce type est de nature à confirmer la légende; c'est un nain d'un mètre environ de hauteur; mais lorsque nous lui offrîmes quelques sous pour qu'il appelât une de ses chèvres qui eût servi à apprécier sa taille, il se figura que nous voulions acheter la chèvre pour ces quelques sous, et il n'y eut pas moyen de le détromper.

Fig. 45.

Une naine à Carabusino.

Fig. 46.

Dolorès I.

A Cambroncino.

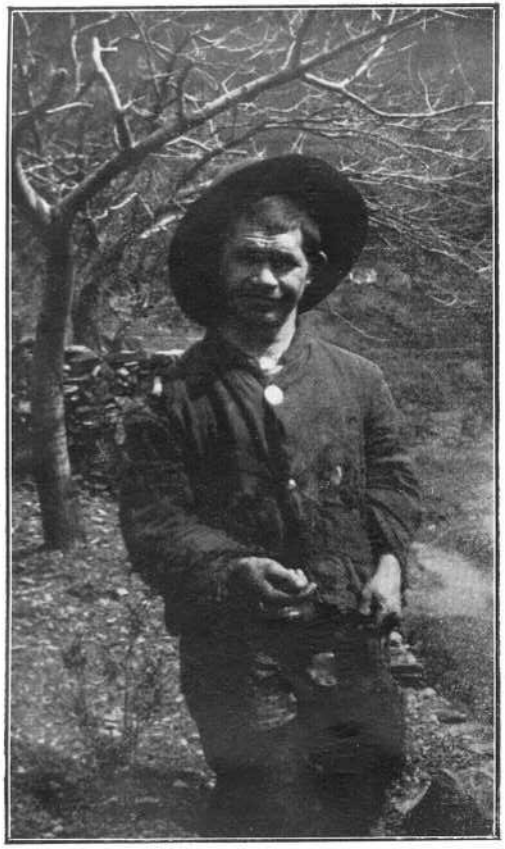


Fig. 44.

Fig. 46.

Fig. 45.

Fig. 47.

Un homme de Fragosa.

Homme très intelligent et ingénieux.

Fig. 48.

Une jeune fille d'Avellanar.

Jeune fille distinguée et de bonne éducation, très différente, comme l'homme de Fragosa, du type de la légende.

Fig. 49.

Le Tio Ignacio.

Le Tio Ignacio (Ignacio Hoyos Pérez) de la Alberca.

Note. — Nous devons les clichés des *figures 41, 42, 43, 46* à l'obligeance de M. R. Llopis, qui possède une très intéressante collection de types Jurdanos et à qui nous adressons ici nos vifs remerciements.

Le très beau cliché de la *figure 27* est dû à notre très cher ami Emile Genty.

Toutes les autres photographies sont de l'auteur de ce travail.

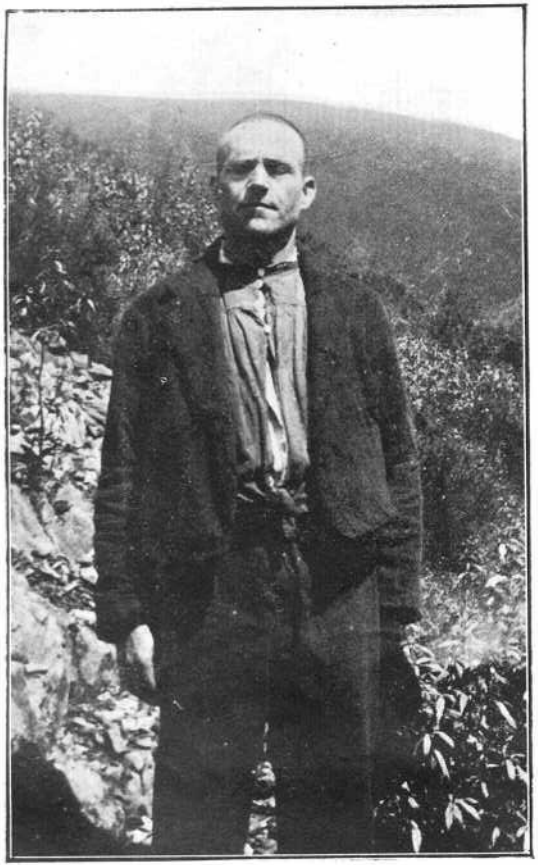


Fig. 47.

Fig. 48.

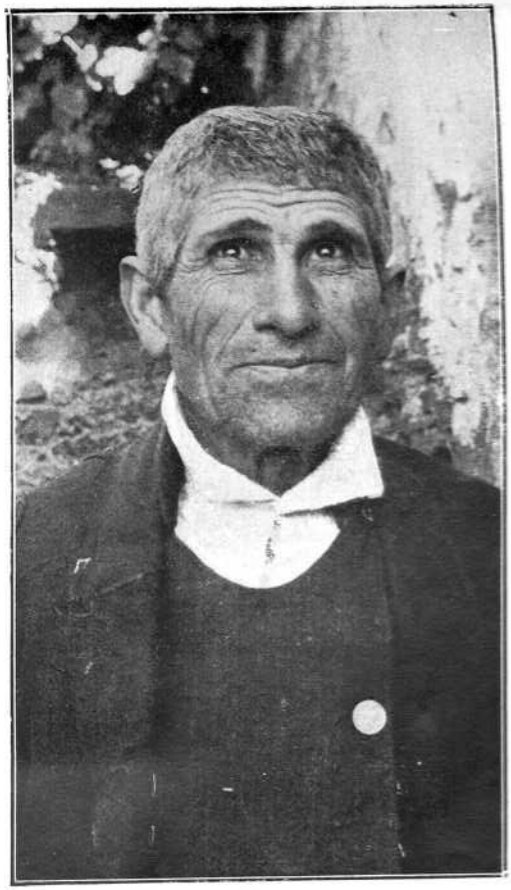


Fig. 49.

509-

TABLE DES GRAVURES

Pages.

CARTE DE LAS JURDES (hors texte) LVIII-1

Méandres dans la vallée du Gasco 138
Croquis sommaire d'Ovejuela 139
Les méandres en aval de Ovejuela 140
La vega de Sauceda 145
La vega de Cerezal 146
Trois exemples de méandres 147
Entre Cerezal et Nuñomoral 148
La plaine de Cambroncino 153
La plaine de Calabazas 154
Une « majada » dans la vallée de Gasco 174

PLANCHES HORS TEXTE

Fig. 1. Le désert des Batuecas .....
Fig. 2. Vue de la vallée des Batuecas vers l'amont. } PLANCHE I
Fig. 3. La sierra de Mestas, entre le désert des Batuecas et le Cabezo .....

Fig. 4. La basse vallée du rio Ladrillar .....
Fig. 5. Le relief jurdano typique ..... } PLANCHE II
Fig. 6. La vallée de Ladrillar, près du Cabezo ...

Fig. 7. Végétation de l'été au fond des Batuecas.
Fig. 8. Un méandre encaissé près de Ladrillar .. } PLANCHE III
Fig. 9. Ruches aux Batuecas .....

Fig. 10. Végétation de l'été à las Jurdes .....
Fig. 11. Végétation de printemps à las Jurdes .... } PLANCHE IV
Fig. 12. Rio Malo de Arriba .....
Fig. 13. Casares .....

Fig. 14. Champ d'oliviers à las Mestas .....
Fig. 15. Une vue du Pino Franqueado ..... } PLANCHE V
Fig. 16. Une vue de las Mestas .....

Fig. 17. Rio Malo de Abajo
Fig. 18. Le Cabezo
Fig. 19. Ladrillar — PLANCHE VI

Fig. 20. Huetre
Fig. 21. La Portilla
Fig. 22. Deux ponts — PLANCHE VII

Fig. 23. La coupure du rio Agueda
Fig. 24. Une rue à la Alberca
Fig. 25. Descargamaría — PLANCHE VIII

Fig. 26. Une noce à Martinandran
Fig. 27. L'aire et le cimetière
Fig. 28. Église de Rio-Malo de Abajo
Fig. 29. Église de Casares — PLANCHE IX

Fig. 30. Muraille abrupte au nord des Batuecas
Fig. 31. Jeunes filles à la Alberca
Fig. 32. Oliviers et pins près de Descargamaría — PLANCHE X

Fig. 33. Groupe d'habitants de Horcajo
Fig. 34. Groupe d'habitants d'Avellanar
Fig. 35. Habitants de Fragosa
Fig. 36. Groupe d'habitants de Rebollosa — PLANCHE XI

Fig. 37. Vieille goitreuse de Martinandran
Fig. 38. Une aveugle à Martinandran
Fig. 39. Un berger jurdano
Fig. 40. Jurdano au fagot — PLANCHE XII

Fig. 41. Trois générations à Carabusino
Fig. 42. Mère, et fille de 18 mois
Fig. 43. Juan H..., 42 ans, à la Aldehuela — PLANCHE XIII

Fig. 44. Un nain à Carabusino
Fig. 45. Une naine à Carabusino
Fig. 46. Dolores I... — PLANCHE XIV

Fig. 47. Un homme de Fragosa
Fig. 48. Une jeune fille d'Avellanar
Fig. 49. Le tío Ignacio — PLANCHE XV

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE VII

INTRODUCTION XXI

PREMIERE PARTIE

L'antagonisme entre les principaux traits de la géographie physique et le fait du peuplement.

CHAPITRE I. — Les principaux traits de la géographie physique de las Jurdes 3

— II. — Le fait du peuplement. Statistique des habitants de las Jurdes. Leur répartition actuelle. 54

DEUXIEME PARTIE

La misère et la lutte contre la misère.

CHAPITRE I. — L'élevage et l'agriculture à las Jurdes 105

— II. — La nourriture, l'habitation et le vêtement 161

— III. — L'outillage, le mobilier et l'industrie 197

— IV. — Les voies de communication et les moyens de transport 209

— V. — Le commerce 248

— VI. — Le travail et la propriété 266

— VII. — L'immigration et l'émigration 288

— VIII. — La santé 300

— IX. — La grande misère de las Jurdes :

I. Usuriers 325

II. Pilus 331

III. Mendiants 337

TROISIEME PARTIE

Les forces de rédemption.

CHAPITRE I. — Les Jurdanos et la société civile 351
— II. — Les Jurdanos et la société religieuse 383
— III. — Le capital intellectuel des Jurdanos et leur mentalité 415
— IV. — Esquisse d'un portrait psychologique et moral du Jurdano 449

CONCLUSION 483

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE 495

INDEX DES RÉFÉRENCES ET DES PERSONNES CITÉES 503

TABLE DES GRAVURES ET DES PLANCHES 509

10 624. — Bordeaux. — Impr. Gounouilhou, 9-11, rue Guiraude — 1927.

EGENOR

LAS
URDES

G 45250